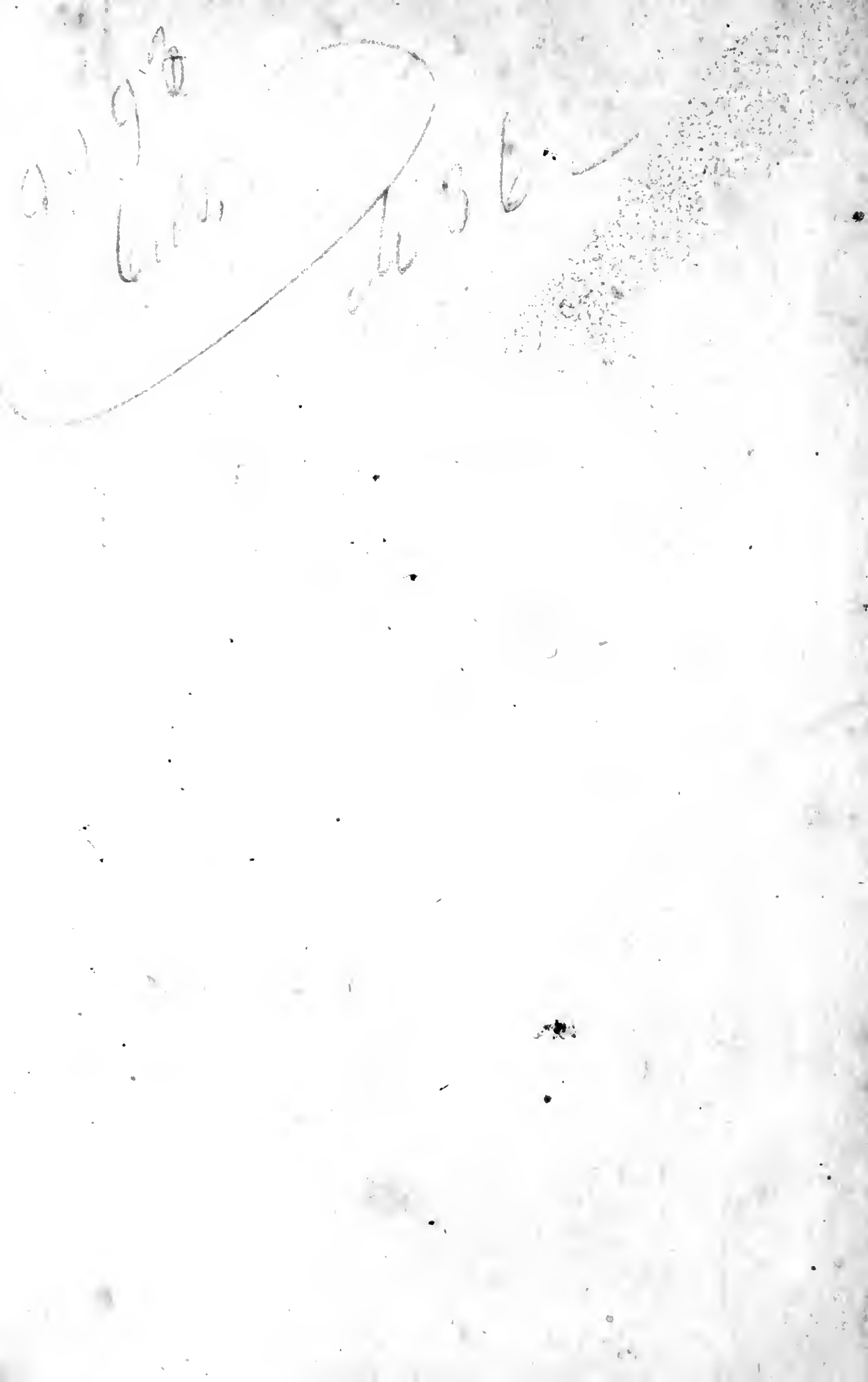





Dignus amoris.
L'ASTREE
DE
MESSIRE
HONORE'
D'VRFE'.
Premiere partie.
CELAD
ASTRE
A LYON
De l'imprimerie de
Simon Rigaud Marchand
Libraire rue Merciere de-
uant St Antoine
M.DC.XXXI





AV ROY.

SIRE,

Ces Bergers, oyans raconter tant de merueilles de vostre grandeur, n'eussent iamais eu la hardiesse de se presenter deuant vostre Maiesté, si ie ne les eusse asseurez, que ces grands Roys, dont l'antiquité se vante le plus, ont esté Pasteurs, qui ont porté la houlette & le Sceptre d'vne mesme main. Ceste consideration, & la cognoissance que depuis ils ont euës, que les plus grandes gloires de ces bons Roys, ont esté celles de la paix & de la iustice, auec lesquelles ils ont heureusement conserué leurs peuples, leur a fait esperer, que comme vous les imitiez & surpassiez en ce soing paternel, vous ne mespriseriez non plus ces houlettes, & ces troupeaux qu'ils vous viennent presenter comme à leur Roy & Pasteur souuerain. Et moy (SIRE) voyant que nos Peres, pour nommer leur Roy auec plus d'honneur & de respect, ont emprunté des Perses le mot de SIRE, qui signifie Dieu, pour faire entendre aux autres nations, combien naturellement le François ayme, honore, & reuere son Prince: i'ay pensé que ne leur cedant

point ceste naturelle deuotion, puis que les Anciens offroient à leurs Dieux en action de graces, les choses que les mesmes Dieux auoient inuentées ou produittes pour la conseruation de l'estre ou du bien-estre des hõmes : i'estois obligé pour les imiter d'offrir ASTREE *à ce grand Roy, la valeur & la prudence duquel l'a rappellé du Ciel en terre pour le bon-heur des hommes. Receuez-la donc* (SIRE) *non pas comme vne simple Bergere : mais comme vne œuure de vos mains : car veritablement on vous en peut dire l'Autheur : puis que c'est vn enfant que la paix a fait naistre, & que c'est à V. M. à qui toute l'Europe doit son repos, & sa tranquillité. Puißiez vous à longues annees iouyr du bien que vous donnez à chacun. Vostre regne soit à iamais aussi heureux, que vous l'auez rendu admirable : Et Dieu vous remplisse d'autant de contentemens & de gloire, que par vostre bonté, vous obligez tous les peuples qui sont à vous, de vous benir, aymer, & seruir. Ce sont* (SIRE) *les souhaits que ie fais pour V. M. attendant que par l'honneur de vos commandemens ie vous puisse rendre quelque meilleur seruice, au prix de mon sang & de ma vie, ainsi que la nature & la volonté m'y obligent, & le tiltre qu'en toute humilité ie prends,*

SIRE,

De tres-humble, tres-affectionné, & tres-fidelle sujet & seruiteur de V. M.

HONORE' D'VRFE'.



L'AVTHEVR A LA BERGERE ASTRÉE.

IL n'y a donc rien ma Bergere, qui te puisse plus longuement arrester pres de moy. Il te fasche, dis-tu, de demeurer plus long-temps prisonniere dans les recoins d'vn solitaire Cabinet, & de passer ainsi ton aage inutilement. Il ne sied pas bien, mon cher enfant, à vne fille bien née de courre de ceste sorte, & seroit plus à propos que te renfermant ou parmy des chastes Vestales, & Druydes, ou dans les murs priuez des affaires domestiques, tu laissasset doucement couler le reste de ta vie : car entre les filles, celle-là doit estre la plus estimée, dont l'on parle le moins. Si tu sçauois qu'elles sont les peines & difficultez, qui se rencontrent le long du chemin que tu entreprens, quels monstres horribles y vont attendans les passants pour les deuorer, & combien il y en a eu peu, qui ayent rapporté du contentement de semblable voyage, peut-estre t'arresterois-tu sagement, où tu as esté si longuement & doucement cherie. Mais ta ieunesse imprudente, qui n'a point d'experience de ce que ie te dis, te figure peut-estre des gloires & des vanitez qui produisent en toy. Ie voy bien qu'elle te dit, que tu n'es pas si desagreable, ny d'vn visage si estrange, que tu ne puisses te faire aimer à ceux qui te verront. Et que tu ne seras pas plus mal receuë

du general, que tu l'as esté des particuliers, qui t'ont desia veuë. Ie le souhaitterois, ma Bergere, & auec autãt de desir que toy: mais bien souuent l'amour de nous mesme nous deçoit, & nous opposant ce verre deuant les yeux, nous fait voir à trauers tout ce qui est en nous beaucoup plus auantageux qu'il n'est pas. Toutesfois, puis que ta resolution est telle, & que si ie m'y oppose, tu me menaces d'vne prompte desobeïssance: ressouuiens toy pour le moins, que ce n'est point par volõté: mais par souffrãce que ie le permets. Et pour te laisser à ton despart quelques arrhes de l'affection paternelle, que ie te porte, mets bien en ta memoire ce que ie te vay dire. Si tu tombes entre les mains de ceux qui ne voyent rien d'autruy, que pour y trouuer suiet de s'y desplaire, & qu'ils te reprochẽt que tes Bergers sont ennuyeux, respons leur qu'il est à leur choix de les voir ou ne les voir point: car encor que ie n'aye peu leur oster toute l'inciuilité du village, si ont-ils ceste consideration, de ne se presenter iamais deuant personne, qui ne les appelle. Si tu te trouues parmy ceux qui font profession d'interpreter les songes, & descouurir les pẽsees plus secrettes d'autruy, & qu'ils asseurent que Celadõ est vn tel hõme, & Astrée vne telle femme, ne leur respõds riẽ, car ils sçauẽt assez qu'ils ne sçauẽt pas ce qu'ils disent: mais supplie ceux qui pourroiẽt estre abusez de leurs fictions, de considerer que si ces choses ne m'importent point, ie n'eusse pas pris la peine de les cacher si diligẽmẽt, & si elles m'importent, i'aurois eu bien peu d'esprit de les auoir voulu dissimuler, & ne l'auoir sceu faire. Que si en ce qu'ils diront, il n'y a guere d'apparence, il ne les faut pas croire, & s'il y en a beaucoup, il faut penser que pour couurir la chose que ie voulois tenir cachee & enseuelie, ie l'eusse autrement déguisee. Que s'ils y trouuent en effet des accidents semblables à ceux qu'ils s'imaginent, qu'ils regardent les paralleles, & comparaisons que Plutarque a faites en ses vies des hõmes illustres. Que si quelqu'vn me blasme

de

de t'auoir choisi vn Theatre peu renõmé en l'Europe, t'ayãt esleu le Forest, petite contree, & peu cogneuë parmy les Gaules, responds leur ma Bergere, que c'est le lieu de ta naissance, que ce nom de Forest sonne ie ne sçay quoy de champestre, & que le pays est tellement cõposé, & mesme le long de la riuiere de Lignon, qu'il semble qu'il conuie chacun à y vouloir passer vne vie semblable. Mais qu'outre toutes ces considerations encor i'ay iugé qu'il valoit mieux que i'honorasse ce pays ou ceux dont ie suis descendu, qui depuis leur sortie de Suobe, ont vescu si honnorablement par tant de siecles: que nõ point vne Arcadie comme le Sannazare. Car n'eust esté Hesiode, Homere, Pindare, & ces autres grands personnages de la Grece, le mont de Parnasse, ny l'eau d'Hippocrene, ne seroient pas plus estimez maintenãt, que nostre Mont d'Isoure, ou l'onde de Lignon. Nous deuons cela au lieu de nostre naissance & de nostre demeure, de le rendre le plus honoré & renõmé qu'il nous est possible. Que l'on te reproche, que tu ne parles pas le langage des villageois, & que toy ny ta trouppe ne sentez gueres les brebis ny les cheures: responds leur, ma Bergere, que pour peu qu'ils ayent cognoissance de toy, ils sçauront que tu n'es pas, ny celles aussi qui te suiuent, de ces Bergeres necessiteuses, qui pour gaigner leur vie conduisent les troupeaux aux pasturages: mais que vous n'auez toutes pris ceste condition, que pour viure plus doucement & sans contrainte. Que si vos conceptions & paroles estoient veritablement telles que celles des Bergers ordinaires, ils auroiẽt aussi peu de plaisir de vous escouter, que vous auriez beaucoup de hõte à les redire. Et qu'outre cela, la plusspart de la trouppe est rẽplie d'Amour, qui dans l'Aminte fait bien paroistre qu'il change & le langage & les conceptions, quãd il dit:

Queste seule hoggi raggionnar d'Amore
Sudranno in noua guisa, é ben parrassi
Che la mia deitá sia qui presente

In ſe medeſma, non ne ſuoi miniſtri
Spireró nobil ſenzi à rozi perri
Radolciró de le lor lingue il ſuono.

Mais ce qui m'a fortifié d'auantage en l'opinion que i'ay, que mes Bergers & Bergeres pouuoient parler de cette façon ſans ſortir de la bien-ſeance des Bergers, ça eſté, que i'ay veu ceux qui en repreſentent ſur les Theatres, ne leur faire pas porter des habits de bureau, des ſabots ny des accouſtremens mal faits, comme les gens de village les portent ordinairement : au contraire, s'ils leur donnent vne houlette en la main, elle eſt peinte & doree, leurs iuppes ſont de taffetas, leur pannetiere bien trouſſee, & quelquesfois faite de toile d'or ou d'argent, & ſe contentent, pourueu que l'on puiſſe recognoiſtre que la forme de l'habit a quelque choſe de Berger. Car s'il eſt permis de déguiſer ainſi ces perſonnages, à ceux qui particulierement font profeſſion de repreſenter chaſque choſe le plus au naturel, que faire ſe peut, pourquoy ne m'en ſera-t'il permis autant, puis que ie ne repreſente rien à l'œil: mais à l'ouye ſeulement, qui n'eſt pas vn ſens qui touche ſi viuement l'ame.

Voila ma Bergere, dequoy ie te veux aduertir pour ce coup, afin que s'il eſt poſſible, tu rapportes quelque contentement de ton voyage. Le Ciel te le rende heureux, & te donne ſi bon Genie, que tu me ſuruiues autant de ſiecles, que le ſuiet qui t'a fait naiſtre, me ſuruiura en m'accompagnant au cercueil.

TABLE

TABLE DES HISTOIRES CONTENVES EN LA PREMIERE PARTIE D'ASTREE, de Messire Honoré d'Vrfé.

TABLE DES LETTRES.

TABLE DES POESIES.

Puis

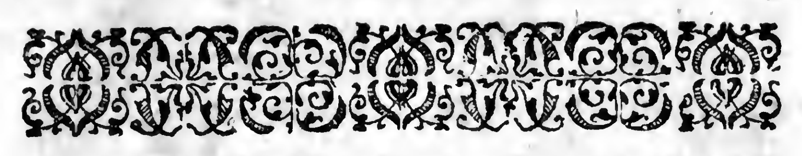
Fin de la Table de la premiere Partie d'Astrée.






ΜΟΙΣΑΝ
ΑΓΑΘΟΝ
ΚΑ
ΕΟΣ
ΕΚ
Pour tirer au vray ce visage
Vn sçauant peintre l'entreprit
Mais nul que toy n'eust le courage
Vrfé de peindre ton Esprit.
J. Honser fecit.


ΑΡΕΤΗ ΑΓΑΘΟΝ ΚΛΕΟΣ
ΕΧΗ
Du quel prends tu plus d'auantage
ASTREE, ou d'estre de ton âge
Toute la gloire et l'ornement.
Ou d'auoir l'Amour meritee
D'un berger si fidelle amant.
Ou qu'VRFE ta gloire ait chantee.
J. bonser fecit.



LA PREMIERE PARTIE DE L'ASTREE

De Messire Honoré d'Vrfé.

LIVRE PREMIER.



VPRES de l'ancienne ville de Lyon, du costé du Soleil couchât, il y a vn pays nommé Forests, qui en sa petitesse contient ce qui est de plus rare au reste des Gaules : Car estant diuisé en plaines & en montagnes, les vnes & les autres sõt si fertiles, & situées en vn air si tẽperé, que la terre y est capable de tout ce que peut desirer le laboureur. Au cœur du pays est le plus beau de la plaine, ceinte, comme d'vne forte muraille, des monts assez voisins & arrosée du fleuue de Loire, qui prenant sa source assez prés de là, passe presque par le milieu, non point encor trop enflé ny orgueilleux, mais doux & paisible. Plusieurs autres ruisseaux en diuers lieux la vont baignant de leurs claires ondes: mais l'vn des plus beaux est Lignõ, qui vagabond en son cours, aussi bien que douteux en sa source, va serpentant par ceste plaine depuis les hautes mõtagnes de Ceruieres & de Chalmasel, iusques à Feus, où Loire, le receuant, & luy faisant perdre son nom propre, l'emporte pour tribut à l'Ocean.

Or sur les bords de ces delectables riuieres on a veu de tout temps quantité de Bergers, qui pour la bonté

de l'air,la fertilité du riuage,& leur douceur naturelle,viuent auec autant de bonne fortune,qu'ils recognoissẽt peu la fortune.Et croy qu'ils n'eussẽt deu enuier le contentemẽt du premier siecle, si Amour leur eust aussi bien permis de cõseruer leur felicité, que le Ciel leur en auoit esté veritablement prodigue. Mais endormis en leur repos ils se sousmirẽt à ce flateur, qui tost apres chãgea son authorité en tyrãnie. Celadõ fut vn de ceux qui plus viuemẽt la ressentirẽt, tellement espris des perfectiõs d'Astrée, que la haine de ses parẽts ne peut l'empescher de se perdre entieremẽt en elle. Il est vray que si en la perte de soy-mesme on peut faire quelque acquisitiõ,dõt on se doiue cõtenter,il se peut dire heureux de s'estre perdu si à propos, pour gaigner la bõne volõté de la belle Astrée, qui asseurée de son amitié,ne voulut que l'ingratitude en fust les payemẽs,mais plustost vne reciproque affectiõ auec laquelle elle receuoit son amitié & ses seruices. De sorte que si l'on voit depuis quelques chãgemẽts entr'eux,il faut croire que le Ciel le permit, seulemẽt pour faire paroistre que rien n'est constant que l'inconstance, durable mesme en son changement. Car
" ayant vescu bien-heureux l'espace de trois ans, lors
" que moins ils craignoiẽt le fascheux accidẽt qui leur
" arriua,ils se virent poussez par la trahison de Semyre, aux plus profondes infortunes de l'Amour: d'autant que Celadon desireux de cacher son affection, pour deceuoir l'importunité de leurs parents, qui d'vne haine entr'eux vieille interrompoient par toutes sortes d'artifices leurs desseins amoureux, s'efforçoit de monstrer que la recherche qu'il faisoit de ceste Bergere estoit plustost commune que particuliere. Ruse vrayement assez bonne, si Semyre ne l'eust point malicieusement desguisée, fondant sur ceste dissimulation,

lation, la trahison dõt il deceut Astree, & qu'elle paya despuis auec tant d'ennuis, de regrets & de larmes.

De fortune, ce iour l'amoureux Berger s'estant leué fort matin pour entretenir ses pensees, laissãt paistre l'herbe moins foulée à ses troupeaux, s'alla asseoir sur le bord de la tortueuse riuiere de Lignon, attendãt la venuë de sa belle Bergere, qui ne tarda gueres apres luy: car esueillée d'vn soupçon trop cuisant, elle n'auoit peu clorre l'œil de toute la nuict. A peine le Soleil commençoit de dorer le haut des montaignes d'Isoure & de Marsilly, quand le Berger apperceut de loing vn troupeau qu'il recogneut biẽ tost pour celuy d'Astree. Car outre que Melãpe chien tant aimé de sa Bergere, aussi tost qu'il le vid le vint follastrement caresser, encore remarqua-il la brebis plus cherie de sa maistresse, quoy qu'elle ne portast ce matin les rubans de diuerses couleurs qu'elle souloit auoir à la teste en façon de guirlande, parce que la Bergere atteinte de trop de desplaisir, ne s'estoit dõnée le loisir de l'agencer comme de coustume. Elle venoit apres assez lẽtement, & comme on pouuoit iuger à ses façons, elle auoit quelque chose en l'ame qui l'affligeoit beaucoup, & la rauissoit tellemẽt en ses pẽsees, que fust par mégarde ou autremẽt, passant assez pres du Berger, elle ne tourna pas seulement les yeux vers le lieu où il estoit, & s'alla asseoir assez loing de là sur le bord de la riuiere, Celadõ sans y prẽdre garde, croyant qu'elle ne l'eust veu, & qu'elle l'allast chercher où il auoit accoustumé de l'attendre, r'assemblãt ses brebis auec sa houlette, les chassa apres elle, qui desia s'estant assise cõtre vn vieux tronc, le coude appuyé sur le genoüil, la iouë sur la main, se soustenoit la teste, & demeuroit tellement pensiue, que si Celadon n'eust esté plus qu'aueugle en sõ mal-heur, il eust bien aisément veu

que ceste tristesse ne luy pouuoit proceder que de l'opinion du changement de son amitié, tout autre desplaisir n'ayant assez de pouuoir pour luy causer de si tristes & profonds pensers. Mais d'autant qu'vn malheur inesperé est beaucoup plus mal-aisé à suporter ie croy que la fortune, pour luy oster toute sorte de resistance, le voulut ainsi assaillir inopinément.

Ignorant donc son prochain mal-heur, apres auoir choisi pour ses brebis le lieu plus cõmode pres de celles de sa Bergere, il luy vint dõner le bõ-iour, plein de contentemẽt de l'auoir rencõtrée, à quoy elle respondit & de visage & de parolle si froidemẽt, que l'hyuer ne porte point tãt de froideurs ny de glaçõs. Le Berger qui n'auoit pas accoustumé de lavoir telle, se trouua d'abord fort estõné, & quoy qu'il ne se figurast la grãdeur de sa disgrace telle qu'il l'esprouua peu apres, si est-ce que la doute d'auoir offencé ce qu'il aimoit, le remplit de si grãds ennuis, que le moindre estoit capable de luy oster la vie. Si la Bergere eust daigné le regarder, ou que son ialoux soupçon luy eust permis de cõsiderer quel soudain chãgemẽt la froideur de sa respõce auoit causé en sõ visage, pour certain la cognoissãce de tel effet lui eust fait perdre entieremẽt ses mesfiãces: mais il ne falloit pas que Celadõ fust le Phœnix du bõ heur, cõme il estoit de l'Amour, ny que la fortune luy fist plus de faueur qu'au reste des hommes, qu'elle ne laisse iamais asseurez en leur contentemẽt. Ayant donc ainsi demeuré lõguemẽt pẽsif, il reuint à soy, & tournãt la veuë sur sa Bergere, rẽcontra par hazard qu'elle le regardoit: mais d'vn œil si triste, qu'il ne laissa aucune sorte de ioye en son ame, si la doute où il estoit y en auoit oubliée quelqu'vne. Ils estoient si proche de Lignõ, que le Berger y pouuoit aisémẽt atteindre du bou de sa houlette, & le dégel auoit si

fort

fort grossi son cours,que tout glorieux & chargé des despoüilles de ses bords, il descẽdoit impetueusemẽt dãs Loire le lieu où ils estoiẽt assis,estoit vn terrre vn peu releué,contre lequel la fureur de l'onde en vain s'alloit rõpant, soustenu par en bas d'vn rocher tout nud,couuert au dessus seulemẽt d'vn peu de mousse. De ce lieu le Berger frappoit dans la riuiere du bout de sa houlette, dõt il ne touchoit point tãt de gouttes d'eau, que de diuers pensers le venoient assaillir, qui flottants cõme l'onde, n'estoient point si tost arriuez, qu'ils en estoient chassez par d'autres plus violẽts. Il n'y auoit vne seule actiõ de sa vie,ny vne seule de ses pensees,qu'il ne r'appellast en son ame,pour entrer en conte auec elles, & sçauoir en quoy il auoit offensé: mais n'en pouuãt condamner vne seule,son amitié le contraingnit de luy demander l'occasion de sa colere. Elle qui ne voyoit point ses actions,ou qui les voyãt, les iugeoit toutes au desauãtage du Berger,alloit rallumant son cœur d'vn plus ardãt despit, si bien que quand il voulut ouurir la bouche, elle ne luy donna pas mesme le loisir de proferer les premieres paroles, sans l'interrompre,en disant: Ce ne vous est dõc pas assez,perfide & desloyal Berger,d'estre trõpeur,&meschãt enuers la persõne qui le meritoit le moins, si cõtinuãt vos infidelitez,vous ne taschiez d'abuser celle qui vous a obligé à toute sorte de frãchise?Dõc vous auez biẽ la hardiesse de soustenir ma veuë,apres m'auoir tant offensee?Donc vous m'osez presenter, sans rougir,ce visage dissimulé qui couure vne ame si double,& si pariure?Ah!va,va trõper vne autre,va perfide, & t'addresse à quelqu'vne,de qui tes perfidies ne soiẽt point encores recogneuës,& ne pense plus de te pouuoir desguiser à moy, qui ne recognois que trop, à mes despẽs,les effects de tes infidelitez & trahisons.

Quel deuint alors ce fidelle Berger? celuy qui a bien aimé le peut iuger, si iamais tel reproche luy a esté fait iniustement. Il tombe à ses genoux pasle & transi, plus que n'est pas vne personne morte. Est-ce belle Bergere, luy dit-il, pour m'esprouuer, ou pour me desesperer? Ce n'est dit-elle, ny pour l'vn ny pour l'autre: mais pour la verité, n'estant plus de besoin d'essayer vne chose si recogneuë. Ah! dit-il le Berger, pourquoy n'ay-ie osté ce iour mal-heureux de ma vie? Il eust esté à propos pour tous deux, dit-elle, que non point vn iour, mais tous les iours que ie t'ay veu, eussent esté ostez de la tienne & de la mienne: il est vray que tes actions ont fait, que ie me treuue deschargee d'vne chose, qui ayãt effect, m'eust despleu d'auãtage que tõ infidelité. Que si le ressouuenir de ce qui s'est passé entre nous, (que ie desire toutesfois estre effacé) m'a encor laissé quelque pouuoir, va t'en desloyal, & garde toy bien de te faire iamais voir à moy que ie ne te le commande. Celadon voulut repliquer, mais Amour qui oyt si clairemẽt, à ce coup luy boucha pour son malheur les aureilles: & parce qu'elle s'en vouloit aller, il fut cõtraint de la retenir par sa robbe, luy disant: ie ne vous retiens pas pour vous demander pardon de l'erreur qui m'est incogneuë, mais seulemẽt pour vous faire voir qu'elle est la fin que i'eslis pour oster du monde celuy que vous faites paroistre d'auoir tant en horreur. Mais elle que la colere trãsportoit, sans tourner seulement les yeux vers luy, se debatit de telle furie qu'elle eschappa, & ne luy laissa autre chose qu'vn rubã, sur lequel par hazard il auoit mis la main. Elle le souloit porter au deuãt de sa robbe pour ageãcer son colet, & y attachoit quelquefois des fleurs, quãd la saison le luy permettoit: à ce coup elle y auoit vne bague, que son pere luy auoit donnée.

née. Le triste Berger la voyant partir auec tant de colere, demeura quelque temps immobile, sans presque sçauoir ce qu'il tenoit en la main, quoy qu'il y eut les yeux dessus. En fin auec vn grand souspir, reuenãt de ceste pẽsee, & recognoissãt ce rubã. Sois tesmoin, dit-il, ô cher cordõ, que plustost que de rõpre vn seul des nœuds de mon affection, i'ay mieux aymé perdre la vie, afin que quãd ie seray mort, & que ceste cruelle te verra, pour estre sur moy, tu l'asseures qu'il n'y a rien au monde qui puisse estre plus aimé que ie l'aime, ny Amãt plus mal recogneu que ie suis. Et lors se l'attachãt au bras, & baisant la bague. Et toy, dit-il, symbole d'vne entiere & parfaite amitié, sois contẽt de ne me point esloigner à ma mort, afin que ce gage pour le moins me demeure de celle qui m'auoit tãt promis d'affectiõ. A peine eut-il fini ces mots, que tournãt les yeux du costé d'Astrée, il se ietta les bras croisés dãs la riuiere.

En ce lieu Lignon estoit tres-profond & tres-impetueux, car c'estoit vn amas de l'eau, & vn regorgemẽt que le rocher luy faisoit faire contre-mont : si bien que le Berger demeura longuement auant que d'aller à fonds, & plus encore à reuenir : & lors qu'il parut, ce fut vn genoüil premier, & puis vn bras: & soudain enueloppé du tournoyement de l'onde il fut emporté bien loing de là dessous l'eau.

Desia Astrée estoit accouruë sur le bord, & voyãt ce qu'elle auoit tant aimé, & qu'elle ne pouuoit encor hayr, estre à son occasion si pres de la mort, se trouua si surprise de frayeur, qu'au lieu de luy dõner secours, elle tomba esuanoüie, & si pres du bord, qu'au premier mouuement qu'elle fit lors qu'elle reuint à soy, qui fut long-temps apres, elle tomba dans l'eau en si grand danger, que tout ce que peurent faire quelques Bergers qui se treuuerent pres de là, fut de

la sauuer,& auec l'aide encores de sa robe,qui la soustenant sur l'eau, leur donna loisir de la tirer à bord, mais tant hors d'elle-mesme,que sans qu'elle le sentist, ils la porterent en la cabane plus proche, qui se trouua estre de Phillis,ou quelques-vnes de ses Compagnes luy changerẽt ses habits moüillez,sans qu'elle peut parler, tant elle estoit estonnée,& pour le hazard qu'elle auoit couru,& pour la perte de Celadon, qui cependant fut emporté de l'eau auec tant de furie,que de luy-mesme il alla donner sur le sec , fort loing , de l'autre costé de la riuiere , entre quelques petits arbres : mais auec fort peu de signe de vie.

Aussi tost que Phillis (qui pour lors n'estoit point chez-elle)sceut l'accidẽt arriué à sa compagne, elle se mit à courir de toute sa force:& n'eust esté que Lycidas la rencontra, elle ne se fust arrestée pour quelque autre que c'eust esté. Encor luy dit-elle fort briefuement le danger qu'Astrée auoit couru, sans luy parler de Celadon : aussi n'en sçauoit-elle rien. Ce Berger estoit frere de Celadon, à qui le Ciel l'auoit lié d'vn nœud d'amitié beaucoup plus estroit que celuy de parentage : d'autre costé Astrée, & Phillis outre qu'elles estoient germaines , s'aymoient d'vne si estroitte amitié, qu'elle meritoit bien d'estre comparée à celle des deux freres. Que si Celadon eut de la sympathie auec Astrée, Lycidas n'eut pas moins d'inclination à seruir Phillis : ny Phillis à aimer Lycidas.

De fortune, au mesme tẽps qu'ils arriuerent, Astrée ouurit les yeux,& certes bien chãgez de ce qu'ils souloient estre , quand Amour victorieux s'y monstroit triõphant de tout ce qui les voyoit & qu'ils voyoient. Leurs regards estoiẽt lents & abbatus,leurs paupieres pesãtes & endormies, & leurs esclairs chãgés en larmes:larmes toutesfois qui tenãt de ce cœur tout en-

flammé

flámé d'où elles venoiẽt, & de ces yeux bruſlãts par où elles paſſoiẽt, bruſloiẽt & d'amour & de pitié tous ceux qui eſtoient à l'entour d'elle. Quand elle apperceut ſa cõpagne Phillis, ce fut biẽ lors qu'elle receut vn grãd eſlãcemẽt: & plus encor quãd elle vid Lycidas: & quoy qu'elle ne voulut que ceux qui eſtoiẽt pres d'elle recogneuſſent le principal ſujet de ſon mal, ſi fut-elle contrainte de luy dire, que ſon frere s'eſtoit noyé en luy voulant aider. Ce Berger à ces nouuelles fut ſi eſtõné, que ſans s'arreſter d'auantage il courut ſur le lieu mal-heureux auec tous ces Bergers, laiſſãt Aſtrée & Phillis ſeules, qui peu apres ſe mirent à les ſuiure: mais ſi triſtemẽt, que quoy quelles euſſẽt beaucoup à dire, elles ne ſe pouuoiẽt parler. Cepẽdant les Bergers arriuez ſur le bord, & iettans l'œil d'vn coſté & d'autre, ne trouuerent aucune marque de ce qu'ils cherchoient, ſinon ceux qui coururent plus bas, qui trouuerent fort loing ſon chappeau, que le courant de l'eau auoit enporté, & qui par hazard s'eſtoit arreſté entre quelques arbres que la riuiere auoit deſracinez & abatus. Ce furẽt là toutes les nouuelles qu'ils peurent auoir de ce qu'ils cherchoient : car pour luy il eſtoit deſia biẽ eſloigné, & en lieu où il leur eſtoit impoſſible de le retrouuer, parce qu'auant qu'Aſtrée fut reuenuë de ſon eſuanouïſſement, Celadõ, comme i'ay dit, pouſsé de l'eau, donna de l'autre coſté entre quelques arbres, où difficilement pouuoit-il eſtre veu.

Et lors qu'il eſtoit entre la mort & la vie, il arriua ſur le meſme lieu trois belles Nymphes, dont les cheueux eſpars alloient ondoyans ſur les eſpaules, couuerts d'vne guirlãde de diuerſes perles: elles auoiẽt le ſein deſcouuert, & les manches de la robe retrouſſees iuſques ſur le coude, d'où ſortoit vn linomple deſlié, qui froncé venoit finir aupres de la main, où deux

gros bracelets de perles sembloient le tenir attaché. Chacune auoit au costé le carquois répli de flesches, & portoit en la main vn arc d'iuoire, le bas de leur robe par le deuant estoit retroussé sur la hanche, qui laissoit paroistre leurs brodequins dorez iusques à my iambe. Il sembloit qu'elles fussent venuës en ce lieu auec quelque dessein: car l'vne disoit ainsi. C'est bien icy le lieu: voicy bien le reply de la riuiere: voyez cõme elle va impetueusemẽt là haut, outrageant le bord de l'autre costé, qui se rompt & tourne tout court en çà. Considerez ceste touffe d'arbres, c'est sans doute celle qui nous a esté representeee dans le miroir. Il est vray, disoit la premiere: mais il n'y a encor gueres d'apparence en tout le reste, & me semble que voicy vn lieu assez escarté pour trouuer ce que nous y venons chercher. La troisiesme qui n'auoit point encore parlé: Si a-il bien, dit elle, quelque apparence en ce qu'il vous a dit, puis qu'il vous a si bien representé ce lieu, que ie ne croy point qu'il y ait icy vn arbre que vous n'ayez veu dans le miroir. Auec semblables mots, elles approcherẽt si pres de Celadon, que quelques fueilles seulement le leur cachoyent. Et parce qu'ayant remarqué toute chose particulieremẽt, elles recogneurent que c'estoit là sans doute le lieu qui leur auoit esté monstré, elles s'y assirent, en deliberation de voir si la fin seroit aussi veritable que le commencement: mais elles ne se furent si tost baissees, pour s'asseoir, que la principale d'entr'elles apperceut Celadon, & parce qu'elle croyoit que ce fust vn Berger endormy, elle estendit les mains de chaque costé sur ses cõpagnes, puis sãs dire mot, mettant le doigt sur la bouche leur monstra de l'autre main entre ces petits arbres, ce qu'elle voyoit, & se leua le plus doucement qu'elle peut pour ne l'esueiller: mais le voyant de plus pres elle

elle le creut mort : car il auoit encor les iambes en l'eau,le bras droit mollement estendu par dessus la teste,le gauche à demy tourné par derriere, & comme engagé sous le corps, le col faisoit vn ply en auant pour la pesanteur de la teste, qui se laissoit aller en arriere,la bouche à demi entr'ouuerte, & presque pleine de sablõ degouttoit encore de tous costez:le visage en quelques lieux esgratigné & souïllé, les yeux à moitié clos,& les cheueux qu'il portoit assez longs, si moüillez que l'eau en couloit cõme de deux sources le long de ses iouës,dont la viue couleur estoit si effacée qu'vn mort ne l'a point d'autre sorte:le milieu des reins estoit tellement auancé,qu'il sembloit rompu,& cela faisoit paroistre le vẽtre plus enflé, quoy que rẽply de tant d'eau il le fust assez de luy mesme. Ces Nymphes le voyant en cest estat en eurent pitié, & Leonide qui auoit parlé la premiere, comme plus pitoyable & plus officieuse, fut la premiere qui le prit sous le corps pour le tirer à la riue. A mesme instant l'eau qu'il auoit aualée ressortoit en telle abondance, que la Nymphe le treuuant encore chaud,eut opinion qu'on le pourroit sauuer.Lors Galathee, qui estoit la principale, se trouuant vers la derniere qui le regardoit sans leur aider.Et vous, Siluie, luy dit-elle, que veut dire,ma mignonne, que vous estes si faineante? mettez la main à l'œuure, si ce n'est pour soulager vostre cõpagne,pour la pitié au moins de ce pauure Berger.Ie m'amusois,dit elle,Madame,à cõsiderer que quoy qu'il soit biẽ changé,il me sẽble que ie le recognois.Et lors se baissãt elle le prit de l'autre costé,& le regardant de plus pres:Pour certain,dit-elle, ie ne me trõpe pas,c'est celuy que ieveux dire,& certes il merite biẽ que vous le secouriez : car outre qu'il est d'vne des principales familles de ceste contree,encor a-il tãt de

meri

merites que la peine y sera bien employée. Cepẽdant l'eau sortiroit en telle abõdãce, que le Berger estãt fort allegé, cõmẽça à respirer, nõ toutesfois qu'il ouurit les yeux, ny qu'il reuint ẽtieremẽt. Et parce que Galathée eut opiniõ que c'estoit cestui-cy, dont le Druyde luy auoit parlé, elle mesme cõmença d'ayder à ses cõpagnes, disãt qu'il le falloit porter en sõ Palais d'Isoure, où elles le pourroient mieux faire secourir. Et ainsi, non point sans peine, elles se porterent iusques où le petit Meril gardoit leur chariot: sur lequel montant toutes trois, Leonide fut celle qui le guida, & pour n'estre veuës auec ceste proye par les gardes du Palais, elles allerent descendre à vne porte secrette.

Au mesme temps, qu'elles furent parties: Astrée reuenant de son esuanoüissemẽt tomba dãs l'eau, comme nous auõs dit, si biẽ que Lycidas, ny ceux qui vindrent chercher Celadon, n'en eurent autres nouuelles que celles que i'ay dites. Par lesquelles Lycidas n'estãt que trop asseuré de la perte de son frere, s'en reuenoit pour se plaindre auec Astrée de leur commũ desastre. Elle ne faisoit que d'arriuer sur le bord de la riuiere, où contrainte de desplaisirs elle s'estoit assise autant pleine d'ennuy & d'estonnement, qu'elle l'auoit peu auparauant esté d'inconsideration, & de ialousie. Elle estoit seule, car Phillis voyant reuenir Lycidas, estoit allée chercher des nouuelles comme les autres. Ce Berger arriuant, & de lassitude, & de desir de sçauoir comme ce malheur estoit aduenu, s'assit pres d'elle, & la prenant par la main, luy dit. Mon Dieu, belle Bergere, quel malheur est le nostre? Ie dis le nostre: car si i'ay perdu vn frere, vous auez aussi perdu vne personne qui n'estoit point tant à soy mesme qu'à vous. Ou qu'Astrée fut entẽtiue, ailleurs, ou que ce discours luy ennuyast, elle n'y fit point responce, dont Lycidas

das estonné comme par reproche continua: est il possible, Astrée, que la perte de ce miserable fils (car telle le nómoit-elle) ne vous touche l'ame assez viuement, pour vous faire accompagner sa mort, au moins de quelques larmes? S'il ne vous auoit point aymée, ou que ceste amitié vous fust incogneuë, ce seroit chose supportable de ne vous voir ressentir d'auantage son malheur: mais puis que vous ne pouuez ignorer qu'il ne vous ait aymée plus que luy-mesme: c'est chose cruelle, Astrée, croyez moy, de vous voir aussi peu esmeuë, que si vous ne le cognoissiez point.

La Bergere tourna alors le regard tristemét vers luy, & apres l'auoir quelque temps consideré elle luy respondit: Berger, il me déplaist de la mort de vostre frere, nó pour amitié qu'il m'ait portée, mais d'autant qu'il auoit des conditions d'ailleurs, qui peuuét bien rendre sa perte regretable: car quant à l'amitié dont vous parlez, elle a esté si commune aux autres Bergeres mes cópagnes, qu'elles en doiuent (pour le moins) auoir autant de regret que moy. Ah! ingrate Bergere (s'escria incontinent Lycidas) ie tiédray le Ciel pour estre de vos complices, s'il ne punit ceste iniustice en vous! Vous auez peu croire celuy inconstant, à qui le courroux d'vn pere, les inimitiez des parés, les cruautez de vostre rigueur n'ont peu diminuer la moindre partie de l'extreme affectió, que vous ne sçauriés feindre de n'auoir mille & mille fois recogneuë en luy trop clairement: Vrayement celle-cy est bien vne mécognoissance, qui surpasse toutes les plus grandes ingratitudes, puis que ses actions & ses seruices n'ót peu vous rédre asseurée d'vne chose, dót persóne, que vous, ne doute plus. Aussi respódit Astrée, n'y auoit il persóne à qui elle touchast cóme à moy. Elle le deuoit certes (repliqua le Berger) puis qu'il estoit tát à vous, que ie

ne sçay,& si fay,ie le sçay, qu'il eust plustost des-obey aux grãds Dieux qu'à la moindre de vos volõtez. Alors la Bergere en colere luy respõdit:Laissõs ce discours, Lycidas,& croyez moy, qu'il n'est point à l'auantage de vostre frere : mais s'il m'a trõpee,& laissez auec de desplaisir de n'auoir plustost sceu recognoistre ses trõperies,& finesses,il s'en est allé,certes, auec vne belle despoüille,&de belles marques de sa perfidie. Vous me rẽdez(repliqua Lycidas) le plus estonné du monde. En quoy auez vous recogneu ce que vous luy reprochez? Berger,adiousta Astree, l'histoire en seroit trop lõgue &trop ẽnuyeuse:cõtẽtez vous,que si vous ne le sçauez, vous estes seul en ceste ignorance, & qu'ẽ toute ceste riuiere de Lignon,il n'y a Berger qui ne vous die que Celadõ aymoit en mille lieux:&sans aller plus loing, hier i'ouys de mes oreilles mesmes les discours d'amour qu'il tenoit à son Aminthe,car ainsi la nõmoit-il,ausquels ie me fusse arrestee plus long temps,n'eust esté que sa honte me desplaisoit, & que pour dire le vray,i'auois d'autres affaires ailleurs, qui me pressoiẽt d'auantage. Lycidas alors comme transporté s'escria: Ie ne demande plus la cause de la mort de mon frere, c'est vostre ialousie, Astree, & ialousie fondee sur beaucoup de raisons,& pour estre cause d'vn si grand mal-heur. Helas! Celadon, que ie voy bien reüssir àceste heure vrayes les propheties de tes soupçons, quãd tu disois que ceste feinte te dõnoit tãt de peine,qu'elle te cousteroit la vie : mais encore ne cognoissois tu pas de quel costé ce mal-heur te deuoit aduenir. Puis s'addressant à la Bergere:est-il croiable, dit-il, Astree, que ceste maladie ait esté si grãde qu'elle vous ait fait oublier les commandemens que vous luy auez faits si souuent:Si feray-ie bien tesmoing de cinq ou six fois pour le moins qu'il se mit à genoux deuãt vous, pour

vous supplier de les reuoquer:vous souuient-il point que quād il reuint d'Italie,ce fut vne de vos premieres ordonnances, & que dedans ce rocher, où depuis si souuent ie vous veis ensemble, il vous requit de luy ordonner de mourir, plustost que de feindre d'en aymer vne autre? mō Astree,vous dit-il(ie me ressouuiēdray toute ma vie des mesmes paroles) ce n'est point pour refuser,mais pour ne pouuoir obseruer ce commādemēt,que ie me iette à vos pieds, & vous supplie que pour tirer preuue de ce que vous pouuez sur moy, vous me commandiez de mourir, & non point de seruir,comme que ce soit,autre qu'Astree.Et vous luy respōdites:Mō fils, ie veux ceste preuue de vostre amitié,& non point vostre mort, qui ne peut estre sans la mienne:car outre que ie sçay que celle-cy vous est la plus difficile, encore nous rapportera-elle vne cōmodité,que nous deuons principalement rechercher,qui est de clorre & les yeux & la bouche aux plus curieux & aux plus mesdisās.S'il vous repliqua plusieurs fois, & s'il en fit tous les refus que l'obeïssance(à quoy son affection l'obligeoit enuers vous) luy pouuoit permettre,ie m'en remets à vous-mesme, si vous voulez vous en ressouuenir: tant y a que ie ne croy point qu'il vous ait iamais desobey, que pour ce seul suiet: & à la verité celuy estoit vne contrainte si grāde, que toutes les fois qu'il reuenoit du lieu,où il estoit contraint de feindre,il falloit qu'il se mit sur vn lict,cōme reuenant de faire vn tres grād effort: Et lors il s'arresta pour quelque temps,& puis il reprit ainsi. Or sus, Astree,mō frere est mort:c'en est fait, quoy que vous en croyez,ou ne croyez, ne luy peut r'apporter bien, ny mal,de sorte que vous ne deuez plus penser que ie vous en parle en sa cōsideratiō:mais pour la seule verité,toutefois ayez-en telle croyāce qu'il vous plaira:

si

si vous iureray-ie qu'il n'y a point deux iours que ie le trouuay grauãt des vers sur l'escorce de ces arbres, qui sont, par delà la grande prairie, à main gauche du bié, & m'asseure que si vous y daignez tourner les yeux, vous remarquerez que c'est luy qui les y a couppez: car vous recognoissez trop bien ses caracteres, si ce n'est qu'oublieuse de luy, & de ses seruices passez, vous ayez de mesme perdu la memoire de tout ce qui le touche: mais ie m'asseure, que les Dieux ne le permettront pour sa satisfaction, & pour vostre punition: les vers sont tels.

MADRIGAL.

IE pourray bien dessus moy mesme,
Quoy que mon amour soit extreme,
Obtenir encor ce point,
De dire que ie n'ayme point.
Mais feindre d'en aymer vn'autre,
Et d'en adorer l'œil vainqueur,
Comme en effet ie fay le vostre,
Ie n'en sçaurois auoir le cœur.
Et s'il le faut, ou que ie meure,
Faites moy mourir de bonne heure.

Il peut y auoir sept ou huict iours qu'ayãt esté contraint de m'ẽ aller pour quelque tẽps sur les riues de Loire, pour respõse il m'escriuit vne lettre, que ie veux que vous voyez, & si en la lisãt vous ne recognoissez sõ innocẽce, ie veux croire qu'auec vostre bõne volonté vous auez perdu pour luy toute espece de iugemẽt. Et lors la prenãt en sa poche, la luy leut: Elle estoit telle.

RESPONSE DE CELADON A LYCIDAS.

NE t'enquiers plus de ce que ie fais, mais sçache que ie continüe tousiours en ma peine ordinaire. Aimer & ne

l'oser

l'oser faire paroistre, n'aimer point, & iurer le contraire; cher frere, c'est tout l'exercice, ou plustost le supplice de ton Celadon. On dit que deux contraires ne peuuent en mesme temps estre en mesme lieu, toutesfois la vraye, & la feinte amitié sont d'ordinaire en mes actions: mais ne t'en estonne point, car ie suis contraint à l'vn par la perfection & à l'autre par le cõmandement de mon Astre. Que si ceste vie te semble estrange, ressouuiens-toy que les miracles sont les œuures ordinaires des Dieux, & que veux-tu que ma Deesse cause en moy que des miracles?

Il y auoit long-temps qu'Astrée n'auoit rien respondu, parce que les paroles de Lycidas la mettoient presque hors d'elle mesme. Si est-ce que la jalousie, qui retenoit encore quelque force en son ame, luy fit prendre ce papier, comme estant en doute que Celadon l'eust escript.

Et quoy qu'elle recogneust, que vrayement c'estoit luy, si disputoit-elle le contraire en son ame, suiuant la coustume de plusieurs personnes, qui veulent tousjours fortifier, comme que ce soit, leur opinion. Et presque au mesme temps plusieurs Bergers arriuerent de la queste de Celadon, où ils n'auoient trouué autre marque de luy que son chappeau, qui ne fust à la triste Astrée qu'vn grand renouuellement d'ennuy. Et parce qu'elle se ressouuint d'vne cachette qu'Amour leur auoit faict inuenter, & qu'elle n'eust pas voulu estre recogneuë: elle fit signe à Philis de le prendre, & lors chacun se mit sur les regrets, & sur les loüanges du pauure Berger, & n'en y eust vn seul qui n'en racontast quelque vertueuse action: elle sans plus, qui le ressentoit d'aduantage, estoit contrainte de demeurer muette, & de le monstrer le moins sçachant bien que la souueraine prudence en amour est de tenir son affection cachée, ou pour le moins de n'en faire iamais

rien paroiſtre inutilemẽt.Et parce que la force qu'elle ſe faiſoit en cela, eſtoit tres-grande, & qu'elle ne pouuoit la ſupporter plus longuement, elle s'approcha de Philis,& la pria de ne la point ſuiure,afin que les autres en fiſſent de meſme,& luy prenant le chappeau qu'elle tenoit en ſa main,elle partit ſeule, & ſe mit à ſuiure le ſentier par où ſes pas ſans eſlection la guidoient.Il n'y auoit guere Berger en la trouppe qui ne ſceut l'affection de Celadon,parce que ſes parens par leurs contrarietez,l'auoiẽt découuert plus que ſes actiós:mais elle s'y eſtoit conduite auec de tãt de diſcretion,que hormis Semyre.Lycidas,& Philis,il n'en y auoit point qui ſceut la bonne volonté qu'elle luy portoit,& encore que l'ő cogneut biẽ que ceſte perte l'affligeoit, ſi l'attribuoit-on pluſtoſt à vn bon naturel,qu'à vn amour(tant profite la bőne opinion que l'on a d'vne perſonne.)Cepẽdant elle continuoit ſon chemin,le long duquel mille pẽſers,ou pluſtoſt mille deſplaiſirs la talonnoient pas à pas,de telle ſorte que quelquesfois douteuſe d'autresfois aſſeurée de l'affectió de Celadő,elle ne ſçauoit,ſi elle ſe deuoit plaindre,ou ne ſe plaindre de luy.Si elle ſe reſſouuenoit de ce que Lycidas luy venoit de dire,elle le iugeoit innocent:que ſi les paroles qu'elle luy auoit ouy tenir aupres de la Bergere Amynte, luy reuenoient en la memoire,elle le condãnoit cóme coulpable. En ce labyrinthe de diuerſes penſees,elle alla longuemẽt errãte par ce bois,ſans election de chemin,& par fortune,ou par le vouloir du Ciel, qui ne pouuoit ſouffrir que l'innocence de Celadon demeuraſt plus longuement douteuſe en ſon ame,ſes pas la conduiſirent,ſans que elle y penſaſt, le long du petit ruiſſeau entre les meſmes arbres, où Lycidas luy auoit dit que les vers de Celadon eſtoient grauez.Le deſir de ſçauoir s'il auoit

dict

dit vray, eut bien eu assez de pouuoir en elle pour les luy faire chercher fort curieusement encores qu'ils eussent esté fort cachez: mais la coupure qui estoit encore toute fresche les luy descouurit assez tost. O Dieu! comme elle les recogneut pour estre de Celadon, & comme promptement elle y courut pour les lire: mais combien viuement luy toucherent-ils l'ame! Elle s'assit en terre, & mettant en son giron le chappeau, & la lettre de Celadon, elle demeura quelque temps les mains jointes ensemble; & les doigts serrez l'vn dans l'autre, tenãt les yeux sur ce qui luy restoit de son berger, & voyãt que le chapeau grossissoit à l'endroit où il auoit accoustumé de mettre ses lettres, quãd il vouloit les luy donner secrettemẽt; elle y porta curieuse-ment la main, & passãt les doigts dessous la doubleure, rencõtra le feutre apiecé, duquel destachant la gãce elle en tira vn papier que ce iour mesme Celadon y auoit mis. Ceste finesse fut inuentee entr'eux, lors que la mal-vueillance de leurs peres les empeschoit de se pouuoir parler: car feignãt de se ietter par ieu ce chappeau, ils pouuoient aisément receuoir & donner leurs lettres: toute trẽblante elle sortit celle-cy hors de sa petite cachette, & toute hors de soy apres l'auoir despliee elle y ietta la veuë pour la lire: mais elle auoit tellement esgaré les puissances de son ame, qu'elle fut contrainte de se frotter plusieurs fois les yeux auant que de le pouuoir faire, en fin elle leut tels mots:

LETTRE DE CELADON A LA BERGERE ASTREE.

MOn Astre, si la dissimulation, à quoy vous me cõtraignez, est pour me faire mourir de peine, vo⁹ le pouuez plus aisémẽt d'vne seule parole: si c'est pour punir mõ outrecuidance, vous estes iuge trop doux, de m'ordõner vn moin-

dre supplice que la mort. Que si c'est pour esprouuer qu'elle puissãce vous auez sur moy, pourquoy ne recherchez-vous vn tesmoignage plus prõpt que celuy-cy, de qui la lõgueur vous doit estre ennuyeuse: car ie ne sçaurois pẽser que ce soit pour celer nostre dessein, comme vous dites, puis que ne pouuãt viure en telle cõtrainte, ma mort sans doute en dõnera assez prompte & deplorable cognoissance. Iugez dõc, mon bel Astre, que c'est assez enduré, & qu'il est desormais tẽps que vous me promettiez de faire le personnage de Celadõ, ayant si longuement, & auec tant de peine representé celuy de la personne du monde, qui luy est la plus contraire.

O quels cousteaux trenchans furent ces paroles en son ame lors qu'elles luy remirẽt en memoire, le cõmandement qu'elle luy auoit faict, & la resolution qu'ils auoient prise de cacher par ceste dissimulation leur amitié: mais voyez quels sont les enchantemens d'Amour: elle receuoit vn desplaisir extreme de la mort de Celadon, & toutesfois elle n'estoit point sans quelque contentement au milieu de tant d'ennuis, cognoissant que veritablement il ne luy auoit point esté infidelle, & dés qu'elle en fust certaine, & que tant de preuues eurent esclaircy les nuages de sa jalousie, toutes ces considerations se ioignirent ensemble, pour auoir plus de force à la tourmenter: de sorte que ne pouuãt recourre à autre remede qu'aux larmes, tant pour plaindre Celadon, que pour pleurer sa perte propre, elle donna commencement à ses regrets, auec vn ruisseau de pleurs, & puis de cent pitoyables, helas! interrõpant le repos de son estomach, d'infinis sanglots le respirer de sa vie, & d'impitoyables mains outrageant ses belles mains mesmes, elle se ramẽtẽt la fidelle amitié qu'elle auoit auparauant recogneuë en ce Berger: l'extremité de son affection, le desespoir où l'auoit poussé si prõptemẽt la rigueur

de

de sa response, & puis se representant le temps heureux qu'il l'auoit seruie,les plaisirs, & contentemens que l'honnesteté de sa recherche luy auoient rapportez, & quel commencement d'ennuy elle ressentoit desia par sa perte,encore qu'elle le trouuast tres-grãd; si ne le iugeoit elle égal à son imprudence, puis que le terme de tant d'annees luy deuoit donner assez d'asseurance de sa fidelité.

D'autre costé Lycidas,qui estoit si mal satisfait d'Astrée, qu'il n'en pouuoit presque auec patience souffrir la pensee,se leua d'aupres de Philis,pour ne dire chose contre sa compagne, qui luy dépleust,& partie l'estomach si enflé,les yeux si couuerts de larmes,& le visage si changé,que sa Bergere le voyãt en tel estat, & donnant à ce coup quelque chose à son amitié, le suiuit sans craindre ce qu'on pourroit dire d'elle. Il alloit les bras croisez sur l'estomach, la teste baissee, le chapeau enfõcé,mais l'ame encor plus plõgee dãs la tristesse.Et parce que la pitié de son mal obligeoit les Bergers qui l'aimoient à participer à ses ennuis,ils alloient suiuant & plaignant apres luy:mais ce pitoyable office ne luy estoit qu'vn rengregemẽt de douleur.Car l'extreme ennuy a cela,que la solitude doit estre son premier appareil,parce qu'en compagnie l'ame n'ose librement pousser dehors les venins de son «
mal, & iusques à ce qu'elle s'en soit deschargee, elle «
n'est cappable des remedes de la consolation. Estant «
en ceste peine de fortune ils rencontrerent vn ieune Berger couché de son long sur l'herbe,& deux bergeres aupres de luy.L'vne luy tenant la teste en son giron,& l'autre ioüant d'vne harpe, cependant qu'il alloit souspirant tels vers les yeux tendus contre le Ciel,les mains joinctes sur son estomach, & le visage tout couuert de larmes.

STANCES SVR LA MORT DE CLEON.

LA beauté que la mort en cendre a fait resoudre,
La despoüillant si tost de son humanité,
Passa comme vn esclair, & brusla comme vn foudre,
Tant elle eut peu de vie, & beaucoup de beauté.
Ces yeux iadis autheurs des douces entreprises
Des plus cheres Amours, sont à iamais fermez,
Beaux yeux qui furent pleins de tant de mignardises,
Qu'on ne les veit iamais sans qu'ils fussent aimez.
S'il est vray, la beauté d'entre nous est rauie,
Amour pleure vaincu qui fut tousiours vainqueur:
Et celle qui donnoit à mille cœurs la vie,
Est morte, si ce n'est qu'elle viue en mon cœur.
Et quel bien desormais peut estre desirable,
Puis que le plus parfait est le plustost rauy?
Et qu'ainsi que du corps l'ombre est inseparable,
Il faut qu'vn bien tousiours soit d'vn mal-heur suiuy?
Il semble, ma Cleon, que vostre destinee
Ait dés son Orient vostre iour acheué,
Et que vostre beauté morte aussi tost que nee,
Au lieu de son berceau son cercueil ait trouué.
Non, vous ne mourez pas, mais c'est plustost moy-mesmes.
Puisque viuant, ie fus de vous seule animé,
Et si l'Amant a vie en la chose qu'il aime,
Vous reuiuez en moy m'ayant tousiours aimé.
Que si ie vis, Amour veut donner cognoissance,
Que mesme sur la mort il a commandement,
Ou comme estant vn Dieu pour monstrer sa puissance,
Et sans ame & sans cœur faire viure vn Amant.
Mais, Cleon, si du Ciel l'ordonnance fatale
D'vn trespas inhumain vous fait sentir l'effort,
Amour à vos destins rend ma fortune égale,

Vous

Vous mourrez par mon dueil, & moy par vostre mort.
Ie regrettois ainsi mes douleurs immortelles,
Sans que par mes regrets la mort peut s'attendrir:
Et mes deux yeux changez en sources eternelles,
Qui pleurerent mon mal, ne sceurent l'amoindrir:
Quand Amour auec moy d'vne si belle morte
Ayant plaint le mal-heur qui cause mes trauaux,
Sechons, dit-il, nos yeux, plaignons d'vne autre sorte:
Aussi bien tous les pleurs sont moindres que nos maux.

Lycidas & Phillis eussent biẽ eu assez de curiosité pour s'enquerir de l'ennuy de ce Berger, si le leur propre le leur eust permis: mais voyans qu'il auoit autãt de besoin de consolation qu'eux, ils ne voulurẽt adiouster le mal d'autruy au leur, & ainsi laissãt les autres Bergers attẽtifs à l'escouter, ils continuerẽt leur chemin sans estre suiuis de persõne, pour le desir que chacũ auoit de sçauoir qui estoit ceste trouppe incogneuë. A peine estoit party Lycidas, qu'ils ouyrẽt d'assez loing vne autre voix qui sembloit de s'approcher d'eux, & la voulãt escouter, ils furent empeschez par la Bergere qui tenoit la teste du Berger dãs son girõ, auec telles plaintes. Et bien cruel ? & bien Berger sãs pitié, iusques à quand ce courage obstiné s'endurcira-il à mes prieres ? iusqu'à quand as tu ordonné que ie sois dédaignee pour vne chose qui n'est plus ; & que pour vne morte ie sois priuee de ce qui luy est inutile? Regarde, Tyrcis, regarde idolatre des morts, & ennemy des viuants, qu'elle est la perfection de mon amitié, & apprens quelquesfois, apprens à aimer les persõnes qui viuẽt, & nõ pas celles qui sõt mortes, qu'il faut laisser en repos, apres le dernier adieu, & nõ pas en troubler les cendres biẽ-heureuses par des larmes inutiles: & prẽs garde si tu continuës, de n'attirer sur toy la vengeance de ta cruauté, & de ton iniustice?

Le Berger alors ſans tourner les yeux vers elle, luy reſpondit froidement : pleuſt à Dieu, belle Bergere, qu'il me fut permis de vous pouuoir ſatisfaire par ma mort: car pour vous oſter, & moy auſſi de la peine où nous ſommes, ie la cherirois plus que ma vie : mais puiſque comme ſi ſouuent vous m'auez dit, ce ne ſeroit que rengreger voſtre mal, ie vous ſupplie, Laonice, rêttez en vous-meſme, & conſiderez combiẽ vous auez peu de raiſon, de vouloir deux fois faire mourir ma chere Cleon. Il ſuffit bien (puis que mon malheur l'a ainſi voulu) qu'elle ait vne fois payé le tribut de ſon humanité : que ſi apres ſa mort elle eſt venuë reuiure en moy par la force de mon amitié, pourquoy, cruelle, la voulez vous faire remourir par l'oubly qu'vne nouuelle amour cauſeroit en mon ame? Non, non, Bergere, vos reproches n'auront iamais tant de force en moy, que de me faire conſentir à vn ſi mauuais conſeil: d'autant que ce que vous nõmez cruauté, ie l'appelle fidelité, & ce que vous croyez digne de punition, ie l'eſtime meriter vne extreme loüange. Ie vous ay dit qu'en mon cercueil la memoire de ma Cleon viura parmy mes os : ce que ie vous ay dit, ie l'ay mille fois iuré aux Dieux immortels, & à ceſte belle ame qui eſt auecques eux: & croiriez vous qu'ils laiſſaſſent impuny Tyrcis, ſi oublieus de ſes ſerments il deuenoit infidelle. Ah! que ie voye pluſtoſt le Ciel pleuuoir des foudres ſur mõ chef, que iamais i'offenſe ny mon ſerment ny ma chere Cleon. Elle vouloit repliquer, lors que le Berger qui alloit chãtant, les interrõpit, pour eſtre deſia trop pres d'eux auec tels vers.

CHANSON DE L'INCONSTANT HYLAS.

SI l'on me dedaigne, ie laiſſe
La cruelle auec ſon dedain,

Sans

Sans que i'attende au lendemain
De faire nouuelle maistresse:
C'est erreur de se consumer
A se faire par force aymer.

Le plus souuent ces tant discrettes,
Qui vont nos amours mesprisant,
Ont au cœur vn feu plus cuisant:
Mais les flammes en sont secrettes,
Que pour d'autres nous allumons,
Cependant que nous les aymons.

Le trop fidele opiniastre,
Qui deceu de sa loyauté
Ayme vne cruelle beauté,
Ne semble t'il point l'idolatre,
Qui de quelque idole impuissant,
Iamais le secours ne ressent?

On dit bien que qui ne se lasse
De longuement importuner,
Par force en fin se fait donner:
Mais c'est auoir mauuaise grace,
Quoy qu'on puisse auoir de quelqu'vn,
Que d'estre tousiours importun.

Voyez les, ces amans fidelles,
Ils sont tousiours pleins de douleurs:
Les souspirs, les regrets, les pleurs
Sont leurs contenances plus belles,
Et semble que pour estre Amant,
Il faille plaindre seulement.

Celuy doit-il s'appeller homme,
Qui l'honneur de l'homme étouffant
Pleure tout ainsi qu'vn enfant,
Pour la perte de quelque pomme?
Ne faut-il plustost le nommer,
Vn fol, qui croit de bien aymer?

Moy qui veux fuyr ces sottises,
Qui ne donnent que de l'ennuy,
Sage par le mal-heur d'autruy
I'vse tousiours de mes franchises:
Et ne puis estre mécontent,
Que l'on m'en appelle inconstant.

A ces derniers vers ce Berger se trouua si proche de Tyrcis,qu'il peut veoir les larmes de Laonice, & parce qu'encores qu'estrãger,ils ne laissoiẽt de se cognoistre,& de s'estre desia prattiquez quelque tẽps par les chemins:ce Berger sçachant quel estoit l'ẽnuy de Laonice,& de Tyrcis,s'addressa d'abord à luy de ceste sorte.O Berger desolé(car à cause de sa triste vie,c'estoit le nom que chacun luy donnoit)si i'estois cõme vous,que ie m'estimerois mal-heureux!Tyrcis l'oyant parler se releuá pour luy respõdre:Et moy,luy dit-il, Hylas si i'estois envostre place,que ie me dirois infortuné!S'il me falloit plaindre,adiousta celtuy-cy,autãt que vous pour toutes les maistresses que i'ay perdues, i'aurois à plaindre plus longuemẽt que ie ne sçaurois viure.Si vous faisiez comme moy, respondit Tyrcis, vous n'ẽ auriez à plaindre qu'vne seule.Et si vous faisiez comme moy,repliqua Hylas:vous n'ẽ plaindriez point du tout.C'est en quoy,dit le desolé,ie vous estime miserable:car si riẽ ne peut estre le prix d'Amour que l'Amour mesme , vous ne fustes iamais aimé de personne,puis que vous n'aimastes iamais,&ainsivous pouuez bien marchander plusieurs amitiez,mais non pas les acheter,n'ayant pas la mõnoye,dõt telle marchandise se paye.Et à quoy cognoissez-vous,respõdit Hylas,que ie n'aime point?Ie le cognois,dit Tyrcis, à vostre perpetuel chãgemẽt. Nous sommes,dit-il,d'vne bien differente opiniõ, car i'ay tousiours creu que l'ouurier se rendoit plus parfait, plus il exerçoit sou-

uent le mestier,dōt il faisoit professiō. Cela est vray, respondit Tyrcis,quād on suit les regles de l'art:mais quād on fait autrement,il aduient comme à ceux qui s'estans fouruoyez,plus ils marchēt,& plus ils s'esloignēt de leur chemin.Et c'est pourquoy tout ainsi que la pierre qui roule continuellement ne se reuestit iamais de mousse,mais plustost d'ordure, & de salleté: de mesme vostre legereté se peut bien acquerir de la hōte,mais nō iamais de l'amour.Il faut que vous sçachiez,Hylas , que les blessures d'amour sont de telle qualité,que iamais elles ne gueriss ēt,Dieu me garde, dit Hylas d'vn tel blesseur.Vous auez raison,repliqua Tyrcis, car si à chaque fois que vous auez esté blessé d'vne nouuelle beauté,vous auiez receu vne playe incurable , ie ne sçay si en tout vostre corps il y auroit plus vne place saine,mais aussi vous estes priué de ces douceurs , & de ces felicitez , qu'Amour donne aux vrais Amans,& cela miraculeusement(comme toutes ses autres actions) par la mesme blessure qu'il leur a faite:que si la langue pouuoit bien exprimer ce que le cœur ne peut entierement gouster, & qu'il vous fust permis d'ouyr les secrets de ce Dieu,ie ne croy pas que vous ne voulussiez renoncer à vostre infidelité.Hylas alors en soubsriant:Sās mētir,dit-il,vous auez raison, Tyrcis,de vous mettre du nombre de ceux qu'Amour traite biē.Quāt à moy,s'il traitte tous les autres cōme vous,ie vous en quitte de bō cœur ma part,& pouués garder tout seul vos felicitez,& vos cōtētemēs,& ne craignez que ie vo⁹ les enuie.Il y a pl⁹ d'vn mois,que nous sōmes presque d'ordinaire ensemble:mais marquez-moy le iour,l'heure,ou le moment,où i'ay peu voir vos yeux sās l'agreable cōpagnie de vos larmes& au cōtraire dites auec verité,le iour,l'heure,&le momēt où vous m'auez seulemēt ouy souspirer pour mes

Amours:

Amours : tout homme qui n'aura point le goust peruerty, cõme vous le sés, ne trouuera-t'il les douceurs de ma vie plus aggreables, & aymables, que les amertumes ordinaires de la vostre ? Et se tournant vers la Bergere qui s'estoit plainte de Tyrcis. Et vous insẽsible Bergere, ne pretendés-vous iamais assez de courage pour vous deliurer de la tyrannie, où ce denaturé Berger vous fait viure? voulez vous par vostre patiẽce vous rẽdre complice de sa faute? Ne cognoissez vous pas qu'il fait gloire de vos larmes, & que vos supplications l'esleuerẽt à telle arrogãce, qu'il luy sẽble que vous luy estes trop obligee, quãd il les escoute auec mespris? La Bergere auec vn grand helas! luy respondit. Il est fort aisé, Hylas, à celuy qui est sain de conseiller le malade, mais si tu estois en ma place, tu cognoistrois que c'est en vain que tu me donnes ce cõseil, & que la douleur me peut biẽ oster l'ame du corps mais non pas la raison chasser de mon ame ceste trop forte passion. Que si cest aimé Berger vse enuers moy de tyrannie, il peut encores traitter auec beaucoup plus absoluë puissance, quand il luy plaira, ne pouuãt vouloir d'auantage sur moy que son authorité ne s'estende beaucoup plus outre. Laissons donc là tels cõseils, Hylas, & cesse tes reproches, qui ne peuuent que rẽgreger mon mal sans espoir d'allegeãce : car ie suis tellement toute à Tyrcis, que ie n'ay pas mesme ma volonté. Comment, dit le Berger, vostre volonté n'est pas vostre? & que sert-il dõc de vous aymer, & seruir? Cela mesme, respõdit Laonice, que me sert l'amitié & le seruice que ie rends à ce Berger. C'est à dire, repliqua Hylas, que ie perds mon tẽps, & ma peine, & que vous racontant mon affection, ce n'est qu'esueiller en vous les paroles, dõt apres vous vous seruez en parlãt à Tyrcis. Que veux-tu, Hilas luy dit-elle en souspirãt que

que ie te responde là dessus, sinon qu'il y a lõg temps que ie vay pleurant ce mal-heur, mais beaucoup plus en ma cõsideratiõ que la tiẽne. Ie n'en doute point, dit Hylas, mais puis que vous estes de ceste humeur, & que ie puis plus sur moy, que vous ne pouuez sur vous, touchez là, Bergere, dit-il luy tendant la main, ou donnez moy congé, ou receuez-le de moy, & croyez qu'aussi bien, si vous ne le faites, ie ne laisseray pas de me retirer, ayãt trop de hõte de seruir vne si pauure Maistresse. Elle luy respondit assez froidement: ny toy, ny moy, ny ferons pas grãd' perte: pour le moins ie t'asseure bien que celle-là ne me fera iamais oublier le mauuais traitemẽt que ie reçois de ce Berger. Si vous auiez, luy respondit-il, autant de cognoissance de ce que vous perdez en me perdant, que vous mõstrez peu de raison en la poursuite que vous faites, vous me plaindriez plus que vous ne souhaittez l'affectiõ de Tyrcis: mais le regret que vous aurez de moy, sera bien petit, s'il n'esgale celuy que i'ay pour vous, & lors il chanta tels vers en s'en allant.

SONNET.

PVis qu'il faut arracher la profonde racine,
Qu'Amour en vous voyant me planta dans le cœur,
Et que tant de desirs auec tant de longueur,
Ont si soigneusement nourrie en ma poitrine.
Puis qu'il faut que le temps qui vid son origine,
Triomphe de sa fin, & s'en nomme vainqueur:
Faisons vn beau dessein, & sans viure en langueur,
Ostons-en tout d'vn coup, & la fleur, & l'espine.
Chassons tous ces desirs, esteignons tous ces feux,
Rompons tous ces liens, serrez de tant de nœuds,
Et prenons de nous mesme vn congé volontaire.
Nous le vaincrons ainsi, cest Amour indompté,

Et

Et feront ſagement de noſtre volonté
Ce que le temps en fin nous forceroit de faire.

Si ce Berger fuſtvenu en ce paxs,envne ſaiſõ moins faſcheuſe,il y eut trouué sãs doute plus d'amis, mais l'ẽnuy de Celadõ, dont la perte eſtoit encores ſi nouuelle,rẽdoit ſi triſtes to⁹ ceux de ce riuage,qu'ils ne ſe pouuoiẽt arreſter à telles gaillardiſes,c'eſt pourquoy ils le laiſſerent aller,sãs auoir curioſité de luy demãder,ny à Tyrcis auſſi,quel eſtoit le ſuiet qui le cõduiſoit:& quelquesvns retournerent en leurs cabanes,& quelques autres cõtinuãs de rechercher Celadõ, paſſerẽt qui deçà,qui delà la riuiere,ſans laiſſer iuſques àLoire,ny arbre ni buiſſõ,dõt ils ne deſcouuriſſẽt les cachettes. Toutesfois ce fut en vain:car ils neſceurẽt iamais en trouuer d'autres nouuelles ſeulemẽt.Siluãdre rẽcõtra Polemas tout ſeul,nõ point trop loin du lieu,où peu auparauant Galathee,& les autres Nymphes auoiẽt pris Celadõ,& parce qu'il commãdoit à toute la cõtrée ſous l'authorité de la Nimphe Amaſis: le Berger, qui l'auoit pluſieurs fois veu à Marſilly,luy rendit en le ſalüant tout hõneur qu'il ſceut,& d'autant qu'il s'enquit de ce qu'il alloit cherchant le lõg du riuage,il luy dit la perte de Celadõ:dequoy Polemas fut marri,aiãt touſiours aimé ceux de ſa famille.

D'autre coſté Licidas qui ſe promenoit auec Phillis apres auoir quelque tẽps demeuré muet,enfin ſetournãt vers elle.Et biẽ,belle Bergere,luy dit-il,que vous ſemble de l'humeur de voſtre compagne?Elle qui ne ſçauoit encore la ialouſie d'Aſtree,luy reſpondit,que c'eſtoit lemoindre déplaiſir qu'elle endeuoit auoir,& qu'ẽ vn ſi grãd ennuy il luy deuoit biẽ eſtre permis d'eſloigner,& fuir toute compagnie:car Phillis penſoit qu'il ſe plaignoit,de ce qu'elle s'ẽ eſtoit allee ſeule.Ouy certes,repliqua Lycidas,c'eſt le moindre,mais

aussi croy-ie qu'ẽ verité c'est le plus grãd,& faut dire, que c'est biẽ la plus ingrate du mõde,& la plus indigne d'estre aimee. Voyez pour Dieu quelle humeur est la sienne: mõ frere n'a iamais eu dessein,tãt s'en faut n'a iamais eu pouuoir d'aimer qu'elle seule; elle le sçait,la cruelle qu'elle est,car les Preuues qu'il lui en a rẽdues,ne laissẽt,riẽ en doute: le tẽps a esté vaincu,les difficultez,voire les impossibilitez desdaignees, les ab sences surmontees,les courroux paternels mesprisez, ses rigueurs,ses cruautez,ses desdains mesmes suportez,par vne si grande longueur de tẽps,que ie ne sçay autre qui l'eust peu faire,que Celadõ,& auec tout cela ne voila pas ceste volage,qui comme ie croy,ayãt ingratemẽt changé de volonté,s'ennuyoit de voir plus longuement viure celuy qu'autrefois elle n'auoit peu faire mourir par ses rigueurs: & qu'à ceste heure elle scauoit auoir si indignement offencé: Ne voila pas, dis-ie,ceste volage qui se feint de nouueaux pretextes de haine,& de ialousie?luy cõmãde vn eternel exil,& le desespere, iusques à luy faire rechercher la mort. Mon Dieu! dit Phillis toute estonnee,que me dites vous Licidas?est-il possible qu'Astree ait fait vne telle faute?Il est vrayemẽt tres-certain, respõdit le Berger,elle m'en a dit vne partie,& le reste ie l'ay aisémẽt iugé par ses discours,mais bien qu'elle ttiõphe de la vie de mon frere,& que sa perfidie,& ingratitude luy deguisé ceste faute, comme elle aimera le mieux: si vous fay-ie sermẽt que iamais Amãt n'eut tant d'affection ny de fidelité que luy: nõ point que ie vueille qu'elle le sçache, si ce n'est que cela lui rapporte par la cognoissance qu'il luy pourroit donner de son erreur,quelque extreme deplaisir cat d'ores en là,ie luy suis autant mortel ennemy,que mõ frere luy a esté fidel seruiteur, & elle indigne d'en estre aimee. Ainsi

alloient

alloient discourant Lycidas, & Philis:luy infiniment fasché de la mort de son frere, & infiniment offensé contre Astrée.Elle marrie de Celadon,faschee de l'ennuy de Lycidas,& estonnee de la ialousie de sa compagne:toutesfois voyant que la playe en estoit encor trop sēsible,elle ne voulut y ioindre les extremes remedes, mais seulement quelques legers preparatifs, pour addoucir,& nō point pour resoudre:car en toute façon elle ne vouloit pas que la perte de Celadon luy coustast Lycidas,& elle consideroit bienque si la haine continuoit entre luy,& Astrée,il falloit qu'elle rompit auec l'vn des deux:& toutesfois l'Amour ne vouloit point ceder à l'amitié, ny l'amitié à l'amour, & si l'vn ne vouloit consentir à la mort de l'autre. D'autre costé Astrée remplie de tant d'occasiōs,d'ennuis, comme ie vous ay dit,lascha si bien la bonde à ses pleurs, & s'assoupit tellement en sa douleur, que pour n'auoir assez de larmes pour lauer son erreur,ny assez de paroles pour declarer son reget,ses yeux & sa bouche remirent leur office à son imagination,si longuement qu'abbatuë de trop d'ennuy,elle s'endormit sur telles pensees.

LE DEVXIESME

LIVRE DE LA

PREMIERE PARTIE D'ASTREE.


Ependant que ces choses se passoyent de ceste sorte entre ces Bergers,& Bergeres, Celadon receut de trois belles Nymphes, dans le Palais d'Isoure, tous les meil

meilleurs allegemẽts qui leur furẽt possibles:mais le trauail,que l'eau luy auoit donné, auoit esté si grand, que quelque remede qu'elles luy fissẽt,il ne peut ouurir les yeux,ny donner autre signe de vie que par le battemẽt du cœur:passant ainsi le reste du iour,& vne bõne partie de la nuict,auãt qu'il reuint à soy,& lors qu'il ouurit les yeux, ce ne fut pas auec peu d'estonnemẽt de se trouuer où il estoit:car il se ressouuenoit fort bien de ce qui luy estoit aduenu sur le bord de Lignõ,&cõme le desespoir l'auoit fait sauter dãs l'eau: mais il ne sçauoit cõme il estoit venu en ce lieu,& apres estre demeuré quelque tẽps confus en ceste pensee,il se demãdoit s'il estoit vif ou mort. Si ie vis,disoit-il,cõmẽt est-il possible que la cruauté d'Astree ne me face mourir?Et si ie suis mort,qu'est-ce,ô Amour, que tu viẽs chercher entre ces tenebres? ne te cõtentes-tu point d'auoir eu ma vie?ou biẽ veux-tu dãs mes cẽdres r'allumer encores tes anciẽnes flãmes?Et parce que le cuisãt soucy,qu'Astrée luy auoit laissé,ne l'ayãt point abandonné appelloit tousiours à luy toute ses pẽsees, il cõtinua:Et vous trop cruel souuenir de mon bõ-heur passé,pourquoy me representez-vous le desplaisir qu'elle eust eu autresfois de ma perte, afin de régreger mon mal veritable,par le siẽ imaginé;au lieu que pour m'alleger vous deuriez plustost me dire le contentement qu'elle en a, pour la haine qu'elle me porte?Auec mille semblables imaginations,ce pauure Berger se r'ẽdormit d'vn si lõg sommeil,que les Nymphes eurent loisir de venir voir comme il se portoit, & le trouuãt endormy, elles ouurirẽt doucement les fenestres,& les rideaux,& s'assirẽt autour de luy pour mieux le contẽpler. Galathee apres l'auoir quelque tẽps cõsideré, fut la premiere qui dit d'vne voix basse, pour ne l'esueiller:Que ce Berger est chãgé de ce qu'il

estoit hier, & cõme la viue couleur du visage luy est reuenuë en peu de tẽps, quãt à moy ie ne plains point la peine du voyage, puis que nous luy auõs sauué la vie: car à ce que vous dites, ma mignõne (dit-elle, s'addressãt à Siluie) il est des principaux de ceste contrée. Madame respõdit la Nymphe, il est tres-certain: car sõ pere est Alcippe, & sa mere Amarillis. Cõment, dit-elle, cét Alcippe de qui i'ay tant ouy parler, & qui pour sauuer sõ amy força à Visũ les prisons des Visigots? C'est celuy-là mesme (dit Siluie.) Ie le vis il y a cinq ou six mois à vne feste que l'on chõmoit en ses hameaux, qui sont le lõg des riues de Lignon, & parce que sur tous les autres, Alcippe me sẽbla digne d'estre regardé, ie tins sur luy lõguemẽt les yeux: car l'authorité de sa barbe chenuë, & de sa venerable vieillesse le font honorer & respecter de chacun. Mais quãt à Celadõ, il me souuiẽt que de tous les ieunes Bergers, il n'y eut que luy & Siluãdre qui m'osassent approcher: Par Siluãdre, ie sçeus qui estoit Celadõ, & par Celadõ qui estoit Siluãdre: car l'vn & l'autre auoit en ses façõs & en ses discours quelque chose de plus genereux que le nom de Berger ne porte. Cependant que Siluie parloit, Amour pour se mocquer des finesses de Climãte & de Polemas, qui estoiẽt cause que Galathee s'estoit trouuée le iour auparauãt sur le lieu où elle auoit pris Celadon, cõmençoit de faire ressentir à la Nymphe les effets d'vne nouuelle amour: car tãt que Siluie parla, Galathee eut tousiours les yeux sur le Berger, & les loüãges qu'elle luy dõnoit, furẽt cause qu'en mesme tẽps sa beauté & sa vertu; l'vne par la veuë, & l'autre par l'ouye, firẽt vn mesme coup dãs son ame, cela d'autãt plus aisémẽt qu'elle s'y trouua preparée par la trõperie de Climãte, qui feignãt le deuin, luy auoit predit, que celuy qu'elle rencõtreroit, où elle trouua Celadon,

Celadon,

ladon, deuoit eſtre ſon mary, ſi elle ne vouloit eſtre la plus mal-heureuſe perſonne du mõde, ayãt auparauãt fait deſſein que Polemas, comme par meſgarde, s'y en iroit à l'heure qu'il luy auoit dite, afin que deceuë par ceſte ruſe elle print volõté de l'eſpouſer, ce qu'autremẽt ne luy pouuoit permettre l'affection qu'elle portoit à Lindamor: mais la fortune, & l'Amour, qui ſe mocquẽt de la prudẽce, y firẽt trouuer Celadon par le hazard que ie vous ay raconté, ſi bien que Galathée voulãt en toute ſorte aimer ce Berger, s'alloit à deſſein repreſentant toutes choſes en luy beaucoup plus aymables. Et voyant qu'il ne s'eſueilloit point pour le laiſſer repoſer à ſon aiſe, elle ſortit le plus doucement qu'elle peut, & s'ẽ alla entretenir ſes nouuelles pẽſees.

Il y auoit pres de ſa chambre vn eſcalier deſrobé, qui deſcendoit en vne gallerie baſſe, par où auec vn pont-leuis on entroit dans le iardin agẽcé de toutes les raretez que le lieu pouuoit permettre, fuſt en fontaines & en parterres, fut allées & ombrages, n'y ayant rien eſté oublié de tout ce que l'artifice y pouuoit adiouſter. Au ſortir de ce lieu on entroit dãs vn grand bois de diuerſes ſortes d'arbres, dont vn quarré eſtoit de coudriers, qui tous enſemble faiſoiẽt vn ſi gracieux Dedale, qu'encore que les chemins par leurs diuers deſtours ſe perdiſſent confuſément l'vn dans l'autre, ſi ne laiſſoiẽt-ils pour leurs ombrages d'eſtre fort agreables. Aſſez pres de là dans vn autre quarré, eſtoit la fontaine de la verité d'Amour, ſource à la verité merueilleuſe: car par la force des enchantemens l'Amant qui s'y regardoit, voyoit celle qu'il aimoit, que s'il eſtoit aimé d'elle il s'y voyoit aupres, que ſi de fortune elle en aimoit vn autre, l'autre y eſtoit repreſẽté & non pas luy, & parce qu'elle deſcouuroit les tromperies des Amants, on la nomma la verité

d'Amour. A l'autre des quarrez estoit la cauerne de Damõ,&de la Fortune:& au dernier l'ãtre de la vieille Mãdrague,plein de tant de raretez, & de tãt de sortileges,que d'heure à autre,il y arriuoit tousiours quelque chose de nouueau:outre que par tout le reste du bois,il y auoit plusieurs autres diuerses grottes,si biẽ cõtrefaites au naturel,que l'œil trõpoit bien souuent le iugemẽt.Or ce fut dãs ce iardin, que la Nymphe se vint promener attendant le réueil du Berger:Et parce que ses nouueaux desirs ne pouuoiẽt luy permettre de s'en taire , elle feignit d'auoir oublié quelque chose qu'elle cõmanda à Siluie d'aller querir,d'autãt qu'elle se fioit moins en elle pour sa ieunesse,qu'en Leonide, qui auoit vn aage plus meur,quoy que ces deux Nymphes fussẽt ses plus secrettes confidẽtes. Et se voyant seule auec Leonide elle luy dit. Que vous en semble Leonide?Ce Druide n'a-t'il pas vne grãde cognoissance des choses?Et les Dieux ne se cõmuniquent-ils pas biẽ librémẽt auec luy,puis que ce qui est futur à chacun,luy est mieux cogneu qu'à nous le present? Sans mẽtir(respõdit la Nymphe) il vous fit biẽ voir dãs le miroir le lieu mesme où vous auez trouué ce Berger, & vous dit bien le tẽps aussi,que vous l'y auez rẽcontré:mais ces paroles estoiẽt si douteuses, que mal-aisément puis-ie croire que luy-mesme se peust biẽ entẽdre.Et cõment dites-vous cela,respondit Galathee, puis qu'il me dit particulierement tout ce que i'y ay trouué, que ie ne sçaurois à ceste heure en dire plus que luy.Si me sẽble-t'il respondit Leonide)qu'il vous dit seulement , que vous trouueriez en ce lieu-là vne chose de valeur inestimable,quoy que par le passé elle eust esté desdaignée.Galathée alors se mocquãt d'elle, luy dit:Quoy dõc,Leonide,vous ne sçauez autre chose? Il faut que vous entendiez,que particulierement il

il me dit: Madame, vous auez deux influẽces bien contraires. L'vne la plus infortunée qui soit sous le Ciel: L'autre la plus heureuse que l'on puisse desirer, & il depẽd de vostre eslectiõ de prẽdre celle que vous voudrez, & afin que vous ne vous y trõpiez, sçachez que vous estes & serez seruie de plusieurs grands Cheualiers, dõt les vertus & les merites peuuẽt bien diuersemẽt vous esmouuoir: mais si vous mesurez vostre affectiõ, ou à leurs merites, ou au iugemẽt que vous ferez de leur Amour, & non point de ce que ie vous en diray de la part des grãds Dieux, ie vous predis que vous serez la plus miserable qui viue, & afin que vous ne soyez deceuë en vostre eslectiõ, ressouuenez-vous qu'vn tel iour vous verrez à Marcilly vn Cheualier vestu de telle couleur, qui recherche ou recherchera de vous espouser: car si vous le permettez, dés icy ie plains vostre malheur, & ne puis assez vous menacer des incroyables desastres qui vous attendent, & par ainsi ie vous conseille de fuïr tel hõme, que vous deuez plustost appeller vostre mal-heur, que vostre Amant: & au contraire regardez bien le lieu qui est representé dans ce miroir, afin que vous le sçachiez retrouuer le long des riues de Lignon: car vn tel iour à telle heure, vous y rencontrerez vn homme, en l'amitié duquel le Ciel a mis toute vostre felicité: si vous faictes en sorte qu'il vous ayme ne croyez point les Dieux veritables, si vous pouuez souhaitter plus de contentement que vous en aurez: mais prenez garde que le premier de vous deux qui verra l'autre, sera celuy qui aimera le premier. Vous semble-t'il que ce ne soit pas me parler fort clairement, & mesme que desia ie ressens veritables les predictions qu'il m'a faites: car ayant veu ce Berger la premiere, il ne faut point que i'en mente, il me

semble recognoistre en moy quelque estincelle de bonne volonté pour luy. Comment, Madame, luy dit Leonide, voudriez vous bié aimer vn Berger? ne vous ressouuenez-vous pas qui vous estes? Si fais, Leonide, ie m'en ressouuiés, dit-elle, mais il faut aussi que vous sçachiez que les Bergers sont hommes aussi bien que les Druydes, & les Cheualiers: & que leur noblesse est aussi grãde que celle des autres, estãs tous venus d'anciéneté de mesme tige, que l'exercice auquel on s'addonne ne peut pas nous rendre autres que nous ne sommes de nostre naissance: de sorte que si ce Berger est bien nay, pourquoy ne le croiray-ie aussi digne de moy que tout autre? Finalemét, Madame, dit-elle, c'est vn Berger, cóme que vous le vueillez desguiser. En fin dit Galathee, c'est vn honneste homme, comme que vous le puissiez qualifier. Mais Madame, respődit Leonide, vous estes si grãde Nymphe, Dame apres Amasis de toutes ces belles cőtrees, aurez-vous le courage si abbatu que d'aimer vn homme nay du milieu du peuple? vn rustique? vn Berger? vn homme de rien? M'amie, repliqua Galathee, laissős ces iniures, & vous ressouuenez qu'Enone se fit bien Bergere pour Paris, & que l'ayant perdu elle le regretta & pleura à chaudes larmes. Madame (dit Leonide) celuy-là estoit fils de Roy, & puis l'erreur d'autruy ne doit vous faire tomber en vne semblable faute. Si c'est faute (respondit-elle) ie m'en remets aux Dieux, qui me la conseillent par l'Oracle de leur Druyde: mais que Celadon ne soit nay d'aussi bon sang que Paris, m'amie, vous n'auez point d'esprit si vous le dites: car ne sont-ils pas venus tous deux d'vne mesme origine? & puis n'auez-vous ouy ce que Siluie a dit de luy & de son pere? Il faut que vous sçachiez qu'ils ne sont pas Bergers, pour n'auoir dequoy viure autrement: mais pour

s'ache

s'acheter par ceste douce vie, vn honneste repos: Et quoy Madame (adiousta Leonide) vous oublierez par ainsi l'affection & les seruices du gentil Lindamor. Ie ne voudrois pas dit Galathee, qu'vn oubly fust la recompense de ses seruices: mais ie ne voudrois pas aussi, que l'amitié que ie luy pourrois rendre fust l'entiere ruine de tous mes contentemens. Ah! Madame, (dit Leonide) ressouuenez-vous combien il a esté fidelle: Ah! m'amie (dit Galathee) considerez que c'est que d'estre eternellement mal-heureuse. Quāt à moy, respondit Leonide, ie plie les espaules à ces iugemēts d'Amour, & ne sçay que dire, sinon qu'vne extreme affection, vne entiere fidelité, l'employ de tout vn aage, & vn continuel seruice, ne se doiuent si longuement receuoir, ou receus meritent d'estre payez d'autre monnoye que d'vn change. Pour Dieu, Madame, considerez combien sont trompeurs ceux qui dient la fortune d'autruy, puis que le plus souuent ce ne sont que legeres imaginations que leurs songes leur rapportent: combien menteurs, puisque de cent accidents qu'ils predisent, à peine y en a-t'il vn qui aduienne. Combien ignorants, puis que se meslant de cognoistre le bon-heur d'autruy, ils ne sçauent trouuer le leur propre, & ne vueillez pour les fantastiques discours de cest homme rendre si miserable vne personne, qui est tant à vous? remettez-vous deuant les yeux combien il vous aime, à quels hazards il s'est mis pour vous, quel combat fut celuy de Polemas, & quel desespoir fut lors le sien, quelles douleurs vous luy preparez à cette heure, & quelles morts vous le contraindrez d'inuenter pour se deffaire, s'il en a la cognoissance? Galathée en branlant la teste, luy respondit: Voyez vous, Leonide, il ne s'agit pas icy de l'election de Lindamor, ou

de Polemas comme autresfois : mais de celle de tout mon bien,ou tout mon mal. Les considerations que vous auez sont tres-bonnes pour vous,à qui mõ malheur ne toucheroit que par la compassion:mais pour moy elles sont trop dangereuses,puis que ce n'est pas pour vn iour:mais pour tousiours que ce mal-heur me menace.Si i'estois en vostre place &vous en la miéne, peut-estre vous conseilleroy-ie cela mesme que vous me cõseillez:mais certes vne eternelle infortune m'espouuante:quant aux mensonges de ces personnes que vous dites,ie veux bien croire pour l'amour de vous, que peut-estre il n'aduiédra pas,mais peut-estre aussi aduiendra-t'il:& dites moy,ie vous supplie , croiriez vous vne personne prudente , qui pour le contentement d'autruy , laisseroit balancer sur vn peut-estre tout son bié;ou tout son mal?Si vous m'aimez,ne me tenez iamais ce discours,ou autremét ie croiray, que vous cherissez plus le contétement de Lindamor que le mien,Et quant à luy ne faites doute qu'il ne s'en console bien par autre moyen que par la mort:car la raison & le temps l'emportent tousiours sur ceste fureur : & de fait combien en auez-vous veu de ces tãt desesperez pour semblables occasions , qui peu de temps apres ne se soient repentis de leurs desespoirs?

Ces belles Nymphes discouroient ainsi , quand de loin elles virét retourner Siluie,de laquelle pour estre trop ieune,Galathee s'alloit cachãt, ainsi que i'ay dit. Cela fut cause qu'elle trécha sõ discours assez court: toutesfois elle ne laissa de dire à Leonide,si vous m'auez aimée quelquesfois , vous me le ferez paroistre à ceste heure,que non seulement il y va de mon contentement:mais de toute ma felicité. Leonide ne luy peut respondre,parce que Siluie s'en trouua si proche qu'elle eust ouy leurs discours.Estãt arriuée,Galathee

sceut

sceut que Celadon estoit esueillé:car de la porte elle l'auoit ouy plaindre & souspirer. Et il estoit vray, d'autant que quelque temps apres qu'elles furent sorties de sa chãbre il s'esueilla en sursaut: & parce que le Soleil par les vitres donnoit à plein sur son lict, à l'ouuerture de ses yeux il demeura tellement esblouy, que confus en vne clarté si grande, il ne sçauoit où il estoit:le trauail du iour passé l'auoit estourdy, mais à l'heure il ne luy en restoit plus aucune douleur, si biẽ que se ressouuenant de sa cheute dans Lignon, & de l'opinion qu'il auoit euë peu auparauant d'estre mort, se voyant maintenant dans ceste confuse lumiere,il ne sçauoit que iuger,sinon qu'Amour l'eust rauy au Ciel, pour recompense de sa fidelité. Et ce qui l'abusa d'auantage en ceste opinion,fut que quand sa veuë commença de se renfoncer, il ne veid autour de luy, que des enrichisseures d'or, & des peintures esclattantes,dont la chambre estoit toute paree, & que son œil foible encore ne pouuoit recognoistre pour contrefaites.

D'vn costé il voioit Saturne appuyé sur sa faux, auec les cheueux lõgs, le frõt ridé,les yeux chassieux, le nez aquilin, & la bouche degouttante de sang, & pleine encore d'vn morceau de ses enfans, dont il en auoit vn demy mangé en la main gauche, auquel par l'ouuerture qu'il luy auoit fait au costé auec les dents, on voyoit comme panteler les poulmons, & trembler le cœur: veuë à la verité pleine de cruauté: car ce petit enfant auoit la teste renuersee sur les espaules, les bras penchans par deuant, & les iambes eslargies d'vn costé & d'autre, toutes rougistantes du sãg qui sortoit de la blessure que ce vieillard luy auoit faite,de qui la barbe lõgue & chenuë en maints lieux se voyoit tachee des gouttes du sang qui tomboit du

morceau qu'il taſchoit d'aualler. Ses bras & iambes nerueuſes & craſſeuſes, qui eſtoient en diuers endroits couuertes de poil auſſi bien que ſes cuiſſes maigres, & deſcharnées. Deſſous ſes pieds s'eſleuoient de gros morceaux d'oſſements, dont les vns blanchiſſoient de vieilleſſe, les autres ne commençoient que d'eſtre deſcharnez, & d'autres ioincts auec vn peu de peau & de chair demy gaſtée, monſtroient n'eſtre que depuis peu mis en ce lieu.

Autour de luy on ne voyoit que des Sceptres en pieces, des Couronnes rompuës, de grands edifices ruinez, & cela de telle ſorte, qu'à peine reſtoit-il quelque legere reſſemblãce de ce que ç'auoit eſté. Vn peu plus loing on voyoit les Coribantes auec leurs Cimbales & haut-bois, cacher le petit Iupiter dans vne cauerne des dents deuoreuſes de ce pere. Puis aſſez pres de là on le voyoit grand, auec vn viſage enflambé: mais graue, & plein de maieſté, les yeux benins, mais redoutables, la couronne ſur la teſte, en la main gauche le Sceptre qu'il appuyoit ſur la cuiſſe, où l'on voyoit encor la cicatrice de la playe qu'il s'eſtoit faite, quand pour l'imprudence de la Nymphe Semele, afin de ſauuer le petit Bacchus, il fut contraint de s'ouurir ceſt endroit, & de l'y porter iuſques à la fin du terme. De l'autre main il auoit le foudre à trois poinctes, qui eſtoit ſi bien repreſenté, qu'il ſembloit meſme voler des-ia par l'air. Il auoit les pieds ſur vn grand Monde & pres de luy on voyoit vn grand Aigle, qui portoit en ſon bec crochu vn foudre, & l'approchoit leuant la teſte contre luy au plus pres de ſon genoüil. Sur le dos de c'et oyſeau eſtoit le petit Ganimede, veſtu à la façon des habitans du mont Ida, graſſet, potelet, blanc, les cheueux dorez & friſez, qui d'vne main careſſoit la teſte de cét oyſeau,

&

& de l'autre taſchoit de prendre le foudre de celle de Iupiter, qui du coude,& non point autremẽt repouſſoit nonchalemment ſon foible bras. Vn peu à coſté on voyoit la couppe,& l'eſguiere don ce petit eſchanſon verſoit le Nectar à ſon maiſtre, ſi bien repreſentées, que d'autant que ce petit importun s'efforçant d'atteindre à la main de Iupiter, l'auoit touchée d'vn pied, il ſembloit qu'elle chancelaſt pour tomber, & que le petit euſt expreſſement tourné la teſte pour voir ce qui en aduiendroit. De chaque coſté des pieds de ce Dieu on voyoit vn grand tonneau : à coſté droit eſtoit celuy du bien, & à l'autre celuy du mal, & à l'entour les vœux,les prieres,les ſacrifices eſtoient diuerſement figurez.Car les ſacrifices eſtoient repreſentez par des fumées entre-meſlées de feu,& au dedans les vœux & ſupplications paroiſſoient comme legeres Idées, & à peine marquées, en ſorte que l'œil les peut biẽ recognoiſtre. Ce ſeroit vn trop lõg diſcours de raconter toutes ces peintures particulieremẽt:tant y a que le tour de la chãbre en eſtoit tout plein. Meſme Venus dans ſa conque marine entre autres choſes regardoit encores la bleſſeure que le Grec luy fit en la guerre Troyenne : & l'on voyoit tout contre le petit Cupidon qui la careſſoit, auec la bleſſeure ſur l'eſpaule,de la lampe de la curieuſe Pſiche:Et cela ſi bien repreſẽté, que le berger ne le pouuoit diſcerner pour contrefait. Et lors qu'il eſtoit plus auant en ceſte pẽſée,les trois Nymphes entrerent dans ſa chambre, la beauté & la maieſté deſquelles le rauirent encor plus en admiration. Mais ce qui luy perſuada beaucoup mieux l'opinion qu'il auoit d'eſtre mort, fut que voyant ces Nymphes,il les prit pour les trois Graces:& meſme voyãt entrer auec elles le petit Meril,de qui la hauteur,la ieuneſſe,la beauté,les cheueux friſez, & la

iolie façon, luy firent iuger que c'estoit Amour. Et quoy qu'il fut confus en luy mesme, si est-ce que ce courage qu'il eut tousiours plus grãd que ne requeroit pas le nom de Berger, luy donna l'asseurance apres les auoir saluees, de demãder en quel lieu il estoit. A quoy Galathee respondit : Celadon, vous estes en lieu, où l'on fait dessein de vous guarir entieremẽt, nous sommes celles qui vous trouuans dans l'eau vous auons porté icy, où vous auez toute puissance. Alors Siluie s'auança: Et quoy Celadon (dit-elle) est-il possible que vous ne me cognoissiés point ? vous resouuient-il pas de m'auoir veuë en vostre hameau. Ie ne sçay (respondit Celadon) belle Nymphe, si l'estat où ie suis pourra excuser la foiblesse de ma memoire. Comment, dit la Nymphe, ne vous ressouuenez vous plus que la Nymphe Siluie, & deux de ses compagnes allerent voir vos sacrifices & vos ieux, le iour que vous chommiez à la Deesse Venus? L'accident qui vous est arriué vous a-t'il fait oublier, qu'apres que vous eustes gagné à la lutte tous vos compagnons, Siluie fut celle qui vous donna pour prix vn chappeau de fleurs, qu'incontinent vous mistes sur la teste à la Bergere Astree? Ie ne sçay pas si toutes ces choses sõt effacees de vostre memoire, si sçay-ie bien que quand vous portastes ma guirlande sur les beaux cheueux d'Astree, chacun s'en estonna, à cause de l'inimitié qu'il y auoit entre vos deux familles, & particulierement entre Alcippe vostre pere, & Alcé pere d'Astree : & lors mesmes i'en voulus sçauoir l'occasion: mais on me l'embroüilla de sorte, que ie n'en peus sçauoir autre chose, sinõ qu'Amarillis ayant esté aymee de ces deux Bergers, & qu'entre les riuaux il y a tousiours peu d'amitié, ils vindrent plusieurs fois aux mains, iusques à ce qu'Amarillis eut espousé vostre pere, & qu'alors Alcé, &

la sage Hipolyte, que despuis il espousa, espouserent ensemble vne si cruelle haine contr'eux, qu'on ne leur permit iamais d'auoir pratiqué ensemble. Or voyez, Celadon, si ie ne vous cognois pas bien, & si ie ne vous donne de bonnes enseignes de ce que ie dis. Le Berger oyant ses paroles s'alla peu à peu remettant en memoire ce qu'elle disoit, & toutefois il estoit si estonné, qu'il ne sçauoit luy respõdre: car ne cognoissant Siluie pour Nymphe d'Amasis, & à cause de sa vie champestre, n'ayant point de familiarité auec elle, ny auec ses compagnes, il ne pouuoit iuger pourquoy ny comment il estoit à ceste heure parmy elles. Enfin il respondit : Ce que vous me dites, belle Nymphe, est fort vray, & me ressouuiens que le iour de Venus, trois Nymphes donnerent les troix prix, desquels i'eu celuy de la lutte, Lycidas, mon frere, celuy de la course, qu'il donna à Phillis, & Syluandre celuy de chanter, qu'il presenta à la fille de la sage Bellinde : mais de me ressouuenir de noms qu'elles auoient, ie ne le sçaurois, d'autant que nous estions tant empheschez en nos ieux, que nous nous contentasmes de sçauoir que c'estoient des Nymphes d'Amasis, & de Galathée : car quant à nous, de mesme que nos corps ne sortent des pasturages, & des bois, aussi ne sont nos esprits peu curieux. Et despuis, repliqua Galathée, n'en auez vous rien sceu d'auantage ? Ce qui m'en a donné plus de cognoissance, respondit le Berger, c'a esté le discours que mon pere m'a fait bien souuent de ses fortunes, parmy lesquelles ie luy ay plusieurs fois ouy faire mention d'Amasis, mais non point d'aucune particularité qui le touche ; quoy que ie l'aye bien desiré. Ce desir (reprit Galathée) est trop loüable pour ne luy satisfaire: c'est pourquoy ie vous veux dire par-
ticulie

ticulierement,& qui est Amasis, & qui nous sommes.

Sçachez donc,gentil Berger,que de toute anciéneté ceste contree que l'on nóme à ceste heure Forests, fut couuerte de grands abysmes d'eau, & qu'il n'y auoit que les hautes montaignes que vous voyez à l'étour,qui fussét découuertes,hormis quelques pointes dans le milieu de la plaine,cóme l'escueil du bois d'Isoure,& de Mont verdun: de sorte que les habitans demeuroiét tous sur le haut des mõtaignes. Et c'est pourquoy encores les anciennes familles de ceste contree ont les bastimens de leurs noms sur les lieux plus releuez,& dãs les plus hautes mõtaignes,& pour preuue de ce que ie dis, vous voyez encores aux coupeaux d'Isoure, de Mont-verdun, & autour du chasteau de Marcilly,de gros anneaux de fer plãtez dãs le rocher, où les vaisseaux s'attachoient:n'y ayant pas apparence qu'il peussét seruir à autre chose. Mais il peut y auoir quatorze ou quinze siecles,qu'vn estranger Romain, qui en dix ans conquit toutes les Gaules, fit rompre quelques mõtaignes,par lesquelles ces eaux s'escoulerent,& peu apres se découurit le sein de nos plaines, qui luy semblerét si agreables & fertiles,qu'il delibera de les faire habiter, & en ce dessein fit descendre tous ceux qui viuoient aux montaignes,& dãs les forests,& voulut que le premier bastimét qui y fut fait, portast le nom de Iulius, comme luy:& parce que la plaine humide & limoneuse ietta grande quantité d'arbres quelques vns ont dit que le pays s'appelloit Forestz,& les peuples Foresiens:au lieu qu'auparauãt ils estoient nommez Segusiens:mais ceux-là sont fort décens : car le nom de Forests vient de Forum qui est Feurs, petite ville que les Romains firent bastir, & qu'ils nommerent Forum Segusianorum, comme s'ils eussent voulu dire la place ou le marché

des

des Segusiens, qui proprement n'estoit que le lieu où ils tenoient leurs armees durant le temps qu'ils mirent ordre aux contrees voisines.

Voila, Celadon, ce que l'on tient pour asseuré de l'antiquité de ceste prouince: mais il y a deux opiniõs cõtraires de ce que ie vous vay dire Les Romains disent que du tẽps que nostre plaine estoit encore couuerte d'eau, la chaste Deesse Diane l'eut tãt agreable, qu'elle y demeuroit presque ordinairement : car ses Dryades,& Hamadryades viuoient,& chassoient dans ces grands bois & hautes montaignes qui ceignoient ceste grande quantité d'eaux:& parce qu'elle n'estoit que de sources de fontaines,elle y venoit biẽ souuent se baigner auec ses Nayades ,qui y demeuroient ordinairement. Mais lors que les eaux s'escoulerent les Nayades furent contraintes de les suiure, & d'aller auec elles dans le sein de l'ocean : si bien que la Deesse se trouua tout à coup amoindrie de la moitié de ses Nymphes : & cela fut cause que ne pouuant auec vn chœur si petit,continuer ses ordinaires passetẽps,elle esleut quelques filles des principaux Druydes & Cheualiers , qu'elle ioignit auec les Nymphes qui luy estoient restees , ausquelles elle donna aussi le nom de Nymphe. Mais il aduint , comme en fin l'abus peruertit tout ordre , que plusieurs d'entr'elles, qui auoiẽt de ieunesse esté nourries en leurs maisõs, les vnes entre les commoditez d'vne amiable mere, les autres entre les allechements des souspirs , & des seruices des Amants , ne pouuant continuer les peines de la chasse, ny bannir de leur memoire les hõnestes affections de ceux qui autrefois les auoient recherchees,se voulurent retirer en leurs maisons, & se marier : quelques autres , à qui la Deesse en refusa le congé , manquerent à leur promesse , & à leur honnesteté

nesteté, de quoy elle fut tãt irritée, qu'elle resolut d'eloigner ce pays prophané, ce luy sembloit, de ce vice qu'elle abhorroit si fort. Mais pour ne punir la vertu des vnes, auec l'erreur des autres, auant que de partir, elle chassa ignominieusement, & bannit à iamais hors du pays toutes celles qui auoiẽt failly, & éleut vne des autres, à laquelle elle dõna la mesme authorité, qu'elle auoit sur toute la contrée, & voulut qu'à iamais la race de celle-là y eust toute puissance : & dés lors leur permit de se marier, auec deffences toutefois tres-expresses, que les hommes n'y succedassent iamais. Depuis ce temps, il n'y a point eu d'abus entre nous : & nos loix ont tousiours esté inuiolablement obseruées. Mais nos Druydes parlẽt bien d'autre sorte: car ils disent que nostre grãde Princesse Galathée, fille du Roy Celtes, femme du grãd Hercule & mere de Galathée, qui dõna son non aux Gaulois, qui auparauant estoiẽt appellez Celtes, pleine d'amour pour son mary, le suiuoit par tout où son courage & sa vertu se portoient contre les monstres, & cõtres les Geants. Et de fortune en ce tẽps-là ces monts qui nous separẽt de l'Auuergne, & ceux qui sont plus en là à la main gauche, qui se nomment Cemene, & Gebenne, seruoiẽt de retraite à quelques Geants, qui par leur force se rẽdoiẽt redoutables à chacun. Hercule en estãt aduerty y vint, & parce qu'il aymoit tendrement sa chere Galathée, il la laissa en ceste cõtrée, qui estoit la plus voisine, & où elle prenoit beaucoup de plaisir, fut à la chasse, fut en la cõpagnie des filles de la contrée. Et parce qu'elle estoit Royne de toutes les Gaules, lors qu'Hercule eut vaincu les Geants, & que la necessité de ses affaires le cõtraignit d'aller ailleurs, auant que partir pour laisser vne memoire eternelle du plaisir qu'elle auoit eu en ceste contrée, elle ordõna ce que les Romains disẽt,

que la Deesse Diane auoit fait. Mais que ce soit Galathée, ou Diane, tant y a que par vn priuilege surnaturel, nous auons esté particulieremét maintenuës en nos franchises, puis que de tant de peuples, qui cóme torrens sont fódus dessus la Gaule, il n'é y a point eu qui nous ait troublé en nostre respos : mesme Alarie Roy des Visigotz, lors qu'il conquit auec l'Aquitaine toutes les Prouinces de deçà Loyre, ayant sceu nos statuts, en recófirma les priuileges, & sans vsurper aucune authorité sur nous, nous laissa en nos anciennes franchises. Vous trouuerez peut-estre estráge, que ie vous parle ainsi particulierement des choses qui sót outre la capacité de celles de mó âge: Mais il faut que vous sçachiez que Pimádre, qui estoit mó pere, a esté curieux de rechercher les antiquitez de ceste cótree, de sorte que les plus sçauans Druydes luy en discouroyent d'ordinaire durant le repas, & moy qui estois presque tousiours à ses costez, en retenois ce qui me plaisoit le plus: Et ainsi ie sceus que d'vne ligne cótinuee, Amasis ma mere estoit descéduë de celles que la Deesse Diane ou Galathée auoit esleuë, Et c'est pourquoy estát Dame de toutes ces cótrees, & ayát encore vn fils nommé Clidaman, elle nourrit auec nous quantité de filles, & de ieunes fils des Druydes, & des Cheualiers, qui pour estre en si bóne escole, apprennent toutes les vertus, que leur aage peut permettre. Les filles vót vestuës cóme vous nous voyez, qui est vne sorte d'habit que Diane ou Galathee auoiét accoustumé de porter, & que nous auons tousiours maintenuë pour memoire d'elle. Voila, Celadó, ce que vo⁹ vouliez sçauoir que nostre estat, & m'asseure auát que vous nous esloigniez (car ie veux que vous nous voyez toutes ensemble) que vous direz nostre assemblee ne ceder à nulle autre, ny en vertu, ny en beauté.

Alors Celadon cognoissant qui estoient ces belles Nymphes, recogneut aussi quel respect il leur deuoit, & quoi qu'il n'eust pas accoustumé de se trouuer ailleurs qu'entre les Bergers, ses sẽblables, si est-ce que la bonne naissance qu'il auoit, luy apprenoit assez ce qu'il deuoit à telles personnes. Donc apres leur auoir rendu l'honneur, auquel il croyoit estre obligé: Mais (dit-il en continuãt) encor ne puis-ie assez m'estõner de me voir entre tant de grandes Nymphes, moy qui ne suis qu'vn simple Berger, & de receuoir d'elles tant de faueurs. Celadon, respõdit Galathee, en quel-
„ que lieu que la vertu se trouue, elle merite d'estre
„ aimee & honoree, ausi bien sous les habits des Ber-
„ gers, que sous la glorieuse pourpre des Rois: & pour vostre particulier vous n'estes point enuers nous en moindre consideration, que le plus grand des Druydes, ou des Cheualiers de nostre Cour: car vous ne deuez leur ceder en faueur, puis que vous ne le faites pas en merite. Et quant à ce que vous vous voyez entre nous, sçachez que ce n'est point sans vn grand mystere de nos Dieux, qui nous l'ont ainsi ordonné, comme vous le pourrez sçauoir à loisir, soit qu'ils ne vueillent plus que tant de vertus demeurent en sauuages entre les forests, & les lieux champestres, soit qu'ils facent dessein, en vous faisant plus grand que vous n'estes, de rendre par vous bienheureuse vne persõne qui vous aime; viuez seulement en répos, & vous guerissez: car il n'y a rien que vous puissiez desirer en l'estat où vous estes, que la santé. Madame, respondit le Berger, qui n'entendoit pas bien ces paroles, si ie dois desirer la santé, le principal subiect est, pour vous pouuoir rendre quelque seruice, en eschange de tant de graces qu'il vous plait de me faire: il est vray que tel que ie suis, il ne faut

point

point parler que ie sorte des bois, ny de nos pasturages, autremẽt le vœu solemnel que nos peres ont fait aux Dieux, nous accuseroit enuers eux, d'estre indignes enfans de tels peres. Et quel est ce serment respondit la Nymphe? L'histoire, repliqua Celadon, en seroit trop longue: si mesme il me falloit redire le sujet, que mon pere Alcippe a eu de le continuer; tant y a, Madame, qu'il y a plusieurs annees, que d'vn accord general, tous ceux qui estoient le long des riues de Loire, de Lignon, de Furan, d'Argent, & de toutes ces autres riuieres, apres auoir bien recogneu les incommoditez que l'ambition d'vn peuple nõmé Romain, faisoit ressentir à leurs voisins pour le desir de dominer, s'assemblerent dans ceste grande plaine, qui est autour de Mont-verdun, & là d'vn mutuel consentement, iurerent tous de fuïr à iamais toute sorte d'ambition, puis qu'elle seule estoit cause de tant de peines, & de viure, eux & les leurs, auec le paisible habit de Bergers: & depuis a esté marqué (tant les Dieux ont eu aggreable ce vœu) que nul de ceux qui l'ont faict, ou de leurs successeurs, n'a eu que trauaux, & peines incroyables, s'il ne l'a obserué: & entre tous, mon pere en est l'exemple le plus remarquable, & le plus nouueau, de sorte qu'ayant cogneu que la volonté du Ciel estoit de nous retenir en repos, ce que nous auons à viure, nous auons de nouueau ratifié ce vœu, auec tant de serments, que celuy qui le romproit seroit trop detestable. Vrayement, respondit la Nymphe, ie suis tres-aise d'ouyr ce que vous me dites: car il y a fort long-temps que i'en ay ouy parler, & n'ay encore peu sçauoir, pourquoy tant de bonnes, & anciennes familles, comme i'oyois dire qu'il y en auoit entre vous, s'amusoient hors des villes, à passer leur aage entre les bois, & les

lieux solitaires. Mais, Celado, si l'estat où vous estes le vous peut permettre, dites-moy, ie vous prie, qu'elle a esté la fortune de vostre pere Alcippe, pour luy faire reprendre la sorte de vie qu'il auoit si long-temps laissée? car ie m'asseure que le discours merite d'estre sceu. Alors, quoy que le Berger se sentist encore mal de l'eau qu'il auoit aualée, si est-ce qu'il se cõtraignit pour luy obeyr, & commença de ceste sorte:

HISTOIRE D'ALCIPPE.

VOus me commandez, Madame, de vous dire la fortune la plus trauersee, & la pl⁹ diuerse d'hõme du monde, & en laquelle on peut bien apprẽdre, » que celuy qui veut donner de la peine à autruy, s'en » prepare la pl⁹ grande partie. Toutesfois puis que vo⁹ le voulez ainsi, pour ne vo⁹ desobeir, ie vous en diray briefuement ce que i'en ay appris par les ordinaires discours de celuy mesme à qui toutes ces choses sont aduenuës: car pour nous faire entendre, cõbien nous estions heureux de viure en repos d'esprit, mon pere nous a raconté bien souuent ses fortunes estrangeres. Scachez donc, Madame, qu'Alcippe ayant esté nourry par son pere auec la simplicité de Berger, eut tousjours vn esprit si esloigné de sa nourriture, que toute autre chose luy plaisoit plus que ce qui sentoit le village. Si bien que ce ieune enfant pour presage de ce qu'il reüssiroit, & à quoy estant en aage il s'addonneroit, il n'auoit plaisir si grand que de faire des assemblees d'autres enfans ainsi que lui, ausquels il apprenoit de se mettre en ordre, & les armoit, les vns de fondes, les autres d'arcs, & de flesches, desquels il leur monstroit à tirer iustement, sans que les menaces des vieux, & sages Bergers l'en peussent destourner. Les anciens de nos hameaux qui voyoient ses actions,

predi

predisoyent des grands troubles par ces contrees, & sur tout qu'Alcippe seroit vn esprit turbulent, qui iamais ne s'arresteroit dans les termes du Berger. Lors qu'il commençoit d'attaindre vn demy siecle de son aage, de fortune il deuint amoureux de la Bergere Amarillis, qui pour lors estoit recherchee secrettemét d'vn autre Berger son voisin, nommé Alcé. Et parce qu'Alcippe auoit vne si bóne opinion de soy-mesme, qu'il luy sembloit n'y auoir Bergere qui ne receut aussi librement son affection, comme il la luy offriroit, il se resolut de n'vser pas de beaucoup d'artifice pour la luy declarer : de sorte que la rencontrant à vn des sacrifices de Pan, ainsi qu'elle retournoit en son hameau, il luy dit: Ie n'eusse iamais creu auoir si peu de force, que de ne pouuoir resister aux coups d'vn ennemy, qui me blesse sans y penser, Elle luy respondit: Celuy qui blesse par mégarde, ne doit pas auoir le nom d'ennemy. Non pas, respondit-il, en ceux qui ne s'arrestent pas aux effets, mais aux paroles seulement: mais quant à moy ie trouue que celuy qui offense comme que ce soit, est ennemy, & c'est pourquoy ie vous puis bien donner ce nom. A moy, repliqua-t'elle: Ie n'é voudrois auoir, ny l'effet, ny la pensee: car ie fais trop d'estat de vostre merite. Voila, adiousta le Berger, vn des coups dót vous m'offensez le plus, en me disant vne chose pour vne autre, que si veritablemét vous recognoissez en moy ce que vous dites, autãt que ie m'estime outragé de vous, autãt m'en dirois-ie fauorisé: Mais ie voy bié qu'il vous suffit de porter l'Amour aux yeux, & en la bouche, sans luy donner place dans le cœur. La Bergere alors se trouuãt suprise, cóme n'ayant point entendu parler d'Amour, luy, respódit: Ie fais estat, Alcippe, de vostre vertu ainsi que ie dois, & non point outre mon

deuoir:& quãt à ce que vous parlez d'Amour, croyez que ie n'en veux auoir, ny dans les yeux, ny dans le cœur pour personne, & moins pour ces esprits abaissez, qui viuent comme sauuages dans les bois. Ie cognois bien, repliqua le Berger, que ce n'est point election d'Amour : mais ma destinee, qui me fait estre vostre, puis que si l'Amour doit naistre de ressemblance d'humeur, il seroit bien mal-aisé qu'Alcippe n'en eust pour vous, qui dés le berceau a eu en haine ceste vie chãpestre, que vous méprisez si fort:& vous proteste, s'il ne faut que changer de condition pour auoir part en vos bonnes graces, que dés icy ie quitte la houlette, & les trouppeaux, & veux viure entre les hõmes, & non point entre les sauuages. Vous pouuez bien, respondit Amarillis, changer de condition, mais non pas m'en faire changer, estant resoluë de n'estre iamais moins à moy, que ie suis, pour donner place à quelque plus forte affection: si vous voulez donc que nous continuons de viure, cõme nous auons fait par le passé, changez ces discours d'affectiõ & d'Amour, en ceux que vo⁹ souliez me tenir autresfois, ou biẽ ne trouuez point estrange que ie me bannisse de vostre presence, estant impossible qu'Amour & l'honnesteté d'Amarillis puissent demeurer ensemble. Alcippe qui n'auoit point attendu vne telle response, se voyant si éloigné de sa pensee, fut tellemẽt cõfus en soy-mesme, qu'il demeura quelque-tẽps sans luy pouuoir respondre: en fin estãt reuenu, il tascha de se persuader, que la hõte de son aage & de son sexe, & nõ pas faute de bonne volõté enuers lui, lui auoit fait tenir tels propos. C'est pourquoy il luy respondit: Quelle que vous me puissiez estre, ie ne seray iamais autre que vostre seruiteur, & si le cõmãdemẽt que vous me faites n'estoit incompatible auec mõ affection, vous de-

uez croirez qu'il n'y a rië au mõde qui n'y peut faire contreuenir : vous m'en excuserez donc, & permettrez que ie continuë ce dessein, qui n'est qu'vn tesmoignage de vostre merite,& auquel vueillez vous, ou non,ie suis entierement resolu. La Bergere tournant doucement l'œil vers lui: Ie ne sçay Alcippe (luy dit-elle) si c'est par gageure ou par opiniastreté que vous parlez de ceste sorte. C'est, respondit-il,par tous les deux : car i'ay fait gageure auec mes desirs de vous vaincre,ou de mourir,& ceste resolution s'est chãgee en opiniastreté,n'y ayãt rië qui me puisse diuertir du serment que i'en ay fait.Ie serois bien aise(repliqua Amarillis) que vous eussiez pris quelqu'autre pour butte de telles importunitez.Vous nõmerez(luy dit le Berger)mes affectiõs comme il vous plaira,cela ne peut toutesfois me faire chãger de dessein.Ne trouuez dõc point mauuais,repliqua Amarillis,si ie suis aussi ferme en mõ opiniastreté,que vo⁹ en vostre importunité.Le Berger voulut repliquer,mais il fut interrõpu par plusieurs Bergeres qui suruindrët: de sorte qu'Amarillis,pour cõclusiõ,luy dit assez bas: Vous me ferez déplaisir,Alcippe,si vostre deliberatiõ est cogneuë,car ie me cõtëte de sçauoir vos folies,& aurois trop de déplaisir que quelqu'autre les entendist.Ainsi finirent les premiers discours de mon pere,& d'Amarillis,qui ne firët que luy augmëter le desir qu'il auoit de la seruir:Car rië ne dõne tãt d'Amour qu'l'hõnesteté.Et de fortune le lõg du chemin,ceste trouppe rencõtra Celion,& Bellinde,qui s'estoiët arrestez à contempler deux tourterelles,qui sëbloient se caresser,& se faire l'Amour l'vne à l'autre,sãs se soucier de voir à l'ëtour d'elles tãt de persõnes.Alors Alcippe se ressouuenãt du cõmandement qu'Amarillis venoit de luy faire,ne peut s'empescher de souspirer

tels vers : Et parce qu'il auoit la voix assez bonne, chacun se teut pour l'escouter.

SONNET.
Sur les contraintes de l'honneur.

CHers oyseaux de Venus, aymables Tourterelles,
Qui redoublez sans fin vos baisers amoureux,
Et lassez à l'enuy renouuellez par eux
Ores vous douces paix, or' vos douces querelles.
Quand ie vous voy languir, & tremousser des aisles,
Comme rauis de l'aise où vous estes tous deux,
Mon Dieu, qu'à nostre esgard ie vous estime heureux
De ioüir librement de vos Amours fidelles!
Vous estes fortunez de pouuoir franchement
Monstrer ce qu'il nous faut cacher si finement
Par les iniustes loix que c'est honneur nous donne :
Honneur feint qui nous rend de nous-mesme ennemis,
Car le cruel qu'il est, sans raison il ordonne,
Qu'en Amour seulement le larcin soit permis.

Depuis ce temps, Alcippe se laissa tellement transporter à son affection, qu'il n'y auoit plus de borne qu'il n'outrepassast, & elle au contraire se monstroit tousiours plus froide, & plus gelée enuers luy : & sur ce suiet vn iour qu'il fut prié de châter, il dit tels vers:

MADRIGAL.
Sur la froideur d'Amarillis.

ELle a le cœur de glace, & les yeux tous de flamme,
Et moy tout au rebours
Ie gele par dehors, & ie porte tousiours
Le feu dedans mon ame.
Helas ! c'est que l'Amour
A choisi pour seiour
Et mon cœur & les yeux de ma belle Bergere.

Dieu

Dieu changera t'il point quelques fois de dessein,
Et que ie l'aye aux yeux, & qu'elle l'ait au sein?

En ce temps-là, comme ie vous ay dit, Alcé recherchoit Amarillis, & parce que c'estoit vn tres-honneste Berger, & qui estoit tenu pour fort sage, le pere d'Amarillis panchoit plus à la luy bailler, que non point à Alcippe, à cause de son courage turbulẽt: & au contraire la Bergere aymoit d'auantage mon pere, parce que son humeur estoit plus approchante de la sienne: ce que recognoissant bien le sage pere, & ne voulant vser de violence ny d'authorité absoluë enuers elle, il eut opinion que l'éloignemẽt la pourroit diuertir de ceste volonté: & ainsi resolut de l'enuoyer pour quelque temps vers Artemis, seur d'Alcé, qui se tenoit sur les riues de la riuiere d'Allier. Lors qu'Amarillis sceut la deliberation de son pere, comme tousiours on s'efforce contre les choses defenduës, elle prit resolution de ne partir point sans asseurer Alcippe de sa bonne volonté: en ce dessein elle luy escriuit tels mots:

LETTRE D'AMARILLIS A ALCIPPE.

VOstre opiniastreté a surpassé la mienne: mais la mienne aussi surmõtera celle qui me contraint de vous aduertir, que demain ie pars, & qu'auiourd'huy si vous me trouuez sur le chemin, où nous-nous rencontrasmes auant-hier, & que vostre Amour se puisse contenter de parole, elle aura occasion de l'estre, & adieu.

Il seroit trop long, Madame, de vous dire tout ce qui se passa particulierement entr'eux, outre que l'estat où ie me trouue, m'empesche de le pouuoir faire. Ce me sera donc assez en abbregeant, de vous dire qu'ils se rencontrerent au mesme endroit, & que ce fut là le premier lieu, où mon pere fut asseuré d'estre aimé

d'Amarillis, & qu'elle luy conseilla de laisser la vie châpestre où il auoit esté nourry, parce qu'elle la méprisoit comme indigne d'vn noble courage, luy promettant qu'il n'y auoit rié d'assez fort pour la diuertir de sa resolution. Apres qu'ils furent separez, Alcippe graua tels vers sur vn arbre, le long du bois:

SONNET.

D'Alcippe sur la constance de son amitié.

AMarillis toute pleine de grace,
Alloit ce bois de ses fleurs despoüillant,
Mais sous la main qui les aloit cueillant,
D'autres soudain renaissoient en leur place.
Ces beaux cheueux, ou l'Amour s'entrelasse,
Amour alloit d'vn doux air esueillant,
Et s'il en voit quelqu'vn s'esparpillant.
Tout curieux soudain il le ramasse.
Telle Lignon pour la voir s'arresta,
Et pour miroir ses eaux luy presenta,
Et puis luy dit: Vne si belle image
A ton départ mon onde esloignera:
Mais de mon cœur iamais ne partira
Le traict fatal, Nymphe, de ton visage.

Lors qu'elle fut partie, & qu'il commença à bon escient de ressentir les deplaisirs de son absence, allant bien souuent sur le mesme lieu où il auoit pris cógé de sa Bergere, il souspira plusieurs fois tels vers:

SONNET.

Sur l'Absence.

RIVIERE de Lignon, dont la course eternelle
Du gracieux FORESTS va le sein arrousant,
Et qui flot dessus flot ne te vas reposant,
Que tu ne sois r'entree en l'onde paternelle:
Ne vois-tu point Allier, qui rauissant ta belle,

Vse

Vse comme outrageux des Loix du plus puissant:
Et l'honneur de tes bords loing de toy rauissant,
T'oblige d'entreprendre vne iuste querelle?
Contre ce rauisseur appelle à ton secours
Ceux qui pour son départ repandent tous les iours
Les larmes que tu vois inonder ton riuage.
Ose-le seulement, & nos yeux & nos cœurs
Verseront pour t'ayder mille fleuues de pleurs,
Qui ne se tariront qu'en vengeant tout outrage.

Mais ne pouuãt viure sans la voir au mesme lieu, où il auoit tãt accoustumé le biẽ de sa veuë, il se resolut, cõme que ce fust, de partir de là, & lors qu'il en cherchoit l'occasion, il s'en presenta vne toute telle qu'il l'eust sceu desirer. Peu auparauant la mere d'Amasis estoit morte, & on se preparoit dãs la grande ville de Marcilly de la receuoir, comme nouuelle Dame auec beaucoup de triõphe. Et parce que les preparatifs, que l'on y faisoit, y attiroiẽt par curiosité presque tout le pays: mon pere fit en sorte qu'il obtint cõgé d'y aller. Et c'est de là d'où vint le commẽcement de tous ses trauaux. Il auoit vn demy siecle & quelques lunes, le visage beau entre tous ceux de ceste contree, les cheueux blõds, annelés & crespez de la Nature, qu'il portoit assez lõgs: & bref, Madame, il estoit tel que l'Amour en voulut faire peut-estre quelque secrette vẽgeãce. Et voicy cõmẽt: Il fut veu de quelque dame, & si secrettemẽt aimé d'elle, qui iamais no⁹ n'ẽ auõs peu sçauoir le nõ. Au cõmẽcemẽt qu'il arriua à Marcilly, il estoit vestu en Berger: mais assez propremẽt: car sõ pere le cherissoit fort, & afin qu'il ne fit quelque folie, cõme il auoit accoustumé en sõ hameau, il mit deux ou trois Bergers aupres, qui en auoiẽt le soin, principalemẽt vn nõmé Cleante, homme à qui l'humeur de mon pere plaisoit: de sorte qu'il l'aimoit comme s'il eust esté son fils.

Ce Cleante en auoit vn nommé Clindor,de l'aage de mon pere,qui sébloit auoir eu de la nature la mesme inclination à aymer Alcippe.Alcippe,qui d'autre costé recognoissoit ceste affection, l'aima plus que tout autre,ce qui estoit si agreable à Cleante,qu'il n'auoit rien qu'il peut refuser à mõ pere:cela fust cause qu'apres auoir veu quelques iours,cõme les ieunes Cheualiers,qui estoient à ces festes,alloient vestus, cõme ils s'armoient & combattoient à la barriere, & ayant declaré son dessein à son amy Clindor,tous deux ensemble requirent Cleante de leur vouloir donner les moyens de se faire paroistre entre ces Cheualiers.Et comment leur dit Cleante,auez-vous bien le courage de vous esgaler à eux?Et pourquoy non(dit Alcippe) n'ay-ie pas autant de bras,& de iambes qu'eux?Mais, dit Cleãte,vous n'auez pas appris les ciuilitez des villes.Nous ne les auõs pas apprises,dit-il,mais elles ne sont point si difficiles,qu'elles nous doiuent oster l'esperance de les apprendre bien tost:& puis il me semble qu'il n'y a pas tãt de differẽce de celles-cy aux nostres,que nous ne les changeons bien aisément.Vous n'auez pas,dit-il,l'addresse aux armes.Nous auons repliqua-t'il,assez de courage pour suppleer à ce defaut. Et quoy,adiousta Cleante,voudriez-vous laisser la vie champestre?Et qu'õt affaire,respõdit Alcippe,les bois auec les hommes?& que peuuent apprẽdre les hommes en la practique des bestes?Mais respondit Cleãte, ce vous sera bien du desplaisir,de vous voir desdaigner par ces glorieux courtisãs,qui à tous coups vous reprocherõt que vous estes des Bergers.Si c'est hõte, dit Alcippe,d'estre Berger,il ne le faut plus estre:si ce n'est pas honte,le reproche n'en peut estre mauuais. Que s'ils me mesprisent pour ce non,ie tascheray par mes actiõs de me faire estimer.Enfin Cleante me voyant

yãt ſi reſolu à faire autre vie que celle de leurs peres: Or bien dit-il, mes enfans, puis que vous auez pris ceſte reſolution, ie vous diray, que quoy que vous ſoyez tenus pour Bergers, voſtre naiſſance toutesfois vient des plus anciens tiges de ceſte contrée, & d'où il eſt ſorty autant de braues Cheualiers, que de quelqu'autre qui ſoit en Gaule, mais vne cõſideratiõ cõtraire à celle que vous auez, leur fit eslire ceſte vie retirée: par ainſi ne craignez point que vous ne ſoyez bien receus entre ces Cheualiers, dõt les principaux ſont meſmes de voſtre ſang. Ces paroles ne ſeruirẽt que de rendre leur deſir plus ardãt: car ceſte cognoiſſance leur donna plus d'enuie de mettre en effet leur reſolutiõ, ſans cõſidererce qui leur pourroit aduenir, fut par les incommoditezque telle vie rapporte, fut par le deſplaiſir, que le Pere d'Alcippe & ſes parẽts, receuoient. Dés l'heure Cleante fit la deſpẽſe de tout ce qui leur eſtoit neceſſaire. Ils eſtoient tous deux ſi biẽ nays, qu'ils s'acquirent bien toſt la cognoiſſance & l'amitié de tous les principaux. Et Alcippe en meſme tẽps s'adonna de telle ſorte aux armes, qu'il reüſſit vn des bons cheualiers de ſon temps.

Durant ces feſtes qui continuerent deux lunes, mõ pere fut veu, cõme ie vous ay dit, d'vne Dame, de qui ie n'ay iamais peu ſçauoir le nõ, & parce qu'il ne luy defailloit aucune de ces choſes qui peuuent faire aymer, elle en fut de ſorte eſpriſe, qu'elle inuẽta vne ruſe aſſez bonne pour venir à bout de ſon intentiõ. Vn iour que mon pere aſſiſtoit das vn tẽple aux ſacrifices, qui ſe faiſoient pour Amaſis, vne aſſez vieille fẽme ſe vint mettre prez de luy, & feignant de faire ſes oraiſons, elle luy dit deux, ou trois fois. Alcippe, Alcippe, ſans le regarder: luy qui s'ouyt nõmer, luy voulut demander ce qu'elle luy vouloit. Mais luy voyant

les

les yeux tournez ailleurs, il creut qu'elle parloit à vn autre:elle qui s'apperceut qu'il l'escoutoit,continua: Alcippe,c'est à vous à qui ie parle.encor que ie ne vo⁹ regarde point:si vous desirez d'auoir la plus belle fortuneque iamais Cheualier ait euë en ceste Cour,trouuez-vous entre iour & nuict au carrefour qui cōduit à la place de Pallas,& là vous sçaurez de moy le reste. Alcippe voyant qu'elle luy parloit de ceste sorte,sans la regarder aussi,luy respondit qu'il s'y trouueroit.A quoy il ne faillit point:car le soir approchant il s'en alla au lieu assigné,où il ne tarda guere que ceste féme aagée ne vint à luy , presque couuerte d'vn taffetas qu'elle auoit sur la teste,& l'ayant tiré à part luy dit: Ieune hóme,tu es le plus heureux qui viue,estant aimé de la plus belle,& plus aimable Dame de ceteCour & de laquelle(si tu veux me promettre ce que ie demāderai)dez à ceste heure,ie m'oblige à te faire auoir toute sorte de contentement.Le ieune Alcippe oyant ceste proposition,demanda qui estoit la Dame.Voilà, dit-elle,la premiere chose que ie veux que tu me promettes,qui est de ne t'enquerir point de son nom, & de tenir ceste fortune secrette:l'autre que tu permettes que ie te bouche les yeux, quand ie te conduiray où elle est.Alcippe luy dit,pour ne m'ēquerir de son nó,& tenir cét affaire secret,cela feray-ie fort volontiers:mais de me boucher les yeux,iamais ie ne le permettray.Et qu'est-ce que tu peux craindre?dit-elle.Ie ne crains rié,respódit Alcippe, mais ie veux auoir les yeux en liberté.O ieune hóme,dit la vieille,que tu es encore apprentif,pourquoy veux-tu faire desplaisir à vne persóne qui t'ayme tāt?& n'est-ce pas luy déplaire,que de vouloir sçauoir d'elle plus qu'elle ne veut? Croy-moy,ne fay point de difficulté,ne doute de rié, quel dāger y peut-il auoir pour toy?où est ce courage
que

que ta presence promet à l'abord? est il possible qu'vn peril imaginé te fasse laisser vn bien asseuré? & voyãt qu'il ne se esmouuoit point. Que maudite soit la mere, dit elle, qui te fit si beau, & si peu hardy, sãs doute & ton visage, & ton courage, sont plus de fẽme que de ce que tu es. Le ieune Alcippe ne pouuoit ouyr sãs rire, les paroles de ceste vieille en colere: en fin apres auoir quelque temps pensé en luy mesme, quel ennemy il pouuoit auoir, & trouuant qu'il n'é auoit point, il se resolut d'y aller, pourueu qu'elle luy permit de porter son espée, & ainsi se laissa boucher les yeux, & la prenãt par la robe, la suiuit où elle le voulut cõduire. Ie serois trop long, si ie vous racontois, Madame, toutes les particularitez de ceste nuict: tant y a qu'apres plusieurs detours, & ayant peut estre plusieurs fois passé sur vn mesme chemin, il se trouua en vne chambre, où les yeux bãdez il fut deshabillé par ceste mesme femme, & mis dans vn lict: peu apres arriua la Dame, qu'il auoit enuoyé chercher, & se mettant aupres de luy, luy déboucha les yeux, parce qu'il n'y auoit point de lumiere dans la chambre: mais quelque peine qu'il y prit, il ne sceut iamais tirer vne seule parole d'elle. De sorte qu'il se leua matin, sãs sçauoir qui elle estoit, seulement la iugea-t'il belle & ieune, & vne heure auãt iour, celle qui l'auoit amené le vint reprẽdre, & le conduisit auec les mesmes ceremonies: depuis ce iour, ils resolurent ensemble que toutes les fois qu'il y deuroit retourner, il trouueroit vne pierre à vn certain carrefour dés le matin.

Cependãt que ces choses se passoient ainsi, le pere d'Alcippe vint à mourir: de sorte qu'il demeura plus maistre de soy-mesme qu'il ne souloit estre, & n'eust esté le commandement d'Amarillis & son intentiõ particuliere qui l'y retenoit, l'Amour qu'il portoit à

sa

ſa Bergere l'eut peut-eſtre rappellé dás les bois:car les faueurs de ceſte Dame incogneuë ne pouuoiét en rié luy en oſter le ſouuenir. Que ſi les grãds dõs qu'il receuoit d'elle ordinairemét, ne l'euſsét retenu en ceſte prattique, paſsé les deux ou trois premiers voyages il s'é fut retiré, quoy qu'il s'ébla que depuis ce téps-là il entra en faueur aupres de Pimandre, & d'Amaſis. Mais parce qu'vn ieune cœur peut mal-aisémét tenir lõg-téps quelque choſe de caché, il aduint que Clindor sõ cher amy, le voyãt deſpéſer plus que de couſtume, luy demãda d'où luy en venoiét les moyens. A quoy du premier coup reſpõdãt fort diuerſemét, enfin il luy deſcouurit toute ceſte fortune, & puis luy dit que quelque artifice qu'il y eut ſceu mettre, il n'auoit iamais peu ſçauoir qui elle eſtoit. Clĩdor trop curieux, luy cõſeilla de couper demy pied de la frãge du lict, & que le lédemain il ſuiuit les meilleures maisõs, dõt il ſe pouuoit douter, & qu'il l'a recognoiſtroit ou à la couleur, ou à la piece: ce qu'il fit, & par cet artifice, mõ pere eut cognoiſsãce de celle qui le fauoriſoit: toutefois il en a tellemét tenu le nõ ſecret, que ny Clindor, ny nul de ſes enfãs n'é a iamais rié peu ſçauoir. Mais la premierefois que par apres il y retourna, lors qu'il eſtoit preſt à ſe leuer le matin, il la coniura de ne ſe vouloir plꝰ cacher à lui, qu'auſſi bié c'eſtoit peine perduë, puis qu'il ſçauoit aſſeurément qu'elle eſtoit vne telle. Elle s'oyãt nõmer fut ſur le point de parler, toutefois elle ſe teut, & atédit que la vieille fuſt venuë, à laquelle quãd Alcippe fut ſorti du lict, elle fit tant de menaces, croyãt que ce fut elle qui l'eut deſcouuerte, que ceſte pauure féme s'é vint toute tréblãte iurer à mon pere qu'il ſe trompoit. Luy alors en ſouſriãt, luy raconta la fineſſe, dont il auoit vsé, & que c'auoit eſté de l'inuention de Clindor: elle bien-aiſe de ce qu'il

qu'il luy auoit descouuert, apres mille sermens du cõtraire, r'entra le dire à ceste Dame, qui mesme s'estoit leuée pour ouyr leur discours: & quãd elle sceut que Clindor en auoit esté l'inuenteur, elle tourna toute sa colere contre luy: pardonnant aisément à Alcippe qu'elle ne pouuoit hayr: toutesfois depuis ce iour elle ne l'enuoya plus querir. Et parce qu'vn esprit offensé n'a riẽ de si doux que la vengeance, ceste femme tourna tant de tous costez, qu'elle fit vne querelle à Clindor, pour laquelle il fut contraint de se battre contre vn cousin de Pimãder, qu'il tua, & quoy qu'il fut poursuiuy, il se sauua en Auuergne auec l'aide d'Alcippe. Mais Amasis fit en sorte, qu'Alaric Roy des Visigotz estant pourlors à Tholose, le fit mettre prisonnier à Vssõ, auec cõmãdement à ses officiers de le remettre entre les mains de Pimander, qui n'attendoit pour le faire mourir que d'auoir la commodité de l'enuoyer querir. Alcippe ne laissa rien d'intenté pour obtenir son pardon: mais ce fut en vain: car il auoit trop forte partie. C'est pourquoy voyant la perte asseurée de son amy, il delibera à quelque hazard que ce fust, de le sauuer. Il estoit pourlors à Vsson, cõme ie vous ay dit, place si forte qu'il eust semblé à tout autre vne folie de vouloir entreprendre de l'ẽ sortir. Son amitié toutesfois, qui ne trouuoit rien de plus mal-aisé que de viure sans Clindor, le fit resoudre de deuancer ceux qui alloient de la part de Pimãder. Ainsi faignat de se retirer chez soy mal content, il part luy 12. & 1. iour de marché se presentans à la porte du Chasteau tous vestus en villageois, & portans sous leurs iupes des courtes espees, au bras des paniers, cõme personnes qui alloiẽt vẽdre: Ie luy ay ouy dire qu'il y auoit trois forteresses, l'vne dans l'autre: ces resolus paysãs vindrent iusques à la derniere, où peu de Visigotz estoiẽt restez:

car la plus part estoiét desçédus en la basse ville pour veoir le marché, & pour se pouruoir de ce qui estoit necessaire pour leur garnison: Estás là ils offroient à si bon prix leurs denrees, que presque tous ceux qui estoient dedans, sortirent pour en achepter. Lors mon pere voyant l'occasion bonne, saisissant au collet celuy qui gardoit la porte, luy mit l'espee dans le corps, & chacun de ses cópagnons, cóme luy, se deffit en mesme instant du sien, & entrant dedans mirent le reste au fil de l'espee: & soudain serrant la porte coururent aux prisons, où ils trouuerent Clindor dans vn cachot, & tant d'autres, qu'ils se iugerent, estans armez, suffisans de deffaire le reste de la garnisó. Pour abreger, ie vous diray, Madame, qu'encore, que pour l'alarme, les portes de la ville fussent fermees, si les enfócerét-ils sás perdre vn seul hóme, quoy que le Gouuerneur qui enfin y fut tué, y fit toute la resistence qu'il peut. Ainsi voilà Clindor sauué, & Alaric aduerty que c'estoit mon pere qui auoit fait ceste entreprise: dequoy il se sentit tant offensé, qu'il en demanda iustice à Amasis, & elle qui ne vouloit perdre son amitié, s'affectionna beaucoup pour le contenter, & enuoya incontinent pour se saisir de mon pere: mais ses amis l'en aduertirent, si à propos, qu'ayant donné ordre à ses affaires, il sortit hors de ceste cótree, & picqué contre Alaric plus qu'il n'est pas croyable, s'alla mettre auec vne nation, qui depuis peu estoit entrée en nos Gaules, & qui pour estre belliqueuse s'estoit saisie des deux bords du Rhosne, & de l'Arar, & d'vne partie des Allobroges. Et parce que desireux d'aggrandir leurs terres, ils faisoient continuellement la guerre aux Visigotz, Ostrogots, & Romains, il y fut tres-bien receu auec tous ceux qu'il y voulut conduire, & estát cogneu pour hóme de valeur, fut incontinent honoré de diuerses charges. Mais

quelques

quelques annees estans escoulees, Gondioch Roy de ceste nation venant à mourir, Gondebaut son fils succeda à la Courõne de Bourgõgne, & desirãt d'asseurer ses affaires des le cõmencemẽt, fit la paix auec ses voisins, mariant son fils Sigismond auec vne des filles de Theodoric, Roy des Ostrogotz: & pour complaire à Alaric qui estoit infiniment offensé contre Alcippe, luy promit de ne le tenir plus aupres de luy. De sorte qu'auec son congé, il se retira auec vn autre peuple, qui du costé de Renes s'estoit saisy d'vne partie de la Gaule, en dépit des Gaulois, & des Romains: mais Madame, ce discours vous seroit ennuyeux si particulierement ie vous racontois tous ses voyages: car de ceux-cy il fut contraint de s'en aller à Londres vers le grand Roy Artus, qui en ce mesme temps, comme depuis ie luy ay ouy raconter plusieurs fois, institua l'Ordre des Cheualiers de la table ronde.

De là il fut contraint de se retirer au Royaume qui « porte le nom du port des Gaulois; Et enfin estant re- « cherché par Alaric, il se resolut de passer la mer, & aller à Bisance, où l'Empereur luy donna la charge de ses galeres. Mais d'autant que le desir de reuenir en la patrie est plus fort que tous les autres, mõ pere, quoy que tres-grãd auec ces grãds Empereurs, n'auoit toutefois riẽ plus à cœur, que de reuoir fumer ses fouyers où si souuent il auoit esté emmaillotté, & sembla que la fortune luy en presenta le moyen, lors que moins il l'attẽdoit. Mais i'ay ouy dire quelquefois à nos Druydes, que la fortune se plaist de tourner le plus souuent, « sa rouë du costé où l'on attend moins son tour. Alaric « vint à mourir, & Thierri son fils luy succeda, qui pour auoir plusieurs freres, eut bien assez affaire à maintenir ses estats sans penser aux inimitiez de son pere: Et ainsi se voulant rendre aymable à chacun (car la

bonté & la liberalité sont les deux aimãs qui attirent
» le plus l'amitié de chacun) dés le commencement de
son regne,il publia vne abolition generale de toutes
les offenses faites en son Royaume. Voila vn grand
cómencement pour moyenner le retour d'Alcippe:si
ne pouuoit-il encore reuenir, d'autãt que Pimander
n'auoit point oublié l'iniure receuë, toutesfois ainsi
que les Visigots furent cause de son bannissement,de
mesme la fortune s'en voulut seruir pour instrumẽt
de r'appel. Quelque tẽps auparauant, cõme ie vous ay
dit, Artus Roy de la grãde Bretagne auoit institué les
Cheualiers de la table ronde,qui estoit vn certain nõ-
bre de ieunes hõmes vertueux, obligez d'aller cher-
cher les aduẽtures,punir les meschãs,faire iustice aux
oppressez,& maintenir l'honneur des Dames. Or les
Visigots d'Espagne, qui alors demeuroient dans Pã-
pelune, à l'imitation de cestuy-cy esleurent des Che-
ualiers,qui alloient en diuers lieux mõstrãs leur for-
ce & addresse. Il aduint qu'en ce tẽps vn de ces Visi-
gots apres auoir couru plusieurs contrees,s'en vint à
Marcilly, où ayãt fait son deffi accoustumé,il vainquit
plusieurs des Cheualiers de Pimãder,ausquels il cou-
poit la teste; & d'vne cruauté extreme pour tesmoi-
gnage de sa valeur les enuoyoit à vne Dame qu'il ser-
uoit en Espagne. Entre les autres Amarillis y perdit
vn oncle,qui cõme mõ pere, ne voulãt demeurer dãs
le repos de la vie chãpestre, auoit suiuy le mestier des
armes.Et parce que durãt cet esloignement elle auoit
esté assez curieuse pour auoir d'ordinaire de ses nou-
uelles,par la voye de certains ieunes garçõs qu'elle &
luy auoiẽt dressez à cela,aussitost que ce mal-heur luy
fut auenu,elle luy escriuit,nõ pas en opiniõ qu'il deust
s'ẽ retourner:mais cõme luy faisãt part de sõ desplai-
sir, Amour qui n'est iamais dãs vne belle ame sans le

réplir de mille desseins genereux, ne permit à mõ pe- «
re de sçauoir le desplaisir d'Amarillis estre causé par «
vn hõme, sans incontinẽt faire resolution de chastier «
cet outrecuidé. Et ainsi auec le congé de l'Empereur,
s'en vint deguisé en la maison de Cleante, qui sça-
chãt sa deliberatiõ, tascha plusieurs fois de l'en diuer-
tir: mais Amour auoit de plus fortes persuasions que
luy. Et vn matin que Pimander sortoit pour aller au
Tẽple: Alcippe se presenta deuant luy, armé de toutes
pieces, & quoy qu'il eust la visiere haussee, si ne fut-il
point recogneu pour la barbe qui luy estoit venuë de-
puis son depart. Lors que Pimãder sceut sa resolutiõ il
en fit beaucoup d'estat, pour la haine qu'il portoit à
cét estrãger, à cause de sõ arrogãce & de sa cruauté, &
dés l'heure mesme fit aduertir le Visigot par vn he-
raut d'armes. Pour abreger, mõ pere le vainquit, & en
presẽta l'espee à Pimãder, & sans se faire cognoistre à
personne, sinõ à Amarillis, qui le vid en la maison de
Cleãte, il s'en retourna à Bisance, où il fut receu cõme
de coustume. Cependant Cleante qui n'auoit nul plus
grãd desir, que de le reuoir libre en Foretz, le descou-
urit à Pimander, qui estoit fort desireux de sçauoir le
nom de celuy qui auoit combatu l'estranger. Luy au
commẽcement estõné, en fin esmeu de la vertu de cét
homme, demãda s'il estoit possible qu'il fust encor en
vié. A quoy Cleãte respondit, en racontant toutes ses
fortunes, & tous ses longs voyages, & en fin quel il
estoit paruenu aupres de tous les Roys qu'il auoit ser-
uis. Sãs mentir dit alors Pimãder, la vertu de cét hõ-
me merite d'estre recherchée, & non pas bannie, outre
l'extreme plaisir qu'il m'a fait: qu'il reuienne donc, &
qu'il s'asseure que ie le cheriray, & aimeray comme il
merite: & que dés icy ie luy pardonne tout ce qu'il a
fait contre moy. Ainsi mon pere apres auoir demeuré

dix-sept ans en Grece, reuint en sa patrie, honoré de Pimãder, & d'Amasis, qui luy donnerent la plus belle charge qui fut pres de leur personne: Mais voyez que c'est que de nous! On se saoule de toute chose par l'abondãce, & le desir assouuy demeure sans force. Aussi tost que mon pere eut les faueurs de la fortune telle qu'il eust sceu desirer, le voilà qu'il en perd le goust, & les mesprise. Et lors vn bon demon, qui le voulut retirer de ce goulphe, où il auoit si souuent failly de faire naufrage, luy representa, à ce que ie luy ay ouy dire, semblables cõsiderations. Vien-çà, Alcippe quel est ton dessein? n'est-ce pas assez de viure heureux autant que Clotó filera tes iours? si cela est-où penses-tu trouuer ce bien, sinon au repos? ou peut-il estre que hors des affaires? cõmment peuuẽt-elles esloigner l'ambitiõ de la Cour, puis que la mesme felicité de l'ambition git en la pluralité des affaires? N'as-tu point encor assez esprouué l'incõstãce dont elles sont pleines? Aye pour le moins ceste consideration en toy: l'ãbitiõ est de commander à plusieurs, chacun de ceux-là a mesme dessein que toy. Ces desseins leur proposent les mesmes chemins: allant par mesme chemin ne peuuẽt-ils paruenir là mesme où tu es, & y paruenant, puis que l'ambition est vn lieu si estroit qu'il n'est pas capable que d'vn seul, il faut que tu te deffendes de mille qui t'attaqueront, ou que tu leur cedes. Si tu te deffens, quel peut estre ton repos, puis que tu as à te garder des amis, & des ennemis, & que iour, & nuict leurs fers sõt aiguisez contre toy? Si tu leur cedes, est-il riẽ de si miserable qu'vn courtisan décheu? Donques, Alcippe, r'entre en toy-mesme, & te ressouuiens que tes peres, & ayeuls ont esté plus sages que toy, ne vueille point estre plus aduisé, mais plante vn clou de diamant à la rouë de ceste fortune, que tu as si souuent trouuée si muable:

muable:reuiens au lieu de ta naissance, laisse-là ceste pourpre,& la change en tes premiers habits,que ceste lance soit chãgée en houlette,& ceste espée en coutre, pour ouurir la terre,& non pas le flanc des hõmes. Là tu trouueras chez toy le repos, qu'ẽ tant d'annees tu n'as iamais peu trouuer ailleurs. Voilà, Madame, les cõsiderations qui r'amenerẽt mõ pere à sa premiere profession: Et ainsi au grand estonnement de tous, mais auec beaucoup de loüãges des plus sages, il reuint à sõ premier estat, où il fit renouueller nos anciẽs statuts, auec tant de contentement de chacun, qu'il se pouuoit dire estre au cõble de l'ãbitiõ quoy qu'il s'ẽ fust despoüillé: puis qu'il estoit tant aymé, & honnoré de ses voisins, qu'ils le tenoient pour vn oracle: & toutefois ce ne fut pas encor là la fin de ses peines, car s'estant apres la mort de Pimander retiré chez luy il ne fut plustost en nos riuages qu'Amour ne luy renouuellast sa premiere playe, n'y ayant de toutes les flesches d'Amour, nulle plus acerée que celle de la conuersation. Ainsi donc voilà Amarillis si auant en sa pensée, qu'elle luy dõnoit plus de peine que tous ses premiers trauaux. Ce fut en ce temps qu'il reprit sa deuise qu'il auoit portee durant tous ses voyages d'vne penne de Geay, voulant signifier PEINE I'AY. De cet Amour vint vne tres-grande inimitié. Car Alcé, pere d'Astrée estoit infinimẽt amoureux de ceste Amarillis, & Amarillis durãt l'exil de mon pere auoit permis ceste recherche par le commandement de ces parents : & à ceste heure ne s'en pouuoit distraire sans luy donner tant d'ennuy, que c'estoit le desesperer: d'autre costé Alcippe, qui despoüillant l'habit de Cheualier, n'en auoit pas laissé le courage, ne pouuant souffrir vn riual, vint aux mains plusieurs fois auec Alcé, qui n'estoit pas sans courage, & croit-on

que n'eust esté les parens d'Amarillis,qui se resoluurent de la donner à Alcippe, il fust arriué beaucoup de malheurs entr'eux:mais encor que par ce mariage on coupa les racines des querelles : celles toutefois de la haine demeurerét si viues,que depuis elles creurent si hautes, qu'il n'y a iamais eu familiarité entre Alcé,& Alcippe.Et c'est cela(dit Celadon, s'adressant à Siluie)belle Nymphe, que vous ouystes dire estant en nostre hameau:car ie suis fils d'Alcippe & d'Amarillis, & Astrée est fille d'Alcé & d'Hippolyte. Vous trouuerez peut estre estrange, que n'estant sorty de nos bois ny de nos pasturages, ie sçache tant de particularitez des contrées voisines.Mais,Madame, tout ce que i'en ay appris, n'a esté que de mon pere, qui me racontant sa vie, a esté contraint de me dire ensemble les choses que vous auez ouyes.

Ainsi finit Celadó son discours, & certes nó point sans peine:car le parler luy en dónoit beaucoup,pour auoir encores l'estomach mal disposé:& cela fut cause qu'il raconta ceste histoire le plus briefuemét qu'il peut:Galathée toutesfois en demeura plus satisfaite, qu'il ne se peut croire,pour auoir sceu de quels ayeuls estoit descendu ce Berger qu'elle aimoit tant.



LE TROISIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.



TAnt que le iour dura, ces belles Nymphes tindrent si bonne compagnie à Celadon,que s'il n'eust eu le cuisát desplaisir du changemét d'Astrée,il n'eust point eu

eu occasion de s'ennuyer:car elles estoiét & belles, & remplies de beaucoup de iugement,toutesfois en l'estat où il se trouuoit,cela ne fut pas assez pour luy empescher de se desirer seul,& parce qu'il preuoyoit bié que ce ne pouuoit estre que par le moyen de la nuit qui les côtraindroit de se retirer,la souhaittoitàtoute heure. Mais lors qu'il se croyoit plus seul,il se trouua le mieux accompagné:car la nuict estant venuë,& ces Nymphes retirees en leurs châbres,ses pésers luyvindrét tenir cōpagnie,auec de si cruels ressouenirs,qu'ils luy firét bié autât resśetir leur bord qu'il l'auoit desiré. Quels desespoirs alors ne se preséterét pointàluy? nul de tous ceux que l'Amour peut produire, voire à l'amour le plus desesperé:Car si à l'iniuste sentence de sa Maistresse il opposoit son innocéce, soudain l'execution de cest arrest luy reuenoit deuant les yeux. Et comme d'vn penser on tombe en vn autre,il récontra de fortune auec la main le ruban où estoit la bague d'Astrée,qu'il s'estoit mis au bras. O que de mortelles memoires luy remit-il en l'esprit!il se representa tous les courroux qu'en cest instant là elle auoit peints au visage,toutes les cruautez que son ame faisoit paroistre & par ses paroles,& par ses actiōs,& tous les dédains auec lesquels elle auoit proferé les ordonnâces de son bannissement. S'estant quelque téps,arresté sur ce dernier malheur,il s'alla ressouuenir du changemét de sa fortune,combien il s'estoit veu heureux,cōbien elle l'auoit fauorisé,& combien tel heur auoit continué. De là il vint à ce qu'elle auoit fait pour luy,combié à sa consideration elle auoit desdaigné d'hōnestes Bergers:cōbié elle auoit peu estimé la volonté de son pere,le courroux de sa mere,& les difficultez qui s'opposoyét à leurs amitiez:puis il s'alloit representât cōbien les fortunes d'Amour estoiét peu asseurees, aussi

bien que toutes les autres:& cõbien peu de chose luy restoit de tãt de faueurs,qui en fin estoiẽt sãs plus vn bracelet de cheueux,qu'il auoit au bras,&vn pourtrait qui luy pẽdoit au col,duquel il baisa la boite plusieurs fois:pour la bague qu'il auoit à l'autre bras,il croyoit que ce fust plustost la force, que sa bonne volonté qu'il la luy eust dõnée.Mais tout à coup il se ressouuint des lettres,qu'elle luy auoit escrites, durant le bonheur de sa fortune, & qu'il portoit d'ordinaire auec luy dans vn petit sac de senteur. O quel tressaut fut le sien car il eut peur que ces Nymphes foüillant ses habits ne l'eussent treuué! En ce doute il appella fort haut le petit Meril:car pour le seruir il estoit couché à vne garderobe fort proche.Le ieune garçon s'oyant appeller coup sur coup, deux ou trois fois, vint sçauoir ce qu'il luy vouloit.Mon petit amy(dit Celadon) ne sçais tu point que sont deuenus mes habits? car il y a quelque chose dedans qu'il m'ennuyeroit fort de perdre.Vos habits(dit-il)ne sont pas loing d'icy, mais il n'y a rien dedans;car ie les ay cherchés. Ah! dit le Berger,tu te trompes, Meril,i'y auois chose que i'aymerois mieux auoir conserué que la vie: & lors se tournant de l'autre costé du lict, se mit à plaindre & tourmenter fort long-temps. Meril qui l'escoutoit, d'vn costé estoit marri de son desplaisir, & de l'autre estoit en doute,s'il deuoit dire ce qu'il en sçauoit. En fin ne pouuant supporter de le voir plus lõguement en ceste peine,il luy dit,qu'il ne se deuoit point tãt ennuyer,& que la Nymphe Galathee l'aimoit trop pour ne luy rendre vne chose qu'il monstroit d'auoir si chere. Alors Celadon se tourna vers luy:& commẽt(dit-il)la Nymphe a t'elle ce que ie te demande?Ie croy(respõdit-il) que c'est cela mesme: pour le moins ie n'ay trouué qu'vn petit sac plein de papier:&ainsi que ie le vous

vous apportois, vn peu auãt que vous ayez voulu dormir, elle l'a veu, & me l'a osté. O Dieux (dit alos le Berger) aillét toutes choses au pis qu'elles pourrõt: & se tournãt de l'autre costé, ne voulut luy parler d'auãtage. Cependant Galathée lisoit les lettres de Celadon : car il estoit fort vray, qu'elle les auoit ostées à Meril, suiuant la curiosité ordinaire de ceux qui aimẽt: mais elle luy auoit fort deffendu de n'ẽ riẽ dire, parce qu'elle auoit intentiõ de les rẽdre, sans qu'il sceust qu'elle les eust veuës. Pour lors Syluie luy portoit vn flãbeau deuant, & Leonide estoit ailleurs, si bien qu'à ce coup il falut qu'elle fust du secret. Nous verrons, disoit Syluie, s'il est vray, que ce Berger soit si grossier cõme il se feint, & s'il n'est point amoureux : car ie m'asseure que ces papiers en diront quelque chose: & lors elle s'appuya sur la table. Cependant Galathée desnoüoit le cordõ, qui serroit si bien, que l'eau n'y auoit guiere fait de mal, toutesfois il y auoit quelques papiers moüillez, qu'elle tira dehors le plus doucement qu'elle peut. pour ne les rõpre: & les ayant espanchez sur la table, le premier sur qui elle mit la main fut vne telle lettre:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

QV'est-ce que vous entreprenez, Celadõ? en quelle confusiõ vous allez vous mettre? croyez moy qui vous cõseille en amie, laissez ce dessein de me seruir, il est trop plein d'incommoditez: quel contentement y esperez vous? ie suis tãt insurportable que ce n'est guere moins entreprẽdre que l'impossible, il faudra seruir, souffrir, & n'auoir des yeux ny de l'Amour, que pour moy: car ne croyez point que ie vueille auoir à partir auec quelque autre, ny que ie reçoiue vne volonté à moitié mienne: ie suis soupçoneuse, ie suis ialouse, ie suis difficile à gaigner, & facile à perdre : & puis aisée à offenser,

offenser & tres-mal-aisée à rappaiser: la moindre doute est en moy vne asseurance : il faut que mes volontez soient des destinées, mes opinions des raisons , & mes commandemens des loix inuiolables. Croyez moy encor vn coup , retirez vous, Berger, de ce dangereux labyrinthe, & fuyez vn dessein si ruineux? Ie me recognois mieux que vous, ne vous figurez de pouuoir à la fin changer mon naturel, ie rompray plustost que de plier , & ne vous plaignez à l'aduenir de moy , si à ceste heure vous ne croyez ce que ie vous en dis.

Ne me tenez iamais pour ce que ie suis, dit Galathee , si ce Berger n'est amoureux : car en voicy vn commencement qui n'est pas petit. Il n'en faut point douter, dit Siluie, estant si honneste homme. Et comment, repliqua Galathee, auez-vous opinion qu'il faille necessairement aimer pour estre tel ? Ouy, Madame, dit-elle, à ce que i'ay ouy dire: parce que l'Amant ne desire rien d'auantage, que d'estre aimé: pour estre aimé, il faut qu'il se rende aimable, & ce qui rend aimable, est cela mesme qui rend honneste l'homme. A ce mot Galathee luy donna vne lettre qui estoit vn peu moüillee pour seicher au feu , & cependant elle en prit vne autre qui estoit tele:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

Vous ne voulez croire que ie vous ayme, & desirez que ie croye que vous m'aimez , si ie ne vous aime point, que vous profitera la creance que i'auray de vostre affectiõ? A faire peut-estre, que ceste opinion m'y oblige ? A peine, Celadon, le pourra ceste foible cõsideration, si vos merites & les seruices que i'ay receus de vous, ne l'ont peu encores. Or voyez en quel estat sõt vos affaires: ie ne veux pas seulemẽt que vous sçachiez que ie croy que vous m'aymez : mais ie veux de plus, que vous soyez asseuré que ie vous ayme, & en-

tre

tre tāt d'autres, vne chose seule vous en doit rēdre certain: si ie ne vous aimois point, qui me feroit mespriser le cōtētemēt de mes parens? Si vous considerez combien ie leur doy, vous cognoistrez en quelque sorte la qualité de mō amitié, puis que nō seulement elle contre-pese, mais emporte de tant vn si grand poids, & à Dieu: ne soyez plus incredule.

En mesme temps Syluie rapporta la lettre, & Galathée luy dit auec beaucoup de desplaisir, qu'il aimoit, & que de plus il estoit infiniment aimé, & luy releut la lettre, qui luy touchoit fort au cœur, voyant qu'elle auoit à forcer vne place, où vn si fort ennemy estoit desia victorieux: car par ces lettres, elle iugea que l'humeur de ceste Bergere n'estoit pas d'estre à moitié Maistresse, mais auec vne tres-absoluë puissance, commander à ceux qu'elle daignoit receuoir pour siens: elle fauorisa beaucoup ce iugement, quand elle leut la lettre qui auoit esté seichee: elle estoit telle:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

LYcidas a dit à ma Phillis que vous estiez auiourd'huy de mauuaise humeur, en suis-ie cause, ou vous? Si c'est moy, c'est sans occasion, car ne veux-ie pas tousiours vous aimer, & estre aimee de vous? & ne m'auez vous mille fois iuré que vous ne desiriez que cela pour estre cōtent: Si c'est vous, vous me faites tort, de disposer sās que ie le sçache, de ce qui est à moy: car par la donatiō que m'auez faite, & que i'ay receuë, & vous & tout ce qui est de vous m'appartient. Aduertissez m'en donc, & ie verray si ie vous en doy donner permission, & cependant ie le vous deffends.

Auec quel empire, dit alos Galathee, traicte ceste Bergere? Elle ne luy fait point de tort, respondit Syluie, puis qu'elle l'en a bien aduerty dés le commencement. Et sans mentir, si c'est celle que ie pense, elle

a quelque raison, estant l'vne des plus belles, & des plus accomplies persõnes, que ie vy iamais. Elle s'appelle Astree, & ce qui me le fait iuger ainsi, c'est ce mot de Phillis, sçachant que ces deux Bergeres sont amies, iurees. Et encor, comme ie vous dis, que sa beauté soit extreme, toutesfois c'est ce qui est en elle de moins aimable: car elle a tant d'autres perfections, que celle-là est la moins apparente. Ces discours ne seruoient qu'à la reblesser d'auantage, puis qu'ils ne luy descouuroient que de plus grandes difficultez en son dessein: & parce qu'elle ne vouloit, que Syluie pour lors en sceut d'auantage elle resserra ces papiers, & se mit au lit, non sans vne grande compagnie de diuerses pensees, entre lesquelles le sommeil se glissa peu à peu.

A peine estoit il iour, que le petit Meril sortit de la chambre du Berger, qui auoit plaint toute la nuict, & que le trauail & le mal n'auoient peu assoupir qu'à la venuë de l'aurore: & parce que Galathee luy auoit commandé de remarquer particulierement tout ce que feroit Celadõ, & le luy rapporter, il alloit luy dire ce qu'il auoit apris. A l'heure mesme Galathee, s'estãt esueillee, parloit si haut auec Leonide que Meril les oyant heurter à la porte, se fit ouurir. Madame, dit-il, de toute ceste nuict ie n'ay dormi: car le pauure Celadon à failly de mourir, à cause des papiers que vous me pristes hier: & parce que ie le vy fort desesperé, ie fus contraint pour le remettre vn peu, de luy dire que vous les auiez. Comment (reprit la Nymphe) il sçait donc que ie les ay? Ouy certes, Madame, respond Meril, & m'asseure qu'il vous suppliera de les luy rendre: car il les tient trop chers: & si vous l'eussiez ouy comme moy, ie ne croy point qu'il ne vous eust fait pitié. Hé! dy moy, Meril, adiousta la Nymphe, entre autres choses, que disoit-il? Madame, repliqua t'il, apres qu'il se

ſe fut enquis,ſi ie n'auois point veu ſes papiers,& qu'ẽ fin il euſt ſceu que vous les auiez,il ſe tourna comme tranſporté de l'autre coſté,& dit: Or ſus,aillent toutes choſes au pis qu'elles pourrõt:& apres auoir demeuré muet quelque temps, & qu'il penſa que ie me fuſſe remis dans le lict,ie l'oüis ſouſpirer aſſez haut,& puis dire de telles paroles. Aſtree, Aſtree ! ce banniſſement deuoit-il eſtre la recompẽſe de mes ſeruices ? ſi voſtre amitié eſt changee, pourquoy me blaſmez-vous pour vous excuſer ? ſi i'ay failly que ne me dites vous ma faute ? n'y a-il point de iuſtice au Ciel, non plus que de pieté en voſtre ame? helas ! s'il y en a, que n'en reſens-ie quelque faueur,à fin que n'ayant peu mourir, comme vouloit mon deſeſpoir, ie le faſſe pour le moins comme le commande la rigueur d'Aſtree ? Ah! rigoureux, pour ne dire cruel, commandement ! qui euſt peu en vn tel accident prendre autre reſolution que celle de la mort, n'euſt-il pas donné ſigne de peu d'Amour, pluſtoſt que de beaucoup de courage ? Et il s'arreſta vn peu, puis il reprit ainſi. Mais à quoy mes traiſtres eſpoirs, m'allez vous flattant? eſt-il poſſible que vous m'oſiez approcher encores? dites-vous pas qu'elle changea? conſiderez, ennemis de mõ repos, quelle apparence il y a que tant de temps eſcoulé, tant de ſeruices & d'affections recogneües, tant de deſdains ſupportez, & d'impoſſibilitez vaincuës, ne l'ayent peu,& qu'vne abſence le puiſſe? Eſperons, eſperons pluſtoſt vn fauorable cercueil de la mort, qu'vn fauorable repentir d'elle. Apres pluſieurs ſemblables diſcours, il ſe teut aſſez long-temps : mais eſtans retourné au lict, ie l'oüis peu apres recommencer ſes plaintes,qu'il a continuees iuſques au iour:& tout ce que i'en ay peu remarquer, n'a eſté que des plaintes qu'il fait contre vne Aſtree, qu'il accuſe de changement,

gement,& de cruauté. Si Galathee auoit sceu vn peu des affaires de Celadõ, par les lettres d'Astree, elle en apprit tant par le rapport de Meril, que pour sõ repos il eust esté bõ qu'elle en eust esté plus ignorãte. Toutesfois en se flattant elle se figuroit, que le mépris d'Astree pourroit luy ouurir plus aisemẽt le chemin à ce qu'elle desiroit : Escoliere d'Amour ! qui ne sçauoit qu'Amour ne meurt iamais en vn cœur genereux, que la racine n'en soit entierement arrachée. En ceste esperãce elle escriuit vn billet qu'elle plia sans le cacheter, & le mit entre ceux d'Astrée. Puis donnant le sac à Meril : tien, luy dit-elle, Meril, rends ce sac à Celadon, & luy dy que ie voudrois luy pouuoir rendre aussi bien tout le cõtentemẽt qui luy deffaut. Que s'il se porte bien, & qu'il me vueille voir, dy luy que ie me trouue mal ce matin: elle disoit cela, afin qu'il eust loisir de visiter les papiers, & de lire celuy qu'elle luy escriuoit. Meril s'en alla : & parce que Leonide estoit dans vn autre lict, elle ne peut voir le sac, ny ouyr la cõmission qu'elle luy auoit dõnée, mais soudain qu'il fut dehors, elle l'appella : & la fit mettre dans le lict auec elle: & apres quelques autres propos, elle luy parla de ceste sorte: Vous sçauez Leonide, ce que ie vous dy hyer de ce Berger, & combien il m'importe qu'il m'aime, où qu'il ne m'aime pas: depuis ce tẽps-là, i'ay sceu de ses nouuelles plus que ie n'eusse voulu, vous auez ouy ce que Meril m'a rapporté, & ce que Siluie m'a dit des perfectiõs d'Astree: si bien, continua-elle, que puis que la place est prise, ie voy naistre vne double difficulté à nostre entreprise: toutesfois ceste heureuse Bergere l'a fort offẽsé: & vn cœur genereux souffre mal-aisément vn mépris sãs s'ẽ ressentir. Madame, luy respõdit Leonide, d'vn costé ie voudrois que vous fussiez contente, & de l'autre ie suis presque biẽ aise de

de ces incõmoditez:car vous vous faites tãt de tort, ſi vous continuez que ie ne ſçay, ſi vous l'effacerez iamais. Pẽſez-vous encor que vous croyez eſtre icy biẽ ſecrette, que l'on ne vienne à ſaçuoir ceſte vie? & que ſera-ce de vous, ſi elle ſe deſcouure? Le iugement ne manqua iamais au reſte de vos actions, eſt-il poſſible qu'ẽ ceſt accidẽt il vous deffaille? Que iugeriez-vous d'vne autre qui meneroit telle vie? Vous reſpõdrez, que vous ne faites point de mal. Ah! Madame, il ne ſuffit pas à vne perſonne de voſtre qualité, d'eſtre exempte du crime, il faut l'eſtre auſſi du blaſme. Si c'eſtoit vn hõme qui fut digne de vous, ie le patiẽterois: mais encor que Celadon ſoit des premiers de ceſte cõtree, c'eſt toutesfois vn Berger; & qui n'eſt-recogneu pour autre. Et ceſte vaine opinion de bon-heur, ou de mal heur, pourra t'elle tãt ſur vous, qu'elle vous abatte de ſorte le courage, que vous vueilliez égaler ces grãdeurs de brebis, ces ruſtiques, & ces demy-ſauuages à vous? Pour Dieu, Madame, reuenez en vous-meſme, & cõſiderez l'intention dõt ie profere ces paroles. Elle euſt cõtinué, n'euſt eſté que Galathee toute en colere l'interrõpit. Ie vous ay dit que ie ne voulois point, que vo⁹ me tinſſiez ces diſcours, ie ne ſçay à quoy i'en ſuis reſoluë: quand ie vous en demanderay aduis, donnez le moy, & vne fois pour toutes, ne m'ẽ parlez plus, ſi vous ne voulez me deplaire. A ce mot elle ſe tourna de l'autre coſté, en telle furie, que Leonide cogneut biẽ qu'elle l'auoit fort offenſee. Auſſi n'y a t'il rien qui touche plus viuemẽt qu'oppoſer l'hõneur à l'Amour: car toutes les raiſõs d'Amour demeurẽt vaincuës, & l'Amour toutesfois demeure touſiours en la volõté le plus fort. Peu apres Galathee ſe tourna, & luy dit: Ie n'ay point creu iuſques icy, que vous euſſiez opinion d'eſtre ma gouuernante, mais à ceſte heure ie commence d'auoir

quelque creance,que vous le vous figurez. Madame, respondit elle, ie ne me mescognoistray iamais tant, que ie ne recognoisse tousiours ce que ie vous doy: mais puis que vous trouuez si mauuais ce que mõ deuoir ma fait vous dire,ie proteste dés icy , que ie ne vous dõneray iamais occasion d'entrer pour ce subiet en colere contre moy. C'est vne estrãge chose que de vous , repliqua Galathee, qu'il faille que vous ayez tousiours raison en vos opinions. Quelle apparence y a-il,que l'on puisse sçauoir que Celadon soit icy? il n'y a ceans que nous trois,Meril , & ma nourrice , sa mere ; pour Meril il ne sort point,& outre cela , il a assez de discretion pour son aage. Pour ma nourrice, sa fidelité m'est assez cogneuë,& puis ç'a esté en partie par son dessein que le tout s'est conduit de ceste sorte: Car luy ayant raconté ce que le Druyde m'auoit predit , elle qui m'aime plus tendrement que si i'estois son enfant propre , me conseilla de ne desdaigner cet aduertissement : & parce que ie luy proposay la difficulté du grand abord des personnes qui viennent ceans quand i'y suis,elle mesme m'aduertit de feindre que ie me voulois purger. Et quel est vostre dessein,dit Leonide? De faire en sorte , respondit Galathee, que ce Berger me vueille du bien , & iusques à ce que cela soit, de ne le point laisser sortir de ceans: que si vne fois il vient à m'aimer , ie laisseray conduire le reste à la fortune. Madame , dit Leonide , Dieu vous en donne tout le contentement que vous desirez: mais permettez moy de vous dire encor pour ce coup , que vous vous ruinez de reputation. Quel temps faut-il pour déraciner l'affection si bien prise qu'il porte à Astrée , la beauté & la vertu de laquelle on dit estre sans seconde. Mais interrompit incontinent la Nymphe,elle le desdaigne,

elle l'offenſe, elle le chaſſe : penſez vous qu'il n'ayt pas aſſez de courage pour la laiſſer?O Madame, rayez cella de voſtre eſperance, dit Leonide, s'il n'a point de courage, il ne le reſsẽtira pas, & il s'en a, vn hõme genereux ne ſe diuertit iamais d'vne entrepriſe pour les difficultez. Reſſouuenez-vous pour exemple, de combiẽ de deſdains vous auez vsé cõtre Lindamor, & combiẽ vous l'auez traicté cruellement, & cõbien il a peu fait de cas de tels dédains ny de telles cruautez. Mais qu'il ſoit ainſi, que Celadon pour eſtre enfin vn Berger, nait pas tant de courage que Lindamor, & qu'il flechiſſe aux coups d'Aſtree, qu'eſperez vous de bõ pour cela? pẽſez-vous qu'vn eſprit trõpé ſoit aisé à retromper vne ſeconde fois en vn meſme ſuiet? Non, non, Madame, quoy qu'il ſoit & de naiſſance, & de conuerſation entre des hommes groſsiers, ſi ne le peut-il eſtre tãt, qu'il ne craigne de ſe rebruſler à ce feu, dõt la douleur lui cuit encore en l'ame. Il faut (& c'eſt ce que vous pouuez eſperer de plus auantageux) que le temps le gueriſſe entieremẽt de ceſte bruſleure, auant qu'il puiſſe tourner les yeux ſur vn autre ſuiet ſemblable : & qu'elle longueur y faudra t'il? & cependant ſera-il posſible d'eſpeſcher ſi lõg temps que les gardes qui ne ſont qu'en ceſte baſſe cour, ne viennent à le ſçauoir? ou en le voyant (car encor ne le pouuez-vous pas tenir, touſiours en vne chambre) où par le rapport de Meril, qui (encor qu'aſſez diſcret pour ſon aage) eſt enfin vn enfant? Leonide, luy dit-elle, ceſſez de vous trauailler pour ce ſuiet ma reſolution eſt celle que ie vous ay dite: que ſi vo⁹ voulez me faire croire que vous m'aimez, fauoriſez mon deſſein en ce que vous pourrez, & du reſte laiſſez-m'en le ſoucy. Ce matin, ſi le mal de Celadõ le permet il me sẽbla qu'hier il ſe portoit

bien) vous pourrez le conduire au iardin, car pour auiourd'huy ie me treuue vn peu mal, & difficilement sortiray-ie du lict, que sur le soir. Leonide toutte triste ne luy respondit, sinō qu'elle rapporteroit tousiours tout ce qu'elle pourroit à son contentement.

Cependant qu'elle discouroit ainsi, Meril fit son message, & ayant trouué le Berger esueillé, luy dōna le bon iour de la part de la Nymphe, & luy presenta ses papiers. O combien promptement se releua t'il sur le lict : il fit ouurir les rideaux, & les fenestres, n'ayant le loisir de se leuer, tant il auoit de haste de voir ce qui luy auoit cousté tant de regrets. Il ouure le petit sac, & apres l'auoir baisé plusieurs fois: O secretaire, dit-il, de ma vie plus heureuse! commēt t'es-tu trouué entre ces mains estrangeres ? A ce mot il sort toutes les lettres sur le lict, & pour voir s'il en manquoit quelqu'vne, il les remit en leur rang, selon le temps qu'il les auoit receuës, & voyant qu'il restoit vn billet, il l'ouure & leut tels mots:

CELADON, *ie veux que vous sçachiez que Galathee vous aime, & que le Ciel a permis le desdain d'Astree, pour ne vouloir, que plus long temps vne Bergere possedast ce qu'vne Nymphe desire : recognoissez ce bon-heur, & ne le refusez.*

L'estonnement du Berger fut tres grand, toutesfois voyant que le petit Meril cōsideroit ses actions il n'en voulut faire sēblant. Les resserrant dōc toutes ensemble, & se remettāt au lict, il luy demāda qui les luy auoit baillees: ie les ay prises, dit-il, dās la toilette de Madame, & n'eust esté que ie desirois de vous oster de la peine où ie vous voyois, ie n'eusse osé y aller: car elle se treuue vn peu mal. Et qui est auec elle? demāda Celadon, Les deux Nymphes, dit-il, que vous veites

icy

icy hier, dõt l'vne est Leonide niepce d'Adamas, l'autre est Siluie fille de Deante le glorieux: & certes elle n'est pas sa fille sans raison: car c'est biẽ la plus altiere en ses façons que l'õ puisse voir. Ainsi receut Celadõ le premier aduertissemẽt de la bõne volõté de Galathee: car encor qu'il n'y eust chiffre, ny signature au billet qu'il auoit receu; si iugea t'il bien que cela n'auoit point esté fait sans qu'elle le sceut. Et des lors il preuit que celuy seroit vne sur-charge à ses ennuis, & qu'il s'y falloit resoudre. Voyãt dõc que la moitié du iour estoit presque passee, & se trouuãt assez biẽ, il ne voulut demeurer plus lõg tẽps au lict, croyãt que plustost il en sortiroit, plustost aussi pourroit-il prẽdre cõgé de ces belles Nymphes. S'estãt leué en ceste deliberatiõ, ainsi qu'il sortoit pour s'aller promener, il rencontra Leonide & Siluïe, que Galathee, n'osant se leuer, ny se monstrer encor à luy de honte du billet qu'elle luy auoit escrit, luy enuoyoit pour l'entretenir. Ils descendirẽt dans le iardin: & parce que Celadõ leur vouloit cacher son ennuy, il se mõstroit auec le visage le plus riant qu'il pouuoit dissimuler, & feignãt d'estre curieux de sçauoir tout ce qu'il voyoit: Belles Nymphes, leur dit-il, n'est ce pas pres d'icy où se treuue la fõtaine de la verité d'Amour? ie voudrois bien, s'il estoit possible, que nous la veissiõs. C'est biẽ pres d'icy, respondit la Nymphe, car il ne faut que descendre dãs ce grãd bois: mais de la voir il est impossible, & il en faut remercier ceste belle qui en est cause, dit-elle en monstrant Siluie. Ie ne sçay, repliqu'a-t'elle, pourquoy vous m'en accusez: car quant à moy ie n'ouys iamais blasmer l'espece, si elle couppe l'imprudent qui met le doigt dessus. Il est vray, respondit Leonide: mais si ay bien moy celuy qui en blesse: & vostre beauté n'est pas de celles qui se laissẽt

voir sans homicide. Telle qu'elle est respondit Siluie, auec vn peu de rougeur, elle a bien d'assez forts liens, pour ne lascher iamais ce qu'elle esttreint vne fois. Elle disoit cecy, en luy reprochãt l'infidelité d'Agis, qui l'ayãt quelque tẽps aimée, pour vne ialousie, ou pour vne absence de deux mois, s'estoit entieremẽt chãgé, & pour Polemas qu'vne autre beauté luy auoit desrobé: ce qu'elle entendit fort biẽ. Aussi luy repliqua-t'elle: i'aduoüe, ma sœur, que mes liẽs sõt aisez à deslier: mais c'est d'autãt que ie n'ay iamais voulu prẽdre la peine de les noüer. Celadon oyoit auec beaucoup de plaisir leurs petites disputes, & afin qu'elles ne finissent si tost, il dit à Siluie: Belle Nymphe, puis que c'est de vous d'où procede la difficulté de voir ceste admirable fontaine, nous ne vous auriõs pas peu d'obligation, si par vous-mesmes nous apprenions comme cela est aduenu. Celadon, respondit la Nymphe en sousriãt, vous auez biẽ assez d'affaire chez vous, sans aller chercher ceux d'autruy. Toutesfois si la curiosité peut encor trouuer place auec vostre amour, ceste parleuse de Leonide, si vous l'en priez, vous en dira biẽ la fin: puis que sans en estre requise, elle vous a si biẽ dit le commencement. Ma sœur, respondit Leonide, vostre beauté fait biẽ mieux parler tous ceux de qui elle est veuë: & puis que vous me dõnez permission d'en dire vn effet, ie vous aime tãt que ie ne laisseray iamais vos victoires incogneuës, & mesmes celles que vous desirez si fort que l'on sçache, toutesfois pour n'ẽnuyer ce Berger, i'abregeray pour ce coup le plus qu'il me sera possible. Non point pour cela, interrompit le Berger, mais pour donner loisir à ceste belle Nymphe de vous rendre la pareille N'en doutes nullement, repliqua Siluie: mais selõ qu'elle me traitera, ie verray ce que i'auray à faire. Ainsi de l'vne & de l'autre, par leur bouche

mesme.

meſme. Celadon apprenoit leur vie plus particuliere, & afin qu'en ſe promenant il les peuſt mieux ouïr, elles le mirent entre elles, & marchant au petit pas, Leonide commença de ceſte ſorte.

HISTOIRE DE SYLVIE.

CEvx qui dict que pour eſtre aimé, il ne faut qu'aimer, n'ont pas eſprouué ny les yeux, ny le courage de ceſte Nimphe: autrement ils euſſent cogneu, que tout ainſi que l'eau de la fontaine fuit inceſſamment de ſa ſource: que de meſme l'Amour, qui naiſt de ceſte belle, s'eſloigne d'elle le plus qu'il peut: Si oyant le diſcours que ie vay vo⁹ faire, vous n'aduoüez ce que ie dis, ie veux biẽ que vous m'accuſiez de peu de iugemẽt.

Amaſis, mere de Galathee, a vn fils nommé Clidamã accompagné de toutes les aimables vertus qu'vne perſonne de ſon aage, & de ſa qualité peut auoir: car il ſemble eſtre nay à tout ce qui eſt des armes, & des Dames. Il peut y auoir trois ans, que pour dõner quelque cognoiſſance de ſon gentil naturel, auec la permiſſiõ d'Amaſis, il fit vn ſeruiteur à toutes les Nimphes, & cela non point par electiõ, mais par ſort: par ce qu'ayãt mis tous les noms des Nimphes dãs vn vaſe, & tous ceux des ieunes Cheualiers d'ans l'autre, deuant toute l'aſſẽblée, il prit la plus ieune d'entre nous, & le plus ieune d'entr'eux: au fils il donna le vaſe des Nimphes, & à la fille celuy des Cheualiers: & lors apres pluſieurs ſons de trompettes, le ieune garçon tira, & le premier nom qu'il ſortit, fut Syluie: ſoudain on en fit faire de meſme à la ieune Nymphe qui tira celuy de Clidamã. Grãd certes fut l'applaudiſſemẽt de chacun, mais plus grand la gentileſſe de Clidaman, qui apres auoir receu le billet vint vn genoüil en terre, baiſer les mains à ceſte belle Nymphe, qui toute honteuſe ſe

l'eust point permis,sans le commandement d'Amasis, qui dit que c'estoit le moindre hõmage qu'elle deust receuoir au nõ d'vn si grand Dieu que l'Amour,Apres elle,toutes les autres furent appellees:aux vnes il rẽcontra selõ leur desir,aux autres non:tant y a que Galathée en eut vn tres-accomply, nõmé Lindamor, qui pourlors ne faisoit que reuenir de l'armée de Meroüé. Quant au mien il s'appelloit Agis le plus inconstant & trõpeur qui fut iamais.Or de ceux qui furent ainsi dõnez,les vns seruiteurs par apparence,les autres par leur volonté ratifierent à ces belles, la donation que le hazard leur auoit fait d'eux, & ceux qui s'ẽ deffendirent le mieux , furent ceux qui auparauant auoient desia cõnceu quelque affection. Entre autres le ieune Ligdamon en fut vn:celuy-cy escheut à Silere,Nymphe à la verité bien-aymable ? mais non pour luy,qui auoit desia disposé ailleurs de ses volontez. Et certes ce fut vne grande fortune pour luy d'estre alors absẽt: car il n'eust iamais fait à Silere le feint hõmage qu'Amasis cõmãdoit,& cela luy eust peut-estre causé quelque disgrace. Car il faut,gentil Berger,que vous sçachiez,qu'il auoit esté nourry si ieune parmy nous,qu'il n'auoit point encor dix ans quãd il y fut mis:au reste si beau,& si adroit en tout ce qu'il faisoit,qu'il ny auoit celle qui n'en fist cas , & plus que toutes,Siluie,estant presque de mesme aage. Au commencement leur ordinaire conuersation engendra vne amitié de frere à sœur,telle que leur cognoissance estoit capable de receuoir:Mais à mesure que Ligdamõ prenoit plus d'aage,il prenoit aussi plus d'affection:si biẽ que l'enfãce se changeãt en quelque chose de plus rassis,il cõmẽça sur les quatorze,ou quinze ans,de changer en desirs ses volontez , & peu à peu ses desirs en passions. Toutesfois il vesquit auec tant de discretion,que Siluie

uie n'ẽ eut iamais cognoissance qu'elle mesme ne l'y forçast. Depuis qu'il fut attaint à bon escient, & qu'il recogneut son mal, il iugea bien incontinent le peu d'espoir qu'il y auoit de guerison, vne seule des humeurs de Siluie ne luy pouuãt estre cachée. Si biẽ que la ioye & la gaillardise qui estoit en son visage, & en toutes ses actiõs, se changea en tristesse, & sa tristesse en vne si pesãte melãcolie, qu'il n'y auoit celuy qui ne recogneust ce chãgemẽt. Siluie ne fut pas des dernieres à luy en demãder la cause: mais elle n'en peut tirer que des respõses interrompuës. En fin voyant qu'il continuoit en ceste façon de viure, vn iour qu'elle cõmençoit desia à se plaindre de son peu d'amitié, & à luy reprocher qu'elle l'obligeoit à ne luy riẽ celer, elle ouyt qu'il ne peut si biẽ se contraindre, qu'vn tres-ardẽt souspir ne luy eschappast au lieu de response. Ce qui la fit entrer en opiniõ qu'Amour peut-estre estoit la cause de son mal. Et voyés, si le pauure Ligdamon conduisoit discrettement ses actiõs, puis qu'elle ne se peut iamais imaginer d'en estre la cause. Ie croy bien que l'humeur de la Nymphe, qui ne pãchoit point du tout à ce dessein en pouuoit estre en partie l'occasion. Car mal-aisémẽt pẽsõs-nous à vne chose esloignée de nostre intẽtion: mais encor falloit-il qu'ẽ cela sa prudẽce fust grande, & sa froideur aussi, puis qu'elle couuroit de tout l'ardeur de son affection. Elle donc plus qu'auparauant le presse, que si c'est Amour, elle luy promet tout l'assistance, & tous les bons offices qui se peuuent esperer de son amitié. Plus il luy en fait de refus, & plus elle desire de le sçauoir: en fin ne pouuant se deffẽdre d'auantage, il luy aduoüa que c'estoit Amour: mais qu'il auoit fait sermẽt de n'en dire iamais le sujet. Car, disoit-il, de l'aimer, mon outrecuidance certes est grande: mais forcée par tant de beautez,

qu'elle est excusable en cela: de l'oser nommer, quelle excuse couuriroit l'ouuerture que ie ferois de ma temerité? Celle, respond incontinent Siluie, de l'amitié que vous me portez? Vrayement, repliqua Ligdamon i'auray donc celle-là, & celle de vostre commandement, que ie vous supplie auoir ensemble deuãt les yeux pour ma descharge, & ce miroir qui vous fera voir ce que vous desirez sçauoir. A ce mot il prend celuy qu'elle portoit à sa ceinture, & le luy mit deuant les yeux. Pensez qu'elle fut sa surprise, recognoissant incontinent ce qu'il vouloit dire: & elle m'a depuis iuré qu'elle croyoit au commencement que ce fust de Galathée, de qui il vouloit parler. Cependant qu'il demeuroit rauy à la considerer, elle demeura rauie à se considerer en sa simplicité: en colere contre luy, mais beaucoup plus contre elle-mesme, voyãt bien qu'elle luy auoit tiré par force ceste declaration de la bouche. Toutesfois son courage altier ne permit pas qu'elle fit longue deffense, pour la iustice de Ligdamon: car tout à coup elle se leua: & sans parler à luy, partit pleine de despit que quelqu'vn l'osast aimer. Orgueilleuse beauté qui ne iuge rien digne de soy! Le fidele Ligdamon demeura: mais sans ame, & comme vne statuë insensible. En fin reuenãt à soy, il se cõduisit le mieux qu'il peut en son logis, d'où il ne partit de long tẽps, parce que la cognoissance qu'il eut du peu d'amitié de Siluie, le toucha si viuement qu'il en tomba malade: de sorte que personne ne luy esperoit plus de vie, quand il se resolut de luy escrire vne telle lettre:

LETTRE DE LIGDAMON
A SILVIE.

LA perte de ma vie n'eust eu assez de force pour vous descouurir la temerité de vostre seruiteur, sans vostre

expres

expres cõmandement: si toutesfois vous iugez, que ie deuois mourir, & me taire, dites aussi que vos yeux deuoiẽt auoir moins absoluë puissance sur moy : car si à la premiere semonce, que leur beauté m'en fit, ie ne peux me deffendre de leur donner mon ame: comment en ayant esté si souuent requis eusse-ie refusé la recognoissance de ce don? que si toutesfois i'ay offensé en offrant mon cœur à vostre beauté, ie veux bien pour la faute que i'ay commise de presenter à tant de merites chose de si peu de valeur, vous sacrifier encore ma vie, sans regretter la perte de l'vn ny de l'autre, que d'autant qu'ils ne vous sont agreables.

Cette lettre fut portée à Siluie lors qu'elle estoit seule dans sa chãbre: il est vray, i'y arriuay en mesme temps, & certes à la bonne heure pour Ligdamon: car voyez quelle est l'humeur de ceste belle Nimphe: elle auoit pris vn si grand despit cõtre luy, depuis qu'il luy auoit découuert son affection, que seulemẽt elle n'effaça pas le souuenir de son amitié passée: mais en perdit tellement la volonté, que Ligdamon luy estoit cõme chose indifferẽte: si bien que quãd elle oyoit que chacũ desesperoit de sa guerison, elle ne s'en esmouuoit nõ plus que si elle ne l'eust iamais veu. Moy qui pl⁹ particulieremẽt y prenois garde, ie ne sçauois qu'ẽ iuger, sinon que sa ieunesse luy faisoit ainsi aisément perdre l'amitié des personnes absẽtes: mais à ceste fois que ie luy veis refuser ce qu'õ luy dõnoit de sa part, ie cogneus biẽ qu'il y deuoit auoir entr'eux du mauuais mesnage. Cela fut cause que ie pris la lettre qu'elle auoit refusee, & que le ieune garçõ, qui l'auoit apportée par le cõmandemẽt de son maistre, auoit laissee sur la table. Elle alors moins fine qu'elle ne vouloit pas estre, me courut apres, & me pria de ne la point lire. Ie la veux voir, dis-ie, quãd ce ne seroit que pour la deffense que vous m'en faites. Elle rougit alors, & me dit: nõ, ne la lisez point, ma sœur, obligez moy de cela,

ie vous en coniure par nostre amitié. Et qu'elle doit elle estre,luy respõdis-ie,si elle peut souffrir que vous me cachiez quelque chose?Croyez Siluie, que si elle vous laisse assez de dissimulation pour vous couurir à moy,qu'elle me dõne biẽ assez de curiosité pour vous découurir.Et quoy,dit-elle,il n'y a dõc plus d'esperãce en vostre discretion ? Non plus,luy dis-ie, que de sincerité en vostre amitié.Elle demeura vn peu muette en me regardãt,& s'approchãt de moy me dit : Au moins promettez-moy,que vous ne la verrez point, que ie ne vous aye fait le discours de tout ce qui s'est passé.Ie le veux-bien,dis-ie,pourueu que vous ne soyez point mẽsongere. Apres m'auoir iuré qu'elle me diroit veritablemẽt tout,&m'auoir adiuré que ie n'en fisse iamais semblãt,elle me raconta ce que ie vous ay dit de Ligdamon:& à ceste heure, continua-t'elle , il viẽt de m'enuoyer ceste lettre,& i'ay biẽ affaire de ses plaintes,ou plustost de ses feintes.Mais,luy respõdis-ie,si elles estoiẽt veritables? Et quãd elles le seroiẽt, pourquoy ay-ie à me mesler , dit-elle de ses folies?
„ Pour cela mesme adioustay-ie, que celuy est obligé
„ d'aider au miserable,qu'il a fait tõber dãs vn precipice.Et que peux-ie mais de sõ mal,repliqua-t'elle:pouuois-ie moins faire que de viure, puis que i'estois au mõde?pourquoy auoit-il des yeux ? pourquoy s'est-il trouué ou i'estois ? vouliez-vous que ie m'en fuisse? Toutes cés excuses luy dis-ie,ne sont pas valables:car sans doute vous estes cõplice de son mal.Si vous eussiez esté moins pleine de perfectiõs,si vous vous fussiez rẽduë moins aimable,croyez-vous qu'il eust esté reduit à ceste extremité?Et vrayement me dit-elle en sousriant, vous estes biẽ iolie de me charger de ceste faute:quelle vouliez-vous que ie fusse,si ie n'eusse esté celle que ie suis?Et quoy,Siluie, luy respondis-ie, ne

sçauez

ſçauez vous point, que celuy qui aiguiſe vn fer entre «
les mains d'vn furieux, eſt en partie coulpable du mal «
qu'il en fait? & pourquoy ne le ſerez-vous pas, puis que ceſte beauté, que le Ciel à voſtre naiſſance vous a donnée, a eſté par vous ſi curieuſement aiguiſée auec tāt de vertus, & aimables perfections, qu'il n'y a œil qui ſans eſtre bleſſé les puiſſe voir? vous ne ſerez pas blaſmée des meurtres que voſtre cruauté en fera? Voyez-vous, Siluie, il ne falloit pas que vous fuſſiez moins belle, ny moins rēplie de perfectiōs: mais vous deuiés vous eſtudier autāt à vous faire bōne, que vous eſtiez belle, & à mettre autant de douceur en voſtre ame, que le Ciel vous en auoit mis au viſage: mais le mal eſt que vos yeux pour mieux bleſſer l'ont toute priſe, & n'ont laiſſé en elle que rigueur & cruauté.

Or gētil Berger, ce qui me faiſoit tāt affectiōner la deffenſe de Ligdamon eſtoit, qu'outre que nous eſtiōs vn peu alliés, encor eſtoit-il fort aimé de toutes celles qui le cognoiſſoiēt: & i'auois ſceu qu'il eſtoit reduit à fort mauuais terme. Doncques apres quelques ſemblables propos i'ouuris la lettre, & la leus tout haut, afin qu'elle l'entēdiſt: mais elle n'en fit iamais vn ſeul clin d'œil: ce que ie trouuay fort eſtrāge, & preuis biē, que ſi ie n'vſois de tres-grāde force, à peine tirerois-iamais d'elle quelque bon remede pour mō malade: ce qui me fit reſoudre de luy dire du premier coup, qu'en toute façō ie ne voulois point que Ligdamō ſe perdiſt. Voy, ma ſœur? me dit-elle, puis que vous eſtes ſi pitoyable, gueriſſez-le? Ce n'eſt pas de moy, reſpōdiſ-ie, dōt ſa gueriſon dēpēd: mais ie vous aſſeure bien, ſi vous continuez enuers luy, cōme vous auez fait par le paſſé, que ie vous en feray auoir du deſplaiſir: car ie feray qu'Amaſis le ſçaura, & n'y aura vne ſeule de nos compagnes, à qui ie ne le die. Vous

ſeriez

seriez bié assez folle,repliqua-t'elle. N'en doute nullemét,respódis-ie,car pour cóclusion i'aime Ligdamó, &ne puis point voir sa perte,tãt que ie la pourray empescher. Vous dites fort bié,Leonide(me dit-elle alors en colere)ce sót icy des offices que i'ay tousiours attédu de vostre amitié. Mon amitié(luy respondis-ie) seroit toute telle enuers vous cótre lui,s'il auoit le tort. En ce point nous demeurasmes quelque téps sãs parler: en fin ie luy demãday quelle estoit sa resolution. Telle que vous voudrez , me dit elle , pourueu que vous ne me fassiez point ce deplaisir de publier les folies de Ligdamon:car encor que ie n'é puisse estre taxée , il me fascheroit toutefois que l'on les sceust. Voyez,mescriay ie alors,quelle humeur est la vostre, Siluie,vo⁹ craignez que l'on sçache qu'vn hóme vous ayme : & vous ne craignez pas de faire sçauoir que vous luy ayez dóné la mort.Parce,respondit-elle,qu'ó peut soupçonner le premier estre produit auec quelque cósentemét de mon costé mais non point le dernier. Laissons cela repliquay'ie & vous resoluez que ie veux que Ligdamon soit à l'aduenir traitté d'autre sorte:& puis ie cótinuay qu'elle s'asseurast que ie ne permettrois point qu'il mourust , & que ie voulois qu'elle luy escriuist en façon , qu'il ne se desesperast plus:que quãd il seroit guery ie me conteterois qu'elle en vsast cóme elle voudroit, pourueu qu'elle luy laissast la vie.I'eus de la peine à obtenir ceste grace d'elle, toutesfois ie la menaçois à tous coups de le dire:ainsi apres vn long debat,& l'auoir fait recommécer deux ou trois fois,en fin elle luy escriuit de ceste sorte:

RESPONCE DE SILVIE
A LIGDAMON.

S'Il y a quelque chose en vous qui me plaise, c'est moins vostre mort que toute autre:la recognoissance de vostre faute

faute m'a satisfaite, & ne veux point d'autre vengeãce de vostre temerité, que la peine que vous en aurez: recognoissez vous à l'aduenir, & me recognoissez. A Dieu & viuez.

Ie luy escriuis ces mots au bas de lettre, à fin qu'il esperast mieux ayant vn si bon second.

BILLET DE LEONIDE A Ligdamon, dans la responce de Siluie.

LEonide a mis la pleume en la main à ceste Nymphe: Amour le vouloit, vostre iustice l'y cõuioit, son deuoir le luy commandoit: mais son opiniastreté auoit vne grãde deffense. Puis que ceste faueur est la premiere que i'ay obtenuë pour vous guerissez vous, & esperez.

Ces billets luy furent portez si à Propos, qu'ayãt encor assez de force pour les lire, il veid le cõmandemẽt que Siluie luy faisoit de viure: & parce que iusques alors il n'auoit voulu vser d'aucune sorte de remede. depuis, pour ne desobeyr à ceste Nymphe, il se gouuerna de telle fçon qu'ẽ peu de temps il se porta mieux: ou fust que sa maladie, ayant fait tout son effort, estoit sur sõ declin: ou que veritablemẽt le contentement de l'ame soit vn bon remede pour les douleurs du corps: Tãt y a que depuis son mal alla tousiours diminuãt. Mais cela esmeut si peu ceste cruelle beauté, qu'elle ne se changea iamais enuers luy, & quand il fut guery, la plus fauorable respõse qu'il peut auoir, fut: Ie ne vous ayme point, ie ne vous hay point aussi: cõtentez vous que de tous ceux qui me pratiquent, vous estes celuy qui me desplaist le moins. Que si luy ou moy la recherchions de plus grande declaratiõ, elle nous disoit des paroles si cruelles: qu'autre que son courage ne les pouuoit imaginer, ny autre affection les supporter que celle de Ligdamon.

Mais pour ne tirer ce discours en longueur, Ligdamon

damõ l'aima,& seruit tousiours depuis sans nulle autre aparence d'espoir, que celle que ie vous ay dicte: iusques à ce que Clidaman fut esleu par la fortune pour la seruir:alors certes il faillit bië à perdre toute resolution,&n'eust esté qu'il sceut par moy,qu'il n'estoit pas mieux traicté,ie ne sçay quel il fust deuenu. Toutesfois encor que cela le consolat vn peu,la grãdeur de son riual luy donnoit plus de ialousie. Il me souuiët qu'vne fois il me fit vne telle respõse, sur ce que ie luy disois, qu'il ne deuoit se monstrer tant en peine pour Clidaman.Belle Nymphe,me respõdit-il, ie vous diray libremët d'où mõ soucy procede,& puis iugez si i'ay tort.Il y a desia si lõg-tëps, que i'espreuue Siluie ne pouuoir estre esmeuë,ny par fidelité d'affectiõ,ny par extremité d'Amour,que c'est sans doute qu'elle ne peut estre blessée de ce costé là.Toutesfois cõme i'ay appris du sage Adamas,vostre oncle, toute
» personne est suiette à vne certaine force, dont elle ne
» peut euiter l'attrait,quãd vne fois elle en est touchée.
Et quelle puis-ie penser,que puisse estre celle de ceste Belle,si ce n'est la grandeur & la puissance,& ainsi ie crains:c'est la fortune, & non les merites de Clidamãt:la grandeur,& nõ point son affection.Mais certes en cela il auoit tort : car ny l'Amour de Ligdamõ,ny la grandeur de Clidaman n'esmeurët iamais vne seule estincelle de bonne volonté en Siluie. Et ne croy point qu'Amour ne la garde pour exëple aux autres, la voulãt punir de tant de desdains, par quelque moyen inaccoustumé. Or en ce mesme temps il aduint vn grand tesmoignage de sa beauté,ou pour le moins de la force qu'elle a à se faire aimer,

C'estoit le iour tant celebre,que tous les ans nous chommõs,le sixiesme de la Lune de Iuillet, & qu'Amasis a accoustumé de faire ce solemnel sacrifice,tãt

à cause de la feste, que pour estre le iour de la natiuité de Galathée: Lors qu'estant desia bien auant au sacrifice, il arriua dans le temple quantité de personnes vestuës du dueil: au milieu desquelles venoit vn cheualier plein de tant de maiesté entre les autres, qu'il estoit aisé à iuger qu'il estoit leur maistre. Il estoit si triste, & melancolique, qu'il faisoit biẽ paroistre d'auoir quelque chose en l'ame, qui l'affligeoit beaucoup. Son habit noir en façon de mante, luy trainoit iusques en terre, qui empeschoit de cognoistre la beauté de sa taille, mais le visage qu'il auoit descouuert, & la teste nuë, dont le poil blond, & crespé faisoit honte au Soleil, attiroient les yeux de chacun sur luy. Il vint au petit pas iusques où estoit Amasis, & apres luy auoir baisé la robbe, il se retira, attendant que le sacrifice fut acheué, & par fortune, bonne, ou mauuaise pour luy, ie ne sçay, il se trouua vis à vis de Siluie. Estrange effet d'Amour! Il n'eust si tost mis les yeux sur elle, qu'il ne la cogneust, quoy qu'auparauant il ne l'eust iamais veuë, & pour en estre plus asseuré, le demanda à l'vn des siens, qui nous cognoissoit toutes: sa response fust suiuie d'vn profond souspir par cest estranger, & depuis tant que les ceremonies durerent, il n'osta les yeux de dessus. En fin le sacrifice estant paracheué, Amasis s'en retourna en son palais, ou luy ayant donné audience, il luy parla deuant tous de telle sorte.

Madame, encore que le dueil que vous voyez en mes habits, soit beaucoup plus noir en mon ame, si ne peut-il égaler la cause que i'en ay: Et toutesfois, encore que ma perte soit extreme, ie ne pense pas estre seul qui y ait perdu: car vous y estes particulierement amoindrie entre vos fidelles seruiteurs, d'vn qui peut estre n'estoit point ny le moins affectionné, ny le plus inutile à vostre seruice. Ceste consideration m'auoit

fait esperer de pouuoir obtenir de vous quelque vengeance de sa mort cõtre son homicide: mais dés que ie suis entré dans ce temple, i'en ay perdu toute esperãce, iugeant que si le desir de vengeãce mouroit en moy qui suis le frere de l'offensé, qu'à plus forte raison se perdroit-elle en vous, Madame, en ce qui la cõpassion du mort, & le seruice qu'il vous auoit voüé, en peuuẽt sans plus faire naistre quelque volonté. Toutesfois parce que ie voy les armes de l'homicide de mõ frere, preparees desia contre moy, non point pour fuyr telle mort, mais pour en aduertir les autres, ie vous diray le plus briefuement qu'il me sera possible, la fortune de celuy que ie regrette. Encore, Madame, que ie n'aye l'hõneur d'estre cogneu de vous, ie m'asseure toutesfois qu'au nõ de mõ frere, qui n'a iamais vescu qu'à vostre seruice, vous me recognoistrez pour vostre tres humble seruiteur. Il s'appelloit Aristandre, & sommes tous deux fils de ce grãd Cleomir, qui pour vostre seruice visita si souuẽt le Tibre, le Rhin, & le Danube: & d'autant que i'estoy le plus ieune, il peut y auoir neuf ans, qu'aussi tost qu'il me veid cappable de porter les armes, il m'enuoya en l'armée de ce grand Meroüé, la delice des hõmes, & le plus agreable Prince qui vint iamais en Gaule. De dire pourquoy mon pere m'enuoya plustost vers Meroüé, que vers Thierry le Roy des Visigotz, ou vers celuy des Bourguignons, il me seroit mal-aisé: toutesfois i'ay opiniõ que ce fut, pour ne me faire seruir vn Prince si proche de vos Estats, que la fortune pourroit rendre vostre ennemy. Tant y a que la rencontre pour moy fut telle que Childeric son fils, Prince belliqueux, & de grande esperance, me voyant presque de son aage, me voulut plus particulieremẽt fauoriser de son amitié que tout autre. Quãd i'arriuay pres de luy, c'estoit sur le poinct que ce grãd

& prudent, Ætius traittoit vn accord auec Meroüé, & ses Francs (car tels nomme-t'il tous ceux qui le suiuẽt) pour resister à ce fleau de Dieu Attila, Roy des Huns, qui ayant r'amassé par les deserts de l'Asie, vn nombre incroyable de gens, iusques à cinq cents mille combattans, descendit comme vn deluge, rauageant furieusement tous les pays par où il passoit: & encor que cest Ætius Lieutenant general en Gaule de Valẽtinian, fut venu en deliberation de faire la guerre à Meroüé, qui deuant le gouuernement de Castinus s'estoit saisi d'vne partie de la Gaule, si luy sembla-t'il meilleur de se rendre amy, & les Visigots, & les Bourguignons auant que d'estre defait par Attila, qui desia ayant trauersé la Germanie, estoit sur les bords du Rhin, où il ne demeura lõg-tẽps sãs s'auãcer tellemẽt en Gaule qu'il assiegea la ville d'Orleans d'où la suruenuë de Thierri Roy des Visigots, luy fit leuer le siege, & prendre autre chemin. Mais attaint par Meroüé, & Ætius auec leurs confederez, aux chãps Cathalauniques, il fut defait, plus par la vaillance des Francs, & la prudence de Meroüé, que de toute autre force. Depuis ætius ayant esté tué, peut-estre par le commandement de son maistre, pour quelque mécontentemẽt, Meroüé fust receu à Paris, Orleans, Sens, & aux villes voisines, pour Seigneur, & pour Roy; & tout ce peuple luy a depuis porté tant d'affection, que non seulement il veut estre à luy, mais se fait nommer du nom des Francs, pour luy estre plus agreable, & leur pays au lieu de Gaule prend le nom de France. Cependant que i'estois ainsi entre les armes des Francs, des Gaulois, des Romains, des Bourguignons, des Visigots, & des Huns, mon frere estoit entre celles d'Amours. Armes d'autant plus offensiues qu'elles n'addressent toutes leurs playes qu'au cœur. Son

desastre fut tel (si toutesfois à ceste heure il m'est permis de le nommer ainsi) qu'estant nourri auec Clidaman, il vit la belle Syluie: mais la voyât il vid sa mort aussi n'ayant depuis vescu que comme se trainant au cercueil. D'en dire la cause ie ne sçaurois: car estant auec Childeric, ie n'en sceu autre chose, sinon que mõ frere estoit à l'extremité. Encor que i'eusse tous les contentemés qui se peuuent, cõme estant bien veu de mon maistre, aymé de mes compagnons, chery, & honoré generalement de tous, pour vne certaine bonne opiniõ que l'on auoit cõceuë de moy aux affaires qui s'estoient presentees, qui peut-estre m'auoit plus rapporté entr'eux d'authorité & de credit, que mõ aage, & ma capacité ne meritoient. Si ne peux-ie, sçachant la maladie de mon frere, m'arrester plus long-temps prez de Childeric: au cõtraire prenant cõgé de luy, & luy promettant de retourner bien-tost, ie m'en reuins auec la haste que requeroit mon amitié; soudain que ie fus arriué chez luy, plusieurs luy coururent dire que Guyemants estoit venu: car c'est ainsi que l'on m'appelle, son amitié luy donna assez de force, pour se releuer sur le lict, & m'embrasser de la plus entiere affection que iamais vn frere serra l'autre entre ses bras.

Il ne seruiroit, Madame, que de vous ennuyer, & me reblesser encor plus viuemét, de vous racõter les choses que nostre amitié fit entre nous: tant y a que deux ou trois iours apres, mõ frere fut reduit à telle extremité qu'à peine auoit-il la force de respirer, & toutesfois ce cruel Amour l'adonnoit tousiours plustost aux souspirs, qu'à la necessité qu'il en auoit pour respirer: & parmy ses plus cuisants regrets, on n'oyoit que le nõ de Syluie. Moy à qui le desplaisir de sa mort estoit si violent que rien n'estoit assez fort pour me le faire dissimuler, ie voulois tant de mal à ceste Syluie incogneuë,

gneuë, que ie ne pouuois m'empescher de la maudire: ce que mon frere oyant, & son affection estant encore plus forte que son mal, il s'efforça de me parler ainsi: Mon frere, si vous ne voulez estre mon plus grand ennemy cessez, ie vous prie ces imprecations, qui ne peuuent que m'estre plus desagreables, que mon mal mesme. I'eslirois plustost de n'estre point, que si elles auoient effect, & estant inutiles, que profitez-vous, sinõ de me témoigner combiẽ vous hayssez ce que i'aime, Ie sçay bien que ma perte vous ennuye, & en cela ie ressens plus nostre separation que ma fin. Mais puis que tout homme est nay pour mourir, pourquoy auec moy ne remerciez-vous le Ciel, qui m'a esleu la plus belle mort, & plus belle meurtriere qu'autre ayt iamais euë? L'extremité de mon affection, & l'extremité de la vertu de Syluie, sont les armes desquelles sa beauté s'est seruie, pour me mettre au cercueil: & pourquoy me plaignez-vous, & voulez-vous mal à celle à qui ie veux plus de bien qu'à mon ame? Ie croy qu'il vouloit dire d'aduantage, mais la force luy manqua, & moy plus baigné de pleurs de pitié, que contre Attilla ie n'auois iamais esté moüillé de sueur soubs mes armes, ny mes armes n'auoient esté teintes de sang sur moy. Ie luy respondis: mon frere, celle qui vous rauit aux vostres, eut la plus iniuste qui fut iamais. Et si elle est belle, les Dieux mesme ont vsé d'iniustice en elle: car ou ils luy deuoiẽt chãger le visage, ou le cœur. Alors Aristandre ayant repris d'aduantage de force, me repliqua: Pour Dieu, Guyemants, ne blasphemez plus de ceste sorte: & croyez que Syluie à le cœur si respõdant au visage, que comme l'vn est plein de beauté, l'autre aussi l'est de vertu. Que si pour l'aimer ie meurs ne vous en estonnez, pource que si l'œil ne peut sans esbloüissement soustenir les esclairs d'vn Soleil sans

nuage cõment mon ame ne seroit-elle demeurée esblouye aux rayons de tant de Soleils qui esclairent en ceste belle? Que si ie n'ay peu gouster tant de diuinitez sans mourir, que i'aye au moins le contentement de celle qui mourut pour voir Iupiter en sa diuinité: Ie veux dire que comme sa mort rendit tesmoignage que nulle autre n'auoit iamais veu tãt de diuinitez que elle que vous auoüyez aussi que nul n'ayma iamais tãt de beauté, ny tant de vertu que moy. Moy qui venois d'vn exercice qui me faisoit croire n'y auoir point d'Amour forcé, mais volontaire, auec lequel on s'alloit flattant en l'oysiueté, ie luy dis: Est-il possible qu'vne seule beauté soit la cause de vostre mort? Mon frere, me respondit-il, ie suis en telle extremité que, ie ne pense pas vous pouuoir satisfaire, en ce que vous me demandez, Mais continua-t'il en me prenant la main, par l'amitié fraternelle, & par la nostre particuliere, qui nous lie encor plus, ie vous adiure de me permettre vn don. Ie le fis. Lors il cõtinua: Portez de ma part ce baiser à Syluie: & lors il me baisa la main: & obseruez ce que vous trouuerez de ma derniere volõté, & quand vous verrez ceste Nymphe, vous sçaurez ce que vo⁹ m'auez demãdé. A ce mot, auec le souffle s'euola sõ ame, & sõ corps me demeura froid entre les bras.

L'affliction que ie ressentis de ceste perte, comme elle ne peut estre imaginee, que par celuy qui l'a faite, aussi ne peut-elle estre cõprinse, que par le cœur qui l'a soufferte: & mal-aisément paruiẽdra la parole, où la pensée ne peut atteindre: si bien que sans s'arrester d'auantage à pleurer ce desastre, ie vous diray, Madame, qu'aussi-tost que ma douleur me l'a voulu permettre, ie me suis mis en chemin, tant pour vous rendre l'hommage, que ie vous doy, & vous demander iustice de la mort d'Aristandre, que pour obseruer

sa promesse que ie luy ay faite enuers son homicide, & luy presenter ce que dans sa derniere volonté, il a laissé par escrit: & afin que ie me puisse dire aussi iuste obseruateur de ma parole, que son affection a esté inuiolable. Mais soudain que ie me suis presenté deuãt vous, & que i'ay voulu ouurir la bouche pour accuser ceste meurtriere, i'ay recogneu si veritables les paroles de mõ frere, que nõ seulement i'excuse sa mort, mais encore i'en desire, & requiers vne semblable. Ce sera donc, Madame, auec vostre permission, que ie paracheueray: & lors faisãt vne grãde reuerẽce à Amasis il choisit entre nous Syluie, & mettant vn genoüil en terre, il luy dit: Belle meurtriere, encor que sur ce beau sein il tombast vne larme de pitié à la nouuelle de la mort d'vne personne qui vous estoit tant aquise, vous ne laisseriez d'en auoir aussi entiere, & hõnorable victoire. Toutefois si vous iugez qu'à tant de flammes, que vous auiez allumées en luy, si peu d'eau n'ẽ seroit pas grand allegement, receuez pour le moins l'ardant baiser qu'il vous enuoye, ou plustost son ame changée en ce baiser, qu'il remet en ceste belle main, riche à la verité des despoüilles de plusieurs autres libertez, mais de nulle plus entiere que la siẽne. A ce mot il luy baisa la main, & puis continua ainsi, apres s'estre releué: Entre les papiers où Aristandre auoit mis sa derniere volonté, nous auons trouué cestuy-cy, & parce qu'il est cacheté de la façon que vous voyez, & qu'il s'addresse à vous, ie le vous apporte auec la protestation, que par son testament il me commande de vous faire, auant que vous l'ouuriez. Que si vostre volonté n'est de luy accorder la requeste qu'il vous y faict, il vous supplie de ne la lire point, à fin qu'en sa mort, comme en sa vie, il ne ressente les traits de vostre cruauté: lors il luy presẽta vne lettre que Syluie trou-

blée de cet accident eust refusé sans le cōmandement qu'Amasis luy en fit. Et puis Guyemants reprit la parole ainsi: I'ay iusques icy satisfait à la derniere volōté d'Aristandre, il reste que ie poursuiue sur son homicide sa cruelle mort : mais si autrefois l'offence m'auoit faict ce commandement, l'amour à ceste heure m'ordonne que ma plus belle vengeance soit le sacrifice de ma liberté, sur le mesme autel qui fume encores de celle de mon frere, qui m'estant rauie, lors que ie ne respirois contre vous, que sang, & mort, rendra tesmoignage que iustement tout œil qui vous veoid, vous doit son cœur pour tribut, & qu'iniustement tout homme vit, qui ne vit en vostre seruice. Siluie cōfuse vn peu de ceste rencontre, demeura assez lōg-tēps à respondre: de sorte qu'Amasis prit le papier qu'elle auoit en la main, & ayant dit à Guyemāts que Syluie luy feroit response, elle se tira à part auec quelques-vnes de nous, & rōpant le cachet, leut telles paroles.

LETTRE D'ARISTANDRE A SYLVIE.

SI mō affectiō ne vous a peu rēdre mon seruice agreable, ny mon seruice mon affection, que pour le moins, ou ceste affection vous rendra ma mort pleine de pitié, ou ma mort vous asseura de la fidelité de mon affection: & que cōme nul n'aima iamais tant de perfectiōs, que nul aussi n'ayma iamais auec tāt de passiōs. Le dernier tesmoignage que ie vous en rēdray, sera le don de ce que i'ay le plus cher apres vous, qui est mō frere: car ie sçay biē que ie vous dōne, puis que ie luy ordonne de vous voir, sçachāt assez par experiēce, qu'il est impossible que cela soit sās qu'il vous ayme. Ne vueillez pas, ma belle meurtriere, qu'il soit heritier de ma fortune: mais ouy biē de celle que i'eusse peu iustemēt meriter enuers toute autre que vous. Celuy qui vous escrit, c'est vn seruiteur qui

qui pour auoir eu plus d'Amour qu'vn cœur n'estoit capable d'en cõceuoir, voulut mourir plustost que d'en diminuer.

Amasis appellãt alors Siluie, luy demanda de quelle si grande cruauté elle auoit peu vser cõtre Aristãdre, qui l'eut cõduit à ceste extremité. La Nimphe rougissãt luy respõdit, qu'elle ne sçauoit de quoy il se pouuoit plaindre. Ie veux, luy dit-elle, que vous receuiez Guyemants en sa place. Alors l'appellãt deuant tous, elle luy demãda s'il vouloit obseruer l'intẽtion de son frere. Il respõdit qu'ouy, pourueu qu'elle ne fut point cõtraire à son affectiõ. Ie prie ceste Nimphe, dit alors Amasis, de vous receuoir en sa place, & que vous ayez meilleure fortune que luy. De vous receuoir, ie le luy commãde: pour la fortune dont il parle, ce n'est iamais a priere, ny le cõmandement d'autruy, qui la peut faire, mais le propre merite, ou la fortune mesme. Guyemants apres auoir baisé la robbe à Amasis, en vint faire de mesme à la main de Syluie, en signe de seruitude: mais elle estoit si piquée contre luy, des reproches qu'il luy auoit faits, & de la declaration de son affection, que sans le commandement d'Amasis, elle ne l'eust iamais permis,

On cõmençoit à se retirer, quand Clidamã, qui reuenoit de la chasse, fut aduerty de ce nouueau seruiteur de sa Maistresse: dequoy il fit ses plaintes si haut, qu'Amasis & Guyemãts les ouyrent, & parce qu'il ne sçauoit d'où cela procedoit, elle le luy declara: & à peine l'auoit-elle paracheué, que Clidamã reprenãt la parole, se plaignit qu'elle eust permis vne chose tant à sõ desauantage, que c'estoit reuoquer ses ordonnances, que le destin la luy auoit esleuë, que nul ne la luy sçauroit rauir sans la vie. Paroles qu'il proferoit auec affection & vehemence, parce qu'à bon escient il aimoit Syluie: mais Guyemãts, qui outre sa nouuelle Amour

auoit vne si bonne opinion de soy-mesme, qu'il n'eust voulu ceder à persõne du mõde, respondit, addressant sa parole à Amasis : Madame, on veut que ie ne sois point seruiteur de la belle Siluie, ceux qui ne requierẽt, sçauent peu d'Amour: autrement ils ne pẽseroient pas que vostre ordõnãce, ny celle de tous les Dieux ensẽble, fust assez forte pour diuertir le cours d'vne affection; c'est pourquoy ie declare couuertemẽt, que si on me deffend ce qui m'a desia esté permis, ie seray desobeïssant, & rebelle, & n'y a deuoir ny consideratiõ qui me fasse chãger: & lors se tournãt vers Clidamã: Ie sçay le respect que ie vous doy, mais ie ressẽs aussi le pouuoir qu'Amour a sur moy. Si le destin vous a donné à Syluie, sa beauté est celle qui m'a acquis: iugez lequel des deux dons luy doit estre plus agreable. Climadan vouloit rẽpõdre, quãd Amasis luy dit: Mõ fils, vous auriez raisõ de vous douloir, si on alteroit nos ordõnãces, mais on ne les interesse nullemẽt: il vous a esté cõmandé de seruir Syluie, & non pas deffendu aux autres. Les senteurs rendẽt plus d'odeur, estant esmeuës.
" Vn amant aussi ayant vn riual, rend plus de tesmoignages de ses merites. Ainsi ordonna Amasis : & voila Syluie bien seruie : car Guyemants n'oublioit chose que son affection luy commandast, & Clidaman, à l'ennui, s'estudioit de paroistre encore plus soigneux. Mais sur tout Ligdamõ la seruoit auec tãt de discretiõ, & de respect, que le plus souuẽt il ne l'osoit aborder, pour ne donner cognoissance aux autres de son affection : & à mon gré son seruice estoit bien autant aymable que nul des autres: Mais certes vne fois il faillit de perdre patience. Il aduint qu'Amasis se trouua entre les mains vne éguille faite en façon d'espée, dont Syluie auoit accoustumé de se releuer, & accõmoder le poil, & voyant Clidaman assez pres d'elle, elle la luy
don

donna pour la porter à sa maistresse : mais il la garda tout le iour, afin de mettre Guyemants en peine. Il ne se doutoit point de Ligdamon: & voyez comme bien souuent on blesse l'vn pour l'autre ; car le poison qui fut preparé pour Guyemants toucha tant au cœur à Ligdamon, que ne pouuant le dissimuler, afin de n'en donner cognoissance, il se retira en son logis, où apres auoir quelque temps enuenimé son mal par ses pensers, il print la plume, & m'escriuit tels vers:

MADRIGAL,
SVR L'ESPEE DE SYLVIE
ENTRE LES MAINS
de Clidaman.

Amour en trahison
D'vne meurtriere espée,
Mais non pas sans raison,
De mon bon-heur l'esperance a coupee:
Car ne pouuant payer
Ma grande seruitude,
Par vn digne loyer,
Qui l'excusast de son ingratitude,
Il veut me traiter finement,
Plustost en soldat qu'en amant.

ET AV BAS DE CES VERS
il adiousta ces paroles:

Il faut aduouër, belle Leonide, que Syluie fait comme le Soleil, qui iette indifferemment ses rayons sur les choses plus viles, aussi bien que sur les plus nobles.

Luy-mesme m'apporta ce papier, & ne peus, quoy que ie m'y estudiasse, y rien entẽdre, ny tirer de luy autre chose, sinon que Syluie luy auoit donné vn grand coup d'espée: & me laissant s'en alla le plus perdu hõme de

me de la terre. Voyez comme Amour est artificieux blesseur, qui auec de si petites armes fait de si grands coups. Il me fascha de le voir en cet estat, & pour sçauoir s'il y auoit quelque chose de nouueau, i'allay trouuer Siluie: mais elle me iura qu'elle ne sçauoit que ce pouuoit estre : en fin ayant demeuré quelque temps à relire ces vers, tout à coup elle porta la main à ses cheueux, & n'y trouuãt sõ poinçõ, elle se mit à sousrire, & & dit que son poinçon estoit perdu, & que quelqu'vn l'auoit trouué, & qu'il falloit que Ligdamõ le luy eust recogneu. A peine m'auoit-elle dit cela, que Clidamã entra dans la sale auec ceste meurtriere espee en la main. Ie la suppliay de ne la luy laisser plus, ie verray, dit-elle, sa discretion, puis i'vseray du pouuoir que ie doy auoir sur luy. Elle ne faillit pas à son dessein : car d'abord elle luy dit: Voila vne espee qui est à moy. Il respõdit: aussi est biẽ celuy qui la porte. Ie la veux auoir, dit-elle. Ie voudrois, respondit-il, que vous voulussiez de mesme tout ce qui est à vous. Ne me la voulez vous pas rendre, dit la Nimphe? Cõmẽt, repliqua t'il, pourrois ie vouloir quelque chose, puis que ie n'ay point de volõté? Et, luy dit-elle, qu'auez vous fait de celle que vous auiez? Vous me l'auiez rauie, dit-il, & à cette heure elle est chãgee en la vostre. Puis dõc, cõtinua t'elle, que vostre volõté n'est que la miẽne, vous me rẽdrez ce poinçõ, parce que ie le veux. Puis, dit-il, que ie veux cela mesme que vous voulez, & que vous voulez auoir ce poinçon, il faut par necessité que ie le vueille auoir aussi. Siluie se sousrit vn peu, mais en fin, dit-elle, ie veux que vous me le dõniez. Et moy aussi, dit-il, ie veux que vous me le donniez. Alors la Nimphe estẽdit la main & le prit. Ie ne vous refuseray iamais, dit-il, quoy que vueillez m'oster, & fut ce le cœur encores vne fois. Ainsi Syluie receut sõ espee, & i'escriuis ce billet à Ligdamõ.

BILLET

BILLET DE LEONIDE
à Ligdamon.

LE bien que sãs le sçauoir on auoit fait à vostre riual, le sçachant luy a esté rauy : iugez en quel terme sont ses affaires, puis que les faueurs qu'il a, procedent d'ignorance, & les defaueurs de deliberation.

Ainsi Ligdamon fut guery, non pas de la mesme main, mais du mesme fer qui l'auoit blessé. Cepẽdant l'affection de Guyemants vint à telle extremité, que peut-estre ne deuoit-elle riẽ à celle d'Aristandre: d'autre costé Clidamã, sous la couuerture de la courtoisie auoit laissé couler en son ame vne tres-ardãte & tres-veritable Amour. Apres auoir entre-eux plusieurs fois essayé à l'enuy, qui seroit plus agreable à Syluie, & cogneu qu'elle les fauorisoit, & defauorisoit egalemẽt, ils se resolurẽt vn iour parce que d'ailleurs ils s'entre-aimoyent fort de sçauoir qui des deux estoit le plus aimé, & vindrent pour cet effet à Syluie, de laquelle ils eurent de si froides responses, qu'ils n'y peurent asseoir iugement. Alors par le cõseil d'vn Druyde, qui peut-estre se faschoit de voir deux telles personnes perdre si inutilement le temps, qu'il pouuoient bien mieux employer pour la deffense des Gaules, que tant de Barbares alloient inondans, ils vindrent à la fontaine de la verité d'Amour. Vous sçauez quelle est la proprieté de ceste eau, & cõme elle declare par force les pensees plus secrettes des Amants: car celuy qui y regarde dedans, y voit sa Maistresse, & s'il est aimé, il se voit aupres, & si elle en aime quelqu'autre, c'est la figure de celuy-là qui s'y voit. Or Clidaman fut le premier qui s'y presẽta, il mit le genoüil en terre, baisa le bord de la fontaine, & apres auoir supplié le Demon au lieu de luy estre plus fauorable qu'à Da-

mon,il se panche vn peu en dedans:incontinent Syluie s'y presēte si belle & admirable,que l'Amāt transporté se baissa pour luy baiser la main,mais son cōtētement fut bien changé,quand il ne vid persōne pres d'elle.Il se retira fort troublé, apres y auoir demeuré quelque temps,& sans en vouloir dire autre chose, fit signe à Guyemants,qu'il y esprouuast sa fortune. Luy auec toutes les ceremonies requises ayant fait sa requeste,ietta l'œil sur la fontaine:mais il fut traité cōme Clidamā, parce que Syluie seule se presenta,bruslant presque auec ses beaux yeux l'onde qui sembloit rire autour d'elle. Tous deux estonnez de cette rencōtre,en demanderent la cause à ce Druyde,qui estoit tres-grād magicien.Il respondit que c'estoit, d'autant que Syluie n'aimoit encore personne,comme n'estant point capable de pouuoir estre bruslee, mais de brusler seulement. Eux qui ne se pouuoient croire tant des fauorisez,parce qu'ils s'y estoient presentez separez,y retournerent tous deux ensemble: & quoy que l'vn & l'autre se panchast de diuers costez: si est-ce que la Nymphe y aparut seule. Le Druyde en sousriāt les vint retirer, leur disant qu'ils creussent pour certain n'estre point aimés, & que se pancher d'vn costé & d'autre ne pouuoit representer leur figure dās ceste eau: car il faut,disoit-il, que vous sçachiez,que tout ainsi que les autres eaux representent les corps qui luy sont deuant,celle-cy represente les esprits.

Or l'esprit qui n'est que la volōté,la memoire,& le iugement,lors qu'il aime,se trāsforme en la chose ay-
" mee: & c'est pourquoy lors que vous vous presentez
" icy,elle reçoit la figure de vostre esprit, & non pas de
" vostre corps,& vostre esprit estant changé en Siluie,il represente Siluie,& non pas vous: Que si Siluie vous aimoit,elle seroit changee aussi biē en vous,que vous

en

en elle : & ainsi representāt vostre esprit vous verriez Siluie, & voyāt Siluie changee, comme ie vous ay dit, par cét Amour, vous-vous verriez aussi. Climadā estoit demeuré fort attētif à ce discours, & considerant que la conclusiō estoit vne asseurāce de ce qu'il craignoit le plus, de colere mettant l'espee à la main, en frappa deux ou trois coups de toute sa force sur le marbre de la fontaine : mais son espee ayant au cōmencemēt resisté, en fin se rompit par le millieu, sans laisser presque marque de ses coups : & parce qu'il estoit resolu en toute façon de rompre la pierre, imitant en cela le chien en colere, qui mord le caillou que l'on luy iette, le Druyde luy fit entendre qu'il se trauailloit en vain, d'autant que cét enchantement ne pouuoit prendre fin par force : mais par extremité d'Amour: que toutesfois s'il vouloit le rendre inutile, il en sçauoit le moien. Clidamā nourrissoit pour rareté dans de grandes cages de fer, deux Lyons, & deux Licornes, qu'il faisoit bien souuent combattre contre diuerses sortes d'animaux. Or ce Druyde les luy demanda pour gardes de ceste fontaine, & les enchanta de sorte, qu'encor qu'ils fussent mis en liberté, ils ne pouuoient abandonner l'entree de la grotte, sinon quand ils alloient chercher à viure: car en ce tēps-là, il n'y en demeuroit que deux, & depuis n'ont fait mal à personne qu'à ceux qui ont voulu essayer la fontaine, mais ils assaillent ceux-là auec tant de furie, qu'il n'y a point d'apparence que l'on s'y hazarde, car les Lyons sont si grands & affreux, ont les ongles si longs & si trenchans, sont si legers & adroits, & si animez à ceste deffense, qu'ils font des effects incroyables. D'autre costé les Licornes ont la corne si pointuë & si forte, qu'elles perceroient vn rocher, & heurtent auec tant de force, & de vistesse, qu'il n'y a personne

personne qui les puisse euiter. Aussi tost que ceste garde fut ainsi disposee, Clidaman & Guyemãts partirent si secrettement, qu'Amasis ny Syluie n'ẽ sceurẽt rien, qu'ils ne fussẽt desia biẽ loing. Ils allerẽt trouuer Meroüé & Childeric: car on nous a dit depuis, que se voyãts égalemẽt traitez de l'Amour, ils voulurẽt essayer, si les larmes leur seroiẽt également fauorables. Ainsi, gentil Berger, nous auons perdu la cõmodité de ceste fõtaine, qui découuroit si biẽ les cachettes des pẽsees trompeuses, que si tous eussent esté comme Ligdamõ, ils ne nous l'eussẽt pas fait perdre: car lors que ie sceus que Clidamã & Guyemãts s'y en alloiẽt, ie luy cõseillay d'estre le tiers, m'asseurãt qu'il seroit plus fauorisé: mais il me fit vne telle responce. Belle Leonide, ie cõseilleray tousiours à ceux qui sont en doute de leur bien, ou de leur mal, qu'ils hazardẽt quelquesfois d'en sçauoir la verité: mais ne seroit-ce folie à celuy qui n'a iamais peu conceuoir aucune esperance de ce qu'il
" desire, de rechercher vne plus seure cognoissance de
" son desastre? Quant à moy ie ne suis point en doute, si
" la belle Syluie m'aime, ou non, ie n'en suis que trop asseuré, & quand ie voudray en sçauoir d'auantage, ie ne le demãderay iamais qu'à ses yeux, & à ses actions. Depuis ce temps-là son affection est allé croissant tout ainsi que le feu où l'on met du bois: car c'est le propre de la pratique, de rendre ce qui plaist plus agreable, & ce qui ennuye plus ennuyeux: Et Dieu sçait, comme ceste cruelle l'a tousiours traité. Le momẽt est à venir, auquel elle ne l'a iamais voulu voir sans desdain, ou
" cruauté: & ne sçay quant à moy, comme vn homme
" genereux a eu tant de patience, puis qu'en verité les
" offenses qu'elle luy a faites, tiennent plustost de l'outrage que de la rigueur.

Vn iour qu'il la rencontra qu'elle s'alloit promener

ner seule auec moy, parce qu'il a la voix fort agreable,& que ie le prieray de chanter,il dit tels vers:

CHANSON.
SVR VN DESIR.

QVEL est ce mal qui me trauaille,
Et ne veut me donner loisir
De trouuer remede qui vaille?
Helas! c'est vn ardant desir,
Qui comme vn feu tousiours aspire
Au lieu plus haut & mal-aisé:
Car le bien que plus ie desire,
C'est celuy qui m'est refusé.

Ce desir eut dés sa naissance,
Et pour sa mere & pour sa sœur,
Vne temeraire esperance,
Qui presque le fit possesseur:
Mais comme le cœur d'vne femme
N'est pas en amour arresté,
Le desir me demeure en l'ame,
Bien que l'espoir m'en soit osté.

Mais si l'esperance est esteinte,
Pourquoy, Desir, t'efforces-tu
De faire vne plus grande atteinte?
C'est que tu n'as de la vertu,
Et comme elle est tousiours plus forte,
Et sans faueurs & sans appas,
Quoy que l'esperance soit morte,
Desir pourtant tu ne meurs pas.

Il n'eust point si tost acheué, que Syluie reprit ainsi : Hé ! dites moy,Ligdamon,puis que ie ne suis pas cause de vostre mal , pourquoy vous en prenez vous à moy ? C'est vostre desir que vous deuez accuser:car c'est luy qui vous trauaille vainement:Le paf-

ſionné Ligdamon reſpondit:Le deſir eſt celuy certes
qui me tourmente : mais ce n'eſt pas luy qui en doit
eſtre blaſmé,c'eſt ce qui le fait naiſtre,ce ſont les ver-
tus & les perfections de Siluie.Si les deſirs,repliqua-
» elle,ne ſont deſreglez,ils ne tourmentent point , &
» s'ils ſont deſreglez,& qu'ils tranſportent au delà de
» la raiſon , ils doiuent naiſtre d'autre objet que de la
» vertu,& ne ſont point vrays enfans d'vn tel pere,puis
» qu'ils ne luy reſſemblent point.Iuſques icy,repondit
» Ligdamõ, ie n'ay point ouy dire que l'on deſauoüaſt
vn enfant pour ne reſſembler à ſon pere:& toutesfois
les extremes deſirs ne ſont point contre la raiſon:car
n'eſt-il pas raiſonnable de deſirer toutes choſes bon-
» nes ,ſelon le degré de leur bonté?& par ainſi vne ex-
» treme beauté ſera raiſonnablement aimee en extre-
» mité:que s'il les faut en quelque choſe blaſmer , on
» ne ſçauroit dire qu'ils ſoyent contre raiſon:mais ou-
» tre la raiſon. Cela ſuffit , repliqua ceſte cruelle,ie ne
ſuis point plus raiſonnable que la raiſon:C'eſt pour-
quoy ie ne veux aduoüer pour mien ce qui l'outre-
paſſe.A ce mot,pour ne luy laiſſer le moyen de luy re-
ſpondre , elle alla rencontrer quelques-vnes de ſes
compagnes qui nous auoyent ſuiuies.

Vne fois qu'Amaſis reuenoit de ce petit lieu de
Mõt briſon,où la beauté des iardins &la ſolitude l'a-
uoiẽt plus lõg-tẽps arreſtee qu'elle ne pẽſoit,la nuict
la ſurprit en reuenant à Marcilly:Et parce que le ſoir
eſtoit aſſez fraiz,ie luy allois demandant par les che-
mins ,expreſſemẽt pour le faire parler deuãt ſa Mai-
ſtreſſe,s'il ne ſẽtoit point la fraiſcheur&l'humidité du
ſerain.A quoy il me reſpondit,qu'il y auoit lõg-tẽps,
que le froid,ny le chaud exterieur ne luy pouuoient
guiere faire de mal,& luy demandant pourquoy, &
qu'elle eſtoit ſa recepte:A l'vn,me reſpõdit-il,i'oppo-
ſe

ſe mes deſirs ardents, & à l'autre mon eſpoir gelé. Si cela eſt, luy repliquai-ie ſoudain, d'ou viēt que ie vous oys ſi ſouuēt dire que vous bruſlez, & d'autrefois que vous gelés? Ah! me reſpondit il auec vn grād ſouſpir, courtoiſe Nymphe, le mal dont ie me plains, ne me tourmente pas par dehors, c'eſt au dedans, & encores ſi profondemēt, que ie n'ay cachette en l'ame ſi reculee, où ie n'en reſsente la douleur. Car il faut que vous ſçachiez, qu'en tout autre, le feu, & le froid ſont incompatibles enſemble : mais moy i'ay dans le cœur continuellemēt le feu allumé, & la froide glace, & en reſſens sās ſoulagemēt la ſeule incōmodité. Syluie ne tarda plus lōguement à luy faire reſsētir ſes cruautez accouſtumees que iuſqu'à la fin de cette parole. Encores crois-ie qu'elle ne luy dōna pas meſme du tout le loiſir de la proferer, tant elle auoit d'enuie de luy faire eſprouuer ſes pointures, veu que ſe tournāt vers moy, comme ſouſriant, elle dit, en panchant deſdaigneuſement la teſte de ſon coſté : O que Ligdamō eſt heureux d'auoir, & le chaud, & le froid quād il veut, pour le moins, il n'a pas dequoy ſe plaindre, n'y de reſſentir beaucoup d'incommodités : car ſi la froideur de ſō eſpoir le gele, qu'il ſe rechauffe en l'ardeur de ſes deſirs: que ſi ſes deſirs trop ardents le bruſlent, qu'il ſe refroidiſſe aux glaçōs de ſes eſpoirs. Il eſt biē neceſſaire, belle Siluie, reſpōdit Ligdamon, que i'vſe de ce remede pour me maintenir; autremēt il y a lōg temps que ie ne ſerois plus : mais c'eſt bien peu de ſoulagement à vn ſi grand feu. Tant s'en faut, la cognoiſſance de ces choſes m'eſt vne nouuelle bleſſeure qui m'offenſe, d'autant plus qu'en la grādeur de mes deſirs, ie cognoy leur impuiſſance, & en leur impuiſſance leur grādeur. Vous figurerez, repliqua la Nymphe, voſtre mal tel que vous voudrez, ſi ne croiray ie

iamais que le froid estãt si pres du chaud,& le chaud si pres du froid,l'vn ny l'autre permette à son voisin d'offenser beaucoup. A la verité,respõdit Ligdamon, me faire brusler & geler en mesme tẽps,n'est pas vne des moindres merueilles qui procedent de vous:mais celle-cy est biẽ plus grande,que c'est de vostre glace, que procede ma chaleur,&de ma chaleur vostre glace. Mais il est encor plus merueilleux de voir qu'vn hõme puisse auoir de semblables imaginations,adiousta la Nymphe:car elles conçoiuẽt des choses tãt impossibles,que celuy qui les croiroit,pourroit estre autant taxé de peu de iugemẽt,que vous en les disant,de peu de verité. I'aduouë,respondit-il,que mes imaginatiõs conçoiuẽt des choses du tout impossibles : mais cela procede de mon trop d'affection,& de vostre trop de cruauté:& comme cela est vn de vos moindres effets, aussi ce que vous me reprochez , n'est vn de mes moindres tourments. Ie croy, adiousta-elle, que vos
„ tourmẽs,& mes effects,sont en leur plus grãde force
„ en vos discours. Mal-aisement respondit Ligdamon,
„ pourroit-on biẽ dire ce qui ne se peut bien ressentir.
„ Mal-aisémẽt,repliqua la Nymphe,peuuẽt auoir cognoissance le sentimẽt des vaines idées d'vne malade imagination. Si la verité,adiousta Ligdamon,n'accõpagnoit ceste imaginatiõ,à peine aurois-ie tãt de besoin de vostre cõpassiõ. Les hõmes, respõdit la Nymphe,fõt leurs trophées de nostre hõte. Ne fissiez vous point mieux,respondit-il,les vostres de nostre perte? Ie ne vis iamais repliqua Syluie,des personnes tant perduës, qui se trouuasent si bien que vous faites tous.

Plus ie vous racõte des cruautez de ceste Nymphe, & des patiẽces de Ligdamon,& plus il m'en reuiẽt en la memoire. Quãd Clidamã s'en fut allé,cõme ie vous ay dit, Amasis voulut luy enuoyer apres luy,la plus-

part

part des ieunes Cheualiers de ceste contree, sous la charge de Lindamor, afin qu'il fust tenu de Meroüé pour tel qu'il estoit. Entre autres Ligdamõ cõme tres-gẽtil Cheualier, n'y fut point oublié: mais ceste cruelle ne voulut iamais luy dire adieu, feignãt de se trouuer mal: luy toutesfois qui ne s'en vouloit point aller sãs qu'elle le sceut en quelque sorte, m'escriuit tels vers:

SVR VN DEPART.

AMour, pourquoy, puis que tu veux
Que ie brusle de tant de feux,
Faut-il que i'esloigne Madame?

Ie luy respondis:

POur faire en elle quelque effait,
Ne sçais-tu qu'en la cendre naist
Le Phenix qui meurt en la flamme.

Il eust esté trop heureux de ceste responce: mais ceste cruelle m'ayant trouué que i'escriuois, & ne voulant, ny luy faire du bien, ny permettre qu'autre luy en fit, me rauit la plume à toute force de la main, me disant que les flatteries que ie faisois à Ligdamon, estoient cause de la continuation de ses folies, & qu'il auoit plus à se plaindre de moy, que d'elle. Pour la fin elle luy escriuit.

RESPONSE DE SYLVIE.

LE Phenix de la cendre sort,
Parce qu'en la flamme il est mort.
L'absence en l'Amour est mortelle,
Si la presence n'a rien peu,
Iamais par le froid n'est rompu
Le glaçon qu'vn feu ne degelle.

Vous pouuez penser auec quel contentement il partit. Il fut fort à propos pour luy d'auoir accoustu-

me de longue main semblables coups, & qu'il se ressouuint, que les deffaueurs qui partent de celles que l'on sert, doiuent le plus souuét tenir lieu de faueurs. Et me souuient que sur ce discours, il se disoit le plus heureux Amãt du mõde puis que les ordinaires deffaueurs qu'il receuoit de Syluie, ne pouuoiét le mettre en doute, qu'elle n'eust beaucoup de memoire de luy, & qu'elle ne le recogneust pour son seruiteur, & que puis qu'elle ne traittoit point de ceste sorte auec les autres, qui ne luy estoient point particulierement affectionnez, il se faisoit croire que ceste monnoye estoit celle, dont elle payoit ceux qui estoient à elle, & que telle qu'elle estoit, il la falloit cherir, puis qu'elle auoit ceste marque: & sur ce suiet il m'enuoya ces vers auant que partir:

SONNET.

Elle le veut ainsi ceste beauté supreme,
Que ce soit impossible, & non ce que ie puis,
Que luy fasse l'essay de ce que ie luy suis:
Et bien elle le veut, & ie le veux de mesme.

En fin elle verra que mon amour extreme,
En sa source ressemble à la source du puis.
Car plus elle voudra m'espuiser par ennuis,
Et plus elle verra qu'infiniment ie l'ayme.

La source qui produit ma belle affection,
Est celle-là sans plus de sa perfection,
Eternelle en effect, comme elle est eternelle.

Donc essays rigoureux de mon cruel destin,
Puisez incessamment, mon amour est sans fin,
Et plus vous puiserés, plus elle sera belle.

Leonide eust continué son discours, n'eust esté que de loing elle vid venir Galathee, qui apres auoir demeuré lõguement seule, & ne pouuãt plus lõg téps se

priuer de la veuë du Berger, s'estoit habillee le mieux à son aduãtage, que son miroir luy auoit sçeu cõseiller, & s'en venoit sans autre compagnie que du petit Meril. Elle estoit belle & biẽ digne d'estre aimée d'vn cœur qui n'eust point eu d'autre affection. En ce mesme tẽps pour la cõfusion que l'eau auoit mise en l'estomach de Celadon, il se trouua fort mal : de sorte qu'à l'abord de la Nymphe, ils furẽt contraints de se retirer, & le Berger peu apres se mit au lict, où il demeura plusieurs iours tõbant & se releuant de ce mal sans pouuoir estre, ny bien malade, ny bien guery.



LE QVATRIESME LIVRE
DE LA PREMIERE
Partie d'Astrée.

GALATHEE, qui estoit attainte à bon escient, tãt que la maladie de Celadon dura, ne bougea presque d'ordinaire d'aupres de son lict, & quand elle estoit contrainte de s'en éloigner pour reposer, ou pour quelqu'autre affaire, elle y laissoit le plus souuent Leonide, à qui elle auoit donné charge de ne perdre vne seule occasion de faire entendre au Berger sa bonne volonté, croyant que par ce moyen elle luy feroit en fin esperer, ce que sa condition luy deffendoit. Et certes Leonide ne la trompoit nullement : car encore qu'elle eust bien voulu que Lindamor eust esté satisfaict, toutesfois elle qui attendoit tout son auancement de Galathée, n'auoit nul plus grand dessein que de luy complaire,

Mais Amour, qui se ioüe ordinairement de la prudence des Amans, & se plaist à conduire ses effects au rebours de leurs intentions, rendit par la conuersation du Berger. Leonide plus necessiteuse d'vn qui parlast pour elle, qu'autre qui fust en la trouppe : car l'ordinaire veuë de ce Berger, qui n'auoit faute de nulle de ces choses qui peuuent faire aimer, luy fit recognoistre que la beauté a de trop secrettes intelligẽces auec nostre ame pour la laisser si libremẽt approcher de ses puissances, sans soupçon de trahison. Le Berger s'en
» apperceut assez-tost, mais l'affection qu'il portoit à A-
» strée, encore qu'outragé, si indignemẽt, ne vouloit luy
» permettre souffrir ceste amitié naissante auec patiẽce.
Cela fut cause qu'il se resolut de prendre cõgé de Galathee, dez qu'il commenceroit de se trouuer vn peu moins mal: mais aussitost qu'il luy en ouurit la bouche: Cõmẽt, luy dit elle, Celadõ, receuez-vous si mauuais traittement de moy, que vous vueillez partir de ceans auant que d'estre bien guery? Et lors qu'il luy respondit, que c'estoit de crainte de l'incõmoder, & qu'aussi pour ses affaires, il estoit cõtraint de retourner en sõ hameau, asseurer ses parents, & amis de sa santé: elle l'interrompit, disant: Non, Celadon, n'entrez point en doute que ie sois incommodée, pourueu que ie vous voye acommodé: & quant à vos affaires, & à vos amis, sans moy, de qui semble que la compagnie vous desplaise si fort, vous ne seriez pas en ceste peine, puis que desia vous ne seriez plus. Et me semble, que le plus grand affaire que vous ayez, c'est de satisfaire à l'obligation que vous m'auez, & que l'ingratitude ne sera pas petite, qui me refusera quelques moments de ceste vie, que vous tenez toute de moy. Et puis il ne faut desormais que vous tourniez plus les yeux sur chose si basse que vostre vie passee: il faut que vous lais

laiſſiez vos hameaux, & vos troupeaux, pour ceux qui n'õt pas les merites que vous auez, & qu'à l'aduenir vous leuiez les yeux à moy, qui puis, & veux faire pour vous, ſi vos actiõs ne m'en oſtẽt la volonté. Quoy que le Berger fit ſemblant de n'entendre ce diſcours, ſi le cõprint-il ayſément, & dés lors éuita le plus qu'il luy fut poſſible, de parler à elle particulierement. Mais le déplaiſir que ceſte vie luy rapportoit, eſtoit tel, que perdant preſque patience, vn iour que Leonide l'oyãt ſouſpirer, luy en demanda l'occaſion, puis qu'il eſtoit en lieu où l'on ne deſiroit rien, que ſon cõtentemẽt, il luy reſpondit: Belle Nimphe, entre tous les plus miſerables, ie me puis dire le plus rigoureuſemẽt traité de ma fortune: car pour le moins ceux qui ont du mal ont auſſi permiſſion de s'ẽ douloir, & ont ſoulagemẽt d'eſtre plaints: mais moy ie ne l'oſe faire, d'autãt que mon malheur vient couuert du maſque de ſon contraire: & cela eſt cauſe qu'au lieu d'eſtre plaint, ie ſuis pluſtoſt blaſmé pour homme de peu de iugement: que ſi vous & Galathee ſçauiez quels sõt les amers abſinthes, dõt ie ſuis nourry en ce lieu heureux à la verité pour tout autre que pour moy, ie m'aſſeure que vous auriez pitié de ma vie. Et que faut-il, dit-elle, pour vous ſoulager? Pour ceſte heure, luy dit-il, il ne me faut que la permiſſion de m'en aller. Voulez-vous, repliqua la Nimphe, que i'ẽ parle à Galathee? Ie vous en requiers, reſpõdit-il, par tout ce que vous aimez le plus. Ce ſera donc par vous, dit la Nimphe, en rougiſſant: & ſans tourner la teſte vers luy elle ſortit de la chãbre pour aller où eſtoit Galathee, qu'elle treuua toute ſeule dãs le iardin, & qui deſia commençoit de ſoupçonner qu'il y euſt de l'Amour du coſté de Leonide, luy sẽblãt qu'elle n'auãçoit riẽ en la charge qu'elle luy auoit dõnee, quoy qu'elle ne bougeaſt preſque de tout le iour

d'aupres de luy,parce que sçachaut combiẽ les armes de la beauté du Berger estoient trenchantes, elle iugea bien qu'il en pouuoit blesser aussi bien deux,cõme vne. Toutesfois estãt contrainte de passer par ses mains, elle taschoit de se detromper le plus qui luy estoit possible.Et ainsi continuoit tousiours enuers la Nymphe le mesme visagequ'elle auoit accoustumé,& lors qu'elle la veid venir à elle,elle s'auãça pour s'enquerir cõme se portoit leBerger:&ayãt sceuqu'il estoit au mesme estat qu'elle l'auoit laissé, elle se remit au promenoir: & apres auoir fait quelque pas sans parler,elle se tourna vers la Nymphe,& luy dit:Mais dites moy,Leonide,fut-il iamais vn hõme plus insensible que Celadon,puis que ny mes actiõs, ny vos persuasions ne luy peuuẽt donner ressentimẽt de ce qu'il me doit rendre? Quant à moy,respondit Leonide,ie l'accuse plustost de peu d'esprit, & de faute de courage,que non point de ressentiment; car i'ay opinion qu'il n'a pas le iugemẽt de recognoistre à quoy tendent vos actiõs:que s'il recognoist mes paroles, il n'a pas le courage de pretendre si haut:& ainsi autãt que l'aimant de vos perfections & de vos faueurs le peut esleuer à vous,autant la pesanteur de son peu de merites, & de sa condition le rabaisse: mais il ne faut point trouuer cela estrange, puisque les pommiers portent des pommes, & les chesnes des glans: car chaque chose produit selon son naturel. Aussi que pouuez vous esperer, que produise le courage d'vn villageois, que des desseins d'vn ame ville, & r'abaissee? Ie croy bien respõdit Galathee, que la grande difference de nos conditions luy pourroient donner beaucoup de respect: mais ie ne puis penser s'il recognoist ceste difference, qu'il n'ait assez d'esprit, pour iuger à quelle fin ie le traicte auec tant de douçeurs, si ce n'est qu'il soit desia tant enga-

gé enuers ceste Astrée,qu'il ne s'en puisse plus retirer. Asseurez vous,Madame,repliqua Leonide,que ce n'est point respect,mais sottise,qui le réd ainsi mescognoissant:car ie veux bié aduouër,cóme vous sçauez,qu'asseurement il est vray qu'il aime Astree,mais s'il auoit du iugement,ne la mespriseroit-il pas pour vous, qui meritez sans cóparaison,beaucoup d'auantage?& toutesfois il est si mal-aduisé, qu'à tous les coups que ie luy parle de vous,il ne me respond qu'auec les regrets de l'éloignement de son Astree,qu'il represente auec tãt de desplaisirs,que l'on iugeroit que le seiour qu'il fait ceãs,luy est infinimẽt ennuyeux.Et ce matin mesme l'oyãt souspirer,ie luy en ay demandé la cause : il m'a fait des respõses qui émouuroiẽt des pierres à pitié,& enfin la conclusion a esté, que ie vous requisse qu'il s'en peust aller.Ouy,repliqua Galathee rouge de " colere,& ne pouuãt dissimuler sa ialousie , confessez, " verité,Leonide,il vous a esmeuë.Il est vray,Madame, " il m'a émeuë de pitié,& me sẽble,puis qu'il a tãt d'enuie de s'en aller que vo⁹ ne deuez point le retenir par force:car l'Amour n'entre iamais dãs vn cœur à coups de fouët. Ie n'entends pas repliqua Galathee, qu'il vous ait esmeue de pitié,mais n'en parlons plus,peut-estre quand il sera bien sain,ressentira-il aussi tost les effects,du despit qu'il a fait naistre en moy,que ceux de l'Amour qu'il a produits en vous:cependant pour parler franchement, qu'il se resolue de ne partir point d'icy à sa volonté, mais à la mienne. Leonide voulut respondre:mais la Nymphe l'interrompit. Or sus, Leonide , luy dit-elle , c'est assez,contentez-vous que ie n'en dis pas d'auantage,allez seulement, ma resolution est celle-là. Ainsi Leonide fut contrainte de se taire,&de s'en aller,ressentãt de telle sorte ceste iniure, qu'elle resolut dés lors de se retirer chez Adamas,son oncle,& ne receuoir iamais plus le

soucy des secrets de Galathée:qui en mesme temps appella Syluie qui se promenoit en vn autre allee, toute seule,à qui,cõtre son dessein,elle ne peut s'empescher, en se plaignant de Leonide,de faire sçauoir ce que iusques alors elle luy auoit caché:mais Syluie,encore que ieune, toutesfois pleine de beaucoup de iugemẽt pour s'accõmoder toutes choses , tascha d'excuser Leonide au mieux qu'il luy fut possible, iugeant bien que si sa compagne se despitoit,& que ces choses vinsẽt à estre sceuës,elles ne pouuoient que rapporter beaucoup de hõte à sa maistresse.Et c'est pourquoy elle luy dit apres plusieurs autres propos: Vous sçauez biẽ,Madame,que iamais vous ne m'auez rien descouuert de cest affaire, &toutesfois ie vous en diray de telles particularitez, que vous ne m'ẽ iugerez pas tant ignorante,comme ie le vous ay fait paroistre, mais mõ humeur n'est pas de m'ẽtremettre aux choses où ie ne suis point appellee. Il y a desia quelque tẽps,que voyant ma compagne si assiduë aupres de Celadon,ie soupçõnois que l'Amour en fut cause, & non pas la compassion de son mal,& parce que c'est chose qui nous touche à toutes, ie me resolus áuãt que de luy en parler,d'en estre bien asseuree,& dés lors i'espiay ses actions de plus pres que de coustume, & fis tãt qu'auant-hier ie me mis en la ruelle du lict du Berger,cependãt qu'il dormoit,& peu apres Leonide entra,qui en pousãt la porte,l'esueilla sãs y pẽser:& apres plusieurs discours cõmuns, elle vint à parler de l'amitié qu'il auoit portee à la Bergere Astree,& Astree à luy.Mais, dit elle croyez moy,Berger, que ce n'est riẽ,au prix de l'affectiõ que Galathee vous porte. A moy,dit-il? Ouy, à vous,repliqua Leonide,& n'en faites point tãt l'estonné, vous sçauez combien de fois ie le vous ay dit , encor est-elle plus grande que mes paroles.Belle Nymphe,respõdit le Berger,ie ne

nemerite,ny necroy tãtde bõ-heur:auſſi quel ſeroit sõ deſſein enuers , moy, qui ſuis né Berger,& qui veux viure & mourir tel.Voſtre naiſſance, reprit ma compagne,ne peut eſtre que grande, puis qu'elle a donné cõmencemẽt à tant de perfections.O Leonide, reſpõdit alors leBerger,vos paroles sõt pleines de mocquerie:mais quãd elles ſeroient veritables, auez-vous opiniõ que ie ne ſçache qui eſtGalathee,&qui ie ſuis?Si fais certes,belleNmyphe:&ſçay fort bien meſurer ma petiteſſe,& ſa grandeur à l'aulne du deuoir.Voire,reſpõditLeonide, pẽſez-vous qu'Amour ſe ſerue de meſmes meſures,que les hõmes?cela eſt bõ pour ceux qui veulent vendre ou acheter, mais ne ſçauez vous pas que les dons ne ſe meſurent point,& Amour n'eſtant rien qu'vn don,pourquoy le voudriez vous reduire à l'aulne du deuoir?Ne doutez plus, de ce que ie vous dis,& pour ne mãquer à voſtre deuoir, rẽdez luy autant,& d'Amour,& d'affection,qu'elle vous en donne. Ie vous iure, Madame, que iuſques alors ie m'eſtois figuree queLeonide parloit pour elle meſme,&nefaut point que i'en mente:du commencement ce diſcours m'eſtonna,mais deſpuis voyant auec combien de diſcretion vos actions eſtoient conduites, ie louay beaucoup la puiſſãce que vous auiez ſur elles,ſçachãt bien qu'il eſt plus difficile de cõmander abſolumẽt à ſoymeſme,qu'à tout autre.Ma mignonne, reſpondit Galathée,ſi vous ſçauiez l'occaſiõ que i'ay de rechercher l'amitié de Celadon, vous loüeriez & cõſeilleriez ce meſme deſſein:car vous ſouuient-il de ce Druyde qui nous predit noſtre fortune? I'en ay bonne memoire, reſpondit-elle, il n'y a pas fort long temps.Vous ſçauez,continua Galathee,combien de choſes veritables il vous a predites, & à Leonide auſsi:Or ſçachez que de meſme il m'a aſſeuree,que ſi i'eſpouſois iamais au-

tre

tre que Celadõ,ie serois la plus mal-heureuse persõne de la terre: vous séble-t'il qu'ayant tãt de preuues de la verité de ses predictiõs,ie doiue mespriser celle-cy,qui me touche si fort?Et c'est pourquoy ie trouuois si mauuais que Leonide eust esté si mal aduisee, que de marcher sur mes pas,luy en ayant fait ceste mesme declaratiõ.Madame, respõdit Siluie,n'étrez nullemét en ceste doute: car en verité,ie ne vous ments point, & me semble que vous ne deuez la dépiter d'auãtage, de peur qu'en se plaignãt elle ne descouure ce dessein à quelque autre.M'amie,repõdit Galathee,en l'ẽbrassant, ie ne doute point de ce don vous m'auez asseuree, & vous promets, que ie me conduiray, enuers Leonide, ainsi que vous m'auez conseillee.

Cepédãt qu'elles discouroiét ainsi,Leonide alla retrouuer Celadon,auquel elle racõta de mot à mot les propos que Galathée & elle auoiét eus sur son suiect, & qu'il pouuoit se resoudre, que le lieu où il estoit,a-uoit apparéce d'vne libre demeure:mais que veritablemét c'estoit vne prisõ.Ce qui le toucha si viuement qu'au lieu que sõ mal n'alloit que trainãt, il deuint si violét,que le soir mesme la fieure le reprit,si ardãte que Galathee l'estant allé voir, & le trouuãt si fort empiré,entra fort en doute de sa vie,&plus encore,quand le lẽdemain son mal se rẽdant tousiours plus grand, il leur euanoüit deux ou troisfois entre les bras.Et quoy que ces Nimphes ne l'esloignassét iamais de plusloin que l'vne au cheuet,& l'autre aux pieds de sõ lict,sãs prendre autre repos que celuy que par des sommeils interrõpus, le sommeil extreme leur alloit quelquesfois dérobãt,si est ce qu'il estoit tres-mal secouru,n'y ayant en ce lieu aucune cõmodité pour vn malade,& n'osãt en faire venir d'ailleurs,de peur d'estre descouuertes.Si bien que le Berger courut vne grãde fortune

ne de sa vie,& telle qu'vn soir il se trouua en si grãde extremité,que les Nimphes le tindrẽt pour mort:mais en fin il reuint à soy,& peu apres fit vne tres-grande perte de sang,qui l'affoiblit, de sorte qu'il voulut reposer.Cela fut cause que les Nimphes le laisserẽt seul auec Meril,& s'estans retirees,Siluie toute effrayee de cest accidẽt,s'adressãt à Galathee luy dit:Il me semble Madame,que vous estes pour entrer en vne grãde cõfusiõ,si vous n'y mettez quelque ordre:iugez en quelle peine vo⁹ seriez,si ce Berger se perdoit entre vos mains à faute de secours.Helas!dit la Nimphe,dés l'accroissemẽt de sõ mal i'ay biẽ cõsideré ce que vous dites,mais quel remede y a t'il? Nous sõmes icy entieremẽt despourueuës de ce qui luy est necessaire,&d'ẽ auoir d'ailleurs,quãd il y iroit de ma vie,ie ne le voudrois pas faire, pour la crainte que i'ay,que l'on le sçache ceãs. Leonide,que l'affection faisoit parler plus resolumẽt que Siluie,luy dit:Madame,ces craintes sõt fort bõnes, en ce qui ne touche point la vie de persõne:mais où il y en va,il ne faut point estre tãt cõsideree,ou biẽ preuoir les autres incõueniẽs qui en peuuent naistre.Si ce Berger meurt,auez vous opiniõ que sa mort demeure sans estre sceuë,quand ce ne seroit que pour punitiõ, il faut que vous croyez que le Ciel mesme le descouuriroit:mais prenons toutes choses au pis , & qu'on sçache que ce Berger est ceans, & quoy pour cela?ne pourrez-vous pas couurir vostre dessein de celuy de la compassion , à laquelle nostre naturel nous incline toutes ? & toutesfois s'il vous plaist de vous reposer de cest affaire sur moy , ie m'asseure de le conduire si discrettement,que personne n'en descouurira rien:car,Madame,i'ay,comme vous sçauez, mon oncle Adamas,Prince des Druydes de ceste cõtrée, à qui nul des secrets de nature , ny des vertus des herbes

ne peut estre cachee:il est hõme plein de discretiõ,& iugement, ie sçay qu'il a particuliere inclination à vous faire seruice:si vous l'employez en ceste occasiõ, ie tiés pour certain que le tout reussira à vostre cõtẽtement. Galathee demeura quelque temps sãs respondre: mais Siluie qui voyoit que c'estoit le meilleur expediẽt & preuoyoit que par le moyẽ du sage Adamas, elle diuertiroit Galathee de ceste honteuse vie, respõdit assez promptemẽt, que ceste voye luy sembloit la plus asseuree. A quoy Galathee cõsentit, n'en pouuãt eslire vne meilleure. Il reste, reprit Leonide, de sçauoir, Madame, à fin que ie n'outrepasse vostre cõmandement, que c'est que vous voulez que ie die, ou que ie taise à Adamas? Il n'y a rien, respõdit Siluie, voyãt que Galathee demeuroit interdite, qui oblige tãt à se taire, que de faire paroistre vne entiere fiance: ny rien au contraire qui dispense plus à parler que la meffiãce recogneuë. De sorte qu'il me semble pour rẽdre Adamas secret, qu'il luy faut dire auãt qu'il viẽne, tout ce qu'il pourra descouurir quand il sera icy. Ie suis, respondit Galathee, tãt hors de moy, qu'à peine sçay-ie ce que ie dis. C'est pourquoy ie remets toute chose à vostre discretion. Ainsi partit Leonide auec dessein, quoy que la nuict fust au commencement fort obscure, de ne s'arrester qu'elle ne fust chez son oncle, de qui la demeure estoit sur le panchant de la montagne de Marcilly, assez pres des Vestalles & Druydes de Laigneu: mais son voyage fut beaucoup plus long qu'elle ne se pensoit, car arriuant sur la pointe du iour, elle sceut qu'il estoit allé à Feurs, & qu'il n'en reuiẽdroit de deux, ou trois iours: qui fut cause que sans s'y arrester beaucoup, elle en prit le chemin, tant lassé toutesfois, que n'eust esté le desir de la guerison du Berger, qui ne luy donnoit nul repos, sans doute elle

eust

eust attendu Adamas chez luy, où elle ne fit que se reposer enuiron vne demie heure, parce que n'estant accoustumée à ce trauail, elle le trouuoit fort difficile, & lors qu'il luy sembla de s'estre assez refraichie, elle partit seule cóme elle y estoit venuë. Mais à peine auoit-elle fait vne lieuë, qu'elle vid venir de loin par le mesme chemin qu'elle auoit fait vne Nimphe toute seule, que peu apres elle cogneut pour estre Syluie: ceste rencótre ne luy dóna pas vn petit sursaut, croyant que elle luy vint annoncer la mort de Celadó, mais ce fust tout au cótraire: car elle sceut par elle, que depuis son depart il auoit fort bien reposé, & qu'à son resueil il s'estoit trouué sans fieure: qu'à ceste occasió Galathee l'auoit fait incótinét partir pour la r'attraper, afin de l'en aduertir, & de luy dire que le Berger estant en si bon estat, il n'estoit pas de besoin d'amener Adamas, ny de luy découurir leurs affaires. Il seroit bien malaisé de representer quel fut le cótétemét de Leonide, oyát la gerisó du Berger qu'elle aimoit. Et apres en auoir loüé Dieu, elle dit à sa compagne. Puis ma sœur, que ie recognois suiuant les discours que vous me tenez, que Galathee ne vous a point celé le dessein que elle a touchant ce Berger, il faut que ie vous en parle franchement, & que ie vous die, que ceste sorte de vie me deplait infiniment, & que ie la trouue fort hóteuse, & pour elle, & pour nous: car elle en est tellement passionnée, que quelque mespris que ce Berger fasse d'elle, elle ne s'en peut distraire, & a tellement deuant les yeux les predictions d'vn certain Druyde, qu'elle croit tout son bon-heur dependre de cest Amour, & c'est le bó que suiuant l'humeur des Amans, elle iuge Celadon tant aimable, qu'elle croit chacun le deuoir aymer autant qu'elle, comme si tous le voyoiét de ses mesmes yeux: & c'est là mó grief: car elle est deuenuë

si ialouse de moy, qu'à peine me peut elle souffrir aupres de luy. Or ma sœur, si ceste vie vient à se sçauoir, cõme il n'ẽ faut point douter, puis qu'il n'y a rien de si secret qui ne se descouure, iugez que c'est qu'on dira de nous, & quelle opinion nous auriõs de quelqu'autre, à qui sẽblable chose fut arriuee, i'ay fait tout ce qui m'a esté possible pour l'en distraire: mais ç'à esté sans effect: C'est pourquoy ie suis resoluë de la laisser aimer, puis qu'elle veut aimer, pourueu que ce ne soit point à nos despẽs. Ie vous fais tout ce discours, pour vous dire qu'il me sẽbleroit tres-à propos, d'y chercher quelque bon remede, & que ie ne voy point vn moyen plus aisé, que par l'entremise de mõ oncle, qui en viendra bien à bout par son conseil, & par sa prudence. Ma sœur, respondit Syluie, ie louë infiniment vostre dessein, & pour vous donner commodité de cõduire Adamas vers elle, ie m'en retourneray d'icy, & diray que i'ay esté chez Adamas, & que ie n'ay trouué, ny vous, ny luy. Il sera dõc à propos, respõdit Leonide, que nous allions nous reposer dans quelque buisson, afin qu'il sẽble que vous m'ayez cherchee plus longtẽps, aussi biẽ suis ie si lasse qu'il faut que ie dorme vn peu, si ie veux acheuer mon voyage. Allons, ma sœur, repliqua Siluie, & croyez que vous ne faites peu pour vous, d'oster Celadon d'entre nous: car ie preuoy bien à l'humeur de Galathée, qu'auec le tẽps il vous raporteroit beaucoup de desplaisir, A ce mot elles se prirẽt par la main, & regardãt où elles pourroient passer vne partie du iour elles virent vn lieu de l'autre costé de Lignon, qui leur sẽbla si à propos, que passant sur le põt de la Boteresse, & laissant Bonlieu seiour des Druydes & Vestales à main gauche, & descẽdant le lõg de la riuiere, elles vindrẽt se mettre dedãs vn gros buissõ qui estoit tout ioignãt le grãd chemin, de qui l'espaisseur rẽdoit en tout tẽps vn agreable seiour, où apres

auoir choisi l'endroit le plus couuert, elles s'endormirẽt l'vne aupres de l'autre. Et cepẽdant qu'elles reposoient, Astrée, Diane, & Philis vindrent de fortune cõduire leurs troupeaux en ce mesme lieu, & sans veoir les Nymphes, s'assirent aupres d'elles, & parce que les amitiez qui naissent en la mauuaise fortune sont bien plus estroittes & serrees, que celles qui se conçoiuẽt dans le bon-heur: Diane qui s'estoit liée d'amitié auec Astree & Philis, depuis le desastre de Celadon, leur portoit tãt de bonne volonté, & elles à elle, que presque de tout le iour elles ne s'abandonnoient: & certes Astree auoit bien besoin de cõsolation puis que presque au mesme tẽps elle perdit Alcé, & Hippolyte ses pere, & mere: Hippolite pour la frayeur qu'elle eut de la perte d'Astrée, lors qu'elle tõba dedans l'eau & Alcé pour le desplaisir de la pertede sa chere cõpagne: qui toutefois fut à Astrée vn foible soulagemẽt, pouuant plaindre la perte de Celadõ sous la couuerture de celle de sõ pere, & de sa mere: & cõme ie vous ay dit, Diane, fille de la sage Bellinde, pour ne mãquer au deuoir de voisinage l'allant plusieurs fois visiter, trouua son humeur si agreable, & Astrée la sienne, & Philis celle de toutes deux, qu'elles se iurerẽt ensẽble vne si estroite amitié, que iamais depuis elles ne se separerent: & ce iour auoit esté le premier, qu'Astree estoit sortie de sa cabane. De sorte que les deux fidelles cõpagnes se trouuerent auec elle, mais elle ne fust plustost assise, qu'elle n'aperceut de loin Semire, qui la venoit trouuer. Ce Berger auoit esté long-temps amoureux d'Astrée, & ayant recogneu qu'elle aimoit Celadon, il auoit esté cause de leur mauuais mesnage, s'estant persuadé qu'ayant chasſé Celadon, il obtiendroit aisément son lieu: il s'en venoit la trouuer, afin de cõmẽcer sõ dessein: mais il fut fort deceu: Car Astrée ayant

recogneu sa finesse,conceut vne haine si grande contre luy,qu'aussi-tost qu'elle l'apperceut, se mettant la main sur les yeux,pour ne le veoir, elle pria Philis de luy dire de sa part,qu'il ne se presentast iamais à elle: & ces paroles furent proferees auec vn certain changement de visage,& d'vne si grãde vehemẽce,que ses compagnes y recogneurẽt biẽ vne tres-grãde animosité,qui fit auãcer plus prõptemẽt Philis vers le Berger. Quãd il ouyt ce message, il demeura tellement cõfus en sa pẽsee,qu'il sẽbloit estre immobile. Enfin vaincu & contraint par la cognoissance de son erreur , il luy dit:Discrette Philis,i'aduouë que le ciel est iuste,de me donner plus d'ennuy qu'vn cœur n'est capable de supporter:puis qu'encor ne peut-il esgaler son chastimẽt à mõ offencé,ayãt esté cause de faire rõpre la plus belle & la plus entiere amitié qui ait iamais esté.Mais afin que les Dieux ne me punissent point plus rigoureusement,dites à ceste belle Bergere,que ie demande pardon,& à elle,& aux cendres de Celadon,l'asseurãt que l'extreme affectiõ que ie lui ay portée,a sãs plus esté la cause de ceste sãté:que loin d'elle,& de ses yeux,à bon droict courroucez,i'iray plaignant toute ma vie.A ce mot il s'en alla tant desolé que son repẽtir toucha Philis de quelque pitié.Et estãt reuenuë vers ses compagnes,leur redit ce que le Berger auoit respondu. Helas!ma sœur dit Astree,i'ay plus d'occasion de fuyr ce meschant,que ie n'ay pas de pleurer:iugez par là, si ie le dois faire , c'est luy sans plus qui est cause de tout mon ennuy.Cõment,ma sœur,dit-elle,Semire est cause de vostre ennuy?A-t'il tant de puissance sur vous?si i'osois vous racõter sa meschanceté,dit Astrée,& mõ imprudence,vous diriez qu'il a vsé de plus grand artifice , que l'esprit le plus cauteleux sçauroit iamais inuenter. Diane qui recogneut que c'estoit à son occasion

casion qu'elle n'en parloit pas plus clairement à Philis, pour n'y auoir encore que 8. ou dix iours qu'elles se hantoient si familierement, leur dit, que ce n'estoit pas son dessein de leur apporter de la contrainte. Et vous belle Bergere, dit-elle se tournant vers la triste Astrée, me donnerez occasion de croire, que vous ne m'aimez pas, si vous vsez moins librem͠et enuers moy, que enuers Philis, puis qu'encore qu'il n'y ait pas si long-temps, que i'ay le bien de vostre conuersation, si ne deuez-vous moins estre asseuree de mon affection que de la sienne. Philis alors luy respondit: Ie m'asseure qu'Astree parlera tousiours deuant vous aussi franchement que deuant elle-mesme, son humeur n'estãt pas, d'estre amie à moitié: & depuis qu'elle s'est iuree telle, il n'y a plus de cachette en son ame. Il est certain, continua Astrée, & ce qui m'empesche d'en parler d'auantage, ce n'est seulement que remettre le fer dans vne playe, ne sert qu'à l'enuenimer. Si est-ce, repliqua Diane, qu'il faut bien souuent vser du fer pour le guerir: & quant a moy, il me semble que de dire librement son mal à vne amie, c'est luy en remettre vne partie: & si i'osois vous en prier, ce me seroit vne tres-grande satisfaction, de sçauoir qu'elle a esté vostre vie tout ainsi que ie ne feray iamais difficulté de vous raconter la mienne, quand vous en aurez la curiosité. Puis que vous le voulez ainsi, respondit Astree, & que vous auez agreable de participer à mes ennuis: ie veux donc que par apres vous me fassiez part de vos contentements, & que cependant vous me permettiez d'vser de briefueté en ce discours, que vous desirez sçauoir de moy: aussi bien vne histoire si mal-heureuse que la mienne, ne peut plaire que pour estre courte. Et s'estant toutes trois assises en rond, elle reprit la parole de ceste sorte:

HISTOIRE D'ASTREE ET PHILLYS.

CEux qui pensoient que les amitiez,& les haines passassent de pere en fils, s'ils sçauoient qu'elle a esté la fortune de Celadon , & de moy,aduoüeroient sans doute qu'ils se sont bien fort trompez.Car,belle Diane,ie croy,que vous auez souuët ouy dire la vieille inimitié d'entre Alcé,& Hippolite mes pere&mere, & Alcippe & Amarillis,pere & mere de Celadõ:leur haine les ayant accompagnez iusques au cercueil,qui a esté cause de tant de troubles entre les Bergers de ceste contrée que ie m'asseure qu'il n'y a personne qui l'ignore le long des riues du cruel & diffamé Lignõ. Et toutesfois il sembla qu'Amour pour monstrer sa puissance,voulut expressement de personnes tant ennemies envnir deux si estroitement,que rien n'en peut rõpre les liens que la mort:Car à peine Celadon auoit atteint l'age de 14.ou 15.ans,& moy de 12.ou treize, qu'en vne assemblee qui se faisoit au Temple de Venus qui est sur le haut de ce mont,releué dans la plaine, vis à vis de Mont-Suc, à vne lieuë du chasteau de Montbrison,ce ieune Berger me vid,& comme il m'a raconté depuis , il en auoit conceu le desir,long-tẽps auparauant par le rapport que l'on luy auoit faict de moy.Mais l'empeschement que ie vous ay dict de nos peres luy en auoit osté les moyens , & faut que i'adnouë, que ie ne croy pas qu'il en eust plus de volonté que moy : Car ie ne sçay pourquoy lors que i'oyois parler de luy,le cœur me tressailloit en l'estomach:si ce n'est que ce fut vn presage des troubles que depuis sont arriuez à son occasion.Or soudain qu'il me veid ie ne sçay comment il trouua suiet d'Amour,en moy, tant y a que depuis ce tẽps il se resolut de m'aimer,& de

de me seruir,& sembla qu'à ceste premiere veuë nous fussions l'vn & l'autre sur le point qu'il nous falloit aimer: puis qu'aussi-tost qu'on me dit que c'estoit le fils d'Alcippe,ie ressentis vn certain changement en moy,qui n'estoit pas ordinaire, & deslors toutes ses actions cõmencerent à me plaire,& à me sembler beaucoup plus agreablesque de tous ces autres ieunes Bergers de son aage:& parce qu'il n'osoit encores s'aprocher de moy,& que la parole luy estoit interdite, ses regards,par leurs allees,&venuës,me parlerent si souuent,qu'enfin ie recogneus qu'il auoit enuie de m'ẽ dire d'aduantage,& de fait en vn bal qui se tenoit au pied de la montagne sous des vieux ormes,qui rẽdent vn agreable ombrage,il vsa de tant d'artifice,que sans m'ẽ prẽdre garde,& mõstrans que c'estoit par mesgarde,il se trouua au dessous de ma main. Quãt à moy ie ne fis point sẽblant de le cognoistre,& traittois auec luy,cõme auec tous les autres. Luy au contraire en me prenant la main,baissa la teste,de sorte que faisant sẽblant de baiser sa main,ie sentis sur la mienne sa bouche:cét acte me fit mõter la rougeur au visage,& feignant de n'y prẽdre garde,ie tournay la teste de l'autre costé,cõme attentiue au brãle que nous dansions. Cela fut cause qu'il demeura quelque tẽps sans parler à moy,ne sçachant comme ie crois , par où il deuoit cõmencer:enfin ne voulant perdre ceste occasion qu'il auoit si long-tẽps recherchée,il s'auança deuant moy, & parla à l'oreille de Corilas,qui me conduisoit à ce bal,si haut(feignãt toutefois de le dire bas)que i'ouys tels mots:Pleust à Dieu, Corilàs , que la querelle des peres de ceste Bergere,& de moy,eust à se demesler entre nous deux:& lors il se retira en sa place,& Corilas luy respõdit assez haut:Ne faites point ce souhait,Celadon:car peut-estre ne souhaitterez-vous iamais riẽ

de si dangereux. Quelque hazard qu'il y ait (respondit Celadon tout haut) ie ne me desdiray iamais de ce que ie vous ay dit, & en deusse ie donner le cœur pour gage. En semblables promesses, repliqua Corilas, on n'offre iamais vne moindre asseurãce que celle-là, & toutesfois il y en a fort peu, qui quelque temps apres ne s'ẽ desdiét. Quicõque, adiousta le Berger fera difficulté de courre la fortune dont vous me menacez, ie le croiray pour homme de peu de courage. C'est vertu, respõdit Corilas, d'estre courageux: mais c'est vne folie aussi d'estre temeraire. A la preuue, repliqua Celadõ, on cognoistra quel ie suis: & cepẽdant ie vous promets encore vn coup, que ie ne m'ẽ desdiray iamais. Et parce que ie faisois sẽblant de ne prendre garde à leurs discours, addressant sa parole à moy, il me dit: Et vo⁹ belle Bergere, quelle opiniõ en auez-vo⁹? Ie ne sçay luy respondis-je, dequoy vous parlez. Il ma dit, reprit Corilas, que pour tirer vn grand bien d'vn grãd mal, il voudroit que la haine de vos peres fut changée en amour entre les enfãs. Cõmẽt respõdis-je, faisãt sẽblãt de ne le conoistre pas, estes-vous fils d'Alcipe? & m'ayãt respõdu qu'ouy, & de plus mõ seruiteur: Il me sẽble, luy dis-je, qu'il eust esté plus à propos, que vous vous fussiez mis aupres de quelqu'autre, qui eust eu plus d'occasion de l'auoir agreable que moy. I'ay biẽ ouy dire, repliqua Celadon, que les Dieux punissent les erreurs des peres sur les enfans: mais entre les hõmes, cela n'a iamais esté accoustumé: ce n'est pas qu'il ne doiue estre permis à vostre beauté, qui est diuine, d'vser des mesmes priuileges des Dieux: mais si cela est vous deuez aussi cõme eux le pardõ quãd on le vous demãde. Est-ce ainsi, Berger, interrõpit Corilas, que vo⁹ cõmẽcez vostre cõbat en criãt merci? En tel cõbat, respondit-il, estre vaincu c'est vne espece de victoire, &

quant

quant à moy ie le veux bien estre, pourueu qu'elle en vueille la depoüille. Ie croy qu'ils eussent plus lõguemẽt cõtinué leur discours, si le brãle eust duré d'auantage: mais la fin nous separa, & chacun reprit sa place.

Quelque tẽps apres on cõmença de proposer le prix aux diuers exercices qu'on auoit accoustumé de faire, comme de luitter, de courre, de sauter, & de ietter la barre, ausquels Celadon pour estre trop ieune, ne fut receu qu'à celuy de la course, dont il eut le prix, qui estoit vne guirlãde de diuerses fleurs, qui luy fut mise sur la teste par toute l'assemblee, auec beaucoup de loüãge, qu'estãnt si ieune il eust vaincu tãt d'autres Bergers. Luy sãs beaucoup sõger en soy-mesme, se l'ostãt me la vint poser sur les cheueux, me disant assez bas: Voicy qui reconfirme ce que ie vous ay dit. Ie fus si surprise que ie ne peux luy respõdre, & n'eust esté Artemis, vostre mere, Phillis, ie la luy eusse rẽduë, nõ pas que venãt de sa main elle ne me fut fort agreable: mais parce que ie craignois qu'Alcé, & Hippolyte le trouuassẽt mauuais. Toutefois Artemis, qui desiroit plustost d'assoupir que de rallumer ces vieilles inimitiez, me cõmãda de la receuoir, & de l'en remercier: ce que ie fis si froidemẽt, que chacũ iugea biẽ, que ce n'auoit esté que par l'ordõnance de ma tante. Tout ce iour se passa de ceste sorte, & le lendemain aussi, sans que le ieune Berger perdit vne seule commodité de me faire paroistre son affection. Et parce que le troisiesme iour on a accoustumé de represẽter en l'hõneur de Venus le iugement que Paris donna des trois Deesses, Celadon resolut de se mesler parmy les filles, sous habit de Bergere. Vous sçauez biẽ que le troisiesme iour, sur la fin du repas, le grand Druyde a de coustume de ietter entre les filles vne põme d'or, sur laquelle sont escrits les noms des trois Bergeres, qui luy semblent les plus

belles de la trouppe, auec ce mot (Soit donnee à la plus belle des trois) & qu'apres on tire au sort celle qui doit faire le persõnage de Paris, qui auec les trois Bergeres entre dans le Temple de la beauté, dedié à Venus: où les portes estant biẽ fermees, elle fait iugement de la beauté de toutes trois, les voyãt nuës, hormis vn foible linge, qui les couure de la ceinture iusques aupres du genoüil: & parce qu'autrefois il y a eu de l'abus, & que quelques Bergers se sont meslez parmy les Bergeres, il fut ordonné par edict public, que celuy qui commettroit semblable faute, seroit sans remission lapidé par les filles à la porte du Temple. Or il aduint que ce ieune enfant sans consideration de ce danger extreme, ce iour là s'habilla en Bergere, & se mettant dans nostre trouppe fut receu pour fille, & comme si la fortune l'eust voulu fauoriser, mon non fut escrit sur la põme, & celuy de Malthee, & de Stelle, & lors qu'on vint à tirer le nom de celle qui feroit le personnage de Paris, i'ouys nõmer Orithie, qui estoit le nom que Celadon auoit pris. Dieu sçait si en son, ame il ne receut toute la ioye dont il pouuoit estre capable, voyant son dessein si biẽ reussir. Enfin nous fusmes menees dans le Temple, où le iuge estant assis en son siege, les portes closes, & nous trois demeurees toutes seules dedans auec luy, nous commençasmes selon l'ordonnance, à nous deshabiller, & parce qu'il falloit que chacune à part allast parler à luy, & faire offre tout ainsi que les trois Deesses auoiẽt fait autrefois à Paris: Stelle qui fut la plus diligente à ses deshabiller, s'alla la premiere presenter à luy qu'il cõtẽpla quelque temps, & apres auoir ouy ce qu'elle luy vouloit dire, il la fit retirer pour donner place à Malthee, qui m'auoit deuãcee, parce que me faschãt fort de me monstrer nuë, i'allois retardant le plus que ie pouuois
de

de me despoüiller. Celadon à qui le tẽps sẽbloit trop long,apres auoir fort peu entretenu Malthee, voyant que ie n'y allois point,m'appella paresseuse.En fin ne pouuãt plus dilayer, i'y fus contrainte:mais mõ Dieu, quãd ie m'en souuiẽs,ie meurs encor de honte:i'auois les cheueux espars, qui me couuroient presque toute, sur lesquels pour tout ornemẽt ie n'auois que la guirlande que le iour auparauant il m'auoit dõnee.Quãd les autres furẽt retirees,&qu'il me vid en cest estat aupres de luy,ie pris biẽ garde qu'il chãgea deux ou trois fois de couleur: mais ie n'en eusse iamais soupçonné la cause de mõ costé,la hõte m'auoit teint la ioüe d'vne de si viue couleur,qu'il m'a iuré depuis ne m'auoir iamais veuë si belle,& eust bien voulu qu'il luy eust esté permis de demeurer tout le iour en ceste contẽplatiõ: mais craignant d'estre découuert,il fut contraint d'abreger son contentement,& voyant que ie ne luy disois rien,car la honte me tenoit la langue liee:Et quoy Astree,me dit-il, croyez vous vostre cause tant auantageuse,que vous n'ayez besoin comme les autres, de vous rẽdre vostre iuge affectionné?Ie ne doute point, Orithie,luy respondis-ie, que ie n'aye plus de besoin de seduire mon iuge par mes paroles, que Stelle ny Malthee,ie sçay bien aussi que ie leur cede autãt en la persuasion qu'en la beauté.De sorte que n'eust esté la contrainte à quoy la coustume m'a obligée,ie ne fusse iamais venuë deuant vous pour esperance de gaigner le prix, Et si vous l'emportez, respondit le Berger, qu'est-ce que vous ferez pour moy?Ie vous en auray, luy dis-ie, d'autant plus d'obligation, que ie croy le meriter moins. Et quoy,me repliqua-il, vous ne me faites point d'autre offre?Il faut,luy dis-ie, que la demande vienne de vous:car ie ne vous en sçaurois faire, qui meritast d'estre receuë: Iurez moy, me dit le

Berger

Bergere, que vous me donnerez ce que ie vous demãderay, & mõ iugemẽt sera à vostre auãtage. Apres que ie le luy eus promis, il me demãda de mes cheueux pour en faire vn bracelet, ce que ie fis, & apres les auoir serrez dans vn papier, il me dit: Or Astree ie retiendray ces cheueux pour gage du sermẽt que vous me faites, afin que si vous y cõtreuenez iamais, ie les puisse offrir à la Deesse Venus, & luy en demãder vẽgeãce. Cela, luy respõdis-ie, est superflu, puis que ie suis resoluë de n'y manquer iamais. Alors auec vn visage riant, il me dit: Dieu soit loüé, belle Astree, de ce que mon dessein a reüssi si heureusemẽt: car sçachez que ce que vous m'auez promis, c'est de m'aimer plus que persõne du mõde, & me receuoir pour vostre fidele seruiteur, qui suis Celadon, & non pas Orithie, comme vous pensez: Ie dis ce Celadõ, par qui amour a voulu rẽdre preuue que la haine n'est assez forte pour detourner ses effets, puis qu'ẽtre les inimitiez de nos peres, il m'a fait estre tellemẽt à vous, que ie n'ay point redouté de mourir à la porte de ce Temple, pour vous rendre tesmoignage de mon affection Iugez, sage Diane, quelle ie deuins lors: car Amour me deffendoit de venger ma pudicité, & toutesfois la honte m'animoit contre l'Amour: enfin apres vne confuse dispute, il me fut impossible de consentir à moy-mesme de le faire mourir, puis que l'offense qu'il m'auoit faite, n'estoit procedee que de m'aimer trop, toutesfois le cognoissant estre Berger, ie ne peux plus longuement demeurer nuë deuant ses yeux, & sãs luy faire autre respõse, ie m'en courus vers mes cõpagnes, que ie trouuay desia presque reuestuës. Et reprenant mes habits sans sçauoir presque ce que ie faisois, ie m'habillay le plus promptement qu'il me fut possible. Mais pour abreger, lors que nous fusmes toutes prestes, la dissimulée Orithie se mit sur le

sueil

sueil de la porte,& nous ayãt toutes trois aupres d'elle:I'ordonne,dit-il, que le prix de la beauté soit dõné à Astree,en tesmoignage de quoy ie luy presẽte la põme d'or,&ne faut que persõne doute de mõ iugemẽt, puis que ie l'ay veuë,& qu'encores que fille i'ẽ ay ressenti la force. En proferant ces mots, il me presẽta la pomme que ie receus toute troublee, & plus encores quãd tout bas il me dit:receuez ceste põme pour gage de mon affection, qui est toute infinie comme elle est toute rõde. Ie luy respõdis:cõtente toy temeraire, que ie la reçois pour sauuer ta vie , & qu'autrement ie la refuserois de ta main. Il ne peut repliquer de peur d'estre ouy& recogneu:& parce que c'estoit la coustume que celle qui receuoit la pomme,baisoit le iuge pour remerciement, ie fus contrainte de le baiser : mais ie vous asseure,que quand iusques alors ie l'eusse point recogneu , i'eusse bien découuert que c'estoit vn Berger:car ce n'estoit point vn baiser de fille. Incontinent la foule , & l'applaudissement de la troupe nous separa,parce que le Druyde m'ayant couronné,me fit porter dans vne chaire iusques où estoit l'assemblee, auec tãt d'honneur,que chacun s'estonnoit,que ie ne m'en resiouyssois d'auantage:mais i'estois tellement interditte,& si fort combatuë d'Amour & de despit, qu'à peine sçauois-ie ce que ie faisois. Quãt à Céladõ,aussi tost qu'il eut paracheué les ceremonies il se perdit entre les autres Bergeres , & sans qu'on y prist garde, se retira de la troupe , & laissa ces habits empruntez , pour reprendre les siens naturels , auec lesquels il nous vint retrouuer ayant vn visage si asseuré, que personne ne s'en fut iamais douté : quant à moy lors que ie le veui , ie n'osois presque tourner le yeux sur luy,pleine de honte & de colere:mais luy qui s'ẽ prenoit garde,sans en faire semblant,trouua le moyen de

m'accoster,& me dit assez haut:le iuge qui vous a dóné le prix de la beauté,a monstré d'auoir beaucoup de iugemét,& me séble que quoy que la iustice de vostre cause meritast bien vne si fauorable sentence,vous ne laissez de luy auoir quelque obligatió.Ie croy,Berger, luy respondis-ie assez bas,qu'il m'est plus obligé que moy à luy, puis qu'il m'a donné vne pomme, qui en quelque sorte m'estoit deuë,ie luy ay dóné la vie,que pour sa temerité il meritoit de perdre.Aussi m'a-il dit, respondit incontinent Celadon, qu'il ne la veut conseruer que pour vostre seruice. Si ie n'eusse eu plus d'egard, repliquay-ie, à moy mesme qu'à luy, ie n'eusse pas laissé sans chastiment vne si grande outrecuidance:mais Celadon c'est assez, coupons là ce discours, & contentez vous, que si ie ne vous ay faict punir comme vous meritez,ce n'a seulement esté,que pour ne vouloir donner occasion à chacun de penser quelque chose de plus mal à propos de moy, & non point pour faute de volonté que i'eusse de vous en voir chastié.S'il n'y a eu,dit-il,que ceste occasion, qui ait retardé ma mort, dites moy de quelle façon vous voulez que ie meure,& vous verrez que ie n'ay moins de courage pour vous satisfaire, que i'ay eu d'Amour pour vous offenser.Ce discours seroit trop long, si ie voulois particulieremét vous redire tous nos propos. Tant y a, qu'apres plusieurs repliques d'vn costé & d'autre,par lesquelles il,m'estoit impossible de douter de son affection, si pour le moins les diuers changements de visage en peuuent donner quelque cognoissance,ie luy dis,feignant d'estre en colere:Ressouuiés toy,Berger,de l'inimitié de nos peres,& croy que celle que ie te porteray ne leur cedera en rié,si tu m'importunes iamais plus de tes folies, ausquelles ta ieunesse & mon honneur font pardonner pour ceste fois. Ie luy dis ces derniers mots, afin de luy donner

vn peu de courage : car il est tout vray que sa beauté, son courage, & son affection me plaisoient, & afin qu'il ne peust me respondre, ie me tournay pour parler à Stelle qui estoit pres de moy. Luy tout estõné de ceste responce, se retira de l'assemblee, si triste, qu'en peu de iours il deuint presque mescognoissable & si particulier, qu'il ne hantoit plus que les lieux plus retirez & sauuages de nos bois. De quoy estant aduertie par quelques vnes de mes cõpagnes, qui m'ẽ parloient sans penser que i'en fusse la cause: ie commençay d'en ressẽtir de la peine, & resolus en moy-mesme de chercher quelque moyen de luy donner vn peu plus de satisfaction, & parce, comme ie vous ay dit, qu'il s'esloignoit de toute sorte de cõpagnie, ie fus contrainte pour le rencontrer, de conduire mes troupeaux du costé où ie sçeus qu'elle se retiroit le plus souuent, & apres y auoir esté en vain deux ou trois fois, en fin vn iour ainsique ie l'allois cherchãt, il me sẽbla d'ẽtr'ouyr sa voix entre quelques arbres, & ie ne fus point trõpee: car m'aprochãt doucement ie le veis couché en terre de son lõg, & les yeux tous moites de larmes si tendus cõtre le Ciel, qu'ils sẽbloient immobiles. La veuë que i'en eus, me trouuant toute disposee, m'esmeut tellemẽt, à pitié que ie me mesolusde ne le laisser plus en sẽblable peine: C'estpourquoy apres l'auoir quelque tẽps consideré, & ne voulant point luy faire paroistre, que ie le voulusse rechercher, ie me retiray assez loin de là, où, faisant semblant de ne prendre garde à luy, ie me mis à chãter si haut, que ma voix paruint iusques à ses aureilles. Aussi tost qu'il m'ouyt, ie veis qu'il se reuela en sursaut, & tournant les yeux du costé où i'estois, il demeura comme rauy à m'escouter, à quoy ayant pris garde, à fin de luy donner cõmodité de m'approcher, ie fis sẽblãt de dormir, & toutesfois ie tenois les yeux

entr'ouuerts pour voir ce qu'il deuiẽdroit,& certes il ne mãqua point de faire ce que i'auois pẽsé:car s'approchãt doucemẽt de moy il se vint mettre à genoux le plus pres qu'il peut, & apres auoir demeuré long tẽps en cét estat,lorsque ie faisois sẽblãt d'estre le plus assoupie,pour luy dõner plus de hardiesse,iesẽtis qu'apres plusieurs souspirs il se baissa doucemẽt cõtre ma bouche,& me baisa. Alors me semblãt qu'il auoit bien assez pris de courage,i'ouuris les yeux,cõme m'estant esueillee,quãd il m'auoit touchee,& me releuãt,ie luy dis feignant d'estre en cholere:mal appris Berger,qui vous a rendu si outrecuidé,que de venir interrompre mon sommeil de ceste sorte?Luy alors tout tremblant & sans leuer les genoux:C'est vous,belle Bergere, dit-il,qui m'y auez cõtraint, & si i'ay failli,vous en deuez punir vos perfections qui en sont cause.Ce sont tousiours là,luy dis-ie,les excuses de vos outrecuidances: mais si vous continuez à m'offenser ainsi,croyez Berger que ie ne le supporteray pas. Si vous appellez offense,me respondit-il, d'estre aymee & adoree, commencez de bonne heure à chercher le chastiment que vous me voulez dõner,car dés icy ie vous iure, que ie vous offenseray de ceste sorte toute ma vie & qu'il n'y a ny rigueur de vostre cruauté,ny inimitié de nos peres,ny empeschemẽt de l'vniuers ensẽble,qui me puisse diuertir de ce dessein.Mais,belle Diane,il faut que i'abbrege ces agreables discours,estãs si peu conuuenables en la maisõ desastree où ie suis,& vous diray seulemẽt qu'en fin estant vaincuë,ie luy dis:Mais quoy,Berger, quelle fin aura vostre dessein, puis que ceux qui vous peuuẽt rendre tel qu'il leur plait, le desapprouuẽt?Cõmẽt,me repliqua t'il incõtinẽt,rẽdre tel qu'il leur plaist? tãt s'ẽ faut qu'Alcippe ait ceste puissãce sur ma volõté, que ie ne l'ay pas moy mesme. Vous pouuez, luy respõ

dis

dis-ie, vous dispéser de vous, à vostre gré: mais nõ pas de l'obeïssance que vous deuez à vostre pere, sans faire vne grande faute. L'obeïssance adiousta-t'il, que ie luy dois, ne peut passer au delà de ce que ie puis sur moy: Car ce n'est pas faillir, de ne point faire ce que l'on ne peut: mais soit ainsi que ie le doiue, puis que de deux " maux on doit fuïr le plus grãd, ie choisiray plustost de " faillir enuers luy, qui n'est qu'vn hõme, qu'enuers vostre beauté qui est diuine. Nos discours en fin continuerent si auãt, qu'il fallut que ie luy permisse d'estre mõ seruiteur, & d'autãt que nous estiõs si ieunes & l'vn & l'autre, que nous n'auiõs pas encore beaucoup d'artifice pour couurir nos desseins, Alcippe s'en print incontinent garde, & ne voulãt point que ceste amitié passast plus outre, il resolut auec le bõ veillard Cleãte son ancien amy, de luy faire entreprẽdre vn voyage si lõg, que l'absence effaçeast ceste ieune impression d'Amour: mais cest esloignemẽt y profita aussi peu que tous les autres artifices, dõt depuis il se seruit. Car Celadon, quoy que ieune enfant a tousiours eu vne telle resolution à vaincre toutes difficultez, qu'au lieu que quelqu'autre eust pris ces contrarietez pour peine, il les receuoit pour preuue de soy-mesme, & les nõmoit les pierres de touche de sa fidelité: & d'autant qu'il sceut que sõ voyage deuoit estre lõg, il me pria de luy donner commodité de me dire à Dieu. Ie le fis, belle Diane, mais si vous eussiez veu l'affection dont il me supplioit de l'aimer, les sermés dont il m'asseuroit de ne point chãger, & les coniuratiõs dõt il m'obligeoit à n'en aimer point d'autre, vous eussiez sans doute, iugé, que toutes choses plus impossibles pouuoiẽt arriuer plustost que la perte de ceste amitié. En fin ne pouuãt plus retarder, il me dit: Mõ Astre, car tel estoit le nom, dont plus cõmunement en particulier il me

nommoit,ie vous laisse mon frere Lycidas à qui ie ne celay iamais vn seul de mes desseins:Il sçait quel seruice ie vous ay voüé, promettez moy,si vous voulez que ie parte auec quelque contentement, que vous receurez,cóme venant de moy,tous les seruices qu'il vous fera,& que par sa presence vous renouuellerez la memoire de Celadó:& certes il auoit raison de me faire ceste priere:car Lycidas durant son esloignement se móstra si curieux d'obseruer ce que só frere luy auoit recómandé,qu'il y en eut plusieurs,qui creurent qu'il auoit succedé à l'affection que son frere me portoit. Cela fut cause qu'Alcippe apres l'auoir tenu trois ans hors de ceste contree, le r'appella auec opinion qu'vn si long terme auroit aisément effacé la legere impression qu'Amour auoit peu faire en vne ame si ieune, & que deuenu plus sage il distrairoit mesme Lycidas de mon affection: mais son retour ne me fut qu'vne extreme asseurãce de sa fidelité:car la froideur des Alpes,qu'il auoit passé par deux fois, ne peut en rié diminuer le feu de son Amour, ny les admirables beautez des ces Romaines le diuertir tant soit peu de ce qu'il m'auoit promis. O Dieu! auec quel contentement me vint-il retrouuer? il me supplia par son frere, que ie luy donnasse commodité de me parler, ie croy auoir encore sa lettre. Helas! i'ay plus cherement conserué ce qui venoit de luy, que luy mesme: & lors elle tira de sa poche vn petit sac, séblable à celuy que Celadó portoit, où à son imitatió elle cóseruoit curieusemét les lettres qu'elle receuoit de luy,& tirãt la premiere,car elles estoiét toutes d'ordre,apres s'estre essuyé les yeux,elle leut tels mots:

LETTRE DE CELADON
à la Bergere Astrée.

Belle Astrée,mõ exil a esté vaincu de ma patiẽce:fasse le Ciel qu'il l'ait aussi esté de vostre amitié:ie suis party

auec tant de regret, & reuenu auec tāt de contentemēt, que n'estant mort, ny en allāt, ny en reuenant, ie tesmoigneray tousiours qu'ō ne peut mourir de trop de plaisir, ny de trop de desplaisir: Permettez moy dōc que ie vous voye, afin que ie puisse racōter ma fortune à celle qui est ma seule fortune.

Belle Diane, il est impossible que ie me ressouuiēne des discours, que nous eusmes alors sans me reblesser, de sorte que la moindre playe m'en est aussi douloureuse que la mort. Pendāt l'absence de Celadō, Artemis ma tante & mere de Phillis, vint visiter ses parens, & mena auec elle ceste belle Bergere, dit elle monstrāt Phillis, & parce que nostre façon de viure luy sembla plus agreable que celle des Bergers d'Alier, elle resolut de demeurer auec nous, qui ne me fut pas peu de contentement: car par ce moyē nous vinsmes à nous pratiquer, & quoy que l'amitié ne fut pas si estroitte qu'elle a esté depuis; toutesfois sō humeur me plaisoit de sorte, que ie passois assez agreablemētplusieurs heutes fascheuses auec elle: & lors que Celadō fut de retour, & qu'il eut quelque tēps hātée, il en fit vn si bon iugemēt, que ie puis dire auec verité, qu'il est cause de l'estroitte affectiō, qui depuis a esté entre elle & moy. Ce fut à ceste fois, que luy ayāt atteint l'aage de 17. ou 18. ans, & moy de 15. ou 16. nous cōmençasmes de nous cōduire auec plus de prudēce: de sorte que pour celer nostre amitié, ie le priay, ou plustost ie le coutraignis de faire cas de toutes les Bergeres qui auroiēt quelque apparēce de beauté, afin que la recherche qu'il faisoit de moy, fut plustost iugée cōmune que particuliere: ie dis que ie l'y cōtraignis, parce que ie n'ay pas opiniō que sās son frere Lycidas il y eut iamais voulu cōsentir: car apres s'estre plusieurs fois ietté à genoux deuāt moi, pour reuoquer le cōmādemēt que ie lui en faisois, en fin son frere luy dit, qu'il estoit necessaire pour mō

contentement d'en vser ainsi, & que s'il n'y sçauoit point d'autre remede, il falloit qu'en cela il se seruist de l'imagination, & que parlant aux autres, il se figurast que c'estoit à moy. Helas! le pauure Berger auoit bien raison d'en faire tant de difficulté : car il preuoyoit trop veritablement que de là procederoit la cause de sa mort. Excusez, sage Diane, si mes pleurs interrõpent mon discours, puis que i'en ay tant de sujet, que ce seroit impieté de me les interdire : & apres s'estre essuyé les yeux, elle reprit son discours ainsi:

Et parce que Philis estoit d'ordinaire auec moy, ce fut à elle qu'il s'adressa premierement, mais auec tant de contrainte, que ie ne pouuois quelquefois m'empescher d'en rire, & d'autant que Philis croyoit que ce fust à bon escient, & qu'elle traittoit enuers luy cõme on a de coustume d'vser enuers ceux qui commencent vne recherche, ie me souuiens que s'en voyant assez rudement traitté, il chantoit fort souuent ceste chanson, qu'il auoit fait sur ce suiet.

CHANSON.

Dessus les bords d'vne fontaine
D'humide mousse reuestuë,
Dont l'onde à maints replis tortuë,
S'alloit esgarant par la plaine,
Vn Berger se mirant en l'eau,
Chantoit ces vers au chalumeau:
Cessez vn iour, cessez, la belle,
Auant ma mort d'estre cruelle.

Se peut-il qu'vn si grand supplice,
Que pour vous ie souffre en aimant,
Si les Dieux sont Dieux de iustice,
Soit en fin souffert vainement?
Peut-il estre qu'vne amitié.

N'esmeuue iamais à pitié,
Mesme quand l'amour est extreme,
Comme est celle dont ie vous ayme?
Ces yeux de qui les mignardises
M'ont souuent contraint d'esperer,
Encores que pleins de faintises,
Veulent-ils bien se pariurer?
Ils m'ont dit souuent que son cœur
Quitteroit en fin sa rigueur,
Accordant à ce faux langage
Le reste de son beau visage.
Mais quoy? les beaux yeux des Bergeres
Se trouueront aussi trompeurs,
Que des Cours les attraits pipeurs?
Doncques ces beautez bocageres,
Quoy que sans fard dessus le front,
Dedans le cœur se farderont,
Et n'apprendront en leurs escoles,
Qu'à ne donner que des paroles?
C'est assez, il est temps, la Belle,
De finir ceste cruauté,
Et croyez que toute beauté,
Qui n'a la douceur auec elle,
C'est vn œil qui n'a point de iour:
Et qu'vne belle sans amour,
Comme indigne de ceste flame,
Ressemble vn corps qui n'a point d'ame.

Ma sœur, interrompit Phillis, ie me ressouuiens fort bié de ce que vous dites, & faut que ie vous fasse rire de la faço dont il parloit à moy: car le plus souuét ce n'estoit que des mots tant interrõpus, qu'il eust fallu deuiner pour les entendre, & d'ordinaire quãd il me vouloit nommer, il auoit tant accoustumé de parler à vous, qu'il m'appelloit Astree: Mais voyez que c'est de

noſtre inclination.Ie recognoiſſois bien que la nature auoit en quelque ſorte aduãtagé Celadon par deſſus Lycidas:toutesfois ſans en pouuoir dire la raisõ,Lycidas m'eſtoit beaucoup plus agreable.Helas!ma ſœur, dit Aſtrée, vous me remettez en memoire vn propos qu'il me tint en ce temps-là de vous, & de ceſte belle Bergere,dit-elle,ſe tournant versDiane.Belle bergere, me diſoit-il,la ſage Bellindè,& voſtre tante Artemis, sõt infinimẽt heureuſes d'auoir de telles filles,& noſtreLignõ leur eſt fort obligé,puis que par leur moyẽ il a le bõ-heur de voir ſur ſes riues,ces deux belles & ſages Bergeres:Et croyez que ſi ie m'y cognois, elles ſeules meritẽt l'amitié d'Aſtrée,c'eſt pourquoy ie vous cõſeille de les aimer,car ie preuoy,pour le peu de cognoiſsãce que i'ay eu d'elles,que vous receurez beaucoup de contẽtement de leur familiarité:pleuſt àDieu que l'vne d'elles daigniſt regarder mõ frere Lycidas, auec quelle affection l'y porterois ie!Et d'autant que i'auois encor fort peu de cognoiſſance de vous,belle Diane,ie luy reſpondis,que ie deſirerois pluſtoſt qu'il ſeruiſt Phillis, & il aduint ainſi que ie le ſouhaittois: car l'ordinaire conuerſation qu'il eut auec elle à mon occaſion,produiſit au commencement de la familiarité entr'eux, & en fin de l'Amour à bon eſcient. Vn iour qu'il la trouua à cõmodité, il reſolut de luy declarer ſon affection auec le plus d'Amour,& le moins de parole qu'il pourroit:Belle Bergere,luy dit-il,vous auez aſſez de cognoiſsãce de vous-meſmes,pour croire que ceux qui vous aiment,ne vous peuuent aimer qu'infiniment : il ne peut eſtre que mes actions ne vous ayent donné quelque cognoiſſance de mon affectiõ,pour peu que vous en ayez recogneu;puis qu'õ ne peut vous aimer qu'à l'extreme,vous deuez auoüer que mon Amour eſt tres-grãde:& toutesfois eſtãt telle,ie ne demande en vous encore qu'vn cõmencemẽt

de bõne volõté: Nous nous trouuasmes si pres, Celadõ & moy, que nous peusmes ouyr ceste declaratiõ, & la respõse aussi que Phillis luy fit, qui à la verité fut plus rude que ie ne l'eusse pas attendu d'elle: car dés long tẽps auparauãt, elle, & moy auiõs fort biẽ recogneus aux yeux & aux actiõs de Lycidas, qu'il l'aimoit, & en auiõs souuẽt discourus & ie l'auois plustost trouuee de bõne volonté enuers luy qu'autremẽt: toutesfois à ce coup, elle luy respondit auec tãt d'aigreur, que Lycidas s'en alla comme desesperé: & Celadon qui aimoit son frere plus que l'ordinaire, ne pouuant souffrir de le voir traitter de ceste sorte, & ne sçachant à qui s'en prendre, s'en faschoit presque contre moy, dont au commencemẽt ie ne peux m'empescher de sousrire & enfin ie luy dis: Ne vous ennuyez point, Celadõ, de ceste respõse: car nous y sommes presque obligées, puis que les Bergers de ce temps, pour la plus part se plaisent beaucoup plus de faire croire à chacũ qu'ils ont plusieurs bonnes fortunes, que presque de les auoir vrayement, ayãt opinion que la gloire d'vn Berger s'augmente par la diminution de nostre hõneur: & afin que vous sçachiez que ie cognois bien l'humeur de Philis, ie prẽds la charge de mettre Lycidas en ses bonnes graces, pourueu qu'il continuë, & qu'il ait vn peu de patience. Mais si faut aduoüer, que quand i'en parlay la premiere fois à ceste Bergere, elle me renuoya si loin, que ie ne sçauois presque qu'en esperer, si bien que ie me resolus de la gagner auec la tẽps: mais Licidas qui n'auoit point de patience, fit dessein plusieurs fois de ne l'aimer plus, & en ce temps il alloit chantant d'ordinaire tels vers:

STANGES. Sur vne resolution de ne plus aimer.

QVãd ie vey ces beaux yeux nos superbes vainqueurs,
Soudain ie m'y sousmis cõme aux Roys de nos cœurs,

Pensant que la rigueur deust en estre bannie :
Mais depuis espreuuant leur dure cruauté,
Ie creus qu'eterniser en nous leur tyrannie,
Ce n'estoit pas Amour, mais plustost lacheté.

Il est vray que c'est d'eux, dont naissent tous les iours
Aux moindre de leurs traits quelques nouueaux Amours:
Mais à quoy sert cela, si comme de sa source
L'eau soudain qu'elle y naist, incontinent s'enfuit:
De mesme aussi l'amour d'vne soudaine course
S'enfuit loin de ses yeux, quoy qu'il en soit produit?

A son exemple aussi fuyons les ces beaux yeux,
Fuyons les, & croyons, que c'est pour nostre mieux,
Et quand ils nous voudroient faire quelque poursuitte,
N'attendons point leurs coups n'y pouuans resister :
Car il vaut beaucoup mieux se sauuer à la fuitte,
Que d'attendre la mort qu'on peut bien euiter.

Ie croy que Lycidas n'eust pas si promptement mis fin à la cruauté dont Philis refusoit son affection, si de fortune vn iour, qu'elle & moy, selon nostre coustume, nous allions promener le long de Lignon, nous n'eussions rencontré ce Berger dans vne Isle de la riuiere, en lieu fort escarté, & où il n'y auoit pas apparence de fainte : Nous le vismes d'vn des costez de la riuiere: qui estoit bien assez large, & profonde pour nous empescher d'aller où il estoit, mais non pas d'ouyr les vers qui alloit pleignant, en traçant à ce qu'il sébloit quelques chiffres sur le sable auec le bout de sa houlette, que nous ne pouuiõs recognoistre, pour la distãce qu'il y auoit de luy à nous: mais les vers estoient tels:

MADRIGAL.
QV'IL NE DOIT POINT
esperer d'estre aimé.

PEnsons nous en l'aymant,
Que nostre Amour fidelle

Puisse

Puisse ietter en elle
Quelque seur fondement?
Helas! c'est vainement.
Car plustost pour ma peine
Ce que ie vay tracer
Sur l'inconstante arene
Ferme se doit penser,
Que pour mon aduantage
En son ame volage
Ie iette onc en l'aimant
Quelque seur fondement.

Peu apres nous oüismes que s'estãt teu pour quelque temps, il reprenoit ainsi la parole auec vn grãd Helas! & leuant les yeux au Ciel: O Dieu! si vous estes en colere cõtre moy, parce que i'adore auec plus de deuotiõ l'œuure de vos mains que vous mesme, pourquoy n'auez-vous cõpassiõ de l'erreur que vous me faites faire? que si vous n'auiez agreable que Phillis fust adorée, ou vous deuiez mettre moins de perfectiõs en elle, ou en moy, moins de cognoissãce de ses perfectiõs: car n'est-ce profaner vne chose de tãt de merite, que de luy offrir moins d'affection? Ie croy que ce Berger cõtinua assez longuemẽt semblables discours, mais ie ne le peux ouyr, parce que Phillis me prenãt par force sous le bras, m'emmena auec elle: & lors que nous fusmes vn peu éloignees, ie luy dis: Mauuaise Phillis, pourquoy n'auez-vous pitié de ce Berger que vous voyez mourir à vostre occasion? Ma sœur, me respõdit-elle, les Bergers de ceste contree sont si dissimulés, que le plus souuẽt leur cœur nie ce que leur bouche promet: que si sans passion nous voulons regarder les actions de cestuy-cy, nous cognoistrons qu'il n'y a riẽ qu'artifice: & pour les paroles que nous venõs d'ouyr, ie iuge quãt à moy, que nous ayãt veuës de loin, il s'est expressement mis

sur nostre chemin,afin que nous ouyssions ses plaintes dissimulees:autremēt n'eussētelles pas esté aussibōnes,dictes à nous mesmes qu'à ces bois,& à ces riues sauuages?Mais,ma sœur,lui respōdis-ie,vo⁹ le luy aués deffēdu.Voila,me repliqua-t'elle,vne grāde cognoissance de son peu d'amitié,y a t'il quelque commādemēt assez fort pour arrester vne violēte affectiō? Croyez,ma sœur , que l'amitié qui peut flechir,n'est pas forte:pēsez vous que s'il eust desobey à mes cōmādemēs , ie ne l'eusse pas tenu pour m'aimer d'auātage? Mais ma sœur,en fin,luy dis-ie,il vous a obey.Et biē, me repliqua-telle,il m'a obei,&en cela ie le tiēs pour fort obeïssāt:mais en ce qu'il a du tout laissé ma recherche, ie le tiēs pour fort peu passiōné. Et quoy? estoit-il point d'aduis qu'à la premiere ouuerture qu'il m'a faicte de sa bonne volonté , i'en prisse des tesmoins , à fin qu'il ne s'en peut plus desdire?Si ie ne l'eusse interrompuë , ie croy qu'elle eust cōtinué encore long-tēps ce discours : mais parce que ie desirois que Lycidas fust traitté d'autre sorte, pour la peine que Celadon en souffroit, ie luy dis , que ces façons de parler estoient à propos auec Lycidas; mais non pas auec moy , qui sçauois bien que nous sōmes obligees de mōstrer plus de mécōtētemēt quād on nous parle d'Amour,que nous n'en ressētōs, āfin d'espreuuer par là,qu'elle intentiō ont ceux qui parlent à nous:Que ie la loüerois,si elle,vsoit de ces termes enuersLycidas:mais que c'estoit trop de meffiāce enuers moy,qui ne lui auois iamais celé ce que i'auois de plus secret dans l'ame:& que pour cōclusion,puis qu'il estoit impossible qu'elle euitast d'estre aimee de quelqu'vn qu'il valoit beaucoupmieux que ce fust de Lycidas,que de tout autre, puis qu'elle deuoit desia estre asseuree de son affectiō.A quoy elle me respōdit qu'elle n'auoit iamais pēsé de dissimuler enuers moy,

& qu'elle ſeroit trop marrie que ieuſſe ceſte opinion d'elle,& que pour m'en rendre plus de preuues, puis que ie voulois qu'elle receuſt Lycidas, qu'elle m'obeiroit, lors qu'elle recognoiſtroit qu'il l'aimeroit ainſi que ie diſois. Cela fut cauſe que Celadon la trouuant quelque temps apres auec moy, luy donna vne lettre que ſon frere luy eſcriuoit par ſon conſeil.

LETTRE DE LYCIDAS A PHILLIS.

SI ie ne vous ay touſiours aimee, que iamais ne ſois-ie aimé de perſonne, & ſi mon affection a iamais changé, que iamais le mal-heur où ie ſuis ne ſe chãge. Il eſt vray que depuis quelque tẽps, i'ay plus caché d'Amour dãs le cœur, que ie n'en ay laiſſé paroiſtre en mes yeux, ni en mes paroles. Si i'ay failly en cela, accuſez-en le reſpect que ie vous porte, qui m'a ordonné d'en vſer ainſi. Que ſi vous ne croyez le ſerment que ie vous en fay, tirez-en telle preuue que vous voudrez de moy, & vous cognoiſtrez que vous m'auez mieux acquis, que ie ne ſçay vous en aſſeurer par mes veritables, mais trop impuiſſantes paroles.

En fin, ſage Diane, apres pluſieurs repliques d'vn coſté & d'autre, nous fiſmes en ſorte que Lycidas fut receu: & dés lors nous cõmẽçaſmes tous quatre vne vie qui n'eſtoit point deſagreable, nous fauoriſãs l'vn l'autre, auec le plus de diſcretiõ qu'il nous eſtoit poſſible: & àfin de mieux couurir noſtre deſſein, nous inuẽtaſmes pluſieurs moyens, ſut de nous parler, ſut de nous eſcrire ſecrettement. Vous auez peut-eſtre bien pris garde à ce rocher qui eſt ſur le grãd chemin, allãt à la roche. Il faut que vo⁹ ſçachiez, qu'il y a vn peu de peine à mõter au deſſus: mais y eſtãt, le lieu eſt enfoncé, de ſorte que l'on s'y peut tenir debout ſãs eſtre veu par dehors, & parce qu'il eſt ſur le grãd chemin, nous le choi

choisismes pour nous y assébler,sãs que persõne nous vist:que si quelqu'vn nous rencontroit en y allãt,nous feignions de passer chemin,& afin que l'vn ny l'autre ny allast point vainement,nous mettions dés le matin quelque brisee au pied,pour marque que nous auiõs à nous dire quelque chose : il est vray que pour estre trop pres du chemin,pour peu que nostre voix haussast,nous pouuiõs estre ouys de ceux qui alloiẽt & venoiẽt:& cela estoit cause que d'ordinaire nous laissiõs ou Phillis,ou Lycidas en garde,qui d'aussi loing qu'ils voyoiẽt approcher quelqu'vn,toussoiẽt pour nous en aduertir:& parce que nous auions coustume de nous escrire tous les iours, pour estre quelquefois empeschez,& ne pouuoir venir en ce lieu,nous auiõs choisi le long de ce petit ruisseau,qui costoye la grãde allee, vn vieux saule my mãgé de vieillesse,dãs le creux duquel nous mettiõs tous les iours des lettres,& afin de pouuoir plus aisemẽt faire respõse,nous y laissiõs ordinairement vn escritoire.Bref,sage Diane,nous nous tourniõs de tous les costez qu'il nous estoit possible, pour nous tenir cachez. Et mesme nous auions pris vne telle coustume de ne nous parler point Celadon & moy,ny Lycidas & Phillis,qu'il y en eut plusieurs qui creurent que Celadon eust changé de volõté:& parce qu'au contraire aussi tost qu'il voyoit Phillis,il l'alloit entretenir, & elle luy faisoit toute la bõne chere qu'il luy estoit possible:& moy de mesme,toutes les fois que Lycidas arriuoit,ie rompois compagnie à tout autre pour parler à luy,il aduint que par succession de tẽps Celadon mesme eut opinion que i'aimois Lycidas, & moy ie creus qu'il aimoit Phillis, & Phillis pensa que Lycidas m'aimoit,& Lycidas eut opinion que Phillis aimoit Celadon. De sorte que nous-nous trouuasmes, sãs y pẽser,tellemẽt embroüillés de ces opinions,que la

la ialousie nous fit biẽ paroistre qu'il faut peu d'appa-
rence pour la faire naistre dãs vn cœur qui aime biẽ. “
A la verité, interrõpit Phillis, nous estiõs biẽ escoliers, “
d'Amour en ce temps-là: car à quoy nous seruoit, pour
cacher ce que vrayement nous aymiõs, de faire croire
à chacũ Amour qui n'estoit pas : puis que vous de-
uiez bien autãt craindre que l'õ creust que vous vou-
lussiez du bien à Lycidas comme à Celadõ? Ma sœur,
ma sœur, repliqua Astrée luy frapãt de la main sur l'es-
paule, nous ne craignons guiere qu'on pense de nous “
ce qui n'est pas, & au contraire le moindre soupçon de “
ce qui est vray, ne nous laisse aucun repos. Cette ialou- “
sie, continua-elle se tournant vers Diane, nous attai-
gnit tellemẽt tous quatre, que ie ne crois pas que la vie
nous eust l'onguement duré, si quelque bon demõ ne
nous eust fait resoudre de no⁹ en esclaircir en presẽce
les vns des autres. Desia sept ou huict iours s'estoiẽt es-
coulez, que nous ne nous voyons plus dãs le rocher, &
que les lettres que Celadon & moy mettions au pied
du saule, estoiẽt si differẽtes de celles que nous auions
accoustumé, qu'il sẽbloit que ce fussẽt differẽtes per-
sonnes. En fin, comme ie vous dis, quelque bõ demon
ayãt soucy de nous, nous fit par hazard rẽcontrer tous
quatre en ce mesme lieu sãs nulle autre compagnie:
Et l'amitié de Celadon (d'autãt plus forte que toutes
les autres, qu'elle le contraignit le premier de parler)
luy mit ces paroles dãs la bouche : Belle Astree, si ie
pẽsois que le tẽps peut remedier au mal que ie ressẽs,
ie m'ẽ remettrois au remede, qu'il me pourroit r'ap-
porter, mais puis que plus il va vieillissant, plus aussi
va-til augmentant, ie suis contraint de luy en recher-
cher, vn meilleur par la plainte que ie vous veux faire
du tort que ie reçoy: & d'autãt plus aisémẽt m'y suis-
ie resolu, que ie suis pour faire ma plainte & deuãt
[illegible] mes-

mes iuges & deuant mes parties. Et lors qu'il vouloit continuer, Lycidas l'interrompit, disant qu'il estoit en vne peine qui n'estoit en grandeur guiere differente à la siéne. En grandeur, dit Celadon, il est impossible: car la mienne est extreme. Et la mienne, repliqua Lycidas, est sans comparaisõ. Cependãt que nos Bergers parloiẽt ensemble, ie me tournay vers Phillis, & luy dis: Vous verrez, ma sœur, que ces Bergers se veulẽt plaindre de nous, à quoy elle me respõdit, que nous auions bien plus d'occasiõ de nous plaindre d'eux. Mais encore, luy dis-ie, que i'ẽ aye beaucoup de me douloir de Celadõ, toutesfois i'en ay encor d'auãtage de vous, qui sous tiltre de l'amitié que vous feignez de me porter, l'auez distrait de celle qu'il me faisoit paroistre. De sorte que ie puis dire, que vous me l'auez desrobé: & parce que Phillis demeura si cõfuse de mes propos, qu'elle ne sçauoit que me respondre, Celadon s'adressant à moy, me dit: Ah! belle bergere: mais volage comme belle, est-ce ainsi que vous auez perdu la memoire des seruices de Celadõ & de vos sermẽts? Ie ne me plains pas tãt de Licidas, encor qu'il ait mãqué au deuoir de proximité & de l'amitié qui est entre nous, comme ie me deuls de vous à vous mesme, sçachant bien que le desir que vos perfectiõs produisẽt dãs vn cœur, peut biẽ faire oublier toute sorte de deuoir: mais est-il possible qu'vn si long seruice que le miẽ, vne si absoluë puissance que celle que vous auez tousiours euë sur moy, & vne si entiere affection que la miéne, n'ait peu arrester l'incõstãce de vostre ame? ou biẽ si encore tout ce qui viẽt de moy est trop peu pour le pouuoir, cõmmẽt est-ce que vostre foy si souuent iuree, & les Dieux si souuent pris pour tesmoins ne vous ont peu empescher de faire deuant mes yeux vne nouuelle election? En mesme temps Lycidas prenant la belle main de Phillis, apres vn grãd souspir,

luy dit:Belle main,en qui i'ay entierement remis ma volonté,puis-ie viure & sçauoir,que tu te plaises à la despoüille d'vn autre cœur que du miẽ?du miẽ,dis-ie, qui auoit merité tãt de fortune, si quelqu'vn eust peu en estre digne par la plus grãde,par la plus sincere& par la plus fidele amitiéqui ait iamais esté?Ie ne peus escouter les paroles queLycidas continua:car ie fus cõtrainte de respondre àCeladõ:Berger,Berger,luy dis-ie tous ces mots de fidelité &d'amitié sõt plus envostre bouche,qu'ẽ vostre cœur:& i'ay plus d'occasion de me plaindre de vous,que de vous escouter:mais parceque ie ne fay plus d'estat de riẽ qui viẽne de vous,ie nedaignerois m'en douloir,vous en deuriez faire de mesme, si vos dissimulations le vous permettoient : mais puis que nos affaires sont en ce terme continuez,Celadon, aimez bien Phillis,& la seruez bien,ses vertus le meritent;que si en parlant à vous ie rougis,c'est de despit d'auoir aimé ce qui en estoit tant indigne, & de m'y estre si lourdement deceuë. L'estonnement de Celadon fut si grand , oyant les reproches que ie luy faisois,qu'il demeura longuement sans pouuoir parler,ce qui me dõna commodité d'oüir que Phillis respondoit à Lycidas : Lycidas,celuy qui me doit,me demande:Vous me nommez volage , & vous sçauez bien que c'est le nom le plus conuenable à vos actiõs: mais vous pensez en vous plaignãt le premier,effacer le tort que vous me faites:à moy?non, ie faux,mais à vous-mesme : car ce vous est plus de honte de changer,que ie ne fais de perte en vostre changemẽt : mais ce qui m'offense,c'est que vousvueilliez m'accuser de vostre faute , & feindre quelque bonne occasion de vostre infidelité:il est vray toutesfois, que celuy qui deçoit vn frere,peut bien tromper celle qui ne luy est rien. Et lors se tournant vers moy , elle me dit.

Et vous Astree,croyez que le gain que vous auez fait, le diuertissãt de mon amitié,ne peut estre de plus longue duree que iusques à ce qu'il se presente vn autre objet:encor que ie sçache bien que vos perfectiõs ont tãt de puissãce,que si ce n'estoit vn cœur tout de plume,vous le pourriez arrester.Phillis,luy repliquay-ie, la preuue rẽd tesmoignage que vous estes vne flatteuse,quand vous parlez ainsi des perfections qui sont en moy,puis que m'ayãt desrobé Celadon,il faut qu'elles soient biẽ foibles, ne l'ayant peu retenir apres l'auoir pris.Celadõ se iettant à genoux deuant moy:Ce n'est pas,me dit-il, pour mespriser les merites de Phillis: mais ie proteste biẽ deuãt tous les Dieux,qu'elle n'alluma iamais la moindre estincelle d'Amour dans mõ ame, & que ie supporteray auec moins de desespoir l'offence que vous feriez cõtre moy en chãgeant,que nõ point celle que vous faites contre mõ affection en me blasmãt d'inconstance.Il ne sert à riẽ,sage Diane, de particulariser tous nos discours, car ils seroient trop lõgs,&vo⁹ pourroiẽt ennuier:tãt y a qu'auãt que nous separer, nous fusmes tellement remis en nostre bon sens,ainsi le faut-il dire,que nous recogneusmes le peu de raison qu'il y auoit de nous soupçõner les vns les autres:& toutesfois nous auons biẽ à louër le Ciel,que nous nous fissiõs ceste declaratiõ tous quatre ensemble,puis que ie ne crois pas qu'autrement il eust esté possible de desraciner cette erreur de nostre ame : & quant à moy ie vous asseure bien, que rien n'eust peu me faire entendre raison, si Celadon ne m'eust parlé de ceste sorte deuant Phillis mesme.

Or depuis ce tẽps nous allasmes vn peu plus retenus que de coustume : mais au sortir de ce trauail ie rentray en vn autre qui n'estoit guiere moindre : car nous ne peusmes si bien dissimuler, qu'Alcippe qui prenoit

prenoit garde, ne recogneust que l'affection de son fils enuers moy n'estoit pas du tout estainte, & pour s'en asseurer, il veilla si bien ses actions, que remarquant auec quelle curiosité il alloit tous les iours à ce vieil saule, où nous mettions nos lettres, vn matin il s'y en alla le premier, & apres auoir lõguemẽt cherché, prenãt garde à la fouleure que nous auiõs faite sur l'herbe pour y estre allez si souuent, il se laissa conduire, & le trac le mena droit au pied de l'arbre, où il trouua vne lettre que i'y auois mise le soir: elle estoit telle:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

Hier nous allasmes au Temple, où nous fusmes assemblees pour assister aux honneurs qu'on fait à Pan, & à Siringue en leur chõmant ce iour, i'eusse dit festoyant, si vous y eussiez esté: mais l'amitié que ie vous porte est telle, que ny mesmes les choses diuines, s'il m'est permis de le dire ainsi, sãs vous ne me peuuẽt plaire. Ie me trouue tãt incõmodee de nos cõmũs importũs, que sans la promesse que i'ay de vous escrire to⁹ les iours, ie ne sçay si auiourd'huy vo⁹ eussiez eu de mes nouuelles: receuez les pour ce coup de ma promesse.

Quand Alcippe eut leu ceste lettre, il la remit au mesme lieu, & se cachant pour voir la response, son fils ne tarda pas d'y venir, & ne se trouuant point de papier rescriuit sur le dos de ma lettre, & m'a dit despuis que la sienne estoit telle.

LETTRE DE CELADON A LA BERGERE ASTREE.

Vous m'obligez & desobligez en mesme temps: pardon, si ce mot vous offense. Quand vous me dites que vous m'aimez, puis-je auoir quelque plus grande obligatiõ à tous les Dieux? Mais l'offence n'est pas petite, quand ceste

fois vous ne m'escriuez que pour me l'auoir promis:car ie dois ce bien à vostre promesse:& non pas à vostre amitié: Ressouuenez-vous,ie vous supplie,que ie ne suis pas à vous. parce que ie le vous ay promis:mais parce que veritablement ie suis vostre,& que de mesme ie ne veux pas des lettres pour les cõditions qui sont entre nous:mais pour le seul tesmoignage de vostre bonne volonté, ne les cherissant pas pour estre marchandees,mais pour m'estre enuoyees d'vne entiere, & parfaicte affection.

Alcippe n'auoit peu recognoistre qui estoit la Bergere,à qui ceste lettre s'addressoit:car il n'y auoit personne de nommé.Mais voyez que c'est d'vn esprit qui veut cõtrarier:il ne plaignit pas sa peine d'attẽdre en ce mesme lieu plus de 5.ou 6.heures pour voir qui seroit celle qui la viendroit querir, s'asseurant bien que le iour ne s'escouleroit pas,que quelqu'vne ne la vint prendre.Il estoit desia fort tard quand ie m'y en allay:mais soudain qu'il m'apperceut,de peur que ie ne la prisse,il se leua,& fit semblãt de s'estre endormy là: & moy pour ne luy point dõner de soupçon, tournãt mes pas,ie faignis de prẽdre vne autre voye;luy au cõtraire fort satisfait de sa peine, aussi-tost que ie fus partie prit la lettre,& se retira chez soy,d'où il fit incontinent dessein d'en enuoyer son fils,parce qu'il ne vouloit en sorte quelcõque qu'il y eust alliance entre no⁹,à cause de l'extreme inimitié qu'il y auoit ẽtre Alcé, & lui,& au cõtraire auoit intẽtiõ de le marier auec Malthee fille de Forell,pour quelque cõmodité qu'il pretendoit de leur voisinage.Les paroles qui furẽt dites entre nous à sõ depart, n'õt esté que trop diuulguees par vne des Nymphes de Bellinde : car ie ne sçay cõment ce iour là Lycidas qui estoit au pied du rocher, s'endormit,& ceste Nymphe en passant,nous ouyt,& escriuit dans des tablettes tous nos discours.Et quoy, interrompit Diane,sont-ce les vers que i'ay ouy chã-

ter à vne des Nymphes de ma mere,sur le depart d'vn Berger ? Ce les sont,respondit Astree,& parce que ie n'ay iamais voulu faire semblant qu'il y eust quelque chose qui me touchast,ie ne les ay osé demander.Ne vous en mettez point en peine,repliquaDiane:car demain ie vous en donneray vne coppie.Et apres qu'Astrée l'en eust remercié,elle continua:

Or durant cest esloignement, Olimpe fille du Berger Lupeandre,demeurant sur les confins de Forests, du costé de la riuiere de Furant,vint auec sa mere en nostre hameau,&parce que ceste bonne vieille aimoit fort Amarillis,comme ayant de ieunesse esté nourris ensemble,elle la vint visiter. Ceste ieune Bergere n'estoit pas si belle qu'elle estoit affettée,& auoit si bõne opinion d'elle mesme, qui luy sembloit que tous les Bergers qui la regardoient,en estoient amoureux:qui est vne regle infaillible pour toutes celles qui s'affectionnẽt aisémẽt.Cela fust cause qu'aussi-tost qu'elle fut arriuée dãs la maison d'Alcippe, elle cõmença de s'embesongner de Lycidas,ayant opinion que la ciuilité,dont il vsoit enuers elle,procedast d'Amour:soudain que le Berger s'en apperceust, il nous le vint dire,pour sçauoir comme il auoit à s'y conduire. Nous fusmes d'aduis,afin de mieux couurir l'affection qu'il portoit à Phillis, qu'il maintint Olimpe en ceste opinion.Et peu apres aduint par mal-heur qu'Artemis eut quelque affaire sur les riues d'Allier, où elle emmena auec ellePhillis quelque artifice que no⁹ sceussiõs inuenter pour la retenir.Durant cest esloignement qui peut estre de six ou sept lunes : la mere d'Olimpe s'en retourna , & laissa sa fille entre les mains d'Amarillis, en intention que Lycidas l'espouseroit , iugeant selon ce qu'elle en [illegible]oyoit , qu'il l'aymoit desia beaucoup : Et pa[illegible] que c'estoit vn party aduanta-

geux pour elle, fut conseillee par sa mere de le rendre le plus amoureux qu'il luy seroit possible. Et vous asseure, belle Diane, qu'elle ne s'y feignit point: car depuis ce temps-là, elle estoit plustost celle qui recherchoit que la recherchee. Si bien qu'vn iour qu'elle le trouua à propos, ce luy semloit, dans le plus retiré du bois de Bon-lieu, où de fortune il estoit allé chercher vne brebis qui estoit esgaree, apres quelques propos cõmuns, elle luy ietta vn bras au col, & apres l'auoir baisé, luy dit: gẽtil Berger, ie nesçay qu'il y peut auoir en moy de si desagreable, que ie ne puisse par tant de demonstrations de bõne volonté trouuer lieu en vos bonnes graces. C'est peut-estre, respondit le Berger en sousriant, pource que ie n'ẽ ay point. Celuy qui diroit cõme vo⁹, repliqua la Bergere, deuroit estre estimé autant aueugle que vous l'estes, si vous ne voyez point l'offre que ie vous fais de mon amitié: iusques à quãd, Berger, ordonnez-vous que i'ayme sans estre aimée, & que ie recherche sans que l'on m'en sçache gré? Si me semble t'il que les autres Bergeres, de qui vous faites tant de cas, ne sont point plus aymables que moy, ny n'õt aucun auãtage dessus moy, sinõ en la possessiõ de vos bonnes graces. Olympe proferoit ces paroles auec tant d'affection, que Lycidas en fut esmeu: Belle Diane, toutes les autresfois que ie me suis ressouuenuë de l'accidẽt qui arriua lors à ce Berger, ie n'ay peu m'empescher d'en rire: mais ores mon mal-heur me le defend, & toutefois il me sẽble qu'il n'y a pas dequoi s'ennuyer, sinon pour Philis, qui luy auoit tant cõmãdé de faindre de l'aimer: car la fainte enfin fut à bon escient, & ainsi ceste miserable Olimpe, pẽsant par ses faueurs se faire aimer d'auantage, se rendit depuis ce temps-là si mesprisée, que Lycidas (ayant eu d'elle tout ce qu'il en pouuoit auoir) la desdaigna, de sorte qu'il

qu'il ne la pouuoit souffrir aupres de luy. Incontinẽt que ceste fortune luy fut arriuee:il me la vint racõter auec tant d'apparence de desplaisir, que i'eus opinion qu'il se repentoit de sa faute, & toutesfois il n'aduint pas ainsi:car ceste Bergere fit tãt la fole, qu'elle en deuint enceinte:& lors qu'elle commençoit de s'en ressẽtir, Phillis reuint de son voyage, & si ie l'auois attẽduë auec beaucoup de peine, aussi la receus-je auec beaucoup de cõtẽtemẽt:mais cõme on s'enquiert ordinairement le plustost de ce qui touche au cœur, Philis apres les deux ou trois premieres paroles, ne manqua de demander comme Lycidas se portoit, & cõme il se gouuernoit auec Olimpe. Fort biẽ luy respondis-je, & m'asseure qu'il ne tardera guiere à vous en venir dire des nouuelles:ie luy en tranchois le propos si court, de peur de luy dire quelque chose qui n'offensast Lycidas, qui de son costé n'estoit pas sans peine, ne sçachant comme aborder sa Bergere:enfin il se resolut de souffrir toutes choses plustost que d'estre banny de sa veuë, & s'ẽ vint la trouuer en son logis, où il sçauoit que i'estois:soudain que Phillis le vid, elle courut à luy les bras ouuerts pour le saluer : mais s'estant vn peu reculé, il luy dit:Belle Phillis, ie n'ay point assez de hardiesse pour m'approcher de vous, si vous ne me pardonnez la faute que ie vous ay faite. La Bergere (ayãt opinion qu'il s'excusoit de ne luy estre venu au deuãt, cõme il auoit accoustumé) luy respondit:il n'y a rien qui me puisse retarder de saluër Lycidas, & quand il m'auroit offensée beaucoup d'auantage, ie luy pardõne toutes choses. A ce mot elle s'auãça, & le salua auec beaucoup d'affection:mais il y eut du plaisir quãd elle l'eut ramené à moy, & qu'il me pria de declarer sõ erreur à sa Maistresse, afin de sçauoir prõptemẽt à quoy elle le condamneroit. Non pas, dit-il, que le regret de

l'auoir offensée ne m'accõpagne au cercueil:mais pour le desir que i'ay de sçauoir ce qu'elle ordonnera de moy.Ce mot fit mõter la couleur au visage de Phillis, se doutant bien que son pardon auoit esté plus grand, que son intention : à quoy Lycidas prenant garde.Ie n'ay point assez de courage,me dit-il,pour ouyr la declaratiõ que vous luy en ferez.Pardonnez-moy dõc, belle maistresse(se tournãt vers Phillis)si ie vous rõps si tost cõpagnie,& si ma vie vous a despleu,& que ma mort vous puisse satisfaire , ne soyez point auare de mõ sãg. A ce mot,quoy que Phillis le r'appella, il ne voulust reuenir,au contraire poussant la porte il nous laissa seules. Vous pouuez croire que Phillis ne fut paresseuse de s'enquerir.s'il y auoit quelque chose de nouueau,& d'où venoit vne si grãde crainte.Sãs l'arrester d'vn long discours , ie luy dis ce qui en estoit, & ensẽble mis toute la faute dessus nous , qui auions esté si mal aduisées de ne preuoir , que sa ieunesse ne pouuoit faire plus de resistance aux recherches de ceste folle,& que son desplaisir en estoit si grand,que sõ erreur en estoit pardõnable.Du premier coup ie n'obtins pas d'elle ce que ie desirois:mais peu de iours apres Lycidas par mõ cõseil se vint ietter à ses genoux, & parce que pour ne le voir point,elle s'en courut en vne autre chambre,& de celle-là en vne autre,fuyant Lycidas,qui l'alloit poursuiuant, & qui estoit resolu ainsi qu'il disoit, de ne la laisser en paix , qu'il n'eust le pardon,ou la mort,enfin ne sçachant plus où fuir, elle s'arresta en vn cabinet,où Lycidas entrãt & fermant les portes,se mit à genoux deuant elle , & sans luy dire autre chose, attendoit l'arrest de sa volonté. Ceste affectionnée opiniastreté eust plus de force sur elle que mes persuasions , & ainsi apres auoir demeuré quelque temps sans luy riẽ dire:Va,luy dit-elle importun,

portun,c'est à tõ opiniastreté,& non à toy que ie pardõne: A ce mot il luy baisa la main,& me vint ouurir la porte,pour me mõstrer qu'il en auoit eu la victoire: & lors voyãt ses affaires en si bon estat, ie ne les laissay point separer que toutes offenses ne fussent entierement remises , & Phillis pardonna tellement à son Berger,que depuis le voyãt en vne peine extreme de celer le ventre d'Olympe,qui grossissoit à veuë d'œil, elle s'offrit de luy aider, & assister en tout ce qu'il luy seroit possible.Pour certain,interrompit alors Diane, voilà vne estrange preuue de bonne amitié:pardonner vne telle offense qui est entierement contre l'amitié, &de plus empescher que celle qui en est cause n'en ait du desplaisir.Sãs mẽtir,Phillis,c'est trop,& pour moy, i'aduouë que mon courage ne le sçauroit souffrir. Si fit donc bien mon amitié, respondit Phillis, & par là vous pouuez iuger de quelle qualité elle est. Laissons ceste consideration à part, repliqua Diane,car elle seroit fort desaduantageuse pour vous, puis que de ne ressentir les offenses qui se font,contre l'amitié,c'est plustost signe de deffaut , que de surabondance d'Amour:& quant à moy,si i'eusse esté des amies de Lycidas,i'eusse expliqué ceste offre au desaduantage de vostre bonne volonté. Ah!Diane,dit Philis,si vous sçauiez que c'est que d'aimer,cõme de vous faire aimer, vous iugeriez qu'au besoin se cognoist l'amy,mais le ciel s'est contenté de vous auoir faite pour estre aimee,& non pas pour aimer. Si cela est,respondit Diane,ie luy suis plus obligée d'vn tel bien,que de la vie: mais si suis-je cappable sans aimer,de iuger de l'amitié.Il ne se peut,interrompit Phillis.I'aime dõc mieux m'en taire,respondit Diane,que d'en parler auecvne si chere permissiõ:toutefois si vo⁹ me voulez faire autãt de grace qu'au medecin,qui parle&iuge indifferẽmẽt

de toutes sortes de maladies sans les auoir euës, ie diray, que s'il y a quelque chose en l'amitié, dõt l'õ doiue faire estat, ce doit estre sans plus l'amitié mesme: car toute autre chose qui nous en plaist, ce n'est que pour estre ioincte auec elle: & par ainsi il n'y a riẽ qui puisse plus offencer celuy qui aime, que de remarquer quelque deffaut d'Amour, & ne point ressentir telles offenses: c'est veritablemẽt auoir l'esprit ladre pour ceste passiõ. Et voulez-vous que ie vous die ce qu'il me sẽble de l'amitie? C'est vne musique à plusieurs voix, qui bien vnies rẽdent vne tres-douce harmonie: mais si l'vne desaccorde elle ne desplaist pas seulemẽt: mais fait oublier tout le plaisir, qu'elles ont donné auparauant. Par ainsi, dit Phillis, mauuaise Diane, vous voulez dire, que si on vous auoit seruie longuement, la premiere offẽse effaceroit toute la memoire du passé. Cela mesme, dit Diane, ou peu moins. O Dieu! s'escria Phillis, que celuy qui vous aimera, n'aura pas œuure faite. Celuy qui m'aimera, repliqua Diane, s'il veut que ie l'aime, prendra garde de n'offenser mon amitié: & croyez-moy, Phillis, qu'à ce coup vous auez plus fait d'iniure à Lycidas, qu'il ne vous auoit auparauant offencee. Donc, dit Phillis en sousriãt, autrefois ie disois que c'estoit l'amitié qui me l'auoit fait faire, mais à ceste heure ie diray que c'estoit la vengeance, & aux plus curieux i'en diray la raison que vous m'auez apprise. Ils iugeront, adiousta Diane, qu'autresfois vous auez sceu aimer; & qu'à ceste heure vous sçauez que c'est d'aimer. Quoyque s'en soit, respondit Phillis, s'il y eut de la faute, elle proceda d'ignorance, & nõ point de deffaut d'amour: car ie pensois y estre obligee: mais s'il y retourne iamais, ie me garderay bien d'y retomber. Et vous, Astrée, vous estes trop longuement muette: dites-nous donc, comme i'assistay à faire cest

en

enfant? Alors Astree reprit ainsi:

Soudain que ceste Bergere se fut offerte, Lycidas l'accepta fort effrontemét,& dessors il enuoya vn ieune Berger à Moin,pour luy amener la sage femme de ce lieu,les yeux clos,àfin qu'elle ne sçeut discerner où elle alloit. Diane alors comme toute estonnee mit le doigt sur la bouche,& dit: Belle Bergere,cecy n'a pas esté si secret que vous pensez, ie me ressouuiens d'en auoir ouy parler. Ie vous supplie,dit Phillis,racontez nous comme vous l'auez ouy dire,pour sçauoir s'il a esté tedit à laverité.Ie ne sçay,adioustaDiane,si ie m'é pourray bien ressouuenir: le pauure Phillandre fut celuy qui m'en fit le conte, & m'asseura qu'il l'auoit appris deLucine la sage féme,à qui mesme il estoit arriué,& qu'elle n'en eust iamais parlé,si on se fust fié en elle.Vn iour qu'elle se promenoit dans le parc,qui est entre Mont-brison,& Moin,auec plusieurs autres ses compagnes,elle vid venir à elle vn ieun'homme,qu'elle ne cognoissoit point,& qu'à son abord luy fit des re commandations de quelques-vnes de ses parentes,qui estoient à Feurs,&puis luy en dit quelques particularitez, àfin de la separer vn peu des autres femmes qui estoient auec elle:& lors qu'il la vid seule,il luy fit entendre qu'vne meilleure occasion le conduisoit vers elle:car c'est luy dit-il,pour vous coniurer par toute la pitié que vous eustes iamais, de vouloir secourir vne honneste femme,qui est en danger,si vous luy refusez vostre aide.La bonne féme fut vn peu surprise d'ouyr changer tout à coup ce discours:mais le ieun'homme la pria de celer mieux son estonnement, & qu'il esliroit plustost la mort, que si on venoit à soupçonner cet affaire; & Lucine s'estant r'asseuree, & luy ayant promis qu'elle seroit secrette, & qu'il luy dist seulemét en quel temps elle se deuoit tenir preste:Ne faites

donc point de voyage de deux mois, luy dit le ieune hõme,& à fin que vous ne perdiez rien,voila l'argent que vous pourriez gaigner ailleurs durant ce tẽps-là. A ce mot il luy dóna quelques pieces d'or dans vn papier,& s'en retourna sans passer à la ville : apres toutesfois auoir sçeu d'elle , si elle ne marcheroit pas la nuict , & qu'elle luy eust respondu , voyant le gain si grand , que nul temps ne la pourtoit arrester. Dans quinze ou seize iours apres , ainsi qu'elle sortoit de Moin,sur les cinq ou six heures du soir, elle le vid reuenir auec le visage tout chãgé,& s'approchant d'elle, luy dit:Ma mere,le tẽps nous a deceu,il faut partir,les cheuaux nous attẽdent, & la necessité nous presse:elle voulut rentrer en sa maison pour dóner ordre à ses affaires,mais il ne voulut le luy permettre,craignãt qu'el le n'ẽ parlast à quelqu'vn:ainsi estant paruenuë dãs vn valõ fort retiré du grand chemin du costé de la garde, elle trouua deux cheuaux auec vn hõme de belle taille,& vestu de noir, qui les gardoit:aussi tost qu'il vid Lucine,il s'ẽ vint à elle auec vn visage fort ouuert, & apres plusieurs remerciements, la fit mettre en trousse derriere celuy qui l'estoit allé querir, puis mõtant sur l'autre cheual,s'en allerent au grand trot à trauers les chãps:& lors qu'ils furent vn peu esloignez de la ville,& que la nuict cómẽçoit à s'obscurcir,ce ieune hõme sortant vn mouchoir de la poche banda les yeux à Lucine , quelque difficulté qu'elle en sçeut faire , & apres firent faire deux ou trois tours au cheual,sur lequel elle estoit, pour luy oster toute cognoissance du chemin qu'ils vouloient tenir:&puis reprenãt le trot, marcherent vne bonne partie de la nuict,sans qu'elle sçeut où elle alloit,sinon qu'ils luy firẽt passer vne riuiere,cóme elle croit,deux ou trois fois,&puis la mettant à terre,la firent marcher quelque temps à pied,& ainsi

ainsi qu'elle pouuoit iuger, c'estoit par vn bois, où en fin elle entreuit vn peu de lumiere à trauers le mouchoir, que tost apres ils luy osterẽt, & lors elle se trouua sous vne tente de tapisserie, accõmodee de telle façon que le vẽt n'y pouuoit entrer: d'vn costé elle vid vne ieune femme dans vn lict de chãp, qui se plaignoit fort, & qui estoit masquee: au pied du lict elle apperceut vne fẽme qui auoit aussi le visage couuert, & qui à se habits mõstroit d'estre aagée: elle tenoit les mains iointes, & auoit les larmes aux yeux: de l'autre costé il y auoit vne ieune fille de chãbre masquee, auec vn flãbeau en la main: au cheuet du lict estoit pãché cet hõneste hõme qu'elle auoit trouué auec les cheuaux, qui faisoit paroistre de ressentir infiniment le mal de ceste fẽme qui estoit appuyee cõtre sõ estomach: & le ieune hõme qui l'auoit portee en trousse, alloit d'vn costé, & d'autre pour dõner ce qui estoit necessaire, y ayant sur vne table au milieu de ceste tẽte, deux grãds flãbeaux allumez. Il est aisé à croire, que Lucine fut fort estõnee de se treuuer en tel lieu : toutesfois elle n'eut le loisir de demeurer long-tẽps en cet estõnement: car on eust iugé que cette petite creature n'attendoit que l'arriuee de ceste femme pour venir au monde, tant la mere prit tost les douleurs de l'accouchement, qui ne luy durerent pas vne demie heure sans deliurer d'vne fille; mais ce fut vne diligence encore plus grande que celle dont on vsa à debagager incontinent, & à mettre l'accouchee, & l'ẽfãt dãs vne litiere, & à renuoyer Lucine apres l'auoir bien cõtentee, les yeux clos: toutefois, ainsi qu'elle estoit venuë: que si on se fut fié en elle, elle iure que iamais elle n'en eust parlé, mais qu'il luy sembloit que leur meffiance luy en dõnoit congé: & voila tout ce que i'en ay peu sçauoir par Philãdre, Astree & Phillis, qui auoient esté fort attentiues

à son

à son discours, se regarderẽt entr'elles fort estõnees, & Phillis ne peut s'épescher de sousrire, & Diane luy en demandãt la raison: C'est parce, dit-elle, que vous nous auez dit vne histoire, que nous ne sçauiõs pas, & pour moy ie ne sçaurois m'imaginer qui ce peut estre? Car pour Olympe, elle ne fut point tant hazardee: & faut par necessité que ce soit autre qu'vne Bergere, y ayant vn si grand appareil. En verité, respondit Diane, ie prenois cest hõneste homme pour Lycidas, la vieille pour la mere de Celadon, & la fille de chambre pour vous, & iugeois que vous vous fussiez ainsi desguisees pour n'estre recogneuës. Si vous asseureray-ie, reprit Astree, que ce n'est point Olimpe : car Phillis n'y vsa d'autre artifice que de la faire venir en sa maisõ: & de fortune sa mere Artemis estoit pour lors allee sur les riues d'Allier : & parce qu'Olimpe estoit entre les mains d'Amarillis, il faut qu'elle feignit d'estre malade, ce qui luy fut fort aysé, à cause du mal qu'elle auoit desia; & apres auoir trainé quelque temps, elle fit entendre elle mesme à la mere de Celadon, que le changement d'air luy rapporteroit peut-estre du soulagement, & qu'elle s'asseuroit que Phillis seroit biẽ aise de la retirer chez elle. Amarillis qui se sentoit chargee de sa maladie, fut bien aise de ceste resolution, & ainsi Phillis la vint querir: & lors que le terme approcha, Lycidas alla prendre la sage femme, & luy banda les yeux, à fin qu'elle ne recogneut point le chemin: mais quand elle fut arriuee, il les luy débanda, sçachant biẽ qu'elle ne cognoistroit pas Olimpe, comme ne l'ayant iamais veuë auparauant. Voila tout l'artifice qui y fut fait: & soudain qu'elle fut biẽ remise, elle s'en alla chez elle, & nous a-on dit depuis, qu'elle vsa d'vn bien plaisant artifice pour faire nourrir sa fille: car aussi tost qu'elle fut arriuee, elle aposta vne folle femme, qui faignant

faignant de l'auoir faite, la vint donner à vn Berger, qui auoit accoustumé de seruir chez sa mere, disant qu'elle l'auoit euë de luy: Et parce que ce pauure Berger s'en sentoit fort innocent,il la refusa & la rebroüa,de sorte qu'elle, qui estoit faite au badinage, le poursuiuit iusques dans la chambre deLupeãdre mesme:& là,quoy que le Berger la refusast,elle mit l'enfãt au milieu de la chãbre,& s'en alla.On nous a dit que Lupeãdre se courrouca fort,& Olimpe aussi à ce Berger:mais la conclusion fut,qu'Olimpe se tournãt vers sa mere:encor ne faut-il pas,luy dit-elle,que ceste petite creature demeure sans estre nourrie: elle ne peut mais de la faute d'autruy,& ce sera vne œuure agreable auxDieux de la faire esleuer.La mere qui estoit bõne & charitable s'y accorda:& ainsi Olimpe retira sa fille aupres d'elle.Cependant Celadon estoit chez Forelle, où l'on luy faisoit toute la bonne chere qu'il se pouuoit, & mesme Malthee auoit eu commandement de son pere de luy faire toutes les honnestes caresses qu'elle pourroit:mais Celadõ auoit tant de desplaisir de nostre separation,que toutes leurs honnestetez luy tenoiẽt lieu de supplice,& viuoit ainsi auec tãt de tristesse,que Forelle ne pouuant souffrir le mespris qu'il faisoit de sa fille,en aduertit Alcippe,àfin qu'il ne s'attendit plus à ceste alliance,qui ayant sçeu la resolutiõ, de son fils, esmeu, comme ie croy,de pitié,fit dessein d'vser encore vne fois de quelque artifice:&apres cela ne le tourmenter point d'auantage. Or pendant le seiour que Celadon fit pres de Malthee,mõ oncle Phocion fit en sorte, que Corebe, tres-riche & honneste Berger,me vint rechercher,& parce qu'il auoit toutes les bonnes parties qu'on eust sçeu desirer,plusieurs en parloient desia, comme si le mariage eust esté resolu. Dequoy Alcippe se voulant seruir, fit la ruse que ie

vous diray. Il y a vn Berger nômé Squilindre demeurãt sur les lisieres de Forests, en vn hameau appellé Argẽtal, hôme fin, & sãs foy, & qui entre ses autres industries sçait si biẽ cõtrefaire toutes sortes de lettres, que celuy mesme de qui il les veut imiter, est biẽ empesché de recognoistre la fausseté: ce fut à cet homme, à qui Alcippe monstra celle qu'il auoit trouuee de moy au pied de l'arbre, ainsi que ie vous ay dit, & luy en fit escrire vne autre à Celadon en mon nô, qui estoit telle:

LETTRE CONTREFAITE
d'Astree à Celadon.

Celadon, puis que ie suis contrainte par le commandement de mon pere, vous ne trouuerez point estrange que ie vous prie de finir cest Amour qu'autrefois ie vous ay coniurée de rendre eternelle. Alcé m'a donnee à Corebe: & quoy que le party me soit auãtageux, si est-ce que ie ne laisse de ressentir beaucoup la separation de nostre amitié: Toutesfois, puis que c'est folie de contrarier à ce qui ne peut arriuer autrement, ie vous conseille de vous aimer de resolution, & d'oublier tellement tout ce qui s'est passé entre nous, que Celadon n'ait plus de memoire d'Astree, comme Astree est contrainte d'ores en là, de perdre pour son deuoir tous les souuenirs de Celadon.

Cette lettre fut portee assez finement à Celadô par vn ieune Berger incogneu Dieux! quel deuint-il d'abord, & quel fut le desplaisir qui luy serra le cœur? Dôc, dit-il, Astree, il est bien vray qu'il n'y a riẽ de durable au monde, puis que ceste ferme resolution, que vous m'auez si souuent iuree, s'est changée si promptemẽt. Donc vous voulez que ie sois tesmoin, que quelque perfection qu'vne femme puisse auoir, elle ne peut se despoüiller de son inconstant naturel. Donc le Ciel a consenty, que pour vn plus grand supplice, la vie me restast,

restast,apres la perte de vostre amitié:à fin que seulement ie vesquisse pour ressentir d'auãtage mon desastre?Et là tombant euanouy,il ne reuint point plustost en soy-mesme,que les plaintes en sa bouche:& ce qui luy persuadoit plus aisément ce change,c'estoit que la lettre ne faisoit qu'approuuer le bruit cõmun du mariage deCorebe,& de moy.Il demeura tout le iour sur vn lict,sans vouloir parler à personne,& la nuict estãt venuë,il se desroba à ses compagnons, & se mit dans les bois les plus espais, & les plus reculez, fuyant le rencontre des hommes comme vne beste sauuage,resolu de mourir loing de la compagnie des hommes, puis qu'il estoient la cause de son ennuy.

En ceste resolutió il courut toutes les mótaignes de Forests,du costé de Ceruieres: où en fin il choisit vn lieu qui luy sembla le moins frequenté, auec dessein d'y paracheuer le reste de ses tristes iours.Le lieu s'appelloit Lapau, d'où sourdoit l'vne des sources du desastreux Lignon: car l'autre vient des montaignes de Chalmasel.

Or sur les bords de ceste fontaine il bastit vne petite cabane,où il vesquit retiré plus de six mois, durant lesquels,sa plus ordinaire nourriture estoit les pleurs, & les plaintes:ce fut en ce tẽps qu'il fit ceste chanson.

CHANSON.

De Celadon sur le changement d'Astree.

IL faudroit bien que la constance
M'eust desrobé le sentiment,
Si ie ne ressentois l'offence,
Que m'a fait vostre changement:
Et la ressentant si soudain,
Ie ne recourois au dédain.

Vous m'auez dezaigné,pariure,
Pour vn que vous n'auiez point veu,

Par

Parce qu'il eut par aduenture
Plus de bien que ie n'ay pas eu:
Infidellé, osez vous encor
Sacrifier à ce veau d'or?

Où sont les sermens que nous fismes?
Où sont tant de pleurs espandus,
Et ces Adieux, quand nous partismes?
Le Ciel les a bien entendus:
Quand vostre cœur les oublioit,
Vostre bouche les publioit.

Yeux pariurez, flamme infidelle,
Qui n'aimez sinon en changeant,
Fasse Amour qu'vne beauté telle
Que la vostre m'aille vengeant:
Qu'elle faigne de vous aimer
Seulement pour vous enflammer.

Ainsi pressé de sa tristesse,
Vn Amant trahy se plaignoit,
Quand on luy dit que sa maistresse
Pour vn autre le dedaignoit,
Et le Ciel tonnant par pitié
Promit venger son amitié.

Il estoit couché miserable
Pres de Lignon, & s'en alloit
Du doigt marquant dessus le sable
Leurs chiffres, ainsi qu'il souloit:
Ce chiffre, dit-il, trop heureux,
Helas! n'est plus propre à nous deux.

Lors le pleur enfant de la peine,
Qu'vne iuste douleur poussoit,
Tombant à grands flots sur l'areine,
Ces doubles chiffres effaçoit:
Efface, dit-il, ô mon pleur,
Non pas ceux-cy, mais ceux du cœur.

Amant qui plein de coüardise,
T'en vas plaignant si longuement
Vne ame toute de feintise;
Lors que tu sçeus son changement.
Ou tu deuois soudain mourir,
Ou bien incontinent guerir.

La solitude de Celadon eust esté beaucoup plus longue sans le commandement qu'Alcippe fit à Lycidas de chercher son frere, ayant en soy-mesme fait dessein (puis qu'aussi bien voyoit-il que sa peine luy estoit inutile) de ne contrarier plus à ceste amitié: mais Lycidas eut longuement cherché, sans vne rencontre qui nous aduint ce iour-là mesme.

I'estois sur le bord de Lignon, & tenois les yeux sur son cours, resuant pour lors à la perte de Celadon, & Phillis & Lycidas parloiét ensemble vn peu plus loin, quand nous vismes de petites balottes qui alloiét nageans sur l'eau. La premiere qui s'en prit garde, fut phillis, qui nous les mõstra: mais nous ne peusmes deuiner ce que ce pouuoit estre. Et parce que Lycidas recogneut la curiosité de sa Maistresse, pour luy satisfaire, il s'auança le plus auant qu'il peut en l'eau; & fit tant auec vne lõgue branche, qu'il en prit vne. Mais voyãt que ce n'estoit que cire, parce qu'il s'estoit moüillé, & qu'il se faschoit d'auoir pris tant de peine pour chose qui valoit si peu, il la ietta de dépit en terre, & si à propos, que frappãt contre vn gros cailou, elle se mit toute en pieces, & n'en resta qu'vn papier, qui auoit esté mis dedans, que Phillis courut incontinent prendre, & l'ayant ouuert nous leusmes tels mots:

VA t'en papier plus heureux que celuy qui t'enuoye, reuoir les bords tãt aimez où ma Bergere demeure, & si accõpagné des pleurs dont ie vay grossissant ceste riuiere, il t'aduiẽt de baiser le sablon où ses pas sont imprimez, ar-

restes-y ton cours, & demeure bien fortuné, ou mon malheur m'empesche d'estre: que si tu paruiens en ses mains, qui m'ont rauy le cœur: & qu'elle te demande que ie fay? dy luy ô fidelle papier, que iour & nuict ie me change en pleurs pour lauer son infidelité: & si touchée du repentir, elle te moüille de quelques larmes, dy luy que pour d'estẽdre l'arc elle ne guerit pas la playe qu'elle a faite à sa foy, & à mon amitié, & que mes ennuis seront tesmoins & deuant les hommes & les Dieux, que comme elle est la plus belle & la plus infidelle du monde, que ie suis aussi le plus fidelle & plus affectionné qui viue, auec asseurance toutesfois de n'auoir iamais contentement que par la mort.

Nous n'eusmes pas si tost ietté les yeux sur ceste escriture, que nous la recogneusmes tous trois, pour estre de Celadon: que fut cause que Lycidas courut pour retirer les autres qui nageoiẽt sur l'eau, mais le courant les auoit emportées si loin, qu'il ne les peut atteindre: toutesfois nous iugeasmes biẽ par celle-cy, qu'il deuoit estre aupres de la source de Lignon, qui fut cause que Lycidas le lendemain partit de bonne heure pour le chercher, & vsa de telle diligence que trois iours apres il le trouua en sa solitude si chãgé de ce qu'il souloit estre, qu'il n'estoit pas presque recognoissable: mais quãd il luy dit, qu'il falloit s'ẽ reuenir vers moi, & que ie le luy cõmãdois ainsi, il ne pouuoit à peine se persuader que son frere ne le voulust trõper. En fin la lettre qu'il luy porta de moy, luy dõna tant de contentemẽt, que dãs fort peu de iours il reprit sõ bon visage, & nous reuint trouuer: nõ toutesfois si tost qu'Alcippe ne mourust auãt son retour, & que peu de iours apres Amarillis ne le suiuist. Et lors nous eusmes biẽ opiniõ que la fortune auoit fait tous ses plus grãds efforts cõtre nous, puis que ces deux persõnes estoiẽt mortes, qui nous y cõtrarioiẽt le plus. Mais n'aduint-il

il pas par malsheur, que la recherche de Corebe alla cõtinuant ſi auant, qu'Alcé, Hyppolite, & Phocion ne me laiſſoiẽt point de repos? & toutesfois ce ne fut pas de leur coſté dõt noſtre mal-heur proceda, quoy que Corebe en partie en fut cauſe: car lors qu'il me vint rechercher; parce qu'il eſtoit fort riche, il amena auec luy pluſieurs Bergers, entre leſquels eſtoit Semire, Berger à la verité plein de pluſieurs bonnes qualitez, s'il n'euſt eſté le plus perfide, & le plus cauteleux hõme qui fut iamais: auſſi toſt qu'il ietta les yeux ſur moy, il fit deſſein de me ſeruir, ſans ſe ſoucier de l'amitié que Corebe luy portoit: & parce que Celadon & moy, pour cacher noſtre amitié, auions fait deſſain, comme ie vous ay deſia dit, de faindre; luy d'aimer toutes les Bergeres, & moy de patienter indiferémment la recherche de toute ſorte de Bergers, il creut au cõmencemẽt, que la bõne receptiõ que ie luy faiſois, eſtoit la naiſſance de quelque plus grande affection, & n'euſt ſi toſt recogneu celle qui eſtoit entre Celadon & moy, ſi de mal heur il n'euſt trouué de mes lettres. Car encor que pour ſa derniere perte on cogneut bien qu'il m'aymoit, ſi y en auoit-il fort peu qui creuſſent que ie l'aymaſſe, tant ie m'y eſtois conduitte froidement, depuis que Celadon eſtoit retourné: & parce que les lettres qu'Alcippe auoit trouuees au pied de l'arbre, nous auoient couſté ſi cher, nous ne vouluſmes plus y fier celles que nous nous eſcriuions: mais inuentaſmes vn autre artifice qui nous ſembla plus aſſeuré. Celadon auoit appiecé au droit du cordon de ſon chappeau, par le dedans, vn peu de feutre ſi proprement, qu'à peine ſe voyoit-il, & cela ſe ſerroit auec vne gance à vn bouton par dehors, où il faignoit de retrouſſer l'aiſle du chappeau: il metroit là dedans ſa lettre, & puis faiſant ſemblant de ſe iouër, ou il me iet-

toit son chappeau,ou ie le luy ostois, ou il le faisoit tomber,ou feignoit pour mieux courre, ou sauter,de le mettre en terre, & ainsi i'y prenois ou mettois la lettre. Ie ne sçay comme par mal-heur, vn iour que i'en auois vne entre les mains pour l'y mettre,en courant apres quelque loup,qui estoit venu passer aupres de nos trouppeaux, ie la laissay tomber, si mal-heureusement pour moy,que Semire qui venoit apres,la releua,& vid qu'elle estoit telle.

LETTRE D'ASTREE. A CELADON.

MON cher Celadon, i'ay receu vostre lettre,qui m'a esté autant agreable, que ie sçay que les miennes le vous sont:& n'y ay rien trouué qui ne me satisface,hors-mis les remerciements que vous me faites,qui ne me semblent à propos,ny pour mon amitié:ny pour ce Celadon,qui dés long temps s'est desia tout donné à moy:car s'ils ne sont point vostres,ne sçauez vous pas que ce qui n'a point ce tiltre, ne sçauroit me plaire?que s'ils sont à vous,pourquoy me donnez-vous separé,ce qu'en vne fois i'ay receu, quand vous vous dōnastes tout à moy?N'en vsez donc plus,ie vous supplie,si vous ne me voulez faire croire,que vous auez plus de ciuilité,que d'Amour.

Depuis qu'il eut trouué ceste lettre,il fit dessein de ne me parler plus d'Amour,qu'il ne m'eust mise mal auec Celadon,& cōmença de ceste sorte:En premier lieu il me supplia de luy pardonner, s'il auoit esté si temeraire que d'auoir osé hausser les yeux à moy,que ma beauté l'y auoit contraint: mais qu'il recognoissoit bien son peu de merite, & qu'à ceste occasion il me protestoit qu'il ne s'y mesprendroit iamais plus, & que seulement il me supplioit d'oublier son outrecuidance.Er puis il se rendit tellemēt amy & familier de

de Celadon, qu'il sembloit qu'il ne peut rien aimer d'auantage:& pour m'abuser mieux,il ne me rencontroit iamais sans trouuer quelque occasion de parler à l'auantage de mon Berger, couurant si finement son intention,que personne n'eust pensé qu'il l'eust fait à dessein.Ces loüanges de la personne que i'aimois,cõme i'ay dit, me deceurent si bien, que ie prenois vn plaisir extreme de l'entretenir: & ainsi deux ou trois lunes s'escoulerent fort heureusement pour Celadon & pour moy: mais ce fut, comme ie croy, pour me faire ressentir d'auantage ce que depuis ie n'ay cessé, ny ne cesseray de pleurer. A ce mot au lieu de ses paroles, ses larmes representerẽt ses deplaisirs à ses compagnes, auec telle abondance,que ny l'vne ny l'autre n'oserent ouurir la bouche, craignant d'augmenter d'auantage ses pleurs. Car plus par raison on veut seicher les larmes, & plus on va augmentant la source. « « En fin elle reprit ainsi:Helas!sage Diane,comment me puis-ie souuenir de cẽt accidẽt sans mourir?Desia Semire estoit si familier,& auec Celadon & auec moy, que le plus souuẽt nous estiõs ensemble.Et lors qu'il creut d'auoir assez acquis de creance en mon endroit, pour me persuader ce qu'il vouloit entreprendre vn iour qu'il me treuua seule:apres que nous eusmes longuement parlé des diuerses trahisons,que les Bergers faisoient aux Bergeres qu'ils feignoient d'aimer: Mais ie m'estonne,dit-il,qu'il y ait si peu de Bergeres, qui prennent garde à ces tromperies, quoy que d'ailleurs elles soiẽt fort aduisees.C'est,luy respõdis-ie, que l'Amour leur clost les yeux. Sans mentir, me repliqua-t'il,ie le croy ainsi:car autrement il ne seroit pas possible que vous ne recogneussiez celle que l'on vous veut faire. Et lors se taisant, il monstroit de se preparer à m'en dire d'auantage: mais comme il se

fut repenty de m'en auoir tant dit, il se reprit ainsi. Semire, Semire, que penses-tu faire? ne vois tu pas, qu'elle se plaist en ceste trõperie, pourquoy la veux-tu mettre en peine? & lors s'adressant à moy, il continuä: Ie voy bien, belle Astrée, que mes discours vous ont rapporté du desplaisir : mais pardonnez-le moy, qui n'y ait esté poussé que pour l'affection que i'ay à vostre seruice. Semire, luy dis-ie, ie vous suis obligée de ceste bõne volonté: mais ie le serois encor d'auantage, si vous paracheuiez ce que vous auez cõmencé. Ah! Bergere, me respondit-il, ie ne vous ay que trop dit: mais peut-estre le recognoistrez vous mieux auec le tẽps, & lors vous iugerez que veritablemẽt Semire est vostre seruiteur. Ah! le malicieux! cõbien fut-il veritable en ses mauuaises promesses: car depuis ie n'en ay que trop recogneu pour me laisser le seul desir de viure. Si est-ce que pour lors il ne voulut m'en dire d'auantage, afin de m'en donner plus de volonté : & quãd il eut opinion que i'en auois assez, vn iour que selõ ma coustume ie le pressois de me faire sçauoir la fin de mon contentement, & que ie l'eus cõiuré par le pouuoir que i'auois eu autrefois sur luy, de me dire entieremẽt ce qu'il auoit commencé, il me respondit: Belle Bergere, vous me coniurez tellemẽt, que ie croirois faire vne trop grãde faute de vous desobeir: Si voudrois-ie ne vous en auoir iamais commẽcé le propos, pour le desplaisir que ie preuoy que la fin vous rapportera: & apres que ie l'eus asseuré du contraire, il me sceut si bien persuader que Celadon aimoit Aminthe, fille du fils de Cleante, que la ialousie coustumiere compagne des ames qui aimẽt bien, commença de me persuader que cela pouuoit estre vray, & ce fut bien vn mal-heur extreme, qu'alors ie ne me ressouuins point du commandement que ie

luy

luy auois fait de feindre d'aimer les autres Bergeres. Toutesfois voulant faire la fine, pour dissimuler mõ desplaisir, ie respondis à Semire, que ie n'auois iamais ny creu, ny voulu que Celadon me particularisast plus que les autres, que s'il sembloit que nous eussiõs quelque familiarité, ce n'estoit que pour la longue cognoissance que nous auions euë ensemble: mais quãt à ses recherches, elles m'estoient indifferentes. Or, me respõdit lors ce cauteleux, ie louë Dieu que vostre humeur soit telle, mais puis qu'il est ainsi, il ne peut estre que vous ne preniez plaisir d'ouyr les passionnez discours qu'il tient à son Aminthe. Il faut que i'aduouë, sage Diane, quand i'ouys nõmer Aminthe sienne, ie changeay de couleur, & parce qu'il m'offroit de me faire ouyr leurs paroles, il me sembla que ie ne deuois fuyr de recognoistre la perfidie de Celadon, helas! plus fidelle, que moy bien auisee: & ainsi i'acceptay cest offre, & certes il ne faillit pas à sa promesse: car peu apres il s'en reuint courant, m'asseurer qu'il les auoit laissez assez pres de là, & que Celadon auoit la teste dans le giron d'Aminthe, qui des mains luy alloit releuãt le poil: me racontant ces particularitez pour me piquer d'auantage. Ie le suiuis, mais tãt hors de moy, que ie ne me ressouuiens, ny du chemin que ie fis, ny cõme il me fit approcher si pres d'eux, sans qu'ils m'apperceussent: despuis i'ay iugé que ne se soucians point d'estre ouys, ils ne prenoient garde à ceux qui les escoutoient: tant y a que ie m'en trouuay si pres, que i'ouys Celadõ, qui luy respõdoit: croyez moy, belle Bergere, qu'il n'y a beauté qui soit plus viuemẽt emprainte en vne ame, que celle qui est dans la miẽne. Mais, Celadon, respõdit Aminthe, comment est-il possible, qu'vn cœur si ieune que le vostre puisse auoir assez de dureté pour retenir longuement ce

que l'amour y peut grauer. Mauuaise Bergere, repliqua mon Celadon, laissons ces raisons à part, ne me mesurez ny à l'aulne, ny au poids de nul autre, honnorez moy de vos bonnes graces, & vous verrez, si ie ne les conserueray aussi cheres en mon ame, & aussi lõguement que ma vie. Celadõ, Celadõ, adiousta Aminthe, vous seriez bien puni, si vos feintes deuenoient veritables, & si le Ciel pour me venger, vous faisoit aimer ceste Aminthe, dont vous vous mocquez. Iusques icy il n'y auoit rien, qui en quelque sorte ne fut supportable: mais ô Dieux! pour feindre, quelle fut la responce qu'il luy fit; Ie prie Amour, luy dit-il belle Bergere, si ie me mocque, qu'il fasse tomber la mocquerie sur moy, & si i'ay merité d'obtenir quelque grace de luy, qu'il me donne la punition dont vous me menacez. Aminthe ne pouuant iuger l'intentiõ de ses discours, ne luy respondit qu'auec vn sousris, & auec vne façon de la main, la luy passãt & repassãt deuãt les yeux, que i'interpretois en mõ lãgage qu'elle ne le refuseroit pas: elle croyoit ses paroles veritables: mais ce qui me toucha biẽ viuemẽt, fut que Celadõ apres auoir esté quelque tẽps sans parler, ietta vn grãd souspir, qu'elle accompagna incõtinẽt d'vn autre. Et lors que le Berger se releua pour luy parler, elle se mit la main sur les yeux, & rougit, cõme presque ayant hõte que ce souspir luy fust eschappé: qui fut cause que Celadõ se remettãt en sa premiere place, peu apres chãta ces vers:

SONNET.

Qu'il cognoist qu'on feint de l'aimer.

Elle feint de m'aimer pleine de mignardise,
Souspirant apres moy me voyant souspirer,
Et par de feintes pleurs tesmoigne d'endurer
L'ardeur que dans mon ame elle cognoist esprise.

Le

Le plus accort Amant, lors qu'elle se deguise,
De ses trompeurs attraits ne se peut retirer:
Il faut estre sans cœur pour ne point desirer,
D'estre si doucement deceu par sa feintise.
Ie me trompe moy-mesme au faux bien que ie voy,
Et mes contements conspirent contre moy.
Traistres miroirs du cœur, lumieres infidelles,
Ie vous recognois bien & vous trompeurs appas:
Mais que me sert cela, puis qu'Amour ne veut pas,
Voyant vos trahisons, que ie me garde d'elle?

Apres s'estre teu quelque temps, Aminthe luy dit: Et quoy Celadon vous ennuyez vous si tost? Ie crains plustost, dit-il, d'ennuyer celle à qui en toute façon ie ne veux que plaire. Et qui peut-c'estre, dit-elle, puis que nous sommes seuls? Ah! qu'elle se trompoit bien, & que i'y estois bien pour ma part, & aussi cherement qu'autre qui fust de la troupe. Ce n'est aussi que vous, respondit Celadon, que ie crains d'importuner: mais si vous me le commandez, ie continueray. Ie n'oserois, repliqua la Bergere, vser de commandemẽt, où mesme la priere est trop indiscrette. Vous vserez, reprit le Berger, des termes qu'il vous plaira: mais en fin ie ne suis que vostre seruiteur: & lors il recõmẽça de ceste sorte:

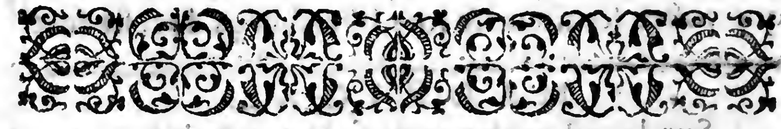
MADRIGAL.

Sur la ressemblance de sa Dame & de luy.

IE puis bien dire que nos cœurs
Sont tous deux faits de roche dure,
Le mien resistant aux rigueurs,
Et le vostre, puis qu'il endure
Les coups d'amour & de mes pleurs.
Mais considerant les douleurs,
Dont i'eternise ma souffrance,
Ie dis en cette extremité,

Ie suis vn rocher en constance,
Et vous l'estes en cruauté.

Belle Diane, il fut hors de mon pouuoir d'arrester d'auantage en ce lieu,& ainsi m'esloignant doucemẽt d'eux,ie m'en retournay à mõ trouppeau, si triste que de ce iour ie ne peux ouurir la bouche: & parce qu'il estoit desia assez tard, ie retiray mes brebis en leur parc,& passay vne nuict telle que vous pouuez pẽser. Helas!que tout cela estoit peu de chose, si ie n'y eusse adiousté la folie que ie pleureray aussi long-tẽps que i'auray des larmes: aussi ie ne sçay qui m'auoit tant aueuglée: car si i'eusse eu encor quelque reste de iugemẽt parmy ceste nouuelle ialousie,pour le moins ie me fusse enquise de Celadõ quel estoit son dessein: & quoy qu'il eut voulu dissimuler, i'eusse assez aisémẽt recogneu sa feinte: mais sans autre consideration le lendemain qu'il me vint trouuer aupres de mõ trouppeau,ie luy parlay auec tãt de mespris,que,desesperé, il se precipita dãs ce goulphe,où se noyãt,il noya d'vn coup tous mes cõtentemẽs. A ce mot elle deuint pasle comme la mort,& n'eust esté que Phillis la reueilla,la tirant par le bras,elle estoit en danger d'esuanouyr.



LE CINQVIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.

LE bruit que ces Bergeres firẽt lors qu'Astrée faillit d'esuanouïr,fut si grand, que Leonide s'en esueilla: & les oyant parler aupres d'elle, la curiosité luy donna volonté de sçauoir qui elles estoient: & parce qu'apres

eſtre vn peu remiſes, ces trois Bergeres ſe leuerẽt pour s'en aller, tout ce qu'elle peut faire, ce fut d'eueiller Syluie pour les lui monſtrer, auſſitoſt qu'elle les apperceut, elle recogneut Aſtree, quoy qu'elle fuſt fort chãgee, pour le déplaiſir qu'elle auoit de la perte de Celadon. Et les autres deux, dit Leonide, qui ſont-elles? L'vne, dit-elle, qui eſt à main gauche, c'eſt Phillis ſa chere compagne, & l'autre c'eſt Diane fille de la ſage Bellinde, & de Celion, & ſuis bien marrie que nous ayons ſi longuemẽt dormy: car ie m'aſſeure que nous euſſions bien appris de leurs nouuelles, y ayant apparence que l'occaſiõ qui les à eſloignees des autres, n'a eſté que pour parler plus librement. Vrayement, reſpondit Leonide, i'aduouë n'auoir iamais rien veu de plus beau qu'Aſtree, & faiſant cõparaiſon d'elle à toutes les autres, ie la trouue du tout auantagée. Conſiderez, repliqua Siluie, quelle eſperance doit auoit Galathee de diuertir l'affection du Berger. Ceſte conſideration toucha bien auſsi viuement Leonide, pour ſon ſubiect propre, que pour celuy de Galathée: toutesfois Amour qui ne vit iamais aux deſpens de perſonne, sãs luy donner pour payemẽt quelque eſpece d'eſperãce, ne voulut point traitter ceſte Nymphe plus auaremẽt qne les autres: & ainſi quoy qu'il n'y euſt pas grande apparence, ne laiſſa de luy promettre que peut-eſtre l'abſence d'Aſtree & l'amitié qu'elle luy feroit paroiſtre, luy pourroient faire changer de volõté: & apres quelques autres ſemblables diſcours, ces Nymphes ſe ſeparerent, Leonide prenãt le chemin de Feurs, & Siluie celuy d'Iſoure: cependant que les trois belles Bergeres ayant ramaſsé leurs troupeaux, s'alloient peu à peu retirant dedans leurs cabanes.

A peine auoient-elles mis le pied dãs le grand pré, où ſur le tard on auoit accouſtumé de s'aſſẽbler, qu'elles

les apperceurent Lycidas parlant auec Siluandre: mais aussi tost que le Berger recogneut Astree, il deuint pasle & si changé, que pour n'en donner cognoissance à Siluandre: il luy rompit compagnie, auec quelque mauuaise excuse: mais voulant euiter leur rencontre, Phillis luy alla couper chemin auec Diane, apres auoir dit à Astree la mauuaise satisfaction que ce Berger auoit d'elle: & parce que Phillis ne vouloit point le perdre, l'ayant iusques-là trop cherement conserué, quoy qu'il essayast de l'outrepasser promptement, si l'attaignit-elle, & luy dit en sousriant: Si vous fuyez de ceste sorte vos amies, que ferez vous à vos ennemies? Il respondit: La compagnie que vous cherissez tant, ne vous permet pas de retenir ce nom. Celle, repliqua la Bergere, de qui vous vous plaignez, souffre plus de peine de vous auoir offensé que vous mesme. Ce n'est pas respondit le Berger, guerir la blesseure que de rompre le glaiue qui l'a faite. En mesme temps Astrée arriua, qui s'addressant à Lycidas, luy dit: tant s'en faut Berger, que ie die la haine que vous me portez estre iniuste, que i'aduouë que vous ne me sçauriés autāt haïr, que vous en auez d'occasion: toutesfois si la memoire de celuy qui est cause de ceste mauuaise satisfactiō, vous est encor aussi viue en l'ame, qu'elle le sera à iamais en la miēne, vous vous ressouuiēdrez que ie suis la chose du monde qu'il a plus aimée, & qu'il vous sieroit mal de me hayr, puis qu'encore il n'y a rien qu'il aime d'auantage que moy. Lycidas vouloit respondre, & peut-estre selon sa passion trop aigrement: mais Diane luy mettant la main deuant la bouche, luy dit Lycidas, Lycidas, si vous ne receuez ceste satisfaction, autant que iusques icy vous auez eu de raisons, autant serez-vous blasmé pour estre déraisonnable. Astree sans s'arrester à ce que Diane disoit,

luy

luy osta la main du visage,& luy dit. Non, non, sage Bergere,ne cõtraignez point Lycidas, laissez luy vser de toutes les rigoureuses parolesqu'il luy plaira.Ie sçai que ce sõt des effects de sa iuste douleur:toutesfois ie sçay bien aussi, qu'en cela il n'a pas fait plus de perte que moy. Lycidas oyant ses paroles,& la façon dont Astrée les proferoit,donna tesmoignage auec ses larmes qu'elle l'auoit attendry, & ne pouuant se commander si promptement,quelque deffense que Phillis &Diane fissét,il se defit de leurs mains,& s'ẽ alla d'vn autre costé,de quoy Phillis s'apperceuãt,afin d'ẽ auoir entiere victoire,le suiuit,& luy sceut si bien representer le desplaisir d'Astrée; & la meschanceté de Semire,qu'en fin elle les remit bien auec sa compagne.

Mais cependãt Leonide suiuoit son chemin à Feurs, & quoy qu'elle se hastast,elle ne peut outrepasser Põsins,parce qu'elle auoit dormy trop long tẽps:cela fut cause qu'elle s'esueilla beaucoup auãt le iour,desireuse de retourner de bõne heure,afin de pouuoir demeurer quelque tẽps à son retour,auec lesBergeres qu'elle venoit de laisser:toutesfois elle n'osa partir auant que la clarté luy mõstrast le chemin,de peur de se perdre, quoy qu'il luy fut impossible de fermer l'œil le reste de la nuict:cepẽdant qu'elle alloit entretenãt ses pensees, & qu'elle y estoit le plus attentiue,elle ouyt que quelqu'vn parloit assez pres d'elle : car il n'y auoit qu'vn entre-deux d'aiz fort delié,qui separoitvne chãbre en deux, d'autãt que le maistre du logis estoit vn fort hõneste pasteur,qui par courtoisie,&pour les loix de l'hospitalité receuoit librement ceux qui faisoient chemin,sans s'enquerir quels ils estoient:& parce que son logis estoit assez estroit,il auoit esté contraint de faire des entre-deux d'aiz pour auoir plus de chãbres. Or quãd la Nymphe arriua, il y auoit deux estrãgers

logez:mais parcequ'il estoit fort tard, ils estoient desia retirez &endormis, & de fortune la chambre où la Nymphe fut logee, estoit faicte de ceste sorte, & tout aupres de la leur, sans qu'en s'y couchãt elle s'en prit garde. Oyant donc murmurer qu'elqu'vn aupres de son lict: car le cheuet estoit tourné de ce costé-là, afin de les mieux entẽdre, elle approcha l'oreille à la fente d'vn aiz, & par hazard l'vn deux releuant la voix vn peu plus, elle ouyt qu'il respondit ainsi à l'autre: Que voulez-vous que ie vous die d'auantage, sinon qu'Amour vous rend ainsi impatient: & bien, elle se sera trouuée lasse, ou malade, ou incõmodee de quelque suruenant qui l'aura fait retarder, & faut-il se desesperer pour cela? Leonide pensoit bien recognoistre ceste voix: mais elle ne pouuoit s'en ressouuenir entiérement, si fit bien de l'autre, aussi tost qu'il respondit: Mais voyez vous, Climanthe, ce n'est pas cela qui me met en peine: car l'attente ne m'ennuyera iamais, tãt que i'esperay quelque bonne issuë de nostre entreprise: ce que ie crains, & qui me met sur les espines où vous me voyés, c'est que vous ne luy ayez pas biẽ fait entẽdre ce que nous auiõs deliberé, ou qu'elle n'ait pas adiousté foy à vos paroles. Leonide oyant ce discours, & recognoissant fort bien celuy qui parloit, estonnee, & desireuse d'en sçauoir d'auantage, s'approcha si pres des aiz, qu'elle n'en perdoit vne seule parole, & lors elle ouyt que Climanthe respondit. Dieu me soit en ayde auec cét homme. Ie vous ay desia dit plusieurs fois que cela estoit impossible. Ouy biẽ, dit l'autre, à vostre iugement. Vrayement, respondit Climanthe, pour le vous faire aduoüer, & pour vous faire sortir de ceste peine, ie vous veux encor vne fois redire le tout par le menu.

Histoire

Histoire de la tromperie de Climanthe.

APres que nous fusmes separez, & que vous m'eustes fait cognoistre Galathee, Siluie, Leonide & les autres Nymphes d'Amasis, aussi bien de veuë que ie les cognoissois desia par les discours que vous m'en auiez tenus, ie creus qu'vne des principales choses qui pouuoit seruir à nostre dessein, estoit de sçauoir comme seroit vestu Lindamor le iour de son depart: car vous sçauez que Clidaman & Guyemants s'en estans allez trouuer Meroüé, Amasis commanda à Lindamor de le suiure auec tous les ieunes Cheualiers de ceste cõtree, afin que Clidaman fust recogneu de Meroüé, pour celuy qu'il estoit, & par malheur, il sembloit que Lindamor eut plus de dessein de faire tenir sa liuree secrette, qu'il n'auoit iamais eu. Si est-ce que i'allay si biẽ espiant l'occasion, qu'vn soir qu'il estoit au milieu de la ruë, i'ouys qu'il commanda à vn de ses gens, d'aller chez le maistre qui luy faisoit ses habits, pour luy apporter le hoqueton qu'il auoit fait faire pour le iour de la monstre: parce qu'il le vouloit essayer, & d'autãt qu'il auoit expressemẽt deffendu de ne le laisser voir à personne, il luy donna vne bague pour cõtre-signe: ie suiuis d'assez loin cest hõme pour recognoistre le logis, & le lẽdemain à bõne heure, sçachant le nõ du maistre, i'ẽtray effrontémẽt en sa maisõ, & luy dis que ie venois de la part de Lindamor, parce qu'Amasis le pressoit de partir, & qu'il craignoit que ses habits ne fussent pas faits à temps, & que ie ne m'ẽ fiasse point à ce qu'il m'en diroit, mais que ie les visse moy-mesme pour luy en rapporter la verité. Et puis cõtinuãt, ie luy dis: Il m'eust dõné la bague que vous sçauez pour contre-signe: mais il m'a dit, qu'il suffisoit que ie vous disse, qu'hier au soir il auoit enuoyé querir le hoqueton, & que celuy qui le vint demander,

der, vous l'auoit apportée:ainsi ie trõpay le maistre, & remarquay ses habits le mieux qu'il me fut possible:& lors que ie fis semblãt de le haster,il me respõdit qu'il auoit assez de tẽps,puis que ce iour là mesme il auoit veu vne lettre d'Amasis,dans l'assemblée de la ville , par laquelle elle leur ordonnoit de se tenir armez dãs cinq semaines, parce qu'au iour qu'elle leur marquoit , elle vouloit faire son assemblée dans leur ville, à cause de la mõstre generale,que Lindamor & ses trouppes faisoiẽt pour aller trouuer Clidaman:& que le lendemain elle vouloit que vous fussiez receu pour General de ceste contrée en son absence : par ce moyen ie sceus le iour du despart de Lindamor,& de plus,que vous demeureriez en ce pays,qui fut vn accident,qui vint tres à propos pour paracheuer nostre dessein, quoy que vous en eussiez esté desia bien aduerty. Suiuãt cela,ie m'en allay retirer dans ce grand bois de Sauignieu,où sur le bord de la petite riuiere qui passe au trauers,ie fis vne cabane de fueilles,mais si cachée que plusieurs eussent passé aupres sãs lavoir, & cela afin que l'on creust que i'y auois demeuré lõguemẽt:car comme vous sçauez,personne ne me cognoissoit en ceste cõtrée:& pour mieux mõstrer qu'il y auoit long-temps que i'y demeurois,les fueilles dõt ie couuris ceste loge,estoient desia toutes seiches, & puis ie pris le grãd mirouër que i'auois fait faire,que ie mis sur vn autel, que i'étournay de houx,& d'espines,y mettãt parmy quelques herbes,cõme Verueine, Fougere,& autres sẽblables.Sur vn des costez ie mis du Gui,que ie disois estre de chesne:de l'autre la Serpe d'or,dont ie feignois l'auoir couppé le sixiesme de la premiere lune,& au milieu des linceuls, où ie l'auois cueilly:&au dessus de tout ce, i'attacheay le mirouër au lieu le plus obscur,afin que mõ artifice fust moins
apper

apperceu,& vis à vis par le dessus,i'y accommoday le papier peint,où i'auois tiré si au naturel,le lieu que ie voulois mõstrer à Galathée, qu'il n'y auoit personne qui ne le recogneut:& à fin que ceux qui seroient en bas,s'ils tournoient les yeux en haut ne le visent du coste où l'on entroit,i'entrelaissay des branches,& des fueilles de telle sorte ensemble,qu'il estoit impossible, & parce que si l'on eut approché l'autre,se tournant de l'autre costé, on eust sans doute veu mon artifice: ie fis à l'entour vn assez grand cerne,où ie mis les encensoirs de rang,& defendois à chacun de ne les outre-passer point. Au deuant du miroir , il y auoit vne aiz,sur laquelle Hecathe estoit peinte, ceste aiz auoit tout le bas ferré d'vn fuzil,& cõme vous sçauez ,elle ne tenoit qu'à quelques poils de cheual,si deliez que auec l'obscurité du lieu, il n'y auoit personne qui les peut apperceuoir aussi-tost que l'on les tiroit,l'aiz tõboit,& de sa pesanteur frappoit du fuzil sur vne pierre si à propos, qu'elle ne manquoit presque iamais de faire feu. I'auois mis au mesme lieu vne mixtion de soulphre,& de salpestre, qui s'esprend de sorte au feu qui le touche,qu'il s'en esleue vne flamme,auec vne si grande promptitude,qu'il n'y a celuy qui n'ẽ demeure en quelque sorte estonné:ce que i'auois inuẽté pour faire croire que c'estoit vne espece,ou de diuinité,ou d'enchantement:tant y a que ie trouuay le tout si biẽ disposé,qu'il me sembloit qu'il n'y auoit rien à redire. Apres toutes ces choses , ie cõmençay quelquefois à me laisser voir , mais rarement & soudain que ie prenois garde que l'on m'auoit apperceu, ie me retirois en ma loge , où ie faisois semblant de ne me nourrir que de racines,parce que la nuict i'allois acheter à 3. & 4.lieuës de là,auec d'autres habits , tout ce qui m'estoit necessaire.Dans peu de iours plusieurs se prirent

garde de moy,&le bruit de ma vie fut si grād,qu'il par uint iusques aux aureilles d'Amasis, qui se venoit biē souuent promener dans ces grands iardins de Montbrison,& entre-autres, vne fois qu'il y estoit,Silaire, Siluie,Leonide, & plusieurs autres de leurs cōpagnes vindrent se promener le long de mon petit ruisseau, où pour lors ie faisois sēblāt d'amasser quelques herbes:aussi-tost que ie recogneus qu'elles m'auoient apperceu,ie me retiray au grand pas en ma cabane:elles qui estoient curieuses de me voir & de parler à moy, me suiuirent à trauers ces grāds arbres,Ie m'estois desja mis à genoux, mais quand ie les ouy approcher, ie m'ē vins sur la porte,où la premiere que ie rencōtray, fut Leonide:& parce qu'elle estoit preste d'entrer,la repoussant vn peu,ie luy dis assez rudement:Leonide, la diuinité que ie sers,vous cōmande de ne profaner ses autels.A ces mots elle se recula vn peu surprise:car mon habit de Druyde me faisoit rendre de l'honneur. & le nom de la diuinité donnoit de la crainte, & apres s'estre r'asseurée,elle me dit: Les autels de vostre Dieu quel qu'il soit,ne peuuent estre profanez de receuoir mes vœux,puis que ie ne viēs que pour luy rēdre l'honneur que le Ciel demāde de nous.Le Ciel,lui respondis-je,demāde à la verité les vœux, & l'hōneur, mais non point differents de ce qu'il les ordonne:par ainsi si le zele de la diuinité que ie sers vous ameine icy, il faut que vous obseruiez ce qu'elle cōmāde.Et quel est son cōmandement?adiousta Syluie. Syluie,luy dis-je, si vous auez la mesme intention que vostre compagne,faites toutes deux ce que ie vous diray,& puis vos vœux luy seront agreables.Auant que la Lune cōmence à decroistre , lauez-vous auant iour la jambe droitte iusques au genoüil,& le bras iusques au coude dās ce ruisseau qui passe deuant ceste saincte cauerne:

ne:& puis la iambe,& le bras nud, venez icy auec vn chapeau de Verueine, & vne ceincture de Fougere:apres ie vous diray ce que vous aurez a faire pour participer aux ſacrez myſteres de ce lieu,que ie vous ouuriray,& declareray.Et lors luy prenant la main,ie lui dis:Voulez-vous pour teſmoignage des graces,dõt la diuinité que ie ſers me fauoriſe, que ie vous die vne partie de voſtre vie,& de ce qui vous aduiendra?Non pas moy:dit-elle : car ie n'ay point tant de curioſité: mais vous,ma compagne,dit-elle,s'adreſſant à Leonide, ie vous ay veuë autrefois deſireuſe de la ſçauoir, paſſez vous en à ceſte heure, voſtre enuie. Ie vous en ſuplie,me dit Leonide en me preſentant la main.Alors me reſſouuenant de ce que vous m'auiez dit de ces Nymphes en particulier ie luy pris la main,& luy demanday ſi elle eſtoit nee de iour, ou de nuict,& ſçachant que c'eſtoit de nuict,ie pris la main gauche, & apres l'auoir quelque temps cõſideree,ie luy dis:Leonide,ceſte ligne de vie,nette,bien marquee,& longue vous monſtre que vous deuez viure;pour les maladies du corps aſſez ſaine:mais ceſte petite croix,qui eſt ſur la meſme ligne preſque au plus haut de l'angle,qui a deux petites lignes au deſſus,& trois au deſſous,& ces trois auſſi, qui ſont à la fin de celle de la vie,vers la reſtrainte, monſtrent en vous des maladies que l'Amour vous donnera, qui vous empeſcheront d'eſtre auſſi ſaine de l'eſprit, que du corps:& ces cinq ou ſix poincts, qui comme petits grains, ſont ſemez çà, & là,de ceſte meſme ligne, me font iuger que vous ne hayrez iamais ceux qui vous aymeront,mais pluſtoſt que vous vous plairrez d'eſtre aymée, & d'eſtre ſeruie. Or regardez ceſte autre ligne, qui prend de la racine de celle dont nous auons deſia parlé, & paſſant par le milieu de la main, s'eſleue vers le mont

de la Lune,elle s'appelle moyenne naturelle,ces couppures vne vous y voyez, qui paroissent vn peu,signifient que vous vous courroucez facilement, & mesme contre ceux,sur qui l'Amour vous donne authorité:&ceste petite estoile,qui tourne contre l'enflure du poulce;monstre que vous estes pleine de bonté,& de douceur, & que facilement vous perdez vos coleres: Mais voyez-vous ceste ligne que nous nõmons Mensale,qui se ioint auec la moyenne naturelle, en sorte que les deux font vn angle?cela mõstre que vous aurez diuers troubles en l'entendemẽt pour l'amour,qui vous rendront quelquesfois la vie desagreable:ce que ie iuge encor mieux,cõsiderant que peu apres la moyenne defaut, & celle-cy s'assemble auec celle de la vie,si biẽ qu'elles font l'angle de la Mẽsale, & de l'autre?car cela m'apprend que tard,ou iamais,aurez-vous la conclusiõ de vos desirs.Ie voulois continuer,quãd elle retira la main,& me dit,que ce n'estoit pas ce que elle me demãdoit,car ie parlois trop en general:mais qu'elle vouloit clairement sçauoirce qui aduiendroit du dessein qu'elle auoit.Alors ie luy respõdis.Les Nu-
» mes celestes sçauent eux seuls ce qui est de l'aduenir
» sinon en tant que par leur bonté,ils en donnent cog-
» noissance à leurs seruiteurs:& cela quelquesfois pour
» le bien public,quelquesfois pour satisfaire aux ardã-
» tes supplicatiõs de ceux qui plusieurs en fois impor-
» tunẽt leurs autels, & bien souuẽt pour faire paroistre que rien ne leur est caché,& toutefois c'est apres au prudent interprette de ce Dieu, de n'en dire qu'autant qu'il cognoist estre necessaire : parce que les secrets des Dieux ne veulent point estre diuulguez sans occasion. Ie vous dy cecy,afin que vostre curiosité se cõtente de ce que ievous en ay discouru vn peu moins clairement que vous ne desirez:car il n'est pas neces-
saire

ſaire que ie le vous die autrement, & à fin que vous cognoiſſiez, que le Dieu ne m'eſt point chiche de ſes graces, & qu'il me parle familierement, ie vous veux dire des choſes qui vous ſont aduenuës, par leſquelles vous iugerez combien ie ſçay.

En premier lieu, belles Nymphes, vous ſçauez bien que ie ne vous vy iamais, & toutefois à l'abord ie vous ay toutes nõmees par vos nõs: ce que i'ay fait, parce que ie veux biẽ que vous me croyez plus ſçauant que le cõmun: nõ pas afin que de la gloire m'en reuienne, ce ſeroit trop de preſomption, mais à la diuinité que ie ſers en ce lieu. Or il faut que vous croyez, que tout ce que ie vous diray, ie l'ay appris du meſme maiſtre, & certes en cela ie ne mentois pas: car c'eſtoit vous, Polemas, qui me l'auiez dit: mais parce, continuay-je, que les particularitez rendront peut-eſtre mon diſcours plus long, il ne ſeroit point hors de propos, que nous nous miſſions ſous ces arbres voiſins. A ce mot, nous y allaſmes, & lors ie recõmeçay ainſi: Vrayemẽt, interrõpit Polemas, vous ne pouuiez cõduire auec plus d'artifice ce commencement. Vous iugerez, reſpondit Climanthe, que la continuation ne fut point auec moins de prudẽce. Ie pris dõc la parole de ceſte ſorte:

Belle Nymphe, il peut y auoir trois ans, que le gẽtil Agis, en pleine aſſẽblee, vous fut dõné pour ſeruiteur: à ce commencement vous vous fuſtes indifferens: car iuſques alors la ieuneſſe de l'vn, & de l'autre eſtoit cauſe que vos cœurs n'eſtoient capables des paſſions que l'Amour conçoit: mais depuis ce temps de voſtre beauté en luy, & ſa recherche en vous, commencerent d'eſueiller peu à peu ces feux dõt nature met les premieres eſtincelles en nous, de l'heure que nous naiſſons: de ſorte que ce qui vous eſtoit indifferent, deuint particulier en tous deux, & l'Amour en fin ſe forma,

& nasquit en son ame auec toutes les passiós qui ont accoustumé de l'accompagner, & en vous vne bonne volonté, qui vous faisoit agreer d'auantage son affection, & ses seruices que de tout autre. La premiere fois qu'à bon escient il vous en fit ouuerture fut quād Amasis s'allant promener dans ses beaux iardins de Mont-brison il vous prit sous les bras, & apres auoir demeuré quelque tēps sās parler, il vous dit tout à coup: Enfin belle Nymphe, il ne sert de rien que ie dispute en moy-mesme, si ie dois, ou si ie ne dois pas vo' declarer ce que i'ay dans l'ame: car le dissimuler est receuable en ce qui quelquefois peut estre changé: mais ce qui me contraint de parler à ceste heure, m'accompagnera iusques au delà du tombeau. Icy ie m'arrestay & luy dis: Voulez-vous, Leonide, que ie redie les mesmes paroles que vous luy respondites? Sans mentir, luy dit alors Polemas, vous vous mettiez en vn grand hazard d'estre descouuert. Nullement, respondit Climanthe, & pour vous rendre preuue de la perfection de ma memoire, ie vous diray les mesmes paroles: Mais, repliqua Polemas, si moy-mesme m'estois oublié à les vous dire: ô, adiousta Climanthe, ie ne doute pas que cela ne soit: mais tant y a que le suiet des paroles estoit celuy que vous m'auez dit, & elle mesme ne sçauroit se ressouuenir des mesmes mots, de sorte, qu'auec l'opinion que ce soit vn Dieu qui me les ait dit, sans doute elle eust creu, que c'estoiét ceux-là mesmes. Que si vous n'eussiez esté si familier auec elle, comme vostre secrette affection vous auoit rendu, ie ne l'eusse pas si aisément entrepris: mais me ressouuenant que vous m'auiez dit, que vous l'auiez seruie fort longuement, & que ce seruice auoit esté tousiours bien receu, iusques à ce que vous auiez changé d'affection, & que vous estiez deuenu seruiteur de Galathee, & mesmes que cela estoit cause que pour vous

faire desplaisir elle tenoit le party de Lindamor contre vous. Ie parlois plus hardiment de tout ce qui s'estoit passé en ce temps-là, sçachant bien que l'Amour ne permet pas que l'on puisse celer quelque chose à la personne que l'on aime, mais pour reuenir à nostre propos, elle me respondit: Ie veux bien que vous m'en disiez ce qu'il vous plaira: mais nous en croirôs ce que nous voudrons : qu'elle disoit, comme estant vn peu picquee de ce qu'elle le vouloit peut-estre celer à ses côpagnes. Ie ne laissay de côtinuer: Or bien, Leonide, vous en croirez ce qu'il vous plaira: car ie m'asseure que ie ne vous diray riẽ qu'en vostre ame vous ne l'auoüyez pour vray. Vous luy respondites, côme feignât de n'entendre pas ce qu'il vouloit dire : Vous auez raison, Agis, de ne point taire par dissimulation ce qui vous doit accompagner aussi longuement que vous viurez; autrement ne pouuant estre qu'il ne se descouure, vous seriez tenu pour personne double, nom qui n'est honnorable à nulle sorte de gens: mais moins à ceux qui font la profession que vous faites. Ce côseil donc, respondit-il, & ma passion me contraindront de vous dire, belle Nymphe, que ny l'inesgalité de vos merites à moy, ny le peu de bonne volonté, que i'ay recogneu en vous, n'ont peu empescher mon affectiô ny ma temerité, qu'elles ne m'ayent esleué iusques à vous: que si toutefois non point la qualité du dô, mais de la volonté doit estre receuable, ie puis dire auec asseurance, que l'on ne vous sçauroit offrir vn plus grãd sacrifice: car ce cœur que ie vous dône, ie le dône auec toutes les affectiôs, & auec toutes les puissãces de mô ame, & tellement tout, que ce qu'apres ceste donatiô, ne se trouuera vostre en moy, ie le desauouëray, & renôceray côme ne m'appartenant pas: la côclusion fut que vous luy respondites: Agis, ie croiray ces paroles

quand le temps, & vos seruices me les auront dittes, aussi bien que vostre bouche, voilà la premiere declaration d'amitié que vous eustes de luy, de laquelle il vous rendit par apres assez de preuues, tant par la recherche qu'il fit pour vous espouser, que par les querelles qu'il prit contre plusieurs, desquels il estoit ialoux : ce fut en ce temps que voulant vous friser les cheueux, vous vous bruslates la jouë, sur quoy il fit tels vers:

CHANSON.

D'Agis, sur la brusleure de la jouë de Leonide.

CEpendant que l'Amour se iouë
Dedans l'or de vos beaux cheueux,
Vne estincelle de ses feux,
Par mal-heur vous toucha la jouë.
Par là iugez Nymphe cruelle,
Combien en est le feu cuisant,
Puis que ceste seule estincelle
Tant de douleur va produisant.
Cependant que vostre œil eslance,
Encores qu'il en fust vainqueur,
Tant de flames contre mon cœur,
L'vne la jouë vous offense.
Par là iugez, Nymphe cruelle,
Combien en est le feu cuisant,
Puis que ceste seule estincelle
Tant de douleur va produisant.
Cependant que mon cœur en flame
Vouloit son ardeur vous lancer,
Son feu qui ne peut y passer,
Brusla la jouë au lieu de l'ame.
Par là iugez, Nymphe cruelle,
Combien en est le feu cuisant,
Puis que ceste seule estincelle

Tant de douleur va produisant,

Et pour vous faire paroistre que veritablement ie sçay ces choses, par vne diuinité qui ne peut mentir, & de qui la veuë, & l'oüye penetrent iusques dans le profond des cœurs, ie vous veux dire vne chose sur ce sujet, que personne ne peut sçauoir que vous & Agis. Elle eut peur que ie ne descouurisse quelque secret qui la peust fascher: aussi estoit-ce mon dessein de luy dõner ceste apprehension : cela fut cause qu'elle me dit toute troublée: Homme de Dieu, encor que ie ne craigne pas que vous ou autre puissiez dire chose sur ce sujet, qui me doiue importer: toutefois ce discours est si sẽsible, qu'il est biẽ mal-aisé d'y toucher d'vne main si douce, que la blesseure n'en cuise, c'est pourquoy ie vous supplie de le finir. Elle profera ces paroles auec vn tel changemẽt de visage, & d'vne voix si interditte, que pour la r'asseurer, ie fus cõtraint de luy dire: Vous ne deuez me croire auec si peu de consideration, que ie ne sçache celer ce qui pourroit vous offẽser, ny que i'ignore que les moindres blesseures sont biẽ fort sẽsibles en la partie où ie vous touche: car c'est au cœur à qui toutes ces playes s'addresẽt mais puis que vous ne voulez pas en sçauoir d'auantage, ie m'en tairay, aussi bien il est temps que ie r'entre vers la diuinité qui me rappelle: & en cest instant, ie me leuay, & leur donnay le bon iour, puis apres auoir fait quelque apparence de ceremonies sur la riuiere, ie dy assez haut: O souueraine Deité! qui presides en ce lieu, voicy que dedans ceste eau ie me nettoye, & despoüille de tout le profane que la pratique des hommes me peut auoir laissé, depuis que ie suis sorty hors de ton sainct Tẽple. A ce mot ie dõnay trois fois des mains dãs l'eau, & puis en puisãt au creux de l'vne, i'en pris trois fois dans la bouche, & les yeux, & les mains tournées au

Ciel i'entray en ma cabane sãs parler à elles, & parce que ie me doutay bienqu'elles auroiẽt assez de curiosité pour venir voir ce que ie ferois, ie m'en allay deuant l'autel,où faisant semblãt de me mettre en terre, ie tiray les poils de cheual,qui faisant leur effet,laisserent tomber la petite aiz ferree , qui estoit deuant le miroir,qui dõna si à propos sur le caillou,qu'il fit feu, & en mesme temps se prit à la composition,qui estoit au dessous , si bien que la flamme en sortit auec tant de promptitude, que ces Nymphes , qui estoient à la porte,voyant au commencement esclairer le miroir, puis tout à coup le feu si prompt,& violent , prirent vne telle frayeur,qu'elles s'en retournerẽt auec beaucoup d'opinion,&de ma saincteté,&du respect enuers la Diuinité que ie seruois.Ce commencemẽt pouuoit-il estre mieux conduit que cela?Non certes,respondit Polemas,& ie iuge bien quant à moy, que toute personne qui n'en eust point esté aduertie , s'y fut aisément trompee.

Cependant que Climanthe parloit ainsi , Leonide l'escoutoit si rauie hors d'elle mesme , qu'elle ne sçauoit si elle dormoit ou veilloit : car elle voyoit bien que tout ce qu'il racontoit, estoit tres-veritable, & toutesfois elle ne pouuoit bonnement croire, que cela fust ainsi : & cependant qu'elle disputoit en elle mesme , elle ouyt que Climanthe recommençoit, Or ces Nymphes s'en allerent , & ne puis sçauoir asseurément quel rapport elles firent de moy, si est-ce que par coniecture il y a apparence qu'elles dirent à chacun les choses admirables, qu'elles auoient veuës, & comme la renommée augmente tousiours,la Cour n'estoit pleine que de moy : & certes en ce temps-là i'eus de la peine à continuer mon entreprise : car vne infinité de personnes vindrent me voir , les vnes par curiosité,

curiosité, les autres pour estre instruites ; & plusieurs pour sçauoir, si ce que lõ disoit de moy, n'estoit point controuué, & fallut que i'vsasse de grãdes ruses: quelquesfois pour échapper, ie disois que ce iour là estoit vn iour muet pour la Deité que ie seruois, vne autre fois que quelqu'vn l'auoit offensée, & qu'elle ne vouloit point respondre, que ie ne l'eusse appaisée par ieusnes, d'autrefois ie mettois des conditions aux ceremonies que ie leur faisois faire, qu'ils ne pouuoient paracheuer qu'auec beaucoup de temps, & quelquefois quand le tout estoit fini, i'y trouuois à dire, ou qu'ils n'auoient pas bien obserué tout, ou qu'ils en auoient trop, ou trop peu fait : & par ainsi ie les faisois recõmencer, & allois gaignant le temps. Pour le regard de ceux dont quelque chose m'estoit cogneuë, ie les dépechois assez promptement, & cela estoit cause que les autres desireux d'en sçauoir autant que les premiers, se sousmettoient à tout ce que ie voulois. Or durant ce temps Amasis me vint voir, & auec elle Galathee: apres que i'eus satisfait à Amasis sur ce qu'elle me demandoit, qui fut en somme de sçauoir quel seroit le voyage que Clidaman auoit entrepris, & que ie luy eus dit qu'il courroit beaucoup de fortune, qu'il seroit blessé, & qu'il se trouueroit en trois batailles, auec le Prince de France : mais qu'en fin il s'ẽ reuiendroit auec toute sorte d'hõneur & de gloire: elle se retira de moy fort contente, & me pria que ie recõmandasse son fils à la Deité que ie seruois. Mais Galathee beaucoup plus curieuse que sa mere, me tirant à part me dit: Mõ pere, obligez moy de me dire ce que vous sçauez de ma fortune? Alors ie luy dis, qu'elle me mõstrast la main, ie la regarday quelque tẽps, puis ie la fis cracher trois fois en terre, & ayant mis le pied gauche dessus, ie la tournay du costé du Soleil Leuãt, & la fis

regarder

regarder quelque temps en haut. Ie luy pris la mesure du visage,& de la main, puis la grosseur du col, auec ceste mesure ie mesuray depuis la ceinture en haut,& en fin regardãt encor vn coup les deux mains, ie luy dis:Galathee,vous estes heureuse,si vous sçauez prendre vostre heur,&tres mal-heureuse,si vous le laissez eschapper,ou par nonchalance,ou par Amour,ou par faute de courage.Mais à la verité si vous ne vous rẽdez incapable du bien à quoy le Ciel vous a destinee,vous ne sçauriez par le desir attaindre à plus de felicité, & tout ce bien,ou tout ce mal,vous est preparé par l'Amour:aduisez donc de prendre vne belle & ferme resolution en vous-mesme,de ne vous laisser esbranler à persuasion d'Amour,ny à conseil d'amie,ny à cõmandemens de parents: que si vous ne le faites,ie ne croy point qu'il ait sous le Ciel rien de plus miserable que vous serez.Mon Dieu! dit alors Galathee,vous m'estõnez.Ne vous en estõnez point,luy dis-ie:car ce que ie vous en dis,n'est que pour vostre biẽ,& afin que vous vous y puissiez conduire auec toute prudence,ie vous en veux descouurir tout ce que la diuinité qui me l'a appris,me permet:mais ressouuenez-vous de le tenir si secret,que vous ne le fiez à personne.Apres qu'elle me l'eust promis,ie continuay de ceste sorte:Ma fille (car l'office auquel les Dieux m'ont appellé, me permet de vous nõmer ainsi)vous estes&serez seruie de plusieurs grands Cheualiers, dont les vertus & merites peuuẽt diuersemẽt vous esmouuoir:mais si vous mesurez vostre affection,ou à leurs merites, ou au iugement que vous ferez de leur Amour,& nõ point à ce que ie vous en diray,vous vous rẽdrez autant pleine de malheur, qu'vne persõne hors de la grace des Dieux le sçauroit estre:car moy qui suis l'interprete de leur volõté,en la vous disãt ie vous oste toute excuse de l'ignorer:si biẽ que

que d'ores en là vous serez desobeissante enuers eux,si vousy cõtreuenez:& vous sçauez que le Ciel demãde plus l'obeïssãce & la sousmissiõ que tout autre sacrifice:par ainsi ressouuenezvous biẽ de ce que ievousvay dire.Le iour que les Bacchanales võt par les rues hurlant & tempestant, pleines de l'enthousiasme de leur Dieu,vous serez en la grãde ville de Marcilly,où plusieurs Cheualiers vous verront:mais prenez biẽ garde à celuy qui sera vestu de toille d'or verte, & de qui toute la suite portera la mesme couleur ; si vous l'aimez,ie plains dés icy vostre mal-heur,& ne puis assez vous dire,que vous serez la butte de tout desastres&de toutes infortunes:car vous en ressẽtirez plus encores, que ie ne vous en puis dire.Mõ pere,me respõdit-elle vn peu estonnee,à cela ie sçay vn bon remede, qui est de ne riẽ aimer du tout.Mon enfant,luy repliquay-ie, ce remede est fort dãgereux,d'autãt que non seulemẽt vous pouuez offenser les Dieux,en faisant ce qu'ils ne veulẽt pas:mais aussi en ne faisãt pas ce qu'ils veulẽt: par ainsi prenez garde à vous:Et comment , adiousta t'elle,faut-il que ie m'y cõduise?Ie vous ay des-ia dit, luy respõdis-ie,ce que vous ne deuez pas faire,à ceste heure ie vous diray ce qu'il faut que vous fassiez.

Il faut en premier lieu,que vous sçachiez que toutes les choses corporelles ou spiritueles ont chacune leurs contraires,& leurs sympathisantes:des plus petites nous pourrions veniràla preuue des plus grandes: mais pour la cognoissance qu'il faut que vous ayez,ce discours seroit inutile:aussi ce que ie vous en dis, n'est que pour faire entẽdre, que tout ainsi que vous auez ce mal-heur contraire à vostre bon-heur , aussi auez-vous vn destin si capable de vous rẽdre heureuse,que vostre heur ne se peut representer:& en cela lesDieux ont voulu recompenser celuy , auquel ils vous ont sousmise.

sousmise. Puis qu'il est ainsi, me respondit-elle, ie vous cõiure, mõ pere, par la diuinité que vous seruez, de me dire quel il est. C'est, luy dis-ie, vne autre personne, que si vous l'espousez, vous viurez auec toute la felicité qu'vne mortelle peut auoir. Et qui est-il? respondit incõtinent Galathee? Belle Nymphe, luy dis-ie, ce que ie vous dy, ne viẽt pas de moy, c'est d'Hecate que ie sers: De sorte que si ie ne vous en dy d'auantage, ne croyez pas que ce soit faute de volonté: mais c'est qu'elle ne me l'a point encor descouuert, & cela d'autant que ie n'en ay pas eu la curiosité; Mais si vous en auez enuie, obseruez les choses que ie vous diray, & vous en sçaurez tout ce qui sera necessaire: car encor que liberalement les Dieux fassent les biens aux hommes qu'il leur plaist, si veulẽt-ils estre recogneus pour Dieux, & les sacrifices des mortels leur agreent, comme cognoissances qu'ils donnent de n'estre point ingrats des biens receus. Apres quelques autres propos, ceste Nymphe fort interditte me dit, qu'elle ne desiroit rien d'auantage, & qu'elle obserueroit tout ce que i'ordonnerois. Il est temps à ceste heure, luy dis-ie, car la Lune est en son plein, ou peu s'en faut, & vous la laissez décroistre, vous ne le pourrez plus: & puis ie luy fis le mesme commandement que i'auois fait à Syluie & à Leonide, de se lauer auant iour dans le ruisseau voisin, la iãbe & le bras, & venir de ceste sorte auec vn chappeau de Verueine, & vne ceinture de Fougere deuant ceste cauerne, & que i'y tiendrois preparé ce qui seroit necessaire pour le sacrifice: mais qu'il ne falloit pas que ceux qui y assisteroient, fussent en autre estat qu'elle. Et bien, me dit-elle, i'y viendray auec deux de mes Nymphes, & si secrettement que personne n'en sçaura rien: mais aduisez à ne me parler deuant elles en sorte, qu'elles sçachent asseurément cét affaire: car elles

elles tascheroient de m'en diuertir:Ie fus extrememét aise de cét aduertissemét,ayant moy-mesme ceste mesme crainte,outre que la voyant auec ceste preuoyãce, ie iugeay qu'elle faisoit dessein de suyure mon aduis; autrement elle ne s'en fust pas souciee:ainsi donc elle s'en alla auec asseurance de reuenir le troisiesme iour d'apres.Or ce qui m'auoit fait dire qu'il falloit que ce fut auant que la Lune descreust, fut afin que si quelqu'autre me venoit importuner de semblable chose,ie peusse trouuer excuse sur le deffaut de la Lune,& aussi i'auois dit qu'il falloit que ce fust auant iour,afin d'y auoir moins de personnes. Et quant au iour des Bacchanales,i'auois conté que c'estoit ce iour là que Lindamor deuoit prendre congé d'Amasis à Marcilly, & d'elle par consequent, & aussi qu'il seroit habillé de vert;Or toutes ces choses ainsi resoluës & preparées, ie donnay ordre à trouuer ce qu'il falloit, pour le sacrifice que nous auions à faire le troisiesme iour: car encore que ie ne sceusse guere bien ce mestier, si falloit-il que ie me móstrasse expert en cela,afinqu'elles, qui y estoient accoustumees n'y trouuassent rien à dire. Vous sçauez que dés le commencement nous y estions preparez, & que nous auions donné ordre pour recouurer tout ce qui estoit necessaire.

Le matin venu,à peine le iour cõmeçoit à poindre, que ie la trouuay en l'estat que luy auois ordonné auec Syluie & Leonide,& sans mentir ie desiray alors que vous y fussiez,pour auoir le cõtentement de voir cette belle, dont les cheueux au gré du vent s'alloient recrespants en ondes, n'estãs couuerts que d'vn chappeau de Verueine,vous eussiez veu ce bras nud, & ceste iambe blanche comme albastre,le tout gras & poli,en sorte qu'il n'y auoit point d'apparẽce d'os,la greue lõgue & droite,& le pied petit & mignard,qui faisoit hõte à ceux de Thetis.Il faut que i'aduoüe la verité,ie

voulus vn peu passer le temps, & voir d'auãtage de ces beautez, de sorte que ie leur dis qu'il falloit qu'elles se parfumassent tout le corps d'encens masle, & de souffre: afin que les visiõs des Deitez de Stix ne les peussẽt offenser: & leur monstray à cét effet vn lieu peu reculé, où elles ne pouuoiẽt estre veuës que mal-aisémẽt.

Sur le panchant du vallon voisin, duquel ce petit ruisseau arrouse le pied, il s'esleue vn boccage espaissi brãche sur branche de diuerses fueilles, dont les cheueux n'ayans iamais esté tondus par le fer, à cause que le bois est dedié à Diane, s'entr'ombrageoint espandus l'vn sur l'autre, de sorte que mal-aisément pouuoient-ils estre percez du Soleil ny à son leuer, ny à son coucher, & par ainsi au plus haut du midy mesme, vne chiche lumiere d'vn iour blafard y passissoit d'ordinaire: ce lieu ainsi commode leur donna courage: mais plus encore la curiosité de sçauoir ce qu'elles desiroient. Là donc apres auoir pris les parfums necessaires, elles vont se deshabiller toutes trois, & moy qui sçauois quel estoit le lieu, m'esgarant à trauers les halliers, reuint par vn autre costé où elles estoient, & eus commodité de les voir nuës: sans mentir, ie ne vy de ma vie rien de si beau: mais sur toutes ie trouuay Leonide admirable, fust en la proportion de son corps, fust en la blancheur de la peau, fust en l'empon-point, elle les surpassoit de beaucoup, si bien qu'alors ie vous condamnay pour homme peu expert aux beautez cachees, puis que vous l'auiez quittee pour Galathee, qui à la verité a bien quelque chose de beau au visage: mais le reste si peu accompagnant ce qui se voit, qu'il se peut auec raison nommer vn abuseur. Mon Dieu, Climanthe, dit alors Polemas, qui ne pouuoir ouyr parler de ceste sorte de ce qu'il aimoit, si vous me voulez plaire, laissez ces termes, & cõtinuez

vostre

voſtre diſcours: car il y a biẽ de la cõparaiſõ du viſage de Leonide à celuy de Galathée. En cela reſpõdit Climanthe, vous pourriez auoir quelque raiſõ: mais croyez moy, qui le ſcay pour l'auoir veu, le viſage de Leonide eſt ce qui eſt de moins beau en ſon corps. Or ie luy cõſeille dõc, dit Polemas tout en colere, qu'elle cache le viſage, & qu'elle mõſtre ce qu'elle a de plus beau: mais voyez vous, vous auiez les yeux troublez, tãt pour l'obſcurité du lieu, que pour auoir tout l'entendemẽt à voſtre entrepriſe, de ſorte qu'en ce tẽps-là mal-aiſément en pouuiez vous faire quelque bon iugemẽt: mais laiſſons cela à part: & cõtinuez voſtre diſcours, ie vous ſupplie Leonide qui eſcoutoit tous ces propos, voyãt auec quel meſpris Polemas parloit d'elle, ſe reſſentit de ſorte offenſée contre luy, que iamais depuis elle ne luy peut pardõner, & au cõtraire quoy qu'elle vouluſt mal à la ruſe de Climãthe, ſi l'aimoit-elle en quelque ſorte s'oyant louër: car il n'y a rien qui chatoüille d'auãtage vne fille que la loüange de ſa beauté, & meſme quãd elle eſt hors de ſoupçon de flatterie. Cepẽdãt qu'elle eſtoit en ces pẽſers, elle ouyt qu'il cõtinuoit ainſi: Or ces trois belles Nymphes s'ẽ reuindrẽt vers moy, & me trouuerent au deuãt de ma cauerne, où ie faiſois vne foſſe pour le ſacrifice, d'autãt que ſoudain qu'elles auoiẽt cõmẽcé de ſe r'habiller, ie m'en eſtois reuenu, & auois eu le loiſir d'en faire vne partie. Ie la creuſay d'vne coudée de quatre pieds en rõd, puis i'allumay trois feux à l'entour, d'encens, d'ache, de pauot, & auec vn encẽſoir, ie parfumay le lieu trois fois en rõd, & autãt ma cabane, & puis ie leur entournay le corps de Verueine, & leur fis à chacune vne courõne de pauot, & mis dãs leur bouche du ſel, que ie leur fis maſcher. Apres ie pris trois genices noires, & les plus belles que i'euſſe ſceu choiſir, & neuf

brebis qui n'auoient point esté cogneuës du bellier, dont la laine noire & lõgue ressembloit à de la soye, tãt elle estoit douce & deliee: ie cõduisis ces animaux sans les frapper sur la fosse, où m'estant tourné du costé de l'Occidẽt, ie les poussay sur le bord, de la main gauche, & de l'autre ie prins le poil qui estoit entre les cornes, & le iettay dedãs le creux, y respandãt ensemble du laict, & de la farine, du vin, & du miel, & apres auoir appellé quatre fois Hecate, ie mis le cousteau dans le cœur des animaux l'vn apres l'autre, & en receus le sang dans vne tasse, & puis r'appellãt encore Hecate, ie le laissay tomber peu à peu dedans. Lors me semblant qu'il ne restoit plus rien à faire, ie me releuay sur le bout des pieds, & faisant comme le transporté, ie dis aux Nymphes: voicy le Dieu, il est tẽps: & prenant Galathée par la main, nous entrasmes tous quatre dedãs. Ie m'estois rendu farouche, i'auois les yeux ouuerts, & roüans dans la teste, la bouche entr'ouuerte, l'estomach pantelant, & le corps comme tremoussẽt par le sainct enthousiasme. Estant pres de l'autel, ie dis: O saincte Deité, qui presides en ce lieu, donne moy que ie puisse respondre à ceste Nymphe auec verité, sur ce qu'elle m'a demandé. Le lieu estoit fort obscur, & n'y auoit clarté que celle que deux petits flãbeaux donnoiẽt, qui estoient allumez sur l'autel, & le iour qui estoit desia assez grand, donnoit vn peu de clarté à l'endroit où estoit le papier peint, afin qu'il le peust mieux representer dans le miroir. Apres auoir dit ces mots, ie me laissay choir en terre, & ayãt tenu quelque temps la teste en bas, ie me releuay, & m'addressant à Galathee, ie luy dis: Nymphe aimée du Ciel, tes vœux & tes sacrifices ont esté receus, la Deité que nous auons reclamée, veut que par la veuë, & non seulement par l'ouye, tu sçaches où tu dois trouuer ton bien. Approche toy de cest autel, & dy apres

moy:O grãde Hecate qui preside aux Palus Stigieux, ainsi iamais le chien à trois testes ne t'aboye quãd tu y descend:ainsi tels autels fument tousiours d'agreables sacrifices,cõme ie te promets tous les ans de les charger d'vn semblable à cestuy-cy : pourueu,grande Deesse, que par toy ie voye ce que ie te requiers. A ceste derniere parole,ie touchay les poils de cheual, ausquels la petite aiz estoit suspéduë,qui estãt laschée tõba & sans manquer donnant sur le caillou,fit le feu accoustumé , auec vne flãme si prõpte , que Galathée fut surprise de frayeur : mais ie la retins , & luy dis: Nymphe , n'ayez peur,c'est Hecate qui vous monstre ce que vous demãdez:lors la fumée peu à peu se perdant,le miroir se vid:mais vn peu troublé de la fumée de ce feu,qui fut cause que prenant vne esponge moüillée que ie tenois expressemẽt au bout d'vne cane,ie passay deux ou trois fois sur la glace, qui la rẽdit fort claire , & de fortune le Soleil leua en mesme tẽps,donnãt si àpropos sur le papier point,qu'il paroissoit si bien dãs le miroir , que ie ne l'eusse sceu desirer mieux. Apres qu'elles y eurẽt regardé quelque tẽps,ie dis à Galathee:ressouuiens toy,Nymphe , qu'Hecate te fait sçauoir,par moy , qu'en ce lieu que tu vois represẽté dans ce miroir,tu trouueras vn diamãt à demi perdu , qu'vne belle & trop desdaigneuse a mesprisé, croyãt qu'il fust faux:& toutesfois il est d'inestimable valeur : prend le & le conserue curieusemẽt. Or ceste riuiere,c'est Lignon,ceste Saulsaye qui est deçà , c'est le costé de Mõt- verdun,au dessous de ceste coline,où il semble qu'autrefois la riuiere ait eu son cours,remarque bien le lieu,& t'en ressouuiens.Puis tirant la Nymphe à part,ie luy dis : mon enfant , vous auez, cõme ie vous ay dit , vne influence infiniment mauuaise, & vne autre la plus heureuse qu'on puisse

desirer. La mauuaise, ie la vous ay dicte, gardez vous-en, si vous aimez vostre contentement: La bonne, c'est celle-cy que vous voyez dans ce miroir. Remarquez dõc biẽ le lieu que ie vo⁹ y ay fait voir, & afin de vo⁹ en mieux ressouuenir, apres que i'auray parlé à vous, retournez le voir, & le remarquez bien, car le iour que la lune sera au mesme estat qu'elle est auiourdhuy enuiron ceste mesme heure, vn peu plus tost, ou vn peu plus tard, vous trouuerez celuy que vous deuez aimer: s'il vous void auant que vous luy, il vous aimera: mais difficilement le pourrez vous aimer: au cõtraire, si vous le voyez la premiere, il aura de la peine à vous aimer, & vous l'aimerez incontinent: si faut-il comme que ce soit, que par vostre prudence vous surmontiez cette contrarieté: resoluez-vous donc, & de vous vaincre, & de le vaincre, s'il est de besoin: car sãs doute auec le temps vous y paruiendrez: que si vous ne le rencontrez la premiere fois, retournez-y la Lune d'apres au mesme iour, & enuiron ceste mesme heure & cõtinuez ainsi iusques à la troisiesme, si à la seconde vous ne l'y rencontrez: Hecate ne veut pas bien m'asseurer du iour. Les Dieux se plaisẽt de mettre la peine en ce qu'ils veulent nous donner, afin que
" l'obeissance qu'en cela nous leur rendons, soit tesmoi-
" gnage combien nous les estimons. Lors prenant vne
" petite houssine ie m'approchay du miroir, & luy monstray auec le bout tous les lieux. Voyez-vous, luy disois-ie, voila la montaigne d'Isoure, voila Mõtverdun, voila la riuiere de Lignon. Or voyez-vous là Cela à ce bord de deça, & vn peu plus bas la Pra, allãt à la chasse vous y auez passé souuẽt, vous pourrez biẽ le recognoistre. Or Nymphe, Hecate te mande encor par moy, que si tu n'obserues ce qu'elle t'a declaré, & ce que tu luy as promis, elle augmentera le malheur

heur dont le destin te menace: & puis changeant vn peu de voix, ie luy dis. Et ie suis tres-aise qu'auant mõ depart i'aye esté si heureux, que de vous auoir donné cest aduis: car encor que ie ne sois point de ceste contree, si est-ce que vostre vertu & vostre pieté enuers les Dieux m'obligent à vous aimer, & à prier Hecate qu'elle vous conserue & rende heureuse, & par là vous voyez que ie suis du tout à ceste Deesse, puisque m'ayant commandé de partir dans demain, sans luy contredire, ie m'y resous, & vous dis adieu. A ce mot ie les mis hors de la cabane, & leur ostant les herbes que ie leur auois mises autour, ie les bruslay dans le feu qui estoit encor allumé, & puis me retiray.

Ie vous veux dire à ceste heure, pourquoy ie luy dis que ce fust à la pleine Lune: car vous estes fasché que ie luy aye dõné si long terme: ie l'ay fait, afin que Lindamor fust party, auãt, qu'elle y allast, n'y ayãt pas apparence qu'Amasis le luy eust permis auparauãt: & puis encor falloit-il que vous, qui deuiez prendre la charge de toute la Prouince, eussiez vn peu de loisir de demeurer prés d'Amasis, apres le depart de tous ces Cheualiers, pour y cõmencer à dõner quelque ordre: plus que d'aller si promptement à la chasse chacun en « eust murmuré: d'autant que vous sçauez, combien v- « ne personne qui se mesle de l'Estat, est suiette aux enuies & calõnies. Ie lui d'õnay les trois Lunes apres, afin que si vo⁹ y failliez vn iour, vous y peussiez estre l'autre. Ie luy dis, que si elle vous voyoit le premier, qu'elle vous aymeroit facilemẽt, que si c'estoit vous, ce seroit au contraire, & cela seulement pource que ie sçauois fort bien que vous seriez le premier à la voir: si bien qu'elle trouueroit veritable en elle mesme ceste difficulté d'Amour: car cõme vo⁹ sçauez, elle aime Lindamor. Ie luy dis, que ie deuois partir le lẽdemain

afin qu'elle ne trouuast pas estrãge mon depart, si de fortune elle reuenoit me chercher pour quelque autre curiosité:car ayant fait enuers elle ce que nous auiõs resolu,ma plus grande haste estoit de m'en aller pour n'estre recogneu de quelque Druyde, qui m'eust fait chastier,& vous sçauez biẽ que ç'a tousiours esté là toute ma crainte:vous semble-t'il que i'aye oublié quelque chose? Non certes,dit alors Polemas: mais que peut-ce estre ce qui l'a desia retardée si lõg-tẽps? Quant à moy,dit Climãthe, ie ne le puis sçauoir,si ce n'est qu'elle n'ait pas bien conté les iours de la Lune: mais puis que rien ne vous presse,&que vous pouuez encor vous retrouuer icy au tẽps que ie luy ay dõné, ie suis d'aduis que vous le fassiez, & que tous les matins deux iours auant &apres vous ne mãquiez point d'aller là à bõne heure:car il est tout vray, que le premier iour nous y fusmes vn peu trop tard.Et que voulez vous,respõdit Polemas,que i'y fasse?ce fut la perte de ce Berger qui se noya,qui en fut cause, & vous sçauez bien que le bord de la riuiere estoit si plein de persõnes,que ie n'eusse peu demeurer là seul sans soupçõ:mais si ne retardasmes-nous pas beaucoup,& n'y a pas apparẽce qu'elle y fut ce iour là:car ie m'asseure que la mesme occasion qui m'ẽpescha,l'aura aussi fait retarder,pour n'estre point veuë. Ne vous persuadez point cela,repliquaClimãthe,elle estoit trop desireuse d'obseruer ce que ie luy auois ordõné.Mais il me sẽble qu'il seroit tẽps de se leuer, afin que vous partissiez:& lors ouurãt les fenestres,il vid poindre le iour. Sans doute,luy dit-il,auãt que vous soyez au lieu où vous deuez estre,l'heure sera passee:hastez vous:car il vaut mieuxen toutes choses auoir plusieurs heuresde reste,qu'vn momẽt de moins.Et voulez-vous, luy dit Polemas,que no⁹ y alliõs encore?pẽsez-vous qu'elle y vienne,

vienne, y ayant plus de 15. iours que le temps est passé. Peut-estre, respondit-il, aura-t'elle mal conté, ne laissons pas de nous y trouuer. Leonide, qui craignoit d'estre veuë, ou par Polemas, ou par Climanthe, n'osa se leuer qu'ils ne fussent partis, & afin de recognoistre le visage de Climanthe, lors qu'il fut iour, elle le cōsidera de sorte, qu'il luy sēbla impossible qu'il se peut dissimuler à elle, & soudain qu'elle les vid sortir hors de la maison, elle depescha de s'habiller: & apres auoir pris cōgé de sō hoste, cōtinua son voyage, si cōfuse en elle mesme du malicieux artifice de ces 2. personnes, qu'il lui sēbloit que toute autre y eut esté deceuë aussi biē qu'elle: si est ce que le mespris que Polemas auoit fait de sa beauté, la piquoit si viuemēt, qu'elle resolut de remedier par la prudēce à sa malice, & de faire en sorte que Lindamor en sō abscēce ne ressentist les effets de ceste trahison: ce qu'elle iugea ne se pouuoir faire mieux que par le moyē de sō oncle Adamas, auquel elle fit dessein de declarer tout ce qu'elle en sçauoit. Et en ceste resolution elle se hastoit pour aller à Feurs, où elle pēsoit le trouuer: mais elle y arriua trop tard: car dez le matin il estoit party pour s'ē retourner chez luy, ayāt le iour auparauāt acheué, ce qui estoit du sacrifice: & desia le Soleil cōmēçoit à eschauffer biē fort, quād il se trouua dās la grāde plaine de Mōt-verdū: & parce qu'à main gauche il remarqua vne touffe d'arbres qui faisoiēt, ce luy sēbloit, vn assez gratieux ombrage, il y tourna ses pas en volōté de s'y reposer quelque tēps. A peine y estoit-il arriué, qu'il vid venir d'assez loing vn Berger, qui sembloit chercher ce mesme lieu, pour la mesme occasiō qui l'y auoit conduite: & parce qu'il monstroit d'estre fort pensif en soymesme, lors qu'il arriua, Adamas pour ne le distraire de ses pensees, ne le voulut point saluër: mais sans

se fairevoir à luy, voulut escouter ce qu'il alloit disãt, & peu apres qu'il se fust assis de l'autre costé du buissõ, il ouyt qu'il reprit la parole ainsi: Et pourquoy aymerois-je ceste volage ? En premier lieu sa beauté ne m'y peut contraindre: car elle n'en a pas assez pour auoir le nõ de belle : & puis ses merites ne sont point tels, que s'ils ne sont aidez d'autres considerations, ils puissent retenir vn honneste hõme à sõ seruice, & en fin sõ amitié, qui estoit tout ce qui m'obligeoit à elle, est si muable, que s'il y a quelque impression d'Amour en son cœur, ie croy qu'il est non seulement de cire, mais de cire presque fonduë, tant il reçoit aisément les figures de toutes nouueautez, & qu'il ressemble à ces yeux, qui reçoiuent les figures de tout ce qu'on leur presente: mais aussi qui les perdent aussi tost que l'obiect n'en est plus deuant eux: que si ie l'ay aimée, il faut que i'aduouë, que c'est parce que ie pensois qu'elle m'aimast: mais si cela n'estoit pas, ie l'excuse: car ie sçay bien qu'elle mesme pensoit de m'aimer. Ce Berger eust continué d'auantage, n'eust esté qu'vne Bergere, de fortune, y suruint, qui sembloit l'auoir suiuy de loing : & quoy qu'elle eust ouy quelques paroles des siennes, elle n'en fit semblant, & au contraire s'asseant aupres de luy, elle luy dit : Et bien, Corilas, quel nouueau soucy est celuy qui vous retient si pensif? Le Berger luy respõdit le plus desdaigneusement qu'il peut, & sans tourner la teste de son costé: C'est celuy qui me fait rechercher auec quelle nouuelle tromperie vous laisserez ceux qu'à ceste heure vous commencez d'aimer, Et quoy, dit la Bergere, pourriez-vous croire que i'affectionne autre que vous ? Et vous, dit le Berger, pourriez-vous croire, que ie pense que vous m'affectionnez ? Que croyez-vous donc de moy ? dit-elle. Tout le pire, respõdit Corilas, que vous pouuez croire d'vne personne que vous haissez. Vous auez, adiou-

ſta t'elle, d'eſtranges opiniõs de moy. Et vous, dit Corilas, d'eſtrãges effets en vous. O Dieux! dit la Bergere, quel hõme ay-ie trouué en vous? C'eſt moy, reſpondit le Berger, qui puis dire auec beaucoup plus de raiſon, en vous rencõtrant, Stelle, quelle femme ay-ie trouuee? car y a-t'il riẽ qui ſoit plus incapable d'amitié que vous? vous, dis-ie, qui ne vous plaiſez qu'à trõper ceux qui ſe fiẽt en vous, & qui imitez le chaſſeur, qui pourſuit auec tant de ſoing la beſte, dont apres il dõne curee à ſes chiens. Vous auez, dit-elle, ſi peu de raiſon en ce que vous dites, que celuy en auroit encore moins, qui s'arreſteroit à vous reſpondre. Pleuſt à Dieu! dit le Berger, que i'en euſſe touſiours eu autant en mõ ame, qu'à ceſte heure i'en ay en mes paroles, ie n'aurois pas le regret qui m'afflige. Et apres s'eſtre l'vn & l'autre teus pour quelque temps, elle releua ſa voix, & chantant luy parla de ceſte ſorte : & luy de meſme, pour ne demeurer ſans reſponſe luy alloit repliquant.

Dialogue de Stelle, & Corilas.

STEL.

VOudriez vous eſtre, mon Berger,
A faute d'Amour infidelle?

COR.

Pour ſuiure voſtre eſprit leger,
Il faut pluſtoſt vne bonne aiſle,
Que non pas vn courage haut:
Mais vous ſuiure, c'eſt vn deffaut.

STEL.

Vous n'auez pas touſiours pensé,
Que m'aimer fut erreur ſi grande.

COR.

Ne parlons plus du temps paſſé,
Celuy vit mal qui ne s'amende,
Le paſſé ne peut reuenir,

Ny moy non plus m'en souuenir.

S T E L.

Que c'est de ne sçauoir aymer,
Et se figurer le contraire!

C O R.

Pourquoy me voulez-vous blasmer,
De ce que vous ne sçauez faire?
Vous aimez par opinion,
Et non pas par élection.

S T E L.

Ie vous ayme, & vous aimeray,
Quoy que vostre Amour soit changée.

C O R.

Moy, iamais ie ne changeray
Celle où mon ame est engagee:
Ne croyez point qu'à chaque iour
Ie change comme vous d'Amour.

S T E L.

Vous estes doncques resolu
De suiure vne amitié nouuelle?

C O R.

Si quelquefois vous m'auez pleu,
Ie vous iugeois estre plus belle:
I'ay depuis veu la verité,
Vous auez trop peu de beauté.

S T E L.

Infidelle! vous destruisez
Vne amitié qui fut si grande.

C O R.

De vostre erreur vous m'accusez.
Le battu paye ainsi l'amende:
Mais dites ce qu'il vous plaira,
Ce qui fut, iamais ne sera.

S T E L.

Mais quoy, vous m'aimez en effet,

Qui vous fait estre si volage?

C o r.

Quand on voit l'erreur qu'on a fait,
Changer d'aduis, c'est estre sage:
Il vaut mieux tard se repentir,
Que iamais d'erreur ne sortir.

S t e l.

Le change oste donc d'entre nous:
C'este amitié que ie desire.

C o r.

Le change m'a fait estre à vous,
De vous le change me retire:
Mais si ie plains changeant ainsi,
C'est d'auoir tardé iusqu'icy.

S t e l.

Et quoy l'honneur ny le deuoir
Ne sçauroient vaincre vnehumeur telle?

C o r.

Qu'est-ce qu'en vous ie puis plus voir,
Qui ceste amitié renouuelle,
Dont vos feintes m'auoient espris.
Puis qu'en son lieu i'ay le mespris?

S t e l.

Ie vous verray pour me venger,
Sans estre aimé, seruir quelqu'autre.

C o r.

Bien tost d'vn tel mal le changer
Me guerira comme du vostre:
Et si ie fais onc autrement,
I'auray perdu l'entendement.

S t e l.

Et n'aurez vous point de regret
D'vne infidelité si grande?

C o r.

I'en ay prononcé le decret,
Celuy me doit qui me demande:
Mais demandez,& plaignez vous,
Toute Amour est morte entre nous.

La Bergere voyant bien qu'il ne demeuroit iamais sãs replique à ses demãdes,le laissant chãter,luy dit:Et quoy,Corilas,il n'y a donc plus d'esperance en vous? Non plus,dit-il , qu'en vous de fidelité,& ne croyez point que vos faintes,ny vos belles paroles me puissent faire changer de resolution:ie suis trop affermy en ceste opiniastreté , de sorte que c'est en vain que vous essayez vos armes contre moy , elles sont trop foibles,ie n'en crains plus les coups , ie vous cõseille de les esprouuer contre d'autres , à qui leur cognoissance ne les fasse pas mespriser cõme à moy:il ne peut estre que vous n'en trouuiez à qui le Ciel pour punir quelque secrette faute ordonne de vous aimer, & ils vous serõt d'autant plus agreables , que la nouueauté vous plaist sur toute chose.A ce coup la Bergere fut à bõ esciẽt picquée:toutesfois feignãt de tourner ceste offense en risee,elle luy dit en s'en allant. Que ie me mocque de vous , Corilas , & de vostre colere, nous vous reuerrõs bien tost en vostre bõne humeur.Cepẽdãt contentez-vous que ie patiente vostre faute, sans que vous la reiettiez sur moy.Ie sçay repliqua le Berger , que c'est vostre coustume de vous mocquer de ceux qui vous aimẽt,mais si l'humeur que i'ay me dure, ie vous asseure que vous pourrez lõg-temps vous mocquer de moy,auãt que ce soit d'vne personne qui vous aime,Ainsi se separerẽt ces deux ennemis:& Adamas qui les auoit escoutez,ayant cognoissance par leurs nõs,de la famille dõt ils estoiẽt,eut enuie de sçauoir d'auãtage de leur affaire, & appellãt Corilas par son nõ,le fit venir à luy,& parce que le Berger se mõstroit

stroit estõné de ceste surprise, pour le respect qu'õ portoit à l'habit, & la qualité de Druyde, à fin de le r'asseurer, il le fit asseoir aupres de luy, & puis luy parla ainsi: Mõ enfant, car tel ie vous puis nõmer, pour l'amitié que i'ay tousiours portée à tous ceux de vostre famille, il ne faut que vous soyez marry d'auoir parlé si frãchement à Stelle deuãt moy. Ie suis tres-aise d'auoir sceu vostre prudẽce: mais ie desirerois d'en sçauoir d'auãtage, afin de vous cõseiller si biẽ en cest affaire, que vous n'y fissiez point d'erreur; & pour moy ie ne croy pas y auoir peu de difficulté, puis que les loix de la ciuilité & de la courtoisie obligẽt peut-estre d'auãtage qu'on ne pense pas. Aussi tost que Corilas auoit veu le Druyde, il l'auoit biẽ recogneu, pour l'auoir veu plusieurs fois en diuers sacrifices: mais n'ayant iamais parlé à luy, il n'auoit la hardiesse de luy racõter par le menu ce qui s'estoit passé entre Stelle, & luy, quoy qu'il desirat fort que chacun sceust la iustice de sa cause, & la perfidie de la Bergere: de quoy s'apperceuãt Adamas, afin de luy en dõner courage, il luy fit entẽdre qu'il en sçauoit desia vne partie, & que plusieurs le racontoiẽt à son desauãtage, ce qu'il oyoit auec déplaisir, pour l'amitié qu'il auoit tousiours portée aux siẽs. Ie crains, respondit Corilas, que ce ne vous soit importunité d'ouyr les particularitez de nos Villages. Tãt s'en faut, repliqua-t'il, ce me sera beaucoup de satisfaction de sçauoir que vous n'auez point de tort: aussi biẽ veux-ie passer icy vne partie de la chaleur, & ce sera autant de temps employé.

HISTOIRE DE STELLE ET CORILAS.

PVis que vous le commandez ainsi, dit le Berger, il faut que ie prẽne ce discours d'vn peu plus haut. Il y a fort long temps que Stelle demeura vefue d'vn

marĩ,que leCiel luy auoit dõné,pluſtoſt pour en auoir le nõ que l'effet:car outre qu'il eſtoit maladif,ſa vieilleſſe qui approchoit de ſoixante & quinze ans,luy diminua tellemẽt les forces,qu'elle le cõtraignit de laiſſer ceſte ieune vefue, auant preſque qu'elle fut vrayemẽt mariee,l'amitié qu'elle luy portoit,ne luy fit pas beaucoup reſſentir ceſte perte, ny ſon humeur auſſi, qui n'a iamais eſté de prendre fort à cœur les accidẽts qui luy ſuruiennent.Demeurãt dõc fort ſatisfaite en ſoy-meſme, de ſe voir deliuree tout à coup de deux ſi peſants fardeaux,àſcauoir, de l'importunité d'vn faſcheux mary, & de l'authorité que ſes parẽts auoiẽt accouſtumé d'auoir ſur elle, incontinẽt elle ſe mit à bon eſciẽt au mõde, & quoy qui ſa beauté,ainſi que vous auezveu,ne ſoit pas de celles qui peuuẽt cõtraindre à ſe faire aimer, ſi eſt ce que ſes afferteries ne deplaiſoiẽt point à la pluſpart de ceux qui la voioiẽt. Elle pouuoit auoir dix ſept ou dixhuict ans,aage tout propre à cõmettre beaucoup d'imprudẽces,quand on a la liberté.Cela fut cauſe que Saliã, ſon frere,tres-honeſte, & tres-aduiſé Berger,& des plus grãds amis que i'euſſe,ne pouuant ſupporter ſes libres &couſtumieres recherches,à fin de lui en oſter les cõmoditez en quelque ſorte, ſe reſolut de l'eſloigner de ſon hameau,&lamettre en telle cõpagnie,qu'elle peutpaſſer ſõ aage plus dangereux sãs reproche. Pour cét effect, il priaCleãthe de trouuer bõ qu'elle fit cõpagnie à ſa petite fille Aminthe, parce qu'elles eſtoiẽt preſque d'vn aage,encore queStelle en eut quelquepeu d'auãtage:& d'autãt que Cleãthe le trouua bõ, elles commencerẽt enſẽble vnevie ſi priuee,&ſi familiere,que iamais ces deux Bergeres n'eſtoient l'vne sãs l'autre: pluſieurs s'eſtonnoient qu'eſtans ſi differentes d'humeurs, elles peuſſent ſe lier ſi eſtroittement:mais la douce pratique d'Aminthe, & le ſouple naturel de

Stelle en furent cause,& ainsi iamais Aminthe ne desdisoit les deliberations de sa compagne ,& Stelle ne trouuoit iamais rien de mauuais de tout ce qu'Aminthe vouloit. De ceste sorte elles vesquirẽt si priuémẽt, qu'il n'y auoit rien de caché entre elles. Mais en fin Lisis fils du Berger Genetiã laissãt les valons gelez de Mõt Lune, descendit dãs nostre plaine, où ayant veu Stelle en vne assẽblee generale, que se faisoit au Temple de Venus, vis à vis de Mõt-Suc, lors mesme qu'Astree eut le prix de beauté il en deuint de sorte amoureux, que ie ne croy pas qu'il ne le soit encores au tombeau:& elle le trouua tant à son gré, qu'apres plusieurs voyages,& plusieurs messages, ses affections passerẽt si auãt, que Lysis luy fit parler de mariage, à quoy elle fit toute telle response qu'il eust sceu desirer. En ce tẽps-là Saliã fut cõtraint de faire vn voyage si lointain, qu'il ne sceut riẽ de tout ce traitté, outre qu'elle s'estoit desia prise vne si grãde authorité sur soy mesme, qu'elle ne luy cõmuniquoit pas beaucoup de ses affaires: d'autre costé, Aminthe la voyant si tost resoluë à ce mariage, plusieurs fois luy demanda si c'estoit à bon escient,& qu'il luy sembloit qu'en chose de si grande importance, il y falloit bien regarder. Ne vous en mettez point en peine, luy dit-elle, ie sortiray aisemẽt de cest affaire. Sur cela Lisis, qui poursuiuoit fort viuement, prit iour assigné pour faire l'assemblee , & se mit aux despenses accoustumees en semblable occasion, tenant son mariage pour asseuré. Mais l'humeur coustumiere de plusieurs femmes, de ne faire personne maistre de leur liberté, l'empescha de continuer son premier dessein , qu'elle tascha de rompre par des demandes tant desraisõnables, qu'elle croyoit que les parents & amis de Lysis n'y consentiroient iamais: mais l'amour qu'il luy portoit, estãt plus fort que toutes ces difficultez, elle fut en fin

contrainte de le rompre sans autre couuerture que de son peu de bõne volonté: si Lisis fut offensé, vous le pouuez iuger, receuant vn si grand outrage, toutesfois il ne peut chasser cét Amour, qu'il ne fust encor vainqueur: & me souuient que sur ce discours il fit ces vers que depuis lors que no⁹ fusmes amis, il me dõna:

SONNET.

Sur vn despit d'Amour.

Despit foible guerrier, parrain audacieux,
Qui me conduit au camp sous de si foibles armes
Contre vn Amour armé de flesches & de charmes,
Amour si coustumier d'estre victorieux.

Si le vent de son aisle aux premieres alarmes
Fait fondre tes glaçons, qui coulent de mes yeux:
Et que feront les feux qui consument les Dieux,
Et qui vont s'irritant par les torrens de larmes?

Ie viens crier mercy, vaincu ie tends la main,
Flechissant sous le ioug du vainqueur inhumain,
Qui de ta resistance augmentera sa gloire:

Ie veux pour mon salut faire armer la pitié,
Et si de ma Bergere elle esmeut l'amitié,
Mon sang soit mon triomphe, & ma mort ma victoire.

Ce qui fut cause de ce changemẽt en Stelle, fut vne nouuelle affectiõ, que la recherhe d'vn Berger nõmé Semire, fit naistre dãs son ame, dequoy Lysis s'apperceut le dernier, parce qu'elle se cachoit plus de luy que de tout autre. Ce Berger est entre tous ceux que ie vids iamais, le plus dissimulé & cauteleux, du reste tres-honneste hõme, & personne qui a beaucoup d'aimables parties, qui donnerẽt occasion à la Bergere de refuser, cõtre sa promesse, l'alliance de Lisis, mettãt ce refus en ligne de faueur à sõ nouuel Amãt, qui toutefois ne triõpha pas longuemẽt de ceste victoire: car il

aduint que Lupeandre faiſant vne aſſemblee pour le mariage de ſa fille Olympe, Liſis, & Stelle y furẽt appellez, & parce que nous ſommes fort proches parẽts Olympe, & moy, ie ne voulus faillir de m'y trouuer: ie ne ſçay ſi ce fut vengeãce d'amour, ou que le naturel inconſtant de la Bergere par ſon branſle incertain, la raportaſt d'où elle eſtoit partie, tãt ya qu'elle ne reuid pas ſi toſt Lyſis, qu'il luy reprit fantaſie de le r'appeller & pour cet effect n'oublia nulles de ſes affetteries, dont la nature luy a eſté imprudẽment prodigue: mais le courage offensé du Berger luy donnoit d'aſſez bõnes armes, non pas pour ne l'aimer, mais pour cacher ſeulemẽt ſõ affectiõ. Enfin ſur le ſoir que chacũ eſtoit attentif, qui à danſer, & qui à entretenir la perſonne plus à ſõ gré, elle le pourſuiuit de ſorte, que le ſerrãt cõtre vne feneſtre, d'où il ne pouuoit hõneſtemẽt eſchapper, il fut cõtraint de ſouſtenir les efforts de ſon ennemie. D'autre coſté Semire qui auoit touſiours l'œil ſur elle, ayant remarqué les pourſuittes qu'elle auoit faites tout le ſoir à ce Berger, ſuiuãt le naturel de tout Amãt, cõmença à laiſſer naiſtre quelque ialouſie en ſõ ame, ſçachant biẽ que la meſche nouuellemẽt eſtainte ſe r'allume fort aiſément: & voyãt qu'elle auoit ſerré Liſis cõtre la feneſtre, afin d'ouyr ce qu'elle luy diſoit, feignant de parler à quelqu'autre, il ſe mit ſi pres d'eux, qu'il ouyt qu'elle luy demandoit pourquoy il la fuyoit ſi fort. Vrayemẽt reſpondit Liſis, c'eſt me pourſuiure à outrance, & auec trop d'effronterie. Mais encore, reprit Stelle, que ie ſçache d'où procedẽt ces iniures, peut-eſtre que m'ayant ouye, & iugeant ſans paſſiõ, tout le mal ne ſera du coſté de celuy que vous pẽſez. Pour Dieu, reſpondit Liſis, Bergere, laiſſez-moy en paix, & qu'il vous ſuffiſe que ces iniures procedent de la haine que ie vous porte, & l'occaſion de ma hai-

ne,de vostre legereté,qui la rend si iuste,que pleust au Ciel que celuy qui en a tout le tort,en ressentist aussi tout le deplaisir:mais mettons toutes ces choses sous les pieds,& en perdez aussi bien la memoire que i'ay perdu toute volonté de vous aimer. I'entens,respõdit Stelle,d'où procede vostre courroux,& certes vous auez bię raisõ de vous en formaliser de ceste sorte,voyez ie vous supplie le grand tort qu'on luy a fait, de ne l'auoir receu pour mary,aussi-tost qu'il s'est presęté:n'est-ce pas la coustume de ne le iamais demander 2.fois? A la verité,si ie ne vous ay pris au mot, ie vous ay fait vne grãde offense:mais quelle apparence y a-t'il aussi de refuser vne personne si cõstante, qui m'a aimee presque 3.mois? Lisis,voyãt deuãt luy celle que sõ outrage ne luy permettoit d'aimer, & que son amitié ne souffroit qu'il hayst,ne sçauoit auec quels mots lui respondre,toutesfois pour interrompre ce torrent de paroles,il luy dit:Stelle c'est assez,nous auons esprouué,il y a long-temps que vous sçauez mieux dire,que faire,&que les paroles vous croissẽt en la bouche d'auantage,quand la raison vous defaut le plus:mais tenez ce que ie vous vay dire pour inuiolable : autant que ie vous ay autrefois aimee , autant vous hais-ie à ceste heure, & ne sera iour de ma vie, que ie ne vous publie pour la plus ingrate,& plus trompeuse femme qui soit sous le Ciel. A ce mot forçant son affection & le bras de Stelle , qu'elle appuyoit à la muraille pour le clorre contre la fenestre,il la laissa seule,& s'ę alla entre les autres Bergers,qui pour l'heure le garãtirent de ceste ennemie. Semire,qui,cõme ie vous ay dit,escoutoit tous ces discours, demeura si estonné,& si mal satisfait d'elle,que deslors il se resolut de ne faire iamais estat d'vn esprit si volage : & ce qui luy en donna encore plus de volonté , fut que par hazard,

ayant

ayãt longuemét recherché l'ocasionde parler à elle,& voyant queLisis l'auoit laissee seule,ie m'en allay l'accoster : car il faut que i'auouë que ses attraits, & mignardises auoient plus eu de force sur mon ame,que les outrages qu'elle auoit fait à Lisis ne m'auoiét peu donner decognoissance de l'imperfection de son esprit:& cõme vn chacun va tousiours flattãt son desir, ie m'allois figurãt que ce que les merites de Lisis n'auoiétpeu obtenir sur elle,ma bõne fortune me lepourroit acquerir.Tãt que sa recherche dura,ie ne voulus point faire paroistre mon affectiõ:car outre le parentage qui estoit entre luy,& moy,encor' y auoit-il vne tres-estroite amitié:mais lors que ie vis qu'il s'en despartoit , croyant que la place fut vacante (ie n'auois pris garde à la recherche deSemire)ie creusqu'il estoit plus à propos de luy en descouurir quelque chose,que non pas d'attendre qu'elle eust quelque autre dessein. Ainsi donc m'adressant à elle,& la voyãt toute pensiue,ie luy dis qu'il falloit bié que ce fut quelque grãde occasiõqui la rédoit ainsi chãgee:car ceste tristesse n'estoit pas coustumiere à sa belle humeur. C'est ce fascheux de Lysis,me respõdit-elle,qui se ressouuiét tous iours du passé,& me va reprochant le refus que i'ay fait de lui.Et cela,lui dis-je,vous ennuye-t'il?Il ne peut estre autremét, me respõdit-elle:car on ne despoüille pas vne affectiõ cõmevne chemise,& il prit si mal mõ retardemét qu'il l'a tousiours nõmé vn cõgé.Vrayemét,luy dis-je,Lisis ne meritoit pas l'honneur de vos bõnesgraces,puisquene les pouuãt acheter par ses merites,il deuoit pour le moins essayer de le faire par ses lõgs seruices accõpagnez d'vne forte patiéce:mais sõ humeur boüillante,& peut-estre sõ peu d'amitié ne le luy permirent pas. Si ce bon-heur me fust arriué cõme à luy,auec quelle affection l'eusse-ie receu,& auec

quelle patiēce l'eusse-je attendu? Vous trouuerez peut-estre estrange, mon pere, de m'ouyr dire le prompt changement de ceste Bergere, & toutesfois ie vous iure qu'elle receut l'ouuerture de mon amitie, aussi-tost que ie la luy fis, & de telle sorte, qu'auāt que nous separer, elle eut agreable l'offre du seruice que ie lui fis, & me permit de me dire son seruiteur. Vous pouuez croire que Semire qui estoit aux escoutes, ne demeura guiere plus satisfait de moy, qu'il l'auoit esté de Lisis: & de fait depuis ce tēps il se departit de ceste recherche, si discrettemēt toutesfois, que plusieurs creurent que Stelle par ses refus en auoit esté la cause: car elle ne mōstra pas de s'en soucier beaucoup, parce que la place de son amitié estoit occupee du nouueau dessein qu'elle auoit en moy: qui estoit cause que ie receuois plus de faueur d'elle, que ie n'eusse pas faict: dequoy Lisis s'apperceut bien-tost: mais Amour qui
» veut tousiours triompher de l'amitié, m'empeschoit de
» luy en parler, craignant de desplaire à la Bergere; & quoy qu'il s'offēsast bien fort de ce que ie me cachois de luy, si ne luy en eusse-ie imais parlé sans la permission de Stelle, qui mesme me fit paroistre de desirer que cet affaire passast par ses mains: & depuis comme i'ay remarqué, elle le faisoit en dessein de le rēbarquer encor vne fois auec elle: mais moy qui pour lors ne prenois pas garde à toutes ces ruses, & qui ne cherchois que le moyen de la contenter, vne nuict que Lisis, & moy estiōs couchez ensemble, ie luy tins vn tel langage: Il faut que ie vous aduouë, Lisis, qu'enfin Amour s'est moqué de moy, & de plus qu'il n'y a point de delay à ma mort, s'il ne vient de vous. De moy, respondit Lisis, vous deuez estre asseuré, que ie ne failliray iamais à nostre amitié, encor que vostre messiance vous y fasse faire de si grandes fautes, & ne croyez
pas

pas que ie n'aye recogneu vostre Amour, mais vostre silence qui m'offensoit, m'a fait taire. Puis repliquay-je, que vous l'auez cogneu, & que vous ne m'en auez point parlé, ie suis le plus offensé : car i'aduoüe bien d'auoir failly en quelque chose contre nostre amitié en me taisant, mais il faut considerer qu'vn Amant « n'est pas à soy-mesme, & que de toutes ses erreurs il « en faut accuser la violence de son mal: mais vous qui « n'auez point de passiõ, vous n'auez point d'excuse, que le defaut d'amitié. Lisis se mit à sousrire, oyant mes raisons, & me respondit : Vous estes plaisant, Corilas, de me payer en me demandant, si ne veux-ie toutesfois vous contredire, & puis que vous auez ceste opinion, voyez en quoy ie puis amender ceste faute. En faisant pour moy, respondis-ie, ce que vous n'auez peu faire pour vous. C'est (il faut enfin le dire) que si ie ne paruiens à l'amitié de Stelle, il n'y a plus d'espoir en moy. O Dieu! s'escria alors Lysis à quel passage vous conduit vostre desastre, fuyez, Corilas, ce dangereux riuage, où, en verité, il n'y a que des rochers, & de bancs, qui ne sõt remarquez que par les naufrages de ceux qui ont pris ceste mesme route. Ie vous en parle comme experimenté, vous le sçauez: ie croy bien qu'ailleurs vos merites vous acquerront meilleure fortune qu'à moy: mais auec ceste perfide, c'est erreur que d'espererque la vertu ny la raisõ le puissent faire. Ie luy respõdis: ce ne m'est peu de contentement de vous ouyr tenir ce langage, car iusques icy i'ay esté en doute que vous n'en eussiez encores quelque ressentiment: & cela m'a fait aller plus retenu. Mais puis que Dieu mercy cela n'est pas, ie veux en cet Amour tirer vne extreme preuue de vostre amitié. Ie sçay que la haine qui succede à l'Amour, se mesure à la grandeur de son deuancier, & qu'ayãt tant aimé ceste belle Bergere, venant à la haïr,

la haine en doit estre d'autant plus grande:toutesfois ayant sceu par Stelle mesme, que ie ne puis paruenir à ce que ie desire que par vostre moyen,ie vous adiure par nostre amitié,de m'y vouloir ayder,soit en le lui conseillant,soit en la priant, ou de quelque sorte que ce puisse estre & ie nōme celle-cy vne extreme preuue:car ie ne doute point que la haïssant,il ne vous ennuye de parler à elle:mais c'est mō amitié qui veut faire paroistre qu'elle est plus forte que la haine.Lysis fut bien surpris,attendant de moy toute autre priere que celle-cy,par laquelle,outre le desplaisir qu'il auoit de parler à Stelle,encor se voyoit-il à iamais priué de la personne qu'il aimoit le plus.Toutesfois il respondit: ie feray tout ce que vous voudrez,vous ne vous sçauriez promettre d'auantage de moy,que i'en ay de volonté:mais ressouuenez-vous de ce qui s'est passé entre nous,& que i'ay tousiours ouy dire, qu'aux messa-
" ges d'Amour,il se faut seruir de personnes qui ne sōt
" point hayes:il est vray qu'il ne faut pour Stelle y regarder de si prez,puis que ie vous asseure,que vous y ferez aussi bien vos affaires de ceste sorte que d'vne autre.Voilà donc le pauure Lisis au lieu d'Amant deuenú messager d'Amour , mestier que son amitié luy commanda de faire pour moy, non point par acquit: mais en intentiō de m'y seruir en amy,quoy que peut estre depuis l'amour luy fit en quelque sorte chāger ce dessein,cōme ie vous diray:mais en cela il faut accuser la violence d'Amour & le pouuoir trop absolu qu'il a sur les hōmes , & admirer là l'amitié qu'il me portoit,qui luy permit de consentir à se priuer à iamais de ce qu'il aimoit,pour me le faire posseder.Quelques iours apres recherchant la cōmodité de parler à elle , il la trouua si à propos chez-elle, qu'il n'y auoit pesonne que peut interrompre son discours,pour lōg qu'il le voulust faire,& lors renouuellant le souuenir

de l'iniure qu'il en auoit eu, il s'arma tellement contre ses attraits, qu'Amour n'eut guiere d'espoir pour ce coup de le pouuoir vaincre: ce ne fut pas que la Bergere ne mit autãt d'estude pour le surmonter, que luy pour trouuer des seuretez pour sa liberté: mais parce que contre Amour il opposa le despit & l'amitié, & le premier armé de l'offẽse, & l'autre du deuoir, il demeura inuaincu en ce cõbat. Auãt qu'il cõmençast de parler, elle le voyãt approcher, lui alla au deuant, auec les paroles de la mesme afeterie: Quel nouueau bõ-heur, dit-elle, est celuy qui me r'ameine ce desiré Lisis? Quelle faueur inesperée est celle-cy? ie retourne à biẽ esperer de moy, puisque vous reuenez: car ie puis auec verité iurer, que depuisque vous me laissastes, ie n'ay iamais eu vn entier cõtẽtemẽt: A quoy le Berger respõdit: Plus affettee que fidele Bergere, ie suis plus satisfaict de la confession que vous faictes, que ie n'ay esté offensé par vostre infidelité. Mais laissons ce discours, & oubliõs-le pour iamais, & respondez-moy à ce que ie veux vous demander. Estes-vous encor resoluë de trõper tous ceux qui vous aimerõt? Pour moy, ie sçay biẽ qu'ẽ croire, nulle de vos humeurs à mes despẽs ne m'estãt incogneuë: Mais ce qui me cõuie à le vous demãder, c'est pour cognoistre à vostre mine, si l'on en sera quitte à meilleur marché: car si vo⁹ dites auec affectiõ, sermẽt, ou autre sorte d'asseurãce, que nul ne sera deceu de vo⁹, pour certain ils sõt de mõ rãg. La Bergere n'attẽdoit pas ces reproches, toutefois elle ne laissa de lui respõdre. Si vous n'estes venu que pour m'iniurier, ie vo⁹ remercie de ceste visite: mais aussi vo⁹ auez biẽ occasiõ de vo⁹ plaindre de moi. Me plaindre, respõdit le Berger, ie vo⁹ prie laissõs cela à part, ie ne me plains nõ pl⁹ que ie vo⁹ iniurie, & tãt s'ẽ faut que i'vse de plainte, que ie me loüe de vostre humeur: car si vous eussiez

plus longuemẽt fait paroistre de m'aimer, i'eusse plus long-tẽps vescu en tromperie: & pleust à Dieu! que la perte de vostre amitié ne m'eust apporté plus de regret que de dõmage, vous n'auriez pas occasiõ de dire que ie me plains, non plus que ie ne vous iniurie pas, puis que l'iniure & la verité ne peuuẽt non plus estre ensemble, que vous & la fidelité: mais il est tres-veritable que vous estes la plus trõpeuse & la plus ingrate Bergere de Forests. Il me semble, luy respõdit Stelle, peu courtois Berger, que ces discours seroiẽt mieux en la bouche de quelqu'autre que de vous. Alors Lysis changeant vn peu de façon : Iusques icy, dit-il, i'ay presté ma lãgue au iuste despit de Lysis, à ceste heure ie la preste à vn qui a bien plus affaire de vous : c'est vn peu prudent Berger qui vous aime, & qui n'a rien de cher au prix de vos bonnes graces. Elle croyant qu'il se mocquast, luy respondit: Laissons ce discours, & qu'il vo⁹ suffise, Lisis, que vo⁹ m'auez aimée, sãs à ceste heure vouloir renouueller le souuenir de vos erreurs. A la verité, repliqua soudain le Berger, c'estoiẽt bien erreurs celles qui me poussoiẽt à vous aimer: mais vous n'errez pas moins, si vous auez opinion que ie parle de moy: C'est du pauure Corilas, qui s'est tellemẽt laissé surprẽdre à ce qui se void de vous, que pour chose que ie luy aye sceu dire de vostre humeur, il m'a esté impossible de l'en tirer: ie luy ay dit ce que i'auois esprouué de vous, le peu d'amitié, & le peu d'asseurãce qu'il y a en vostre ame, & en vos paroles? Ie luy ay iuré que vous le trõperiez, & ie sçay que vous m'empescherez d'estre pariure: mais le pauure miserable est tãt aueuglé, qu'il a opinion qu'où ie n'ay peu atteindre, ses merites le ferõt paruenir, & toutefois pour le destrõper ie luy ay biẽ dit, que le plus grand empeschemẽt d'obtenir quelque chose de vous, estoit le merite: & afin que vous en croyez ce que ie vous en dis,

voicy vne lettre qu'il vous escrit: i'ay opinion que s'il a failly, vous luy en ferez bien faire la penitence. Et parce que Stelle ne vouloit lire ma lettre, Lysis l'ouurant la luy leut tout haut.

LETTRE DE CORILAS A STELLE.

IL est bien impossible de vous voir sans vous aymer mais plus encore de vous aymer sãs estre extreme en telle affectiõ, que si pour ma deffẽse il vous plaist de considerer ceste verité, quand ce papier se presentera deuant vos yeux, ie m'asseure que la grandeur de mon mal obtiendra par pitié, autant de pardon enuers vous, que l'outrecuidãce qui mesleue à tãt de merites, pourroit meriter de iuste punitiõ. Attẽdant le iugemẽt que vous en ferez, permettez que ie baise mille & mille fois vos belles mains, sans pouuoir par tel nombre esgaler celuy des morts, que le refus de ceste supplication me donnera, ny des felicitez qui m'accompagneront, si vous me receuez, comme veritablement ie suis, pour vostre tres-affectionné & fidelle seruiteur.

Soudain que Lysis eut acheué de lire, il continua: Et bien, Stelle, de quelle mort mourra-t'il? pour combien en sera-t'il quitte? Pour moy ie commence à le plaindre, & vous à pẽser par quel moyen vous l'entretiendrez en l'opinion où il est, & puis comme vous luy ferez trouuer vos refus plus amers. Ces discours touchoient à bon escient ceste Bergere, voyant combien il estoit esloigné de l'aimer, de sorte que pour l'interrompre elle fut contrainte de luy dire: Il me semble, Lysis, que si Corilas est en la volõté que ce papier fait paroistre, il a esté peu aduisé de vous y employer, puis que vos paroles sõt plus capables d'acquerir de la haine que de l'amitié, & que vous semblez plustost messager de guerre, que de paix. Stelle, repliqua le Berger,

tant s'en faut qu'il ait esté peu aduisé en ceste electiõ, que s'il auoit monstré autant de iugement au reste de ses actions, il ne seroit pas tant necessiteux de vostre secours. Il a esprouué vos affetteries, il sçait, quels sont vos attraits, & de qui se fust-il peu seruir sans soupçõ de se faire plustost vn cõpetiteur qu'vn amy fauorable, sinon de moy, qui vous hays plus que la mort? Et toutefois l'artifice dont ie me sers, n'est pas mauuais: car vous representãt si naïfuement ce que vous estes, vous recognoistrés mieux l'honneur qu'il vous fait de vous aimer: mais laissons ce propos, & me dites à bon escient, s'il est en vos bonnes graces, & combien il y demeurera? puis qu'ẽ verité ie n'oserois retourner à luy sans luy en apporter quelque bonne response: Ie vous en coniure par son amitié, & par la nostre passee. A ce propos le Berger en adiousta quelques autres, auec tant de prieres, que la Bergere creut qu'il le disoit à bon escient, ce qu'elle mesme se persuada aisémẽt selon son naturel. Car c'est la coustume de celles qui s'affectionnent aisément, de croire encore plus aisément d'estre aimees: si est-ce que pour ceste fois Lysis ne peut obtenir d'elle, sinon que l'amitié de sõ cousin, au deffaut de la siéne, ne luy estoit point des-agreable: mais que le temps seroit son cõseil. Et depuis par diuerses fois il la sollicita, de sorte qu'il en eut toute telle asseurance qu'il voulut, & parce qu'il se ressouuint de son humeur volage, il tascha de l'obliger par vne promesse escrite de sa main, & la sçeut tourner de tant de costez, qu'il en eut ce qu'il voulut. Il s'en reuint de ceste sorte vers moy, & me fit le discours de tout ce qu'il auoit fait, hormis de ceste promesse: car cognoissant l'humeur de Stelle, il se doutoit tousiours qu'elle le tromperoit, & que s'il me parloit de ce papier, ce seroit m'y embarquer d'auantage, & puis plus de peine

à me r'amener ? tout cecy fut sans le sçeu d'Aminthe, de laquelle plus que de nulle autre Stelle se cachoit. Lors que i'eus reçeu vne telle asseurance de ce que ie desirois le plus, apres en auoir remercié la Bergere, ie commençay auec sa permission de donner ordre aux nopces, & ne faisois plus difficulté d'en parler ouuertement, quoy que Lysis me predit tousiours bié, qu'en fin ie serois trópé. Mais l'apparence du bien que nous desirons, flatte de sorte, que mal-aisément prestós nous l'aureille à qui nous dit le contraire. Cependant que ce mariage s'alloit diuulgant, Semire, qui, cóme ie vous ay dit, auoit quitté ceste recherche à cause de Lysis & de moy, estát picqué des discours qu'elle auoit tenus de luy, resolut pour faire paroistre le contraire, à quelque prix que ce fust, de rentrer en ses bonnes graces, en dessein de la quitter par apres si effrontémét, qu'elle ne peust plus dire que ceste separation procedast d'elle : il ne falut pas y apporter beaucoup d'artifice: car son humeur changeante se laissa aisément aller à son naturel, & ainsi tout à coup la voila resoluë de me quitter pour Semire, comme peu auparauant elle auoit quitté Semire pour moy. Si n'estoit-elle pas sans peine, à cause de la promesse qu'elle auoit escritte, ne sçachant comme s'en desdire. En fin le iour des nopces estant venu, où i'auois assemblé la plus part de mes parents & amis, ie m'en tenois si asseuré, que i'en receuois la resioüissance de tout le monde: mais elle qui pensoit bien ailleurs, lors que ie n'estois attentif qu'à faire chere à ceux qui estoient venus, rópit tout à fait ce traitté, auec des excuses encores plus malbasties que les premieres: de quoy ie me sentis tant offensé, que partant de chez elle sás luy dire adieu, ie conceus vn si grád mespris de sa legereté, que iamais depuis elle n'a peu rappointer auec moy.

Or

Or iugez,mon pere,si i'ay occasion de me douloir d'elle,& si ceux qui le racontent à mon des-auantage en ont esté bien informez. A la verité,respondit Adamas,voila vne femme indigne de ce nom,& m'estóne comme il est possible,qu'ayant trompé tant de gens, il y ait encor quelqu'vn qui se fie en elle. Encor ne vous ay-ie pas tout racóté,reprit Corilas:car apres que chacun s'en fut allé,hormis Lysis,elle fit en sorte que Semire l'arresta iusques sur le soir. Cependant,cóme ie croy qu'elle alloit cherchant quelque artifice pour r'auoir sa promesse, parce qu'elle voyoit bien qu'il estoit du tout offensé contre elle,en fin tout effrontément elle luy parla de ceste sorte:Est-il possible,Lysis, que vous ayez tellemét perdu l'affection,que si souuét vous m'auez iuree,que vous n'ayez plus nulle volóté de me plaire? Moy, dit Lysis,le Ciel me fasse plustost mourir. A ce mot quelque épeschemét qu'elle y sceust mettre,il sortit de la maisó pour s'é aller:mais elle l'atteignit assez pres de là, &luy prenát la main entre les siennes,la luy alloit serrát d'vne fació,que chacun eust iugé qu'il y auoit bien de l'Amour,& quoy qu'il fust tres-sçauánt de son humeur & de ses tromperies, si ne se peut-il empescher de se plaire à ses flatteries, encor qu'il ne leur adiousta point de foy:ce qu'il tesmoigna bien,lors que cósiderant ses actiós il luy dit: Mon Dieu, Stelle, que vous abusez des graces dont le Ciel vous a esté sans raison prodigue! Si ce corps enfermoit vn esprit qui eust quelque ressemblance auec sa beauté, qui est-ce qui pourroit vous resister? Elle qui recogneut quelle force auoiét eu ses caresses, y adiousta tout l'artifice de ses yeux, toutes les méteries de sa bouche,&toutes les malices de ses inuétiós, auec lesquelles elle le tourna de tant de costez, qu'elle le mit presque hors de luy mesme: & puis elle vsa

de

de tels mots:Gentil Berger, s'il est vray que vous soyez ce Lysis,qui autrefois m'a tãt affectiõnee, ie vous cõiure par le souuenir d'vne saison si heureuse pour moy, de vouloir m'escouter en particulier, & croyez que si vous auez eu quelque occasiõ de vous plaindre, ie vous feray paroistre, que ceste seconde faute, ou pour le moins que vous estimez telle, n'a esté commise que pour remedier à la premiere. A ces paroles Lysis fut vaincu: toutesfois pour ne se monstrer si foible,il luy respondit: Voyez vous,Stelle, combien vous estes esloignee de vostre opinion, tant s'en faut que ie voulusse faire quelque chose qui vous pleust, qu'il n'y a rien qui vous desplaise que ie ne tasche de faire.Puis qu'il n'y a point d'autre moyen, respondit la Bergere,reuenez donc dans la maison pour me desplaire. Auec ceste intention, respondit-il,ie le veux. Ainsi donc ils r'entrerent chez elle,& lors qu'ils furẽt pres du feu,elle reprit la parole de ceste sorte:En fin, Berger,il est impossible que ie viue plus longuement auec vous,& que ie dissimule,il faut que i'oste du tout le masque à mes actions, & vous cognoistrez que ceste pauure Stelle, que vous auez tant estimee volage, est plus cõstante que vous ne pensez pas, & veux seulement,quand vous le cognoistrez ainsi, que pour satisfaction des outrages que vous m'auez fait, vous confessiez libremẽt que vous m'auez outragée.Mais, dit-elle soudain,interrõpant ce propos, qu'auez vous fait de la promesse qu'autrefois vous auez euë de moy en faueur de Corilas?car si vous la luy auez donnée, cela seul peut interrompre nos affaires.Qu'est-ce qui en la place de Lysis n'eust creu qu'elle l'aimoit,& qui ne se fust laissé tromper comme luy? Aussi ce Berger ayant opiniõ qu'elle vouloit faire pour luy,ce qu'elle m'auoit refusé,luy rendit sãs difficulté ceste promesse qu'il auoit tousiours tenuë & fort chere,& fort secret-

te. Soudain qu'elle l'eut, elle la deschira: & s'approchāt du feu luy en fit vn sacrifice: & puis se tournāt vers le Berger, elle luy dit en sousriant: Il ne tiendra plus qu'à vous, gētil Berger, que vous ne poursuiuiez vostre voyage: car il est des-ja tard. O Dieu! s'escria Lysis cognoissant sa trōperie, est-il possible que iusques à trois fois i'aye esté deceu d'vne mesme personne? Et quelle occasion, luy dit Stelle, auez vous de dire que vous ayez este trompé? Ah! perfide & desloyale, dit-il, ne venez vous pas de me dire, que vous me feriez paroistre, que ceste derniere faute n'a esté faite que pour reparer la premiere, & que pour me monstrer que vous estiez constante, vous me descouuriez au nud vostre cœur & vos intentiōs. Lysis, dis-elle, vous venez tousiours aux iniures: si ie ne vous ay iamais aimé, ne suis-ie constāte à ne vous aimer point encores? & ne vous fay-je voir quel est mon cœur? & à quoy tendent mes actions, puis qu'ayant eu ce que ie voulois de vous, ie vous laisse en paix? croyez que toutes les paroles que vous m'auez fait perdre depuis vne heure en çà, n'estoiēt que pour recouurer ce papier, & à ceste heure que ie l'ay, ie prie Dieu qu'il vous dōne le bon soir. Quel estonnement pensez-vous que fut celuy du Berger? Il fut si grād, que sans parler, ny temporiser d'auantage, demy hors de soy, il s'ē alla chez luy. Mais certes il a bien eu depuis occasion d'estre vengé: car Semire, comme ie vous ay dit, qui auoit esté la cause de mon mal, ou plustost de mō biē, telle puis-ie nommer ceste separatiō d'amitié, se ressentant encor offensé du premier mespris qu'elle auoit fait de luy, voyāt ceste extreme legereté, & considerant que peut-estre luy en pourroit-elle faire encore de mesme, resolut de la preuenir: & ainsi l'ayant abusee, comme nous l'auiōs esté Lysis, & moy, il rōpit le traitté du mariage au milieu

de

de l'assemblee qui en auoit esté faite, qui fit dire à plusieurs, que par les mesmes armes dont l'on blesse on en reçoit bien souuent le supplice.

Corilas finit de ceste sorte: Et Adamas en sousriant luy dit: Mon enfant, le meilleur conseil que ie vous puisse donner en cecy, c'est de fuir la familiarité de ceste trompeuse, & pour vous deffendre de ses artifices, & contenter vos parents, qui desirent auec tant d'impatience de vous voir marié, lors que quelque bõ party se presentera, receuez-le sans vous arrester à ces ieunesses d'Amour: car il n'y a rien, qui vous puisse mieux garentir des finesses & surprises de ceste trompeuse, ny qui vous rende plus estimé parmy vos voisins, que de vous marier, non point par Amour: mais par raison. Celle-là estant vne des plus importantes actions, que vous puissiez iamais faire, & de laquelle tout l'heur, & tout le mal-heur d'vn homme peut dépendre. A ce mot ils se separerent: car il commençoit à se faire tard, & chacun prit le chemin de son logis.



LE SIXIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.

D'Avtre costé Leonide n'ayant point trouue Adamas à Feurs, reprit le chemin par où elle estoit venuë, sans y seiourner que le tẽps qu'il fallut pour disner: & par ce qu'elle auoit resolu de demeurer ceste nuict auec les belles Bergeres qu'elle auoit veuës le iour auparauant,

uant,pour le desir qu'elle auoit de les cognoistre plus particulierement,elle vint repasser au mesme lieu, où elle les auoit rẽcontrrees,puis estẽdant la veuë de tous costez,il luy sembla biẽ d'en voir quelques vnes:mais ne les pouuãt recognoistre pour estre trop loing,auec vn grand tour elle s'en approcha le plus qu'elle peut, & lors les voyãt au visage,elle cogneut que c'estoiẽt les mesmes qu'elle cherchoit.Elle deuoit estimer beau coup ceste rencontre:car de fortune elles estoient sorties de leur hameau, en deliberation de passer le reste du iour ensemble,& pour couler plus aisémẽt le tẽps, faisoiẽt dessein de n'estre qu'elles trois:afin depouuoir pluslibremẽt parler de tout ce qu'elles auoiẽt de plus secret,si biẽ queLeonide ne pouuoitvenir plusà propos, pour satisfaire àsa curiosité,mesme qu'ellesne faisoiẽt qu'y arriuer.Estãt doncques aux escoutes , elle ouyt, qu'Astree prenãt Diane par la main,luy dit:C'est à ce coup,sage Bergere,que vous nous payerez ce quevous nous auez promis,puisque sur la parole que nousauõs euë de vous,Phillis , & moy n'auons point fait de difficulté de dire tout ce que vous auez voulu sçauoir de nous.BelleAstree,respõditDiane,ma parole m'oblige,sans doute à vous faire le discours de ma vie:mais
» beaucoup plus l'amitié qui est entre nous, sçachãt biẽ
» que c'est estre coulpable d'vne trop grande faute,que
» d'auoirquelque cachette en l'ame,pour la persõneque
» l'on aime.Que si i'ay tãt retardé de satisfaire à ce que vous desirez de moy , croyés , belle Bergere , que c'a esté,que le loisir ne me l'a encore permis : car encor que ie sois tres-asseuree , que ie ne sçaurois vous raconter mes ieunesses sans rougir , si est-ce que ceste honte me sera aisee à vaincre, quand ie penseray que c'est pous vous cõplaire.Pourquoy rougiriezvous respondit Pillis, puis que ce n'est pas faute que d'aimer:
Si

Si ce ne l'est pas, repliqua Diane, c'est pour le moins vn portrait de la faute,& si ressemblant,que bien souuét ils sont pris l'vn pour l'autre.Ceux,adiousta Phillis, qui s'y deçoiuent ainsi,ont bien la veuë mauuaise. Il est vray, respódit Diane:mais c'est nostre mal-heur, qu'il y en a plus de ceste sorte,que nó pas des bónes. Vous nous offenseriez, interrompit Astree, si vous auiez ceste opinió de nous.L'amitié que ie vous porte à toutes deux, respódit Diane,vous doit assez asseurer, que ie n'en sçaurois faire mauuais iugement:car il est impossible d'aimer ce que l'on n'estime pas. Aussi ce qui me met en peine,n'est pas l'opinió que mes amies peuuent auoir de moy:mais ouy bié le reste du monde,d'autant qu'auec mes amies ie viuray tousiours de sorte, que mes actions leur seront cogneuës,& par ce moyen l'opinió ne peut auoir force en elles:mais aux autres, il m'est impossible:bien qu'éuers elles les rapports peuuent beaucoup noircir vne personne,& c'est pour ce suiet, puis que vous m'ordonnez de vous raconter vne partie de ma vie, que ie vous coniure par nostre amitié de n'en parler iamais. Et le luy ayát ieté toutes deux, elle reprit son discours en ceste sorte:

HISTOIRE DE DIANE.

CE seroit chose estrange, si le discours que vous desirez sçauoir de moi,ne vous estoit ennuyeux, puis,belles & discretes Bergeres, qu'il m'a tát fait endurer du deplaisir, que ie ne croy point y employer à ceste heure plus de paroles à le redire,qu'il m'a cousté de larmes à le souffrir:& puis qu'é fin il vo⁹ plaist que ie renouuelle ces fascheux ressouuenirs: permettez-moy que i'abrege, pour n'amoindrir en quelque sorte le bon-heur où ie suis, par la memoire de mes ennuis passez. Ie m'asseure qu'encore que vous n'avez iamais

veu Celion, ny Bellinde, que toutesfois vous auez bié ouy dire qu'ils estoient mes pere & mere, & peut estre aurez sceu vne partie des trauerses qu'ils ont euës, pour l'amour l'vn de l'autre, qui m'empeschera de les redire, quoy qu'elles ayét esté presages de celles que ie deuois receuoir. Et faut que vous sçachiez, qu'apres que les soucis de l'amour furent amortis par le mariage, afin qu'ils ne demeurassent oyseux, les affaires du mesnage cómencerent à naistre, & en telle abondance, que s'ennuyans des procez ils furent côtraints d'en accorder plusieurs à l'amiable, entre autres vn de leurs voisins nommé Phormion les trauailla de sorte que leurs amis furent enfin d'auis pour assoupir tous ces soucis, de faire quelques promesses d'alliáce future entr'eux, & parce que ny l'vn ny l'autre n'auoient point encores d'enfans (n'y ayát pas lóg temps qu'ils estoient mariez) ils iurerent par Theutales sur l'autel de Belenus, que s'ils n'auoient tous deux qu'vn fils, & vne fille, il les marieroient ensemble, & promirét ceste alliance auec tant de serments, que celuy qui l'eut rópuë, eust esté le plus pariure hóme du móde. Quelque temps apres, mon pere eut vn fils, qui se perdit lors que les Gots & Ostrogots rauagerent ceste prouince: peu apres ie nasquis, mais si mal-heureusemét pour moy, que iamais mon pere ne me vid, estant née apres sa mort. Cela fut cause que Phormion voyant mon pere mort, & mon frere perdu (car ces barbares l'auoient enleué, & peut-estre tué, ou laissé mourir de necessité) & que mon oncle Dinamis s'en estoit allé de desplaisir de ceste perte, se resolut s'il pouuoit auoir vn fils, de rechercher l'effet de leurs promesses. Il aduint que quelque temps apres sa femme accoucha: mais ce fut d'vne fille, & parce qu'elle estoit aagée, & qu'il craignoit de n'en auoir plus d'elle; il fit courir le bruit que c'estoit d'vn fils, & y vsa d'vne si grande

finesse, que iamais personne ne s'en prit garde: artifice qui luy fut assez aisé, parce que personne n'eust creu qu'il eust voulu vser d'vne telle trõperie, & que iusques à certain aage, il est bien mal-aisé de pouuoir par le visage y recognoistre quelque chose: & pour mieux deceuoir les plus fins, la fit appeller Filidas, & quand elle fut en aage, luy fit apprendre les exercices propres aux ieunes Bergers, ausquels elle ne s'accommodoit point trop mal. Le dessein de Phormiõ estoit, me voyãt sans pere & sans oncle, de se rẽdre ministre de mon bien, par ce saint mariage: & quand Filidas, & moy serions plus grãdes, de me marier auec vn de ses neueux qu'il aimoit biẽ fort: Et veritablemẽt il ne fut point deceu en son premier dessein: car Bellinde estoit trop religieuse enuers les Dieux, pour manquer à ce qu'elle sçauoit que sõ mary s'estoit obligé. Il est vray que me voyãt rauie d'ẽtre ses mains (car soudain apres ce mariage dissimulé, ie fus remise entre celles de Phormiõ) elle en receut tãt de desplaisir, que ne pouuãt plus demeurer en ceste cõtrée, elle s'en alla sur le lac de Lemã, pour estre maistresse des Vestales & Druides d'Euiés, ainsi que la vieille Cleõtine luy fit sçauoir par son Oracle. Cependãt me voila entre les mains de Phormiõ, qui incontinẽt apres retira chez soy ce neueu, auquel il me vouloit dõner, qui se nõmoit Amidor. Ce fut le cõmencemẽt de mes peines, parce que sõ oncle luy fit entẽdre, qu'à cause de nostre bas aage le mariage de Filidas & de moy n'estoit pas tãt asseuré, que si nous n'estions agreables l'vn à l'autre, il ne se peust bien rompre, & que si cela aduenoit, il aimeroit mieux qu'il m'espousast que tout autre, qu'il fist son profit de cét aduertissement, auec tant de discretion, que personne ne s'en peut prendre garde, taschant cependant de m'obliger à son amitié, en sorte

que ie me donnaſſe à luy, ſi ie venois à eſtre libre. Ce ieune Berger ſe mit ſi bien ce deſſein dans l'opinion, que tant que ceſte fantaſie luy dura, il ne ſe peut dire cõbien i'auois d'occaſion de me louër de luy. En meſme tẽps Daphnis tres-hõneſte & ſage Bergere, reuint des riues de Furan, où elle auoit demeuré plusieurs années, & parce que nous eſtions voiſines, la conuerſation que nous euſmes par hazard enſemble, nous rendit tant amies, que ie cõmençay de ne m'ennuyer plus tant que ie ſoulois : car il faut que i'auouë que l'humeur de Filidas m'eſtoit de telle ſorte inſupportable que ie ne pouuois preſque la ſouffrir, d'autãt que la crainte qu'elle auoit que ie ne deuinſſe plus ſçauante, la rẽdoit ſi ialouſe de moy, que ie ne pouuois preſque parler à perſõne. Les choſes eſtãt en ces termes, Phormion tout à coup tõba malade, & le iour meſme, fut ſi promptement eſtouffé d'vn catarrhe, qu'il ne peut ny parler ny donner aucun ordre à ſes affaires, ny aux miẽnes. Filidas au commencement ſe trouua vn peu eſtonnée; en fin ſe voyant maiſtreſſe abſoluë de ſoy-meſme, & de moy, elle reſolut de ſe cõſeruer ceſte authorité, cõſiderãt que la liberté que le nom d'homme rapporte, eſt beaucoup plus agreable, que n'eſt pas la ſeruitude, à laquelle noſtre ſexe eſt ſouſmis. Outre qu'elle n'ignoroit pas, que venãt à ſe declarer fille, elle ne donneroit peu à parler à toute la cõtrée. Ces raiſons lui firẽt cõtinuer le nõ qu'elle auoit durãt la vie de ſõ pere: & craignãt plus que iamais, que quelqu'vn ne découuriſt ce qu'elle eſtoit, elle me tenoit de ſi pres que mal-aiſément eſtois-ie iamais ſans elle. Mais belles Bergeres, puis qu'il vous plaiſt de ſçauoir mes ieuneſſes, c'eſt à ce coup qu'il faut qu'en les oyãt vous les excuſiez, & qu'enſẽble vous ayez ceſte creãce de moy, que i'ay eu tant, & de ſi grãds ennuis pour aimer, que

ie ne suis plus sensible de ce costé là, m'yestãt de sorte endurcie, que l'Amour n'a pl⁹d'assez fortes armes ny de pointe assez acerée pour me percer la peau. Helas! c'est du Berger Filandre, dont ie veux parler, Filãdre qui le premier m'a peu dõner quelque ressẽtimẽt d'Amour, & qui n'estãt plus, a emporté tout ce qui en pouuoit estre capable en moy. Vrayement, interrompit Astree, ou l'amitié de Filandre a esté peu de chose ou vous y auez vsé d'vne grande prudence, puis qu'en verité ien'en ouys iamais parler: qui est chose biẽ rare, d'autant que la médisance ne pardonne pas mesme à ce qui n'est pas. Que l'on n'en ait point parlé, respõdit Diane, i'en suis plus obligee à nostre bõne intention, qu'à nostre prudence, & pour l'affection du Berger, vous pourrez iuger qu'elle elle estoit, par le discours que ie vous en feray: Mais le Ciel qui a recogneu nos pures & nettes intentions, a voulu nous fauoriser de ce bõ-heur. La premiere fois que ie le veis, ce fut le iour que nous chõmions à Apollõ, & à Diane, qu'il vint aux ieux en cõpagnie d'vne sœur, qui luy ressẽbloit si fort, qu'ils retenoyent sur eux les yeux de la plus grãde partie de l'assẽblee. Et parce qu'elle estoit parente assez proche de ma chere Daphnis, aussi tost que ie la vey, ie l'ẽbrassay & caressay auec vn visage si ouuert, que dés lors elle se iugea obligee à m'aimer. Elle se nõmoit Callirée, & estoit mariée sur les riues de Furã, à vn Berger nõmé Gerestã, qu'elle n'auoit iamais veu que le iour qu'elle l'espousa, qui estoit cause du peu d'amitié qu'elle luy portoit. Les caresses que ie fis à la sœur, dõnerent occasion au frere de demeurer pres de moy, tãt que le sacrifice dura, & par fortune, ie ne sçay, si ie dois dire bõne ou mauuaise pour luy ie m'estois ce iour agẽcee le mieux que i'auois peu me sẽblant, qu'à cause de mon nõ, ceste feste me touchoit

bien plus particulierement que les autres. Et luy qui venant d'vn long voyage, n'auoit autre cognoissance, ny des Bergers, ny des Bergeres, que celle que sa sœur luy donnoit, ne nous laissa guiere de tout le iour: si bié qu'é quelque sorte me s'étant obligée à l'étretenir, ie fis ce que ie peux pour luy plaire. Et ma peine ne fut point inutile: car deslors ce pauure Berger dóna naissance à vne affection, qui ne finit iamais que par sa mort. Encores suis-ie tres certaine, que si au cercueil on a quelque souuenir des viuants, il m'aime & conserue parmy ses cédres, la pure affection qu'il m'a iuree. Daphnis s'en prit garde dez le iour mesme, & de fait le soir estãt au lict, (parceque Filidas s'estoit trouuee mal, & n'auoit peu venir à ces ieux) elle me le dit: mais ie reiettay ceste opinió si loing, qu'elle me dit: Ie voy bien, Diane, que ce iour me coustera beaucoup de prieres, & à Filandre beaucoup de peine: mais quoy qu'il aduiéne, si n'en serez-vous pas du tout exempte. Elle auoit accoustumé de me faire souuent la guerre de séblables recherches, parce qu'elle voyoit que ie les craignois, cela fut cause que ie ne m'arrestay pas à luy respondre. Si est-ce que cét aduertissement fut cause, que le lendemain il me sembla de recognoistre quelque apparence de ce qu'elle m'auoit dit. L'apresdisné nous auions accoustumé de nous assembler soubs quelques arbres, & là danser aux chansons, ou bien nous asseoir en rond, & nous entretenir de discours que nous iugions plus aggreables, afin de ne nous ennuyer en ceste assemblee, que le moins qu'il nous seroit possible. Il aduint que Filandre n'ayant cognoissance que de Daphnis, & de moy, se vint asseoir entre elle, & moy, attendant de sçauoir à quoy toute la troupe se resoudroit pour n'estre muette, ie l'enquerois de ce que ie pensois qu'il me pouoit respondre, à quoy Amidor prenant garde, entra en si grande

ialouſie,que laiſſant la compagnie ſans en dire le ſuiet,il s'en alla chantant ceſte vilanelle,ayant auparauant tourné l'œil vers moy , pour faire cognoiſtre que c'eſtoit de moy,dont il entendoit parler.

VILANELLE D'AMIDOR
reprochant vne legereté.

A La fin celuy l'aura,
Qui dernier la ſeruira.
De ce cœur cent fois volage
Plus que le vent animé,
Qui peut croire d'eſtre aimé,
Ne doit pas eſtre creu ſage:
Car en fin celuy l'aura,
Qui dernier la ſeruira.
A tous vents la giroüette,
Sur le faiſte d'vne tour;
Elle auſſi vers toute Amour,
Tourne le cœur & la teſte:
A la fin, &c.
Le chaſſeur iamais ne priſe
Ce qu'à la fin il a pris;
L'inconſtante fait bien pis,
Meſpriſant qui la tient priſe:
Mais en fin, &c.
Ainſi qu'vn clou l'autre chaſſe
Dedans ſon cœur le dernier,
De celuy qui fut premier,
Soudain vſurpe la place:
C'eſt pourquoy celuy l'aura,
Qui dernier la ſeruira.

I'euſſe bien eu aſſez d'authorité ſur moy pour m'empeſcher de dõner cognoiſſance du deſplaiſir que ceſte chāſon me rapportoit, n'euſt eſté que chacũ me regar-

da, & sans Daphnis ie ne sçayquelle ie fusse deuenuë: mais elle plaine de discretiō sās attēdre la fin de ceste Vilanelle, l'interrōpit de ceste sorte, s'adressant à moi:

Madrigal de Daphnis sur l'amitié qu'elle porte à Diane.

PVis qu'en naissant, belle Diane ,
Amour des cœurs vous fit l'aimant ,
Pourquoy dit-on que ie profane
Tant de beautez en vous aimant,
Si par destein ie vous adore?
Que si l'Amour le plus parfaict,
Comme on dit, de semblance naists
Le nostre sera bien extreme,
Puis que vous & moy ce n'est
Qu'vn sexe mesme.

Et afin de mieux couurir la rougeur de mon visage, & faire croire que ie n'auois point pris garde aux paroles d'Amidor, aussi-tost que Daphnis eut finy, ie luy respondis ainsi:

Madrigal, sur le mesme subiect.

POurquoy semble-t'il tant estrange,
Que fille comme vous estant,
Toutesfois ie vous aime tant?
Si l'Amant en l'aimé se change,
Ne puis-je pas mieux me changer,
Estant Bergere en vous Bergere,
Qu'estant Bergere en vn Berger?

Apres nous, chacun selon son rang, chanta quelques vers, & mesme Filandre, qui auoit la voix tres-bonne, quand ce vint à son tour, dit cestuy d'vne fort bonne grace.

STANCES

De Filandre, sur la naissance de son affection.

Que

QVe ses desirs soient grands, & ses attentes vaines,
Ses amours pleins de feux, & plus encor de peines,
Qu'il aime, & que iamais il ne puisse estre aimé,
Ou bien s'il est aimé, qu'on ne puisse luy plaire,
Sans deuoir esperer toutesfois qu'il espere,
Mais seulement afin qu'il soit plus enflammé.

Ainsi sur mon berceau de la parque ordonnée
Neuf fois se prononça la dure destinée,
Qui deuoit infaillible accompagner mes iours,
A main droitte le Ciel tonna plein de nuages,
Et depuis i'ay cogneu que ces tristes presages
Regardent mes desseins, & les suiuent tousiours.

Ne vous estonnez dont, suiuant ceste ordonnance,
Si voyant vos beautez, mon amitié commence,
Que si ie suis puni du dessein proposé
Ce m'est allegement, qu'on en iuge coulpable
La loy de mon destin, & ma faute loüable,
En disant qu'vn cœur bas ne l'eust iamais osé.

Ainsi quand le soucy d'vne Amour infeconde,
Se conforme aux rayons du grand Astre du monde,
Il semble en le suiuant qu'il dit, ô mon Soleil!
Brusle moy de tes raiz, fay que par toy ie meure,
Pour le moins en mourant ce plaisir me demeure,
Qu'autre feu ne pouuoit me brusler que ton œil.

Quand l'vnique Phenix d'vn artifice rare
Instruit par la nature ensemble se prepare,
Du reste de sa tombe à faire son berceau,
Il dit à ce beau feu gardien de son ame:
Ie renais en la gloire en mourant en ta flamme,
Et ie reprends la vie aux cendres du tombeau.

Il en dit bié encores quelques autres: mais ie les ay oubliez, tant y a qu'il me sembla que c'estoit à moy à qui ces paroles s'adressoiét. Et ie ne sçay si ce que Daphnis m'ë auoit dit, me le faisoit paroistre ainsi, ou ses

yeux qui parloiẽt encor plus clairement que ſa bouche. Mais ſi ces vers m'en donnerent cognoiſſance, ſa diſcretion me le teſmoigna bien mieux peu apres: car c'eſt vn des effects de la vraye affection, que de ſeruir diſcrettement, & de ne donner cognoiſſance de ſon mal, que par les effets, ſur leſquels on n'a point de puiſſance. Ce ieune Berger recogneut l'humeur d'Amidor, & d'autãt que l'amour rend touſiours curieux, s'eſtãt enquis que c'eſtoit que de Filidas, il iugea que le meilleur artifice pour leur clorre les yeux à tous deux, eſtoit de faire amitié bien eſtroitte auec eux, sãs dõner aucune cognoiſſauce de celle qu'il me portoit. L'Amour le rendit bien ſi fin & prudent, que continuant ſon deſſein, il ne deceut pas ſeulemẽt Amidor; mais preſque mes yeux auſſi; parce que d'ordinaire il nous laiſſoit pour aller vers luy, & ne venoit iamais où nous eſtions, que luy tenant cõpagnie: il eſt vray, que la malicieuſe Daphnis le recogneut incontinent: parce, diſoit elle qu'Amidor n'eſtoit pas tant aimable, qu'il peuſt cõuier vn ſi hõneſte Berger que Filandre à vſer de ſi ſoigneuſe recherche: de ſorte qu'il falloit que ce fuſt pour quelque plus digne ſuiet. Elle fut cauſe que ie cõmeçay de m'ẽ prẽdre garde, & faut que i'aduouë qu'alors ſa diſcretiõ me pleut, & que ſi i'euſſe peu ſouffrir d'eſtre aimée, ç'euſt eſté de luy: mais l'heure n'eſtoit pas encore venue que ie pouuois eſtre bleſſée de ce coſté-là. Toutesfois ie ne laiſſois de me plaire à ſes actiõs, & d'approuuer ſon deſſein en quelque ſorte. Pour prẽdre cõgé de nous, il nous vint accõpagner fort loin: & au partir ie n'ouys iamais tant d'aſſeurance d'amitié qu'il en dit à Amidor, ny tant d'offres de ſeruices pour Filidas: & c'eſte folle de Daphnis me diſoit à l'oreille: figurez vous que c'eſt à vous qu'il parle, & ſi vous ne luy reſpondez, vous luy faites

faites trop de tort:& lors qu'Amidor vſoit de remerciemẽs,elle me diſoit:ô qu'il eſt ſot de croire que ces offrãdes s'addreſſent à ſon autel!Mais il ſceut ſi bien diſſimuler,qu'il s'acquit du tout Amidor, & gaigna tãt ſur ſa bõne volõté,qu'eſtant de retour,& rediſant ce que Filãdre l'auoit prié de dire de ſa part à Filidas, adiouſta tant d'auantageuſes loüanges, que ceſte fille prit enuie de le voir,& quelques iours apres sãs m'en rien dire,(parce que quand ie parlois de luy, c'eſtoit auec vne certaine nonchalãce, qu'il ſembloit que ce fut par mépris)ils l'enuoyerẽt prier de les venir voir. Dieu ſçait,s'il s'en fit ſolliciter plus d'vne fois:car c'eſtoit tout ce qu'il deſiroit le plus, luy ſemblant qu'il eſtoit impoſſible que ſon deſſein euſt meilleur commencemẽt. Et de fortune le iour qu'il deuoit arriuer, Daphnis & moy nous promeniõs ſous quelques arbres,qui sõt de l'autre coſté de ce pré le plus pres d'icy:Et ne ſçachãt preſque à quoy nous entretenir, cependãt que nos troupeaux paiſſoiẽt,nous alliõs incertaines ou nos pas ſans election nous guidoient, lors que nous entr'oüiſmes vne voix d'aſſez loin,&qui d'abord nous ſembla eſtrãgere. Le deſir de la cognoiſtre nous fit tourner droit vers le lieu où la voix nous cõduiſoit,& parce que Daphnis alloit la premiere, elle recogneut Filãdre auant que moy, &me fit ſigne d'aller doucement : & quand ie fus pres d'elle, s'approchant de mon oreille,elle me nomma Filandre, qui du dos appuyé contre vn arbre, entretenoit ſes penſees,laſsé(comme il y auoit apparẽce) de la longueur du chemin, & par hazard quand nous y arriuaſmes, il commença de ceſte ſorte:

D'VN cœur outrecuidé
Ie meſpriſois Amour,ſes ruſes,& ſes charmes:
Lors que changeant ſes armes,

Des

Des vostres contre moy, le trompeur s'est aidé,
Et toutesfois auant que de m'en faire outrage
Il me tint ce langage:
Vn Dieu contre mes loix arrogant deuenu,
Pour auoir obtenu
D'vn serpent la victoire,
Voulut nier ma gloire:
Mais quoy? d'vne Daphné, ie le rendis Amant,
Pour luy monstrer ma force.
Que si i'ay mis ces feux sous ceste froide escorce,
Iuge quel chastiment
Sera le tien, Filandre:
Car le feu qui brusla ce Dieu si glorieux,
Ne vint que des beaux yeux
D'vne Nymphe, qu'encor toute insensible il aime:
Mais ie veux que le tien
Plus ardent que le sien,
Vienne non d'vne Nymphe, ains de Diane mesme.

Quand ie m'ouys nommer, belles Bergeres, ie tressaillis, comme si sans y penser i'eusse mis le pied sur vn serpent; & sans vouloir attendre d'auantage, ie m'en allay le plus doucemét que ie peux, pour n'estre pas veuë; quoy que Daphnis, pour m'y faire retourner, me laissast aller assez loing toute seule. En fin voyant que ie continuois mon chemin, elle s'esloigna peu à peu de luy, pour n'estre point ouïe: & puis vint à toute course me r'attaindre, & auant presque qu'elle eust repris haleine, elle m'alloit criant mille reproches interrõpus. Et quand elle peut parler: Sans mentir, me dit elle, si le Ciel ne vous punit, ie croiray qu'il est aussi iniuste que vous: & quelle cruauté est la vostre, de ne vouloir seulement escouter celuy qui se plaint? Et à quoy me pouuoit seruir, luy dis-ie, de demeurer là plus longuement? Pour ouyr, me dit elle, le

mal

mal que vous luy faites. Moy ?reſpondis-ie, vous eſtes vne mocqueuſe de dire que ie faſſe du mal à vne perſõne, en qui meſme ie ne penſe pas. C'eſt en quoy, me repliqua-t'elle, vous le trauaillez plus : car ſi vous penſiez ſouuent en luy, il ſeroit impoſſible que vous n'en euſſiez pitié. Ie rougis à ce mot, & le changement de couleur fit bien cognoiſtre à Daphnis, que ces paroles m'offenſoient. Cela fut cauſe qu'en ſouſriant, elle me dit ; Ie me mocque, Diane, c'eſt pour paſſe-tẽps ce que ie dis, & ne croy pas qu'il y penſe : & quãt à ce qu'il chãtoit, où il a nõmé voſtre nõ, c'eſt pour certain pour quelqu'autre qui a vn meſme nom, ou que pour ſe deſennuyer, il va chantant ces vers, qu'il a appris de quelqu'autre. Nous allaſmes diſcourant de ceſte ſorte, & ſi longuement qu'ennuyees du promenoir nous reuinſmes par vn autre chemin, au meſme lieu où eſtoit Filandre. Quant à moy ce fut par meſgarde, il peut bien eſtre que Daphnis le fit à deſſein : & nous trouuant ſi pres de luy, ie fus cõtrainte de le conſiderer. Auparauãt il eſtoit aſſis & appuyé cõtre vn arbre : mais à ce coup nous le trouuaſmes couché de ſon lõg en terre vn bras ſous la teſte, & ſembloit qu'il veillaſt : car il auoit deuant luy vne lettre toute moüillee des pleurs qui luy couloient le long du viſage : mais en effet il dormoit, y ayãt apparẽce que liſant ce papier, le trauail du chemin auec ſes profonds penſers l'euſt peu à peu aſſoupi : nous en fuſmes encores plus certaines, quand Daphnis plus aſſeuree que moy, ſe naiſſant lentemẽt, m'apporta la lettre toute moüillee des larmes qui trouuoient paſſage ſous ſa paupiere mal cloſe : ceſte veuë me toucha de pitié, mais beaucoup plus ſa lettre, qui eſtoit telle :

LETTRE DE FILANDRE A DIANE.

Ceux qui ont l'honneur de vous voir, courent vne dangereuſe fortune. S'ils vous aiment, ils ſont outrecuidez

& s'ils ne vous aiment point, ils sont sans iugement, vos perfections estans telles, qu'auec raison elles ne peuuent ny estre aymees, ny n'estre point aimée: & moy estant contraint de tõber en l'vne de ces deux erreurs, i'ay choisi celle qui a plus esté selon mon humeur, & dõt aussi bien il m'estoit impossible de me retirer: Ne trouuez donc mauuais, belle Diane, puis qu'õ ne vous peut voir sans vous aimer, que vous ayãt veuë ie vous aime. Que si ceste temerité merite chastiment, ressouuenez vous que i'aime mieux vous aimer en mourãt, que viure sans vous aimer. Mais que dis-ie, i'aime mieux? il n'est plus en mon choix: car il faut que par necessité ie sois, tant que ie viuray, aussi veritablement vostre seruiteur, que vous ne sçauriez estre celle que vous estes, sans estre la plus belle Bergere qui viue.

A peine peus-ie acheuer ceste lettre que ie m'en retournay toute tremblãte, & Daphnis la remit si doucemẽt où elle l'auoit prise, qu'il ne s'en esueilla point: & s'en reuenant à moy qui l'attendois assez pres de là: Me permettez vous de parler? me dit elle: Nostre amitié, luy respondis-ie, vous en donne toute puissance. En verité, continua t'elle, ie plains Filandre: car il est tout vray qu'il vous aime, & m'asseure qu'en vostre ame vous n'en doutez nullement. Daphnis luy dis-ie, qui aura failly en fera la penitence. Si cela estoit, me repliqua-t'elle, Filandre n'ẽ feroit point: car ie n'aduoüeray iamais que ce soit faute de vous aimer, & croirois que ce seroit plustost offenser de ne le faire pas puis que les choses belles n'õt esté faites que pour estre aimees & cheries. Ie me remets à vostre iugemẽt, luy dis-ie, si mon visage doit estre mis entre les choses qui sõt nõmees belles. Mais ie vous cõiure seulemẽt par nostre amitié, de ne lui faire iamais sçauoir que i'aye quelque cognoissãce de son intẽtiõ, & si vous l'aimes cõseillez luy de ne m'en point parler: car vous

estimant,& Calirree,comme ie fais,ie serois marrie qu'il le me fallut bãnir de nostre compagnie, & vous sçauez biẽ que i'y serois cõtrainte,s'il prenoit la hardiesse de m'en parler. Et comment voulez-vous dõc qu'il viue?me dit-elle, Cõme il viuoit,luy dis-ie,auãt qu'il m'eust veuë.Mais,me repliqua-t'elle , cela ne se peut plus,puis qu'alors il n'auoit point encor esté attaint de ce feu qui le brusle.Qu'il en cherche luy dis-ie,luy mesme les moyẽs,sãs m'offẽser,qu'il esteigne ce feu. Le feu , dit-elle , que se peut esteindre,n'est pas grãd,& le vostre est extreme.Le feu,adioustay-ie,pour grãd qu'il soit,ne brusle,si on ne s'ẽ aproche.Encor,me dit elle,que celui qui s'est bruslé,fuye ce feu,il ne laisse d'auoir la bruslure,&en fuyant d'en emporter la douleur.Pour conclusiõ,luy dis-ie,si cela est,i'aime mieux estre le feu qui le brusle.Auec sẽblables discours nous reuinsmes vers nos troupeaux,& sur le soir les ramenasmes en nos hameaux , où nous trouuasmes Filandre,à qui Filidas faisoit tant de bonne chere, & Amidor aussi , que Daphnis croyoit qu'il les eust ensorcellez,n'estant pas leur humeur de traitter ainsi auec les autres.Il demeura quelques iours auec nous,durãt lesquels il ne fit iamais semblant de moy,viuant auec vne si grande discretion , que n'eust esté ce que Daphnis & moy en auions veu, nous n'eussions iamais soupçonné son intention. En fin il fut contraint de partir,&ne sçachant à quoy se resoudre,s'en alla chez sa sœur , parce qu'il l'aimoit,& se fioit en elle comme en soy mesme.Ceste Bergere , comme ie vous ay dit, auoit esté mariee par authorité , & n'auoit autre contentement,que celuy que l'amitié qu'elle portoit à ce frere,luy pouuoit donner:soudain qu'elle le vid, elle fut curieuse, apres les premieres salutations,de sçauoir quel auoit esté son voyage , & luy ayant respon

respódu,qu'il venoit de chez Filidas,elle luy demãda des nouuelles de Daphnis & de moy:à quoy ayãt satisfait, & l'oyant parler auec tãt de loüanges de moy, elle luy dit à l'oreille: I'ay peur mon frere, que vous l'aimiez plus que moy.Ie l'aime respondit-il cóme sõ merite m'y oblige.Si cela est,repliqua-t'elle,i'ay bien deuiné: car il n'y a Bergere au monde qui ait plus de merite,& faut que i'aduouë,que si i'estois hóme,voulut-elle,ou nó,ie serois só seruiteur.Ie croy ma sœur, luy respondit-il,que vous le dites à bon escient? Ie le vous iure,dit-elle,sur ce que i'ay de plus cher.Ie pése, repliqua-t'il,que si cela estoit,vous ne seriez pas sans affaire:car à ce que i'ay peu iuger , elle est d'vne humeur,qui ne seroit pas aisée à fleschir,outre que Filidas en meurt de ialousie,& Amidor la veille de sorte, que iamais elle n'est sans l'vn des deux.O mon frere, s'escria-t'elle,tu es pris, puis que tu as remarqué ces particularitez,ne le me cele plus,& sans mẽtir si c'est faute que d'aimer,celle là est fort pardónable:& sans le laisser le pressa de sorte,qu'apres mille protestatiós & autãt de supplicatiós de n'en faire iamais semblãt,il luy aduoüa,& auec des paroles si affectiónées, qu'elle eut biẽ esté incredule,si elle en eut douté,&lors qu'elle luy demãda comment i'auois receu ceste declaration. O Dieux!luy dit-il, si vous sçauiez qu'elle est son humeur,vous diriez que iamais personne n'entreprit vn dessein plus difficile. Tout ce que i'ay peu faire iusques icy a esté de tromper Filidas & Amidor, leur faisant croire qu'il n'y a rien au monde qui soit plus à eux que moy,&si i'y suis si biẽ paruenu,qu'ils m'enuoyerét prier de les voir:& lors il luy fit tout le discours de ce qui s'estoit passé entr'eux. Mais , dit-il continuãt son propos,quoy que i'y fusse allé en dessein de descouurir à Diane cóbié ie suis à elle,si n'ay-

ie iamais osé,tant le respect a eu de force sur moy,qui me faict desesperer de le pouuoir iamais, si ce n'est qu'vne longue prattique m'en donne la hardiesse:mais cela ne peut estre sans que Filidas,& Amidor s'é prénent garde. Si bien, ma sœur,que pour vous dire l'estat où ie suis,c'est presque en vn desespoir. Calliree qui aymoit ce frere plus que toute autre chose, ressentit sa peine si viuement, qu'apres auoir quelque temps pensé,elle luy dit:Voulez-vous mon frere,que en ceste occasion ie vous rende vne preuue de ma bóne volonté?Ma sœur,luy respondit-il,quoy que ie n'é sois point en doute, si est ce que ny en cét accident, ny en tout autre,ie n'en refuseray iamais de vous:car les tesmoignages de ce que nous desirons, ne laissent de nous estre agreables,encore que d'ailleurs nous en soyons asseurez.Or bien, mon frere luy dit-elle,puisquevous le voulez,ie vous rendray donc cestuy-cy,qui ne sera pas petit,pour le hazard en quoy ie me mettray. Et puis elle continua: vous sçauez la ressemblance de nos visages, de nostre hauteur:& de nostre parole,& que si ce n'estoit l'habit,ceux-mesme qui sont d'ordinaire auec nous,nous prendroiét l'vn pour l'autre: Puis que vous croyez que le seul moyen de paruenir à vostre dessein, est de pouuoir demeurer sans soupçon aupres de Diane, en pouuons nous trouuer vn plus aisé ny plus secret, que de changer d'habits vous & moy?car vous estant pris pour fille,Filidas n'étrera iamais en mauuaise opinion,quelque seiour que vous fassiez aupres de Diane, & moy reuenant vers Gerestan auec vos habits,luy feray entendre que Daphnis & Diane vous auront retenu par force. Et ne faut qu'inuenter quelque bonne excuse pour auoir congé de mon mary pour les allervoir,mais ie ne sçay quelle elle sera,puisque,comme vous sçauez,il est as-

ſez difficile. Vrayement, ma ſœur, reſpondit Filandre, ie n'ay iamais douté de voſtre bon naturel, mais à ceſte heure, il faut que i'aduouë, qu'il n'y euſt iamais vne meilleure ſœur: & puis qu'il vous plaiſt de prendre ceſte peine, ie vous supplie ſi ie la reçois d'accuſer mõ Amour qui m'y force, & de croire que c'eſt le ſeul moyen de conſeruer la vie à ce frere que vous aimez: & lors il l'embraſſa auec tant de recognoiſſance de l'obligatiõ qu'il luy auoit, qu'elle deuint plus deſireuſe de l'y ſeruir, qu'elle n'eſtoit auparauant. En fin, elle luy dit: Mõ frere laiſſons toutes ces paroles pour d'autres qui s'aiment moins, & voyons ſeulement de mettre la main à l'œuure. Pour le congé, dit-il, nous l'obtiendrons aiſément, faignans que toute la bonne chere qui m'a eſté faicte chez Filidas, n'a eſté que pour l'intention qu'Amidor a de rechercher la niepce de voſtre mary: & parce que ceſte charge luy ennuye, ie m'aſſeure qu'il ſera biẽ-aiſe que vous y alliez, luy faiſant entendre que vous, & Daphnis enſemble pourriez aiſément traitter ce mariage. Mais quel ordre mettrons nous en nos cheueux: car les voſtres trop longs, & les miens trop courts, nous r'apporteront bien de l'incommodité? Ne vous ſouciez de cela, luy dit-elle, pour peu que vous laiſſiez croiſtre les voſtres ils ſeront aſſez grands pour vous coiffer comme moy, & quand aux miens, ie les coupperay comme les voſtres. Mais, luy dit-il, ma ſœur, ne plaindrez vous point voſtre poil? Mon frere, luy repliqua-t'elle, ne croyez-point que i'aye rien de plus cher que voſtre contentement, outre que i'euiteray tant d'importunitez, cependant que vous porterez mes habits, ne couchant point aupres de Gereſtan: que s'il falloit auoir mon poil, ma peau encores, ie ne ferois point de difficulté de la coupper. A ce mot, il l'embraſſa, luy diſant, que

Dieu

Dieu quelquefois la deliureroit de ce tourment, & Filandre pour ne perdre temps à la premiere occasion qui luy sembla à propos, en parla à Gerestan, luy representant ceste alliance si faisable, & si aduantageuse, qu'il s'y laissa porter fort aisément. Et parce que Filandre vouloit donner loisir à ses cheueux de croistre, il feignit d'aller donner quelque ordre à ses affaires, & qu'il seroit bien-tost de retour. Mais Filidas ne sceust plustost Filandre de retour, qu'elle ne l'allast visiter, accompagnee seulement d'Amidor, & n'en voulust partir sans le r'amener vers nous, où il demeura sept, ou huict iours sans auoir plus de hardiesse de se declarer à moy que la premiere fois.

Durant ce temps, pour monstrer combien il est mal aisé de forcer longuement le naturel, quoy que Filidas contrefist l'homme tant qu'elle pouuoit, si fut-elle contrainte de ressentir les passions de femme, car les recherches & les merites de Filandre firent l'effect en elle, qu'il desiroit qu'elles fissent en moy: Mais Amour qui se plaist à rendre les actions des plus aduisez toutes contraires à leurs desseins, luy fit faire coup sur ce qu'il visoit le moins. Ainsi voilà la pauure Filidas tãt hors d'elle-mesme, qu'elle ne pouuoit viure sans Filandre, & luy faisoit des recherches si apparentes, que il en demeuroit tout estonné, & n'eust esté le desir que il auoit de pouuoir demeurer pres de moy, il n'eust iamais souffert ceste façon de viure. Enfin quand il iugea que ses cheueux estoient assez lõgs pour se coiffer, il retourna chez Gerestan, & luy raconta qu'il auoit donné vn bon commencement à leur affaire, mais que Daphnis auoit iugé à propos, auant qu'elle en parlast, qu'Amidor veist sa niepce en quelque lieu, afin de sçauoir, si elle luy seroit agreable, & que le meil-

meilleur moyen estoit que Callirée l'y conduisist, qu'aussi bien ce seroit vn commencement d'amitié qui ne pouuoit que leur profiter. Gerestan qui ne desiroit rien auec tant de passion, que d'estre deschargé de ceste niepce, trouua ceste proposition fort bonne, & le commanda fort absolument à sa femme, qui pour luy en dõner plus de volonté, fit semblãt de ne l'approuuer beaucoup, pour le commencement, mettant quelque difficulté à son voyage, & monstrant de partir d'aupres de luy à regret, disant qu'elle sçauoit bien que telles affaires ne se manient pas comme l'on veut ny si promptement que l'on se les propose, & que cependant leurs affaires domestiques n'en iroient pas mieux. Mais Gerestan, qui ne vouloit qu'elle eust autre volonté que la sienne, s'y affectionna de sorte que 3. iours apres il la fit partir auec son frere, & sa niepce. La premiere iournee elle alla coucher chez Filandre, où le matin ils changerẽt d'habits, qui estoient si biẽ faits l'vn pour l'autre, que ceux mesmes qui les accõpagnoient n'y recogneurent rien, & de fait que i'adnouë, que i'y fus deceuë comme les autres, n'y ayant entre eux difference quelconque que ie peusse remarquer : Mais i'y pouuois estre bien aisément trompee, puisque Filidas le fut, quoy qu'elle ne vist que par les yeux de l'amour, qu'õ dit estre plus penetrãs que ceux d'vn linx: car soudain qu'ils furent arriuez, elle nous laissa la feinte Callirée, ie veux dire Filandre, & emmena la vraye dans vne autre chambre pour se reposer: le long du chemin son frere l'auoit instruitte de tout ce qu'elle auoit à luy respondre, & mesme aduertie des recherches qu'elle luy faisoit, qui ressembloient, disoit il, à celles que les perõsnes qui aimẽt, ont accoustumé. Dequoy, & l'vn & l'autre estoit fort scandalizé, & quoy que Callirée fut fort resoluë de supporter toutes

toutes ces importunitez pour le contentement de son frere, si est-ce qu'elle, qui croyoit Filidas estre hõme, en auoit tant d'horreur, que ce n'estoit pas vne foible contrainte que celle qu'elle se faisoit de parler à elle. Quant à nous, lors que nous fusmes retirees seules, Daphnis, & moy fismes à Filandre toutes les caresses qu'entre femmes on a de coustume, ie veux dire entre celles, où il y a de l'amitié & de la priuauté, que ce Berger receuoit & rendoit auec tant de transport que il m'a depuis iuré, qu'il estoit hors de soy-mesme: si ie n'eusse esté bien enfant, peut-estre que ses actions me l'eussent fait recognoistre : & toutesfois Daphnis ne s'en douta point, tant se sçauoit bien contrefaire. Et parce qu'il estoit desia tard apres le soupper, nous nous retirasmes à part, cependant que Callirée, & Filidas se promenoient le long de la chambre. Ie ne sçay quãt à moy quels furent leurs discours : mais les nostres n'estoient que des asseurances d'amitié, que Filandre me faisoit d'vne si entiere affection, qu'il estoit aisé à iuger, que si plustost, & en autre habit il ne m'en auoit rien dit, il ne le falloit point blasmer de defaut de volonté, mais de hardiesse seulement. Pour moy i'essayois de luy en faire paroistre de mesme : car le croyant fille, ie pẽsois y estre obligee par sa bonne volonté, par son merite, & par la proximité d'elle, & de Daphnis. Dez lors Amidor, qui auparauant m'auoit voulu du bien, commença à changer ceste amitié, & à aimer la fainte Callirée, parce que Filandre, qui craignoit que sa demeure ne despleust à ce ieune hõme, faisoit tout ce qu'il pouuoit pour luy complaire. La volage humeur d'Amidor ne luy peut permettre de receuoir ces faueurs sans deuenir amoureux. Ce que ie ne trouuay pas estrange, d'autant que la beauté, le iugement, & curiosité du Berger, qui ne demen-

toit en rien les perfections d'vne fille, ne luy en donnoit que trop de subiect. Voyez combien Amour est folastre,& à quoy il passe son temps:à Filidas qui est fille, il fait aimer vne fille, & à Amidor vn homme, & auec tant de passion, qu'estant en particulier, ce seul subiect estoit assez suffisant de nous entretenir: Dieu sçait, si Filandre sçauoit faire la fille, & si Callirée contrefaisoit bien son frere,& s'ils auoient faute de prudence à conduire bien chacun son nouuel Amant. La froideur dont Callirée vsoit enuers moy, estoit cause que Filidas n'en auoit point de soupçon, outre que son Amour l'en empeschoit assez: & faut que ie confesse que la voyant si forte se retirer à Filidas, Daphnis, & moy, eusmes opinion que Filandre eust changé de volóté. Dont ie receuois vn contentement extreme,pour l'amitié que ie portois à sa sœur. Sept ou huict iours s'escoulerent de ceste sorte, sans que personne en trouuast le temps trop long, parce que chacun auoit vn dessein particulier. Mais Callirée qui auoit peur que son mary ne s'ennuyast de ce sejour, sollicitoit son frere de me faire sçauoir son dessein,disant qu'il n'y auoit pas apparence que la familiarité qui estoit desia entre luy, & moy, me peut permettre de refuser son seruice:mais luy qui m'alloit tastant de tous costez, n'eust iamais la hardiesse de se declarer:& pour abuser Gerestan,il la pria d'aller vers son mary, en l'habit où elle estoit,l'asseurant qu'il n'y cognoistroit rien, & de luy faire entendre que par l'aduis de Daphnis, elle auoit laissé Callirée chez Filidas, afin de traitter auec plus de loisir le mariage d'Amidor, & de sa niepce. Au commencement sa sœur s'estonna:car son mary estoit assez fascheux.En fin voulant en tout contenter son frere, elle s'y resolut, & pour rendre ceste excuse plus vray-semblable,

ble, ils parlerent à Daphnis du mariage d'Amidor, qu'elle reietta assez loing pour plusieurs considerations qu'elle leur mit en auant, mais sçachant que ils auoient pris ce subiect pour auoir congé de Gerestan, qu'autrement ils n'eussent peu auoir, elle qui se plaisoit en leur compagnie, me le communiqua, & fusmes d'aduis qu'il estoit à propos de faire semblant que ceste alliance fust faisable, & sur ceste resolution elle en escriuit à Gerestan, luy conseillant de laisser sa femme pour quelque temps auec nous, afin que nostre amitié fust cause que l'alliance s'en fist auec moins de difficulté, & qu'elle croyoit que toutes choses y fussent bien disposees.

Auec ceste resolution Callirée ainsi reuestuë, alla trouuer son mary, qui deceu de l'habit, la prit pour son frere, & receut les excuses du sejour de sa femme, estant bien-aise, qu'elle y fust demeurée pour ce subiect : Iugez belle Bergere, si ie n'y pouuois pas bien estre trompée, puis que son mary ne la peut recognoistre. Ce fust en ce temps, que la bonne volonté qu'il me portoit, augmenta de sorte, qu'il n'y eust plus de moyen de la celer, quelque force qu'il se peust faire ; la conuersation ayant cela de propre, qu'elle rend ce qui est aymé, plus aymé, & plus hay ce que l'on treuue mauuais. Et recognoissant son impuissance, il s'aduisa de me persuader, qu'encor qu'il fust fille, il ne laissoit d'estre amoureux de moy, auec autant de passion, & plus encores que s'il eust esté homme, & le disoit si naifuement, que Daphnis qui m'aimoit bien fort, disoit que iusques à ceste heure elle ne l'auoit iamais recogneu: mais qu'il estoit vray, qu'elle en estoit aussi amoureuse : ce qu'il ne falloit pas trouuer estrange, puisque Filidas, qui estoit homme, aimoit de sorte Filandre,

que ce n'eſtoit rien moins qu'Amour:& la diſſimulée Callirce iuroit qu'vne des plus fortes occaſions qui auoient contraint ſon frere à s'en aller, eſtoit la recherche qu'il luy faiſoit:dequoy ils me ſceurent dire tant de raiſons, que ie me laiſſay aiſémẽt perſuader que cela eſtoit, me ſemblant meſme qu'il n'y auoit rien qui me peut importer. Ayant donc receu ceſte fainte, elle ne faiſoit plus de difficulté de me parler plus librement de ſa paſſion:mais toutesfois comme femme,& parce qu'elle me iuroit que les meſmes reſſentimens & les meſmes paſſions que les hommes ont pour l'Amour,eſtoient en elle,& que ce luy eſtoit vn grand ſoulagement de les dire,bien ſouuent eſtans ſeules,& n'ayant point cét entretien deſagreable,elle ſe mettoit à genoux deuant moy, & me repreſentoit ſes veritables affections, & Daphnis meſme qui s'y plaiſoit quelquefois,l'y conuioit.

Douze ou quinze iours s'eſcoulerent ainſi, auec tant de plaiſir pour Filandre, qu'il m'a depuis iuré n'auoir iamais paſſé des iours plus heureux,quoy que ſes deſirs luy donnaſſent d'extremes impatiences, & cela fut cauſe qu'augmentant de iour à autre ſon affection, & ſe plaiſant en ces penſers, bien ſouuent il ſe retiroit ſeul pour les entretenir;& parce que le iour il ne vouloit nous eſloigner, quelque fois la nuict, quand il penſoit que chacun dormoit, il ſortoit de ſa chambre,& s'en alloit dans vn iardin, où ſous quelques arbres il paſſoit vne partie du temps en ces conſiderations: & d'autant que pluſieurs fois il ſortoit de ceſte ſorte, Daphnis s'en prit garde, qui couchoit en meſme chambre, & comme ordinairement on ſoupçonne pluſtoſt le mal que le bien, elle eut opinion de luy & d'Amidor, pour la recherche que ce ieune Berger luy faiſoit: & pour s'en aſſeurer,elle veilla

veilla de façon, feignant de dormir, que voyant sortir la feinte Callirée du lict, elle la suiuit de si pres, qu'elle fut presque aussi tost que ce ieune Berger, dans la basse cour, n'ayant mis sur elle qu'vne robe à la haste, & le suiuant pas à pas à la lueur de la Lune, elle le vid sortir de la maison, par vne porte mal fermee, & entrer dans vn iardin, qui estoit sous les fenestres de ma chambre, & passant iusques au milieu, le veid asseoir sous quelques arbres, & tendant les yeux contre le Ciel, ouyt qu'il disoit fort haut:

Ainsi ma Diane surpasse
En beauté les autres beautez,
Comme de nuict la Lune efface
De clarté les autres clartez.

Quoy que Filandre eust dit ces paroles assez haut, si est-ce que Daphnis n'é entre-oït que quelques mots, pour estre trop eloignee: mais prenant le tour vn peu plus long, elle s'approcha de luy sans estre veuë, le plus doucement qu'elle peut, quoy qu'il fust si attentif à son imagination, que quand elle eust esté deuant luy, il ne l'eust pas apperceuë, à ce que depuis il m'a iuré. A peine s'estoit-elle mise en terre pres de luy, qu'elle l'ouyt souspirer fort haut, & puis peu apres d'vne voix assez abatuë dire: Et pourquoy ne veut ma fortune que ie sois aussi capable de la seruir, qu'elle est digne d'estre seruie? & qu'elle reçoiue aussi bien les affections de ceux qui l'ayment, qu'elle leur donne d'extremes passions? Ah! Callirée, que vostre ruse a esté pernicieuse pour mon repos, & que ma hardiesse est punie d'vn tres-iuste supplice? Daphnis escoutoit fort attentiuement Filandre, & quoy qu'il parlast assez clairement, si ne pouuoit-elle comprendre ce qu'il vouloit dire, abusee de l'opinion qu'il fust Callirée: cela fut cause que luy prestant l'oreille, encores plus

curieuse,elle ouyt que peu apres rehaussant la voix,il dit:Mais,outrecuidé Filandre,qui pourra iamais excuser ta faute, ou quel assez grand chastiment esgalera ton erreur ? tu aymes ceste Bergere, & ne voy-tu pas qu'autant que sa beauté le commande, autant te le deffend son honnesteté?combien de fois t'en ay-ie aduerty ? & si tu ne m'as voulu croire n'accuse de ton mal que ton imprudence. A ce mot sa langue se teut, mais ses yeux & ses souspirs en son lieu commencerent à rendre tesmoignage, quelle estoit la passion, dont il n'auoit peu descouurir que si peu : & pour se diuertir de ses pensers, ou plustost pour les continuer plus doucement,il se leua, pour se promener comme de coustume : & si promptement,qu'il apperceut Daphnis, quoy que pour se cacher elle se mit à la fuite: mais luy qui l'auoit veuë,pour la cognoistre la poursuiuit iusques à l'entree d'vn bois de coudriers, où il l'atteignit : & pensant qu'elle eust descouuert tout ce qu'il auoit tenu si caché, demy en cholere il luy dit: Et quelle curiosité, Daphnis, est celle-cy,de me venir espier de nuict en ce lieu?C'est,respondit Daphnis en sousriant, pour apprendre de vous par finesse ce que ie n'eusse sçeu autrement, (& en cela elle pensoit parler à Calliree, n'ayant pas encor descouuert qu'il fust Filandre.) Et bien (reprit Filandre pensant estre descouuert) quelle si grande nouueauté y auez vous apprise?Toute celle,dit Daphnis,que i'en voulois sçauoir. Vous voila donc,dit Filandre, bien satisfaite de vostre curiosité. Aussi bien, respondit-elle, que vous l'estes,& le serez mal de vostre ruse:car tout ce seiour pres de Diane, & toute ceste grande affection que vous luy faites paroistre, ne vous rapporteront en fin que de l'ennuy,& du desplaisir. O Dieu, s'escria Filandre,est-il possible que ie sois descouuert!Ah! discrette Daphnis,

Daphnis, puis que vous sçauez ainsi le sujet de mon sejour, vous auez bien entre vos mains & ma vie, & ma mort: mais si vous vous ressouuenez de ce que ie vous suis, & quels offices d'amitié vous auez receu de moy, quand l'occasion s'en est presentee, ie veux croire que vous aymerez mieux mon bien & mon contentement, que non pas mon desespoir, ny ma ruine. Daphnis pensoit encores parler à Calliree, & auoit opinion que toute ceste crainte fust à cause de Gerestan, qui eust trouué mauuais, s'il en eust esté aduerty, qu'elle fist cest office à son frere: & pour l'en asseurer, luy dit: tant s'en faut que vous ayez à redouter ce que ie sçay de vos affaires, que si vous m'en eussiez aduertie, i'y eusse contribué & tout le conseil, & toute l'assistance que vous eussiez peu desirer de moy: mais racontez moy d'vn bout à l'autre tout ce dessein, à fin que vostre franchise m'oblige plus à vous y seruir, que la messiance que vous auez euë de moy ne me peut auoir offensee. Ie le veux, dit il, ô Daphnis, pourueu que vous me promettiez de n'en rien dire à Diane, que ie n'y consente. C'est vn discours, respondit la Bergere, qu'il ne luy faut pas faire mal à propos, son humeur estant peut-estre plus estrange que vous ne croiriez pas en cela. C'est là mon grief, dit Filandre, ayant dés le commencement assez recogneu que i'entreprenois vn dessein presque impossible: Car d'abord que ma seur, & moy resolusmes de changer d'habit, elle prenant le mien, & moy le sien, ie preuy bien que tout ce qui m'en reussiroit de plus auantageux, seroit de pouuoir viure plus librement quelque iour aupres d'elle, ainsi desguisé, que si elle me recognoissoit pour Filandre. Comment? interrompit Daphnis, toute surprise, comment pour Filandre? & n'estes vous pas Calliree? Le Berger

qui penſoit qu'elle l'euſt auparauant recogneu, fut bien marry de s'eſtre deſcouuert ſi legerement,toutefois voyant que la faute eſtoit faite, & qu'il ne pouuoit plus retirer la parole qu'il auoit proferee, penſa eſtre à propos de s'en preualoir,& luy dit:Voyez,Daphnis, ſi vous aués occaſion de vous douloir de moy, & de dire que ie ne me fie pas en vous, puis que ſi librement ie vous deſcouure le ſecret de ma vie : car ce que ie viens de vous dire, m'eſt de telle importance, qu'auſſi toſt qu'autre que vous le ſçaura, il n'y a plus d'eſperance de ſalut en moy : mais ie veux bien m'y fier,& me remettre tellement en vos mains,que ie ne puiſſe viure que par vous:ſçachez donc,Bergere, que vous voyez deuant vous Filandre ſous les habits de ſa ſœur,& qu'Amour en moy, & la compaſſion en elle, ont eſté cauſe que nous nous ſoyons ainſi deſguiſez: & apres,luy alla racontant ſon extreme affection, la recherche qu'il auoit faite d'Amidor, & de Filidas, l'inuention de Calliree à changer d'habits, la reſolution d'aller trouuer ſon mary veſtuë en homme: bref tout ce qui s'eſtoit paſsé en cet affaire,auec tãt de demonſtration d'Amour, qu'encores qu'au cõmẽcement Daphnis ſe fuſt eſtonnee de la hardieſſe de luy & de ſa ſœur,ſi eſt-ce qu'elle en perdit l'eſtonnement, quand elle recogneut la grandeur de ſon affection,iugeãt biẽ qu'elle les pouuoit porter à de plus grandes folies. Et encor que ſi elle euſt eſté appellee à leur conſeil, lors qu'ils firent ceſte entrepriſe, elle n'en euſt iamais eſté d'aduis:toutefois voyant comme l'effet en auoit bien reüſſy, elle reſolut de luy aider en tout ce qui luy ſeroit poſſible,& n'y eſpargner ny peine,ny ſoing,ny artifice qu'elle iugeaſt deſpendre d'elle: & le luy ayant promis auec pluſieurs aſſeurances d'amitié,elle luy dõna le meilleur aduis qu'elle peut,qui eſtoit de m'engager

gager peu à peu en son amitié : Car, disoit-elle, l'Amour enuers les femmes, est vn de ces outrages, dont la parole offense plus que le coup : C'est vn outrage que nul n'a honte de faire, pourueu que le nom luy en soit caché. De sorte que i'estime ceux-là bien aduisez, qui se font aymer à leurs Bergeres, auant que de leur parler d'Amour : D'autant qu'Amour est vn animal qui n'a rien de rude que le nom, estant d'ailleurs tant agreable, qu'il n'y a personne à qui il desplaise. Et par ainsi, pour estre reçeu de Diane, il faut que ce soit sans le luy nommer, ny mesme sans qu'elle le voye, & vser d'vne telle prudẽce, qu'elle vous ayme aussi tost qu'elle pourra sçauoir que vous l'aimez d'Amour: car y estant embarquee, elle ne pourra par apres se retirer au port, encor qu'elle voye quelque apparence de tourmente autour d'elle. Il semble que iusques icy vous vous y estes conduit auec vne assez grande prudence: mais il faut continuer. La feinte que vous auez faicte d'estre amoureuse d'elle, ẽcores que fille, est tres à propos, estant tres-certain que toute Amour qui est soufferte, en fin en produit vne reciproque. Mais il faut passer plus outre. Nous faisons aisément plusieurs choses, qui nous sembleroient fort difficiles, si la coustume, ne nous les rẽdoit aisees. C'est pourquoy " ceux qui n'ont, pas accoustumé vne viande, la treu- " uent au commencement d'vn goust fascheux, qui peu " à peu se rẽd agreable par l'vsage. Il faut que de là vous " appreniez à rẽdre à Diane les discours amoureux plus " aisez, & que par la coustume, ce qu'elle a si peu accoustumé luy soit ordinaire, & pour y mieux paruenir, il faut trouuer quelque inuention, pour luy rendre agreable vostre recherche, & que vous luy puissiez parler, encores que fille, aux mesmes termes que les Bergeres: car tout ainsi que l'oreille qui a accoustumé

d'oir

d'ouïr la musique, est capable d'y plier mesme la voix, & la hausser, & baisser aux tons qui sont harmonieux, encor que d'ailleurs on ne sçache rien en cest art. De mesme, la Bergere qui oyt souuent les discours d'vn Amãt, y plie les puissances de son ame, & encor qu'elle ne sçache point aimer, ne laisse à se porter insensiblement aux ressentimens de l'amour : Ie veux dire qu'elle ayme la compagnie de ceste personne, en ressent l'eloignement, a pitié de son mal, & brusle en effet sans y penser. Voyez vous, Filandre, ne faites pas vostre profit de ces instructions ailleurs, & ne croyez pas que si ie ne vous aimois, & n'auois pitié de vous, ie vous descouurisse ces secrets de l'escole: mais receuez ce que ie vous dis pour arrhes de ce que ie desire faire pour vous.

Auec semblables paroles, voyant que le iour approchoit, ils se retirerent dans le logis, non pas sans se mocquer de l'Amour d'Amidor, qui le prenoit pour fille, & de r'apporter vne partie de ses discours pour en rire. Et s'estans sur le matin endormis en ceste resolution, ils demeurerent bien tard au lict, pour se recompenser de la perte de la nuict : ce qui donna commodité au ieune Amidor de les y surprendre, & n'eust esté que presque en mesme temps i'entray dans leur chambre, ie croy qu'il eust peut-estre recogneu la trõperie: car s'estant adressé au lict de le fainte Callirее, quoy qu'elle ioüast bien son personnage, luy parlant auec toute la modestie qu'il luy estoit possible, & luy monstrant vn visage seuere, pour luy oster la hardiesse de ne se point hazarder, si est-ce que son affectiõ l'eust peut-estre licentié, & que ses mains indiscrettes eussent descouuert son sein. Mais à mon abord Daphnis me pria de l'en empescher & de les separer, ce que ie fis auec beaucoup de contentement de Filandre, qui

feignant

feignant de m'en remercier, me baisa la main auec tant d'affection, que si ie l'eusse tant soit peu soupçonné, i'eusse bien recogneu, que veritablement il y auoit de l'Amour. Apres leur ayant donné le bon iour, ie r'amenay Amidor auec moy, à fin qu'ils eussent le loisir de s'abiller.

Et parce qu'il auoient dessein de paracheuer ce qu'ils auoient proposé, incontinent apres disner que nous fusmes retirez cõme de coustume sous quelques arbres, pour iouyr du frais, encore qu'Amidor y fust, Daphnis iugea que l'occasion estoit bonne, estant bien aise que ce fust mesme en sa presence, pour luy en oster tout soupçon, & que si à l'aduenir il l'oyoit par mesgarde parler quelquefois en homme, il ne le trouuast point estrange, faisant dõc signe à Filandre, à fin qu'il aydast à son dessein, elle luy dit: Et qu'est-ce, Callirée, qui vous peut rendre muette en la presence de Diane? C'est respondit-il, que i'allois en moy-mesme faisant plusieurs souhaits, pour la volonté que i'ay de faire seruice à ma Maistresse, & entre autres vn, que ie n'eusse iamais pensé deuoir desirer. Et quel est-il? interrompit Amidor. C'est, continua Filandre, que ie voudrois estre homme pour rendre plus de seruice à Diane. Et comment, adiousta Daphnis, estes vous amoureuse d'elle? Plus, respondit Filandre, que ne le sçauroit estre tout le reste de l'vniuers. I'ayme donc mieux, dit Amidor, que vous soyez fille, tant pour mon aduantage, que pour celuy de Filidas. La consideration de l'vn, ny de l'autre, repliqua Filandre, ne me fera pas changer de desir. Et quoy, adiousta Daphnis, auriez vous opinion que Diane vous aimast d'auantage? Ie le deurois ainsi esperer, dit Filandre, par les loix de nature, si ce n'est, que comme en sa beauté elle en outrepasse les forces,

forces,qu'en son humeur elle en desdaigne les ordonnances. Vous me croirez telle qu'il vous plaira (luy dis-ie) si vous fais-ie serment veritable , qu'il n'y a homme au monde que i'ayme plus que vous. Aussi (me repliqua-t'il) n'y a t'il personne qui vous ayt tãt voüé de seruice:mais ce bon-heur ne me durera, que tant que vous aurez recogneu mon peu de merite,ou que quelque meilleur subjet se presente : Me croyez-vous (luy repliquay-ie) si volage que vous me faictes? Ce n'est pas(me respondit-il)que ie croye en vous les imperfections de l'inconstance:mais ie sçay bien que i'en ay les causes , pour les deffauts qui sont en moy. Le deffaut,luy dis-ie, est plustost de mon costé : & à ce mot ie l'embrassay,& le baisay d'vne aussi sincere affection que s'il eust esté ma sœur. Dequoy Daphnis sousrioit en soy-mesme , me voyant si bien abusee. Mais Amidor nous interrompant, ialoux (comme ie croy)de tous deux:ie pense, dit-il, que c'est à bon escient,& que Calliree ne se mocque point. Comment, dit-il,me mocquer?que le Ciel me punisse plus rigoureusement qu'il ne chastia iamais pariure,s'il y eut iamais Amour plus violente,ny plus passiõnee que celle, que ie porte à Diane.Et si vous estiez hõme , adiousta Daphnis,sçauriez vous bien vser des paroles d'hõme, pour declarer vostre passion.Encore,respondit-il,que i'aye peu d'esprit,si est-ce que mon extreme affection ne me laisseroit iamais muette en semblable occasiõ. & voyõs,la Belle, dit Amidor,si ce ne vous est peine, cõme vous vous demesleriez d'vne telle entreprise.Si ma maistresse,dit Flandre, me le permet,ie le feray,auec promesse toutefois qu'elle m'accordera trois supplications que ie luy feray:la premiere,qu'elle me respondra à ce que ie luy diray:l'autre,qu'elle ne croira point estre vne feinte, ce que sous autre personne

que

que de Callirée ie luy representeray;mais les receura comme tres-veritables,encores qu'impuissantes passions:& pour la fin,qu'elle ne permettra que iamais autre que moy la serue en ceste qualité.Moy qui voyois que chacun y prenoit plaisir,& aussi que veritablement i'aimois Filandre sous les habits de sa sœur, luy respondis,que pour sa seconde & derniere demãde,qu'elles luy estoient accordées, tout ainsi qu'elles les sçauroit desirer, que pour la premiere, i'estois si peu accoustumée à faire telles responses,que ie m'asseurois qu'elle y auroit peu de plaisir.Toutesfois que pour ne la dedire en rien,i'essayerois de m'en acquiter le mieux qu'il me seroit possible. A ce mot se releuãt sur vn genoüil, parce que nous estions assis en rond,me prenãt vne main il cõmença en ceste sorte.

Ie n'eusse iamais creu, belle Maistresse,considerant en vous tant de perfections, qu'il peust estre permis à vn mortel de vous aimer, si ie n'eusse esprouué en moy-mesme,qu'il est impossible de vous voir, & ne vous aimer point.Mais sçachant bien que le Ciel est trop iuste pour vous commander vne chose impossible, i'ay tenu pour certain qu'il vouloit que vous fussiez aimée, puis qu'il permettoit que vous fussiez veuë sur ceste creance,i'ay fortifié de raisons la hardiesse que i'auois euë de vous voir; & beny en mon cœur l'impuissance,qui m'a aussi tost sousmis à vous, que mes yeux se sõt tournez vers vous.Que si les loix ordonnent, que l'on donne à chacun ce qui est sié,ne trouuez mauuais,belle Bergere,que ie vous dõne mõ cœur,puis qu'il vous est tellemẽt acquis,que si vous le refusez,ie le desaduouë pour estre mien.A ce mot il se teut, pour ouyr ce que ie luy respondrois:mais auec vne façon, que s'il n'eust point eu l'habit qu'il portoit,mal-aisément eust-on peu douter qu'il ne le dist

à bon escient, & pour ne cõtreuenir à ce que ie luy auois promis, ie luy fis telle responce: Bergere, si les loüanges que vous me donnez estoient veritables, ie croirois peut-estre ce que vous me dites de vostre affection: sçachant bien que ce sont flatteries, ie ne puis croire que le reste ne soit dissimulation. C'est trop blesser vostre iugement, me dit-il, que de douter de la grandeur de vostre merite: mais c'est auec semblables excuses que vous auez accoustumé de refuser les choses que vous ne voulez pas: si puis-ie auec verité iurer par Teutates, & vous sçauez bien que ie ne me pariure pas, que vous ne refuserez iamais rien qui vous soit donné de meilleure, ny plus entiere volõté. Ie sçay bien, luy respondis-ie, que les Bergers de ceste contrée ont accoustumé d'vser de plus de paroles, où il y a moins de verité, & qu'ils tiennẽt entre eux pour chose tres-auerée, que les Dieux n'escoutent, ny ne punissent iamais les faux serments des amoureux. Si c'est vn vice particulier de vos Bergers, dit-il, ie m'en remets à vostre cognoissance: mais moy qui suis estrãger, ie ne dois participer à leur hõte, non plus que ie ne fais à leur faute, & toutesfois par vos paroles mesmes plus cruelles, il faut que ie retire quelque satisfaction pour moy: car encor que les Dieux ne punissent les serments des Amoureux, si ie ne le suis pas, cõme il semble que vous en doutez, les Dieux ne laisseront de m'enuoyer le chastiment de pariure, & s'ils ne le font, vous serez contrainte d'aduouër, que n'estant point chastié, ie ne suis donc point menteur, & si ie suis menteur, ne & suis point chastié, il faut que vous confessiez que ie suis Amant. Et par ainsi, de quelque costé que vostre bel esprit se vueille tourner, il ne sçauroit desaduouër qu'il n'y a point de beauté en la terre, ou Diane est belle,

&

& que iamais beauté n'a esté aimée, ou la vostre l'est de ce Berger, qui est à vos genoux, & qui en cest estat implore le secours de toutes les graces, pour en retirer vne de vous, qu'il croit meriter, si vne parfaicte Amour a iamais eu du merite. Si ie suis belle, repliquay-ie, ie m'en remets aux yeux qui me voyẽt sainement: mais vous ne sçauriez nier que vous ne soyez pariure & dissimulee, & il faut, Callirée, que ie die que l'asseurance dont vous me parlez en homme, me fait resoudre à ne croire iamais aux paroles, puis qu'estãt fille, vous les sçauez si biẽ déguiser. Et pourquoy, Diane, dit-il, lors en sousriant, interrõpez-vous si tost les discours de vostre seruiteur? vous estonnez vous qu'estant Callirée, ie vous parle auec tãt d'affection, ressouuenez vous qu'il n'y a impuissance de cõdition qui m'en fasse iamais diminuër: tãt s'en faut, ce sera plustost ceste occasion, qui la conseruera, & plus violente, & eternelle, puis qu'il n'y a riẽ qui diminuë tant l'ardeur du desir, que la iouyssance de ce qu'on desire, & cela ne pouuant estre entre nous, vous serez iusques à mon cercueil tousiours aimée, & moy tousiours Amante. Et toutesfois si Tiresias, apres auoir esté fille deuint homme, pourquoy ne puis-ie esperer que les Dieux me pourroient bien autant fauoriser, si vous l'auiez agreable? Croyez moy, belle Diane, puis que les Dieux ne font iamais rien en vain, qu'il n'y a pas apparence qu'ils ayent mis en moy vne si parfaite affectiõ, pour m'en laisser vainemẽt trauailler, & que si la nature m'a fait naistre fille, mon Amour extreme me peut bien rẽdre telle, que ce ne soit point inutilement Daphnis qui voyoit que ce discours s'alloit fort esgarant, & qu'il estoit dangereux, que cest Amãt se laissast trãsporter à dire chose qu'il le fist découurir par Amidor, l'interrompit, en luy disant: C'est

ſans doute Callirée, que voſtre Amour ne ſera point eſpriſe inutilement, tant que vous ſeruirez ceſte belle Bergere, non plus que le flambeau ne ſe conſume pas en vain, qui eſclaire à ceux qui ſont dans la maiſon: car tout le reſte du monde n'eſtant que pour ſeruir ceſte Belle, vous aurez fort biẽ employé vos iours, quãd vous les aurez paſſez en ſon ſeruice. Mais changeons de diſcours, dit Amidor, car voicy venir Filidas, qui ne prendroit nullement plaiſir à les ouyr, encore que vous ſoyez fille. Et preſque en meſme temps Filidas arriua, qui nous fit toutes leuer pour le ſaluer. Mais Amidor, qui aimoit paſſionnément la fainte Callirée, lors que ſa couſine arriua, prit le temps ſi à propos, que s'eſloignant auec Filandre, vn peu de la trouppe, & la prenant ſous le bras, & voyant que perſonne ne les pouuoit ouyr, commença de luy parler ainſi: Eſt-il poſſible, belle Bergere, que les paroles que vous venez de tenir à Diane, ſoient veritables, ou bien ſi vous les auez dictes ſeulement pour monſtrer la beauté de voſtre eſprit? Croyez, Amidor, luy reſpondit-il, que ie ne ſuis point menſongere, & que iamais ie ne dis rien plus veritablement, que l'aſſeurance que ie luy ay faicte de mon affection: que ſi en quelque choſe i'ay manqué à la verité, ç'a eſté pour en auoir dit moins que i'en reſſens: mais en cela ie dois eſtre excuſé, puis qu'il n'y a point d'aſſez bonnes paroles pour le pouuoir dire comme ie le conçois. A quoy il reſpondit auec vn grand ſouſpir: Puis que cela eſt, belle Callirée, mal-aiſément puis-ie croire que vous ne recognoiſſiez beaucoup mieux l'affection que l'on vous porte, puis que vous reſſentez les meſmes coups dont vous bleſſez, que nõ point celles qui en ſont du tout ignorantes, & cela ſera cauſe que ie n'iray point recherchant d'autres paroles pour vous declarer ce

que

que ie souffre pour vous, ny d'autres raisons pour excuser ma hardiesse, que celles dõt vous auez vsé parlant à Diane, & seulement i'adiousteray ceste consideration, afin que vous cognoissiez la grandeur de mon affection: Que si le coup qui ne se void, se doit iuger selõ la force du bras qui le donne: la beauté de Diane, dont vous ressentez la blesseure, estant beaucoup moindre que la vostre, doit bien auoir fait moindre effort en vous que la vostre en moy : Et toutesfois si vous l'aimez auec tant de violence, considerez comment Amidor doit estre traitté de Callirée, & quelle peut estre son affectiõ : car il ne sçauroit la vous declarer que par la cõparaison de la vostre. Berger, luy respondit-il, si la cognoissance que vous auez euë de l'amitié que ie porte à Diane, vous a dõné la hardiesse de me parler de ceste sorte, il faut que ie supporte le supplice que mon incõsideration merite, ayãt parlé si ouuertement deuant vous : mais aussi deuiez-vous auoir esgard, qu'estant fille ie ne pouuois par ces discours offenser son honnesteté, & si faites bien vous la mienne en me parlant ainsi, qui ay vn mary, qui ne supporteroit pas auec patience cest outrage, s'il en estoit aduerty. Mais outre cela, puis que vous parlez de Diane, à qui veritablement ie me suis entierement dõnée: encor faut-il que ie vous die, que si vous voulez que ie mesure vostre affection à la mienne, selon les causes que nous auons d'aimer, ie ne croiray pas que vous en ayez beaucoup, puis que ce que vous nõmez beauté en moy, ne peut en sorte que ce soit, retenir ce nom aupres de la siéne. Belle Bergere, luy dit Amidor, ie n'ay iamais creu que l'on vous peust offenser en vous aimãt: mais puis que cela est, i'aduouë que ie merite chastiment, & que ie suis prest à le receuoir tout tel que vous me l'ordõnerez : il est vray que

vous deuez ensemble vous resoudre à ioindre au mesme supplice, tout celuy que ie pourray meriter, en vous aimant le reste de ma vie : car il est impossible que ie viue sans vous aimer. Et ne croyez point que le mescontentement de Gerestan m'en puisse iamais diuertir: celuy qui ne craint ny les hazards, ny la mort mesme, ne redoutera iamais vn homme. Mais quant à ce qui vous touche, i'aduouë que i'ay failly en faisãt quelque comparaison de vous à Diane, estant, sans doute, mal proportionnée de son costé : il est vray que ce n'a pas esté comme de chose esgale: mais cõme du moindre au plus grand, & ayant eu opiniõ que ce que vous ressẽtiez, vous dõneroit plus de cognoissãce de ma peine, i'ay commis ceste erreur, en laquelle, si vous me pardõnez, ie proteste de ne tõber iamais. Filandre qui m'aimoit à bon escient, & qui auoit eu opiniõ qu'Amidor en fist de mesme, eust mal-aisémẽt supporté d'ouyr parler de moy auec tant de mespris, s'il n'eust eu dessein de descouurir ce qui en estoit: mais desirant de s'en esclaircir, & lui semblant d'en auoir rencontreé vne fort bonne occasion, il eut tãt de puissãce sur soy-mesme, que sans luy en faire semblãt, il luy dit: Cõment? est-il possible, Amidor, que vostre bouche profere des paroles que vostre cœur desmẽt si fort ? Pensez-vous que ie ne sçache pas bien que vous dissimulez ? & que dés long-temps vostre affection est toute pour Diane ? Mon affection repliqua-t'il cõme surpris, que iamais personne ne me puisse aimer, si i'aime autre Bergere que vous, ie ne dis pas qu'autrefois ie n'aye esté de ses amis: mais sõ humeur inesgale, tantost toute de feu, tantost toute de glace, m'en a tellemẽt retiré, qu'à ceste heure elle m'est indifferente. Et cõment dit Filandre, m'osez-vous parler ainsi, puis que ie sçay qu'en verité elle vous a aimé &

vous

vous aime encores ? Ie ne veux pas nier, dit Amidor, qu'elle ne m'ait aimé. Et continua-il en ſouſriant, ie ne iurerois pas qu'elle ne m'aime encores: mais ſi ferois bien qu'elle n'eſt point aimée de moy, & que ie luy en laiſſe tout le ſoucy. Ce qu'Amidor diſoit en cela, eſtoit bien ſelon ſon humeur : car c'eſtoit ſa vanité ordinaire, de vouloir qu'on creuſt qu'il euſt pluſieurs bõnes fortunes, & à ceſte occaſiõ il auoit accouſtumé de ſe rendre à deſſein ſi familier de celles qu'il hantoit ; que quand il s'en retiroit, il pouuoit preſque par ſes ſouſris, & riãt froidemẽt, faire croire tout ce qu'il vouloit d'elles. A ce coup Filandre recogneut biẽ ſon artifice, & n'euſt eſté qu'il craignoit de ſe deſcouurir, il ſe ſentit tellement touché de mon offenſe, que ie croy qu'il l'euſt repris de menſonge: ſi ne peut-il s'empeſcher de luy reſpondre aſſez aigremẽt. Vrayement Amidor, vous eſtes le plus indigne Berger, qui viue parmy les bõnes compagnies. Vous auez le courage de parler de ceſte ſorte de Diane, à qui vous mõſtrez tãt d'amitié, & à qui vous auez tãt d'obligatiõ: & que pouuõs nous eſperer, nous, qui n'approchõs en rien ſes merites: puis que ny ſes perfections, ny ſon amitié, ny voſtre alliance ne vous peuuent attacher la langue? Quant à moy i'aduouë que vous eſtes la plus dangereuſe perſonne qui viue, & qui voudra auoir du repos, doit taſcher de vous eſloigner comme vne maladie tres-contagieuſe. A ce mot il le quitta, & nous vint retrouuer, le viſage tant enflammé de colere, que Daphnis cogneut biẽ qu'il eſtoit offensé d'Amidor, qui eſtoit demeuré ſi eſtõné de ceſte ſeparatiõ, qu'il ne ſçauoit ce qu'il auoit à faire. Depuis, le ſoir Daphnis s'enquit de Filãdre, de leur diſcours, & parce qu'elle m'aimoit, & iugeoit que cela ne pouuoit que beaucoup accroiſtre l'amitié, que ie portois à la fainte Callirée,

dez le matin elle me le raconta auec tant d'aspreté cõtre Amidor,& si auantageusement pour Filandre,que il faut aduoüer que depuis ie ne me peus si aisément deffendre de l'aimerlors que ie le recogneus,me semblant que sa bõne volõté m'y obligoit,Mais Daphnis, qui sçauoit bien que si ie l'aimois alors, c'estoit pour le croire.Calliree,luy conseilloit ordinairement de se descouurir à moy , disant qu'elle croyoit bien qu'au commencement ie le reietterois , & m'en fascherois: mais qu'en fin toutes choses se remettroiét, & que de son costé elle y trauailleroit de sorte,qu'elle esperoit en venir à bout.Mais elle ne peut auoir d'assez fortes persuasions pour luy en donner le courage,qui fit resoudre Daphnis de le faire elle mesme sans qu'il le sceut , preuoyant bien que Gerestan voudroit r'auoir sa femme,& que ceste finesse auroit esté inutile.

En ceste resolution vn iour qu'elle me trouua seule,apres quelques discours assez ordinaires:Mais que sera-ce enfin,dit-elle de ceste folle deCallirée:ie croi en verité que vous luy ferez perdre l'entendement: car elle vous aime si passionnément , que ie ne croy pas qu'elle puisse viure. Si Filidas va vn iour coucher hors de ceans,& que vous puissiez sortir vne nuict de vostre chambre , il faut que vous voyez en l'estat où ie l'ay trouuee plusieurs fois : car presque toutes les nuicts qui sont vn peu claires, elle les passe dás le iardin,& se plaist de sorte en ses imaginations,que ie ne la puis retirer qu'à force de ses resueries. Ie voudroy bien,luy respondis-je, luy pouuoir r'apporter du soulagement:mais que veut-elle de moy?ne luy rends-ie pas amitié pour amitié ? ne luy en fais-ie assez paroistre par toutes mes actions ? manque-ie à quelque sorte de courtoisie,ou de deuoir enuers elle? Cela est vray:mais me repliqua-t'elle,si vous auiez ouy ses discours,

cours; ie ne croy pas qu'elle ne vous fist compassion, & vous supplie que sans qu'elle le sçache, vous la veniez escouter vne nuict. Ie le luy promis fort librement, & luy dis que ce seroit bien tost : car Filidas m'auoit dit le soir auparauant, qu'elle vouloit visiter Gerestan, & faire amitié auec luy.

Quelques iours apres, Filidas selon son dessein, emmenant Amidor auec luy, partit pour aller voir Gerestan, ayant resolu de ne reuenir de sept ou huict jours, afin de luy faire paroistre plus d'amitié, & ce seiour nous vint fort à propos, car s'il eust esté en la maison, mal-aisémẽt luy eussiõs nous peu cacher le trouble en quoy nous fusmes. Or le mesme iour du depart Filandre suiuant sa coustume, ne manqua pas de descendre au iardin à moitié deshabillé, lors qu'il creut que chacũ estoit endormy: Au contraire Daphnis, qui s'estoit couchee la premiere, aussi tost qu'elle le vid sortir, se depescha de me le venir dire, & me mettant hastiuemẽt vne robe dessus, ie la suiuis assez viste, iusques à ce que nous fusmes dans le iardin : Mais lors qu'elle eut remarqué où il estoit, elle me fit signe d'aller au petit pas apres elle. Et quand nous nous en fusmes approchées, de sorte que nous le pouuions oüyr, nous nous assismes en terre, & incontinent apres, i'ouys qu'il disoit : Mais à quoy toute ceste patience? à quoy tous ces dilayements? ne faut-il pas que tu meures sans secours: ou que tu descouures ta blesseure au Chirurgien qui la peut guerir? Et là s'arrestant pour quelque temps, il reprenoit ainsi auec vn grand souspir: Ne dis-tu pas, ô fascheuse crainte, qu'elle nous bannira de sa presence ? & qu'elle nous ordonnera vne mort desesperee? Et bien, si nous mourons, ne nous sera-ce pas beaucoup de soulagement d'abreger vne si miserable vie que la nostre , & mourant satisfaire

à l'offenſe que nous aurons faicte ? Et quant au banniſſement , s'il ne nous vient d'elle,le pouuons nous euiter de Gereſtan , de qui l'impatience ne nous laiſſera guere d'auantage icy ? Que ſi toutesfois nous obtenons vn plus long ſeiour de cet importun , & que la mort ne nous vienne du courroux de la belle Diane , helas!pourrons nous euiter la violence de noſtre affection ? Que faut-il donc que ie faſſe? Que ie le luy die ? A h!ie ne l'offenſeray iamais , s'il m'eſt poſſible. Le luy tairay ie? Et pourquoy le taire : puis qu'auſſi bien ma mort luy en donnera vne bien prõpte cognoiſſance?Quoy donc?ie l'offenſeray?Ah!l'outrage & l'amitié ne vont iamais enſemble. Mourons donc pluſtoſt: Mais ſi ie conſens à ma mort , ne luy fais-ie pas perdre le plus fidelle ſeruiteur qu'elle ait iamais? & puis eſt-il poſſible qu'en adorant on puiſſe offenſer?Ie le luy diray donc, & en meſme temps luy deſcouuriray l'eſtomac , afin que le fer plus aiſemẽt, puniſſe mon erreur,ſi elle le veut. Voila,luy diray-ie, où demeure le cœur de cet infortuné Filandre , qui ſous les habits de Calliree , au lieu d'acquerir vos bonnes graces,a rencontré voſtre courroux,vengez-vous & le puniſſez,&ſoyez certaine que ſi la vengeãce vous ſatisfait,le ſupplice luy en ſera tres-agreable.

Belles Bergeres , quand i'ouys parler Filandre de ceſte ſorte , ie ne ſçay ce que ie deuins , tant ie fus ſurpriſe d'eſtonnement:Ie ſçay bien que ie m'en voulus aller,afin de ne voir plus ce trompeur , tant pleine de deſpit que i'en tremblois toute:Mais Daphnis pour acheuer entierement ſa trahiſon , me retint par force,& parce,comme ie vous ay dit, que nous eſtiõs fort pres du Berger, au premier bruit que nous fiſmes, il tourna la teſte , & croyant que ce ne fuſt que Daphnis,il s'y en vint:mais quand il m'apperceut,&qu'il creut

creut que ie l'auois ouy. O Dieux! dit-il, quel ſupplice effacera ma faute? Ah ! Daphnis, ie n'euſſe iamais attendu cette trahiſon de vous. Et à ce mot il s'en alla courant par le iardin comme vne perſonne inſenſee, quoy qu'elle l'appellaſt deux ou trois fois par le nõ de Callirее: mais craignãt d'eſtre ouye de quelqu'autre, & plus encore que le deſeſpoir ne fiſt faire à Filãdre quelque choſe de mal à propos en ſa perſonne, elle me laiſſa ſeule, & ſe mit à le ſuiure, me diſant toute en colere en partãt: Vous verrez Diane, que ſi vous traittez mal Filandre, peut-eſtre vous ruinerez-vous de ſorte, que vous en reſſentirez le plus grãd deſplaiſir. Si ie fus eſtonnée de cét accident, iugez le, belles Bergeres, puiſque ie ne ſçauois pas meſmes m'en retourner. En fin apres auoir repris vn peu mes eſprits ie cherchay de tant de coſtez, que ie reuins én ma chambre, où m'eſtant remiſe au lict, toute tremblante, ie ne peus clorre l'œil de toute la nuict.

Quant à Daphnis elle chercha tant Filandre, qu'en fin elle le rencõtra plus mort que vif, & apres l'auoir tancé de n'auoir ſceu ſe preualoir d'vne ſi fauorable occaſion, & toutesfois l'auoir aſſeuré, que ie n'eſtois point ſi eſtonnée de cét accidẽt que luy, elle le remit vn peu, & le r'aſſeura en quelque ſorte, nõ point toutesfois tellemẽt que le lẽdemain il euſt la hardieſſe de ſortir de ſa chãbre: Moy d'autre coſté infiniment offenſee cõtre tous deux, ie fus cõtrainte de tenir le lict, pour ne donner cognoiſſance de mon deſplaiſir à ceux qui eſtoient autour de nous, & particulierement, à la niepce de Gereſtan: Mais de bonne fortune elle n'eſtoit pas plus ſpirituelle que de raiſon, de ſorte que nous luy cachaſmes aiſément ce mauuais meſnage, ce qui nous euſt eſté preſque impoſſible, & meſme à Filandre, autour duquel elle demeuroit ordinairement.

Daphnis ne ſe trouua pas peu empeſchee en ceſte occaſion : car au commencement ie ne pouuois la receuoir en ſes excuſes. En fin elle me tourna de tant de coſtez, & me ſceut tellement deguiſer ceſte affection, que ie luy promis d'oublier le deſplaiſir qu'elle m'auoit fait: iurant toutesfois quant à Filandre, que ie ne le verrois iamais , Et ie croy qu'il s'en fuſt allé ſans me voir, ne me pouuant ſupporter courroucee, n'euſt eſté le danger où il craignoit que Calliree tombaſt: car elle auoit à faire à vn mary, qui eſtoit aſsez faſcheux. Ce fut ceſte conſideration qui le retint : mais ſans bouger du lict, faignant d'eſtre malade, cinq ou ſix iours ſe paſſerent ſans que ie le vouluſſe voir: quelque raiſon que D'aphnis me peuſt alleguer pour lui : & n'euſt eſté que ie fus aduertie que Filidas reuenoit & Calliree auſſi, ie ne l'euſſe veu de longtẽps. Mais la crainte que i'eus que Filidas ne s'en prit garde, & que ce qui eſtoit ſi ſecret, ne fuſt diuulgué par toute la contrée, me fit reſoudre à le voir, auec condition, qu'il ne me feroit point ſemblant de ce qui s'eſtoit paſſé, n'ayant pas aſſez de force ſur moy, pour m'empeſcher de ne donner quelque cognoiſſance de mon deſplaiſir. Il le promit, & le tint: car à peine oſoit il tourner les yeux vers moy, & quand il le faiſoit, c'eſtoit auec vne certaine ſoubmiſſion, qui ne m'aſſeuroit pas peu de ſon extreme amour. Et de fortune, incontinent apres que i'y fus entree, Filidas, Amidor, & le diſſimulé Filandre arriuerent dans la chambre, de qui les feneſtres fermees donnerent aſſez bonne commodité de cacher nos viſages. Filandre auoit aduerty ſa ſœur de tout ce qui lui eſtoit aduenu, & cela auoit eſté cauſe que le ſeiour de Filidas n'auoit pas eſté ſi long, qu'il en auoit fait deſſein: car elle diſant que ſa ſœur eſtoit malade, les contraignit de s'en retourner. Mais

Mais ce discours seroit trop ennuyeux, si ie n'abregeois toutes nos petites querelles. Tant y a que Callirée ayant sceu comme toutes choses estoient passées, quelquefois les tournant en gausserie, d'autres fois cherchant des apparẽces de raison, sceut de sorte se seruir de son bien dire, estant mesme aidee de Daphnis, qu'en fin ie consentis au seiour de Filandre, iusqu'à ce que les cheuaux fussent reuenus à sa sœur, cognoissant bien que ce seroit la ruiner & moy aussi si ie precipitois d'auantage son retour. Et il aduint (cõme elle auoit fort bien preueu) que durant le tẽps que ce poil demeura à croistre, l'ordinaire cõuersation du Berger, qui en fin ne m'estoit point desagreable, & la cognoissance de la grandeur de son affectiõ, commencerent à me flatter de sorte, que de moy-mesme i'excusois sa tromperie, considerant de plus, le respect & la prudence dont il s'y estoit conduit. Si bien qu'auant qu'il peust partir, il obtint ceste declaration qu'il auoit tant desiree, à sçauoir que i'oubliois sa trõperie, & que ne sortãt point des termes de son deuoir, i'aimerois sa bonne volonté, & la cherirois pour son merite, ainsi que ie deurois. La cognoissance qu'il me donna de son contentement, ayant ceste asseurance de moy, me rẽdit biẽ aussi asseurée de son affectiõ, que peu auparauant son desplaisir m'ẽ auoit fait certaine: car il fut tel qu'à peine le pouuoit-il dissimuler. Cepẽdãt que nous estiõs en ces termes, Filidas, de qui l'Amour s'alloit tousiours augmẽtãt, ne peut en couurir d'auãtage la grandeur; de sorte qu'elle resolut de tenter tout à fait le dissimulé Filandre. Auec ce dessein, la trouuãt à propos vn iour qu'elles se promenoiẽt ensemble dans vne touffe d'arbres, qui fait l'vn des quarrez du iardin, elle luy parla de ceste sorte, apres auoir esté longuement interditte:

interditte. Et bien, Filandre, sera-t'il vray que quelque amitié que ie vous puisse faire paroistre, ie ne sois point assez heureux pour estre aimé de vous. Callirée luy respondit : Ie ne sçay, Filidas, quelle plus grande amitié vous me demandez, ny comment ie vous en puis rendre d'auantage, si vous mesme ne m'en donnez les moyens. Ah! dit elle, si vostre volonté estoit telle que la mienne la desire, ie le pourrois bien faire iusqu'à ce que vous m'ayez esprouué, dit Calliree, pourquoy voulez-vous douter de moy ? Ne sçauez vous pas, dit Filidas, que l'extreme desir est tousiours suiuy de doute? iurez-moy que vous ne me manquerez point d'amitié & ie vo[9] declareray peut estre chose dont vous serez bien estonnee. Calliree fut vn peu surprise, ne sçachant ce qu'elle vouloit dire, toutesfois pour en sçauoir la conclusion elle luy respondit : Ie le vous iure, Filidas, tout ainsi que vous me le demandez, & de plus que ie ne pourray iamais vous rendre tesmoignage de bonne volonté que ie ne le fasse. A ce mot, pour remerciement, & presque par transport, Filidas la prenant par la teste, la baisa auec tant de vehemence, que Calliree en rougit, & la repoussant tout en colere, luy demanda qu'elle façon estoit celle là, Ie sçay, respondit alors Filidas, que ce baiser vous estonne, & que mes actions iusques icy vous auront peut estre fait soupçonner quelque chose d'estrange de moy : mais si vous voulez auoir la patience de m'escouter, ie m'asseure que vous en aurez plustost pitié que mauuaise opinion. Et lors reprenant du commencement iusques au bout, elle luy fit entendre le procez qui auoit esté entre Phormion & Celiō nos peres, l'accord qui fut fait pour l'assoupir, & en fin l'artifice de son pere à la faire esleuer cōme vn hōme, encor qu'elle fust fille. Bref nostre mariage,
&

& tout ce que ie viens de vous racõter,& puis continua de ceſte ſorte : Or ce que ie veux de vous pour ſatisfaction de voſtre promeſſe , c'eſt que recognoiſſant l'extreme affection que ie vous porte, vous me receuiez pour voſtre femme,& ie feray eſpouſer Diane à mon couſin Amidor, que mon pere auoit expreſſement eſleué dans ſa maiſon pour ce ſubiet. Et là deſſus elle adiouſta tant de parolles pour la perſuader, que Calliree eſtonnee plus que ie ne vous ſçaurois dire,eut le loiſir de reuenir à ſoy, & luy reſpondre, que ſans mentir elle luy auoit raconté de grandes choſes,& telles que mal-aiſement les pourroit-elle croire, ſi elle ne les aſſeuroit d'autre façon que par paroles.Elle alors ſe desboutonnant, ſe deſcouurit le ſein:L'honneſteté, luy dit-elle,me deffend de vous-en monſtrer d'auantage: mais cela, ce me ſemble,vous doit ſuffire. Calliree alors pour auoir le loiſir de ſe cõſeiller auec nous,fit ſemblant d'en eſtre fort aiſe:qu'elle auoit des parents,dont elle eſperoit tout ſon auãcemẽt,&sãs l'aduis deſquels elle ne feroit iamais vne reſolution de telle importãce & ſur tout, qu'elle la ſupplioit de tenir ceſte affaire ſecrette:car la diuulguant,ce ne ſeroit que dõner ſuiet à pluſieurs de parler, & qu'elle l'aſſeuroit des lors, que quãd il n'y reſteroit que ſon cõſentement,elle luy dõneroit cognoiſſance de ſa bõne volonté. Auec ſẽblables propos elles finirent leur promenoir, & reuindrent au logis, où de tout le iour Calliree n'oſa nous accouſter, de peur que Filidas n'euſt opiniõ qu'elle nous en parlaſt: mais le ſoir elle racõta à sõ frere tous ces diſcours,& puis tous deux allerent trouuer Daphnis, à laquelle ils les firent entendre.Iugez,ſi l'eſtõnement fut grãd: mais quel qu'il peut eſtre,le contentement de Filãdre le ſurpaſſoit de beaucoup, luy ſemblant que le Ciel

luy offroit vn tres-grand acheminement à la conclusió de ses desirs. Le matin, Daphnis me pria d'aller voir la feinte Calliree, & la vraye demeura aupres de Filidas, afin qu'elle ne s'en doutast. Dieu sçait que ie deuins, quãd ie sceus tout ce discours. Ie vous iure que i'estois si estonnee, que ie ne sçauois si ce n'estoit point vn songe Mais ce fut le bon que Daphnis se plaignoit infiniment de moy, que ie le luy eusse si longuement celé, & quelque serment que ie luy fisse, que ie n'ẽ auois riẽ sceu iusques à l'heure, elle ne me vouloit point croire si enfãt, & lors que ie luy disois que ie pensois que tous les hommes fussent cõme Filidas, elle se tuoit de rire de mon ignorãce. En fin nous resolumes, de peur que Bellinde ne voulust disposer de moy à sa volõté, ou que Filidas ne me fist quelque suprise pour Amidor, qu'il ne falloit riẽ faire à la volee & sans y bien penser: car des lors par la solicitation de Daphnis & de Calliree, ie promis à Filandre de l'espouser. Et cela fut cause que reprenant ses habits apres auoir asseuré Filidas, qu'il alloit pour en parler à ses parents il se retira auec sa sœur vers Gerestant, qui ne prit iamais garde à ceste ruse. Depuis ce tẽps il fut permis à Filãdre de m'escrire: car enuoyant d'ordinaire de ses nouuelles à Filidas, i'auois tousiours de ses lettres, & si finement, que ny elle, ny Amidor ne s'en apperceurent iamais.

Or, belles Bergeres, iusques icy ceste recherche ne m'auoit guere r'apporté d'amertume, mais, helas! c'est ce qui s'en ensuiuit, qui m'a tant fait aualer d'absinthe, que iusques au cercueil il ne faut pas que i'espere de gouster quelque douceur. Il aduint pour mon mal-heur, qu'vn estranger passant par ceste contree me vid endormie à la fontaine des Sicomores, où la fraischeur de l'ombrage, & le doux gazoüillement

de l'onde m'auoient sur le haut du iour assoupie. Luy que la beauté du lieu auoit attiré pour passer l'ardeur du midy, n'eust plustost ietté l'œil sur moy, qu'il y remarqua quelque chose qui luy pleust. Dieux! quel hõme, ou plustost quel monstre estoit-ce? Il auoit le visage reluisant de noirceur, les cheueux raccourcis, & meslez comme la laine de nos moutons, quand il n'y a qu'vn mois ou deux qu'on les a tondus. La barbe à petits bouquets clairement espanchee autour du mẽton, le nez applaty entre les yeux, & rehaussé, & large par le bout, la bouche grosse: les leures renuersees, & presque fenduës sous le nez: mais rien n'estoit si estrange que ces yeux: car en tout le visage il n'y paroissoit rien de blanc, que ce qu'il en descouuroit, quãd il les rouloit dans la teste. Ce bel Amant me fust destiné par le Ciel, pour m'oster à iamais toute volonté d'aimer: car estant rauy à me considerer, il ne peut s'empescher (transporté comme ie croy de ce nouueau desir) de s'approcher de moy pour me baiser. Mais parce qu'il estoit armé, & à cheual, le bruit qu'il fit, m'esueilla, & si à propos, qu'ainsi qu'il estoit prest de se baisser pour satisfaire à sa volonté, i'ouuris les yeux, & voyant ce monstre si pres de moy, premieremẽt ie fis vn grand cry puis luy portant les mains au visage, le heurtay de toute ma force: luy qui estoit à moitié pãché, n'attendant pas ceste defense, fut si surpris que le coup le fit balancer, & de peur qu'il eut, cõme ie pense, de choir sur moy, il aima mieux tomber de l'autre costé, si biẽ que i'eus loisir de me leuer: ie ne croy pas que s'il m'eust touchee, ie ne fusse morte de frayeur: car figurez-vous, que tout ce qui est de plus horrible, ne sçauroit en rien approcher l'horreur de son visage espouuentable. I'estois desia bien esloignee, quand il se releua, & voyant qu'il ne me sçauroit attaindre, par-

ce qu'il estoit armé assez pesamment, & que la peur m'attachoit des aisles aux pieds, il sauta promptement sur son cheual,& à toute course me suiuoit,lors qu'estant presque hors d'haleine,la pauure Filidas,qui assez prez de là entretenoit Filandre,qui nous estoit venu voir,& qui s'estoit endormy en luy parlant, ayant ouy ma voix,courut à moy,voyant que ce cruel me poursuiuoit auec l'espee nuë en la main:car la colere de sa cheute luy auoit effacé toute Amour: elle s'opposa genereusement à sa furie,me faisant paroistre par ce dernier acte,qu'elle m'auoit autant aimee que son sexe le luy permettoit,& d'abord luy prit la bride du cheual,dont ce barbare offensé,sans nul esgard de l'humanité,luy donna de l'espee sur le bras,de telle force qu'il le luy destacha du corps,& elle presque en mesme temps de douleur mourut & tombast entre les pieds de son cheual,qui broncha si lourdemẽt, que son maistre eut assez d'affaire à s'en despestrer. Et parce que Filidas en mourant fit vn grand cry,nommant fort haut Filandre:luy qui estoit aupres, l'ouyt, & la voyant en si piteux estat,en eut extreme desplaisir:mais plus encores,quand il vid ce barbare s'estant desmeslé de son cheual,me courre apres l'espee en la main,& moy,cõme ie vous disois, & depeur, & de la course que i'auois faite,tant hors d'haleine que ie ne pouuois presque mettre vn pied deuant l'autre. Que deuint ce pauure Berger? ie ne croy pas que iamais Lyonne,à qui les petits ont esté desrobez,lors qu'elle void ceux qui les emportent, s'eslançast plus legerement apres eux, que le courageux Filandre apres ce cruel. Et parce qu'il estoit chargé d'armes qui l'empeschoient de courre,il atteignist assez-tost, & d'abord luy cria: cessez,cheualier,cessez d'outrager d'aduantage celle qui merite mieux d'estre adoree, & parce qu'il

qu'il ne s'arrestoit point,ou fut que pour estre en furie il n'oyoit point sa voix, ou que pour estre estranger,il n'entendoit point son langage : Filandre mettant vne pierre dans sa fronde, la luy ietta d'vne si grande impetuosité,que le frappant à la teste,sans les armes qu'il y portoit, il n'y a point de doute qu'il l'eust tué de ce coup, qui fut tel que l'estranger s'en aboucha,mais il se releua incontinent, & oubliant la colere qu'il auoit contre moy,s'adressa tout en furie à Filandre,qui se trouua si pres,qu'il ne peut euiter le coup mal-heureux qu'il luy donna dans le corps,n'ayant en la main que sa houlette pour toute deffense. Toutefois se voyant le glaiue de son ennemy si auant sa naturelle generosité luy donna tant de force,& de courage,qu'au lieu de reculer il s'auãça, & s'enfonçãt le fer dans l'estomach iusques aux gardes,il luy planta le bout ferré de sa houlette entre les deux yeux, si auant qu'il ne l'en peut plus retirer,qui fut cause que la luy laissant ainsi attachee,il le saisist à la gorge, & de mains,& de dents, paracheua de le tuer.Mais,helas!ce fut biẽ vne victoire cheremẽt achetee:car ainsi que ce barbare tomba mort d'vn costé, Filãdre n'ayãt plus de force,se laissa cheoir de l'autre:toutesfois si à propos,que tombant à la renuerse,l'espee qu'il auoit au trauers du corps,heurta de la pointe cõtre vne pierre,& la pesanteur du corps la fit ressortir de la playe. Moy qui de tẽps en tẽps tournois la teste pour voir si ce cruel m'atteignoit point encores, veis bien au commencement que Filandre le couuroit,& dez lors vne extresme frayeur me saisit. Mais helas! quand ie le veis blessé si dangereusement, oubliant toute sorte de crainte, ie m'arrestay: mais quand il tomba, la frayeur de la mort ne me peut empescher de courre vers luy, & aussi morte presque que luy,ie me

iettay en terre, & l'appellant toute esplorée par son nom, il auoit desia perdu beaucoup de sang, & en perdoit à toute heure d'aduantage par les deux costez de sa playe: & voyez quelle force a vne amitié: moy qui qui ne sçaurois veoir du sang sans m'esuanoüir, i'eus bien alors le courage de luy mettre mon mouchoir contre sa blesseure, pour empescher le cours du sang, & rompant mon voile luy en mettre autant de l'autre costé. Ce petit soulagement luy seruit de quelque chose; car luy ayant mis la teste en mon giron, il ouurit les yeux, & reprint la parole. Et me voyant toute couuerte de larmes, il s'efforça de me dire: Si iamais i'ay esperé vne fin plus fauorable que celle-cy, je prie le Ciel, belle Bergere, qu'il n'ait point de pitié de moy. Ie voyois bien que mon peu de merite ne me pourroit iamais faire atteindre ce bon-heur desiré, & ie craignois qu'en fin le desespoir ne me contraigni à quelque furieuse resolution contre moy-mesme. Les Dieux qui sçauent mieux ce qu'il nous faut, que nous ne le sçauons desirer, ont bien cogneu, que n'ayant vescu depuis si long temps que pour vous, il falloit aussi que ie mourusse pour vous. Et iugez quel est mõ contentement, puis que ie meurs non seulement pour vous: mais encore pour vous conseruer la chose du monde que vous auez la plus chere, qui est vostre pudicité. Or ma maistresse, puis qu'il ne me reste plus riẽ pour mon contentement, qu'vn seul poinct par l'affection que vous auez recogneuë en Filandre, ie vous supplie de me le vouloir accorder, afin que ceste ame heureuse entieremẽt puisse vous aller attẽdre aux chãps Elisiens, auec ceste satisfaction de vous. Il me dit ces paroles à mots interrompus, & auec beaucoup de peine, & moy qui le voyois en cet estat, pour luy donner tout le contentement qu'il pouuoit desirer, luy respõdis,

dis: Amy, les Dieux n'ont point fait naistre en nous, vne si belle, & honneste affection pour l'esteindre si promptement, & pour ne nous en laisser que le regret. I'espere qu'ils vous donneront encores tant de vie que ie pourray vous faire cognoistre que ie ne vous cede point en amitié, non plus que vous ne le faites à persōne en merite. Et pour preuue de tout ce que ie vous dy, demandez seulement tout ce que vous voudrez de moy: car il n'y a rien que ie vous puisse ny vueille refuser. A ces derniers mots, il me prit la main, & se l'approchant de la bouche: ie baise, dit-il, ceste main pour remerciement de la grace que vous me faites, & lors dressant les yeux au Ciel: ô Dieux! dit il, ie ne vous requiers qu'autant de vie qu'il m'en faut pour l'accomplissement de la promesse que Diane me vient de faire. Et puis addressant sa parole à moy, auec tant de peine, qu'à peine pouuoit-il proferer les mots, il me dit ainsi: Or ma belle Maistresse, escoutez donc ce que ie veux de vous: puis que ie ne ressens l'aigreur de la mort, que pour vous. Ie vous cōiure par mon affection & par vostre promesse, que i'emporte ce contentemēt hors de ce monde, que ie puisse dire que ie suis vostre mary, & croyez si ie le reçois, que mon ame ira tres contente en quelque lieu qu'il luy faille aller ayant vn si grand tesmoignage de vostre bonne volonté. Ie vous iure, belles Bergeres, que ces paroles me toucherent si vifuement, que ie ne sçay comme i'eus assez de force à me soustenir, & croy quant à moy, que ce fut la seule volonté que i'auois de luy complaire, qui m'ē donna le courage: cela fut cause qu'il n'eust pas plustost finy sa demande, que luy retendant la main, ie lui dis: Filādre, ie vous accorde ce que vous me requerrez, & vous iure deuant tous les Dieux, & particulieremēt deuant les diuinitez qui sont en ces lieux, que Diane

se donne à vous,& qu'elle vous reçoit,& de cœur,& d'ame pour son mary: & en disant ces mots ie le baisay. Et moy, me dit-il,ie vous reçoy, ma belle Maistresse,& me donne à vous pour iamais,tres-heureux, & content d'emporter ce glorieux nom de mary de Diane.Helas!ce mot de Diane fut le dernier qu'il profera:car m'ayāt mis les bras au col,& me tirant à luy pour me baiser, il expira, laissant ainsi son esprit sur mes leures.Quelle ie deuins,le voyant mort?iugez-le belles Bergeres, puisque veritablement ie l'aimois.Ie tombay abouchee sur luy,sans pouls,& sans sentimēt & de telle sorte esuanouye,que ie fus emportee chez moy,sans que ie reuinsse.O Dieu!que i'ay ressenty viuement ceste perte,& recogneu plus que veritable ce que tant de fois il m'auoit predit, que ie l'aimerois d'aduantage apres sa mort,que durant sa vie.Car i'ay despuis conserué si viue sa memoire en mon ame,que il me semble qu'à toute heure ie l'ay deuant mes yeux, & que sans cesse il me dit,que pour n'estre ingrate,il faut que ie l'aime.Aussi fais-ie,ô belle ame,& auec la plus entiere affection qu'il se peut, & si où tu es, on a quelque cognoissance de ce qui se fait çà bas,reçoy, ô cher amy,ceste volonté,& ces larmes que ie t'offre pour tesmoignage,que Diane aimera iusques au cercueil son cher Filandre.

LE SEPTIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.

ASTREE pour interrompre les tristes paroles de Diane:Mais,belle Bergere,luy dit-elle,qui estoit ce miserable, qui fut cause d'vn grand de

desastre?Helas!dit Diane,que voulez-vous que ie vous en die?c'estoit vn ennemy,qui n'estoit au monde que pour estre cause de mes eternelles larmes.Mais encor, respondit Astrée,ne sceut-on iamais quel homme c'estoit ? On nous dit,repliqua-t'elle,quelque temps apres,qu'il venoit de certains pays barbares, outre vn destroict,ie ne sçay,si ie le sçauray bien nommer,qui s'appelle les Colomnes d'Hercule,& le subiect qui le fit venir de si loing pour mon mal-heur, estoit que deuenu amoureux en ces cõtrees-là,sa Dame luy auoit cõmãdée de chercher toute l'Europe,pour sçauoir, s'il y en auoit quelqu'autre aussi belle qu'elle, & s'il venoit à rencontrer quelque Amãt,qui voulust maintenir la beauté de sa Maistresse,il estoit obligé de cõbattre contre luy, & luy en enuoyer la teste, auec le pourtraict,& le nom de la Dame.Helas!que pleut aux Dieux, que i'eusse esté moins prompte à m'enfuyr, lors qu'il me poursuiuoit pour me tuer, à fin que par ma mort i'eusse empesché celle du pauure Filandre. A ces paroles elle se mit à pleurer, auec vne telle abondance de larmes, que Phillis pour la diuertir, changea de propos, & se leuant la premiere:Nous auons,dit-elle,demeuré trop longuement assises,il me semble qu'il seroit bon de se promener vn peu. A ce mot elles se leuerent toutes trois, & s'en allerent du costé de leurs hameaux:car aussi bien estoit-il tantost temps de disner. Leonide qui estoit (comme ie vous ay dit) aux escoutes, ne perdoit pas vne seule parole de ces Bergeres,& plus elle oyoit de leurs nouuelles, & plus elle en estoit desireuse. Mais quand elle les vid partir sans parler de Celadon,elle en fut fort faschée : toutesfois sous l'esperance qu'elle eut que demeurant ce iour auec elles,elle en pourroit découurir quelque chose, & aussi que desia elle en auoit fait le

dessein, lors qu'elle les vid vn peu esloignees, elle sortit de ce buisson, & faisant vn peu de tour, se mit à les suiure: car elle ne vouloit pas qu'elles pensassent, qu'elle les eust ouyes. De fortune Philis se tournant du costé d'où elles venoient, l'apperceut d'assez loing, & & la monstra à ses compagnes: qui s'arresterent: mais voyant qu'elle venoit vers elles, pour luy rendre le deuoir que sa condition meritoit, elles retournerent en arriere, & la saluërent. Leonide toute pleine de courtoisie, apres leur auoir rendu leur salut, s'addressant à Diane, luy dit: Sage Diane, ie veux estre auiourd'huy vostre hostesse, pourueu qu'Astrée, & Phillis soiét de la trouppe: car ie suis partie ce matin de chez Adamas mon oncle, en dessein, de passer tout ce iour auec vous, pour cognoistre si ce que l'on m'a dit de vostre vertu, Diane; de vostre beauté, Astree; de vostre merite, Phillis; respond à la renommée qui est diuulguee de vous. Diane voyãt que ses compagnes s'en remettoient à elle, luy respondit: grande Nymphe, il seroit peut-estre meilleur pour nous, que vous eussiez seulemét nostre cognoissance par le rapport de la renommee, puis qu'elle nous est tãt auantageuse: toutefois puisqu'il vous plaist de nous faire cest honneur, nous le receurons, cóme nous sommes obligees de receuoir auec reuerence les graces qu'il plaist au Ciel de nous faire. A ces dernieres paroles elles la mirent entr'elles, & la menerent au hameau de Diane, où elle fut receuë de bon visage, & auec tant de ciuilité, que elle s'estónoit, cóme il estoit possible qu'entre les bois & les pasturages, des personnes tant accomplies fussét esleuees. L'apresdinee se passa entr'elles en plusieurs deuis, & en des demãdes que Leonide leur faisoit: & entre autres elle s'enqueroit, qu'estoit deuenu vn Berger nommé Celadon, qui estoit fils d'Alcippe: Diane respondit,

pondit, qu'il y auoit quelque temps qu'il s'estoit noyé dans Lignon. Et son frere Lycidas, dit-elle, est-il marié? Non point encor, dit Diane: & ne croy pas qu'il en ait beaucoup de haste: car le déplaisir de son frere luy est encor trop vif en la memoire. Et par quel malheur, adiousta Leonide, se perdit-il ? Il voulut, dit Diane, secourir ceste Bergere qui y estoit tombee auant que luy: & lors elle monstra Astree. La Nymphe, qui, sans en faire semblant, prenoit garde aux actions d'Astree, voyant qu'à ceste memoire elle changeoit de visage, & que pour dissimuler ceste rougeur, elle mettoit la main sur les yeux, cogneut bien qu'elle l'aimoit à bon essient, & pour en descouurir d'auantage, continua: Et n'en a-t'on iamais retrouué le corps? Non, dit Diane, & seulement son chappeau fut recogneu, qui s'estoit arresté à quelques arbres, que le courant de l'eau auoit desracinez. Phillis qui cogneut que si ce discours continuoit plus outre, il tireroit les larmes des yeux de sa cópagne, qu'elle auoit desia beaucoup de peine à retenir, afin de l'interrompre : Mais, grande Nymphe, luy dit-elle, quelle bonne fortune pour nous a esté celle qui vous a conduite en ce lieu ? A mon abord, dit Leonide, ie la vous ay dicte: ç'a seulemét esté pour auoir le bien de vostre cognoissance, & pour faire amitié auec vous, desirant d'auoir le plaisir de vostre compagnie. Puis que cela est, reprit Phillis, si vous le trouuez bon, il seroit à propos de sortir comme de coustume à nos exercices accoustumez : & par ainsi vous auriez plus de cognoissance de nostre façon de viure, & mesme si vous nous permettez d'vser deuant vous de la franchise de nos villages. C'est, dit Leonide, de quoy ie voulois vous requerir : car ie sçay que la contrainte n'est iamais agreable, & ie ne viens pas icy pour vous desplaire. De ceste sorte Leonide

prenant Diane d'vne main & Astree de l'autre, elles sortirent, & auec plusieurs discours paruindrent iusques à vn bois, qui s'alloit estendant iusques sur le bord de Lignon,& là pour auoir plus d'humidité s'espaississoit d'auantage, & rendoit le lieu plus champestre. A peine furent elles assisses,qu'elles ouyrẽt chanter assez pres de là, & Diane fut la premiere qui en recogneut la voix,& se tournant vers Leonide: Grande Nymphe,luy dit-elle, prendrez vous plaisir d'ouyr discourir vn ieune Berger, qui n'a rien de villageois que le nom, & l'habit?car ayant tousiours esté nourry dans les grandes villes, & parmy les personnes ciuilisees,il ressent moins nos bois, que toute autre chose. Et qui est-il,respondit Leonide?C'est,repliqua Diane, le Berger Syluandre,qui n'est parmy nous,que depuis vingt-cinq ou trente lunes. Et de quelle famille est-il ? dit la Nymphe. Il seroit bien mal-aisé, adiousta Diane,de le vous pouuoir dire:car il ne sçait luy mesme qui est son pere & sa mere,& a seulemẽt quelque legere cognoissance qu'ils sont de Forests : & à ceste occasion,lors qu'il a peu,il y est reuenu, auec resolution de n'en plus partir:& à la verité nostre Lignon y perdroit beaucoup, s'il s'en alloit : car ie ne croy pas que de long tẽps il y vienneBerger plus accõply. Vous le loüez trop,respondit la Nymphe,pour ne me donner point enuie de le voir, allons nous-en l'ẽtretenir. S'il vous apperçoit, dit Diane, & qu'il ait opinion de ne vous estre ennuyeux, il ne faillira point de venir bien tost vers vous : & il aduint comme elle le disoit: car de fortune le Berger qui se promenoit, les apperceuant tourna incontinent ses pas vers elles, & les salua: mais parce qu'il ne cognoissoit point Leonide, il faisoit semblant ne vouloir continuer son chemin, lors que Diane luy dit:Est-ce ainsi,Syluandre:que lon vous

vous a enseigné la ciuilité dans les villes, d'interrompre vne si bonne compagnie par vostre venuë, & puis ne luy rien dire? Le Berger luy respondit en sousriant: Puis que i'ay failly en vous interrompant, moins ie continueray en ceste faute, & moindre, ce me semble, sera mon erreur. Ce n'est pas respondit Diane, ce qui vous faisoit si tost partir d'icy: mais plustost que vous n'y auez rien trouué qui merite de vous y arrester; toutesfois si vous tournez la veuë vers ceste belle Nymphe, ie m'asseure que si vous auez des yeux, vous ne croirez pas d'en pouuoir trouuer d'auantage ailleurs. Ce qui attire quelque chose, repliqua Syluandre, doit auoir quelque sympathie auec elle: mais il ne vous doit point sembler estrange, n'y en ayant point entre tant de merites, & mes imperfections, que ie n'aye point ressenty cest attrait, que vous me reprochez. Vostre modestie, interrompit Leonide, vous fait mettre ceste dissemblance entre nous: mais la croyez-vous au corps ou en l'ame: pour le corps, vostre visage & le reste qui se void de vous, vous le deffend: si c'est en l'ame, il me semble que si vous en auez vne raisonnable, elle n'est point differente des nostres. Syluandre cogneut bien qu'il n'auoit pas à parler auec des Bergeres: mais auec vne personne qui estoit bien plus releuee, qui le fit resoudre de luy respondre auec des raisons plus fermes qu'il n'auoit pas accoustumé entre les Bergeres, & ainsi il luy dit: Le prix, belle Nymphe, qui est en toutes les choses de l'vniuers, ne se doit pas prendre pour ce que nous en voyons: mais pour ce à quoy elles sont propres: Car autremẽt l'homme qui est le plus estimé, seroit le moindre, puis qu'il n'y a animal qui ne le surpasse en quelque chose particuliere, l'vn en force, l'autre en vistesse, l'autre en veuë, l'autre en ouïe & semblables priuileges du corps: mais quand

quand on conſidere que les Dieux ont fait tous ces animaux pour ſeruir à l'homme,& l'homme pour ſeruir aux Dieux,il faut aduouër que les Dieux l'ont iugé eſtre d'auantage. Et par ceſte raiſon ie veux dire, que pour cognoiſtre le prix de chacun, il faut regarder à quoy les Dieux s'en ſeruent : car il n'y a pas apparence, qu'ils ne ſçachent bien la valeur de chaque choſe.Que ſi nous en faiſons ainſi de vous & de moy, qui ne dira que les Dieux auroient vne grande meſcognoiſſance de nous,ſi eſtans egaux en merite, ils ſe ſeruoient de vous pour Nymphe, & de moy pour Berger?Leonide loüa en elle meſme beaucoup le gentil eſprit du Berger, qui ſouſtenoit ſi bien vne mauuaiſe cauſe,& pour luy donner ſujet de continuer,elle luy dit : Quand cela ſeroit receuable pour mon regard,toutesfois pourquoy eſt ce que ces Bergeres ne vous euſſent peu arreſter, puiſque, ſelon ce que vous dittes,elles doiuent auoir ceſte conformité auec vous? Sage Nymphe, reſpondit Siluandre, la moindre,cede touſiours à la plus grande partie : où vous eſtes, ces Bergeres en doiuent faire de meſme.Et quoy?adiouſta Diane,deſdaigneux Berger, nous eſtimez vous ſi peu? Tant s'en faut, reſpondit Syuandre, c'eſt pour vous eſtimer beaucoup que i'en parle ainſi : car ſi i'auois mauuaiſe opinion de vous, ie ne dirois pas que vous fuſſiez vne partie de ceſte grande Nymphe, puis que par là ie ne vous rends point ſon inferieure, ſinon qu'elle merite d'eſtre aimee & reſpectee pour ſa beauté,pour ſes merites,& pour ſa condition,& vous pour vos beautez & merites. Vous vous ioüez, Syluandre, reſpondit Diane, ſi veux-ie croire que i'en ay aſſez pour obtenir l'affectiō d'vn hōneſte Berger. Elle parloit ainſi,parce qu'il eſtoit ſi eſloigné de toute Amour, qu'entre elles il eſtoit nommé bien ſouuent l'inſenſible:

ble:& elle estoit bien aise de le faire parler. A quoy il respondit: vostre creance sera telle qu'il vous plaira: si m'aduoüerez vous, que pour cét effet il vous deffaut vne des principales parties. Et laquelle? dit Diane. La volonté, repliqua-t'il, car voste volonté est si contraire à cét effect: que, dit Phillis en l'interrompant, iamais Syluandre ne le fut d'auantage à l'Amour. Le Berger l'oyant parler, se retira vers Astree, disant que l'on luy faisoit supercherie, & que c'estoit l'outrager, que de se mettre tant contre luy. L'outrage, dit Diane, s'adresse tout à moy: car ceste Bergere me voyãt aux mains auec vn si fort ennemy, & faisant vn sinistre iugement de mon courage & de ma force, m'a voulu ayder. Ce n'est pas, dit-il, en cela, belle Bergere, qu'elle vous a offensee: car elle eust eu trop peu de iugement, si elle n'eust creu vostre victoire certaine: mais c'est que me voyant desia vaincu, elle a voulu vous en desrober l'honneur, en essayant de me donner vn coup sur la fin du combat: mais ie ne sçay comme elle l'entend: car si vous ne vous en meslez plus, ie vous asseure qu'elle n'aura pas si aisement ceste gloire, qu'elle pense. Phillis qui de son naturel estoit gaye, & qui ce iour auoit resolu de faire passer le temps à Leonide, luy respondit auec vn certain haussement de teste: Il est bon là, Syluandre, que vous ayez opinion que de vous vaincre soit quelque chose de desirable, ou d'honnorable pour moy: moy, dis-ie, qui mettrois cette victoire entre les moindres que i'obtins iamais. Si ne la deuez vous pas tant mespriser, dit le Berger, quand ce ne seroit que pour estre la premiere qui m'auroit vaincu. Autant, repliqua Phillis, qu'il y a d'honneur d'estre la premiere en ce qui a du merite, autant y a-t'il de honte en ce qui est au contraire. Ah! Bergere, interrompit Diane, ne parlez-point ainsi de Syluandre: car si

tous

tous les Bergers,qui sont moins que luy,deuoiét estre mesprisez, ie ne sçay qui seroit celuy de qui il faudroit faire cas. Voila,Diane,respondit Phillis,ses premiers coups,dont vous le surmontez, sans doute il est à vous.C'est la coustume de ces esprits hagards & farouches,de se laisser surprendre aux premiers attraits, d'autant que n'ayant accoustumé telles faueurs,ils les reçoiuent auec tant de goust,qu'ils n'ont point de resistance contre elles. Phillis disoit ces paroles en se mocquant : si aduint-il toutesfois que ceste gratieuse deffense de Diane fit croire au Berger qu'il estoit obligé à la seruir par les loix de la courtoisie. Et dés lors ceste opinion,& les perfections de Diane eurent tant de pouuoir sur luy, qu'il conceut ce germe d'Amour, que le temps & la pratique accreurent, comme nous dirons cy apres. Ceste dispute dura quelque temps entre ces Bergeres, auec beaucoup de contentement de Leonide,qui admiroit leur gentil esprit. Phillis en fin se tournant vers le Berger,luy dit:Mais à quoy seruent tant de paroles : s'il est vray, que vous soyez tel, venons-en à la preuue, & me dites,quelle Bergere fait particulierement estat de vous? Celle, respondit le Berger,de qui vous me voyez faire estat particulierement. Vous voulez dire adiousta Phillis, que vous n'en recherchez point, mais cela procede de faute de courage.Plustost,repliqua Syluandre, de faute de volonté:& puis continuant:Et vous qui me mesprisez si fort, dites-nous quel Berger est-ce qui vous aime si particulierement ? Tous ceux qui ont de l'esprit & du courage,respondit Phillis : Car celuy qui void ce qui est aimable sans l'aimer, à faute d'esprit ou de courage. Ceste raison, dit Syluandre, vous oblige donc à m'aimer, ou vous accuse de grands deffauts : mais ne parlons point si generalement, & particularisez nous quel

quelqu'vn qui vous aime. Alors Phillis auec vn visage graue & seuere:Ie voudrois bien dit-elle,qu'il y en eust d'assez temeraires pour l'entreprendre.C'est donc, adiousta Syluandre,faute de courage. Tant s'en faut, respondit Phillis,c'est faute de volonté.Et pourquoy, s'escria Syluandre , voulez-vous que l'on croye que ce soit plustost en vous faute de volonté qu'en moy? Il ne seroit pas mauuais,dit la Bergere,que les actions qui vous sont bien seantes, me fussent permises:trouueriez vous à propos que ie courusse,luitasse, ou sautasse comme vous faites ? Mais c'est trop disputer sur vn mauuais sujet , il faut que Diane y mette la conclusion , & voyez si ie ne m'asseure bien fort de la iustice de ma cause, puis que ie prends vn iuge partial. Ie le seray tousiours , respondit Diane , pour la raison,qui me sera cogneuë.Or bien,cōtinua Phillis, quād les paroles ne peuuent verifier ce que l'on soustient,n'est-on pas obligé d'en venir à la preuue ? C'est sans doute,respondit Diane.Condamnez donc ce Berger,reprit Phillis,à rendre preuue du merite qu'il dit estre en luy , & qu'à ceste occasion il entreprenne de seruir& d'aimer vne Bergere de telle sorte,qu'il la cōtraigne d'aduoüer qu'il merite d'estre aimé:que s'il ne le peut , qu'il confesse librement son peu de valeur. Leonide & les Bergeres trouuerent ceste proposition si agreable,que d'vne commune voix il y fut condamné. Non pas , dit Diane en sousriant, qu'il soit contraint de l'aimer:car en Amour la contrainte ne peut rien , & faut que sa naissance procede d'vne libre volonté : mais i'ordonne bien qu'il la serue & honnore ainsi que vous dites. Mon iuge, respondit Syluandre, quoy que vous m'ayez condamné sans m'ouyr , si ne veux-ie point appeller de vostre sentence : mais ie requiers seulement,que celle qu'il me faudra seruir,merite,

rite, & sçache recognoistre mon seruice. Syluandre, Syluandre, dit Phillis, parce que le courage vous deffaut, vous cherchez des eschappatoires : mais si vous en osteray-ie bié tost tous les moyens, par celle que ie vous proposeray: car c'est Diane, puis qu'il ne luy deffaut, ny esprit pour recognoistre vostre merite, ny merites pour vous donner volonté de la seruir. Quant à moy, respondit Syluandre, i'y en recognois plus que vous ne sçauriez dire, pourueu que ce ne soit point profaner ses beautez de les seruir par gageure. Diane vouloit respondre, & se fust excusee de ceste coruee: mais à la requeste de Leonide & d'Astrée elle y consentit; auec condition toutesfois, que cest essay ne dureroit que trois Lunes. Ceste recherche estant doncques ainsi arrestee, Syluandre se iettant à genoux, baisa la main à sa nouuelle Maistresse, comme pour faire le serment de fidelité, & puis se releuant: A ceste heure, dit-il, que i'ay receu vostre ordonnance, ne me permettez vous pas, belle Maistresse, de vous proposer vn tort qui m'a esté fait ? Et Diane luy respondit qu'il en auoit toute liberté. Il reprit ainsi : Si pour auoir parlé trop auantageusement de mes merites, contre vne personne qui me méprisoit, i'ay iustement esté condamné, à en faire la preuue, pourquoy ceste glorieuse de Phillis, qui a beaucoup plus de vanité que moy, & qui mesme est cause de toute ceste dispute, ne sera-t'elle condamnee à en rendre vn semblable tesmoignage ? Astree sans attendre ce que respondroit Diane, dit, qu'elle tenoit ceste requeste pour si iuste, qu'elle s'asseuroit, qu'elle luy seroit accordee : & Diane en ayant demandé l'aduis de la Nymphe, & voyant qu'elle estoit de mesme opinion, condamna la Bergere, ainsi qu'il l'auoit requis. Ie n'attendois pas, dit Phillis, vne sentence plus fauorable, ayant telles

parties?mais bien que faut-il que ie faſſe? Que vous acqueriez, dit Siluandre, les bonnes graces de quelque Berger. Cela,dit Diane,n'eſt pas raiſonnable:Car iamais la raiſon ne contrarie au deuoir:mais i'ordonne qu'elle ſerue vne Bergere, & que tout ainſi que vous elle ſoit obligee de s'en faire aimer, & que celuy de vous deux qui ſera moins aimable au gré de celle que vous ſeruirez,ſoit cõtraint de ceder à l'autre.Ie veux dõc dit Philis,ſeruir Aſtree.Ma ſœur, reſpondit-elle,il me ſemble que vous doutiez de voſtre merite,puis que vous cherchez œuure faite : mais il faut que ce ſoit ceſte belle Diane, non ſeulement pour les deux raiſons que vous auez allegueesà Siluandre,qui ſont ſes merites & ſon eſprit : mais outre cela, parce qu'elle pourra plus equitablemẽt iuger du ſeruice de l'vn & de l'autre, ſi c'eſt à elle ſeule que vous vous adreſſiez.Ceſte ordonnãce ſembla ſi equitable à chacun , qu'ils l'obſeruerent, apres auoir tiré ſerment de Diane , que ſans eſgard d'autre choſe que de la verité,les trois mois eſtans finis , elle en feroit le iugement.Il y auoit du plaiſir à voir ceſte nouuelle ſorte d'Amour : car Phillis faiſoit fort bien le ſeruiteur,& Siluandre en faignant le deuint à bon eſcient, ainſi que nous dirons cy-apres. Diane d'autre coſté ſçauoit ſi biẽ faire la Maiſtreſſe,qu'il n'y euſt eu perſonne, qui n'euſt creu que c'eſtoit ſans fainte. Lors qu'ils eſtoiẽt ſur ce diſcours, & que Leonide en elle meſme iugeoit ceſte vie pour la plus heureuſe de toutes,ils virẽt venir du coſté du pré deux Bergeres, & trois Bergers , qui à leurs habits monſtroiẽt d'eſtre eſtrangers,& lors qu'ils furẽt vn peu plus pres, Leonide qui eſtoit curieuſe de cognoiſtre les Bergers & Bergeres de Lignõ par leur nom,demanda qui eſtoiẽt ceux-cy.A quoy Phillis reſpõdit,qu'ils eſtoient eſtran-

gers, & qu'il y auoit quelques mois qu'ils estoiét venus de cōpagnie, que quāt à elle, elle n'en auoit autre cognoissáce. Alors Siluandre adiousta, qu'elle perdoit beaucoup de ne les cognoistre pas plus particulieremét: car entr'autres il y en auoit vn nōmé Hilas, de la plus agreable humeur qu'il se peut dire: d'autant qu'il ayme, disoit il, tout ce qu'il void: mais il a cela de bō, que qui luy fait le mal, luy dōne le remede, parce que si son incōstance le fait aimer, son inconstace aussi le fait bié tost oublier, & il a de si extrauagantes raisons pour prouuer son humeur estre la meilleure, qu'il est impossible de l'ouyr sans rire. Vrayemét dit Leonide, sa compagnie doit estre agreable, & faut que nous le mettions en discours aussi tost qu'il sera icy. Ce sera, respondit Siluādre, sans beaucoup de peine: car il veut tousiours parler: mais s'il est de ceste humeur, il y en a vn autre auec luy, qui en a bié vne toute cōtraire, parce qu'il ne fait que regretter vne Bergere morte qu'il a aimee. Celuy-là est hōme rassis, & mōstre d'auoir du iugement: mais il est si triste, qu'il ne sort iamais propos de sa bouche, qui ne tienne de la melancolie de son ame. Et qu'est-ce, repliqua Leonide, qui les arreste en ceste contree? Sans mentir, dit-il, belle Nymphe, ie n'ay pas encor eu ceste curiosité: mais si vous voulez, ie le leur demanderay: car il me semble qu'ils viennent icy. A ce mot ils furent si pres, qu'ils ouyrent que Hylas venoit chantant tels vers:

VILLANELLE DE HYLAS SVR son inconstance.

La belle qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura,

I.

I'Ayme à changer, c'est ma franchise,
Et mon humeur m'y va portant:

Mais

Mais quoy? si ie suis inconstant,
Faut-il pourtant qu'on me mesprise?
Tant s'en faut qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

II.

Faire aymer vne ame barbare,
C'est signe de grande beauté:
Et rendre mon cœur arresté,
C'est vn effect encor plus rare:
Si bien que qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

III.

Arrester vn faix immobile,
Qui ne le peut faire aisément?
Mais arrester vn mouuement,
C'est chose bien plus difficile:
C'est pourquoy, qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

IV.

Et pourquoy trouuez-vous estrange,
Que ie change pour auoir mieux?
Il faudroit bien estre sans yeux,
Qui ne voudroit ainsi le change:
Mais celle qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

V.

On dira bien que ceste belle,
Qui rendra mon cœur arresté,
Surpassera toute beauté,
Me rendant constant & fidelle:
Par ainsi qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

VI.

Venez doncques, cheres Maistresses,

Qui de beauté voulez le prix,
Arrester mes legers esprits,
Par des faueurs & des caresses:
Car celle qui m'arrestera,
Beaucoup plus d'honneur en aura.

Leonide en sousriant contre Siluandre, luy dit, que ce Berger n'estoit pas de ces trompeurs qui dissimulent leurs imperfections, puis qu'il les alloit chantãt. C'est parce, respondit Siluandre, qu'il ne croit pas que ce soit vice, & qu'il en fait gloire. A ce mot ils arriuerent si pres, que pour leur rẽdre leur salut la Nymphe, & le Berger furent contraints d'interrompre leur propos, & parce que Siluandre auoit bonne memoire de ce que la Nymphe luy auoit demãdé de l'estat de ces Bergers, aussi tost que les premieres paroles de la ciuilité furẽt paracheuées: Mais Tircis, dit Siluandre, car tel estoit le nom du Berger, si ce ne vous est importunité, dites nous le suiet qui vous a fait venir en ceste contree de Forestz, & qui vous y retient? Tircis alors mettant le genoüil en terre, & leuant les yeux, & les mains en haut: O bonté infinie! dit-il, qui par ta preuoyance gouuernes tout l'Vniuers, sois-tu loüée à iamais de celle qu'il t'a pleu auoir de moy: & puis se releuant auec beaucoup d'estonnement de la Nymphe, & de ceste trouppe, il respondit à Siluandre: Gentil Berger, vous me demandez que c'est qui m'ameine & me retient en ceste contrée? sçachez que ce n'est autre que vous, & que c'est vous seul, que i'ay si longuement cherché. Moy? respondit Siluandre, & comment peut-il estre, puis que ie n'ay point de cognoissance de vous? C'est en partie, respondit-il, pour cela, que ie vous cherche. Et s'il est ainsi, repliqua Siluandre, il y a desia long-temps que vous estes parmy nous, que veut dire que vous ne m'en auez parlé? Parce

ce respondit, Tircis, que ie ne vous cognoissois pas, & pour satisfaire à la demande que vous m'auez faite, parce que le discours en est long, s'il vous plaist, ie le vous raconteray, quand vous aurez repris vos places sous ces abres, comme vous estiez, quand nous sommes arriuez. Siluandre alors se tournant vers Diane: Ma maistresse, dit-il, vous plaist il de vous r'asseoir? C'est à Leonide, repondit Diane, à qui vous le deuiez auoir demandé. Ie sçay bien, repondit le Berger, que la ciuilité me le commandoit ainsi, mais Amour me l'a ordonné d'autre sorte. Leonide prenant Diane & Astree par la main s'assit au milieu, disant que Siluandre auoit eu raison : parce que l'Amour, qui a autre consideration que de soy-mesme, n'est pas vray Amour, & apres elles, les autres Bergers & Bergeres s'assirét en rond: & lors Tircis se tournāt vers la Bergere, qui estoit auec luy: Voicy le iour heureux, dit-il, Laonice, que nous auons tant desiré, & que depuis que nous sommes entrez en ceste contree, nous auons attendu auec tant d'impatience: il ne tiendra plus qu'à vous, que nous ne sortiōs de cette peine, ainsi qu'a ordōné l'Oracle. Alors la Bergere, sans lui faire autre response, s'adressa à Siluandre, & lui parla de cette sorte:

HISTOIRE DE TIRCIS & de Laonice.

DE toutes les amitiez il n'en y a point, à ce que i'ay ouy dire, qui puissent estre plus affectiōnees que celles qui n'aissét auec l'ēfance, parce que la coustume que ce ieune aage prēd, va peu à peu se chāgeāt en nature, de laquelle s'il est mal-aisé de se despoüiller, ceux le sçauent qui luy veulent contrarier : Ie dis cecy pour me seruir en quelque sorte d'excuse, lors, gētil berger, que vous me verrez cōtrainte de vous

dire que i'aime Tircis: car cette affection fut presque succee auec le laict,& ainsi mon ame s'esleuant auec telle nourriture,receut en elle mesme comme propres les accidés de cette pasśió,& sébloit que toute chose à ma naisśáce s'y accordast:car nos demeures voisines, l'amitié qui estoit entre nos peres, nos aages qui estoiét fort esgaux,& la gétillesse de l'éfance deTircis, ne m'en donnoient que trop de commodité: mais le mal-heur voulut que presque en mesme téps nasquit Cleő dans nostre hameau,auec peut-éstre plus de graces que moy:mais sans doute auec beaucoup plus de bonne fortune: car dés lors que cette fille commença d'ouurir les yeux, il sembla queTircis en receut au cœur des flammes,puis que dans le berceau mesme il se plaisoit à la cősiderer. En ce temps-là ie pouuois auoir six ans,& lui dix, & voyez comme le Ciel dispose de nous sans nostre consentement?Des l'heure que ie le veis, ie l'aimay, & dés l'heure qu'il vid Cleon il l'aima:& quoy que ce fussent amitiez telles que l'aage pouuoit supporter;toutesfois elles n'estoiét pas si petites, que l'on ne recogneut fort bien cette difference entre nous: puis venant à croistre, nostre amitié aussi creut à telle hauteur, que peut-estre n'y en a-t'il iamais eu qui l'ait surpassée. En ceste ieunesse vous pouuez croire que i'y allois sans prendre garde à ses actions:mais venant vn peu plus auant en aage,ie remarquay en luy tant de deffaut de bőne volonté,que ie me resolus de m'en diuertir: resolution que plusieurs despitez conçoiuent, mais que point de vrays amans ne peuuét executer, comme i'esprouuay long-temps apres: toutesfois mon courage offensé eut bien assez de pouuoir pour me faire dissimuler,& si ie ne pouuois en verité m'en retirer entierement, essayer pour le moins de prendre quelque espece de

con

congé. Ce qui m'en ostoit plus les moyés, estoit, que ie ne voyois point que Tircis affectionnast autre Bergere: car tout ce qu'il faisoit auec Cleon ne pouuoit dõner soupçon, que ce ne fust enfance, puis que pour lors elle ne pouuoit auoir plus de neuf ans: & quand elle cõmença à croistre, & qu'elle peut ressentir les traits d'Amour, elle se retira de sorte de luy, qu'il sembloit que cest esloignemét estoit capable de la garétir de telles blesseures: Mais Amour plus fin qu'elle, sceut en telle sorte approcher de son ame, les merites, l'affection, & les seruices de Tircis, qu'en fin elle se trouua au milieu, & tellement entournée de toutes parts, que si de l'vne elle euitoit d'estre blessee, la playe qu'elle receuoit de l'autre en estoit plus grande & plus profonde. Si bien qu'elle ne peut recourre à nul meilleur remede qu'à la dissimulation, non pas pour ne receuoir les coups, mais seulemét pour empescher que son ennemy ny autre les apperceust. Elle peut bié toutefois vser de ceste feinte, quand elle ne cõmença que d'auoir la peau esgratignee: mais quand la blesseure fut grande, il fallut s'en rendre, & s'aduouër vaincuë. Ainsi voila Tircis aimé de sa Cleon, le voila qui iouyt de toutes les honnestes douceurs d'vne amitié, quoy que du commencement il ne sceut presque quel estoit son mal, ainsi que ces vers le tesmoignent, qu'il fit en ce temps-là.

SONNET.

MON Dieu! quel est le mal dont ie suis tourmenté?
Depuis que ie la veis, ceste Cleon si belle,
I'ay senty dans le cœur vne douleur nouuelle,
Encores que son œil me l'ait soudain osté.
Depuis d'vn chaud desir ie me sens agité,
Si toutefois desir tel mouuement s'appelle,

De qui le iugement tellement s'ensorcelle,
Qu'il ioinct à son dessein ma propre volonté.
De ce commencement mon mal a pris naissance :
Car depuis le desir accreut sa violence,
Et soudain ie perdis & repos,& repas.
Au lieu de ce repos nasquit l'inquietude,
Qui serue du desir battit ma seruitude;
C'est le mal que ie sens,& que ie n'entens pas.

Depuis que Tircis eut recogneu la bonne volonté De l'heureuse Cleon,il la receut auec tant de contentement,que son cœur n'estant capable de le celer, fut contraint d'en faire part à ses yeux,qui soudain,Dieu sçait combien changez de ce qu'ils souloient estre,ne donnoient que trop de cognoissance de leur ioye.La discretion de Cleon estoit bien telle, qu'elle ne donna aucun aduantage à Tircis sur son debuoir:si est-ce que ialousie de son honneur, elle le pria de feindre de m'aymer, afin que ceux qui remarqueroient ses actions, s'arrestãs à celles-cy toutes euidentes,n'allassent point recherchant celles qu'elle vouloit cacher. Elle fit eslection de moy,plustost que de toute autre. s'estant apperceuë de long-temps, que ie l'aimois, & sçachant combien il est mal-aisé d'estre aimé sans aimer, elle pensa que facilement chacun croiroit ceste amitié,n'y en ayant guieres parmy nous,qui ne se fussent apperceuës de la bonne volonté que ie luy portois.Luy qui n'auoit dessein que celuy que Cleon approuuoit,tascha incontinent d'effectuer ce qu'elle lui auoit commandé.Dieux!quand il me souuiét des douces paroles dont il vsoit enuers moy,ie ne puis,encores que mensõgeres,m'épescher de le cherir,& de remercier amour des heureux moments,dont il m'a fait joüir en ce tẽps-là,& souhaitter que ne pouuãt estre plus heureuse,ie fusse pour le moins tousiours ainsi trompee?

trompee?& certes Tircis n'eut pas beaucoup de peine à me perſuader qu'il m'aimoit : Car outre que chacun croit facilement ce qu'il deſire,encores me ſembloit-il que cela eſtoit faiſable, puis que ie ne me iugeois point tant deſagreable qu'vne ſi longue pratique que la noſtre n'euſt peu gagner quelque choſe ſur luy, & meſme auec le ſoin que i'auois eu de luy plaire : dequoy ceſte glorieuſe de Cleon paſſoit bien ſouuent le temps auec luy : mais ſi amour euſt eſté iuſte, il deuoit faire tomber la mocquerie ſur elle meſme, permettant que Tircis vinſt à m'aimer ſans feinte: toutefois il n'aduint pas comme cela: au contraire ceſte diſſimulation luy eſtoit tant inſupportable, qu'il ne la pouuoit continuer, & n'euſt eſté que l'Amour, ferme les yeux à ceux qui ayment, il n'euſt pas eſté poſſible que ie ne m'en fuſſe apperceuë, auſſi bien que la pluſpart de ceux qui nous voyoient enſemble, auſquels, comme à mes ennemis plus declarez, ie n'adiouſtois point de foy : & parce que Cleon & moy eſtions fort familieres, ceſte fine Bergere eut peur, que le temps, & la veuë que i'en auois, ne m'oſtaſſent de l'erreur où i'eſtois: mais, gentil Berger, il euſt fallu que i'euſſe eſté auſſi aduiſee qu'elle, toutefois pour ſe mieux cacher encore, elle inuenta vne ruze, qui ne fut pas mauuaiſe. Son deſſein, comme ie vous ay dit, eſtoit de cacher l'amitié que Tircis luy portoit par celle qu'il me faiſoit paroiſtre, & il aduint comme elle le propoſa : car on commença d'en parler aſſez haut, & à mon deſauantage : & encor que ce ne fuſſent que ceux qui ne prẽnent garde qu'aux apparences, ſi eſt-ce que ce nombre eſtant plus grand que l'autre, le bruit en courut incontinent, & le ſoupçon qu'on auoit auparauant de celles de Cleon, s'amortit tout à fait, ſi biẽ que ie pouuois dire, qu'elle aymoit à mes deſpens: mais elle qui

craignoit, ainsi que ie vo⁹ ay dit, que ie ne vinsse a descouurir cet artifice, voulu le cacher sous vn autre, & conseilla Tircis de me faire entendre que chacun cõmençoit de recognoistre nostre amitié, & d'en faire des iugemens assez mauuais, qu'il estoit necessaire de faire cesser ce bruit par la prudẽce, & qu'il falloit qu'il fist semblant d'aymer Cleon, à fin que par ce diuertissement, ceux qui en parloient mal, se teussent. Et vous direz, luy disoit elle, que vous m'eslisez plustost qu'vne autre, pour la commodité que vous aurez d'estre prés d'elle, & de luy parler. Moy, qui estois toute bonne, & sans finesse, ie treuuay ce cõseil tres-bon: si bien, qu'auec ma permission, depuis ce iour, quand nous nous trouuiõs tous trois ensẽble, il ne faisoit point de difficulté d'entretenir sa Cleon, cõme il auoit accoustumé. Et certes il y auoit biẽ du plaisir pour eux, & pour tout autre qui eust sceu ceste dissimulation: car voyãt la recherche qu'il faisoit de Cleon, ie pensois qu'il se mocquast, & à peine me pouuois-ie empescher d'ẽ rire: d'autre costé Cleon prenant garde à mes façons, & sçachant la tromperie en quoy ie la pensois estre, auoit vne peine extreme de n'en faire point de semblãt. Mesme que ce trompeur luy faisoit quelquefois des clins d'œil, qu'elle ne pouuoit dissimuler, sinon trouuant excuse de rire de quelqu'autre suiet, qui bien souuent estoit si hors de propos, que i'en accusois l'Amour qu'elle portoit au Berger, & le contentement que ceste tromperie luy r'apportoit: & voyés si i'estois bonne en mon ame, qui ressentois par pitié le desplaisir qu'elle receuroit, quand elle sçauroit la verité? mais depuis ie trouuay que ie me plaignois en sa personne, toutesfois ie m'excuse: car qui n'y eust esté deceuë, puis que l'Amour aussi tost qu'il se saisit entierement d'vne ame, la depoüille incontinent de

toute

toute deffiance enuers la perſonne aymée ? & ce diſsimulé Berger ioüoit de telle ſorte ſon perſonnage, que ſi i'euſſe eſté en la place de Cleon, i'euſſe peut-eſtre douté que ſa fainte n'euſt eſté veritable.

Eſtant quelquefois au milieu de nous deux, s'il ſe relaſchoit à faire trop de demõſtration de ſon amitié à Cleon, auſsi toſt il ſe tournoit vers moy, & me demandoit, à l'oreille, s'il ne faiſoit pas bien : mais ſa plus grande fineſſe ne s'arreſta pas à ſi peu de choſe, oyez ie vous ſupplie iuſques où elle paſſa. En particulier il parloit à Cleon plus ſouuent qu'à moy, luy baiſoit la main, demeuroit vne & deux heures à genoux deuant elle, & ne ſe cachoit point de moy, pour les cauſes que ie vous ay dictes: mais en general iamais il ne bougeoit d'aupres de moy, me recherchoit auec tãt de diſſimulation, que la plus part cõtinuoit l'opinion que l'on auoit eüe de nos Amours : ce qu'il faiſoit à deſſein, voulãt que ſeule ie viſſe la recherche qu'il luy faiſoit, parce qu'il ſçauoit biẽ que ie ne la croyois pas: mais ne vouloit en ſorte que ce fuſt que ceux qui la pourroient penſer veritable, en euſſent tãt ſoit peu de cognoiſſance. Et quand ie luy diſois, que nous ne pouuions oſter l'opinion aux perſonnes de noſtre amitié, & que nul ne pouuoit croire à ce que l'õ m'en diſoit qu'il aymaſt Cleon. Et cõmmẽt, me reſpondit-il, voulez vous qu'ils croyent vne choſe qui n'eſt pas? tant y a que noſtre fineſſe en deſpit des plus mal penſans, ſera creuë du general : mais luy qui eſtoit fort auiſé, voyant qu'il ſe preſentoit occaſion de paſſer encore plus outre, me dit, que ſur tout il falloit tromper Cleon, & que celle-là eſtant bien deceüe, c'eſtoit auoir preſque paracheué noſtre deſſein : Qu'à ceſte occaſion il falloit que ie luy parlaſſe pour luy, & que ie fuſſe comme confidente. Elle, me diſoit-il,

qui

qui a desia ceste opiniõ,receura de bon cœur les messages que vous luy ferez,& ainsi nous viurons en asseurãce:ô quelle miserable fortune nous courõs bien souuent ! quant à moy ie pensois que si quelque fois Cleõ auoit creu que i'eusse aime ce Berger, ie luy en ferois perdre l'opiniõ en la priãt de l'aimer , & comme confidente luy parlant pour luy:mais Cleon ayãt sceu les discours que i'auois tenu au Berger, & voyãt la cõtrainte auec quoy elle viuoit, iugea que par mon moyen elle en pourroit auoir des messages , & mesme des lettres.

Cela fut cause qu'elle receut fort bien la proposition que ie luy en fis , & que depuis ce temps elle traitta auec luy , comme auec celuy qui l'aymoit , & moy ie ne seruois qu'à porter les billets de l'vn à l'autre. O Amour ! quel mestier est celuy que tu me fis faire alors?Ie m'en plains toutefois, puis que i'ay ouy dire,qne ie n'ai pas esté la premiere qui a fait de semblables offices pour autruy , les pensant faire pour soy-mesme.En ces tẽps,parce que les Francs,les Romains,les Gots, & les Bourguignons,se faisoient vne tres-cruelle guerre,nous fusmes cõtraints de nous retirer en la ville, qui porte le non du Pasteur iuge des trois Deesses:car nos demeures n'estoient point trop esloignees de là,le long des bords du grand fleuue de Seine.Et d'autant qu'à cause du grand abord des gẽs, qui de tous les costez s'y venoient retirer , & qui ne pouuoient auoir les commoditez telles qu'ils auoiẽt accoustumé aux champs,les maladies cõtagieuses cõmencerent de prendre vn si grand cours par toute la ville,que mesmes les plusgrãds ne s'en pouuoiẽt deffendre:Il aduint que la mere deCleõ en fut atteinte.Et quoy que ce mal soit si espouuãtable,qu'il n'y a leplus souuẽt ny parẽtage ny obligation d'amitié qui puisse

rete

retenir les ſains aupres de ceux qui en ſont touchez: ſi eſt-ce que le bon naturel de Cleon eut tãt de pouuoir ſur elle, qu'elle ne voulut iamais eſloigner ſa mere, quelque remonſtrance qu'elle luy fiſt au contraire lors qu'aucunes de ſes plus familieres l'en voulurent retirer, luy repreſentant le danger où elle ſe mettoit & que c'eſtoit offencer les Dieux que de les tenter de ceſte ſorte: Si vous m'aimez, leur diſoit-elle, ne me tenez iamais ce diſcours: car ne dois ie pas la vie à celle qui me l'a donnee, & les Dieux peuuẽt-ils eſtre offenſez que ie ſerue celle qui m'a appris à les adorer. En ceſte reſolution elle ne voulut iamais abandonner ſa mere, & s'enfermant auec elle, la ſeruit touſiours auſſi franchement, que ſi ce n'euſt point eſté vne maladie contagieuſe. Tircis eſtoit tout le iour à leur porte bruſlant de deſir d'entrer dans leur logis: mais la deffenſe de Cleon l'en empeſchoit, qui ne le luy voulut permettre, de peur que les mal-penſans ne iugeaſſent ceſte aſſiſtance au deſauantage de ſa pudicité. Luy qui ne vouloit luy deplaire, n'y oſant entrer, leur faiſoit apporter tout ce qui eſtoit neceſſaire, auec vn ſoin ſi grãd, qu'elles n'eurẽt iamais faute de rien. Toutesfois, ainſi le voulut le Ciel, ceſte heureuſe de Cleõ ne laiſſa d'eſtre atteinte du mal de ſa mere, quelques preſeruatifs que Tircis luy peut apporter. Quand ce Berger le ſceut, il ne fut poſſible de le retenir qu'il n'entraſt dãs leur logis, lui ſẽblãt qu'il n'eſtoit plus ſaiſõ de faindre, ny de redouter les morſures du meſdiſant. Il met dõc ordre à tous ſes affaires, diſpoſe de ſõ bien, & declare ſa derniere volonté: puis ayãt laiſſé charge à quelques vns de ſes amis de le ſecourir, il ſe r'enferme auec la mere, & la fille, reſolu de courre la meſme fortune que Cleon. Il ne ſert de rien que d'alõger ce diſcours, de vous redire quels furent les bõs offices, quels les ſer-

uices

uices qu'il rendit à la mere pour la conſideratiõ de la fille: car il ne s'en peut imaginer d'auantage que ceux que ſon affection luy faiſoit produire. Mais quand il la vid morte, & qu'il ne luy reſtoit plus que ſa Maiſtreſſe, de qui le mal encores alloit empirant, ie ne crois pas que ce pauure Berger repoſaſt vn moment. Cõtinuellement il la tenoit en ſes bras, ou bien il lui penſoit sõ mal : elle d'autre coſté, qui l'auoit touſiours tãt aymé, recognoiſſoit tant d'Amour en ceſte derniere action, que la ſienne eſtoit de beaucoup augmentee de ſorte qu'vn de ſes plusgrãds ennuis, eſtoit le dãger, en quoy elle le voyoit à ſon occaſiõ. Lui au contraire auoit tãt de ſatisfaction, que la fortune, encores qu'ennemie, luy euſt offert ce moyen de luy teſmoigner ſa bonne volonté, qu'il ne pouuoit luy rendre aſſez de remerciemens. Il aduint que le mal de la Bergere eſtant en eſtat d'eſtre percé, il n'y eut point de Chirurgiẽ qui vouluſt, pour la crainte du dãger, ſe hazarder de la toucher. Tircis, à qui l'affection ne faiſoit rien trouuer de difficile, s'eſtant fait apprendre comme il falloit faire, prit la lancete, & luy leuant le bras la luy perça, & la penſa ſans crainte. Bref, gentil Berger, toutes les choſes plus dangereuſes, & plus malaiſees luy eſtoient douces, & trop faciles: ſi eſt-ce que le mal augmentant d'heure à autre, reduiſit en fin ceſte tant aimee Cleon en tel eſtat, qu'il ne luy reſta plus que la force de luy dire ces paroles: Ie ſuis bien marrie, Tircis, que les Dieux n'ayent voulu eſtendre d'auantagé le filet de ma vie: non point que i'aye volonté de viure plus long-temps: car ce deſir ne me le fera iamais ſouhaitter, ayant trop eſprouué quelles ſont les incommoditez qui ſuiuent les humains: mais ſeulement pour en quelque ſorte ne mourir point tant voſtre obligee, & auoir le loiſir de vous rendre teſmoi

tesmoignage, que ie ne suis point atteinte ny d'ingratitude ny de mescognoissance. Il est vray que quand ie considere, quelles sont les obligations que ie vous ay, ie iuge bien que le Ciel est tres-iuste de m'oster de ce monde, puis qu'aussi bien quand i'y viurois autant de siecles que i'ay de tours, ie ne sçaurois satisfaire à la moindre du nombre infiny que vostre affection m'a produitte. Receuez donc pour tout ce que ie vous dois, non pas vn bien égal, mais ouy bien tout celuy que ie puis, qui est vn serment que ie vous fay, que la mort ne m'effacera iamais la memoire de vostre amitié, ny le desir que i'ay de vous en rédre toute la recognoissance, qu'vne personne qui aime bien, peut donner à celle à qui elle est obligée. Ces mots furent proferez auec beaucoup de peine: mais l'amitié qu'elle portoit au Berger, luy donna la force de les pouuoir dire, ausquels Tircis respondit: Ma belle Maistresse, malaisément pourrois-ie croire de vous auoir obligee, ny de le pouuoir iamais faire, puis que ce que i'ay fait iusques icy, ne m'a pas encores satisfait. Et quãd vous me dites que vous m'auez de l'obligation, ie vois bien que vous ne cognoissiez la grandeur de l'Amour de Tircis, autremẽt vous ne penseriez pas, que si peu de chose fust capable de payer le tribut d'vn si grand deuoir. Croyez, belle Cleon, que la faueur que vous m'auez faite d'auoir eu agreables les seruices que vous dites que ie vous ay rendus, me charge d'vn si grãd faix, que mille vies, & mille semblables occasions ne sçauroient m'en descharger. Le Ciel qui ne m'a fait naistre que pour vous, m'accuseroit de mescognoissance, si ie ne viuois à vous, & si i'auois quelque dessein d'employer vn seul moment de ceste vie, ailleurs qu'à vostre seruice. Il vouloit continuer lors que la Bergere atteinte

de

de trop de mal l'interrompit. Ceſſe, amy, & me laiſſe parler, afin que le peu de vie qui me reſte, ſoit employé à t'aſſeurer que tu ne ſçaurois eſtre aimé d'auantage que tu l'es de moy, qui me ſentāt preſſee de partir, te dis l'eternel adieu: & te ſupplie de trois choſes, d'aimer touſiours ta Cleō, de me faire enterrer pres des os de ma mere, & d'ordonner que quand tu payeras le deuoir de l'humanité, ton corps ſoit mis aupres du mië, à fin que ie meure auec ce cōtentement, que ne t'ayant peu eſtre vnie en la vie, ie le ſois pour le moins en la mort. Il luy reſpondit: Les Dieux ſeroient iniuſtes, ſi ayans donné commencemēt à vne ſi belle amitié que la noſtre, ils la ſeparoient ſi promptement. I'eſpere qu'ils vous conſerueront, ou que pour le moins ils me prendront auant que vous, s'ils ont quelque compaſſion d'vn affligé: mais s'ils ne veulent, ie les requiers ſeulemēt de me donner aſſez de vie pour ſatisfaire aux cōmādemēts que vous me faites, & puis me permettre de vous ſuiure: que s'ils ne tranchēt ma fuſee, & que la main me demeure libre, ſoyez certaine, ô ma belle Maiſtreſſe, que vous ne ſerez pas lōguemēt ſans moy. Amy, luy reſpondit-elle, ie t'ordonne outre cela de viure autant que les Dieux le voudront: car en la longueur de ta vie, ils ſe monſtreront enuers nous tres pitoyables, puis que par ce moyen, cepēdant que ie raconteray aux champs Eliſiens noſtre parfaicte amitié, tu la publieras aux viuans: & ainſi les morts, & les hommes honoreront noſtre memoire: Mais, amy, ie ſens que le mal me contraint de te laiſſer: Adieu, le plus aymable & le plus aimé d'entre les hommes. A ces derniers mots elle mourut, demeurāt la teſte appuyee ſur le ſein de ſon Berger. De redire ici le deſplaiſir qu'il en eut, & les regrets qu'il en fit, ce ne ſeroit que remettre le fer, plus auāt en la playe: outre que ſes bleſ-

ſeures

seures sont encores si ouuertes que chacun en les voyant, pourra iuger quels ont esté les coups. O mort! s'escria Tircis, qui m'as desrobé le meilleur de moy, ou rends-moy ce que tu m'as osté, ou emporte le reste. Et lors pour donner lieu aux larmes, & aux sanglots, que ce ressouuenir luy arrachoit du cœur, il se teust pour quelque téps, quand Siluandre luy representa qu'il deuoit s'y resoudre, puis qu'il n'y auoit point de remede, & qu'aux choses aduenuës, & qui ne pouuoient plus estre, les plaintes n'estoient que tesmoignages de foiblesse. Tant s'en faut, dit Tircis, c'est en quoy ie trouue plus d'occasion de plainte: car s'il y auoit quelque remede de plaindre ne seroit pas d'homme aduisé, ny de courage: mais il doit bien estre permis de plaindre ce à quoy on ne peut trouuer aucun autre allegement. Lors Laonice reprenant la parole, continua de ceste sorte: En fin ceste heureuse Bergere estant morte, & Tircis luy ayant rendu les derniers offices d'amitié, il ordóna qu'elle fut enterrée aupres de sa mere: mais la nonchalance de ceux à qui il donna ceste charge fust telle, qu'ils la mirent ailleurs: car quant à luy, il estoit tellemét affligé, qu'il ne bougeoit de dessus vn lit, sans que rien luy conseruast la vie, que le commandement qu'elle luy en auoit fait. Quelques iours apres s'enquerant de ceux qui le venoient veoir, en quel lieu ce corps tant aimé auoit esté mis, il sceut qu'il n'estoit point auec celuy de la mere: dont il receut tant de desplaisir, que conuenant d'vne grande somme auec ceux qui auoient accoustumé de les enterrer, ils luy promirent de l'oster de là où il estoit, & le remettre auec sa mere. Et de fait ils s'y en allerent, & ayans descouuert la terre, ils le prindrent entre trois ou quatre qu'ils estoient: mais l'ayant porté quelques pas, l'infection en estoit si grande, qu'ils furent contraints de le

laisser à my chemin, resolus de mourir plustost que de le porter plus outre, dont Tircis aduerty, apres leur auoir fait de plus grandes offres encores; & voyant qu'ils n'y vouloient point entendre: Et quoy, dit-il tout haut, as-tu donc esperé que l'affectió du gain peust d'auantage en eux, que la tienne en toy? Ah! Tircis, c'est trop offenser la grandeur de ton amitié. Il dit, & cóme transporté s'en courut sur le lieu où estoit le corps, & quoy qu'il eust demeuré trois iours enterré, & que la puãteur en fust extreme, si le prit-il entre ses bras, & l'emporta iusques en la tombe de la mere, qui auoit desia esté ouuerte. Et apres vn si bel acte, & vn si grand tesmoignage de son affection se retirant hors de la ville, il demeura quarante nuicts separé de chacun. Or toutes ces choses me furent incogneuës: car vne de mes tantes ayant esté malade d'vn semblable mal, presque en mesme temps, nous n'auions point de frequentation auec personne, & le iour mesme qu'il reuint, i'estois aussi reuenuë, & ayant seulement entendu la mort de Cleon, ie m'en allay chez luy pour en sçauoir les particularitez: mais arriuant à la porte de sa chambre, ie mis l'œil à l'ouuerture de la serrure, parce qu'en m'approchant, il me sembla de l'auoir ouy souspirer, & ie n'estois point trompee: car ie le veis sur le lict, les yeux tournez contre le Ciel, les mains ioinctes, & le visage tout couuert de larmes. Si ie fus estonnee gentil Berger, iugez-le: car ie ne pensois point qu'il l'aimast, & venois en partie pour me resiouyr auec luy. Enfin apres l'auoir consideré quelque temps, & auec vn souspir qu'il sembloit luy mespartir l'estomach, ie luy ouys proferer telles paroles.

STAN

X

STANCES
Sur la mort de Cleon.

POurquoy cacher nos pleurs? il n'est plus tẽps de feindre
Vn Amour que sa mort descouure par mon dueil,
Qui cesse d'esperer, il doit cesser de craindre,
Et l'espoir de ma vie est dedans le cercueil.

Elle viuoit en moy, ie viuois tout en elle,
Nos esprits l'vn à l'autre estraints de mille nœuds
S'vnissoient tellement, qu'en leur Amour fidelle,
Tous les deux n'estoient qu'vn, & chacun estoit deux.

Mais sur le poinct qu'Amour d'vn fõdemẽt plus ferme
Asseuroit mes plaisirs, i'ay veu tout renuerser:
C'est d'autant que mon heur auoit touché le terme,
Qu'il est permis d'atteindre, & non d'outre-passer.

Ce fut dedans Paris, que les belles pensees,
Qu'Amour esprit en moy, finirent par la mort,
Au mesme temps qu'on vid les Gaules oppressees,
Aux efforts estrangers opposer leur effort.

Et falloit-il aussi que tombe moins celebre
Que Paris, enfermast ce que i'ay peu cherir,
Ou que mon mal aduint en saison moins funebre,
Que quand toute l'Europe estoit preste à perir.

Mais ie me trompe, ô Dieux! ma Cleon n'est point morte,
Son cœur pour viure en moy, ne viuoit plus en soy:
Le corps seul en est mort, & de contraire sorte,
Mon esprit meurt en elle, & le sien vit en moy.

Dieux! quelle deuins-ie, quand ie l'ouys parler ainsi? mon estonnement fut tel, que sans y penser, estant appuyee cõtre la porte, ie l'entr'ouuris presque à moitié à quoy il tourna la teste, & me voyant n'en fit autre semblant, sinon que me tendant la main, il me pria de m'asseoir sur le lict prés de luy, & lors sans s'essuyer les yeux, car aussi biẽ y eust-il fallu tousiours le mouchoir

il me parla de ceste sorte: Et bien Laonice, la pauure Cleõ est morte, & nous sommes demeurez pour plaindre ce rauissement. Et parce que la peine où i'estois ne me laissoit la force de pouuoir luy respondre, il continua: Ie sçay bien Bergere que me voyant en cest estat pour Cleon, vous demeurez estonnée, que la feinte amitié que ie luy ay portée, me puisse donner de si grands ressentimẽs. Mais helas! sortez d'erreur, ie vous supplie; aussi bien me sembleroit-il commettre vne trop grande faute contre Amour, si sans occasion ie continuois la feinte que mon affectiõ m'a iusques icy commandée. Sçachez donc, Laonice, que i'ay aimé Cleon, & que toute autre recherche n'a esté que pour couuerture de celle-cy: par ainsi, si vous m'auez eu de l'amitié, pour Dieu Laonice, plaignez-moy en ce desastre, qui a d'vn mesme coup mis tous mes espoirs dans son cercueil. Et si vous estes en quelque sorte offensé, pardonnez à Tircis l'erreur qu'il a faict enuers vous, pour ne faillir en ce qu'il deuoit à Cleon. A ces paroles transportee de colere ie partis si hors de moy, qu'à peine peux-ie retrouuer mon logis, d'où ie ne sortis de long-temps: mais apres auoir contrarié mille fois à l'Amour, si fallut-il si sousmettre, & aduouër que le despit est vne folle deffense, quand il luy plaist. Par ainsi me voilà autant à Tircis, que ie l'auois iamais esté: i'excuse en moy-mesme les trahisons qu'il m'auoit faictes, & luy pardonne les torts, & les faintes, auec lesquelles il m'auoit offensée, les nommant pour leur pardonner, non pas faintes, ny trahisons, mais violences d'Amour: Et ie fus autant plus aisément portee à ce pardon, qu'Amour, qui se disoit complice de sa faute, m'alloit flattant d'vn certain espoir de succeder à la place de Cleon. Lors que i'estois en ceste pensee, ne voilà pas vne de mes sœurs, qui me vint
aduertir

aduertir que Tircis s'estoit perdu, en sorte qu'on ne le voyoit plus, & que personne ne sçauoit où il estoit. Ceste recharge de douleur me surprit si fort, que tout ce que ie peux, fut de luy dire, que ceste tristesse estant passee, il reuiendroit comme il s'en estoit allé : mais deslors ie fis dessein de le suiure, & afin de n'estre empeschee de personne, ie partis si secrettement sur le commencement de la nuict, qu'auant le iour ie me trouuay fort esloignee: si ie fus estonnee au commencement, me voyant seule dans ces obscuritez, le Ciel le sçait, à qui mes plaintes estoient addressees : mais Amour qui m'accompagnoit secrettement, me donna assez de courage pour paracheuer mon dessein. Ainsi donc ie poursuiuy mon voyage, suiuant sans plus la route que mes pas rencontroient: car ie ne sçauois où Tircis alloit, ny moy aussi. De sorte que ie fus vagabonde plus de quatre mois, sans en auoir nouuelle. Enfin passant le Mont-d'or, ie rencontray ceste Bergere (dit-elle, monstrant Madonthe) & auec elle ce Berger nommé Tersandre, assis à l'ombre d'vn rocher attendant que la chaleur du midy s'abbatist : & parce que ma coustume estoit de demander des nouuelles de Tircis à tous ceux que ie rencontrois, ie m'addressay, où ie les veis, & sceus que mon Berger, aux marques qu'ils m'en donnerent, estoit en ces deserts, & qu'il alloit tousiours regrettant Cleon. Alors ie leur racontay ce que ie viens de vous dire, & les adiuray de m'en dire les plus asseurees nouuelles qu'ils pourroient. A quoy Madonthe esmeuë de pitié me respondit auec tant de douceur, que ie la iugeay attainte de mesme mal que le mien, & mon opinion ne fust mauuaise : car ie sceus depuis d'elle, la longue histoire de ses ennuis, par laquelle ie cogneus qu'Amour blessé aussi bien dans les Cours que dans nos bois

parce que nos fortunes auoient quelque sympathie entre elles, elle me pria de vouloir demeurer, & paracheuer nos voyages ensemble, puisque toutes deux faisions vne mesme queste. Moy qui me veis seule, ie receu les bras ouuerts ceste commodité, & despuis nous ne nous sommes point esloignees. Mais que sert ce discours à mon propos, puis que ie ne veux seulement que raconter ce qui est de Tircis, & de moy? Gentil Berger, ce me sera assez de vous dire, qu'apres auoir demeuré plus de trois mois en ce pays-là, enfin nous sceusmes qu'il estoit venu icy, où nous n'arriuasmes si tost que ie le rencontray, & tant à l'impourueu pour luy, qu'il en demeura surpris: pour le commencement il me receut auec vn assez bon visage: mais en fin sçachant l'occasion de mon voyage, il me declara tout au long l'affection extreme qu'il auoit portee à Cleon, & combien il estoit hors de son pouuoir de m'aimer. Amour, s'il y a quelque Iustice en toy, ie te demande, & non à cet ingrat, quelque recognoissance de tant de trauaux passez:

Ainsi paracheua Laonice, & monstrant qu'elle n'auoit rien d'auantage à dire, en s'essuyant les yeux elle les tourna pitoyablement contre Siluandre, comme luy demandant faueur en la iustice de sa cause. Lors Tircis parla de ceste sorte.

Sage Bergere, quoy que l'histoire de mes mal-heurs soit telle que ceste Bergere vient de vous raconter, si est-ce que celle de mes douleurs est bien plus pitoyable, de laquelle toutesfois ie ne vous veux point entretenir d'auantage de crainte de vous ennuyer, & ceste compagnie: seulement i'adiousteray à ce qu'elle vient de dire que ne pouuant supporter ses plaintes ordinaires d'vn commun consentement nous allasmes à l'Oracle, pour sçauoir ce qu'il ordonneroit de nous, &

nous eusmes vne telle responce par la bouche d'Argontine.

ORACLE.

SVr les bords où Lignon paisiblement serpente,
Amans, vous trouuerez vn curieux Berger,
Qui premier s'enquerra du mal qui vous tourmente,
Croyez-le: Car le Ciel l'eslit pour vous iuger.

Et quoy qu'il y ayt desia long-temps que nous sommes icy, si est-ce que vous estes le premier qui nous auez demandé l'estat de nostre fortune: C'est pourquoy nous nous iettons entre vos bras, & vous requerons d'ordonner ce que nous auons à faire: & afin que rien ne se fist que par la volonté du Dieu, la vieille qui nous rendist cet Oracle, nous dit, que vous ayant rencontré, nous eussions à ieter au sort qui seroit celuy qui maintiendroit la cause de l'vn, & de l'autre, & que pour cet effet, tous ceux qui s'y rencontreroient, eussent à mettre vn gage entre vos mains dans vn chappeau. Le premier qui en sortiroit, seroit celuy qui parleroit pour Laonice, & le dernier de tous pour moy. A ce mot, il les pria tous de le vouloir: à quoy chacun ayant consenty, de fortune celuy de Hylas fut le premier, & celuy de Phillis le dernier. Dequoy Hylas se sousriant: Autresfois, dit-il, que i'estois seruiteur de Laonice, i'eusse mal-aisément voulu persuader à Tircis de l'aimer: mais à ceste heure que ie ne suis que pour Madonthe, ie veux bien obeyr à ce que le Dieu me commande. Berger respondit Leonide, vous deuez cognoistre par là, quelle est la prouidence de ceste diuinité, puisque pour esmouuoir quelqu'vn à changer d'affection, il en donne charge à l'inconstant Hylas, comme à celuy qui par l'vsage en doit bien sçauoir les moyens, & pour continuer vne fidelle

amitié il en donne la persuasion à vne Bergere constante en toutes ses actions, & que pour iuger de l'vn & de l'autre, il a esleu vne personne qui ne peut-estre partiale : car Siluandre n'est constant ny inconstant, puis qu'il n'a iamais rien aimé. Alors Siluandre prenant la parole : Puis donc que vous voulez, ô Tircis, & vous Laonice, que ie sois iuge de vos differents, iurez entre mes mains tous deux, que vous l'obseruerez inuiolablement ; autrement ce ne serois qu'irriter d'aduantage les Dieux, & prendre de la peine en vain. Ce qu'ils firent, & lors Hylas commença de cette sorte :

HARANGVE DE HYLAS pour Laonice.

SI i'auois à soustenir la cause de Laonice deuant quelque personne desnaturee, ie craindrois peut-estre que le defaut de ma capacité n'amoindrist en quelque sorte la Iustice qui est en elle : Mais puisque c'est deuant vous, gentil Berger qui auez vn cœur d'hôme, (ie veux dire, qui sçauez quels sont les debuoirs d'vn homme bien né) non seulement ie ne me deffie point d'vn fauorable iugement : mais tiens pour certain, que si vous estiez en la place de Tircis, vou auriez hôte que telle erreur vous peust estre reprochée. Ie ne m'arresteray donc point à chercher plusieurs raisons sur ce suiet, qui de luy mesme est si clair, que toute autre lumiere ne luy peut seruir que d'ombrage, & diray seulement, que le nom qu'il porte d'hôme, l'oblige au contraire de ce qu'il a fait, & que les loix, & ordonnances du ciel, & de la nature, luy commandét de ne point disputer d'aduantage en ceste cause. Les deuoirs de la courtoisie ne luy ordonnent-ils de rendre les bien-faits receus ? Le Ciel ne commande-t'il pas

pas, qu'à tous seruices quelque loyer soit rendu ? & la nature ne le contraint-elle d'aimer vne belle femme qui l'aime ? & d'abhorrer plustost que de cherir vne personne morte? Mais cestuy-cy tout au rebours, aux faueurs receuës de Laonice rend des discourtoisies, & au lieu des seruices qu'il aduouë luy mesme qu'elle luy a fait, luy seruant si longuement de couuerture en l'amitié de Cleon, il la paye d'ingratitude, & pour l'affectiõ qu'elle luy a portee dés le berceau, il ne luy fait paroistre que du mespris. Si es-tu bien homme, Tircis, si monstres-tu de cognoistre les Dieux, & si me semble-t'il biẽ que ceste Bergere est telle, que si ce n'estoit que son influence la sousmet à ce mal-heur, elle est plus propre à faire ressentir, que de ressentir elle mesme les outrages dont elle se plaint. Que si tu es homme, ne sçais-tu pas que c'est le propre de l'hõme d'aimer les viuans, & non pas les morts? que si tu cognois les Dieux, ne sçais-tu pas qu'ils punissent ceux qui contreuiennent à leurs ordonnances? & que

Amour iamais l'aimer à l'aimé ne pardonne?

Que si tu aduouës que dés le berceau elle t'a seruy & aimé: Dieux ! seroit-il possible qu'vne si longue affection, & vn si agreable seruice deust en fin estre payé du mespris?

Mais soit ainsi, que ceste affectiõ, & ce seruice estans volontaires en Laonice, & non pas recherchez de Tircis, puissẽt peu meriter enuers vne ame ingrate; encores ne puis-ie croire que vous m'ordõniez, ô iuste Sylvandre, qu'vn trompeur doiue faire satisfaction à celuy qu'il a deceu, & que par ainsi Tircis, qui par ses dissimulations a si long temps trompé ceste belle Bergere, ne soit obligé à reparer ceste iniure enuers elle, auec autant de veritables affections, qu'il luy en a fait receuoir de mensongeres & de fausses, que si chacun

doit aimer son semblable, n'ordónerez vous pas, nostre Iuge, que Tircis aime vne personne viuante, & nó pas vne morte, & mette son amitié en ce qui peut aimer, & non point entre les cendres froides d'vn cercueil? Mais, Tircis, dy moy, quel peut estre ton dessein, apres que tu auras noyé d'vn fleuue de larmes les tristes reliques de la pauure Cleon ? crois-tu de la pouuoir resusciter par tes souspirs & par tes pleurs? Helas ! ce n'est qu'vne fois que l'on paye Charon, on n'entre iamais qu'vne fois dans sa nacelle, on a beau le r'appeller de là, il est sourd à tels cris, & ne reçoit iamais les personnes qui viennent de ce bord. C'est impieté, Tircis, que d'aller tourmentant le repos de ceux que les Dieux appellent : L'amitié est ordonnee pour les viuans, & le cercueil pour ceux qui sont morts: ne vueille confondre de telle sorte leurs ordonnances, qu'à vne Cleon morte tu donnes vne affection viuante, & à vne Laonice viue, le cercueil. Et en cela ne t'arme point du nom de constance: car elle n'y a nul interest? trouuerois-tu à propos qu'vne personne allast nuë, parce qu'elle auroit gasté ses premiers habits ? Croy moy, qu'il est aussi digne de risee de t'ouyr dire, que parce que Cleon est paracheuee, tu ne veux plus rien aimer. Rentre, rentre en toy-mesme, recognois ton erreur, iette toy aux pieds de cette belle, aduouë luy ta faute, & tu euiteras par ainsi la contrainte, à quoy nostre iuste Iuge par sa sentence te sousmettra? Hylas acheua de cette sorte, auec beaucoup de contentement de chacun, sinon de Tircis, de qui les larmes donnoient cognoissance de sa douleur, lors que Phillis apres auoir receu le commandement de Syluandre, leuant les yeux au Ciel respondit ainsi à Hylas:

RESPON

RESPONSE DE PHILLIS POVR TIRCIS.

O Belle Cleon ! qui entends du Ciel l'iniure que l'on propose de te faire, inspire moy de ta diuinité : car telle te veux-je estimer si les vertus ont iamais peu rendre diuine vne personne humaine: & fais en sorte, que mon ignorance n'affoiblisse les raisons que Tircis a de n'aymer iamais que tes perfections. Et vous, sage Berger, qui sçauez mieux ce que ie deurois dire pour sa deffense, que ie ne sçaurois le conceuoir, satisfaites aux deffauts qui seront en moy, par l'abondance des raisons qui sont en ma cause : & pour commencer. Ie diray, Hylas, que toutes les raisons que tu allegues pour preuue qu'estant aymé on doit aymer, quoy qu'elles soient fausses, te sont toutesfois accordées pour bonnes : mais pourquoy veux-tu conclurre par là, que Tircis doit trahir l'amitié de Cleon, pour en commencer vne nouuelle auec Laonice ? Tu demandes des choses impossibles, & contrariantes : impossibles, d'autant que nul n'est obligé à plus qu'il ne peut, & comment veux-tu que mon Berger aime, s'il n'a point de volonté? Tu ris, Hylas, quãd tu m'oys dire qu'il n'en a point. Il est vray, interrompit Hylas: car qu'auroit-il fait de la sienne? Celuy, respondit Phillis, qui aime, donne son ame mesme à la personne aimee, & la volonté n'en est qu'vne puissance. Mais, repliqua Hylas, ceste Cleon à qui vous voulez qu'il l'ait remise, estant morte n'a plus rien de personne, & ainsi Tircis doit auoir repris ce qui estoit à soy. Ah ! Hylas, Hylas, respondit Phillis, tu parles bien en nouice d'Amour : car les donations qui sont faites par son authorité, sont à iamais irreuocables. Et que seroit donc deuenuë, adiousta Hylas, ceste volonté depuis la mort de Cleon ? Ceste petite perte,

reprit

reprit Phillis, a suiui l'extreme qu'il a faite en la perdant, que si le plaisir est l'obiet de la volõté, puis qu'il ne peut plus auoir de plaisir qu'a-t'il affaire de volonté? & ainsi elle a suiuy Cleon, que si Cleon n'est plus, ny aussi sa volonté: car il n'en a iamais eu que pour elle: mais si Cleon est encore en quelque lieu, comme nos Druides nous enseignent, ceste volonté est entre ses mains si contente en tel lieu, que si elle mesme la vouloit chasser, elle ne tourneroit pas vers Tircis, comme sçachant bien qu'elle y seroit inutilemẽt: mais iroit dans le cercueil reposer auec ses os bien-aimez: & cela estant, pourquoy accuses-tu d'ingratitude le fidele Tircis, s'il n'est pas en son pouuoir d'aimer ailleurs? Et voila comment tu demandes non seulement vne chose impossible, mais contraire à soy-mesme: car si chacun doit aimer ce qu'il aime, pourquoy veux-tu qu'il n'aime pas Cleon, qui n'a iamais manqué enuers luy d'amitié? & quant à la recompense que tu demandes pour les seruices & pour les lettres que Laonice portoit de l'vn à l'autre, qu'elle se ressouuienne du contentement qu'elle y receuoit, & combien durant ceste tromperie elle a passé de iours heureux, qu'autrement elle eust trainé miserablement, qu'elle balance ses seruices auec ce payement, & ie m'asseure qu'elle se trouuera leur redeuable. Tu dis Hylas, que Tircis l'a trompee: ce n'a point esté trõperie, mais iuste chastiment d'Amour, qui a fait retomber les coups sur elle mesme, puis que son intention n'estoit pas de seruir, mais de deceuoir la prudente Cleon: que si elle a à se plaindre de quelque chose, c'est que de deux trompeuses elle a esté la moins fine. Voila, Syluandre, comme briefuement il m'a semblé de respondre aux fausses raisons de ce Berger, & ne me reste plus que de faire aduoüer à Laonice, qu'elle a tort de poursuiure

vne telle iniustice. Ce que ie feray aisément, s'il luy plaist de me respondre. Belle Bergere, dites moy, aimez vous bien Tircis? Bergere, dit-elle, toute personne qui me cognoistra, n'en doutera iamais. Et s'il estoit contraint, repliqua Phillis, de s'esloigner pour long temps, & que quelqu'autre vint cepédant à vous rechercher, changeriez-vous ceste amitié? Nullement, dit-elle: car i'aurois tousiours esperance qu'il reuiendroit. Et adiousta Phillis, si vous sçauiez qu'il ne deust iamais reuenir, laisseriez vous de l'aimer? Non certes, respondit-elle. O belle Laonice, continua Phillis, ne trouuez donc estrange que Tircis, qui sçait que sa Cleon pour ses merites est esleuée au Ciel, qui sçait que de là haut elle void toutes ses actions, & qu'elle se resiouyt de sa fidelité, ne vueille changer l'affection qu'il luy a portée, ny permettre que ceste distance des lieux separe leurs affections, puis que toutes les incommoditez de la vie ne l'ont iamais peu faire. Ne pensez pas, comme Hylas dit, que iamais nul ne repasse deçà le fleuue d'Acheron: plusieurs qui ont esté aimez des Dieux, sont allez & reuenus, & qui le sçauroit estre d'auantage que la belle Cleon, de qui la naissance a esté veuë par la destinee d'vn œil si doux & fauorable, qu'elle n'a iamais rien aimé, dont elle n'ait obtenu l'Amour? O Laonice! s'il estoit permis à vos yeux de voir la diuinité, vous verriez ceste Cleon, qui sans doute est à ceste heure en ce lieu, pour deffendre sa cause, qui est à mon aureille pour me dire les mesmes paroles qu'il faut que ie profere, & lors vous iugerez que Hylas a eu tort de dire, que Tircis n'aime qu'vne froide cendre. Il me semble de la voir là au milieu de nous, reuestuë d'immortalité au lieu d'vn corps fragile, & sujet à tous accidents, qui reproche à Hylas les blasphemes dont il a vsé contre elle. Et que respondrois tu, Hy-

las, si l'heureuse Cleon te disoit : Tu veux, inconstant, noircir mon Tircis de ta mesme infidelite: si autrefois il m'a aimee, crois-tu que çait esté mon corps? si tu me dis qu'ouy, ie respondray qu'il ne doit estre condamné (puis que nul Amant ne doit iamais se retirer d'vne Amour commencee) d'aimer les cendres que ie luy ay laissees dans mon cercueil, autant qu'elles dureront. Que s'il aduouë d'auoir aimé mon esprit, qui est ma principale partie, & pourquoy, inconstant, changera-t'il ceste volonté, à ceste heure qu'elle est plus parfaicte qu'elle n'a iamais esté ? Autrefois (ainsi le veut la misere des viuans) ie pouuois estre ialouse, ie pouuois estre importune, il me falloit seruir, i'estois veuë de plusieurs comme de luy: mais à ceste heure affranchie de toute imperfection ie ne suis plus capable de luy rapporter ces desplaisirs. Et toy, Hylas, tu veux auec tes sacrilegues inuentions, diuertir de moy celuy en qui seule ie vis en terre, & par vne cruauté plus barbare, qu'inoüye, essayes de me redonner vne autre fois la mort. Sage Syluandre, les paroles que ie viens de proferer sonnent si viuement à mes aureilles, que ie ne puis croire que vous ne les ayez oüyes & ressenties iusques au cœur: cela est cause que pour laisser parler ceste diuinité en vostre ame, ie me tairay apres vous auoir dit seulement, qu'Amour est si iuste, que vous en deuez craindre en vous mesmes les supplices, si la pieté de Laonice plustost que la raison de Cleon, vous esmeuuent & vous emportent.

Et Syluandre apres auoir consideré en soy mesme les raisons des vns & des autres, il prononça vne telle sentence:

IVGEMENT DE SYLVANDRE.

DEs causes debatuës deuant nous, le point principal est de sçauoir, si Amour peut mourir par la mort de la chose

chose aimee: sur quoy nous disons qu'vne Amour perissable n'est pas vray Amour : car il doit suiure le suiet qui luy a donné naissance: C'est pourquoy ceux qui ont aymé le corps seulement, doiuent enclorre toutes les amours du corps dans le mesme tombeau où il s'enserre : mais ceux qui outre cela ont aimé l'esprit, doiuent auec leur Amour voler apres cet esprit aimé iusques au plus haut Ciel, sans que la distance les puisse separer. Doncques toutes ces choses bien cõsiderees, nous ordonnons que Tircis aime tousiours sa Cleon, & que de deux Amours qui peuuent estre en nous, l'vne suiue le corps de Cleon au tõbeau, & l'autre l'esprit dans les Cieux. Et par ainsi, il soit d'ores en là deffendu aux recherches de Laonice, de tourmenter d'auantage le repos de Cleon : car telle est la volonté du Dieu qui parle en moy.

Ayant dit ainsi, il fit vne grande reuerence à Leonide, & au reste de la troupe, & s'en alla sans autre compagnie que celle de Phillis, qui ne voulut s'y arrester, pour n'ouyr les regrets de ceste Bergere, & parce qu'il estoit tard, Leonide se retira dans le hameau de Diane pour ceste nuict, & les Bergers & Bergeres, ainsi qu'ils auoient accoustumé, sinon Laonice, qui infiniment offensee de Syluandre & Phillis, iura de ne partir de ceste contree, qu'elle ne leur eust r'apporté vn deplaisir remarquable. Il sembla que la fortune la conduisit ainsi qu'elle eust sceu desirer : car aiant laisse la compagnie, & s'estant mise dans le plus espais du bois pour se plaindre en toute liberté, en fin son bon demon luy remit deuant les yeux le mespris insupportable de Tircis, & luy fit vne telle honte de sa faute, que mille fois elle iura de le haïr & à son occasiõ Syluãdre & Phillis. Il aduint cependãt, que Lycidas, qui depuis quelques iours cõmençoit d'estre mal satisfait de Phillis, à cause de quelque froideur, qu'il luy sébloit de recognoistre en elle, aperceut Syluãdre

qui la venoit entretenant: & il estoit vray, que la Bergere vsoit de plus de froideur enuers luy, ou plustost de nonchalance, qu'elle ne faisoit pas auant la frequẽtation de Diane, parce que ceste nouuelle amitié, & le plaisir qu'Astree, Diane, & elle prenoient ensemble, l'occupoit de sorte, qu'elle ne se soucioit plus de ces petites mignardises, dont l'affection de Lycidas estoit nourrie, & luy qui sçauoit fort bien qu'vne Amour ne se peut bastir, que de la ruine d'vne precedẽte, eut opinion que ce qui la rendoit plus nonchalante enuers luy, estoit quelque nouuelle amitié, qui la diuertissoit: & ne pouuant encores recognoistre qui en estoit le subiet, il s'alloit tout seul rongeant par ses pensées, & se retiroit dans les lieux les plus cachez, afin de se plaindre auec plus de franchise: & par mal-heur lors qu'il s'ẽ vouloit retourner, il vid, cõme ie vous ay dit, Syluãdre & Phillis de loing: veuë qui ne luy r'apporta pas peu de soupçõ: car sçachant le merite du Berger & de la Bergere, il creut aisémẽt que Syluandre n'ayant iamais riẽ aimé, s'estoit donné à elle, & qu'elle, suiuant l'humeur de celles de son sexe, eust assez volontiers receu ceste donation. Toutes ces considerations luy donnerent beaucoup de soupçon: mais plus encore quand passant pres de luy, sans le voir, il ouyt, où il luy sembla d'ouyr des paroles d'Amour, & cela pouuoit bien estre, à cause de la sentence que Syluandre venoit de donner: Mais pour le faire sortir du tout de patiẽce, il aduint que les ayant laissé passer, il sortit du lieu où il estoit, & pour ne les suiure, prit le chemin d'où ils venoient, & la fortune voulut qu'il s'alla rasseoir aupres du lieu où estoit Laonice, sãs la voir, où apres auoir quelque temps resué à son desplaisir, il s'escria assez haut: ô Amour! est-il possible que tu souffres vne si grande iniustice sans la punir? & qu'en ton

regne

regne les outrages & les seruices soient égalemẽt recõpensez : en fin les yeux tendus au Ciel, & les bras croisez se laissant aller à la réuerse, il reprit ainsi: Pour la fin il te plaist, Amour, que ie rende tesmoignage qu'il n'y a point de constance en nulle femme, & que Phillis pour estre de ce sexe, quoy que rẽplie de toute autre perfectiõ, est suiette aux mesmes loix de ceste inconstance naturelle. Ie dis ceste Phillis, de qui l'amitié m'a esté autrefois plus asseurée que ma volonté mesme. Mais quoy, ô ma Bergere, ne suis-ie pas ce mesme Lycidas, de qui vous auez monstré de cherir si fort l'affection? ce que vous auez autrefois iugé de recommandable en moy, est-il tellement changé, que vous trouuiez plus agreable vn Siluãdre incogneu, vn vagabõd, vn homme que toute terre mesprise, & ne daigne aduouër pour sien? Laonice qui escoutoit ce Berger, oyãt nõmer Phillis, & Siluãdre, desireuse d'en sçauoir d'auãtage, cõmença de luy prester l'oreille à bon escient, & si à propos pour elle, qu'elle apprit auant que de partir de là, tout ce qu'elle eust peu desirer des plus secrettes pensees de Phillis : & delà prenant occasion de luy desplaire ou à Siluandre, elle resolut de mettre ce Berger encor plus auant en ceste opinion, s'asseurant que si elle aimoit Lycidas, elle le rẽdroit jaloux, & si c'estoit Siluãdre, elle en diuulgueroit l'Amour de telle sorte, que chacun le sçauroit. Et ainsi lors que ce Berger fut party (car son mal ne luy permettoit de demeurer longuement en vn mesme lieu) elle sortit aussi de ce lieu, & se mettant apres luy, l'attaignit assez pres de là, parlãt auec Corilas, qu'il auoit rencontré en chemin, & feignant de leur demander des nouuelles du Berger desolé, ils luy respondirent qu'ils ne le cognoissoient point. C'est, leur dit-elle, vn Berger qui va plaignant vne Bergere morte, &

que l'ő m'a dit auoir demeuré presque toute l'apres-dinee en la cópagnie de la belle Bergere Phillis & de son seruiteur : & qui est celuy-là? respondit incontinent Lycidas?Ie ne sçay pas,continua la Bergere, si ie sçauray bien dire son nom,il me semble qu'il s'appelle Silandre ou Siluandre , vn Berger de moyenne taille , le visage vn peu long, & d'assez agreable humeur , quand il luy plaist. Et qui vous a dit, repliqua Lycidas,qu'il estoit son seruiteur?Les actions de l'vn & de l'autre,luy respódit-elle:car i'ay passé autresfois par de semblables détroits , & ie me souuiens encor de quel pied on y marche : mais dites moy , si vous sçauez quelque nouuelle de celuy que ie cherche:car il se fait nuict,& ie ne sçay où le trouuer. Lycidas ne luy peut respondre tant il se trouua surpris,mais Corilas luy dit,qu'elle suiuist ce sentier, & qu'aussi tost qu'elle seroit sortie de ce bois, elle verroit vn grand pré,où sans doute elle en apprendroit des nouuelles: car c'estoit là où tous les soirs chacun s'assembloit auant que de se retirer,&que de peur qu'elle ne s'esgarast il luy feroit compagnie,si elle l'auoit agreable. Elle qui estoit bien aise de dissimuler encores d'auãtage(faignãt de ne sçauoir pas le chemin)receut auec beaucoup de courtoisie l'offre qu'il luy auoit faite,& donnãt le bon soir à Licidas , prit le chemin qui luy auoit esté monstré,le laissant si hors de soy, qu'il demeura fort longuement immobile au mesme lieu:en fin reuenant cóme d'vn long euanouyssement, il s'alloit redisant les mesmes paroles de la Bergere , ausquelles il luy estoit impossible de n'adiouster beaucoup de foy, ne la pouuãt soupçonner de méterie. Il seroit trop lőg de redire icy les regrets qu'il fit,& les outrages qu'il dit à la fidelle Phillis, tant y a que de toute la nuict,il ne fit qu'aller tournoyant dãs le plus retiré

retiré du bois,où sur le matin trauaillé d'ennuy, & du trop long marcher,il fut cõtraint de se coucher sous quelques arbres, où tout moite de pleurs, en fin son extreme déplaisir le contraignit de s'endormir.



LE HVICTIESME LIVRE
DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.

SOudain que le iour parut, Diane,Astrée & Phillis se trouuerent ensemble, afin d'estre au leuer de Leonide, qui ne pouuãt assez estimer leur hõnesteté, & courtoisie,s'estoit habillee dés que la premiere clarté auoit donné dans sa chãbre,pour ne perdre vn seul momẽt du tẽps qu'elle pourroit demeurer auec elles,de sorte que ces Bergeres furent estonnees de la voir si diligẽte,lors qu'elles ouurirent la porte,& toutes ensẽble se prenãs par la main sortirent du hameau pour cõmencer le mesme exercice du iour precedent.A peine auoient elles passé entierement les dernieres maisons qu'elles apperceurent Siluãdre,qui sous la faincte recherche de Diane, commençoit à ressentir vne Amour naissante & veritable : car picqué de ce nouueau soucy, de toute la nuict il n'auoit peu clorre l'œil,tant son penser luy estoit allé representant tous les discours, & toutes les actions qu'il auoit veuës de Diane,le iour auparauant, si bien que ne pouuant attendre la venuë de l'aurore dãs le lict, il l'auoit de-

uancée,& auoit desia esté long-temps pres de cét hameau, pour voir quand sa nouuelle Maistresse sortiroit,& aussi tost qu'il l'auoit apperceuë,s'en estoit venu à elle chantant ces vers:

STANCES DES DESIRS trop éleuez.

ESpoirs, Ixions en audace,
Du Ciel dédaignant la menace,
Vous aspirez plus qu'il ne faut:
Au Ciel comme Icares pretendre,
C'est bien pour tomber d'vn grand saut;
Mais ne laissez de l'entreprendre,

Ainsi que iadis Promethee
En sa poictrine bequetee
Ses tourmens immortalisa,
Ayant rauy le feu celeste
Il dit: au moins ce bien me reste,
D'auoir peu ce que nul n'osa.

Mon cœur sur vn roc de constance
Tout deuoré par ma souffrance,
Dira: les plus hautains esprits
N'ont osé desrober sa flame,
Et i'ay ceste gloire en mon ame
D'auoir plus que nul entrepris.

Echo pour l'Amour de Narcisse
Contant aux rochers son supplice,
Se consoloit en son esmoy,
Et leur disoit toute enflammee:
Si de luy ie ne suis l'aimée:
Nul autre ne l'aime que moy.

Phillis qui estoit d'vne humeur fort gaye,& qui se vouloit bien acquiter de l'essay à quoy elle auoit esté condamnee, se tournant vers Diane: ma Maistresse

lu y

luy dit-elle, fiez-vous à l'aduenir aux paroles de ce Berger. Hier il ne vous aimoit point, & à ceſte heure il meurt d'Amour: pour le moins, puis qu'il en vouloit tant dire, il deuoit commencer de meilleure heure à vous ſeruir, ou attendre encore quelque temps auant que de proferer telles paroles. Siluandre eſtoit ſi pres qu'il peut ouyr Phillis, qui le fit eſcrier de loing. O ma Maiſtreſſe bouchez vos oreilles aux mauuaiſes paroles de mõ ennemie. Et puis eſtãt arriué: Ah! mauuaiſe Phillis, luy dit-il, eſt-ce ainſi que de la ruine de mon contentemẽt, vous taſchez de baſtir le voſtre? Il eſt bon là, reſpondit Phillis, de parler de voſtre contentement, n'auez-vous point auec les autres encor ceſte perfection de la pluſpart des Bergers, qui par vanité ſe dient infiniment contents & fauoriſez de leur Maiſtreſſe, quoy qu'au cõtraire ils en ſoient mal traittez? Vous parlez de contentement? vous, Siluandre, vous auez la hardieſſe d'vſer de ces paroles, en la preſence meſme de Diane, & que direz-vous ailleurs, puis que vous auez l'outrecuidãce de parler ainſi deuant elle? Elle euſt continué, n'euſt eſté que le Berger apres auoir ſalué la Nymphe, & les Bergeres, l'interrompit ainſi: Vous voulez que ma Maiſtreſſe trouue mauuais que i'aye parlé du contentement que i'ay en la ſeruãt, & pourquoy ne voulez vous pas que ie le die, s'il eſt vray? Il eſt vray reſpondit Phillis, voyez quelle vanité? direz-vous pas encore qu'elle vous aime, & qu'elle ne peut viure ſans vous? Ie ne diray pas, repliqua le Berger, que cela ſoit: mais ie vous reſpõdray biẽ que ie voudrois qu'il fuſt ainſi: mais vous mõſtrez de trouuer ſi eſtrãge que ie die auoir du contẽtement au ſeruice que ie rends à ma Maiſtreſſe, que ie ſuis contraint de vous demander, ſi vous n'y en auez point. Pour le moins, dit elle, ſi i'y en ay, ie ne m'en

vante pas. C'est ingratitude, reprit le Berger, de receuoir du bien de quelqu'vn sans l'en remercier; & comment est-il possible d'aimer la mesme personne enuers qui on est ingrat? Par là, interrompit Leonide, ie iugerois que Phillis n'ayme point Diane. Il y a peu de personnes qui ne fissent ce mesme iugement, respondit Siluandre, & ie croy qu'elle mesme le pense ainsi. Si vous auiez de bonnes raisons, vous me le pourriez persuader, repliqua Phillis. S'il ne faut que des raisons pour le prouuer, dit Siluandre, ie n'en ay desia plus affaire: car quoy que ie preuue ou nie vne chose, cela ne la fait pas estre autre que ce qu'elle est: si bié que puis qu'il ne manque que des raisons pour prouuer vostre peu d'amitié, qu'ay-ie affaire de vous en cõuaincre? Tãt y a que pour faire que vous n'aimiés point Diane, il ne tient qu'à vous à le prouuer. Phillis demeura vn peu empeschee à respõdre, & Astree luy dit: Il séble, ma sœur, que vous approuuiez ce que dit ce Berger? Ie ne l'approuue pas, respondit-elle: mais ie suis bié empeschee à la reprouuer. Si cela est, adiousta Diane, vous ne m'aimez point: car puis que Siluandre a trouué les raisons que vous demãdiez, & ausquelles vous ne pouuez resister, il faut aduoüer que ce qu'il dit, est vray. A ce mot le Berger s'approcha de Diane, & luy dit: Belle & iuste Maistresse, est-il possible que ceste ennemie Bergere ait encore la hardiesse de ne me vouloir permettre de dire que le seruice que ie vous réds, me rapporte du cõtentemét, quãd ce ne seroit que pour la respõse que vous venez de faire tãt à mõ aduãtage? En disant, respõdit Astree, que Phillis ne l'aime point, elle ne dit pas pour cela que vous l'aimiez, ou qu'elle vous aime. Si i'oyois, respondit-il, ces paroles, ie vous aime ou vous m'aimez, de la bouche de ma Maistresse, ce ne seroit pas vn cõtentemét,

mais

mais vn trāsport qui me rauiroit hors de moy,de trop de satisfaction:& toutesfois si celuy qui se taist,mōstre de consentir à ce qu'il oyt, pourquoy ne puis-ie dire que ma belle Maistresse aduouë que ie l'ayme, puis que sans y contredire elle oyt ce que ie dis? Si l'Amour,repliqua Phillis, cōsiste en paroles,vous en auez plus que le reste des hōmes ensemble:car ie ne croy pas que pour mauuaise cause que vous ayez,elles vous deffaillēt iamais. Leonide prenoit vn plaisir extreme aux discours de ces Bergeres; & n'eust esté la peine,en quoy le mal de Celadon la tenoit, elle eust demeuré plusieurs iours auec elles:mais quoy qu'elle sceust qu'il estoit hors de fieure, si ne laissoit-elle de craindre qu'il ne retombast:cela fut cause qu'elle les pria de prendre auec elle le chemin de Laignieu,iusque à la riuiere, pource qu'elle iouyroit plus longtemps de leur entretien. Elles le luy accorderent libremēt:car outre que la courtoisie le leur cōmandoit, encores se plaisoiēt-elles fort en sa compagnie. Ainsi donc prenant Diane d'vn costé, & Astree de l'autre, elle s'achemina vers la Bouteresse:mais Siluandre fut bien trōpé, qui de fortune s'estoit trouué plus esloigné de Diane que Phillis, de sorte qu'elle auoit pris la place qu'il desiroit:dequoy Phillis toute glorieuse s'alloit mocquant du Berger, disant que sa Maistresse pouuoit aisémēt iuger qui estoit plus soigneux de la seruir. Elle doit dōner cela à vostre importunité, & nō pas à vostre affection:car si vous l'aimiez,vous me laisseriez la place que vous auez. Ce seroit plustost signe du contraire,dit Phillis,si i'en laissois approcher quelqu'autre plus que moy:car si la personne qui aime,desire presque se transformer en la chose aimee, plus on s'en peut approcher, & plus on est pres de la perfection de ses desirs. L'Amant,respondit Siluādre,

qui a plus d'esgard à son contentemement particulier, qu'à celuy de la personne aymee,ne merite pas ce tiltre. De sorte que vous qui regardez d'aduantage au plaisir que vous auez d'estre si prez de vostre Maistresse,que non point à sa commodité, ne deuez pas dire que vous l'aimiez,mais vous mesmes seulement:car si i'estois au lieu où vous estes,ie l'aiderois à marcher,& vous ne faites que l'empescher.Si ma Maistresse repliqua Philis, me rudoyoit autant que vous,ie ne sçay si ie l'aimerois.Ie sçay donc bien asseurement, adiousta le Berger,que si i'estois au lieu de vostre Maistresse,ie ne vous aimerois point.Comment? auoir la hardiesse de la menacer de ceste sorte? Ah!Phillis,vne des principales loix d'Amour, c'est que celuy qui peut s'imaginer de pouuoir quelquesfois n'aimer point,n'est desia plus Amãt.Ma Maistresse,ie vous demãde iustice,& vous requiers de la part d'Amour, que vous punissiez ce crime de leze Maiesté, & que l'ostant de ce lieu trop honnorable pour elle qui n'aime point,vous m'y mettiez, moy qui ne veux viure que pour aimer. Ma Maistresse, interrompit Phillis,ie voy biẽ que cest enuieux de mon bien,ne me laissera point en repos,que ie ne luy quitte ceste place,& ie crains qu'auec sõ lãgage il ne vous y fasse consentir:c'est pourquoy ie desire, si vous le trouuez bon, de le preuenir, & la luy laisser, auec condition qu'il vous declarera vne chose que ie luy proposeray. Siluandre alors sans attendre la responce de Diane, dit à Phillis:Ostez vous seulement,Bergere:car ie ne refuseray iamais ceste condiption,uis que sans cela ie ne luy celeray iamais chose qu'elle vueille sçauoir de moy. A ce mot il se mit en sa place, & lors Phillis luy dit: Enuieux Berger, quoy que le lieu où vous estes ne se puisse acheter, si est-ce que vous auez promis d'auantage que vous ne

penſez : car vous eſtes obligé de nous dire qui vous eſtes, & quelle occaſiõ vous a conduit en ceſte cõtree puis qu'il y a deſia ſi lõg temps que vous eſtes icy, & nous n'auons peu en ſçauoir encore que fort peu. Leonide qui auoit ceſte meſme volonté, prenant la parole: Sans mentir, dit-elle, Phillis, vous n'auez point encor monſtré plus de prudence qu'en ceſte propoſition : car en meſme temps vous auez mis Diane, & moy, hors d'vne grãde peine; Diane pour l'incommodité que vous luy donniez, empeſchant que Syluandre ne l'aidaſt à marcher; & moy pour le deſir que i'auois de le cognoiſtre plus particulieremẽt. Ie voudrois bien, reſpondit le Berger en ſouſpirant, vous pouuoir bien ſatisfaire en ceſte curioſité: mais ma fortune me le refuſe; tellement, que ie puis dire que i'en ſuis & plus deſireux, & preſque autant ignorant que vous: car il luy plaiſt de m'auoir fait naiſtre, & me faire ſçauoir que ie vis, en me cachant toute autre cognoiſſance de moy, & afin que vous ne croyez que ie ne vueille ſatisfaire à ma promeſſe, ie vous iure par Theutates, & par les beautez de Diane, dit-il, ſe tournant vers Phillis, que ie vous diray veritablement tout ce que i'en ſçay.

HISTOIRE DE SYLVANDRE.

LOrs qu'Ætius fut fait Lieutenãt general en Gaule de l'Empereur Valentinian, il trouua fort dangereux pour les Romains, que Gõdioch premier Roy des Bourguignons, en poſſedaſt la plus grande partie, & ſe reſolut de l'en chaſſer, & le renuoyer de là le Rhin, d'où il eſtoit venu peu auparauant, lors que Stilico, pour le bon ſeruice qu'il auoit fait aux Romains, contre le Goth Radagryſe, luy donna les anciennes prouinces des Authunois, des Sequanois, & Allobroges, que dés lors de leur nom ils nommerent Bour-

gongne,& sans le commandement de Valentinian,il est aisé à croire qu'il l'eust fait pour auoir toutes les forces de l'Empire entre ses mains: mais l'Empereur se voyant vn grand nombre d'ennemis sur les bras comme Gots,Huns, Vuandales, & Francs,qui tous l'attaquoient en diuers lieux,cõmanda à Ætius de les laisser en paix : ce qui ne fut pas si tost,que desia les Bourguignons n'eussent receu de grandes routes : & telles que toutes leur prouinces & celles qui leur estoient voisines,s'en ressentirent , ayãs leurs ennemis fait le dégat auec tant de cruauté , que tout ce qu'ils trouuoient, ils l'emmenoient. Or moy pour lors,qui pouuois auoir cinq ou six ans, fus cõme plusieurs autres emmené en la derniere ville des Allobroges, par quelques Bourguignons,qui pour se vẽger,estans entrez dans les pays confederez à leurs ennemis,y firẽt les mesmes desordres qu'ils receuoiẽt: de pouuoir dire quelle estoit l'intention de ceux qui me prindrent, ie ne le sçaurois, si ce n'estoit pour en auoir quelque somme d'argẽt,tant y a que la fortune me fut si bonne,apres m'auoir esté tãt ennemie,que ie tombay entre les mains d'vn Heluetien, qui auoit vn pere fort vieux,& tres-homme de bien,& qui prenant quelque bonne opinion de moy, tant pour ma physionomie, que pour quelque agreable respõse qu'en cét aage ie luy auois rẽdue, me retira pres de luy,en intentiõ de me faire estudier, & de fait,quoy que sõ fils y cõtrariast en tout ce qu'il luy estoit possible,si ne laissa-t'il de suiure son premier dessein,& ainsi n'espargna rien pour me faire instruire en toute sorte de doctrine,m'énuoyant aux Vniuersitez des Massiliens en la prouince des Romains. Si bien que ie pouuois dire auec beaucoup de raison, que ie n'estois perdu,si ie n'eusse esté perdu. Toutesfois quoy que,selon mõ genie,il n'y eust rien

rien qui me fut plus agreable que les lettres ; si est ce que ce m'estoit vn continuel supplice, de penser que ie ne sçauois d'où, ny qui i'estois : me semblant que iamais ce mal-heur n'estoit aduenu à nul autre. Et comme i'estois en ce soucy, vn de mes amis me conseilla d'enquerir quelque Oracle pour en sçauoir la verité : car quant à moy, pour estre trop ieune ie n'auois aucune memoire, non plus que ie n'en ay encore, du lieu où i'auois esté pris, ny de naissance,& celui qui me le conseilloit,me disoit, qu'il n'y auoit pas apparence que le Ciel ayant eu tant de soin de moy, que i'en auois recogneu depuis ma perte,il ne me voulust fauoriser de quelque chose d'auantage. Cet ami me sceut si bien persuader,que tous deux ensemble nous y allasmes:& la responce que nous eusmes fut telle:

ORACLE.

TV nasquis dans la terre,où fut iadis Neptune:
Iamais tu ne sçauras celuy dont tu es né,
Que Siluandre ne meure,& à telle fortune
Tu fus par les destins au berceau destiné.

Iugez,belle Diane, quelle satisfaction nous eusmes de ceste response: quant à moy,sans m'y arrester d'auantage, ie me resolus de ne m'en enquerir iamais, puis qu'il estoit impossible que ie le sceusse sãs mourir, & vesquis par apres auec beaucoup plus de repos d'esprit,me remettant à la cõduitte du Ciel,& m'employant seulement à mes estudes, ausquelles ie fis vn tel progez,que le vieillard Abariel(car tel estoit le nõ du pere de celuy qui m'auoit enleué)eut enuie de me reuoir auant que de mourir, presageant presque sa fin prochaine:estant donc arriué pres de luy,& en ayant receu tout le plus doux traittement que i'eusse sceu desirer : vn iour que i'estois seul dãs sa chãbre, il me

parla de ceste sorte:Mon fils(car cóme tel ie vous ay tousiours aimé,despuis que la rigueur de la guerre vo' remit en mes mains) ie ne vous croy point si mécognoissant de ce que i'ay fait pour vous,que vous puissiez douter de ma bőne volonté:toutesfois si le soin que i'ay eu de faire instruire vostre ieunesse, ne vous a dőné assez de cognoissance,ie veux que vous l'ayez par ce que ie desire de faire pour vous. Vous sçauez que mon fils Azahyde, qui fut celuy,qui vous prit,& amena chez moy,a vne fille que i'aime autãt que moy mesme, & parce que ie fais estat de passer le peu de iours, que me restent, en repos & tranquillité,ie fay dessein de vous marier auec elle, & vous donner si bonne part de mon bię, que ie puisse viure auec vous autant qu'il plaira aux Dieux. Et ne croyez point que i'aye fait ce dessein à la vollee:car il y a lőg temps que i'y prepare toute chose.En premier lieu i'ay voulu recognoistre quelle estoit vostre humeur,cependãt que vous estiez enfant, pour iuger si vous pourriez cőpatir auec moy, d'autant qu'en vn tel aage on n'a point encore d'artifice:& ainsi on void à nud toutes les affections d'vne ame,& vous trouuant tel que i'eusse voulu qu'Azahyde eust esté, ie pensay d'establir le repos de mes derniers iours sur vous, & pour cet effect,ie vous enuoyay aux estudes, sçachant bię qu'il n'y a rię qui rende vne ame plus capable de la raiső que la cognoissance des choses: & cependant que vous auez esté loing de ma presence, i'ay tellement disposé ma petite fille à vous espouser, que pour me complaire, elle le desire presque autãt que moy. Il est vray,qu'elle voudroit bien sçauoir qui, & d'où vous estes, & pour luy satisfaire ie me suis enquis d'Azahyde plusieurs fois, en quel lieu il vous prit,mais il m'a tousiours dit qu'il n'en sçauoit autre chose,sinon,que c'e-

stoit delà le fleuue du Rhosne,hors la prouince Viennoise:Et que vous luy fustes donné par celuy qui vous auoit enleué à plus de deux iournees en là,en change de quelques armes.Mais que peut-estre vous en pourriez vous mieux ressouuenir?car vo⁹ pouuiés auoir cinq ou six ans,&luy ayãt demãdé si les habits que vous auiez lors, ne pouuoiẽt point dõner quelque cognoissance de quels parents vous estiez issu, il m'a respõdu que non,d'autant que vous estiez si ieune encore,que mal aisément pouuoit on iuger à vos habits de quelle condition vous estiez.De sorte,mon fils,que si vostre memoire ne vous sert en cela , il n'y a personne qui no⁹ puisse oster de ceste peine.Ainsi se teut le bõ vieillard Abariel,& me prenãt par la main,me pria encore de lui en dire tout ce que i'ẽ sçauois:auquel apres to⁹ les remerciements que ie sceus lui faire,tant de la bõne opinion qu'il auoit de moy, que de la nourriture qu'il m'auoit donnee, & du mariage,qu'il me proposoit,ie luy respõdis,qu'en verité i'estois si ieune,quãd ie fus pris , que ie n'auois aucune souuenance,ny de mes parens,ny de ma cõditiõ.Cela,reprit le bõ vieillard,est bien fascheux;toutesfois nous ne laisserõs pas de passer outre,pourueu que vous l'ayez agreable,n'ayant attẽdu d'en parler à Azahyde, que pour sçauoir vostre volonté : & luy ayant respondu, que ie serois trop ingrat,si ie n'obeïssois entierement à ce qu'il me commanderoit:dés l'heure mesme,me faisant retirer, il enuoya querir sõ fils ,& luy declara son dessein,que depuis mon retour il auoit sceu de sa fille , & que la crainte de perdre le bien que Abariel nous donneroit luy faisoit de sorte desappreuuer, que quãd sõ pere luy en parla, il le retira si loing & auec tant de raisons, qu'en fin le bõ homme ne pouuant l'y faire consẽtir, luy dit franchement : Azahyde si tu ne veux dõner ta

fille

fille à qui ie voudray, ie dnoneray mon bien à qui tu ne voudras pas : & pource resous toy de l'accorder à Siluandre, ou ie luy en choisiray vne qui sera mon heritiere. Azahyde, qui estoit infiniment auare, & qui craignoit de perdre ce bien, voyant son pere en tels termes, reuint vn peu à soy, & le supplia de luy donner quelques iours de terme pour s'y resoudre: ce que le pere, qui estoit bon, luy accorda aisément, desirant de faire toute chose auec la douceur, & puis m'en aduertir : mais il n'estoit pas besoin : car ie le cognoissois assez aux yeux, & aux discours du fils, qui commença de me rudoyer & traitter si mal, qu'à peine le pouuois ie souffrir. Or durant le tẽps qu'il auoit pris, il commanda à sa fille, qui auoit l'ame meilleure que luy, sur peine qu'il la feroit mourir (car c'estoit vn hõme tout de sang & de meurtre) de faire semblant au bon vieillard, qu'elle estoit marrie que son pere ne voulust faire sa volõté, & qu'elle ne pouuoit pas mais de sa des-obeissance: que tant s'en faut, elle estoit preste à m'espouser secrettemẽt, & quand il seroit faict, le temps y feroit consentir son pere : & cela estoit en dessein de me faire mourir. La pauure fille fut bien empeschee : car d'vn costé les menaces ordinaires de son pere, de qui elle sçauoit le meschant naturel, la poussoient à iouer ce personnage: d'autre costé l'amitié que dés l'enfance elle me portoit, l'en empeschoit: si est-ce qu'en fin son aage tẽdre: car elle n'auoit point encores passé vn demy siecle, ne luy laissa pas assez de resolution pour s'en deffendre : & ainsi toute tremblante, elle vint faire la harangue au bon hõme, qui la receut auec tant de confiance, qu'apres l'auoir baisee au front deux ou trois fois, en fin il se resolut d'en vser comme elle luy auoit dit, & me le commanda si absoluëment, que quelque doute que i'eusse de cet affaire

faire, si n'osay-ie luy contredire.

Or la resolution fut prise de ceste sorte, que ie monterois par vne fenestre dedans sa chambre, où ie l'espouserois secrettement. Ceste ville est assise sur l'extremité des Allobroges du costé des Helueces, & est sur le bord du grand lac de Leman, de telle sorte que les ondes frappent contre les maisons, & puis se desgorgeant auec le Rhosne, qui luy passe au milieu. Le dessein d'Azahyde estoit, parce que leur logis estoit de ce costé-là, de me faire tirer auec vne corde iusques à la moitié de la muraille, & puis me laisser aller dans le lac; où me noyant, on n'auroit iamais eu nouuelles de moy: parce que le Rhosne auec son impetuosité m'eust emporté bien loing de là, où entre les rochers estroits, ie me fusse tellement brisé que personne ne m'eust peu recognoistre. Et sans doute son dessein eust reussi: car i'estois resolu dobeyr au bon Abariel, n'eust esté que le iour auant que cela deust estre, la pauure fille, à qui on auoit commandé de me faire bõne chere, afin de m'abuser mieux, émeuë de cõpassion & d'horreur d'estre cause de ma mort, ne peut s'empescher toute tremblante, de me le découurir, me disant puis apres: voyez vous, Siluandre, en vous sauuant la vie, ie me donne la mort: car ie sçay bien qu'Azahyde ne me le pardonnera iamais: mais i'ayme mieux mourir innocente, que si ie viuois coulpable de vostre mort. Apres l'auoir remerciee, ie luy dis, qu'elle ne craignist point la fureur d'Azahyde, & que i'y pouruoirois en sorte, qu'elle n'en auroit iamais desplaisir, que de son costé elle fist seulement ce que son pere luy auoit dit, & que ie remedierois bien à son salut & au mien, mais que sur tout elle fust secrette. Et dés le soir ie retiray tout l'argent, que ie pouuois auoir à moy, & donnay si bon ordre à tout ce qu'il me falloit faire

ſans qu'Abariel s'en priſt garde, que l'heure eſtant venuë qu'il falloit aller au lieu deſtiné, apres auoir pris congé du bon vieillard, qui vint auec moy iuſques ſur la riue, ie montay dans la petite barque, que luymeſme auoit appreſtee. Et puis allāt doucemēt ſous la feneſtre, ie fis ſemblant de m'y attacher: mais ce ne furent que mes habits remplis de ſable, & ſoudain me retirant vn peu à coſté, pour voir ce qu'il en aduiendroit, ie les ouys tout à coup retomber dans le Lac, où auec la rame, ie batis doucement l'eau, à fin qu'ils creuſſent oyant ce bruit, que ce fuſt moy qui me debattois: mais ie fus bien toſt conrraint de m'oſter de là, parce qu'ils ietterent tant de pierres, qu'à peine me peus ie ſauuer, & peu apres ie veis mettre vne lumiere à la feneſtre, de laquelle ayāt peur d'eſtre découuert, ie me cachay dās le batteau, m'y couchāt de mō long, cela fut cauſe que la nuict eſtant fort obſcure, & moy vn peu eſloigné & la chandelle leur oſtāt encore d'auantage la veuë, ils ne me virent point, & creurēt que le batteau s'eſtoit ainſi reculé de luy meſme. Or quād chacun ſe fut retiré de la feneſtre, i'ouys vn grand tumulte au bord où i'auois laiſſé Abariel, & comme ie peus iuger, il me ſembla d'ouyr ſes exclamations, que ie penſay eſtre cauſe du bruit qu'il m'auoit ouy faire dans l'eau, craignant que ie fuſſe noyé: tant y a que ie me reſolus de ne tourner plus chez luy, non pas que ie n'euſſe beaucoup de regret de ne le pouuoir ſeruir ſur ſes vieux iours, pour les extremes obligations que ie luy auois: mais pour la trop grande aſſeurance de la mauuaiſe volonté d'Azahyde, ie ſçauois bien que ſi ce n'eſtoit à ce coup, ce ſeroit à vn autre, qu'il paracheueroit ſon pernicieux deſſein: donc eſtant venu aux chaines qui ferment le port, ie fus contraint de laiſſer mon batteau pour paſſer à nage de l'autre

l'autre costé, où estant paruenu auec quelque danger, à cause de l'obscurité de la nuict, ie m'en allay sur le bord, où i'auois caché d'autres habits & tout ce que i'auois de meilleur: & prenant le chemin d'Aganne, ie paruins sur la pointe du iour à Euians, & vous asseure que i'estois si las d'auoir marché assez hastiuement, que ie fus contraint de me reposer tout ce iour-là, où de fortune n'estant point cogneu ie voulus aller prendre conseil, ainsi que plusieurs faisoient en leurs affaires plus vrgentes, de la sage Bellinde, qui est maistresse des Vestales, qui sont le long de ce lac, & que depuis i'ay sceu estre mere de ma belle Maistresse: tant y a que luy ayant fait entendre tous mes desastres, elle consulta l'Oracle, & le lendemain elle me dit, que le Dieu me commandoit de ne m'estonner de tant d'aduersitez, & qu'il estoit necessaire, si ie voulois en sortir, de me voir dans la fontaine de la verité d'Amour, parce qu'en son eau estoit mon seul remede, & qu'aussi tost que ie m'y serois veu, ie recognoistrois & mon pere & mon pays. Et luy ayant demandé en quel lieu estoit ceste fontaine, elle me fit entendre qu'elle estoit en ceste contree de Forests, & puis m'en declara la proprieté & l'enchantemét auec tant de curiosité, que ie luy en demeuray infiniment obligé. Dés l'heure mesme ie me resolus d'y venir, & prenant mon chemin par la ville de Plancus, ie m'en vins icy il y a quelques lunes, où le premier que ie rencontray, fut Celadon, qui pour lors reuenoit d'vn voyage assez loingtain, duquel i'appris en quel lieu estoit ceste admirable fontaine: mais lorsque ie voulus y aller, ie tombay tellement malade, que ie demeuray six mois sans sortir du logis: & quelque temps apres, que ie me sentois assez fort, ainsi que ie me mettois en chemin, ie sceus par ceux d'alentour, qu'vn magi-

cien à cause deClidaman l'auoit mise soubs la garde de deux Lyons, & de deux Licornes,qu'il y auoit enchantees, & que le sortilege ne pouuoit se rompre qu'auec le sāg & la mort du plus fidelle Amāt,& de la plus fidelle Amante,qui fust onques en ceste contree. Dieu sçait si ceste nouuelle me r'apporta de l'ennuy, me voyāt presque hors d'esperance de ce que ie desirois. Toutefois considerant que c'estoit ce païs que le Ciel auoit destiné pour me faire recognoistre mes parens,ie pensay qu'il estoit à propos d'y demeurer, & que peut-estre ces fidelles en Amour se pourroiēt en fin trouuer:mais certes, c'est vne marchandise si rare, que ie ne l'ose presque plus esperer. Auec ce dessein ie me resolus de m'habiller en Berger, afin de pouuoir viure plus librement parmi tant de bonnes compagnies,qui sont le long de ces riues de Lignon,& pour n'y estre point inutilement ie mis tout le reste de l'argent,que i'auois,en bestail,& en vne petite cabane,où ie me suis depuis retiré.

Voila, belle Leonide, ce que vous auez desiré sçauoir de moy,& voila le payement de Phillis, pour la place qu'elle m'a venduë:que d'oresnauant doncques, ô ma belle Maistresse,elle n'ait plus la hardiesse de la prendre, puis qu'elle l'a donnee à si bon prix. Ie suis tres-aise, respondit Leonide, de vous auoir ouy raconter ceste fortune, & vous diray que vous deuez bien esperer de vous, puis que les Dieux par leurs Oracles vous font paroistre d'en auoir soing:quant à moy ie les en prie de tout mō cœur. Et moy nō, reprit Phillis en gaussāt:car s'il estoit cogneu,peut-estre que le merite de sō pere luy feroit auoir nostre Maistresse,estant tout certain que les biens & l'alliāce peuuēt plus aux mariages,que le merite propre,n'y l'Amour.

Or

Or regardez comme vous l'entendez, reprit Siludare: tant s'en faut que vous me vueillez tant de mal, que i'espere par vostre moyen de paruenir à ceste cognoissance que ie desire. Par mon moyen? respondit-elle toute estonnee, & comment cela? Par vostre moyen, continua le Berger: car puis qu'il faut que les Lyons meurent par le sang d'vn Amant & d'vne Amante fidelle, pourquoy ne dois-ie croire que ie suis cest Amant, & vous l'Amante? Fidelle suis-ie bien, respondit Philis, mais vaillante ne suis-ie pas: de sorte que pour bien aymer ma Maistresse, ie ne le cederay à personne: mais pour mon sang & ma vie n'en parlons point, car quel seruice luy pourrois-ie faire estãt morte? Ie vous asseure, respondit Diane, que ie veux vostre vie de tous deux, & non pas vostre mort, & que i'aymerois mieux estre en dãger moy mesme, que de vous y voir à mon occasion. Cependant qu'ils discouroiẽt de ceste sorte, & qu'ils alloient approchant du pont de la Bouteresse, il virent de loing vn homme qui venoit assez viste, & qui estant plus proche, fust recogneu bien tost par Leonide: car c'estoit Paris fils du grand Druide Adamas, qui estant reuenu de Feurs, & ayant sceu que sa niepce l'estoit venu chercher, & voyant qu'elle ne reuenoit point, luy enuoyoit son fils pour l'aduertir qu'il estoit de retour: & pour sçauoir qu'elle occasion la conduisoit ainsi seule, d'autãt que ce n'estoit pas leur coustume d'aller sans compagnie. D'aussi loing que la Nimphe le recogneut, elle le nomma à ces belles Bergeres, & elles pour ne faillir au deuoir de la ciuilité, quãd il fust pres d'elles, le saluërent auec tant de courtoisie, que la beauté & l'agreable façon de Diane luy pleurent de sorte qu'il en demeura presque rauy, & n'eust esté que les caresses de Leonide le diuertirent vn peu, il eust esté

d'abord bien empesché à cacher cette surprise:toutesfois apres les premieres salutations,apres luy auoir dit ce qui le conduisoit vers elle:Ma sœur, luy dit-il,car Adamas vouloit qu'ils se nommassent frere, & sœur, où auez-vous trouué ceste belle compagnie?Mon frere,luy respondit-elle,il y a deux iours que nous sommes ensemble,& si ie vous asseure que nous ne sommes point ennuyees.Celle-cy,luy remonstrant Astree, est la belle Bergere, dont vous auez tant ouy parler pour sa beauté ; car cest Astrée : Et celle-cy,luy monstrant Diane, cest la fille de Bellinde, & de Celion,& l'autre c'est Phillis,& ce Berger, c'est l'incogneu Siluandre, de qui toutefois les merites sont si cogneus, qu'il n'y a celuy en cette contree qui ne les aime.Sás mentir,dit Paris,mon pere auoit tort d'auoir peur que vous fussiez mal accompagnee, & s'il eust sceu que vous l'eussiez esté si bien, il n'en eust pas esté en inquietude.Gentil Paris,dit Siluandre,vne personne qui a tant de vertus qu'a ceste belle Nymphe, ne peut iamais estre mal accompagnee. Et moins encores,respondit-il,quand elle est entre tant de sages, & Belles Bergeres. Et en disant ce mot, il tourna les yeux sur Diane,qui presque se sentant semondre respondit:Il est impossible,courtois Paris,que l'on puisse adiouster quelque chose à ce qui est accomply. Si est-ce,repliqua Paris,que selon mon iugement, i'aimerois mieux estre auec elle tant que vous y seriez, que quand elle sera seule. Cest vostre courtoisie,respondit-elle, qui vous fait vser de ces termes à l'aduantage des estrangeres.Vous ne sçauriez,respondit Paris,vous nommer estrangeres enuers moy,que vous ne me disiez estranger enuers vous, qui m'est vn reproche, dont i'ay beaucoup de honte,parce que ie ne puis qu'estre blasmé,d'estre si voisin de tāt de beautez, & de tāt de merites,

rites,& que toutesfois ie leur sois presque incogneu: mais pour amender cette erreur,ie me resous de faire mieux à l'aduenir, & de vous prattiquer autant que i'en ay esté sans raison trop esloigné par le passé. Et en disant ces dernieres paroles, il se tourna vers la Nimphe. Et vous,ma sœur,encor que ie sois venu pour vous chercher ; toutesfois vous ne laisserez, dit-il, de vous en aller seule,aussi bien n'y a-t'il guiere loing d'i cy chez Adamas:car quand à moy ie veux demeurer iusques à la nuict auec ceste belle compagnie. Ie voudrois bien, dit-elle, en pouuoir faire de mesme:mais pour ceste heure ie suis contrainte d'acheuer mon voyage:bien suis-ie resoluë de donner tellement ordre à mes affaires, que ie pourray aussi bien que vous viure parmy elles:car ie ne croy point qu'il y ait vie plus heureuse que la leur. Auec quelques autres semblables propos, elle prit congé de ces belles Bergeres & apres les auoir embrassees fort estroittement, elle leur promit encores de nouueau de les venir reueoir bien-tost,& puis partit si contente, & satisfaite d'elles,qu'elle resolut de changer les vanitez de la Cour à la simplicité de ceste vie:mais ce qui l'y portoit d'auantage,estoit qu'elle auoit dessein de faire sortir Celadon hors des mains de Galathee,& croyoit qu'il reuiendroit incontinent en cet hameau, où elle faisoit deliberation de le prattiquer sous l'ombre de ces Bergeres.

Voilà quel fut le voyage de Leonide qui vid naistre deux Amours tres-grands,celle de Siluandre,sous la fainte gageure,ainsi que nous auons dit,& celle de Paris, ainsi que nous dirons enuers Diane:car depuis ce iour il en deuint tellement amoureux, que pour estre familierement aupres d'elle, il quitta la vie qu'il auoit accoustumé,&s'habilla en Berger,& voulut estre

nommé tel entre elles, afin de se rendre plus aymable à sa Maistresse, qui de son costé l'honoroit, comme son merite, & sa bonne volonté l'y obligeoient: mais parce qu'en la suitte de nostre discours nous en parlerons bien souuent, nous n'en dirons pas pour ce coup d'aduantage. S'en retournans donc tous ensemble en leurs hameaux, ainsi qu'ils approchoient du grand pré, où la plusspart des troupeaux paissoient d'ordinaire, ils virent venir de loing Tircis, Hylas, & Lycidas, dont les deux premiers sembloient de disputer à bon escient: car l'action des bras & du reste du corps de Hylas le faisoit paroistre. Quant à Licidas il estoit tout en soy-mesme: & le chapeau enfoncé, & les mains contre le dos, alloit regardant le bout de ses pieds, monstrant bien qu'il auoit quelque chose en l'ame qui l'affligeoit beaucoup, & lors qu'ils furent assez pres pour se recognoistre, & que Hylas apperceut Phillis entre ces Bergers, d'autant que depuis le iour auparauant il commençoit de l'aimer, laissant Tircis il s'en vint à elle, & sans saluër le reste de la compagnie, la prit sous les bras, & auec son humeur accoustumee, sans autre desguisement de paroles, luy dit la volonté qu'il auoit de la seruir. Phillis, qui commençoit de la recognoistre, & qui estoit bien aise de passer son tẽps, luy dit: Ie ne sçay, Hilas, d'où vous peut naistre ceste volonté: car il n'y a rien en moy qui vous y puisse conuier. Si vous croyez, dit-il, ce que vous dites, vous m'en aurez tant plus d'obligation, & si vous ne le croyez-pas, vous me iugerez hõme d'esprit, de sçauoir recognoistre ce qui merite d'estre seruy, & ainsi vous m'en estimerez tant plus. Ne doutez point, respondit elle, que cõme que ce soit, ie ne vous estime, & que ie ne reçoiue vostre amitié comme elle merite, & quand ce ne serpit pour autre cõsideration,

pour

pour ce au moins que vous estes le premier qui m'a aymee. De fortune au mesme temps qu'ils parloient ainsi, Lycidas suruint, de qui la ialousie estoit tellemét accreuë, qu'elle surpassoit desia son affection, & pour son mal-heur il arriua si mal à propos, qu'il peut oüir la response que Hylas fit à Phillis, qui fut telle: Ie ne sçay pas, belle Bergere, si vous continuerez comme vous auez commencé auec moy, mais si cela est, vous serez peu veritable: car ie sçay bien pour le moins que Siluandre m'aydera à vous dementir, & s'il ne le veut faire pour ne vous desplaire, ie m'asseure que tous ceux qui vous virent hier ensemble, tesmoigneront que Siluandre estoit vostre seruiteur. Ie ne sçay pas s'il a laissé son amitié dessous le cheuet: tant y a que si cela n'est, vous estes sa Maistresse. Siluandre qui ne pésoit point aux Amours de Lycidas, croyát qu'il luy seroit fort hôteux de desaduoüer Hylas, & qu'outre cela il offenseroit Phillis, de dire autrement deuát elle, respondit: Il ne faut point, Berger, que vous cherchiez autre tesmoin que moy pour ce suiet, & ne deuez croire que les Bergers de Lignon se puissent vestir & deuestir promptement de leurs affections: car ils sont grossiers, & pource tardifs, & lents à tout ce qu'ils font: mais tout ainsi que plus vn clou est gros, & plus il supporte de pesanteur, & de plus difficile à arracher; aussi plus nous sommes difficiles, & grossiers en nos affections, plus aussi durent-elles en nos ames: De sorte que si vous m'auez veu seruiteur de ceste belle Bergere, vous me voyez encor tel: car nous ne chágeós pas à toutes les fois que nous dormós: que si cela vo⁹ aduiét, à vous, dis-ie, qui auez le cerueau chaud ainsi que vostre teste chauue, & vostre poil ardant le mőstrét il ne faut que vous fassiez mesme iugemét de nous. Hylas oyát parler ce Berger si fráchemét, & si au

vray de son humeur, pensa, ou que Tircis luy en eust dit quelque chose, ou qu'il le deuoit auoir cogneu ailleurs, & pource tout estonné: Berger, luy dit-il, m'auez vous veu autrefois, ou qui vous a appris ce que vous dites de moy? Ie ne vous vy iamais, dit Siluandre, mais vostre phisionomie, & vos discours me font iuger ce que ie dis: Car mal-aisément peut-on soupçonner en autruy vn deffaut, duquel on est entierement exempt. Il faut donc, respondit Hylas, que vous ne soyez point du tout exempt de ceste inconstance que vous soupçonnez en moy. Le soupçon, repliqua Siluandre, naist ou de peu d'apparence, ou d'vne apparence qui n'est point du tout, sinon en nostre imagination, & c'est celuy-là qu'on ne peut auoir d'autruy sans estre entaché: mais ce que i'ay dit de vous, ce n'est pas vn soupçon, c'est vne asseurance. Appellez-vous soupçon, de vous auoir ouy dire que vous auiez aimé Laonice? & puis quittant celle-là pour ceste seconde, dit-il, qui estoit hier auec elle, vous les auez enfin chágees toutes deux pour Phillis, que vous laisserez sans doute pour la premiere venuë, de qui les yeux vous daignerốt regarder. Tircis qui les oyoit ainsi descouurir, voyant que Hylas demeuroit vaincu, prit la parole de ceste sorte: Hylas, il ne faut plus se cacher, vous estes descouuert, ce Berger à les yeux trop clairs pour ne veoir les tasches de vostre inconstance, il faut aduouër la verité: car si vous combattez contre elle, outre qu'en fin vous serez recogneu pour menteur, encore ne luy pouuant resister, d'autant que rien n'est si fort que la verité, vous ne ferez que rendre preuue de vostre foiblesse. Confessez donc librement ce qui en est, & afin de vous donner courage, ie veux cómencer. Sçachez, gentil Berger, qu'il est vray que Hylas est le plus inconstant, le plus desloyal, & le plus

plus traistre enuers les Bergeres, à qui il promet amitié, qui ait iamais esté. De sorte, adiousta Phillis, qu'il oblige fort celles qu'il n'aime point. Et moy, ma Maistresse, respondit Hylas, vous estes aussi contre moy? vous croyez les impostures de ces malicieux? ne voyez vous pas que Tircis se sentant obligé à Syluandre de la sentence qu'il a donnee en sa faueur, pense le payer en quelque sorte de vous donner vne mauuaise opinió de moy? Et qu'importe cela? dit Phillis à Syluádre. Qu'il importe? respondit l'inconstant: ne sçauez-vous pas qu'il est plus difficile de prendre vne place occupee, que non point celle qui n'est detenuë de personne? Il veut dire, adiousta Syluandre, que tant que vous l'aimerez, il me sera plus mal-aisé d'acquerir vos bonnes graces. Hylas, mon amy, combien estes vous deceu? tant s'en faut, quand ie verray qu'elle daignera tourner les yeux sur vous, ie seray tout asseuré de son amitié: car ie la cognois de si bon iugement, qu'elle sçaura tousiours bien eslire ce qui sera meilleur. Hilas alors respondit: Vous croyez peut-estre, glorieux Berger, d'auoir quelque auantage sur moy? Ma Maistresse, ne le croyez pas, car il n'est rien: & de fait quel homme peut-il estre, puis qu'il n'a iamais eu la hardiesse d'aimer, ny de seruir qu'vne seule Bergere, & encore si froidement que vous diriez qu'il se mocque? Là où i'en ay aimé autant que i'en ay veuës de belles, & de toutes i'ay esté bien receu tant qu'il m'a pleu. Quel seruice pouuez vous esperer de luy, y estant si nouueau qu'il ne sçait par où commencer? mais moy qui en ay serui de toutes sortes, de tout aage, & de toute condition, & de toutes humeurs, ie sçay de quelle façon il le faut, & ce qui doit, ou ne doit pas vous plaire: & pour preuue de mon dire, permettez moy de l'interroger, si vous voulez cognoistre son ignorance: & lors

se tournant vers luy, il continua: Qu'est-ce Syluandre, qui peut obliger d'auantage vne belle Bergere à nous aimer ? C'est, dit Syluandre, n'aimer qu'elle seule. Et qu'est-ce, continua Hylas, qui luy peut plaire d'auantage? C'est, respondit Syluandre, l'aimer extremement. Or voyez, reprit alors l'inconstant, quel ignorant amoureux est cestuy-cy? tant s'en faut que ce qu'il dit soit vray, qu'il engendre le mespris & la haine : car n'aimer qu'elle seule, luy donne occasion de croire que c'est faute de courage, si l'on ne l'ose entreprẽdre, & pensant estre aimee à faute de quelqu'autre, elle mesprise vn tel Amant: au lieu que si vous aymez par tout, pour peu que la chose le merite, elle ne croit pas quand vous venez à elle, que ce soit pour ne sçauoir où aller ailleurs, & cela l'oblige à vous aimer, mesme si vous la particularisez, & luy faites paroistre de vous fier d'auantage en elle, & que pour mieux le luy persuader, vous luy racontiez tout ce que vous sçauez des autres, & vne fois la sepmaine vous luy rapportiez tout ce que vous leur auez dit, & qu'elles vous aurõt respondu, agençant encor le conte comme l'occasion le requerra; afin de le rendre plus agreable, & la conuier à cherir vostre compagnie. C'est ainsi, nouice amoureux : c'est ainsi que vous l'obligerez à quelque Amour: Mais pour luy plaire, il faut au rebours, fuir comme poison l'extremité de l'Amour, puis qu'il n'y a rien entre deux Amans de plus ennuyeux que ceste si grãde & extreme affectiõ: car vous qui aimez de ceste sorte, pous vous plaire, taschez de luy estre tousiours apres, de parler tousiours à elle, elle ne sçauroit tousser, que vous ne luy demãdiez ce qu'elle veut : elle ne peut tourner le pied que vous n'en fassiez de mesme. Bref elle est presque contrainte de vous porter, tant vous la pressez & importunez : mais le pis est, que si

elle

elle se trouue quelquefois mal,& qu'elle ne vous rie, qu'elle ne parle à vous, & ne vous reçoiue comme de coustume,vous voila aux plaintes & aux pleurs : mais ie dis plaintes, dont vous luy remplissez tellement les oreilles,que pour se racheter de ces importunitez,elle est forcee de se contraindre, & quelque fois qu'elle voudra estre seule, & se resserer pour quelque téps en ses pensees,elle sera contrainte de vous voir,vous entetenir,& vous faire mille contes, pour vous contenter. Vous semble-t'il que cela soit vn bon moyen pour se faire aimer ? tant s'en faut, en Amour comme en toute autre chose, la mediocrité est seulement loüable, si bien qu'il faut aimer mediocrement pour euiter toutes ces fascheuses importunitez:mais encor n'est ce pas assez : car pour plaire, il ne suffit pas que l'on ne desplaise point , il faut auoir encor quelques attraits qui soient aimables,& cela c'est estre ioyeux, plaisant,auoir tousiours à faire quelque bon conte, & sur tout n'estre iamais muet deuant elle. C'est ainsi, Syluandre, qu'il faut obliger vne Bergere à nous aymer, & que nous pouuons acquerir ses bonnes graces. Or voyez,ma Maistresse,si ie n'y suis maistre passé, & quel estat vous deuez faire de mon affection. Elle vouloit respondre : mais Syluandre l'interrompit , la suppliant de luy permettre de parler, & lors il interrogea Hylas de ceste sorte:Qu'est-ce,Berger,que vous desirez le plus quãd vous aimez?D'estre aimé,respondit Hylas.Mais,repliqua Syluandre, quand vous estes aimé,que souhaittez vous de ceste amitié?Que la personne que i'aime, dit Hilas , fasse plus d'estat de moy que de toute autre , qu'elle se fie en moy , & qu'elle tasche de me plaire. Est-il possible,reprit alors Syluandre , que pour conseruer la vie, vous vsiez du poison ? Comment voulez vous qu'elle se fie en vous,

si vous ne luy estes pas fidele ? Mais, dit le Berger, elle ne le sçaura pas. Et ne voyez vous, respondit Syluandre, que vous voulez faire auec trahison, ce que ie dis qu'il faut faire auec sincerité? si elle ne sçait pas que vous en aimiez d'autre, elle vous croira fidele, & ainsi ceste feinte vous profitera: mais iugez si la feinte peut, ce que fera le vray. Vous parlez de mespris & de despit: & y a-t'il rien qui apporte plus l'vn & l'autre en vn esprit genereux, que de penser: celuy que ie vois icy à genoux deuant moy, s'est lassé d'y estre deuant vne vingtaine, qui ne me valent pas: ceste bouche dont il baise ma main est flestrie des baisers qu'elle donne à la premiere main qu'elle rencontre, & ces yeux dont il semble qu'il idolatre mon visage, estincellent encores de l'Amour de toutes celles qui ont le nom de femme? & qu'ay-ie affaire d'vne chose si commune? & pourquoy en ferois-ie estat, puis qu'il ne fait rien d'auantage pour moy, que pour la premiere qui le daigne regarder? Quand il parle à moy, il pense que ce soit à telle ou à telle personne, & ces paroles dont il vse, il les vient d'apprendre à l'escole d'vne telle: ou bien il vient les estudier icy, pour les aller dire là. Dieu sçait quels mespris & quel despit luy peut faire conceuoir ceste pensee, & de mesme pour le second point: que pour se faire aimer, il ne faut guiere aimer, & estre ioyeux, & galland: car estre ioyeux & rieur est fort bon pour vn plaisant, & pour vne personne de telle estoffe: mais pour vn Amant, c'est à dire, pour vn autre nous mesme, ô Hylas, qu'il faut bié d'autres códitions. Vous dites qu'en toutes choses la mediocrité seule est bonne: il y en a, Berger, qui n'ont point d'extremité, de milieu, ny de deffaut, comme la fidelité: car celuy qui n'est qu'vn peu fidelle ne l'est point du tout, & qui l'est, l'est en extremité, c'est à dire, qu'il n'y peut point

auoir de fidelité plus grande l'vne que l'autre:de mesme est-il de la vaillãce,& de mesme aussi de l'Amour: car celuy qui peut la mesurer, ou qui en peut imaginer quelqu'autre plus grande que la sienne, il n'aime pas:par ainsi vous voyez (Hylas)comme en commandant que l'on n'aime que mediocrement,vous ordonnez vne chose impossible:& quand vous aimez ainsi, vous faites comme ces fols melancoliques, qui croyent estre sçauans en toutes sciences, & toutefois ne sçauent rien:puis que vous auez opinion d'aimer, & en effet vous n'aimez pas.Mais soit ainsi,que l'õ puisse aimer vn peu: & ne sçauez vous que l'amitié n'a point d'autre moissõ que l'amitié,& que tout ce qu'elle seme,c'est seulement pour en recueillir ce fruit? & comment voulez vous que celle que vous aimerez vn peu, vous vueille aimer beaucoup? puis que tant s'en faut qu'elle y gagnast, qu'elle perdroit vne partie de ce qu'elle semeroit en terre tant ingrate. Elle ne sçauroit pas,dit Hylas,que ie l'aimasse ainsi. Voicy,dit Syluãdre,la mesme trahison que vous ay desia reprochee: & croyez vous, puis que vous dites que les effets d'vne extreme Amour sont les importunitez, que vous auez racontees;que si vous ne les luy rendiez pas, elle ne cogneust bien la foiblesse de vostre affection?ô Hylas,que vous sçauez peu en Amour! ces effets qu'vne extremité d'Amour produit,& que vous nommez importunitez,sont bien tels peut-estre enuers ceux, qui comme vous ne sçauent aimer, & qui n'ont iamais approché de ce Dieu,qu'à perte de veuë: mais ceux qui sont vrayement touchez, ceux qui à bon esciẽt aimẽt, & qui sçauent quels sont les deuoirs, & quels les sacrifices qui se font aux autels d'Amour, tant s'en faut qu'à semblables effets ils donnent le nõ d'importunité,qu'ils les appellent felicitez, & parfaits contente-

ments.Sçauez vous bien que c'est qu'aimer?c'est mourir en soy,pour reuiure en autruy, c'est ne se point aimer que d'autant que l'on est agreable à la chose aimee:& bref c'est vne volonté de se transformer,s'il se peut, entierement en elle. Et pouuez vous imaginer qu'vne personne qui aime de ceste sorte, puisse estre quelque fois importunee de la presence de ce qu'elle aime,& que la cognoissance qu'elle reçoit d'estre vrayemēt aimee,ne luy soit pas vne chose si agreable,que toutes les autres au prix de celle-là ne peuuent seulement estre goustees?Et puis si vous auiez quelquefois esprouué que c'est qu'aimer, comme ie dis, vous ne penseriez pas que celuy qui aime de telle sorte,puisse rien faire qui desplaise: quand ce ne seroit que pour cela seulemēt, que tout ce qui est marqué de ce beau charactere de l'Amour,ne peut estre desagrable,encor aduoüeriez vous qu'il est tellement desireux de plaire, que s'il y fait quelque faute,telle erreur mesme plaist, voyant à quelle intention elle est faicte,ou que le desir d'estre aimable donne tant de force à vn vray Amant, que s'il ne se rend tel à tout le monde, il n'y manque guiere enuers celle qu'il aime.De là viēt que plusieurs qui ne sont pas iugez plus aimables en general que d'autres,seront plus aimez,& estimez d'vne personne particuliere.Or voyez,Hylas,si vous n'estes pas bien ignorāt en Amour,puis que iusques icy vous auez creu d'aimer, & toutefois vous n'auez fait qu'abuser du nom d'Amour,& trahir celles que vous auez pensé d'aimer? Comment,dit Hylas,que ie n'ay point aimé iusques icy? & qu'ay-ie donc fait auec Carlis, Amaranthe,Laonice,& tant d'autres? Ne sçauez vous pas dit Syluandre, qu'en toutes sortes d'arts il y a des personnes qui les font bien,& d'autres mal?L'Amour est de mesme:car on peut bien aimer comme moy, &

mal

mal aimer, comme vous : & ainsi on me pourra nómer maistre, & vous broüillon d'Amour. A ces derniers mots, il n'y eut celuy qui peust s'empescher de rire: simon Lycidas, qui oyant ce discours ne pouuoit que se fortifier d'auantage en sa ialousie, de laquelle Phillis ne se prenoit garde, croyant de luy auoir rendu de si grandes preuues de son amitié, que par raison il n'en deuoit plus douter: l'ignorante qui ne sçauoit pas que la ialousie en Amour est vn reietton qui attire pour soy la nourriture qui doit aller aux bonnes branches, & aux bons fruits, & que plus elle est grande, plus aussi monstre-t'elle la felicité du lieu & la source de la plãte. Paris qui admiroit le bel esprit de Syluãdre, ne sçauoit que iuger de luy, & luy sembloit que s'il eust esté nourry entre les persónes ciuilisees, il eust esté sãs pareil, puis que viuãt entre ces Bergers, il estoit tel, qu'il ne cognoissoit rié de plus gẽtil: cela fut cause qu'il resolut de faire amitié auec luy, afin de iouyr plus librement de sa cõpagnie, & pour les faire disputer encore, il s'adressa à Hylas, & luy dit, qu'il falloit auoüer, qu'il auoit pris vn mauuais parti, puis qu'il en estoit demeuré muet. Il ne se faut point estóner de cela, dit Diane, puis qu'il n'y a iuge si violent que la cõscience: Hylas sçait bien qu'il dispute cõtre la verité: & que c'est seulemẽt pour flatter sa faute. Et quoy que Diane continuast quelque tẽps ce discours, si est-ce que Hylas ne respódit mot, estãt attẽtif à regarder Phillis, qui depuis qu'elle auoit peu accoster Licidas, l'auoit tousiours entretenu assez bas: & parce qu'Astree ne vouloit qu'il ouïst ce qu'elle luy disoit, elle l'interrompit plusieurs fois, iusques à ce qu'elle le cõtraignit de luy dire: Si Phillis estoit autãt importuné, ie ne l'aimerois point: Vrayemẽt, Berger, luy dit-elle expres pour l'ẽpescher de les escouter, si vo^9 estes aussi mal-gratieux ẽuers elle, que peu

 ciuil

ciuil enuers nous,elle ne fera pas grand cóte de vous. Et parce que Phillis,sans prendre garde à ceste dispute,continuoit son discours, Diane luy dit. Et quoy, Phillis,est ce ainsi que vous me rendez le deuoir que vous me deuez?vous me laissez donc,pour aller entretenir vn berger?A quoy Phillis toute surprise respondit:Ie ne voudrois pas,ma Maistresse, que ceste erreur vous eust despleu : car i'auois opinion que les beaux discours du gentil Hylas vous empeschoient de prendre garde à moy, qui cependant taschois de donner ordre à vne affaire,dont ce Berger me parloit.Et certes elle ne mentoit point, car elle estoit bien empeschee,pour la froideur qu'elle recognoissoit en luy. Il est bon là,Phillis,respódit Diane, auec des paroles de vraye Maistresse : vous pensez payer tousiours toutes vos fautes par vos excuses:mais ressouuenez-vous que toutes ces nonchalances ne sont pas de petites preuues de vostre peu d'amitié,& qu'en temps & lieu i'auray memoire de la façon dont vous me seruez. Hylas auoit repris Phillis sous les bras,& ne sçachant la gageure de Syluandre &d'elle,fut estonné d'ouyr parler Diane de ceste sorte,c'est pourquoy la voyant preste à recommencer ses excuses,il l'interrompit, luy disant: Que veut dire,ma belle Maistresse, que ceste glorieuse Bergere vous traitte ainsi mal?luy voudriez vous biẽ ceder en quelque chose ? ne faites pas ceste faute, ie vous supplie:car encor qu'elle soit belle,si auez vous bien assez de beauté pour faire vostre party à part, & qui peut-estre ne cedera guiere au sien.Ah ! Hylas,dit Phillis,si vous sçauiez cótre qui vous parlez,vous esliriez plustost d'estre muet le reste de vostre vie, que de vous estre seruy de la parole pour deplaire à ceste belle Bergere, qui vous peut d'vn clin d'œil, si vous m'aimez, rendre le plus mal-heureux qui aime.

Sur

Sur moy, dit le Berger, elle peut hauſſer, ou baiſſer, ouurir ou fermer les yeux: mais mon malheur, non plus que mon bon-heur ne dépendra iamais, ny de ſes yeux, ny de tout ſon viſage: & ſi toutefois ie vous ayme, & veux vous aimer. Si vous m'aimez, adiouſta Phillis, & que ie puiſſe quelque choſe ſur vous, elle y a beaucoup plus de puiſſance: car ie puis eſtre eſmeuë, ou par voſtre amitié, ou par vos ſeruices à ne vous pas mal-traitter: mais ceſte Bergere n'eſtant ny aymee, ny ſeruie de vous, n'en aura aucune pitié. Et qu'ay-ie à faire, dit Hylas, de ſa pitié? peut-eſtre que ie ſuis à ſa mercy? Ouy certes, repliqua Phillis, vous eſtes à ſa mercy: ie ne veux que ce qu'elle veut, & ne puis faire que ce qu'elle me commande: car voilà la Maiſtreſſe que i'ayme, que ie ſers, & que i'adore: mais de telle ſorte que pour elle ſeule ie veux aimer, ie veux ſeruir, & pour elle ſeule ie veux adorer: Si bien qu'elle eſt toute mon amitié, tout mon ſeruice, & toute ma deuotion. Or voyez, Hylas, que vous auez offensé, & quel pardon vous luy deuez demander. Alors le Berger ſe iettant aux pieds de Diane, tout eſtonné, apres l'auoir vn peu conſideree luy dit: Belle Maiſtreſſe de la miẽne, ſi celuy qui aime pouuoit auoir des yeux pour voir quelque autre choſe que le ſuiet aimé, i'euſſe bien veu en quelque ſorte que chacun doit honorer, & reuerer vos merites: mais puiſque ie les ay clos à toute autre choſe qu'à ma Phillis, vous auriez trop de cruauté, ſi vous ne me pardõniez la faute que ie vous aduouë, & dont ie vous crie mercy. Phillis, qui auoit enuie de ſe deſpeſtrer de cet homme, pour parler à Lycidas, ainſi qu'il l'ẽ auoit priée, ſe haſta de reſpõdre auãt que Diane, pour lui dire que Diane ne lui pardonneroit point, qu'auec condition qu'il leur raconteroit les recherches, & les rencontres qu'il

auoit euës depuis qu'il commençoit d'aimer: car il estoit impossible que le discours n'en fust bien fort agreable, puis qu'il en auoit seruy de tant de sortes, que les accidents en deuoient estre de mesme. Vrayement Phillis, dit Diane: vous estes vne grande deuineuse: car i'auois des-ia faict dessein de ne luy pardonner iamais qu'auec ceste cõdition, & pource, Hylas, resoluez vous y? Comment? dit le Berger, vous me voulez contraindre à dire ma vie deuãt ma Maistresse? & quelle opinion aura-t'elle de moy, quand elle ouyra dire que i'en ay aymé plus de cét: qu'aux vnes i'ay donné congé auant que de les laisser, & que i'ay laissé les autres auant que de leur en rien dire? quand elle sçaura qu'en mesme temps i'ay esté partagé à plusieurs, que pensera-t'elle de moy? Rien de pire que ce qu'elle pense, dit Siluandre: car elle ne vous iugera qu'incõstant, aussi bien alors qu'elle fait des-ia. Il est vray, dit Phillis: mais afin que vous n'entriez point en cette doute, i'ay affaire ailleurs, où Astree viẽdra auec moy, s'il luy plaist, & cependant vous obeirez aux cõmandements de Diane. A ce mot elle prit Astree sous les bras, & se retira du costé du bois, où des-ia Lycidas estoit allé, & parce que Siluandre auoit entre-ouy ce qu'elle luy auoit respondu, il la suiuit de loing, pour voir quel estoit sõ dessein: à quoy le soir lui seruit de beaucoup pour n'estre veu: car il commençoit de se faire tard, outre qu'il alloit gaignant les buissons, & se cachant de telle sorte, qu'il les suiuit aisement sans estre veu, & arriua si à propos qu'il ouyt qu'Astree lui disoit: qu'elle humeur est celle de Lycidas, de vouloir parler à vous à ceste heure, & en ce lieu, puis qu'il y a tant d'autres commoditez, que ie ne sçay comme il a choisi ce tẽps incõmode? Ie ne sçay certes, respondit Phillis, ie l'ay trouué tout triste ce soir, ie ne sçay ce

qui luy peut eſtre ſuruenu:mais il m'a tāt cōiuree de venir icy, que ie n'ay peu dilayer?ie vous ſupplie de vous promener, cependāt que nous ſerons enſemble: car ſur tout il m'a requis que ie fuſſe ſeule. Ie feray, reſpōdit Aſtree,tout ce qu'il vous plaira:mais prenez garde qu'il ne ſoit trouué mauuais de vous voir parler à lui à ces heures indeuës, & meſme eſtāt ſeule en ce lieu eſcarté. C'eſt pour ceſte conſideration,reſpondit Phillis,que ie vous ay dōné la peine de venir iuſqu'icy, & c'eſt pour cela auſſi que ie vous ſupplie de vous promener ſi pres de nous, que ſi quelqu'vn ſuruient, il penſe que nous ſoyons tous trois enſemble.

Cependant qu'elles parloient ainſi,Diane & Paris preſſoient Hilas de leur raconter ſa vie,pour ſatisfaire au commandemēt de ſa maiſtreſſe,& quoy qu'il en fiſt beaucoup de difficulté, ſi eſt-ce qu'en fin il commença de ceſte ſorte:

HISTOIRE DE HYLAS.

VOus voulez donc,belle Maiſtreſſe de la miēne & vous,gentil Paris,que ie vous die les fortunes qui me ſont aduenuës, depuis que i'ay cōmencé d'aimer:ne croyez pas que le refus que i'en ay fait,viēne de ne ſçauoir que dire:car i'ay trop aimé pour auoir faute de ſuiect: mais pluſtoſt de ce que ie vois trop peu de iour pour auoir le loiſir, non pas de les vous dire toutes (cela ſeroit trop long,) mais bien d'en commencer vne ſeulement.Toutefois puis que pour obeïr,il faut que ie ſatisfaſſe à vos volontez,ie vous prie en m'eſcoutant,de vous reſſouuenir, que toute choſe eſt ſuiette à quelque puiſsāce ſuperieure,qui la force preſque aux actions qu'il luy plaiſt, & celle à quoy la mienne m'incline ainſi violēment, c'eſt l'Amour: car autrement vous vous eſtonneriez peut-

estre de m'y voir tellemẽt porté, qu'il n'y a point de chaisne assez forte, soit de deuoir, soit de l'obligation qui m'en puisse retirer: & i'aduouë libremẽt, que s'il faut que chacun ait quelque inclinatió de la nature, que la mienne est d'inconstãce, de laquelle ie ne dois point estre blasmé, puis que le Ciel me l'ordóne ainsi. Ayez ceste consideration deuant les yeux, cependant que vous escouterez le discours que ie vay vous faire:

Entre les principales contrees que le Rhosne en son cours impetueux va visitant, apres auoir receu l'Arar, l'Isere, la Durance, & plusieurs autres riuieres, il vint frapper contre les anciens murs de la ville d'Arles, chef de só païs, & des plus peuplees & riches de la prouince des Romains. Aupres de ceste belle ville se vint camper, il y a fort long-tẽps, à ce que i'ay ouy dire à nos Druydes, vn grand Capitaine nommé Caius Marius, deuant la remarquable victoire qu'il obtint contre les Cimbres, Cimmerieux, & Celtoscythes, aux pieds des Alpes, qui estãs partis du profond de l'Ocean Scytique, auec leurs femmes & enfans, en intention de saccager Rome, furẽt tellement deffaits par ce grãd Capitaine, qu'il n'en resta vn seul en vie, & si les armes Romaines en auoiẽt espargné quelqu'vn, la barbare fureur qui estoit dans leur courage leur fit tourner leurs propres mains cótre eux-mesmes, & de rage se tuer, pour ne pouuoir viure, ayans esté vaincus. Or l'armée Romaine pour r'asseurer les alliez, & amis de leur Republique venant camper, cóme ie vous disois, pres de ceste ville & seló la coustume de leur nation ceignant leur camp de profondes tranchées, il aduint qu'estãs fort pres du Rhosne, ce fleuue qui est tres-impetueux, & qui mine & ronge incessamment ses bords, peu à peu vint auec le temps à rencontrer ces larges & profondes fosses, & entrant

auec

auec impetuosité dans ce canal, qu'il trouua tout fait, courut d'vne si grande furie, qu'il continua les tranchees iusques dãs la mer, où il se va desgorgeant, par ce moyen, par deux voyes: car l'ancien cours a tousiours suiuy son chemin ordinaire, & ce nouueau s'est tellemẽt agrandy, qu'il esgale les plus grandes riuieres, faisant entre-deux vne Isle tres-delectable, & tres-fertile, & à cause que ce sont les tranchées de Caius Marius, le peuple par vn mot corrõpu, l'appelle de son nõ Camargue, & depuis parce que le lieu se trouua tout entourné d'eau, à sçauoir de ces deux bras du Rhosne & de la mer Mediterranée, ils la nõmerẽt l'isle de Camargue. Ie ne vous eusse pas dit tant au lõg l'origine de ce lieu, n'eust esté que c'est là cõtre où i'ay pris naissance, & où ceux dont ie suis venu, se sont de long temps logez: car à cause de la fertilité du lieu, & qu'il est comme destaché du reste de la terre, il y a quãtité de Bergers qui s'y sont venus retirer, lesquels à cause de l'abõdãce des pasturages on appella Pastres, & mes peres y ont tousiours esté tenus en quelque consideration parmy les principaux, soit pour auoir esté estimez gens de bien & vertueux, soit pour auoir eu honnestemẽt & selon leur condition des biens de fortune? aussi me laisserent-ils assez accommodé, lors qu'ils moururent, qui fust sans doute trop tost pour moy: car mon pere mourut le iour mesme que ie nasquis, & ma mere qui m'esleua auec toute sorte de mignardise, en enfant vnique, ou plustost en enfant gasté, qui ne me dura que iusques à ma douziesme annee. Iugez quel maistre de maison ie deuois estre: entre les autres imperfections de ce ieune aage, ie ne peux euiter celle de la presomption, me semblãt qu'il n'y auoit Pastre en toute Camargue, qui ne me peust respecter. Mais quãd ie fus vn peu plus aduãcé, & que

l'Amour commença de se mesler auec ceste presomption, il me sembloit que toutes les Bergeres estoient amoureuses de moy, & qu'il n'y en auoit vne seule qui ne receut mon amitié auec obligation. Et ce qui me fortifia en ceste opinion, fut qu'vne belle & sage Bergere ma voisine nommée Carlis, me faisoit toutes les honnestes caresses, à quoy le voisinage la pouuoit conuier. I'estois si ieune encores, que nulles des incômoditez qu'Amour a de coustume de r'apporter aux Amants par ses transports violents, ne me pouuoient atteindre: de sorte que ie n'en ressentois que la douceur, & sur ce suiet ie me ressouuiens que quelquefois i'allois chantant ces vers:

SONNET.

Sur la douceur d'vne amitié.

QV and ma Bergere parle, ou bien quand elle chante,
Ou que d'vn doux clin d'œil elle eblouit nos yeux,
Amour parle auec elle, & d'vn son gratieux
Nous rauit par l'oreille, & des yeux nous enchante.
On ne le voit point tel, quand cruel il tourmente
Les cœurs passionnez, de desirs furieux:
Mais bien lors qu'enfantin, il s'encourt tout ioyeux
Dans le sein de sa mere, & mille amours enfante.
Ny iamais se ioüant aux vergers de Paphos,
Ny prenant au giron des Graces son repos,
Nul ne l'a veu si beau qu'aupres de ma Bergere:
Mais quand il blesse aussi, le doit-on dire Amour
Il est quand il se ioue, & quil fait son seiour
Dans le sein de Carlis, comme au sein de sa mere.

Encor que l'aage où i'estois ne me permist pas de sçauoir ce que c'estoit que l'Amour, si ne laissois ie de me plaire en la compagnie de ceste Bergere, & d'vser des recherches dont i'oyois que se seruoient ceux qu'on

qu'on appelloit amoureux:de ſorte que la lõgue continuation fit croire à pluſieurs, que i'en ſçauois plus que mon aage ne permettoit : & cela fut cauſe que quãd ie fus paruenu aux dix-huict ou dix-neuf ans,ie me trouuay engagé à la ſeruir.Mais d'autant que mon humeur n'eſtoit pas de me ſoucier beaucoup de ceſte vaine gloire, que la pluſpart de ceux qui ſe meſlent d'aimer, ſe veulent attribuer, qui eſt d'eſtre eſtimez conſtans,la bonne chere de Carlis m'obligeoit beaucoup plus que ce deuoir imaginé.De là vint qu'vn de mes plus grãds amis prit occaſion de me diuertir d'elle.Il s'appelloit Hermante, & ſans que i'y euſſe pris garde, eſtoit tellement deuenu amoureux de Carlis, qu'il n'auoit cõtentemẽt que d'eſtre aupres d'elle.Moy qui eſtois ieune,ie ne m'apperceus iamais de ceſte nouuelle affection, auſſi auois-ie trop peu de fineſſe pour la recognoiſtre, puis que les plus ruſez en ce meſtier ne l'euſſent peu faire que malaiſémẽt.Il auoit plus d'aage que moy,& par conſequẽt plus de prudẽce:de ſorte qu'il ſçauoit biẽ diſſimuler,que ie ne croy pas que perſonne pour lors s'en doutaſt : mais ce qui luy dõnoit beaucoup d'incommodité,c'eſtoit que les parẽs de ceſte Bergere deſiroiẽt que le mariage d'elle & de moy ſe fiſt,à cauſe qu'ils auoiẽt opinion que ce luy fuſt aduantage.Dequoy Hermante eſtãt aduerty, meſmes cognoiſſant aux diſcours de la Bergere, que veritablement elle m'aimoit,il creut qu'elle ſe retireroit de moy, ſi ie commençois de me retirer d'elle.Il auoit bien recogneu,cõme ie vous ay dit,que ie chãgerois auſſi toſt que l'occaſion s'en preſenteroit. Et apres auoir conſideré en ſoy-meſme par où il commenceroit ce deſſein, il luy ſembla que me donnant opinion de meriter d'auantage, il me feroit deſdaigner pour l'incertain ce qui m'eſtoit aſſeuré.Il y par-

uint fort aisément:car outre que ie le croyois cõme mon amy,ce bié ne me pouuoit estre cher, qui m'estoit venu sans peine, & me faisoit croire que i'obtiendrois bien quelque chose de meilleur, si ie voulois m'y estudier. Luy d'autre part me le sçauoit,si bien persuader, que ie tenois pour certain n'y auoit Bergere en toute Camargue, qui ne me receust plus librement que ie ne voudrois la choisir. Asseuré sur ceste creance i'oste entierement Carlis de mon ame: apres ie fay eslection d'vne autre que ie iugeay le meriter:& sans doute ie ne me trompay point,car elle auoit assez de beauté pour dõner de l'Amour, & de la prudence pour le sçauoir conduire. Elle s'appelloit Stilliane, estimée entre les plus belles & plus sages de toute l'Isle,au reste altiere,& telle qu'il me falloit pour m'oster de l'erreur où i'estois. Et voyez quelle estoit ma presõption,parce qu'elle auoit esté seruie de plusieurs, & que tous y auoient perdu leur temps, ie me mis à la rechercher plus volõtiers,afin que chacũ cogneust mieux mon merite.Carlis qui veritablemẽt m'aimoit,fut bié estõnee de ce chãgemẽt, ne sçachãt quelle occasió i'en pouuois auoir: mais si fallut-il le souffrir:elle eut beau me r'appeller, & pour le commencemẽt vser de toutes les sortes d'attraits,dõt elle se peut ressouuenir, ie n'auois garde de retourner, i'estois en trop haute mer, il n'y auoit pas ordre de reprendre terre si prõptemẽt:mais si elle eut du desplaisir de cette separatió,elle en fut bien tost vengee par celle-là mesme qui estoit cause du mal. Car me figurãt qu'aussi tost que i'asseurerois Stilliane de mó Amour,qu'elle se dõneroit encor plus libremẽt à moy: la premiere fois que ie la rencõtray à propos en vne assemblee qui se faisoit,ie luy dis en dãsant auec elle: Belle Bergere,ie ne sçay quel pouuoir est le vostre, ny de

de quelle sorte de charmes se seruent vos yeux:tant y a que Hylas se trouue tant vostre seruiteur, que personne ne le sçauroit estre d'auantage. Elle creut que ie me mocquois, sçachant bien l'Amour que i'auois portee à Carlis, qui luy fit respondre en sousriant: Ces discours, Hylas, sont-ce pas de ceux que vous auez appris en l'escole de la belle Carlis? Ie voulois respódre, quand selon l'ordre du bal on nous vint separer, & ne peus la r'aprocher, quelque peine que i'y misse: de sorte que ie fus contraint d'attendre que l'assemblee se separast, & la voyãt sortir des premieres pour se retirer, ie m'aduançay, & la pris sous les bras. Elle au commencement se sousrit, & puis me dit: Est-ce par resolution, Hylas, ou par commandement que ce soir vous m'auez entreprise? Pourquoy, luy respondis-ie, me faites vous cette demande? Parce, me dit-elle, que ie vois si peu d'apparence de raison en ce que vous faites, que ie n'en puis soupçonner que ces deux occasions. C'est, luy dis-ie, pour toutes les deux: car ie suis resolu de n'aimer iamais que la belle Stilliane, & vostre beauté me commande de n'en seruir iamais d'autre. Ie croy, me respondit-elle, que vous ne pensez pas parler à moy, ou que vous ne me cognoissez point, & afin que vous ne vous y trópiez plus longuemẽt, sçachez que ie ne suis pas Carlis, & que ie me nomme Stilliane. Il faudroit, luy respondis-ie, estre bien aueugle pour vous prendre au lieu de Carlis: elle est trop imparfaite pour estre prise pour vous, ou vous pour elle: Et ie sçay trop pour ma liberté, que vous estes Stilliane, & seroit bon pour mó repos que i'en sceusse moins. Nous paruinsmes ainsi à son logis, sans que ie peusse recognoistre, si elle l'auoit eu agreable ou non. Le Iendemain il ne fut pas plustost iour, que i'allay trouuer Hermante, pour luy

racõter ce qui m'estoit aduenu le soir: ie trouuay encor au lict, & parce qu'il me vit bie͂ agité: Et bie͂, me dit-il, qu'y a-il de nouueau? La victoire est-elle obtenuë auãt le combat? Ah! mon amy, luy respondis-ie, i'ay bien trouué à qui parler, elle me desdaigne, elle se mocque de moy, elle me re͂uoye à chasque mot à Carlis: Bref, croyez qu'elle me traitte bien en Maistresse. Il ne se peut tenir de rire, oyãt apres tout au lõg nos discours: car il n'en auoit pas attendu moins: mais cognoissant bie͂ mõ humeur assez changeãte, il eut peur que ie ne reuinsse à Carlis, & qu'elle ne me receust, qui fut cause qu'il me respõdit: Auez vous esperé moins que cela d'elle? L'estimeriez vous digne de vostre amitié, si ne sçachãt encore au vray que vous l'aimez, elle se donnoit à vous? Cõment peut-elle adiouster foy au peu de paroles que vous luy en auez dites, en ayãt tãt ouy autrefois, où vous iuriez le cõtraire à Carlis? Elle seroit sans me͂tir fort aisee à gaigner, si elle se mõstroit vaincuë pour si peu de cõbat. Mais, luy dis-ie, auãt que ie sois aimé d'elle, s'il faut que ie luy en die autãt que i'ay desia fait à Carlis, quand est-ce à vostre aduis que cela sera? Vrayeme͂t, me respondit Hermante, vous sçauez bie͂ peu que c'est qu'Amour. Il faut que vous appreniez, Hylas, que quãd on dit à vne Bergere, ie vous aime, voire mesme quand on luy en fait quelque demonstration, elle ne le croit pas si prompteme͂t, d'autant que c'est la coustume des pastres bien nourris d'auoir de la courtoisie, & il se͂ble que leur sexe pour sa foiblesse oblige les hõmes à les seruir & honorer: Et au contraire à la moindre apparence de haine que l'on leur re͂d, elles croyent fort aiséme͂t d'estre hayes, parce que les amitiez sont naturelles, & les inimitiez au contraire, & ceux qui vont contre le naturel, il faut que ce soit par vn dessein resolu, au lieu que ceux qui

qui le suiuent,il semble plustost que ce soit par coustume.Par là, Hylas,ie veux dire que vous ferez bien plus aisement croire à Carlis que vous la haïssez à la moindre mauuaise volõté que vous luy mõstrerez,que vous ne persuaderez pas à Stilliane que vous l'aimés. Et parce que vous voyez bien qu'elle a sur le cœur ceste affection de Carlis ,croyez moy que ce que vous auez à faire de plus pressé, est de luy dõner cognoissance que vous n'aimez plus ceste Carlis:ce que vous deuez faire par quelque action cogneuë non seulemẽt à Carlis,mais à Stilliane,& à plusieurs autres.Bref belle Bergere , il me sceut tourner de tant de costez, qu'en fin i'escriuis à la pauure Carlis vne telle lettre:

LETTRE DE HYLAS
A CARLIS.

IE ne vous escris pas à ce coup,Carlis,pour vous dire que ie vous ay aimeé,car vous ne l'auez que trop creu:mais bien pour vous asseurer que ie ne vous aime plus : Ie sçay asseuremẽt que vous serés estonnéee de ceste declaratiõ,puis que vous m'auez tousiours plus aimé presque, que ie n'ay sceu desirer:mais ce qui me retire de vous,il faut par force aduouër que c'est vostre mal-heur,qui ne vous veut cõtinuer plus long-tẽps le plaisir de nostre amitié,ou bien ma bõne fortune,qui ne me veut d'auãtage arrester à si peu de chose.Et afin que vous ne vous plaigniez de moy, ie vous dis adieu,& vous donne cõgé de prẽdre party où bon vous semblera:car en moy vous n'y deués plus auoir d'esperãce.

Desfortune quãd elle receut cette lettre, elle estoit en fort bõne compagnie,& mesme Stilliane y estoit qui des-appreuua de sorte cette actiõ,qu'il n'y en eut point en toute la trouppe qui me blasmast d'auãtage. Ce que Carlis recognoissant:Ie vous supplie,leur ditelle,obligez moy toutes de luy faire response.Quant

à

à moy, dit Stilliane, i'en seray biẽ le Secretaire, & lors prenant du papier & de l'ancre, toutes les autres ensemble me rescriuirent ainsi, au nom de Carlis:

RESPONSE DE CARLIS A HYLAS.

HYLAS, l'outrecuidance a esté celle qui vous a persuadé d'estre aimé de moy, & la cognoissance que i'ay eu de vostre humeur, & ma volonté qui l'a tousiours trouuee fort desagreable, ont esté celles, qui m'ont empesché de vous aimer: si bien que toute l'amitié que ie vous ay portee, a esté seulement en vostre opinion, & de mesme mon mal-heur, & vostre bõne fortune, & en cela il n'y a riẽ eu de certain, sinõ que veritablement quand vous auez creu d'estre aimé de moy, vous auez esté trõpé. Ie vous le iure, Hylas, par tous les merites que vous pensez estre, & qui ne sont pas en vous, sont en beaucoup plus grand nõbre que ceux qui me defaillent pour estre digne de vous. L'auantage que ie pretends en tout cecy, c'est d'estre exempte à l'aduenir de vos importunitez, & pour n'estre point entierement ingrate du plaisir que vous me faites en cela, ie ne sçay que vous souhaitter de plus auantageux, & pour moy aussi, sinon que le Ciel vous fasse à iamais continuer ceste resolution pour mon contentement, cõme il vous donna la volõté de me rechercher, pour m'importuner. Cepẽdant viuez content, & si vous l'estes autant que moy, estant deliuree d'vn fardeau si fascheux, croyez, Hylas, que ce ne sera peu.

Il ne faut point mentir: la lecture de cette lettre me toucha vn peu: car ie recogneus bien en ma conscience, que i'auois tort de cette Bergere: mais la nouuelle affection que Stilliane auoit fait naistre en moy, ne me permit pas de m'y arrester d'auantage, & en fin comment que ce fust, i'en iettois la faute sur elle: Car, disois-ie en moy-mesme, si elle n'est pas

pas ſi belle, ny ſi agreable que Stilliane, eſt-ce moy qui en ſuis coulpable? qu'elle s'en plaigne à ceux qui l'on faite auec moins de perfectiõ. Et pour moy qu'y puis-ie cõtribuer, que de regretter & plaindre auec elle ſa pauureté?mais cela ne me doit pas empeſcher d'adorer & deſirer la richeſſe d'autruy. Auec sẽblables raiſons i'eſſayois de chaſſer la cõpaſſiõ que Carlis me faiſoit:& ne croyant plus auoir rien à faire, que de receuoir Stilliane, qui me ſembloit eſtre deſ-ia toute à moy, ie priay Hermãte de luy porter vne lettre de ma part, & ensẽble luy faire voir la copie de celle que i'auois eſcrite à Carlis, afin qu'elle ne fuſt plus en doute d'elle. Luy qui eſtoit veritablemẽt mon amy en tout ce qui ne touchoit point à Carlis, n'en fit difficulté, & prenãt le tẽps à propos qu'elle eſtoit ſeule en sõ logis, en luy preſẽtãt mes lettres, il luy dit en ſouſriãt: Belle Stilliane, ſi le feu bruſle l'imprudẽt qui s'ẽ approche trop, ſi le Soleil esbloüit celuy qui l'oſe regarder à plein, & ſi le fer dõne la mort à celuy qui le reçoit dans le cœur, vous ne deuez vous eſtonner, ſi le miſerable Hylas, s'approchant trop de vous s'eſt bruſlé, ſi vous oſant regarder il s'eſt esbloüy, & ſi receuant le trait fatal de vos yeux, il en reſſent la bleſſeure mortelle dans le cœur. Il vouloit continuer, mais elle toute impatiente l'interrompit. Ceſſez, Hermante, vous trauaillez en vain, ny Hylas n'a point aſſez de merite, ny vous aſſez de perſuaſion, pour me donner la volõté de chãger mon cõtentemẽt au ſien: ny ie ne me veux point tãt de mal, ny à Hylas tãt de biẽ, que ie conſẽte à mõ mal-heur, pour croire à vos paroles. Il me ſuffit, Hermãte, que l'humeur de Hylas m'eſt cogneuë aux deſpẽs d'autruy, sãs qu'aux miẽs ie l'eſpreuue: Et ce vous doit eſtre aſſez que Carlis ait ſi eſté laſchemẽt trõpee, sãs que vous ſeruiez encor d'in-

ſtrument pour la ruine de quelqu'autre. Si vous aimez Hylas, i'aime beaucoup plus Stilliane: & ſi vous luy voulez dõner vn cõſeil d'amy, conſeillez le cõme ie la cõſeille, c'eſt qu'elle n'aime iamais Hylas: dites luy auſſi qu'il n'aime iamais Stilliane: Et s'il ne vous croit ſoyez certain qu'à ſa confuſion il employera ſon tẽps vainemẽt: & quand à la lettre que vous me preſentez, ie ne feray point de difficulté de la prendre, ayãt de ſi bonnes deffenſes contre ſes armes, que ie n'en redoute point les coups. A ce mot deſpliant ma lettre, elle la leut tout haut: ce n'eſtoit en fin qu'vne aſſeurance de mon affection, par le congé que i'auois dõné à Carlis à ſa cõſideration, & vne tres-humble ſupplication de me vouloir aimer. Elle ſouſrit apres l'auoir leuë, & s'adreſſant à Hermante luy demanda s'il vouloit qu'elle me fiſt reſponſe, & luy ayant reſpõdu qu'il le deſiroit paſsionnement, elle luy dit qu'il euſt vn peu patience, & qu'elle l'alloit eſcrire. Elle eſtoit telle:

RESPONSE DE STILLIANE A HYLAS.

HYLAS, voyez combien ſont mal fondez vos deſſeins: vous voulez que pour la conſideration de Carlis ie vous aime, & il n'y a riẽ qui me cõuie tant à vous hayr que la memoire que i'ay de Carlis. Vous dites que vous m'aimez: ſi quelqu'autre plus veritable que vous me le diſoit, ie le pourrois peut-eſtre croire: car ie cognois biẽ que ie le merite, mais moy qui ne mens iamais, ie vous aſſeure que ie ne vous aime point, & pource n'en doutez nullement: auſſi ſeroit-ce auoir bien peu de iugemẽt d'aimer vne humeur ſi meſpriſable. Si vous trouuez ces paroles vn peu trop rudes, reſſouuenez vous, Hylas, que i'y ſuis contrainte, afin que vous ne vo⁹ perſuadiés pas d'eſtre aimé de moy. Carlis m'eſt teſmoing de la cõdition de Hylas, & Hylas le ſera de la miẽne, ſi pour

le

le moins il veut quelquesfois dire vray. Si ceste respõse vous plaist, remerciez-en la priere de Hermante? si elle vous desplaist, ressouuenez vous de n'en accuser que vous mesme.

Hermante n'auoit point veu ceste lettre : quand il me la donna, & encor qu'il eust bien opinion qu'il y auroit de la froideur, si ne pensoit-il pas qu'elle deust estre si estrange. Il n'en fut pas toutesfois tant estonné que moy : car ie demeuray comme vne personne rauie, laissant choir la lettre en terre, & apres estre reuenu à moy, i'enfonce mon chappeau dans la teste, iette les yeux en terre, m'entrelasse les bras sur l'estomac, & à grãds pas & sans parler me mets à promener le long de la chãbre. Hermãte estoit immobile au milieu, sans seulement tourner les yeux sur moy. Nous demeurasmes quelque tẽps de ceste sorte sãs parler, en fin tout à coup, frappãt d'vne main contre l'autre, & faisant vn saut au milieu de la chãbre: A son dan, dy-ie tout haut, qu'elle cherche qui l'aimera à sçauoir, s'il mãque en Camargue de Bergeres pl⁹ belles qu'elle, & qui serõt bien aises que Hilas les serue: & puis m'adressant à lui. O que Stilliane est sotte, lui dis-ie, si elle croit que ie la vueille aimer par force, & que i'aurois peu de courage, si ie me souciois iamais d'elle: & que pẽse-t'elle estre pl⁹ qu'vne autre? Voire, elle merite biẽ qu'õ s'ẽ mette en peine: Ie m'asseure, Hermãte, qu'elle a bien fait la resoluë, quand vous auez parlé a elle: ce n'a pas esté pour le moins sans faire les petits yeux, sans se mordre la leure, & sans se frotter les mains l'vne l'autre pour les paslir. Que ie me mocque de ses affetteries & d'elle aussi, si elle croit que ie me soucie non plus d'elle, que de la plus estrangere des Gaules. Elle ne me sçait reprocher que ma Carlis: ouy ie l'ay aimee, & en despit d'elle ie la veux aimer encores, & m'asseure qu'elle recognoistra bien

tost son imprudence,mais iamais il ne faut qu'elle espere que Hylas la puisse aimer. Ie dis quelques autres semblables paroles,ausquelles ie veis bien changer de couleur à Hermante : mais pour lors i'en ignorois la cause:depuis i'ay iugé que c'estoit de peur qu'il auoit que ie ne reuinsse en la bonne grace de sa Maistresse: si n'en fit-il autre semblant,sinon qu'il se mit à rire, & me dit qu'il y en auroit bien d'estonnees, quand elles verroient ce changement. Mais si ie pris promptement ceste resolution,aussi promptement la voulus-ie executer:Et en ce dessein m'en allay trouuer Carlis, à qui ie demanday mille pardons de la lettre que ie luy auois escrite,l'asseurant que ce n'auoit iamais esté faute,mais transport d'affection. Elle qui estoit offensee contre moy,comme chacun peut penser,apres m'auoir escouté paisiblement,en fin me respondit ainsi:Hylas, si les asseurances que tu me fais de ta bonne volonté, sont veritables,ie suis satisfaite : si elles sont mensongeres, ne croy pas de pouuoir renoüer l'amitié qu'à iamais tu as rompuë:car ton humeur est trop dangereuse.Elle vouloit continuer,quand Stilliane,pour luy monstrer la lettre que ie luy auois escritte, la venant visiter nous interrompit. Lors qu'elle me vid pres de Carlis, Veille-ie,ou si ie songe ? dit-elle toute estonnee.Est-ce bien là Hylas que ie vois,ou si c'est vn fantosme?Carlis tres-aise de cette rencontre : C'est bien Hylas,dit-elle, ma compagne , vous ne vous trompez point,& s'il vous plaist de vous approcher,vous ouyrez les douces paroles dont il me crie mercy,& comme il se desdit de tout ce qu'il m'a escrit , se sousmettant à telle punition qu'il me plaira. Son chastiment, respondit Stilliane, ne doit point estre autre , que de luy faire continuer l'affection qu'il me porte. A vous? luy dit Carlis , tant s'en faut,il me iuroit quand vous

estes

estes entrée, qu'il n'aimoit que moy. Et depuis quād? adiousta Stilliane: ie sçay bien pour le moins que i'en ay vn bon escrit, qu'Hermante depuis vne heure m'a donné de sa part, & afin que vous ne doutiez point de ce que ie dis, lisez ce papier; & vous verrez si ie més. Dieux! que deuins-ie à ces mots? Ie vous iure, belle Bergere, que ie ne peus iamais ouurir la bouche pour ma deffense: & ce qui me ruina du tout, fut que par malheur plusieurs autres Bergeres y arriuerēt en mesme tēps, ausquelles elles firent ce conte si desauātageusement pour moy, qu'il ne me fut pas possible de m'y arrester d'auantage? mais sans leur dire vne seule parole, ie vins raconter à Hermante ma mesauēture, qui faillit d'en mourir de rire, cōme à la verité le suiet le meritoit. Ce bruit s'espancha de sorte par toute Camargue, que ie n'osois parler à vne seule Bergere, qui ne me le reprochast, dont ie pris tant de honte, que ie resolus de sortir de l'Isle pour quelque temps. Voyez si i'estois ieune, de me soucier d'estre appellé inconstant, il faudroit bien à ceste heure de semblables reproches pour me faire desmarcher d'vn pas. Voila que c'est, dit Paris, il faut estre apprentif auant que maistre. Il est vray, respondit Hylas, & le pis est, qu'il en faut bien souuent payer l'apprentissage. Mais pour reuenir à nostre discours, ne pouuant alors supporter la guerre ordinaire que chacun m'en faisoit, le plus secrettement qu'il me fut possible, ie donnay ordre à mon mesnage, & en remis le soin entier à Hermante, & puis me mis sur vn grand batteau, qui remontoit, ensemble auec plusieurs autres. Ie n'auois alors autre dessein que de voyager & de passer mon tēps, ne me souciant non plus de Carlis, ne de Stilliane, que si ie ne les eusse iamais veuës: car i'en auois tellemēt perdu la memoire en les perdāt de

veuë, que ie n'auois vn seul regret. Mais voyez combien il est difficile de contrarier à son inclination naturelle. Ie n'eus pas si tost mis le pied dans le batteau, que ie veis vn nouueau suiet d'Amour.

Il y auoit entre quātité d'autres vôyageurs vne vieille femme, qui alloit à Lyon rendre des vœux au Téple de Venus, qu'elle auoit faits pour son fils, & conduisoit auec elle sa belle fille, pour le mesme suiet, & qui auec raison portoit le nō de belle: car elle ne l'estoit moins que Stilliane, & beaucoup plus que Carlis: elle s'appelloit Aymée, & ne pouuoit encor auoir attaint l'aage de dix-huict ou vingt ans, & quoy qu'elle fust de Camargue, si n'auoit-elle point de cognoissance de moy, parce que son mary ialoux (cōme sont ordinairement les vieux qui ont des ieunes & belles femmes) & sa belle mere soupçonneuse, la tenoiēt de si court, qu'elle ne se trouuoit iamais en assemblée. Or soudain que ie la veis, elle me pleut, & quelque dessein que i'eusse fait au contraire, il la fallut aimer. Mais ie preuy biē au mesme tēps, que i'y aurois de la peine ayant à tromper la belle-mere, & à vaincre la belle fille. Toutesfois pour ne ceder à la difficulté, ie me resolus d'y mettre toute ma prudence, & iugeant qu'il falloit donner commencement à mon entreprise par la mere, car elle m'empeschoit de m'approcher de mon amie, ie pensay qu'il n'y auroit rien de plus à propos, que de me faire cognoistre à elle, & qu'il ne pourroit estre, puis que nous estiōs d'vn mesme lieu, que quelque ancienne cognoissance & amitié de nos familles, ou quelque vieille alliance ne me facilitast le moyen de me familiariser auec elle : & que l'occasion apres m'instruiroit de ce que i'aurois à faire. Ie ne fus point deceu en ceste opinion: car aussi tost que ie luy eus dit qui i'estois, & que i'eus faint quelque

aſſez mauuaiſe raiſon de ce que i'allois deſguisé, qu'elle receut pour bonne, & que ie luy eus aſſeuré que ce qui me faiſoit deſcouurir à elle, n'eſtoit que pour la ſupplier de ſe ſeruir plus librement de moy. Mon fils, me reſpondit-elle, ie ne m'eſtonne pas que vous ayez ceſte volonté enuers moy: car voſtre pere m'a tant aimee, que vous degenereriez trop, ſi vous n'auiez quelque eſtincelle de ceſte affection. Ah! mon enfant, que vous eſtes fils d'vn homme de bien, & le plus aimable qui fuſt en toute Camargue, & me diſant ces paroles, elle me prenoit par la teſte. Et me ioignoit contre ſon eſtomach, & quelquesfois me baiſoit au front, & ſes baiſers me faiſoient reſſouuenir de ſes fouyers, qui retiennent encor quelque lente chaleur, apres que le feu en eſt oſté: Car mon pere auoit failly de l'eſpouſer, & peut-eſtre l'auoit trop ſeruie pour ſa reputation, comme ie ſceus depuis: mais moy qui ne me ſouciois pas beaucoup de ſes careſſes, ſinon entant qu'elles eſtoient vtiles à mõ deſſein, feignãt de les receuoir auec beaucoup d'obligation, la remerciay de l'amitié qu'elle auoit portée à mõ pere, la ſuppliay de chãger toute ceſte bõne volõté au fils, & que puis que le Ciel m'auoit fait heritier du reſte de ſes biens, elle ne me deſ-heritaſt de celuy que i'eſtimois le plus, qui eſtoit l'hõneur de ſes bõnes graces, & que de mõ coſté ie voulois ſucceder au ſeruice que mon pere luy auoit voüé, cõme la meilleure fortune de toutes les ſiennes. Bref, belle Bergere, ie ſceus de ſorte flatter ma vieille, qu'elle n'aimoit rien tãt que moy, & cõtre ſa couſtume, pour me gratifier, cõmanda à ſa belle fille de m'aimer. O qu'elle eut eſté biẽ aduiſee, ſi elle eut ſuiuy ſõ cõſeil: mais ie ne trouuay iamais riẽ de ſi froid en toutes ſes actiõs; de ſorte qu'encore que ie fuſſe tout le iour aupres d'elle, ſi

n'eus-ie iamais la hardiesse de luy faire paroistre mõ dessein par mes paroles,que nous ne fussiós pres d'Auignon:car Stilliane m'auoit beaucoup fait perdre de la bõne opinion que i'auois euë de moy-mesme. Mais outre cela elle estoit tousiours aux pieds de la vieille, qui ordinairemẽt m'entretenoit du temps passé. Il aduint que ce grand cõuoy, auec lequel nous mõtions, ainsi que ie vous ay dit, & que plusieurs marchands assemblez faisoient faire, alla branler dans vne Isle aupres d'Auignon:& d'autant que nous qui n'estions pas accoustumez aux voyages, nous trouuions tous engourdis de demeurer si long-temps assis, cependant que les battelliers faisoiẽt ce qui leur estoit necessaire, nous mismes pied à terre, pour nous promener, & entre autres la belle mere d'Aymée fut de la trouppe. Ausi tost que ma Bergere fut dãs l'Isle, elle se mit à courre le long de la riuiere, & se iouër auec d'autres filles qui estoiẽt sorties du batteau de compagnie, & moy ie me meslay parmy elles, pour auoir le moyen de prẽdre le temps à propos, cependant que la vieille se promenoit auec quelques autres femmes de son aage. Et de fortune Aymee s'estant vn peu separée de ses cõpagnes, cueillant des fleurs qui venoiẽt le long de l'eau, ie m'aduançay, & la pris sous le bras: Et apres auoir marché quelque tẽps sans parler, en fin comme venant d'vn profond sommeil, ie luy dis: I'aurois hõte belle Bergere, d'estre si longuemẽt muet pres de vous, ayant tant de suiet de vous parler: si ie n'en auois encor plus de me taire, & si mon silence ne procedoit, d'où les paroles me deuroient naistre. Ie ne sçay Hylas, me dit-elle, quelle occasió vous auez de vous taire, ny quelle vous pouuez auoir de parler, ny moins quelles paroles ou silence vous voulez entendre. Ah! belle Bergere, luy dis-ie, l'affection qui me consomme d'vn

d'vn feu secret, me donne tant d'occasion de declarer mon mal, qu'à peine le puis-ie taire : & d'autre costé ceste affectiõ me fait craindre de sorte, d'offenser celle que i'aime en le luy declarant, que ie n'ose parler: si bien que ceste affection, qui me deuroit mettre les paroles en la bouche, est celle qui me les denie quãd ie suis aupres de vous. De moy? reprit-elle incontinẽt: pensez-vous bien, Hylas, à ce que vous dites? Ouy de vous, luy repliquay-ie, & ne croyez point, que ie n'aye bien pensé à ce que ie dis, auant que de l'auoir osé proferer. Si ie pensois, me respondit-elle, que ces paroles fussent vrayes, ie vous en parlerois bien d'autre sorte. Si vous doutez, luy dis-ie, de ceste verité, iettez les yeux sur vos perfectiõs, & vous en serez entierement asseurée. Et lors auec mille sermens ie luy dis tout ce que i'en auois sur le cœur. Elle sans s'esmouuoir, me respondit froidement: Hylas n'accusez point ce qui est en moy de vos folies: car ie sçauray bien y remedier de sorte, que vous n'en aurez point de suiet: au reste, puis que l'amitié que ma mere vous porte, ny la condition en quoy ie suis, ne vous a peu destourner de vostre mauuaise intẽtion, croyez que ce que le deuoir n'a peu faire en vous, il le fera en moy, & que ie vous osteray tellement toute sorte d'occasiõ de continuer, que vous recognoistrez que ie suis telle que ie dois estre. Vous voyez cõme ie vous parle froidement : ce n'est pas que ie ne ressente bien fort vostre indiscretion: mais c'est pour vous faire entendre que la passion ne me transporte point, mais que la raison seulement me fait parler ainsi : que si ie vois que ce moyen ne vaille rien pour diuertir vostre dessein, ie recourray apres aux extremes. Ces paroles proferées auec tant de froideur, me toucherẽt plus viuemẽt que ie ne sçaurois vous dire: toutesfois ce ne fut pas ce qui

m'en fit distraire: car ie sçauois bien que les premieres attaques sont ordinairement soustenues de ceste façon: mais par hazard, lors qu'Aimée me voyant sans paroles, & tant estonné, s'en retourna sans m'en dire d'auantage, il y eut vne de ses compagnes qui me voyant ainsi resuer s'en vint à moy, & me faisant la mouche, me passa deux ou trois fois la main deuāt les yeux, & puis se mit à courre comme presque me conuiant à luy aller apres. Pour le commencement i'estois encor si estourdy du coup, que ie n'en fis point de semblant: mais quand elle y reuint la seconde fois, ie me mis à la suiure, & elle apres auoir tourné quelque temps autour de ses compagnes, s'escarta de la trouppe, & apres estre vn peu esloignee, feignant d'estre hors d'haleine, se coucha aupres d'vn buisson assez touffu: moy qui la courois au commencement sans dessein, la voyant en terre, & en lieu où elle ne pouuoit estre veuë, monstrant de me vouloir venger de la peine qu'elle m'auoit dónée, ie me mis à la foüetter, à quoy elle faisoit bien vn peu de resistance, mais de sorte qu'elle monstroit que ceste priuauté ne luy estoit point desagreable: mesme qu'en faisant semblant de se deffendre, elle se descouuroit, comme ie crois, à dessein pour faire voir sa charnure blanche, plus qu'on n'eust pas iugé à son visage. En fin s'estant releuee, elle me dit: Ie n'eusse pas pensé Hylas, que vous eussiez esté si rude ioüeur, autrement ie ne me fusse par attaquée à vous. Si cela vous a dépleu, luy respondis-ie, ie vous en demande pardon: mais si cela n'est pas, ie ne fus de ma vie mieux payé de mon indiscretion que ceste fois. Comment l'entendez vous, me dit-elle? Ie l'entends, luy dis-ie, belle Floriante, que ie ne veis iamais rien de si beau, que ce que ie viens de voir. Voyez, me dit-elle, comme vous

vous estes menteur : & à ce mot, me donnant doucement sur la ioüe, s'en recourut entre ses compagnes. Ceste Floriante estoit fille d'vn tres-honneste Cheualier, qui pour lors estoit malade, & se tenoit pres des riues de l'Arar: & elle ayãt sceu la maladie de sõ pere, s'en alloit le trouuer, ayant demeuré quelque tẽps auec vne de ses sœurs, qui estoit mariee en Arles. Pour le visage, il n'estoit point trop beau: car elle estoit vn peu brune: mais elle auoit tant d'afféteries, & estoit d'vne humeur si gaillarde, qu'il faut aduoüer que ceste rencõtre me fit perdre la volonté que i'auois pour Aimee, mais si promptement, qu'à peine ressentis-ie le desplaisir de la quitter, que le contentement d'auoir trouué celle-cy m'ẽ osta toute sorte de regret. Ie laisse donc Aymee, ce me semble, & me donne du tout à Floriante: ie dis, ce me semble: car il n'estoit pas vray entierement, puis que souuent quand ie la voyois, ie prenois biẽ plaisir de parler à elle, encor que l'affectiõ que ie portois à l'autre me tirast auec vn peu plus de violence: mais en effet, quand i'eus quelque tẽps consideré ce que ie dis, ie trouuay qu'au lieu que ie n'en soulois aimer qu'vne, i'en auois deux à seruir. Il est vray que ce n'estoit point auec beaucoup de peine: car quãd i'estois pres de Floriãte, ie ne me ressouuenois en sorte du mõde d'Aymee, & quand i'estois pres d'Aymee, Floriante n'auoit point de lieu en ma memoire. Et n'y auoit rien qui me tourmẽtast, que quãd i'estois loin de toutes les deux : car ie les regrettois toutes ensẽble. Or, gentil Paris, cet entretien me dura iusques à Vienne: mais estant par hazard au logis (car presque tous les soirs nous mettions pied à terre, & mesme quand nous passions pres des bõnes villes) ne voila pas qu'vne Bergere vint prier le Patron du batteau où i'estois, de luy dõner place iusques à Lyõ,

parce que son mary ayāt esté blessé par quelques ennemis, luy mandoit de l'aller trouuer. Le patron qui estoit courtois, la receut fort librement, & ainsi le lendemain elle se mit dans le batteau auec nous. Elle estoit belle: mais si modeste & discrette, qu'elle n'estoit pas moins recommandable pour sa vertu, que pour sa beauté: au reste si triste, & pleine de melancolie, qu'elle faisoit pitié à toute la troupe. Et parce que i'ay tousiours eu compassion des affligez, i'en auois infinimēt de celle-cy, & taschois de la desennuyer le plus qu'il m'estoit possible, dont Floriante n'estoit guiere contente, quelque mine qu'elle en fit, ny Aimee aussi. Car ressouuenez-vous, gētil Paris, quequoy que feigne vne femme, elle ne peut s'empescher de ressentir la perte d'vn Amant, d'autant qu'il semble que ce soit vn outrage à sa beauté, & la beauté estant ce que ce sexe a de plus cher, & la partie plus sēsible qui soit en elles. Moy toutesfois, qui parmy la compassion commençois à mesler vn peu d'Amour, sans faire semblant de voir ces deux filles, continuois de parler à celle-cy, & entre autre choses, afin que les discours ne nous deffaillissent, & aussi pour auoir quelque plus grande cognoissance d'elle, ie la suppliay de me vouloir dire l'occasion de son ennuy. Et alors toute pleine de courtoisie, prit la parole de ceste sorte:

La compassion que vous auez de ma peine m'oblige bien, courtois estranger, à vous rendre plus de satisfaction encores que ce que vous me demandez, & penserois de faire vne grande faute, si ie vous refusois si peu de chose : mais ie vous veux supplier de considerer aussi l'estat en quoy ie suis, & d'excuser mō discours, si ie l'abbrege le plus qu'il me sera possible. Sçachez donc Berger, que ie suis nee sur les riues de Loire, où i'ay esté esleuee aussi cherement iusques en

l'aage

l'aage de quinze ans, qu'autre de ma cõditiõ le sçauroit estre: Mon nom fut Cloris, & mon pere s'appella Leonice frere de Gerestan, entre les mains de qui ie fus remise apres la mort de mon pere : & de ma mere, qui fut en l'aage que ie vous ay dit, & deslors ie commencay à ressentir les coups de la fortune: car mon oncle ayant plus de soing de ses enfans que de moy, se sentoit bien fort importuné de ma charge. Toute la consolation que i'auois, estoit de sa femme qui se nõmoit Callirée: car celle-là m'aimoit, & m'accommodoit de tout ce qui luy estoit possible, sans que son mary le sceust. Mais le Ciel vouloit m'affliger du tout: car lors que Filandre frere de Callirée fut tué, elle en eut tant de regret, qu'il n'y eut iamais consolation de personne qui la peut faire resoudre à le suruiure; de sorte que peu de iours apres elle mourut, & ie demeuray auec deux de ses filles, qui estoient encor si ieunes, que ie n'en pouuois guiere auoir du contentement. Il aduint qu'vn Berger de la prouince Viennoise, nommé Rosidor, vint visiter le Temple d'Hercules, qui est pres des riues du Furan, sur le haut d'vn rocher qui s'esleue au milieu des autres montagnes pardessus toutes celles qui luy sont autour. Le iour qu'il y fut, nous nous y trouuasmes vne fort bonne troupe de ieunes Bergeres : car c'estoit vn iour fort solemnel pour ce lieu-là. Ce ne seroit qu'vser des paroles inutiles de raconter les propos que nous eusmes ensemble, & la façon, dont il me declara son amitié, tant y a que depuis ce iour, il se donna de sorte à moy, que iamais il n'a fait paroistre de s'en vouloir desdire. Il estoit ieune & beau: quant à son bien, il en auoit beaucoup plus que ie ne deuois esperer: au reste l'esprit si ressemblãt à ce qui se voyoit du corps, que c'estoit vn tres-parfaict assemblage. Sa recherche dura quatre ans sans

que ie puisse dire qu'en ce tẽps-là il ait iamais fait, ny pensé chose dont il ne m'ait rendu conte & demandé aduis. Ceste extreme sousmission, & si longuement continuée me fit tres-certaine qu'il m'aimoit, & ses merites qui iusques alors ne m'auoient peu obliger à l'aimer, depuis ce tẽps m'y conuierent de façõ, que ie puis dire auec verité, n'y auoir rien au monde de plus aimé que Rosidor l'estoit de Cloris: dont il se sentit de sorte mõ redeuable, qu'il augmenta son affection, si toutesfois elle pouuoit estre augmentée. Nous vesquismes ainsi plus d'vn an, auec tout le plaisir qu'vne parfaite amitié peut rapporter à deux Amants. En fin le Ciel fit paroistre de vouloir nous rẽdre entierement cõtents, & permit que quelques difficultez, qui empeschoient nostre mariage fussent ostees : nous voila heureux, si des mortels le peuuent estre: Car nous sommes conduits dans le temple, les voix d'Hymen Hymenee esclattoient de tous costez: bref estant de retour au logis, on n'oyoit qu'instruments de resiouyssãce, on ne voyoit que bals & chansons, lors que le mal-heur voulut que nous fussions separez par vne des plus fascheuses occasiõs qui m'eut peu aduenir. Nous estions alors à Vienne, où est la plus part des possessions de Rosidor : il aduint que quelques ieunes débauchez des hameaux qui sont hors de Lyon, du costé où nos Druides vont reposer le Guy, quand ils l'ont couppé dans la grande forest de Mars, dite d'Airieu, voulurent faire quelques desordres, que mon mary ne pouuãt supporter, apres le leur auoir doucement remonstré, leur empescha d'executer, dont ils furent de telle sorte courroucez, que (pensant que ce seroit la plus grande offense qu'ils pourroient faire à Rosidor, que de s'attaquer à moy) il y en eut vn d'eux qui me voulut casser vne phiole d'ancre

d'ancre ſur le viſage:mais voyãt venir le coup,ie tournay la teſte, ſi bien que ie ne fus attainte que ſur le col,cõme dit-elle en ſe baiſſant, vous en pouuez voir les marques encor aſſez fraiſches. Mon mary,qui me vid tout l'eſtomach plein d'ancre, & de ſang, creut que i'eſtois fort bleſſee,& outre ce l'outrage luy ſembla ſi grand,que metrant l'eſpée à la main, il la paſſa au trauers du corps de celuy qui auoit fait le coup,& puis ſe meſlant parmy les autres, auec l'aide de ſes amis,il les chaſſa hors de ſa maiſon.Iugez, Berger, ſi ie fus troublée : car ie penſois eſtre beaucoup plus bleſſee que ie n'eſtois, & voyois mon mary tout ſanglant,tant de celuy qu'il auoit tué,que d'vne bleſſeure qu'il auoit euë ſur vne eſpaule. Mais quand ceſte premiere frayeur fut en partie paſſee,& que la playe qu'il auoit fut ſoudee : à peine auoit-on finy l'appareil,que la iuſtice ſe vint ſaiſir de luy,& l'émena auec tãt de violéce qu'õne me voulut permettre de lui dire adieu : mais mõ affectiõ plus forte que leur deffenſe, me fit en fin venir iuſques à luy, & me iettãt à sõ col m'y attachay de ſorte,que ce fut tout ce qu'õ peut faire que de m'en oſter. Luy d'autre coſté,qui me voyoit en cet eſtat,aimãt mieux mourir que d'eſtre ſeparé de moy,fit tous les efforts dõt vn grand courage & vne extreme amour eſtoiẽt capables,qui furent tels, que tout bleſſé qu'il eſtoit,il ſe deſpeſtra de leurs mains,& ſortir hors de la ville. Ceſte deffenſe l'empeſcha bien d'eſtre priſõnier:mais elle fut cauſe auſſi de rendre ſa raiſon mauuaiſe enuers la Iuſtice,qui cependant iette contre luy toutes les menaces,& proclamatiõs,durãt leſquelles ſon plus grãd déplaiſir eſtoit,de ne pouuoir eſtre aupres de moy,& parce que ce deſir le preſſoit fort,il ſe deſguiſoit & me venoit trouuer ſur le ſoir,& paſſoit toute la nuict auec moy:Dieu ſçait quel cõtentement

tement estoit le mien : mais combien grande aussi estoit ma crainte:car ie sçauois que ceux qui le poursuiuoient,sçachans l'amour qui estoit entre nous,feroient tout ce qu'il leur seroit possible, pour l'y surprendre : & il aduint comme ie l'auois tousiours craint:car en fin il y fut trouué,& emmené dans Lyō, où soudain ie le suiuis,&fort à propos pour lui,d'autāt que les Iuges qu'à toutes heures i'allois solliciter, eurent tant de pitié de moy, qu'ils luy firent grace,& ainsi nonobstant toute la poursuite de nos parties, il fut deliuré.Si i'auois eu beaucoup d'ennui de l'accidēt & de la peine où ie l'auois veu, croyez,courtois Berger, que ie n'eus pas peu de satisfaction de le voir hors de danger, & absous de tout ce qui s'estoit passé. Mais parce que le desplaisir qu'il auoit receu dans la prison,l'auoit rendu malade,il fut contraint de seiourner quelques iours à Lyon,& moy tousiours pres de luy, essayant de luy dōner tout le soulagemēt qu'il m'estoit possible:enfin estāt hors de dāger, il me pria de venir donner ordre à sa maison, afin que nous y peussions receuoir nos amis en la resiouyssāce qu'il desiroit de faire auec eux, pour le bon succez de ses affaires:& voila que ces desbauchez,qui ont esté cause de toute nostre peine, voyans qu'ils n'en pouuoiēt auoir autre raisō,se sont resolus de le tuer dās sō lict, & estans entrez dans son logis,lui ont donné deux ou trois coups de poignard,&le laissās pour mort s'en sōt fuys.Helas!courtoisBerger,iugez qu'elle ie dois estre, &en quel reposdoit estre mō ame,qui à la verité est attainte du pl⁹ sensible accidēt qui m'eust sceu aduenir.

Ainsi finit Cloris, ayant le visage tout couuert de larmes, qui sembloient autant de perles qui rouloient sur son beau sein. Or, gentil Paris, ce que ie vous vay raconter, est bien vne nouuelle source d'A-

mour. L'affliction que ie veis en ceste Bergere, me toucha de tant de compassion, qu'ẽcore que son visage ne fust peut-estre pas capable de me dõner de l'amour; toutefois la pitié m'attaignit si au vif, qu'il faut que ie cõfesse que Carlis, Stilliane, Aymee, ny Floriãte ne me lierent iamais d'vne plus forte chaine, que ceste desolee Cloris. Ce n'est pas que ie n'aimasse les autres, mais i'auois encor outre leur place, celle-cy vuide dans mõ ame. Me voila donc resolu à Cloris comme aux autres: mais ie cogneus biẽ qu'il n'estoit pas à propos de luy en parler, que Rosidor ne fust ou mort ou gueri: car la peine où elle estoit, l'occupoit entierement. Nous arriuasmes de ceste sorte à Lyon, où soudain chacun se separa, il est vray que la nouuelle affection que ie portois à Cloris me la fit accompagner iusques en son logis, où mesme ie visitay Rosidor, à fin de faire cognoissance auec luy, iugeant bien qu'il falloit commencer par la à paruenir aux bonnes graces de sa femme. Elle qui le croyoit beaucoup plus blessé qu'elle ne le trouua, (car on fait tousiours le mal plus grand qu'il n'est pas, & l'apprehension augmente de beaucoup l'acident que l'on redoute) chãgea toute de visage, & de façon, quand elle le trouua leué, & qu'il se promenoit par la chambre. Mais oyez ce qui m'arriua: la tristesse que Cloris auoit dãs le batteau, fut, comme ie vous ay dit, la cause de mon affection, & quãd aupres de Rosidor ie la veis ioyeuse & contente, tout ainsi que la compassion auoit fait naistre mon Amour, sa ioye aussi, & son contentement le firent mourir, esprouuãt bien alors, qu'vn mal se doit tousiours guerir par son contraire, i'entray donc serf & captif dans ce logis, i'en sortis libre & maistre de moy-mesme: Mais considerant cet accident, ie m'allay ressouuenir d'Aimee, & de Floriante: incontinent

tinent me voila enquesté de leur logis, & tournay tant d'vn costé & d'autre, qu'en fin ie les rencontray qu'elles s'estoient de fortune mises ensemble.

Par bonne rencontre, le lendemain estoit la grande feste de Venus, & parce que suiuant la coustume, le iour auant la solemnité, les filles chantent dans le tẽple, les hymnes qui sont faits à l'honneur de la Deesse, & qu'elles y font la veillee iusques à minuict, i'ouys prẽdre resolution à la belle-mere d'Aimee d'y passer la nuict, comme les autres, afin de mieux rendre son vœu. Floriante à la secrette requeste d'Aimee, promit d'en faire de mesme: & d'autant que l'on y demeuroit en fort grande liberté, ie fis dessein sans en parler, d'y entrer aussi, feignãt d'estre fille, lors qu'il seroit bien obscur: mais sçachant que les Druides estoient eux-mesmes aux portes, depuis qu'il commençoit à se faire tard, ie me resolus de m'y cacher lõg temps auparauãt. Et de faict m'estãt mis en vn recoin, le moins frequenté, & le plus obscur, i'y demeuray qu'il estoit plus de neuf ou dix heures du soir. Desia le temple estoit fermé, & n'y auoit d'hõmes que moy, si ce n'est qu'il y en eut quelqu'autre aussi curieux que i'estois, & desia les hymnes auoiẽt long temps continué, lors que ie sortis de ma cachette. Et parce que le temple estoit fort grãd, & qu'il n'y auoit clarté que celle que quelques flambeaux allumez sur l'autel pouuoient donner a l'entour, ie me mis aysément entre les filles, sans qu'elles me recogneussent, & lors que i'allois cherchant de l'œil, l'endroit où estoit Aymee, ie veis porter vne petite bougie à vne ieune fille, qui se leuant, s'approcha de l'autel, & apres auoir fait quelques ceremonies, se mit à chanter quelques couplets, ausquels sur la fin toute la trouppe respondit: Ie ne sçay si ce fut ceste clarté blafarde (car quelquefois elle

le aide fort à couurir l'imperfection du tout)ou bien ſi veritablement elle eſtoit belle , tant y a qu'auſſi toſt que ie la veis , ie l'aimay. Or qu'à ceſte heure ceux-là me viennent parler, qui dient que l'Amour vient des yeux de la perſonne aymee , cela ne pouuoit eſtre : car elle ne m'euſt ſceu voir , outre qu'elle ne tourna pas meſme les yeux ſur moy , & qu'à peine l'auois-ie aſſez bien veuë , pour la pouuoir recognoiſtre vne autre fois : & cela fut cauſe , que pouſſé de la curioſité , ie me coulay doucement entre les Bergeres qui luy eſtoiẽt plus pres. Mais par malheur eſtant auec beaucoup de danger paruenu iuſqu'aupres d'elle , finit ſon hymne , & renuoya la bougie au meſme lieu où elle ſouloit eſtre,ſi bien que le lieu demeura ſi obſcur , qu'à peine en la touchant l'euſſe-ie peu voir.Toutesfois l'eſperance qu'elle, ou quelqu'autre pres d'elle recommenceroit bien toſt à châter,m'arreſta là quelque temps,Mais ie veis qu'au contraire la clarté fut portee à l'autre chœur, & inſtinẽt apres vne de celles qui y eſtoiẽt commença de chanter comme auoit fait ma nouuelle Maiſtreſſe.La differẽce que ie remarquay,fuſt de la voix, fuſt du viſage,eſtoit grãde:car elle n'auoit rien qui approchaſt de celle que ie cõmençois d'aimer, qui fut cauſe que ne pouuant plus long-tẽps cõmander à ma curioſité, ie m'adreſſay à vne Dame qui eſtoit la plus eſcartee, & me cõtrefaiſanr le mieux qu'il m'eſtoit poſsible,ie luy demãday qui eſtoit celle qui auoit chanté auant la derniere. Il faut bien , me dit-elle,que vous ſoyez eſtrangere,puis que vous ne la cognoiſſez pas. Peut-eſtre luy reſpõdiſ-ie,la recognoiſtrois-ie,ſi i'oyois ſon nõ.Qui ne la recognoiſtra,dit-elle,à ſõ viſage,demãdera ſon nom en vain.Toutesfois pour ne vous laiſſer en peine,ſçachez qu'elle s'appelle Cyrcene, l'vne
des

des plus belles filles qui demeure le long des riues de l'Arar,& tellement cogneuë en toute cette contree, qu'il faut, si vous ne la cognoissez, que vous soyez d'vn autre monde.Iusques là i'auois si bien contrefait ma voix, que comme la nuict luy trompoit les yeux, aussi deceuois ie son oreille par mes paroles:mais à ce coup ne m'en ressouuenãt plus, apres plusieurs autres remerciements,ie luy dis,que si en eschange de la peine qu'elle auoit prise, ie luy pouuois rendre quelque seruice, ie ne croirois point qu'il y eust homme plus heureux que moy.Comment?me dit-elle alors, & qui estes vous qui me parlez de ceste sorte?Et me touchant soudain, & regardant de plus pres, elle recogneut à mon habit,ce que i'estois, dont toute estonnee: Auez vous bien eu la hardiesse,me dit-elle,d'enfraindre nos loix de ceste sorte?Sçauez vous bien que vous ne pouuez payer ceste faute, qu'auec la perte de vostre vie?Il faut dire la verité: quoy que ie sceusse qu'il y auoit quelque chastiment ordõné, si ne pensois-ie pas qu'il fust tel:dont ie ne fus peu estonné; toutesfois luy representant que i'estois estranger, & que ie ne sçauois point leurs statuts,elle prit pitié de moy,& me dit que dés le commencement elle l'auoit bien recogneu, & qu'il falloit que ie sceusse qu'il estoit impossible d'obtenir pardon de ceste faute, par ceque la loy y estoit ainsi rigoureuse pour oster de ces veilles tous les abus qui s'y souloient commettre. Toutesfois que voyant que ie n'y estois point allé de mauuaise intention,elle feroit tout ce qui luy seroit possible pour me sauuer: Et que pour cest effect il ne falloit pas attendre que la minuict sõnast,car alors lesDruides venoiét à la porte auec des flãbeaux,& les regardoient toutes au visage: Qu'à ceste heure la porte du temple estoit bien fermée,mais qu'elle essayeroit de la faire ouurir: & lors me

me mettant vn voile sur la teste qui me couuroit iusques aupres des hanches, elle m'accommoda mon mãteau par dessous, en telle sorte qu'il estoit mal-aisé de recognoistre la nuict, si c'estoit vne robbe: m'ayant ainsi equippé, elle dit à quelques-vnes de ses voisines, qui estoient venuës auec elle, qu'elle se trouuoit mal, & toutes ensemble s'en allerent demander la clef à la plus vieille de la trouppe, & nous en allans ensemble à la porte auec vne petite bougie seulement, qu'elle mesme portoit, & qu'elle couuroit presque tout auec la main, feignant de la conseruer du vent, nous sortismes en foule, & i'eschappay ainsi heureusement de ce danger par sa courtoisie, & pour mieux me déguiser, & aussi que i'auois enuie de sçauoir à qui i'auois ceste obligation, ie m'en allay parmy les autres iusques à son logis.

Mais, belle Bergere, dit-il s'addressant à Diane, ce discours n'est pas encore à moitié, & il me semble que le Soleil est couché il y a long temps, ne seroit-il pas plus à propos d'en remettre la fin à vne autrefois que nous aurõs plus de loisir? Vous auez raison, dit-elle, gentil Berger, il ne faut pas despendre tout son bien à la fois: ce qui reste à sçauoir nous pourra encores faire couler vne agreable iournée: Outre que Paris qui doit encor passer la riuiere, ne sçauroit arrester icy plus long-temps sans se mettre à la nuict. Il n'y a rien, dit-il, belle Bergere, qui me puisse incõmoder quand ie suis pres de vous. Ie voudrois bien, respondit elle, qu'il y eust quelque chose en moy, qui vous fust agreable: car vostre merite & vostre courtoisie oblige chacun à vous rendre toute sorte de seruice. Paris vouloit respõdre, mais Hylas l'interrompit en luy disant: Pleust à Dieu gentil Paris, que ie fusse vous, & que Diane fut Phillis, & qu'elle me tinst ce

langage. Quand cela seroit, dit Paris, vous ne luy en auriez que tant plus d'obligatiõ. Il est vray, dit Hylas, mais ie ne craindray iamais de m'obliger en partie à celle à qui ie suis desia entierement. Vos obligations, dit Diane, ne sõt pas de celles qui sõt pour tousiours, vous les reuoquez quand il vous plaist. Si les vnes, respondit-il, y perdẽt, les autres y ont de l'aduantage, & demandez à Phillis, si elle n'est pas bien-aise que ie sois de ceste humeur, car si i'estois autrement, elle pourroit bien se passer de mon seruice. Auec semblables discours, Diane, Paris, & plusieurs autres Bergeres paruindrent iusques au grand pré, où ils auoyent accoustumé de s'assembler, auant que se retirer, & Paris donnant le bon-soir à Diane, & au reste de la troupe, print son chemin du costé de Laigneu.

Mais cependant Lycidas parloit auec Phillis, car la jalousie de Siluandre le tourmentoit de sorte, qu'il n'auoit peu attendre au lendemain à luy en dire ce qu'il en auoit sur le cœur. Il estoit tellement hors de luy-mesme, qu'il ne prit pas garde que l'on l'escoutoit: mais pensant estre seul auec elle, apres deux, ou trois grands souspirs, il luy dit: Est-il possible, Phillis, que le Ciel m'ait conserué la vie si longuement pour me faire ressentir vostre infidelite? La Bergere qui attendoit toute autre sorte de discours, fut si surprise, qu'elle ne luy peut respondre. Et le Berger voyant que elle demeuroit muëtte, & croyant que ce fut pour ne sçauoir quelle excuse prendre, continua; Vous auez raison, belle Bergere, de ne point respondre, car vos yeux parlent assez, voire trop clairement pour mon repos: Et ce silence ne me dit, & asseure que trop ce que ie vous demande, & que ie ne voudrois pas sçauoir. La Bergere qui se sentit offensée de ses paroles, luy respondit toute despitée. Puisque mes yeux parlẽt

aſſez pour moy, pourquoy voudriez-vous que ie vous reſpondiſſe d'autre façõ? Et ſi mon ſilence vous donne plus de cognoiſſance de mon peu d'amitié, que mes actions paſſees n'ont peu faire de ma bõne volõté, penſez-vous que i'eſpere de vous en pouuoir rendre plus de teſmoignage par mes paroles? Mais ie voy bien que c'eſt, Lycidas, vous voulez faire vne honneſte retraite, vous auez deſſein ailleurs, & pour ne l'oſer ſans donner à voſtre legereté quelque couuerture raiſonnable, vous vous faignez de chimeres, & baſtiſſez des occaſiõs de deſplaiſir, où vous ſçauez bien qu'il n'y a point de ſubiet, afin de me rendre blaſmee de voſtre faute: Mais, Lycidas, ſerrõs de pres toutes vos raiſons, voyõs quelles elles ſont, ou ſi vous ne le voulez faire, retirez vous, Berger ſans m'accuſer de l'erreur que vous auez commiſe, & dõt ie ſçay bien que ie feray vne longue penitence: mais cõtentez-vous de m'en laiſſer le mortel deſplaiſir, & non pas le blaſme, que vous m'allez procurant par vos plaintes, tant ordinaires, que vous en importunez, & le Ciel, & la terre. Le doute où i'ay eſté, repliqua le Berger, m'a faict plaindre: mais l'aſſeurance que vous m'en donnez par vos aigres paroles me fera mourir. Et quelle eſt voſtre crainte, reſpondit la Bergere? Iugez, repliqua-t'il, qu'elle ne doit pas eſtre petite, puis que la plainte qui en procede, importune, & le Ciel, & la Terre, comme vous me reprochez. Que ſi vous la voulez ſçauoir, ie la vous diray en peu de mots. Ie crains que Phillis n'aime point Lycidas. Ouy, Berger, reprit Phillis, vous pouuez croire que ie ne vous ayme point, & auoir en voſtre memoire ce que i'ay faict pour vous, & pour Olympe: eſt-il poſſible que les actions de ma vie paſſee, vous reuiennent deuant les yeux, lors que vous conceuez ces doutes? Ie ſcay bien, reſpondit le Berger, que vous

m'auez aimé; & si i'é eusse esté en doute, ma peine ne seroit pas telle que ie la ressens: mais ie crains que cóme vne blesseure pour grande qu'elle soit, si elle ne fait mourir, se peut guerir auec le téps; de mesme celle qu'Amour vous auoit fait alors pour moy, ne soit à cette heure de sorte guerie, qu'à peine la cicatrice en apparoisse seulement. Phillis à ces paroles tournāt la teste à costé, & les yeux auec vn certain geste de mescontentement. Puis, Berger, luy dit-elle, que iusques icy par les bons offices, & par tant de tesmoignages d'affection, que ie vous ay rendus, ie cognoy de n'auoir rien aduancé: asseurez-vous que ce que i'en plains le plus, c'est la peine, & le temps que i'y ay employez. Lycidas cogneut bien d'auoir fort offensé sa Bergere, toutesfois il estoit luy-mesme si fort attaint de la jalousie, qu'il ne peut s'empescher de luy respódre. Ces courroux, Bergere, ne me donnent-ils pas de nouuelles cognoissances de ce que ie crains: car de se fascher des propos qu'vne trop grande affection faict quelquefois proferer, n'est-ce pas signe de n'en estre point attaint? Phillis oyant ce reproche, reuint vn peu à soy, & tournant le visage à luy, respondit: Voyez-vous, Lycidas, toutes faintes en toutes personnes me desplaisent, mais ie n'en puis supporter en celles auec qui ie veux viure. Comment? Lycidas a la hardiesse de me dire qu'il doute de l'amitié de sa Phillis, & ie ne croiray pas qu'il dissimule: & quel tesmoignage s'en peut-il rendre que ie ne vous aye rendu? Berger, Berger, croyez-moy, ces paroles me font mal penser des asseurances qu'autrefois vous m'auez donnees de vostre affection: Car il peut bien estre que vous me trópiez en ce qui est de vous, comme il semble que vous vous deceuiez en ce qui est de moy. Ou que comme vous pensez n'estre point aimé, l'estāt plus que tout le

reste

reste du mõde, de mesme vous pensiez de m'aimer en ne m'aimant pas. Bergere, respondit Lycidas, si mon affection estoit de ces communes, qui ont plus d'apparence que d'effet, ie me condamnerois moy-mesme, lors que sa violence me transporte hors de la raison, ou bien quand ie vous demande de grandes preuues d'vne grande amitié: mais puisqu'elle n'est pas telle, & que vous sçauez bien qu'elle embrasse tout ce qui est de plus grãd, ne sçauez-vous pas que l'extreme amour ne marche iamais sans la crainte, encores qu'elle n'en ait point de suiet, & que pour peu qu'elle en ait, ceste crainte se change en ialousie, & la ialousie en la peine, ou plustost en la forcenerie où ie me trouue.

Cependant que Lycidas, & Phillis parloient ainsi, pensant que ces paroles ne fussent ouyes que d'eux-mesmes, & qu'ils n'eussent autres tesmoins que ces arbres, Siluandre, cõme ie vous ay dit, estoit aux escoutes, & n'en perdoit vne seule parole: Laonice d'autre costé qui s'estoit endormie en ce lieu, s'esueilla au cõmencement de leur discours, & les recognoissant tous deux, fut infiniment aise de s'y estre trouuee si à propos, s'asseurant biẽ qu'ils ne se separeroiẽt point: que ils ne luy apprinssent beaucoup de secrets, dont elle esperoit se seruir à leur ruine. Et il aduint ainsi qu'elle l'auoit esperé: car Phillis oyant dire à Lycidas qu'il estoit ialoux, luy repliqua fort haut, & de qui, & pourquoy? Ah! Bergere, respondit l'affolé Lycidas, me faites vous ceste demande? Dites-moy, ie vous supplie, d'où procederoit ceste grande froideur enuers moy depuis quelque temps, & d'où ceste familiarité que vous auez si estroitte auec Siluandre, si l'amitié que vous me souliez porter n'estoit point changee à son auantage? Ah! Bergere, vous deuiez bien croire que mon cœur n'est pas insensible à vos coups, puis qu'il

a si viuement ressenty ceux de vos yeux. Combien y a t'il que vous vous estes retirée de moy ? que vous ne vous plaisez plus à parler à moy, & qu'il semble que vous allez mendiant toutes les autres cõpagnies pour fuir la mienne ? où est le soing que vous auiez autrefois de vous enquerir de mes nouuelles, & l'ennuy que vous rapportoit mon retardement hors de vostre presence? Vous pouuez vous ressouuenir combien le nom de Lycidas vous estoit doux, & combien de fois il vous eschappoit de la bouche, pour l'abondance du cœur, en pensant nommer quelqu'autre. Vous en pouuez vous ressouuenir, dy-ie, & n'ouyr à ceste heure dans ce mesme cœur, & dãs ceste mesme bouche que le nom & l'affection de Syluandre, auec lequel vous viuez de sorte, qu'il n'est pas iusques aux estrangers qui sont en ceste contrée, qui ne recognoissent que vous l'aimez ? & vous trouuez estrange que moy qui suis ce mesme Licidas, que i'ay tousiours esté, & qui ne suis né que pour vne seule Phillis, sois entré en doute de vous ? L'extreme desplaisir de Lycidas luy faisoit naistre vne si grande abondance de paroles en la bouche, que Phillis pour l'interrompre ne pouuoit trouuer le temps de luy respondre: car si elle ouuroit la bouche pour commencer, il continuoit encore auec plus de vehemence, sans considerer que sa plainte estoit celle qui rengregeoit son mal, & que s'il y auoit quelque chose qui se peust alleger, c'estoit la seule response qu'il ne vouloit escouter: & au contraire ne cognoissant pas que ce torrent de paroles ostoit le loisir à la Bergere de luy respondre, il iugeoit que son silence procedoit de se sentir coulpable, si bien qu'il alloit augmentant sa ialousie à tous mouuements, & à toutes les actions qu'il luy voyoit faire: dequoy elle se sentit si surprise, & offésée, que toute interditte elle

ne

ne sçauoit par quelles paroles elle deuoit commencer, ou pour se plaindre de luy, ou pour le sortir de l'opinion où il estoit: mais la passion du Berger, qui estoit extreme, ne luy laissa pas beaucoup de loisir à y sőger: car encor qu'il fust presque nuict, si la veit-il rougir, ou pour le moins il luy sembla de le voir, qui fut bien la conclusion de son impatience, tenant alors pour certain, ce dequoy il n'auoit encore que douté. Et ainsi sans attendre d'aduantage, apres auoir reclamé deux ou trois fois les Dieux iustes punisseurs des infidelles, il s'en alla courant dãs le bois, sans vouloir escouter, ny attendre Phillis, qui se mit apres luy pour luy descouurir son erreur, mais ce fut en vain: car il alloit si viste, qu'elle le perdit incontinent dans l'espaisseur des arbres. Et cependant Laonice bien-aise d'auoir descouuert ceste affection, & de voir vn si bon commencement à son dessein, se retira comme de coustume auec la Bergere sa compagne. Siluandre d'autre costé se resolut, puis que Lycidas prenoit à si bon marché tant de ialousie, de la luy vendre à l'aduenir vn peu plus cherement, feignant de vrayement aymer Phillis, lors qu'il les verroit aupres d'elle.



LE NEVFIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.



Leonide cependant arriua en la maison d'Adamas, & luy ayant faict entendre, que Galathee auoit infiniment affaire de luy, & pour vn subiect fort pressé qu'elle

luy diroit par les chemins, il resolut pour ne luy desobeir, de partir aussi-tost que la Lune esclaireroit, qui pouuoit estre vne demie heure auant iour. En ceste resolution, aussi-tost que la clarté commença de paroistre, ils se mirent en chemin, & lors qu'ils furent au bas de la colline, n'ayant plus qu'vne plaine qui les conduisoit au Palais d'Isoure, la Nimphe à la requeste de son oncle, reprit la parole de ceste sorte:

HISTOIRE DE GALATHEE & Lindamor.

MOn pere (car elle l'appelloit ainsi) ne vous estõnez point, ie vous supplie d'ouyr ce que i'ay à vous dire, & lors que vous en aurez occasion, ressouuenez vous que ce mesme amour en est cause qui autresfois vous à poussé à semblables ou plus estranges accidents. Ie n'oserois vous en parler, si ie n'en auois permission, voire s'il ne m'auoit esté commandé: mais Galathée, à qui cest affaire touche, veut bien, puis que elle vous a esleu pour medecin de son mal, que vous en sçachiez, & la naissance, & le progrez: toutesfois elle m'a commandé de tirer parole de vous, que vous n'en direz iamais rien. Le Druyde qui sçauoit quel respect il deuoit à sa Dame (car pour telle la tenoit-il) luy respondit, qu'il auoit assez de prudence pour celer ce qu'il sçauoit importer à Galathée, & qu'en cela la promesse estoit superfluë. Sur ceste asseurance, continua Leonide, ie paracheueray donc de vous dire ce qu'il faut que vous sçachiez. Il y a fort long-tẽps que Polemas deuint amoureux de Galathee: de dire, comme cela aduint, il seroit inutile, tant y a qu'il l'aima de sorte qu'à bon esciẽt on l'en pouuoit dire amoureux. Ceste affection passa si auãt, que Galathee mesme ne la pouuoit ignorer: tant s'en faut en particulier elle luy fit plusieurs

pluſieurs fois paroiſtre de n'auoir point ſon ſeruice deſagreable : ce qui le lia ſi bien, que rien depuis ne l'en a iamais peu diſtraire:& c'eſt ſans doute que Galathee auoit bien quelque occaſion de fauoriſer Polemas:car il eſtoit hõme qui meritoit beaucoup. Pour ſa race,il eſt, comme vous ſçauez, de cet ancien tige de Surieu, qui en nobleſſe ne cede pas meſme à Galathee: quant à ce qui eſt de ſa perſonne, il eſt fort aggreable,ayant & le viſage & la façon aſſez capable de donner de l'Amour:ſur tout il a beaucoup de ſçauoir, faiſant honte en cela aux plus ſçauants : Mais à qui vay-ie racontant toutes ces choſes, vous les ſçauez, mon pere,beaucoup mieux que moy,tant y a que ces bonnes conditions le rendoient tellement recommandable,que Galathee le daigna bien fauoriſer plus que tout autre qui pour lors fuſt à la Cour d'Amaſis. Toutefois ce fut auec tant de diſcretion, que perſonne ne s'en prit iamais garde. Or Polemas ayant ainſi le vent fauorable viuoit content de ſoy-meſme,autãt qu'vne perſonne fondee ſur l'eſperance le peut eſtre. Mais ceſt inconſtant Amour, ou pluſtoſt ceſte inconſtante fortune,qui ſe plaiſt au changement, voire qui s'en nourrit,voulut que Polemas,auſſi bien que le reſte du monde, reſſentiſt quelles ſont les playes qui procedent de ſa main. Vous pourrez vous reſſouuenir, qu'il y a quelque temps qu'Amaſis permit à Clidamã de nous donner à toutes des ſeruiteurs.De ceſte occaſion comme d'vn eſſaim ſont ſortis tant d'Amours, qu'outre que toute noſtre Cour en fut peuplee,tout le païs meſme s'en reſſentit. Or entr'autres par hazard Lindamor fut donné à Galathee,il auoit beaucoup de merites ;toutefois elle le receut auſſi froidement, que la ceremonie de ceſte feſte le luy pouuoit permettre: mais luy qui peut-eſtre des-ja auparauant auoit eu

quelque intentiõ, qu'il n'auoit pas osé faire paroistre outre les bornes de sa discretion, fut bien aise que ce subiet se presentast pour esclorre les beaux desseins qu'Amour luy auoit fait conceuoir, & de dõner naissance sous le voile de la fiction à de tres-veritables passions. Si Polemas ressentit le commencement de ceste nouuelle amitié, le progrez luy en fut encor plus ennuyeux: d'autant que le commencement estoit couuert de l'õbre de la courtoisie, & de l'exemple de toutes les autres Nymphes, si bien qu'encor que Galathee le receust auec quelque apparẽce de douceur, cela par raison ne le pouuoit offẽser, puis qu'elle y estoit obligee par la loy qui estoit commune: mais quand ceste recherche continua, & plus encor quand passant les bornes de la courtoisie, il vid que c'estoit à bõ escient, ce fut lors qu'il ressẽtit les effets que la ialousie produit en vne ame qui aime bien. Galathee de son costé n'y pensoit point, ou pour le moins ne croyoit pas en venir si auant: mais les occasions, qui comme enfilees se vont trainant l'vne l'autre, l'emporterent si auant, que Polemas pouuoit bien estre excusé en quelque sorte, s'il se laissoit blesser à vn glaiue si trenchant, & si la ialousie pouuoit plus que l'asseurãce que ses seruices luy donnoient. Lindamor estoit gentil, & n'y auoit rien qui se peust desirer en vne personne bien nee, dont il ne se peut cõtenter, courtois entre les Dames, braue entre les guerriers, plein de valeur & de courage, autant qu'autre qui ait esté en nostre Cour dés plusieurs annees. Il auoit esté iusques en l'aage de vingt & cinq ans, sans ressentir les effets qu'Amour a accoustumé de causer dans les cœurs de son aage, non que de son naturel il ne fust seruiteur des Dames, ou qu'il eust faute de courage pour en hazarder quelqu'vne, mais pour s'estre tousiours occupé à ces exercices,

cices, qui esloignent l'oisiueté, il n'auoit dóné loisir à ses affectiós de ietter leurs racines en son ame: car dés qu'il peut porter le faix des armes, poussé de cét instinct genereux, qui porte les courages nobles aux plus dãgereuses entreprises, il ne laissa occasiódc guerre, où il ne rendist tesmoignage de ce qu'il estoit: depuis estãt reuenu voir Clidamã, pour luy rẽdre le deuoir à quoy il luy estoit obligé, en mesme tẽps il se donna à deux, à Clidaman, cóme à son Seigneur, & à Galathee, cóme à sa Dame, & à l'vn & à l'autre sans l'auoir desseigné: mais la courtoisie du ieune Clidamã, & les merites de Galathee auoient des aymans de vertu trop puissants, pour ne l'attirer à leur seruice. Voila donc, comme ie vous disois. Lindamor amoureux, mais de telle sorte, que son affectió ne se pouuoit plus couurir du voile de la courtoisie. Polemas, comme celuy qui y auoit interest, le recogneut biẽ tost; toutefois encor qu'ils fussẽt amis, si ne luy en fit-il point de semblãt: au cõtraire, se cachant entierement à luy, il ne taschoit que de s'asseurer d'auantage de ceste Amour, afin de la ruiner par tous les artifices qu'il pourroit, comme il l'essaya depuis. Et parceque dés le retour de Lindamor il auoit, cóme ie vous disois, fait professió d'amitié auec luy, il luy fut aisé de cótinuer. En ce tẽps Clidaman cómença de se plaire aux tournois, & aux ioustes, où il reüssissoit fort biẽ, à ce que l'on disoit, pour son cómencement. Mais sur tous Lindamor emportoit tousiours la gloire du plus adroit & du plus gentil, dont Polemas portoit vne si grãde peine, qu'il ne pouuoit dissimuler sa mauuaise volonté, & pensant, s'il faisoit ses parties auec luy, d'ẽ emporter la plus grãde gloire, parce qu'il estoit plus aagé & de plus longue main à la Cour, il estoit tousiours dãs tous les desseins de só riual: mais Lindamor, qui ne se doutoit point de l'occasióquilcluy faisois

faisoit faire, y alloit sans contrainte, & cela rendoit ses actions plus agreables:ce que ne faisoit pas Polemas,qui auoit vn dessein caché,où il falloit qu'il vsast d'artifice:de sorte qu'il luy seruoit presque de Iustice. Et mesmes le dernier des Bacchanales, que le ieune Clidaman fit vn tournoy, pour soustenir la beauté de Syluie,Guiemants:& Lindamor firent tout ce que des hommes pouuoient faire:mais entre tous, Lindamor y eut tant de grace, & tant de bon-heur, que quand Galathee n'en eust point esté le Iuge,Amour toutefois eust donné l'arrest contre Polemas. La Nymphe qui commençoit d'auoir des yeux aussi bien pour le reste des hommes, que iusques alors elle n'en auoit eu que pour Polemas, ne peut s'empescher de dire beaucoup de choses à l'auantage de Lindamor. Et voyez comme l'Amour se ioue & se mocque de la prudence des Amants.Ce que Polemas auec tant de soing & d'artifice va recherchant pour s'auantager par dessus Lindamor,luy nuit le plus,& le rend presque sõ inferieur: car chacun faisant comparaison des actions de l'vn & de l'autre, y trouuoit tant de difference, qu'il eust mieux valu pour luy, ou de n'y poit assister, ou qu'il s'en fust declaré ennemy tout à fait. Ce fut ce soir mesme que Lindamor, poussé de son bon demon (ie croy quant à moy,qu'il y a des iours heureux,& d'autres mal-heureux)se declara à bon escient seruiteur de la belle Galathee: mais l'occasion aussi luy fut toute telle qu'il eust sçeu desirer:car dansant ce bal, que les Francs ont nouuellement apporté de Germanie, auquel l'on va dérobant celle que l'on veut ; conduit d'Amour, mais beaucoup plus poussé à ce que ie croy du destin,il desroba Galathee à Polemas, qui plus attentif à son discours qu'au bal, n'y prenoit pas garde, & alloit à l'heure mesme reprochant à la Nymphe la naissante amitié qu'il preuoyoit de Lindamor. Elle

qui n'y auoit point encor pensé à bon escient, s'offensa de ce discours, & receut si mal ses paroles, qu'elles luy rendirent celles de Lindamor d'autant plus agreables, qu'il luy sembloit en cela se venger de ce soupçonneux. Ce qui m'en fait parler ainsi, c'est que nul ne le peut mieux sçauoir que moy, qui semble auoir esté destinee, pour ouyr toutes ses Amours : car soudain que nous fusmes retirees, & que Galathee fut dans le lict, elle me commanda de demeurer au cheuet pour luy tenir la bougie, c'estoit lors qu'elle lisoit les despeches qui luy venoient, & mesme celles qui estoient d'importance. Ce soir elle en fit le semblant, pour dõner occasion aux Nymphes de la laisser seule, & quãd elles furent toutes sorties, elle me commanda de fermer la porte, puis me fit asseoir sur le pied du lict, & apres auoir vn peu soufry, elle me dit : Encor faut-il, Leonide, que vous riez de la gratieuse rencontre qui m'est aduenuë au bal; vous sçauez qu'il y a des-ja quelque temps que Polemas a pris volonté de me seruir: car ie ne le vous ay point celé; & d'autant qu'il me sembloit qu'il viuoit enuers moy auec tant d'hõneur, & de respect, il ne faut point en mentir, son seruice ne m'a point esté des-agreable, & ie l'ay receu auec vn peu plus de bonne volonté, que des autres de ceste Cour: nõ toutefois qu'il y ait eu aucũ Amour de mon costé: ie ne veux pas dire, que peut-estre, cõme l'Amour flatte tousiours ses maladies d'esperance, il ne se soit figuré ce qu'il a desiré : mais la verité est que ie n'ay iamais encores iugé qu'il eust pour moy quelque chose capable de m'ẽ dõner: ie ne sçay ce qui pourroit aduenir, & m'ẽ remets à ce qui en sera: mais pour ce qui est iusques icy, il n'y a aucune apparence. Or Polemas, qui a veu que i'oyois ce qu'il me vouloit dire, & que ie l'escoutois auec patience, rendu d'autãt plus hardy, qu'il

qu'il ne remarquoit point que ie vesquisse auec aucū autre de ceste sorte,a passé si outre, qu'il ne sçait plus ce qu'il fait,tant il est hors de soy. Et de faict,ce soir il a dansé auec moy quelque temps,au cōmencement si resueur,que i'ay esté contrainte,sans y penser,de luy demander ce qu'il auoit : Ne vous deplaira-t'il point, m'a-t'il dit,si ie le vous descouure?Nullemēt,luy ay ie respondu, car ie ne demande iamais chose que ie ne vueille sçauoir.Sur ceste asseurance il m'a poursuiuy: Ie vous diray,Madame, qu'il n'est pas en ma puissāce de ne resuer à des actions que ie voy d'ordinaire deuant mes yeux,& qui me touchent si viuement,que si i'en auois aussi bien l'asseurance,que ie n'en ay que le soupçon, ie ne sçay s'il y auroit quelque chose assez forte,pour me retenir en vie.Sans mētir,i'estois encor si peu aduisee, que ie ne sçauois ce qu'il vouloit dire: toutesfois me semblant que son amitié m'obligeoit à quelque sorte de curiosité,ie luy ay demandé quelles actions c'estoient qui le touchoient si viuemēt : alors s'arrestant vn peu, & m'ayant regardee ferme quelque temps,il m'a dit:Est-il possible,Madame,que sās fictiō vous me demandiez que c'est?Et pourquoy, luy ay-ie respondu, ne voulez vous pas que ie le puisse faire? parce, a-t'il adiousté,que c'est à vous à qui toutes ces choses s'addressēt,& que c'est de vous aussi d'où elles procedent. Et lors voyant que ie ne disois mot,car ie ne sçauois ce qu'il vouloit dire, il a recommencé à marcher, & m'a dit:Ie ne veux plus que vous puissiez faindre en cest affaire sans rougir : car resolument ie me veux forcer de le vous dire,quoy que le discours m'en deust couster la vie.Vous sçauez, Madame,auec quelle affection,depuis que le Ciel me rendit vostre, i'ay tasché de vous rendre preuue que i'estois veritablement seruiteur de la belle Galathee : vous pouuez

dire,

dire, si iusques icy vous auez recogneu quelque action des miennes, tendre à autre fin, qu'à celle de vostre seruice: Si tous mes desseins n'ont pris ce poinct pour leur but, & si tous mes desirs paruenans là, ne se sont monstrez satisfaits & contents, Ie m'asseure que si ma fortune me nie de meriter quelque chose d'auantage en vous seruant, que pour le moins elle ne me refusera pas ceste satisfaction de vous, que vous aduoüerez que veritablement ie suis vostre, & à nulle autre qu'à vous. Or si cela est, iugez quel regret doit estre le mien apres tant de temps dépendu, pour ne dire perdu, lors que (s'il y auoit quelque raison en Amour) ie deurois plus raisonnablement attendre quelque loyer de mon affection, ie vois en ma place vn autre fauorisé, & heritier, pour dire ainsi, de mon bien auant ma mort. Excusez moy, si i'en parle de ceste sorte, l'extreme passion arrache ces iustes plaintes de mon ame, qui encore qu'elle le vueille, ne peut les taire d'auantage, voyant celuy qui triomphe de moy, en auoir acquis la victoire plus par destin, que par merite. C'est de Lindamor, de qui ie vous parle, Lindamor, de qui le seruice est d'autant plus heureusement reçeu de vous, qu'il me cede, & en affection, & en fidelité. Mon grief n'est pas pour le voir plus heureux, qu'il n'eust osé souhaitter: mais ouy bié de le voir heureux à mes despés. Excusez moy, Madame, ie vous supplie, ou plustost excusez la grandeur de mon affection, si ie me plains, puis que ce n'est qu'vne plus apparéte preuue du pouuoir que vous auez sur vostre tres-hũble seruiteur: Et ce qui me fait parler ainsi, c'est pour remarquer que vous vsez enuers luy des mesmes paroles, & mesmes façons de traitter que vous souliez enuers moy, à la naissance de vostre bõne volonté, & lors que vous me permites de vous parler, & de pouuoir dire en moy-mesme,

mesme,que vous sçauiez mon affection. Cela me met hors de moy-mesme,auec tant de violence,qu'à peine puis-je commander à ces furieux mouuements que vous me faites,que l'offense produit en mó ame,qu'ils n'en fassent naistre des effets au delà la discretion. Il vouloit parler d'auantage, mais l'affection en quoy il estoit,luy a si promptement osté la voix,qu'il ne luy a pas esté possible de cótinuer plus outre. Si ie me suis offensee de ses paroles,vous le pouuez iuger, car elles estoient,& temeraires, & pleines d'vne vanité qui n'estoit pas supportable ; toutefois à fin de donner cognoissance de ce trouble à ceux qui n'ont des yeux que pour espier les actions d'autruy,ie me suis contrainte de luy faire vne response vn peu moins aigre que ie n'eusse fait,si i'eusse esté ailleurs. Et luy ay dit:Polemas,ce que vous estes, & ce que ie suis,ne me laissera iamais douter que vous ne soyez mon seruiteur, tant que vous demeurerez en la maisó de ma mere,& que vous ferez seruice à mon frere : Mais ie ne puis assez m'estonner des folies,que vous allez meslant en vostre discours,en parlant d'heritage,& de vostre bien:en ce qui est de mon amitié,ie ne sçay par quel droict vous me pretendriez vostre:mon intention, Polemas, a esté de vous aimer, & estimer comme vostre vertu le merite,& ne vous deuez rien figurer outre cela : & quant à ce que vous dites de Lindamor, sortez d'erreur : car si i'en vse de mesme auec luy, que i'ay fait auec vous, vous deuez croire que i'en feray de mesme auec tous ceux qui par cy-apres le meriteront,sans autre dessein plus grand que d'aimer,& d'estimer ce qui le merite, en quelque sujet qu'il se trouue. Et quoy, Madame, luy dis-je lors en l'interrompant,vous semble t'il que ceste response soit douce ? Ie ne sçay pas que vous eussiez peu honnestement luy dire d'auantage:car à la

verité il faut auoüer qu'il est outrecuidé : mais si ne peut-on nier que ceste outrecuidãce ne soit née en luy auec quelque appaɾẽce de raisõ. De raisõ? me respondit incõtinẽt la Nimphe, & qu'elle raisõ en cela pourroit-il alleguer? Plusieurs, Madame, luy repliquay ie, mais pour les taire toutes sinõ vne, ie vous diray, que veritablemẽt vous auez permis qu'il vous ait seruie auec plus de particularité que tout autre. C'est parce, dit Galathee, qu'il me plaisoit d'auantage, que le reste des seruiteurs de mõ frere. Ie le vous aduoüe, respõdis-ie, & se voyant plus auãt en vos bõnes graces, que pouuoit-il moins esperer que d'estre aymé de vous? Il a tant ouy racõter des exemples d'Amour entre des personnes inesgales, qu'il ne pouuoit se flatter moins, que d'esperer cela mesme pour luy qu'il oyoit raconter des autres, & me souuient que sur ce mesme suiet il fit des vers qu'il chanta deuant vous, il y a quelque temps, lors que vous luy commandiez de celer son affection: ils estoient tels:

SONNET.

POurquoy si vous m'aimez, craignez-vo⁹ qu'õ le sçache?
Est-il rien de plus beau qu'vne honneste amitié?
Les esprits vertueux l'vn à l'autre elle attache,
Et loing des cœurs humains bannit l'inimitié.
Si vostre eslection est celle qui vous fasche,
Et que vous me iugiez trop indigne moitié,
Orgueilleuse beauté, qu'à chacun on le cache,
Sans que iamais en vous se monstre la pitié.
Mais toutefois Didon d'vn corsaire n'a honte,
Paris ieune Berger son Oenone surmonte,
Et Diane s'esmeut par son Endymion.
Amour n'a point d'egard à la grandeur Royale,
Au Sceptre le plus grand la houllette il esgale,
Et sans plus luy suffit la pure affection.

Alors Adamas lui demanda: Et cõment, Leonide, il me sẽble par les paroles de Galathee, qu'elle mesprise Polemas, & par ces vers il n'y a persõne qui ne iugeast qu'elle l'aime, & qui ne puisse seulement patienter qu'elle le dissimule? Mon pere, luy repliqua Leonide, il est tout vray qu'elle l'aimoit & qu'elle luy en auoit tãt rendu de preuue, qu'en le croyant il n'estoit pas si outrecuidé, qu'on l'eust peu tenir pour homme de peu d'entẽdemẽt en ne le croyãt pas, & quoy qu'elle voulust faindre auec moy, si est-ce que ie sçay biẽ qu'elle l'auoit attiré par des artifices, & par des esperances de bõne volonté, dont les arrhes n'estoiẽt pour le commencemẽt si petites, que plusieurs autres n'y eussent esté deceus, & ie ne sçay voyant donner de si grãdes asseurances, qui eust creu qu'elle les eust voulu perdre, & ne se desdire du marché: mais il merite ce chastimẽt, pour la perfidie dont il a vsé enuers vne Nymphe, de qui l'affection deceuë a crié vengeãce, de sorte qu'Amour l'a en fin exaucee: car sans mentir, c'est le plus trompeur, le plus indigne d'estre aimé, pour ceste mecognoissance, qui soit sous le Ciel, & ne merite pas qu'on le plaigne, s'il ressent la douleur que les autres ont soufferte pour luy.

Adamas la voyant ainsi esmeuë contre Polemas, lui demãda qui estoit la Nimphe qu'il auoit deceuë, & lui dit, qu'elle deuoit estre de ses amies, puis qu'elle en ressentoit l'offense si viuement. Elle recogneut alors qu'elle auoit trop cedé à sa passiõ, & que sans y pẽser elle faisoit cognoistre ce qu'elle auoit tenu secret si long tẽps, toutefois cõme elle auoit vn esprit vif, & qui ne tõboit iamais en deffaut, elle couurit par ses dissimulatiõs si biẽ ceste erreur, qu'Adamas pour lors n'y prit pas garde. Et quoy ma fille, lui dit Adamas, ne sçauez vous pas que les hõmes viuẽt auec dessein de vaincre,

vaincre,& paracheuer tout ce qu'ils entreprennent, & que l'amitié qu'ils font paroistre à vous autres femmes,n'est que pour s'en faciliter le chemin? Voyez vous,Leonide, tout Amour est pour le desir de "
chose qui deffaut:le desir estãt assouuy, n'est plus de- "
sir: n'y ayant plus de desir, il n'y a plus d'Amour. "
Voilà pourquoy celles qui veulent estre long-temps "
aimees,sont celles qui donnent moins de satisfactiõ "
aux desirs des Amants. Mais,adiousta Leonide, celle "
dont ie parle,est vne de mes particulieres amies, & ie sçay que iamais elle n'a traitté enuers Polemas, qu'auec toute la froideur qui se peut dire. Cela aussi, repliqua Adamas, fait perdre le desir: car le desir se nourrit de l'esperance, & des faueurs. Or tout ainsi que la mesche de la lampe s'estaint quãd l'huile deffaut:de mesme le desir meurt, lors que sa nourriture luy est ostee: voila pourquoy nous voyons tant d'Amours qui se changent, les vnes par trop,& les autres par trop peu de faueurs: mais retournons à ce que vous disiez à Galathee:qu'est-ce qu'elle vous respondit? Si Polemas,respõdit Leonide, eust eu,me dit-elle,autant de iugemẽt pour se mesurer,que de temerité pour m'oser aimer,il eust receu ses faueurs de ma courtoisie,& non pas de mon Amour. Mais continua Galathee, cela n'a rien esté au prix de l'accident qui est arriué en mesme temps: car à peine auois-ie respondu à Polemas, ce que vous auez ouy,que Lindamor suiuãt le cours de la danse,m'est venu desrober, & si dextremẽt,que Polemas ne la sceu euiter,ny par mesme moyen me respondre qu'auec les yeux: mais certes il l'a fait auec vn visage si renfroigné, que ie ne sçay cõme i'ay peu m'empescher de rire. Quãt à Lindamor, ou il ne s'en est pris garde,ou le cognoissãt, il ne l'a voulu faire paroistre, tant y a qu'incontinẽt

apres il m'a parlé de sorte, que cela suffisoit bien à faire deuenir entierement fol le pauure Polemas, s'il l'eust ouy. Madame, m'a-t'il dit, est-il possible que toutes choses aillent tant au rebours, & que la feinte reüssisse si vraye, & les presages aussi, que vos yeux me dirent à l'abord que ie les veis? Lindamor, luy ay-ie dit, ce seroit estre puny côme vous meritez: si feignant vous rêcontriez la verité. Ceste punition, m'a-t il respôdu, m'est si agreable, que ie me voudrois mal, si ie ne l'aimois & cherissois, comme le plus grand heur qui me puisse arriuer. Qu'entendez-vous par là, luy ay-ie dit? car peut-estre parlons nous de chose bien differente. I'entends, dit-il, qu'en ce ieu du bal, ie vous ay desrobé, & qu'en la verité de l'Amour, vous m'auez desrobé & l'ame & le cœur. Alors rougissant vn peu, ie luy ay respondu comme en colere? Et quoy, Lindamor, quels discours sont les vostres? vous ressouuenez-vous pas qui ie suis, & qui vous estes? Si fay, dit-il, Madame, & c'est ce qui me conuie à vous parler de ceste sorte: car n'estes vous pas Madame, & ne suis-ie pas vostre seruiteur? Ouy, luy ay-ie respondu, mais ce n'est pas en la sorte que vous l'entêdez: car vous me deuez seruir auec respect, & non point auec Amour, ou s'il y a de l'affection, il faut qu'elle naisse de vostre deuoir. Il a incontinent repliqué. Madame, si ie ne vous sers auec respect, iamais diuinité n'a esté honnorée d'vn mortel: mais que ce respect soit le pere ou l'enfant de mon affection, cela vous importe peu: car ie suis resolu quelle que vous me puissiez estre, de vous seruir, de vous aimer, & de vous adorer, & en cela ne croyez point que le deuoir, à quoy Clidaman par son ieu nous a sousmis, en soit la cause: il en peut bien estre la couuerture: mais en fin vos merites, vos perfections, ou pour mieux dire mon destin

me donne à vous, & i'y consens: car ie cognois que tout homme qui vit sans vous aimer, ne merite le nom d'homme. Ces paroles ont esté proferées auec vne certaine vehemẽce qui m'a bien fait cognoistre qu'il disoit veritablement ce qu'il auoit en l'ame, & voyez ie vous supplie la plaisante rencontre: ie n'auois iamais pris garde à ceste affection, pensant que tout ce qu'il faisoit fust par ieu, & ne m'en fusse iamais apperceuë, sans la ialousie de Polemas: mais depuis i'ay eu tousiours l'œil sur Lindamor, & ne faut point que i'en mente, ie l'ay trouué capable de donner aussi bien de l'amour, que de la ialousie, de sorte qu'il semble que l'autre ait esguisé le fer, dont il a voulu trancher le filet du peu d'amitié que ie luy portois: car ie ne sçay cõment Polemas, depuis ce temps-là, me desplaist si fort en toutes ses actions, qu'à peine l'ay-ie peu souffrir pres de moy le reste du soir: au contraire tout ce que Lindamor fait, me reuient de sorte, que ie m'estonne de ne l'auoir plustost remarqué. Ie ne sçay si Polemas pour estre interdit a changé de façon, ou si la mauuaise opinion que i'ay conceuë de luy, m'a changé les yeux pour son regard, tant y a que, ou mes yeux ne voyent plus comme ils souloiẽt, ou Polemas n'est plus celuy qu'il souloit estre. Il ne faut point que i'en mente, quand Galathee me parla de ceste sorte cõtre luy, ie n'en fus pas marrie, à cause de son ingratitude: au contraire, pour luy nuire encor d'auantage, ie luy dis: Ie ne m'estonne pas, Madame, que Lindamor vous retiẽne plus que Polemas: car les qualitez, & les perfectiõs de l'vn & de l'autre ne sont pas esgales, chacun qui les verra, fera bien le mesme iugement que vous. Il est vray qu'en cecy ie preuoy vne grãde broüillerie, premieremẽt entr'eux, & puis entre vous, & Polemas. Et pourquoy me dit

Galathee? auez-vous opinion qu'il ait quelque puissance sur mes actions, ou sur celles de Lindamor ? Ce n'est pas cela, luy dis-ie, Madame : mais ie cognoy assez l'humeur de Polemas, il ne laissera rien d'intenté, & remuera le Ciel & la terre, pour reuenir au bō-heur qu'il croira d'auoir perdu, & cōme cela, il fera de ces folies, qui ne se peuuent cacher qu'à ceux qui ne les veulent point voir, & vous en aurez du desplaisir, & Lindamor s'en offensera : & Dieu vueille qu'il n'en aduienne encor pis. Rien, rien, Leonide, me respondit-elle: si Lindamor m'aime, il fera ce que ie luy cōmanderay: s'il ne m'aime pas, il ne se souciera guiere de ce que Polemas fera: & pour luy s'il sort des limites de raison, ie sçay fort bien cōme il y faudra remettre, & m'en laissez la peine: car i'y pouruoiray bien. A ce mot elle me cōmanda de tirer le rideau, & la laisser reposer, pour le moins si ses nouueaux desseins le luy permettoient. Mais au sortir du Bal, Lindamor qui auoit pris garde à la mine que Polemas auoit faite, quand il luy auoit osté Galathee, eut quelque opinion qu'il l'aimast; toutefois n'en ayant iamais rien cogneu par ses actions passees, il voulut le luy demander, resolu, s'il l'en trouuoit Amoureux, de tascher de s'en diuertir, parce qu'il se sentoit en quelque sorte obligé à cela, pour l'amitié qu'il luy auoit fait paroistre, qu'il pensoit estre veritable, & ainsi l'abordant, le pria de luy pouuoir dire vn mot en particulier. Polemas qui vsoit de toute la finesse, dont vn hōme de Cour peut estre capable, peignit son visage d'vne feinte bienvueillance, & respondit : Qu'est-ce qu'il plaist à Lindamor de me cōmander? Ie n'vseray iamais, dit Lindamor, de cōmandement, où ma priere seule doit auoir quelque lieu, & pour ceste heure ie ne me veux seruir de l'vn ny de l'autre : mais seulement en amy, que ie vous

vous suis, vous demãder vne chose, que nostre amitié vous oblige de me dire. Quoy que ce puisse estre, repliqua Polemas, puis que nostre amitié m'y oblige, vous deuez croire que ie vous respõdray auec la mesme franchise que vous sçauriez desirer. C'est, adiousta Lindamor, qu'apres auoir seruy quelque temps Galathee, selõ que i'y estois obligé par l'ordõnace de Clidamã, en fin i'ay esté cõtraint de le faire par celle de l'Amour: car il est tout vray qu'apres l'auoir lõg-tẽps seruie par la disposition de la fortune, qui me dõna à elle, ses merites m'ont depuis tellemẽt acquis, que ma volõté a ratifié ce don, auec tãt d'affectiõ, que de m'en retirer, ce seroit autant deffaut de courage, que c'est maintenãt outrecuidãce de dire que i'ose l'aimer: Toutefois l'amitié qui est entre vous & moy estant contractee de plus lõgue main que cest Amour, me dõne assez de resolutiõ pour vous dire, que si vous l'aimez, & auez quelque pretẽtion en elle, i'espere encor auoir tãt de puissance sur moy, que ie m'en retireray, & donneray cognoissãce que l'Amour en moy, est moins que l'amitié, ou pour le moins que les folies de l'vn cedẽt aux sagesses de l'autre. Dites moy dõc franchemẽt ce que vous auez en l'ame, afin que vostre amitié, ny la miẽne, ne se puisse plaindre de nos actions. Ce que ie vous en dy, n'est pas pour découurir ce qui est de vos secrettes intẽtions, puis que vous ouurãt les miennes, vous ne deuez craindre que ie sçache les vostres, outre que les loix de l'amitié vous commandent de ne me les celer pas, veu que nõ point la curiosité, mais le desir de la cõseruatiõ de nostre biẽ-vueillãce, me fait le vous demander. Lindamor parloit à Polemas auec la mesme frãchise que doit vn ami, pauure, & ignorãt Amãt, qui croyoit qu'ẽ Amour il s'ẽ peut trouuer: au cõtraire le dissimulé Polemas lui rẽpõdit: Lindamor, ceste

belle Nymphe,de qui vous parlez:est digne d'estre seruie de tout l'Vniuers;mais quant à moy,ie n'y ay aucune pretention : Bien vous diray-ie,qu'en ce qui est de l'amour , ie suis d'aduis que chacun y fasse de son costé ce qu'il pourra.Lindamor se repétit lors, de luy auoir tenu langage si plein de courtoisie,& de respect, puis qu'il en vsoit si mal:& resolut de faire tout ce qui seroit en luy , pour s'aduancer aux bonnes graces de la Nymphe:& toutefois il luy respondit:Puisque vous n'y auez point de dessein,ie m'en resiouys, comme de la chose qui me pouuoit arriuer la plus agreable,d'autant que de m'en retirer, ce m'eust esté vne peine,qui n'eust esté guiere moindre que la mort.Tant s'en faut adiousta Polemas,que i'y aye quelque pretention d'amour , que ie ne l'ay iamais regardee que d'vn œil de respect,tel que nous sommes tous obligez de luy rendre.Quant à moy,repliqua Lindamor,i'honnore bien Galathee comme Dame : mais aussi ie l'aime comme belle Dame , & me semble que ma fortune peut pretendre aussi haut qu'il est permis à mes yeux de regarder,& que nul n'offense vne diuinité en l'aimāt.Auec semblables discours ils se separerent tous deux assez mal satisfaicts l'vn de l'autre,toutefois bien differemment : car Polemas l'estoit de ialousie , & Lindamor pour recognoistre la perfidie de son amy.Dez ce iour ils vesquirent d'vne plaisante sorte:car ils estoient ordinairement ensemble , & toutesfois ils se cachoient leurs desseins, non pas Lindamor en apparence,mais en effect : il se cachoit en tout ce qu'il proposoit , & qu'il desseignoit de faire,& sçachant bien que les occasions passees ne se peuuent r'appeller , il ne laissoit perdre vn seul moment de loisir , qu'il n'employast à faire paroistre son affection à la Nymphe:en quoy certes il ne perdit ny son temps ny sa peine:car elle eut
tellement

tellement aggreable la bonne volonté qu'il luy faisoit paroistre, que si elle n'auoit pas tant d'Amour que luy dedans les yeux, elle en auoit bien autant pour le moins dans le cœur. Et parce qu'il est fort mal-aisé de cacher si bien vn grand feu, que quelque chose ne s'en descouure, leurs affections, qui commencoient à brusler à bon escient, le pouuoient difficilement couurir, quelque prudence qu'ils y vsassent. Cela fut cause que Galathee se resolut de parler le moins souuent qu'il luy seroit possible à Lindamor, & de trouuer quelque inuention pour luy enuoyer de ses lettres, & en receuoir secrettement; & pour cet effect elle fit dessein sur Fleurial nepueu de la nourrice d'Amasis, & frere de la sienne, duquel elle auoit souuent recogneu la bonne volonté, parce qu'estant iardinier en ses beaux iardins de Mont-Brison, ainsi que son pere toute sa vie l'auoit esté, lors qu'on y menoit promener Galathee, il la prenoit bien souuent entre ses bras, & luy alloit amassant les fleurs qu'elle vouloit, & vous sçauez que ses amitiez d'enfance, estans comme succees auec le laict, se tournent presque en nature: outre qu'elle sçauoit bien que tous vieillards estans auares, faisant du bien à cestuy-cy elle se l'acquerroit entierement. Et il aduint comme elle l'auoit dessegnee: car vn iour se trouuant vn peu esloignee de nous, elle l'appella, faignant de luy demãder le nom de quelques fleurs qu'elle tenoit en la main, & apres les luy auoir demandees assez haut, baissant vn peu la voix, elle luy dit. Viés-çà, Fleurial, m'aime-tu bien? Madame, luy respondit-il, ie serois le plus meschant homme qui viue, si ie ne vous aymois plus que tout ce qui est au monde. Me puis-ie asseurer, dit la Nymphe de ce que tu dis? Que iamais, repliqua-t'il, ne puisse-ie viure vn moment, si ie n'eslisois plustost de faillir contre le

Ciel,que contre vous. Quoy?adiousta Galathee,sans nulle sorte d'exception,fust-ce en chose qui offensast Amasis ou Clidaman ? Ie ne m'enquiers point, dit alors Fleurial, qui i'offenserois en vous seruant : car c'est à vous seule à qui ie suis : & quoy que Madame paye,c'est toutefois de vous,de qui ce biẽ-fait me viẽt,& puis quand cela ne seroit point,ie vous ay tousiours eu tant d'affection, que dés vostre enfance ie me donnay du tout à vous. Mais, Madame, à quoy seruent ces paroles?ie ne seray iamais si heureux,que d'en pouuoir rendre preuue. Alors Galathee luy dit: Escoute, Fleurial,si tu vis en ceste resolution,& que tu sois secret, tu seras le plus heureux homme de ta condition, & ce que i'ay fait pour toy par le passé, n'est rien au prix de ce que ie feray:mais vois tu,sois secret, & te ressouuiens que si tu ne l'es, outre que d'amie que ie te suis,ie te seray mortelle ennemie:encor te dois-tu asseurer,qu'il n'y va rien moins que de ta vie.Va trouuer Lindamor, & fais tout ce qu'il te dira, & croy que ie recognoistray mieux que tu ne sçaurois esperer,les seruices que tu me feras en cela,& prends garde à n'auoir point de langue.A ce mot Galathée nous vint retrouuer,& riãt disoit, que Fleurial & elle auoient long temps parlé d'Amour : Mais,disoit-elle, c'est d'Amour de iardin:car ce sont des Amours des simples. De son costé, Fleurial,apres auoir quelque temps tourné par le iardin,feignant de faire quelque chose,sortit dehors,bien en peine de cest affaire:car il n'estoit pas tant ignorãt,qu'il ne cogneust bien le danger où il se mettoit, fust enuers Amasis,s'il estoit descouuert, fust enuers Galathée, s'il ne faisoit ce qu'elle luy auoit cõmandé,iugeant biẽ que c'estoit Amour:& il auoit ouy dire,que toutes les offẽses d'Amour touchent au cœur:en fin l'amitié qu'il portoit à

Galathée,

Galathee,& le desir du gain le fit resoudre,puis qu'il auoit promis d'obseruer sa parole, & de ce pas s'en va trouuer Lindamor qui l'attendoit:car la Nymphe l'asseura,qu'elle le luy enuoyeroit,& que seulement il luy fist bien entendre ce qu'il auroit à faire. Soudain que Lindamor le vid, il feignit deuant chacun de ne le cognoistre pas beaucoup, & luy demanda s'il auoit quelque affaire à luy. A quoy il luy respondit tout haut, qu'il le venoit supplier de representer à Amasis ses longs seruices, & le peu de moyen qu'il auoit d'estre payé de ce qui luy estoit deu, & en fin luy parlant plus bas luy dit l'occasion de sa venuë,& s'offrit à luy rendre tout le seruice qu'il luy plairoit. Lindamor le remercia,& luy ayant briefuement faict entendre ce qu'il auoit affaire, il iugea la chose si aisee, qu'il n'en fit point de difficulté. Dés lors comme ie vous ay dit,quand Lindamor vouloit escrire,Fleurial faisoit semblant de presenter vne requeste à la Nymphe, & quand elle faisoit responce, elle la luy rendoit auec le decret tel qu'elle l'auoit peu obtenir d'Amasis. Et parce que d'ordinaire ces vieux seruiteurs ont tousiours quelque chose à demāder,cestuy-cy n'auoit pas faute de suiet pour luy presenter à toute heure de nouuelles requestes,qui obtenoiēt le plus souuent des responses aduantageuses outre son esperance mesme.Or durant ce tēps,l'amitié que la Nymphe auoit portée à Polemas, diminua de telle sorte, qu'à peine pouuoit elle parler à luy sās mespris,ce que ne pouuant supporter,& cognoissant bien que toute ceste froideur procedoit de l'amitié naissāte de Lindamor,il se laissa tellemēt trāsporter,que n'osant parler contre Galathee, il ne se peust empescher de dire plusieurs choses au desaduātage de Lindamor:& entre autres,que quoy qu'il fut biē honneste homme,&

accomply de beaucoup de parties remarquables, toutesfois la bône opinion qu'il auoit de soy-mesme n'estoit pas de celles qui se sçauent mesurer,& que pour preuue de cela,il auoit esté si outrecuidé,que de hausser les yeux à l'Amour de Galathee, & non seulemét de la conceuoir en son ame:mais encore de s'en estre vanté en parlát à luy.Discours qui paruint en fin iusques aux oreilles de Galathee,voire passa si auát, que presque toute la Cour en fut aduertie. La Nimphe en fut tellemét offésee, qu'elle resolut de traitter de sorte Lindamor,qu'il n'auroit point à l'aduenir occasion de publier ses vanitez, & cela fut cause que tost apres ce bruit fut esteint, parce qu'elle qui estoit en colere ne parloit plus à luy,& que ceux qui remarquoiét ses actiós,n'y recognoissás aucune apparéce d'Amour,furét côtraints de croire le côtraire,& en mesme temps l'esloignemét du Cheualier,qui suruint si promptemét, y ayda beaucoup, parce qu'Amasis l'enuoya pour vn affaire d'importance sur les riues de Rhin, mais son despart ne peut estre si precipité,qu'il ne trouuast occasió de parler à Galathee,pour sçauoir la cause de sô changemét,& apres l'auoir espiee quelque téps,le matin qu'elle alloit au Temple auec sa mere,il se trouua si pres d'elle, & tellemét au milieu de nous,que malaisemét pouuoit-il estre apperceu d'Amasis.Aussi tost qu'elle le vid,elle voulut changer de place:mais la retenant par la robbe,il luy dit:Quelle offése est la miéne,ou quel changement est le vostre?Elle respôdit en s'en allát:Ny offense, ny changemét:car ie suis tousiours Galathee,& vous estes tousiours Lindamor,qui estes trop bas suiet pour me pouuoir offéser.Si ces paroles le toucherent, ses actiôs en rendirét tesmoignage:car quoy qu'il fust pres de son despart,si ne peut-il donner ordre à autre affaire,qu'à rechercher en soy-
mesme

mesme en quoy il auoit peu faillir. En fin ne se pouuãt trouuer coulpable, il luy escriuit vne telle lettre:

LETTRE DE LINDAMOR A GALATHEE.

CE n'est pas pour me plaindre de Madame, que i'ose prendre la plume: mais pour deplorer ce mal-heur seulement, qui me rend si mesprisé de celle qui autrefois ne me souloit pas traitter de ceste sorte. Si suis-ie bien ce mesme seruiteur, qui vous a tousiours seruie auec toute sorte de respect & de sousmission: & vous estes ceste mesme Dame, qui la premiere auez esté la mienne. Depuis que vous me receustes pour vostre, ie ne suis point deuenu moindre, ny vo⁹ plus grãde. Si cela est, pourquoy ne me iugez vous digne de mesme traittemẽt? I'ay demãdé conte à mon ame de ses actiõs, quãd il vous plaira, ie les vous desplieray toutes deuant les yeux. Quãt à moy, ie n'ẽ ay peu accuser vne seule, si vous le iugez autremẽt, m'ayant ouy, ce ne sera peu de cõsolation à ce pauure cõdamné, de sçauoir pour le moins le suiet de sõ supplice.

Ceste lettre luy fut portee, comme de coustume par Fleurial, & si à propos, qu'ẽcore qu'elle eust voulu, elle n'eust osé la refuser, à cause que nous estiõs toutes à l'entour: & sans mentir, il est impossible que quelqu'autre peust mieux iouer son persõnage que lui: car sa requeste estoit accõpagnee de certaines paroles de pitié & de reuerẽce tellement acccõmodees à ce qu'il feignoit de demander, qu'il n'y eust eu celuy qui n'y eust esté trompé: & quant à moy, si Galathee ne me l'eust dit, iamais ie n'y eusse pris garde: mais d'autãt qu'il estoit mal-aisé ou plustost impossible, que le ieune cœur de la Nimphe, pour se descharger n'eust quelque confidẽte, à qui librement elle fist entẽdre ce qui la pressoit si fort, entre toutes, elle m'esleut & cõme plus asseuree, ce lui sembloit, & comme plus affectiõ-

nee. Or soudain qu'elle eut receu ce papier, feignant d'auoir oublié quelque chose en sõ cabinet, elle m'appella, & dit aux autres Nymphes qu'elle reuiẽdroit incontinent, & qu'elles l'attendissent là. Elle mõta en sa chambre, & de là en son cabinet, sans me rien dire: ie iugeois biẽ qu'elle auoit quelque chose qui l'ẽnuyoit, mais ie n'osois le luy demãder, de crainte de l'importuner: elle s'assit, & iettãt la requeste de Fleurial sur la table, elle me dit: Ceste beste de Fleurial me va tousiours importunant des lettres de Lindamor: ie vous prie, Leonide, dites lui qu'il ne m'en dõne plus. Ie fus vn peu estõnee de ce chãgement: toutefois ie sçauois bien que l'Amour ne peut demeurer longuemẽt sans querelle, & que ces petites disputes sont des soufflets, qui vont d'auãtage allumant son brasier: neantmoins ie ne laissay de lui dire: Et depuis quãd, Madame, vous en donne-t'il? Il y a long temps, repliqua-t'elle. Et n'ẽ sçauiez vous riẽ? Nõ certes lui dis-ie, Madame. Elle alors enfronçant vn peu le sourcil: il est vray, me dit-elle, qu'autrefois ie l'ay eu agreable: mais à ceste heure il a abusé de ceste faueur, & m'a offensee par sa temerité, Et qu'elle est sa faute? repliquay-ie. La faute, adiousta la Nymphe, est vn peu grossiere mais toutefois elle me desplaist plus, qu'elle n'est d'importance. Ie vous laisse à penser qu'elle vanité est la sienne de faire entẽdre qu'il est amoureux de moy, & qu'il me l'a dit. O! Madame, luy dis-ie, cela n'est peut-estre pas vray, ses enuieux l'on inuenté pour le ruiner, & pres de vous, & apres d'Amasis. Cela est bon, repliqua-elle: mais cependant Polemas le dit par tout, & seroit-il possible que chacũ le sceust, & que luy seul fut sourd à ce bruit? Que s'il l'oyt, que n'y remedie t'il? Et quel remede, respondis-ie, voulez vous, qu'il y apporte? Quel? dit la Nymphe, le fer & le sang? peut estre le fait

fait-il auec beaucoup de raison,lui dis-ie : car ie me ressouuiés d'auoir ouy dire, que ce qui nous touche en l'Amour,est si suiet à la mesdisance , que le moins que l'ō l'esclaircit est tousiours le meilleur.Voila,me dit-elle,de bõnes excuses:pour le moins me deuroit-il demãder ce que ie veux qu'il en fasse:en cela il feroit ce qu'il doit : & moy ie serois satisfaitte. Auez vous veu,luy respondis-ie, la lettre qu'il vous escrit? Nous,me dit-elle,& si vous diray de plus,que ie n'en verray iamais,s'il m'est possible, & fuiray tant que ie pourray de parler à luy. Alors ie pris le papier de Fleurial, & ouurant la lettre ie leus tout haut ce que ie vous ay des-ia dit, & adioustay à la fin : Et bien, Madame, ne deuez-vous pas aimer vne chose qui est toute à vous , & ne vous offenser à l'aduenir si aisement contre celuy qui n'a point offensé;Il est bon là, me dit-elle,il y a bien apparẽce qu'il soit le seul qui n'ayt ouy ces bruits:mais qu'il feigne tãt qu'il voudra, au moins ie me console,que s'il m'ayme,il payera biẽ l'interest du plaisir qu'il a eu à se vanter de nostre Amour,& s'il ne m'ayme point,qu'il s'asseure que si ie luy ay dõné quelque suiect par le passé de conceuoir vne telle opinion,ie la luy osteray bien à l'aduenir,& lui dõneray occasiõ de l'estouffer,pour grãde qu'elle ait esté:& pour cõmẽcer,ie vous prie,cõmãdez à Fleurial , qu'il ne soit plus si hardy de m'apporter chose quelconque de cet outrecuidé.Madame, luy dis-ie,ie feray tousiours tout ce qu'il vous plaira me cõmãder: mais encor seroit-il necessaire de considerer meuremẽt cet affaire:car vous pourriez vous faire beaucoup de tort en pensant offenser autruy. Vous sçauez bien quel homme est Fleurial , il n'a guiere plus d'esprit que ce qu'en peut tenir son iardin: si vous luy faites cognoistre ce mauuais mesnage , entre Lindamor &

vous, i'ay peur que de crainte il ne descouure cet affaire à Amasis, ou ne s'enfuye, & ce qui luy feroit descouurir, seroit pour s'en excuser de bonne heure. Pour Dieu, Madame, considerez quel desplaisir ce vous seroit : ne vaut-il pas mieux sans rien rompre, que vous trouuiez commodité de vous plaindre à Lindamor? & si vous ne le voulez faire, ie le feray bien, & m'asseure qu'il vous satisfaira: ou bien si cela n'est, vous aurez au partir de là occasiō de rompre du tout ceste amitié, le luy disant à luy-mesme, sans en donner cognoissance à Fleurial. De parler à luy, me dit-elle, ie ne sçaurois : de luy en faire parler, mon courage ne le peut souffrir, car ie luy veux trop de mal. Voyant qu'elle auoit le cœur si enflé de ceste offense : Pour le moins, luy dis-je, vous deuez luy escrire. Ne parlons point de cela, me dit-elle, c'est vn outrecuidé, il n'a que trop de mes lettres. Enfin ne pouuāt obtenir autre chose d'elle, elle me permit de plier vn papier en façon de lettre, & le mettre dās la requeste de Fleurial, & la luy porter. Et cela, afin qu'il ne s'apperceust de ceste dissension. Quel fut l'estonnement du pauure Lindamor, quand il receut ce papier? Il est mal-aisé de le pouuoir dire à qui ne l'auroit esprouué: & ce qui l'affligea d'auātage, fut qu'il deuoit par necessité partir le matin pour aller en ce voyage, où les affaires d'Amasis, & de Clidaman l'obligeoient de demeurer assez long-temps. De retarder son despart, il ne le pouuoit: de s'en aller ainsi, c'estoit mourir. Enfin il resolut à l'heure mesme de luy escrire encores vn coup, plus pour hazarder, que pour esperer quelque bōne fortune. Fleurial fit biē ce qu'il peut pour la representer promptement à Galathee: mais il ne le sceut faire, parce qu'elle ressentant viuement ce desplaisir, ne pouuoit supporter ceste des-vnion, qu'auec tant d'ennuy, qu'elle fut contrainte de se

mettre

mettre au lict, d'où elle ne sortit de plusieurs iours. Fleurial en fin voyant Lindamor party, print la hardiesse de la venir trouuer en sa chambre, & faut que i'aduouë la verité, parce que ie voulois mal à Polemas, ie fis ce que ie deus pour rapiecer ceste affection de Lindamor, & pour ce suiet ie donnay commodité d'entrer à Fleurial. Si Galathée fut surprise, iugez-le, car elle attendoit toute autre chose plustost que celle-là; toutesfois elle fut contrainte de feindre & prendre ce qu'il luy presenta, qui n'estoit que des fleurs en apparence. Ie voulus me trouuer dans la chambre, afin d'estre du conseil, & pouuoir rapporter quelque chose pour le contentement du pauure Lindamor. Et certes ie ne luy fus point du tout inutile: car apres que Fleurial fut party, & que Galathée se vid seule, elle m'appella, & me dit qu'elle pensoit estre exempte de l'importunité des lettres de Lindamor, quand il seroit party: mais à ce qu'elle voyoit, il n'y auoit rien qui l'en peust garantir. Moy qui voulois seruir Lindamor. quoy qu'il n'en sceust rien, voyant la Nymphe en humeur de me parler de luy, i'en voulus faire la froide, scachant que de la cõtrarier d'abord, c'estoit la perdre du tout, & que de luy aduouër ce qu'elle me diroit, seroit la mieux punir: car encore qu'elle fust mal satisfaite de luy, si est-ce qu'encor l'Amour estoit le plus fort, & qu'en elle mesme elle eust voulu que i'eusse tenu le party de Lindamor, nõ pas pour me ceder, mais pour auoir plus d'occasion de parler de luy, & mettre hors de son ame sa colere: si bien qu'ayant toutes ces considerations deuant les yeux, ie me teus lors qu'elle m'en parla la premiere fois: elle qui ne vouloit pas ce silence, adiousta: Mais que vous semble, Leonide, de l'outrecuidance de cét homme: Madame, luy dis-ie, ie ne sçay que vous en dire, sinon qu'il a failly, il en fera

bien la penitence. Mais, dit-elle, que puis-ie mais de la temerité? pourquoy m'est-il allé brouillant en ses costes? n'auoit-il point d'autres meilleurs discours que de moy? & puis apres auoir regardé quelque temps le dessus de la lettre qu'il luy escriuit: I'ay bien affaire qu'il continuë de m'escrire. A cela ie ne respondis rien: Elle apres s'estre teuë quelque temps me dit: Et quoy, Leonide, vous ne me respondez point: n'ay-ie pas raison en ce que ie me plains? Madame, luy dis-je, vous plaist-il que ie vous parle librement? Vous me ferez plaisir, me dit-elle, ie vous diray donc continuay-ie, que vous auez raison en tout, sinon en ce que vous cherchez raison en amour: car il faut que vous sçachiez, que qui le veut remettre aux loix de la iustice, c'est luy oster sa principale authorité, qui est de n'estre sujet qu'à soy-mesme, de sorte que ie concluds, que si Lindamor à failly en ce qui est de vous aimer, il est coulpable: mais si c'est aux loix de la raison, ou de la prudence, c'est vous qui meritiez chastiment, voulant mettre Amour, qui est libre, & qui commande à tout autre, sous la seruitude d'vn superieur. Et quoy me dit-elle, n'ay-ie pas ouy dire que l'Amour pour estre loüable est vertueux? Si cela est, il doit estre obligé aux loix de la vertu. Amour, respondis-je, est quelque chose de plus grand que ceste vertu dót vous parlez, & par ainsi il se donne à soy-mesme ses loix, sans les mandier de personne: mais puisque vous me commandez de parler librement, dites-moy, Madame, n'estes-vous pas plus coulpable que luy, & en ce que vous l'accusez, & en ce qui est de l'Amour? car s'il a eu la hardiesse de dire qu'il vous aimoit, vous en estes cause, puisque vous le luy auez permis. Quand cela seroit, respondit-elle, encor par discretion il estoit obligé de le celer. Plaignez-vous donc, luy dis je de sa discretion, & nó

pas de son Amour: mais luy auec beaucoup d'occasiõ se plaindra de vostre amour, puisqu'au premier raport, à la premiere opinion que l'on vous a donnée, vous auez chassé de vous l'amitié que vous luy portiez, sãs que vous le puissiez taxer d'auoir mãqué à son affection. Excusez-moy, Madame, si ie vous parle ainsi frãchement, vous auez tout le tort du monde de le traitter de ceste façõ: pour le moins si vous le vouliez cõdãner à tant de supplice ce ne deuoit estre sans le cõuaincre, ou pour le moins le faire rougir de son erreur. Elle demeura quelque temps à me respondre. En fin elle me dit: Et bien, Leonide, le remede, sera encor assez à tẽps quand il reuiendra, non pas que ie sois resoluë de l'aimer, ny luy permettre de m'aimer, mais oüi bien de luy dire en quoy il a failly, & en cela, ie vous contenteray, & ie l'obligeray de ne me plus importuner, s'il n'est autant effronté que temeraire. Peut-estre Madame, luy dis-je, vous trõpez-vous bien, de croire qu'à sõ retour il sera assez tẽps: si vous sçauiez qu'elles sont les violences d'Amour, vous ne croiriez pas que les delais fussent sẽblables à ceux des autres affaires; pour le moins voyez cette lettre? Cela, me repliqua-t'elle, ne seruira de rien: car aussi bien doit-il estre party, & à ce mot, elle me la prit, & vid qu'elle estoit telle:

LETTRE DE LINDAMOR à Galathée.

Autrefois l'Amour, à ceste heure le desespoir de l'Amour, me met ceste plume en la main, auec dessein, si elle ne me r'apporte point de soulagement, de la changer en fer, qui me promet vne entiere, quoy que cruelle guerison. Ce papier blanc, que pour response vous m'auez enuoyé, est bien vn tesmoignage de mon innocence, puis que c'est à dire que vous n'auez rien trouué pour m'accuser: mais ce m'est

bien aussi vne asseurance de vostre mespris:car d'où pourroit proceder ce silence, si ce n'estoit de là? L'vn me contente en moy-mesme, l'autre me desespere en vous. S'il vous reste quelque souuenir de mon fidelle seruice, par pitié ie vous demande, ou la vie, ou la mort : ie pars le plus desesperé, qui iamais ait eu quelque subiet de desesperer.

Ce fut vn effet d'Amour, que le changement du courage de Galathée : car ie la veis toute attendrie: mais ce ne fut pas aussi petite preuue de son humeur altiere, puis que pour ne m'en donner cognoissance, & ne pouuant commãder à son visage, qui estoit deuenu pasle, elle se lia de sorte la langue, qu'elle ne dit iamais parole qui la peust accuser d'auoir flechy, & partit de sa chambre pour aller au iardin, sans dire vn seul mot sur ceste lettre: car le Soleil cõmençoit à se baisser, & son mal qui n'estoit qu'vn trauail d'esprit, se pouuoit mieux soulager hors la maison que dans le lict. Ainsi donc apres s'estre vestuë vn peu legerement, elle descendit dans le iardin, & ne voulut que moy auec elle. Par les chemins ie luy demanday s'il ne luy plaisoit pas de faire response, & m'ayant dit que non: Vous me permettrez bié, luy dis-je, pour le moins, Madame, que ie la fasse? Voy, me dit-elle, & que voudriez-vous escrire? Ce que vous me cõmãderez, luy dis-je. Mais ce que vous voudrez, me dit-elle, pourueu que vous ne parliez point de moy. Vous verrez, luy respondis-je, ce que i'escriray. Ie n'en ay que faire, me dit-elle, ie m'ẽ rapporte bien à vous. Auec ce congé, cependant qu'elle se promenoit, i'escriuis dans l'allee mesme, sur des tablettes vne response telle qu'il me sembloit plus à propos: mais elle qui ne la vouloit voir, ne peut auoir assez de patience de me la laisser finir, sans la lire, pendant que ie l'escriuois.

RESPONSE.
DE LEONIDE A LINDAMOR,
pour Galathée.

TIrez de vostre mal la cognoissance de vostre bien : si vous n'eussiez point esté aymé, on n'eust pas ressenty peu de chose: vous ne pouuez sçauoir qu'elle est vostre offense, que vous ne soyez present : mais esperez en vostre affection, & en vostre retour.

Elle ne vouloit pas que ceste lettre fut telle : mais enfin ie l'emportay sur son courage, & donnay à Fleurial mes tablettes, auec la clef, luy commandant de les remettre entre les mains de Lindamor seulement. Et le tirant à part, ie r'ouuris mes tablettes, & y adioustay ces paroles, sans que Galathee le sceust:

BILLET
de Leonide à Lindamor.

IE viens de sçauoir que vous estes party: la pitié de vostre mal me contraint de vous dire l'occasion de vostre desastre. Polemas a publié que vous aimez Galathee, & vous en alliez ventant. Vn grand courage comme le sien n'a peu souffrir vne si grande offense sans ressentiment : que vostre prudence vous conduise en cest affaire auec la discretion qui vous a tousiours accompagné: afin que pour vous aimer, & auoir pitié de vostre mal, ie n'aye en eschange dequoy me douloir de vous, à qui ie promets toute ayde & faueur.

I'enuoyay ce billet comme ie vous ay dit, au déceu de Galathee, & certes ie m'en repentis bien peu apres comme ie vous diray. Il y auoit plus d'vn mois que Fleurial estoit party, quand voicy venir vn Cheualier armé de toutes pieces: & vn Heraut d'armes incogneu auec luy, & pour oster encor mieux à chacun la cognoissance de soy, il venoit la visiere baissee. A son port

chacun le iugeoit ce qu'il estoit en effet:& parce qu'à la porte de la ville le Herault auoit demandé d'estre conduit deuant Amasis,chacun comme curieux d'ouir chose nouuelle,les alloit accompagnant.Estans montez au chasteau ; la garde de la ville les remit à celle de la porte. Et apres en auoir donné aduis à Amasis, ils furent conduits vers elle,qui desia auoit fait venir Clidaman pour donner audience à ces estrangers.Le Herault apres que le Cheualier eut baisé la robbe à Amasis,& les mains à son fils,dit ainsi auec des paroles à moitié estrangeres. Madame, ce Cheualier que voicy, nay des plus grands de sa contrée, ayant sceu qu'en vostre Cour,tout homme d'honneur peut librement demander raison de ceux qui l'ont offensé,viét sous ceste asseurance,se ietter à vos pieds,& vous suplier que la iustice, que iamais vous ne desniastes à personne,luy permettre en vostre presence,& de toutes ces belles Nimphes,de tirer raison de celuy qui lui a fait iniure, auec les moyens accoustumez aux personnes iniuriées comme luy.Amasis apres auoir quelque tẽps pensé en elle mesme,en fin respõdit:Qu'il estoit bien vray que ceste sorte de deffendre son honneur,de tout temps auoit esté acoustumée en sa Cour: mais qu'elle estant femme,ne permettoit iamais qu'õ en vinst aux armes : que toutesfois son fils estoit en aage de manier de plus grandes affaires que celles-là, & qu'elle s'en remettoit à ce qu'il en feroit.Clidamã sans attendre que le Herault repliquast,s'addressant à Amasis,luy dit:Madame, ce n'est pas seulement pour estre seruie, & honnorée de tous ceux qui habitent ceste prouince, que les Dieux vous en ont establie Dame, & vos deuanciers aussi : mais beaucoup plus pour faire punir ceux qui ont failly,& pour honnorer ceux qui le meritent : le meilleur moyen de tous est

celuy

celuy des armes, pour le moins en ces choses qui ne peuuent estre autrement auerees : de sorte que si vous ostiez de vos estats ceste iuste façon d'esclaircir les actions secrettes des meschants, vous donneriez cours à vne licentieuse meschanceté, qui ne se soucieroit de mal-faire, pourueu que ce fust secrettemẽt. Outre que ces estrangers estant les premiers qui de vostre temps ont recouru à vous, auroiẽt quelque raison de se douloir d'estre les premiers refusez: par ainsi, puis que vous les auez remis à moy, ie vous diray, dit-il, se tournant vers le Herault, que ce Cheualier peut librement accuser, & deffier celuy qu'il voudra: car ie luy promets de luy asseurer le camp. Le Cheualier alors mit le genouil en terre, luy baisa la main pour remerciement, & fit signe au Herault de continuer. Seigneur, dit-il, puisque vous luy faites ceste grace, ie vous diray qu'il est icy en queste d'vn Cheualier nommé Polemas, que ie supplie m'estre monstré, à fin que ie paracheue ce que i'ay entrepris. Polemas, qui s'ouyt nõmer, se met en auant, luy disant d'vne façon assez altiere, qu'il estoit celuy qu'il cherchoit. Alors le Cheualier incogneu s'auança, & luy presenta le pan de son hocquetõ, & le Heraut luy dit: Ce Cheualier veut dire, qu'il vous presente ce gage, vous promettant qu'il sera demain dez le leuer du Soleil, au lieu qui sera aduisé pour se batre auec vous à toute outrãce, & vous prouuer que vous auez meschãment inuenté ce que vous auez dit contre luy. Herault, ie reçois, dit-il, ce gage: car encor que ie ne cognoisse point tõ Cheualier, toutesfois ie ne laisse d'estre asseuré d'auoir la iustice de mõ costé, cõme sçachant bien n'auoir iamais rien dit contre la verité, & à demain soit le iour que la preuue s'en fera. A ce mot le Cheualier, apres auoir salué Amasis, & toutes les Dames, s'en retourna dãs vne tãte qu'il auoit

fait tendre aupres de la porte de la Ville. Vous pouuez croire que cecy mit toute la Cour en diuers discours,& mesmes qu'Amasis,& Clidaman,qui aimoiēt fort Polemas,auoient beaucoup de regret de le voir en ce danger ; toutesfois la promesse les lioit à donner le camp.Quant à Polemas il se preparoit comme plein de courage au combat, sans auoir cognoissance de son ennemy pour Galathee,qui auoit desia presque oublié l'offense que Lindamor auoit receuë de Polemas(outre qu'elle ne croyoit pas qu'il sceust que son mal vinst de là)elle ne pensa iamais à Lindamor , ny moy aussi qui le tenois à plus de cent lieuës,de nous, & toutesfois c'estoit luy,qui ayant receu ma lettre,se resolut de s'en venger de ceste sorte,& ainsi incogneu se vint presenter,cóme ie vous ay dit:mais pour abreger,car ie ne suis par trop bonne guerriere,& ie pourrois bien, si ie voulois particulariser ce combat, dire quelque chose de trauers : apres vn long combat , où l'vn& l'autre estoit esgalement aduantagé,& que tous deux estoient si chargez de playes,que le plus sain deuoit estre autant asseuré de la mort que de la vie , les cheuaux vindrent à leur manquer dessous , & eux au contraire aussi gaillards,que s'ils n'eussent combattu de tout le iour,recommencerent à verser leur sang, & r'ouurir leurs blesseures,auec tāt de cruauté,que chacun auoit pitié de voir perdre deux personnes de telle valeur.Amasis , entre autres, dit à Clidaman , qu'il seroit à propos de les separer,& ils ne trouuerent qu'il n'y auoit personne qui le peust mieux , que Galathée. Elle, qui de son costé estoit desia bien fort touchee de pitié , & n'attendoit que ce commandement, pour l'effectuer de bon cœur,auec trois ou quatre de nous, vint au camp : lors qu'elle y entra , la victoire panchoit du costé de Lindamor , & Polemas estoit reduir

reduit à mauuais terme, quoy que l'autre ne fuſt guiere mieux, auquel par hazard elle s'adreſſa, & le prenãt par l'eſcharpe qui lioit ſon heaume, & qui pendoit aſſez bas par derriere, elle le tira vn peu fort. Luy qui ſe ſentit toucher, tourna bruſquement de ſon coſté, croyant d'eſtre trahy, & cela auec tant de furie, que la Nymphe ſe volant reculer pour n'eſtre heurtee, s'empeſtra dans ſa robbe, & tomba au milieu du champ. Lindamor qui la recogneut, courut incontinent la releuer, mais Polemas ſans auoir eſgard à la Nymphe, voyant ceſt aduantage, lors qu'il eſtoit plus deſeſperé du combat, prit l'eſpee à deux mains, & luy en donna par derriere ſur la teſte deux ou trois coups de telle force, qu'il le contraignit auec vne grande bleſſeure, de mettre vn genoüil à terre, d'où il ſe releua tant animé contre la diſcourtoiſie de ſon ennemy, qui depuis, quoy que Galathee le priaſt, il ne le voulut laiſſer qu'il ne l'euſt mis à ſes pieds, où luy ſautant deſſus, il le deſarma de la teſte, & eſtant preſt à luy dõner le dernier coup, il ouyt la voix de ſa Dame, qui luy dit: Cheualier, ie vous adiure par celle que vous aimez le plus, de me dõner ce Cheualier. Ie le veux, luy dit Lindamor, s'il vous aduouë d'auoir fauſſement parlé de moy, & de celle par qui vous m'adiurez: Polemas eſtãt, à ce qu'il pẽſoit, au dernier poinct de ſa vie, d'vne voix baſſe aduoüa ce que l'on voulut. Ainſi s'ẽ alla Lindamor, apres auoir baisé les mains à ſa Maiſtreſſe, qui ne le recogneut iamais: quoy qu'il parlaſt à elle: car le heaume, & la frayeur en quoy elle eſtoit, luy empeſcherent de prendre garde à la parole. Il eſt vray que paſſant pres de moy, il me dit fort bas: Belle Leonide, ie vous ay trop d'obligation, pour me celer à vous, tãt y a que voicy l'effet de voſtre lettre, & ſans s'arreſter d'auãtage mõta à cheual, & quoy qu'il fuſt fort bleſsé,

s'en alla au galop iusques à perte de veuë, ne voulant estre recogneu. Cest effort luy fit beaucoup de mal, & le reduisit à telle extremité, qu'estant arriué en la maison d'vne des tantes de Fleurial, où il auoit auparauāt resolu de se retirer, en cas qu'il fust blessé, il se trouua si foible, qu'il demeura plus de trois sepmaines auant que de se r'auoir. Cependant voila Galathee de retour fort en colere cōtre le Cheualier incogneu, de ce qu'il n'auoit pas voulu la seconde fois laisser le cōbat, luy semblant d'estre plus offensee en ce refus, qu'obligee en ce qu'il le luy auoit donné ; & parce que Polemas tenoit vn des premiers rangs, comme vous sçauez, Amasis & Clidaman, auec beaucoup de desplaisir le firent emporter du camp, & panser auec tant de soin, qu'en fin on commença de luy esperer vie.

Chacun estoit fort desireux de sçauoir, qui estoit le Cheualier incogneu, le courage, & la valeur duquel s'estoit acquis la faueur de plusieurs. Galathee seule estoit celle qui en auoit conceu mauuaise opinion: car ceste orgueilleuse beauté se ressouuenoit de l'offense, & oublioit la courtoisie. Et parce que c'estoit à moy à qui elle remettroit ses plus secrettes pēsees, aussi tost qu'elle me vid en particulier: Cognoissez-vous point, me dit-elle, ce discourtois Cheualier, à qui la fortune, & non la valeur a donné l'auantage en ce combat? Ie cognois certes, luy dis-je, Madame, ce vaillant Cheualier qui a vaincu, & le cognois pour aussi courtois que vaillant. Il ne l'a pas monstré, me dit-elle, en ceste action, autremēt il n'eust pas refusé de laisser le combat, quand ie l'en ay requis. Madame, respōdis-je, vous le blasmez de ce que vous le deuriez estimer, puis que pour vous rendre l'honneur, que chacun vous doit, il a esté en danger de sa vie, & en ay veu couler son sang iusques en terre. En cela si Polemas a eu tort,

dit

dit-elle, il en a bien eu d'auantage par apres, puis que quelque priere que ie luy aye peu faire, il n'a voulu se retirer. Et n'auoit-il pas raison, luy dis-je, de vouloir chastier cet outrecuidé, du peu de respect qu'il vous auoit porté? & quant à moy ie trouue qu'en cela Lindamor a bien fait. Comment, m'interrompit-elle, est-ce Lindamor, qui a combatu? Ie fus à la verité surprise: car ie l'auois nommé sans y penser: mais voyant que cela estoit fait, ie me resolus de luy dire. Ouy, Madame, c'est Lindamor, qui s'est senty offensé de ce que Polemas auoit dit de luy, & en a voulu esclaircir la verité par les armes. Elle demeura toute hors de soy, & apres auoir pour vn temps consideré cet accident, elle dit: Doncques c'est Lindamor qui m'a procuré ce déplaisir! Doncques c'est luy qui m'a porté si peu de respect! Doncques il a eu si peu de consideration, qu'il a bien osé mettre mõ honneur au hazard de la fortune, & des armes! A ce mot elle se teut d'extreme colere: & moy qui en toute façon voulois qu'elle recogneust qu'il n'auoit point de tort, luy respõdis: Est-il possible, Madame, que vous puissiez vous plaindre de Lindamor, sans recognoistre le tort que vous faites à vous mesme? Quel déplaisir vous a-t'il procuré puis que s'il a vaincu Polemas, il a vaincu vostre ennemy? Cõment, mon ennemy, dit-elle? Ah! que Lindamor me l'est bien d'auantage, puis que si Polemas a parlé, Lindamor luy en a donné le subjet. O Dieu, dis-je alors, & qu'est-ce que i'entens! vostre ennemy, Lindamor, qui n'a point d'ame que pour vous adorer, & qui n'a vne goutte de sang, qu'il ne respande pour vostre seruice: & vostre amy, celuy qui par ses discours controuuez a tasché finement d'offenser vostre honneur. Mais qui sçait, adiousta-t'elle, s'il n'est point vray que Lindamor poussé de son outrecuidance ac-

coustumee n'ait tenu ce langage?Et biẽ,luy repliquay-ie,combien estes-vous obligee à Lindamor,qui a fait aduoüer à vostre ennemy qu'il l'auoit inuenté?ô Madame,vous me pardonnerez,s'il vous plaist,mais ie ne puis en cecy que vous accuser d'vne tres-grande mescognoissance,pour ne dire ingratitude. S'il met sa vie pour esclaircir que Polemas mét, vous l'accusez d'inconsideration,& s'il veut faire aduoüer au menteur sa mesme menterie,vous le taxez de discourtoisie. Et s'il n'eust fié son bon droit à ses armes, comment eust-il tiré la verité de cest affaire,& si lors que vous luy cõmandastes la seconde fois,il eust laissé le combat,Polemas n'eust iamais aduoüé ce que vous & chacun auez peu ouyr.O pauure Lindamor ! que ie plains ta fortune,&qu'est-ce que tu dois faire,puis que tes plus signalés seruices sont des offenses & des iniures? Et bien, Madame, vous n'aurez pas peut-estre beaucoup de temps à luy vser de ces cruautez : car la mort plus pitoyable mettra fin à vos mescognoissances & à ses supplices:& peut-estre qu'à l'heure que ie parle,il n'est desia plus,& si cela est, la Nymphe Galathee en est la seule cause. Et pourquoy m'en accusez vous, dit-elle? Parce,luy repliquay-ie, que quand vous les voulustes separer, & qu'en reculant vous mistes le genouïl en terre,il voulut vous releuer : cepẽdant ce courtois Polemas,que vous louëz si fort,le blessa en deux ou trois endroits à son aduãtage,d'où ie veis le sang rougir la terre : mais s'il a la mort pour ce subiet,c'est le moindre mal qu'il ait receu de vous : car se voir mespriser, ayant biẽ fait son deuoir,est,ce me semble,vn déplaisir, auquel nul autre n'est égal.Mais, Madame, vous plaist-il pas de vous ressouuenir qu'autrefois vous m'auez dit en vous plaignant de luy,que pour esteindre ces discours de Polemas, s'il n'y sçauoit point d'autre

d'autre remede, il se deuoit seruir du fer & du sang? Et bien, il a fait ce que vous auez iugé, qu'il deuoit faire; & encor vous trouuez qu'il n'a pas biẽ fait. Si Syluie, & quelques autres Nymphes ne nous eussent alors interrõpuës, i'eusse auant que laisser ce discours, adoucy beaucoup l'animosité de la Nymphe: mais voyant tãt de personnes, nous chãgeasmes de propos. Et toutesfois mes paroles ne furent sans effect, quoy qu'elle ne voulust me le faire paroistre, mais par mille rencontres i'en recogneus la verité. Car depuis ce iour, ie me resolus de ne luy en parler iamais, qu'elle ne m'en demãdast des nouuelles. Elle d'autre costé attendoit que ie luy en disse la premiere, & ainsi plus de huict iours s'escoulerent sans en parler. Mais cependãt Lindamor ne demeura pas sans soucy de sçauoir, & ce qui se disoit de luy à la Cour, & ce qu'en pensoit Galathee: il m'enuoya Fleurial pour ce subiet, & pour me donner vn mot de lettre. Il fit son message si à propos, que Galathee ne s'en prit garde: son billet estoit tel:

BILLET.

de Lindamor à Leonide.

Madame, qui pourra douter de mon innocence, ne sera peu coulpable enuers la verité; toutefois si les yeux serrez ne voyẽt point la lumiere, encor que sans ombre elle leur esclaire, il m'est permis de douter que Madame, pour mõ mal-heur, n'ait les yeux fermez à la clarté de ma iustice: obligez moy de l'asseurer, que si le sang de mõ ennemy ne peut lauer la noirceur dõt il a tasché de me salir, i'y adiousteray plus librement le mien, que ie ne conserueray ma vie; qui est sienne, quelle que sa rigueur me la puisse rẽdre.

Ie m'enquis particulierement de Fleurial comment il se portoit, & s'il n'y auoit persõne qui l'eust recogneu, & sceus qu'il auoit beaucoup perdu de sang, & que cela luy retarderoit vn peu d'auãtage sa guerison,

mais

mais qu'il n'y auoit rien de dangereux: que pour estre recogneu, cela ne pouuoit estre, parce que le Herault estoit vn Franc de l'armée de Meroüee, qui estoit sur les bords du Rhin en ce téps-là, & que tous ceux qui le seruoient, n'auoient pas mesme permission de sortir hors de la maison, & que sa tante, & sa sœur ne le cognoissoient que pour le Cheualier qui auoit combattu contre Polemas, la valeur & la liberalité duquel les conuioit à le seruir auec tant de soin, qu'il ne falloit douter qu'il le peust estre mieux: Qu'il luy auoit commandé de venir sçauoir de moy quel estoit le bruit de la Cour, & ce qu'il auoit à faire. Ie luy respondis, qu'il rapportast à Lindamor, que toute la Cour estoit pleine de sa valeur, encor qu'il y fust incogneu: que du reste il attendist seulement à guerir, & que ie rapporterois de mon costé tout ce que ie pourrois à son cótentement. Sur cela ie luy donnay ma response, & luy dis: Demain auant que partir, quand Galathee viendra au iardin, inuente quelque occasion d'aller voir ta tante, & prends congé d'elle: car il est necessaire pour des occasions que ie te diray vne autre fois. Il n'y faillit point, & de fortune le lendemain la Nymphe estant sur le soir entree dans le iardin, Fleurial s'en vint luy faire la reuerence, & voulut parler à elle: mais Galathee, qui croyoit que ce fust pour luy donner des lettres de Lindamor, demeura tellement confuse, que ie la veis changer de couleur, & deuenir pasle comme la mort. Et parce que ie craignois que Fleurial s'en prist garde, ie m'aduançay, & luy dis: C'est Fleurial, Madame, qui s'en va voir sa tante, parce qu'elle est malade, & voudroit vous supplier de luy donner congé pour quelques iours. Galathee tournant les yeux & la parole vers moy, me demanda quel estoit son mal. Ie croy, luy respódis-je, que c'est celuy des annees passees,

passees, qui luy oste fort tout espoir de guerison. Alors elle s'adressa à Fleurial, & luy dit: Va & reuiés tost, mais non toutesfois qu'elle ne soit guerie, s'il est possible: car ie l'aime bien fort, pour la particuliere bonne volonté, qu'elle m'a tousiours portee. A ce mot elle continua son promenoir, & ie me mis à parler à luy, & monstrois plus par mes gestes, qu'en effect, du desplaisir & de l'admiration, afin que la Nymphe y prist garde, en fin ie luy dis: Voy-tu, Fleurial, sois secret & prudét: de cecy dépéd tout ton bié, ou tout ton mal: & sur tout, fay tout ce que te commandera Lindamor. Apres me l'auoir promis, il s'é alla, & moy ie disposay le mieux qu'il me fut possible mon visage à la douleur & desplaisir, & quelquefois quand i'estois en lieu, où la Nymphe seule me pouuoit ouyr, ie feignois de souspirer, leuois les yeux au Ciel, frappois les mains ensemble, & bref ie faisois tout ce que ie pouuois imaginer, qui luy dôneroit quelque soupçõ de ce que ie voulois. Elle, cóme ie vous ay dit, qui attendoit tousiours que ie luy parlasse de Lindamor, voyãt que ie n'en disois rien, qu'au cõtraire i'en fuyois toutes les occasions, & qu'au lieu de ceste ioyeuse humeur, dont i'estois estimee entre toutes mes cõpagnes, ie n'auois plus qu'vne fascheuse melancolie, conceut peu à peu l'opinion que ie luy voulois donner, non toutefois entierement: Car mon dessein estoit de luy faire croire, que Lindamor au sortir du combat s'estoit trouué tellement blessé, qu'il en estoit mort, afin que la pitié obtint sur ceste ame glorieuse, ce que ny l'affection, ny les seruices n'auoiét peu. Or comme ie vous dy, mõ dessein fut si bien conduit qu'il reüssit presque tel que ie l'auois proposé: car quoy qu'elle voulust faindre, si ne laissoit-elle d'estre aussi viuement touchee de Lindamor, qu'vne autre eut peu estre. Et ainsi me voyant triste, & muette,

muette, elle se figura, ou qu'il estoit en tres-mauuais estat, ou quelque chose de pire, & se sentit tellement pressée de ceste inquietude, qu'il ne luy fut pas possible de tenir plus longuement sa resolution.

Deux iours apres que Fleurial fut party, elle me fit venir en son cabinet, & là feignant de parler d'autre chose, me dit: Sçauez vous point comme se porte la tante de Fleurial? Ie luy respõdis, que depuis qu'il estoit party, ie n'en auois rien sceu. Vrayement, me dit-elle, ie regretterois biẽ fort ceste bõne vieille, s'il en mesauenoit. Vous auriez raisõ, luy dis-je, Madame: car elle vous aime, & auez receu beaucoup de seruices d'elle, qui n'ont point esté encor assez recogneus. Si elle vit, dit elle, ie le feray, & apres elle les recognoistray enuers Fleurial à sa consideration. Alors ie respondis: Et les seruices de la tante, & ceux du nepueu, meritent bien chacun d'eux mesmes recompense, & principalement de Fleurial: car sa fidelité & son affection ne se peuuent acheter. Il est vray, me dit elle: Mais à propos de Fleurial, qu'auiez-vous tant à luy dire, ou luy à vous, quand il partit? Ie respondis froidement: Ie me recommandois à sa tante. Des recommandations, me dit-elle, ne sont pas si longues. Alors elle s'approcha de moy, & me mit vne main sur l'espaule. Dites la verité, continua-t'elle, vous parliez d'autre chose. Et que pourroit-ce estre, luy repliquay-je, si ce n'estoit cela? Ie n'ay point d'autres affaires auec luy. Or ie cognoy, me dit elle, à ceste heure que vous feignez: Pourquoy dites-vous que vous n'auez point d'autres affaires auec luy, & combien en auez vous eu pour Lindamor? O! Madame, luy dis je, ie ne croyois pas que vous eussiez à ceste heure memoire d'vne personne qui a esté tant infortunee; & en me taisant ie fis vn grand souspir. Qu'y a-t'il, me dit-elle, que vous souspirez

Dites-?

Dites-moy la verité,où eſt Lindamor ? Lindamor,luy reſpondiſ ie, n'eſt plus que terre.Comment s'eſcria-t'elle,Lindamor n'eſt plus?Non certes, luy reſpondiſ-ie,& la cruauté dont vous auez vſé enuers luy l'a plus tué,que les coups de ſon ennemy:car ſortant du combat,& ſçachant par le rapport de pluſieurs,la mauuaiſe ſatisfactiō que vous auiez de luy,il n'a iamais voulu ſe laiſſer penſer,& puis que vous l'auez voulu ſçauoir,c'eſt ce que Fleurial me diſoit,à qui i'ay cōmādé d'eſſaïer,s'il pourroit diſcrettement retirer les lettres que nous luy auons eſcrites,afin qu'ainſi que vous auiez perdu le ſouuenir de ſes ſeruices par voſtre cruauté,ie fiſſe auſſi deuorer au feu les memoires, qui en peuuent demeurer.O mon Dieu!dit-elle alors,qu'eſt-ce que vous me dites? eſt-il poſſible qu'il ſeroit ainſi perdu?C'eſt vous,luy diſ-ie, qui deuez dire de l'auoir perdu : car quant à luy il a gaigné en mourant, puis que par la mort il a trouué le repos, que voſtre cruauté ne luy euſt iamais permis tant qu'il euſt veſcu. Ah!Leonide,me dit-elle,vous me dites ces choſes pour me mettre en peine:aduouëz le vray,il n'eſt pas mort. Dieu le voulut, luy reſpondis-ie:mais à quelle occaſion le vous dirois-ie?ie m'aſſeure que ſa mort ou vie vous ſont indifferentes: & meſme puis que vous l'aimiez ſi peu,vous deuez eſtre bien-aiſe d'eſtre exempte de l'importunité, qu'il vous euſt donné:car vous deuez croire que s'il euſt veſcu,il n'euſt iamais ceſsé de vous donner de ſemblables preuues de ſon affection que celle de Polemas.En verité,dit alors la Nimphe, ie plains le pauure Lindamor, & vous iure que ſa mort me touche plus viuemēt que ie n'euſſe pas creu: mais dites-moi, & n'a-t'il iamais eu ſouuenance de nous en ſa fin?& n'a-t'il point monſtré d'auoir du regret de nous laiſſer?Voilà,luy diſ-ie,Madame,vne de-

mande qui n'est pas cõmune. Il meurt à vostre occasion,& vous demãdez s'il a eu memoire de vous! Ah! que sa memoire & son regret n'õt esté que trop grãds pour son salut: mais ie vous supplie ne parlons plus de luy, ie m'asseure qu'il est en lieu où il reçoit le salaire de sa fidelité, & d'où peut-estre il se verra vẽger à vos despés. Vous estes en colere: me dit-elle. Vous me pardõnerez, luy dis-ie, Madame: mais c'est la raisõ qui me cõtraint de parler ainsi: car il n'y a personne qui puisse rendre plus de tesmoignage de son affectiõ, & de sa fidelité que moy & du tort que vous auez de rẽdre vne si indigne recõpense à tãt de seruices. Mais adiousta la Nymphe, laissõs cela à part, car ie cognoy biẽ qu'en quelque chose vous auez raison, mais aussi n'ay-ie pas tãt de tort que vous m'en donnez: & me dites ie vous prie, par toute l'amitié que vous me portez, si en ses dernieres paroles il s'est point ressouuenu de moy: & qu'elles elles ont esté: Faut-il encor luy disie, que vous triomphiez, en vostre ame de la fin de sa vie, cõme vous auez fait de toutes ses actions, depuis qu'il a cõmencé de vous aimer? S'il ne faut que cela à vostre contentement, ie vous satisferay. Aussi tost qu'il sceut que par vos paroles vous taschiez de noircir l'hõneur de sa victoire, & qu'au lieu de vous plaire, il auoit par ce cõbat acquis vostre haine. Il ne sera pas vray, dit-il, ô iniustice, qu'à mõ occasion tu loges plus longuemẽt en vne si belle ame. Il faut que par ma mort ie laue tõ offense: dés lors il osta tous les appareils qu'il auoit sur les playes, & depuis n'a voulu souffrir la main du Chirurgiẽ. Ses blesseures n'estoiẽt pas mortelles, mais la pourriture l'ayant reduit à tels termes, qu'il ne se sentoit plus de force pour viure, il appella Fleurial, & se voyãt seul auec luy, il dit: Fleurial, mon amy, tu perds auiourd'huy, celuy qui auoit

plus

plus d'enuie de te faire du biẽ:mais il faut que tu t'armes de patience,puis que telle est la volõté du Ciel: si veux-ie toutesfois receuoir encores de toy vn seruice qui me sera le plus agreable que tu me fis iamais.Et ayãt tiré promesse qu'il le feroit,il continua: Ne faus donc point à ce que ie te vay dire. Aussi tost que ie seray mort,fends moy l'estomac,& en arrache le cœur,& le porte à la belle Galathee, & luy dis que ie le luy enuoye,afin qu'à ma mort ie ne retiẽne rien d'autruy.A ces derniers mots,il perdit la parole & la vie.Or ce fol de Fleurial,pour ne mãquer à ce qui luy auoit esté cõmandé par vne persõne qu'il auoit si chere,auoit apporté icy ce cœur , & sans moy vouloir le vous preseuter.Ah!Leonide,dit-elle,il est dõcques biẽ certain qu'il est mort ! Mon Dieu!que n'ay-ie sceu sa maladie,& que ne m'en auez-vous aduertie ?I'y eusse remedié. O quelle perte ay ie faite ! Et quelle faute est la vostre?Madame,luy respondis-ie,ie n'en ay rien sceu : car Fleurial estoit demeuré pres de luy pour le seruir,à cause qu'il n'a mené personne des siens:mais encoresque ie l'eusse sceu,ie croy que ie ne vo'en eusse point parlé,tãt i'ay recogneu vostre volõté esloignee de luy sans suiet.A ce mot s'appuyant sur sa main elle me commanda de la laisser seule , afin , comme ie croy,que ie ne visse les larmes,qui desia empouloiẽt ses paupieres:mais à peine estois-ie sortie qu'elle me r'appella,& sãs leuer la teste,me dit,que ie cõmandasse à Fleurial,de luy faire porter ce que Lindamor luy enuoyoit,qu'en toute façõ elle le vouloit:& incontinẽt ie ressortis auec vn espoir asseuré,que les affaires du Cheualier,pour qui ie plaidois,reüssiroiẽt comme ie les auois proposees.Cependant quand Fleurial retourna versLindamor,il le trouua assez en peine pour le retardement qu'il auoit fait à Mõtbrison:mais ma

lettre le resiouyt de sorte, que depuis à veue d'œil on le voyoit amender : elle fut telle:

RESPONSE DE LEONIDE
A LINDAMOR.

VOstre Iustice esclaire de sorte, que mesme les yeux les plus fermez ne peuuent en nier la clarté. Contentez-vous que ceux que vous desirez qui la voyent par moy, ayant sceu vostre resolution, l'ont recogneuë tres-iuste: Il est vray que tout ainsi que les blesseures du corps ne sont pas du tout gueries, encor que le danger en soit osté, & qu'il faut en cela du temps, celles de l'ame en sont de mesme: mais en ayant osté le danger par vostre valeur & prudence, vous deuez laisser au temps de faire ses actions ordinaires, vous ressouuenant que les playes qui se ferment trop promptement, sont suiettes à faire sac, qui par apres est plus dangereux que n'estoit la blesseure. Esperez tout ce que vous desirez: car vous le pouuez faire auec raison.

Ie luy escriuis de ceste sorte, à fin que la tristesse ne nuisist pas à ses blesseures, & qu'il guerist plustost: il me rescriuit ainsi:

REPLIQVE DE LINDAMOR
A LEONIDE.

AInsi, belle Nymphe, puissiez vous auoir toute sorte de contentemẽt, comme tout le mien vient & despẽd de vous seule: i'espere, puis que vous me le cõmandez: toutesfois amour qui n'est iamais sãs estre accõpagné de doute, me cõmande que ie tremble: mais fasse de moy le Ciel ce qu'il luy plaira, ie sçay qu'il ne peut me refuser le tõbeau.

Or ce que ie luy respõdis, à fin de ne vous ennuyer par tant de lettres, fut en somme qu'aussi tost qu'il pourroit souffrir le trauail, il trouuast moyen de parler à moy, & qu'il cognoistroit combien i'estois veri-

ritable, & le plus briefuement qu'il me fut possible luy fis entẽdre tous les discours que Galathee,& moy auions eu,& le desplaisir qu'elle auoit ressenty de sa mort,& la volonté d'auoir son cœur. Voyez qu'elle est la force d'vne extreme affectiõ. Lindamor auoit esté fort blessé en plusieurs lieux,& auoit tant perdu de sang,qu'il fut presque en danger de sa vie : toutesfois outre toute l'esperãce des Chirurgiens,aussi tost qu'il receut ceste derniere lettre,le voila debout, le voila qui s'habille,& dãs deux ou trois iours apres il essaye de mõter à cheual,en fin se hazarde de me venir trouuer : & parce qu'il n'osoit venir de iour pour n'estre veu, il s'abilla en iardinier, se disant cousin de Fleurial,se resolut de venir dans le iardin, & se conduire, selon que l'occasiõ s'offriroit. S'il le proposa il le mit en effet,& ayant fait faire secrettement des habits,fit entendre à la tante de Fleurial, qu'auant son combat il auoit fait vn vœu,& qu'il vouloit l'aller rẽdre auãt que de partir du pays:mais que craignant les amis de Polemas, il y vouloit aller en cest equipage, & qu'il la prioit de n'en rien dire. La bonne vieille l'en voulut dissuader,pour le danger qu'il y auoit, le conseillãt de remettre ce voyage à vne autre fois:mais lui qui estoit porté d'vne trop ardante deuotiõ pour l'intertompre luy dit, que s'il ne le faisoit auant que de s'en aller hors du pays, il croiroit qu'il luy deust aduenir tous les mal-heurs du monde. Ainsi dõc sur le soir il part, afin de ne rencontrer personne, & vint si heureusement, que sans estre veu,il entra dans le iardin, & fut conduit par Fleurial en la maison,ou pour lors il n'y auoit qu'vn valet,qui luy aidoit à trauailler,auquel il fit aceroire,que Lindamor estoit son cousin, à qui il vouloit apprendre le mestier de iardinier. Si le Cheualier attẽdoit le matin auec beaucoup de desir,

& si la nuict ne luy semble estre plus longue que de coustume, celuy qui aura esté en quelque attente de ce qu'il desire en pourra iuger. Tãt y a que le matin ne fust plustost venu que Lindamor auec vne besche en la main se met au iardin. Ie voudrois que vous l'eussiez veu auec cet outil, vous eussiez bien cogneu, qu'il n'y estoit guiere accoustumé, & qu'il se sçauoit mieux aider d'vne lãce. Depuis il m'a iuré cẽt fois, que de sa vie il n'eut tãt de honte, que de se presenter vestu de ceste sorte deuãt les yeux de sa Maistresse, & qu'il fut deux ou trois fois en resolutiõ de s'en retourner: mais en fin l'Amour surmõta la hõte, & le fit resoudre d'atẽdre que nous vinssiõs. De fortune, ce iour la Nymphe, pour se desennuyer, estoit descenduë au iardin auec plusieurs de mes cõpagnes. Aussi tost qu'elle apperceut Fleurial, elle tressaillit toute, & incontinent me fit signe de l'œil: mais quoy que i'essayasse de parler à lui, ie ne le peus faire, parce que le nouueau iardinier estoit tousiours aupres, qui estoit si changé en cet habit, que nulle de nous ne le peut recognoistre: quãt à moy, ie m'excuse, si ie ne le cogneus pas: car ie n'eusse iamais pẽsé qu'il eust fait ce dessein sãs m'en aduertir, mais il me dit depuis, qu'il me l'auoit celé, sçachant biẽ que ie ne lui eusse iamais permis de venir en ce lieu de cette sorte. Pensãt dõc à tout autre qu'à luy, ie fus bien assez curieuse pour demander à Fleurial qui estoit cet estrãger il me respõdit froidemẽt, que c'estoit le fils de sa tãte, auquel il vouloit apprẽdre ce qu'il sçauoit du iardinage. A ce mot Galathee aussi curieuse, mais moins courageuse que moy, me voyãt en discours auec luy, s'en approcha, & oyãt que cestuy-cy estoit cousin de Fleurial, luy demanda cõme sa mere se portoit. Ce fut lors que Lindamor fut empesché, car il craignoit que ce qui auoit esté couuert par les habits, ne fust descouuert par la pa-

role : toutesfois la cõtrefaisãt au mieux qu'il peut, il respondit d'vn langage villageois, qu'elle estoit hors de danger, & apres suiuit vne reuerence de mesme au langage, auec vne telle grace, que toutes les Nymphes s'en mirent à rire: mais lui sans en faire semblant remet son chappeau auec les deux mains sur la teste, & reprend son ouurage, Galathee en sousriãt dit à Fleurial : si vostre cousin est aussi bon iardinier que bon harangueur, vous auez trouué vne bonne ayde. Madame, lui dit Fleurial, il ne peut mieux parler, que ceux qui l'ont appris, en son village ils parlẽt tous ainsi, Ouy? dit la Nymphe, & peut-estre encor est-il tenu pour vn grand personnage entr'eux: à ce mot elle reprit son promenoir. Cela me donna vn peu plus de commodité de parler à Fleurial : car mes compagnes pour passer leur temps se mirent toutes à l'entour de Lindamor, & chacune pour le faire parler luy disoit vn mot, & à toutes il respondoit, mais des choses tãt hors de propos? qu'il falloit rire par force: car il les disoit d'vne sorte, qu'il sembloit que ce fust à bõ esciẽt: & quoy qu'il leur respõdist, il ne leuoit iamais la teste, feignant d'estre attentif à son labeur. Cependant m'approchant de Fleurial, ie luy demanday comme se portoit Lindamor, il me respondit qu'il estoit encor assez mal. Lindamor luy auoit commandé de me le dire ainsi. Et d'où vient son mal, luy dis-ie, puis que tu me dis que ses blesseures estoient des-ia presque gueries ? Vous le sçaurez, me respondit-il, par la lettre qu'il escrit à Madame. Madame, luy dis-ie, a opinion qu'il soit mort: mais donne la moy, & ie la luy feray voir, faignãt qu'il y a lõg temps qu'il l'a escrite, ie n'oserois, me respondit-il, parce qu'il me l'a expresseemẽt deffẽdu, & qu'il m'y a astraint par serment. Comment, luy dis-ie, Lindamor entre-t'il en

meffiance de moy? Nullement, me dit-il : au contraire il vous prie de faire tousiours croire à la Nymphe qu'il est mort : mais pour son bien & pour mon aduantage, il faut que la Nymphe reçoiue ceste lettre de mes mains. Ie me mis certes en colere, & luy en eusse bien dit d'auantage, si ie n'eusse eu peur que l'on s'en fust apperceu : mais il fit si bien ce qu'il luy auoit esté commandé, que ie n'en peus tirer autre chose, sinon pour conclusion, que si la Nymphe vouloit ce qu'il auoit à luy dõner de Lindamor, il falloit qu'elle le prist de sa main, & quand ie luy disois qu'il demeureroit long tẽps à luy pouuoir parler, & que cela la pourroit offenser, il ne me respondoit sinon d'vn branslement de teste, par lequel il me faisoit entendre qu'il n'en feroit rien. Galathee, qui s'estoit apperceuë de nostre discours, desireuse d'en sçauoir le suiet, se retira du promenoir plustost que de coustume, & m'ayant appellee en particulier, voulut entendre ce que c'estoit : ie le luy dis franchement, ie veux dire pour ce qui estoit de la resolutiõ de Fleurial : mais au lieu de la lettre, ie luy dis que c'estoit le cœur de Lindamor, & qu'en toute sorte luy ayant esté cõmandé par luy à sa mort, il croiroit vser de trahison, s'il n'obseruoit sa promesse. Alors Galathee me respõdit, cõment il entendoit de luy pouuoir parler en particulier : qu'il luy sembloit n'y auoir point d'autre moyen que de faindre de luy apporter des fruits dans vn panier, & qu'au fonds il luy mit le cœur. Ie luy respõdis alors, que cela se pourroit biẽ faire ainsi : mais que ie le cognoissois pour si brutal, qu'il n'en feroit rien, parce que l'auarice luy faisoit esperer d'auoir beaucoup d'elle, s'il luy representoit luy-mesme (en luy remettant ce cœur entre les mains) les seruices qu'en ces occasiõs il luy auoit rendus. O! me dit-elle, s'il ne

tient

tient qu'à cela, qu'il vous die seulemẽt ce qu'il veut, car ie le luy donneray. Ce sera, luy dis-ie, vne espece de rançon que vous payerez pour ce cœur. Ce n'est pas, me respondit-elle, de ceste monnoye que ie la dois payer, c'est de mes larmes, & celles-là estant taries, de mon sang : peut-estre fut-elle marrie de m'en auoir tant dit. Tant y a qu'elle me commanda le matin de parler à Fleurial: ce que ie fis, & luy representay tout ce que ie creus qui le pouuoit esmouuoir à me dõner ceste lettre, iusques à le menacer: mais tout fut en vain: car pour resolution il me dit: Voyez-vous, Leonide, quand le Ciel & la terre s'en mesleroient, ie n'en feray autre chose. Si Madame veut sçauoir ce que i'ay à luy dire, il fait si beau le soir, qu'elle vienne auec vous iusques au bas de l'escalier, qui descend de sa chãbre, la Lune est claire, ie l'ay veuë bien souuent y venir, le chemin n'est pas long, personne n'en peut rien sçauoir : ie m'asseure que m'ayant ouy, elle ne plaindra point la peine qu'elle aura prise. Quãd il me dit, cela, ie me mis en extreme colere contre luy, luy representant qu'il deuoit obeyr à Galathee, & non point à Lindamor: qu'elle estoit sa Maistresse, qu'elle luy pouuoit faire du biẽ & du mal: Bref qu'il n'y auoit point d'apparence qu'elle deust prendre ceste peine: mais luy sans s'esmouuoir me dit : Nymphe, ce n'est pas à Lindamor que i'obeïs, mais au sermẽt que i'en ay fait aux Dieux: s'il ne se peut de ceste sorte, ie m'en retourneray plustost d'où ie viens. Ie le laissay auec sõ opiniastreté, tãt ennuyee que i'estois à moitié hors de moy: car si i'eusse sceu le dessein de Lindamor, puis que la chose estoit tãt auancée, sans doute ie luy eusse aidé: mais ne le sçachant pas, ie trouuois Fleurial auec si peu de raisõ, que ie ne sçauois que dire. En fin ie m'en retournay faire sa respõse à Galathee, qui fut

tãt en colere,qu'elle l'eut fait battre,&chasser du seruice de sa mere,si ie ne luy eusse represẽté le dãger où elle se mettoit,qu'il ne découurit ce qui s'estoit passé. Trois ou quatre iours s'escoulerent,que la Nymphe demeuroit obstinee à ne vouloir ce que Fleurial demãdoit:en fin Amour trop fort pour ne vaincre toute chose,la força de sorte,que le matin elle me dit, que de toute la nuict elle n'auoit esté en repos, que les menaces de Lindamor lui estoiẽt toute nuict autour, qu'il luy sẽbloit que c'estoit la moindre chose qu'elle deuoit à sa memoire, que de descendre cest escalier pour tirer son cœur des mains d'autruy, & que i'aduertisse Fleurial, qu'il ne faillist de s'y trouuer. O Dieux!quel fut le cõtentement du nouueau iardinier? Il m'a dit depuis qu'en sa vie il n'auoit eu plus grand sursaut de ioye, parce qu'il commençoit à desesperer que sõ artifice reüssist:& voyant la Nimphe ne venir plus au iardin,il craignoit qu'elle l'eut recogneu.Mais quãd Fleurial l'aduertit de la resolution qu'elle auoit prise,ce fut vn resuscité d'Amour,pour le moins si l'õ meurt par le dueil, & si l'on reuit par le contentemẽt. Il se prepara à l'abord à ce qu'il auoit à faire, auec plus de curiosité qu'il n'auoit iamais fait cõtre Polemas.La nuict estãt venuë,& chacun retiré,la Nimphe ne faillit à se r'habiller, mais seulemẽt auec vne robbe de nuict,& me faisãt ouurir la premiere porte,elle me fit passer deuãt,&vous iure qu'elle trẽbloit de sorte,qu'à peine pouuoit-elle marcher:elle disoit qu'elle ressentoit vn certain eslancemẽt en l'estomac, qu'elle n'auoit point accoustumé,qui luy ostoit toute force: qu'elle ne sçauoit si c'estoit pour se voir ainsi de nuict sans lumiere,ou pour sortir à heure indeuë,ou pour apprehẽder le present de Lindamor:mais quoy que ce fust,elle n'estoit pas bien à elle.En fin s'estant vn peu

rasseurée nous descendismes du tout en bas,où nous n'eusmes pas si tost ouuert la porte,que nous trouuasmes Fleurial, qui nous attẽdoit,il y auoit long-tẽps. La Nimphe passa alors deuãt,& allãt sous vne tõne de iasmins,qui par sõ espaisseur la pouuoit garẽtir,&des rais de la Lune,& d'estre veuë des fenestres du corps de logis qui respõdoit sur le iardin,elle cõmença toute en colere à dire à Fleurial:Et bien Fleurial, depuis quand estes vous deuenu si ferme en vos opinions, que quoy que ie vous cõmãde,vous n'en vueillez riẽ faire?Madame,respõdit-il,sans s'estõner, ç'a esté pour vous obeïr, que i'ay failly en cecy,s'il y a de la faute: car ne m'auez vous point cõmandé tres-expressemẽt, que ie fisse tout ce que Lindamor m'ordõneroit?Or, Madame,c'est luy qui me l'a ainsi cõmandé,& qui me remettãt son cœur,me fit outre son cõmandemẽt encor obliger par sermẽt, que ie ne le remettrois entre autres mains qu'aux vostres. Et biẽ interrõpit-elle en souspirãt,où est ce cœur?Le voicy,Madame, dit-il,reculant trois ou quatre pas vers vn petit cabinet, s'il vous plaist d'y venir, vous le verrez mieux que là où vous estes,elle se leua,& s'y en vint:mais à mesme tẽps qu'elle voulut entrer dedãs,voila vn hõme qui se iette à ses pieds,& sans luy dire autre chose,luy baise la robbe. O Dieu!dit la Nymphe, qu'est-cecy? Fleurial voicy vn hõme?Madame,dit Fleurial en sousriãt,c'est vn cœur qui est à vous.Cõment?dit-elle,vn cœur? & lors de peur elle voulut fuïr:mais celuy qui luy baisoit la robbe,la retint. Oyant ces paroles ie m'approchay,&cogneus incõtinẽt que c'estoit celuy que Fleurial disoit estre sõ cousin.Ie ne sceus soudainemẽt que pẽser:ie voyoisGalathee &moy entre les mains de ces deux hõmes,l'vn desquels nous estoit incogneu:à quoi nous pouuiõs-nous resoudre:de crier, nous n'osions;

de

de fuïr,Galathee ne pouuoit,d'esperer en nos forces, il n'y auoit point d'apparence : en fin tout ce que ie peus , ce fut de me ietter aux mains de celuy qui tenoit la robbe de la Nymphe , & ne pouuãt mieux, ie me mis à l'esgratigner &à le mordre:ce que ie fis auec tãt de prõptitude, que la premiere chose qu'il en apperceut,fut lamorsure.Ah!courtoiseLeonide,medit-il lors,cõmẽt traitterez vous vos ennemis,puis que vo⁹ rudoyez de ceste sorte vos seruiteurs?Encores que ie fusse biẽ hors de moy,si est-ce que ie recogneus presque ceste voix,& luy demandant qui il estoit:Ie suis, dit-il, celuy qui viens porter le cœur de Lindamor à ceste belle Nimphe. Et lors sans se leuer de terre,s'adressant à elle,il cõtinua:I'aduoüe,Madame,que ceste temerité est grande,si n'est-elle pas toutefois esgale à l'affection qui l'a produitte:Voicy le cœur de Lindamor, que ie vous apporte:iay esperé que ce presẽt seroit aussi biẽ receu de la main du donneur,que d'vne estrãgere:si toutefois mon desastre me nie ce que l'Amour m'a promis,ayãt offensé la diuinité que seule ie veux adorer,cõdãnez ce cœur,que ie vous apporte, à tous les plus cruels supplices qu'il vous plaira : car pourueu que sa peine vous satisface , il la patientera auec tant de contentement,que vous la luy ordonnerez.Ie cogneus aisémẽt alors Lindamor,& Galathee aussi:mais non sans estonnement toutes deux,elle voyãt à ses pieds celui qu'elle auoit pleuré mort,& moy au lieu d'vn i'ardinier,ce Cheualier, qui ne cede à nul autre de ceste contree.Et cognoissãt que Galathee estoit si surprise,qu'elle ne pouuoit parler,ie luy dis:Est ce ainsi,ô Lindamor,que vous surprenez lesDames:ce n'est pas acte d'vn Cheualier tel que vo⁹ estes.Ie vous aduoüé,me dit-il,gratieuse Nymphe, que ce n'est pas acte d'vn Cheualier:mais aussi ne me nierez vous pas

que ce ne ſoit celuy d'vn Amant : & qui ſuis-ie plus qu'Amant? Amour qui apprit à filer aux autres, m'apprend à eſtre iardinier? Et il poſſible, Madame, dit-il s'adreſsãt à la Nymphe, que ceſte extreme affectiõ que vous faites naiſtre, vous ſoit ſi deſagreable, que vous la vueilliez faire finir par ma mort? I'ay pris la hardieſſe de vous apporter ce que vous vouliez de moy : ce cœur ne vous doit-il pas eſtre plus agreable en vie que mort? que s'il vous plaiſt qu'il meure, voila vn poignard qui abregera ce que voſtre rigueur fera auec le temps. La Nymphe à toutes ces paroles ne reſpondit autre choſe ſinon: Ah! Leonide, vous m'auez trahie! Et à ce mot elle ſe retira dans l'allee, où elle trouua vn ſiege fort à propos: car elle eſtoit tant hors de ſoy, qu'elle ne ſçauoit où elle eſtoit. Là le Cheualier ſe reiette à genoux, & moy ie m'en vins à l'autre coſté, & luy dis: Comment, Madame, vous dites que ie vous ay trahye? pourquoy m'accuſez vous de cecy? Ie vous iure par le ſeruice que ie vous ay voüé, n'auoir rien ſceu de cet affaire, & que Fleurial m'a deceuë auſſi bien que vous. Mais ie louë Dieu que la tromperie ſoit ſi aduãtageuſe pour chacun. Dieu mercy voici le cœur de Lindamor, que Fleurial vous auoit promis: mais le voicy en eſtat de vous faire ſeruice, ne deuez vous pas eſtre bien aiſe de ceſte trahiſon?

Il ſeroit trop long à raconter tous les diſcours que nous euſmes, tant y a qu'ẽ fin nous fiſmes la paix, & de telle ſorte, que ceſte Amour fut plus eſtroictemẽt liee qu'elle n'auoit iamais eſté, toutefois auec condition qu'à l'heure meſme il partiroit pour aller où Amaſis & Clidaman l'auoient enuoyé. Ce depart fut mal-ayſé, toutefois il falut obëir, & ainſi apres auoir baiſé la main à Galathee, ſans nulle faueur plus grande, il partit: bien s'en alla-t'il auec aſſeurãce qu'à ſon retour il

pourroit

pourroit la voir quelquefois à ceste mesme heure, & en ce mesme lieu : mais que sert-il de particulariser toute chose. Lindamor retourna où ceux, qui estoiét à lui, l'attendoient, & de là en diligence alla où Clidaman pésoit qu'il fust, & par les chemins bastit mille prudétes excuses de son seiour; tantost accusãt les incómoditez des mõtagnes, & tãtost d'vne maladie qui encor paroissoit à só visage, à cause de ses blesseures: & lui sẽblãt que tout ce qui l'esloignoit de sa Dame, n'estoit pas affaire qui meritast plus long seiour, il reuint auec permission d'Amasis & de Clidaman, en Forests, où estãt arriué, & ayãt rendu bon conte de sa charge, il fut honoré, & caressé comme sa vertu le meritoit: mais tout cela ne lui touchoit point au cœur, au prix du bon accueil qu'il receuoit de la Nymphe, qui depuis son dernier départ auoit accreu de sorte sa bóne volonté, que ie ne sçay si Lindamor auoit occasió de se dire plus Amãt qu'aimé. Ceste recherche passa si outre qu'vn soir estant dans le iardin, il la pressa plusieurs fois de luy permettre qu'il la demãdast à Amasis: qu'il s'asseuroit auoir rendu tant de bons seruices, & à elle, & à só fils, qu'ils ne lui refuseroiét point ceste grace. Elle luy respondit : Vous deuez douter de leur volonté plus que de vos merites, & deuez estre moins asseuré de vos merites, que de ma bõne volonté ; toutefois ie ne veux point que vous leur en parliez, que Clidaman ne se marie: Ie suis plus ieune que luy, ie puis bien attendre autant. Ouy bien vous, respondit-il incontinent, mais non pas la violence de ma passion: pour le moins si vous ne me voulez accorder ce remede, donnez m'en vn qui ne peut vous nuire, si vostre volonté est telle que vous me dites. Si ie le puis, dit elle, sans m'offenser, ie le vous promets. Apres luy auoir baisé la main. Madame, luy dit il, vous m'a-

uez

uez promis de iurer deuãt Leonide,& deuãt les Dieux, qui oyẽt nos discours, que vous serez ma femme,cõme ie fais serment deuãt eux mesmes,de n'en auoir iamais d'autre. Galathee fut surprise : toutefois feignãt que ce fust partie pour le sermẽt qu'elle en auoit fait, & en partie en ma persuasiõ, quoy que veritablemẽt ce fust à celle de son affection , elle le contenta,& le luy iura entre mes mains,à cõdition que iamais Lindamor ne reuiendroit en ce iardin , que le mariage ne fust declaré:& cela pour empescher que l'occasiõ ne les fist passer plus outre. Voila Lindamor le plus content qui fut iamais plein de toute sorte d'esperãce,pour le moins de toutes celles qu'vn Amãt peut auoir,estant aimé,& n'attendant que la conclusiõ promise de ses desirs,quand Amour,ou plustost la fortune voulut se mocquer de lui,& lui dõner le plus cruel ennuy qu'autre peut auoir.O Lindamor,qu'elles vaines propositions sont les vostres ? En ce temps Clidaman estoit party pour aller chercher auec Guiemãts les hazards des armes, & pour lors il se trouuoit en l'armee de Meroüée, & encor qu'il y fust allé secrettement, si est-ce que ses actions le descouurirent assez,& parce qu'Amasis ne vouloit pasqu'il y demeurast de ceste sorte ; elle fit leuee de toutes les forces qu'elle peut pour luy enuoyer , & comme vous sçauez , en donna la charge à Lindamor,& retint Polemas pour gouuerner sous elle à toutes ses Prouinces, iusques à la venuë de son fils:ce qu'elle fit,tant pour satisfaire à ces deux grands personnages,que pour les separer vn peu:car depuis le retour de Lindamor , ils auoiẽt tousiours eu quelque pique ensemble;fust que rien n'est de si secret,qui en quelque sorte ne se descouure, & qu'à ceste occasion Polemas eust quelque vent que ce fust luy, contre qui il auoit combattu,ou

bien

bien que l'Amour seul en fust la cause. Tant y a que chacun cognoissoit bié le peu de bonne volóté qu'ils se portoient. Or Polemas demeuroit fort content, & Lindamor ne s'en alloit pas mal volontiers: l'vn pour demeurer pres de sa Maistresse, & l'autre pour auoir occasion, faisant seruice à Amasis, de se l'obliger, espe-rát par ceste voye de se faciliter le chemin au bié, auquel il aspiroit. Mais Polemas qui cognoissoit à l'œil, combien il estoit défauorisé, & cóbié au rebours son riual receuoit de faueurs, n'ayant guiere d'esperáce, ny en ses seruices, ny en ses merites, recourut aux artifices. Et voicy comment il aposte vn homme, mais vn homme le plus fin, & le plus rusé qui fust iamais en son mestier, à qui, sans le faire recognoistre à personne de la Cour, il fit secrettement voir Amasis, Galathee, Syluie, Silere, moy, & toutes ces autres Nymphes, & non seulement luy monstra le visage, mais luy raconta tout ce qu'il sçauoit de toutes, voire des choses plus secrettes, dont, comme vieil courtisan, il estoit bié informé: & puis le pria de se feindre Druide, & grád Deuin. Il vint dans ce grand bois de Sauigneu, pres des beaux iardins de Mont-brison, où sur la petite riuiere qui y passe presque au trauers, il fit vne logette, & demeura là quelques iours, faisant le grand deuineur, si bien que le bruit en vint iusques à nous, & mesme Galathee le sçachant l'alla trouuer pour apprendre quelle seroit sa fortune. Ce rusé sceut si bien contrefaire son personnage, auec tant de circonstances, & de ceremonies, qu'il faut que i'aduouë le vray, i'y fus deceuë aussi bien que les autres. Tant y a que la conclusion de sa finesse fut de luy dire, que le Ciel luy auoit donné par influence le choix d'vn grand bien ou d'vn grand mal, & que c'estoit à sa prudence de les eslire, Que l'vn & l'autre procedoiét de ce qu'elle deuoit aimer.

&

& que si elle mesprisoit son aduis, elle seroit la plus mal-heureuse personne du monde? & au contraire, tres-heureuse, si elle faisoit bonne deliberation: que si elle le vouloit croire, il luy dõneroit des cognoissãces si certaines de l'vn, & de l'autre, qu'il ne tiendroit qu'à elle de les discerner. Et luy regardant la main, puis le visage, il luy dit: Vn tel iour estant dans Marcilly, vous verrez vn homme vestu d'vne telle couleur, si vous l'espõsez, vous estes la plus miserable du monde: puis il luy fit voir dans vn miroir, vn lieu qui est le long de la riuiere de Lignon, & luy dit: Voyez-vous ce lieu, allez y à telle heure, vous y trouuerez vn homme qui vous rendra heureuse, si vous l'espousez. Or Climante (tel est le nom de ce trompeur) auoit finement sceu, & le iour que Lindamor deuoit partir, & la couleur, dont il seroit vestu, & son dessein estoit que Polemas feignant d'aller à la chasse, se trouueroit au lieu qu'il auoit fait voir dãs le miroir. Or oyez, ie vous supplie, comme le tout est reüssi. Lindamor ne faillit point de venir vestu comme auoit dit Climanthe, & au mesme iour Galathee, qui auoit bonne memoire de Lindamor, demeura si estonnee, qu'elle ne sceust respondre à ce qu'il luy disoit. Le pauure Cheualier creut que c'estoit le desplaisir de son esloignement, de sorte qu'apres luy auoir baisé la main, il partit, & s'en alla à l'armee plus content que ne vouloit sa fortune. Si i'eusse tasché de l'en diuertir: mais elle me le tint si secret, que pour lors ie n'en eus aucune cognoissance. Depuis s'approchant le iour que Climanthe luy auoit dit qu'elle trouueroit sur les riues de Lignon celuy qui la rendroit heureuse, elle ne me voulut pas dire entierement son dessein: mais seulement me fit entendre qu'elle vouloit sçauoir, si le Druyde estoit veritable, en ce qu'il luy auoit dit: qu'aussi bien la Cour

estoit si seule, qu'il n'y auoit plus de plaisir,& que la solitude seroit pour vn temps plus agreable : qu'elle estoit resoluë d'aller en son Palais d'Isoure,la plus seule qui luy seroit possible,& que des Nymphes,elle ne vouloit auoir que Syluie & moy sa nourrice,& le petit Meril:quant à moy qui estois ennuyee de la Cour ie luy dis,qu'il seroit bien à propos de s'y aller vn peu diuertir,& ainsi faisant entendre à Amasis,qu'elle s'y vouloit purger,elle s'y en alla le lendemain:mais ç'auoit esté sa nourrice qui l'auoit fortifiee en ceste opinion:car ceste bonne vieille,qui aimoit tendrement sa nourriture,estant de facile creance en ses predictions, comme sont la pluspart de celles de son aage,luy cōseilla de le faire,& l'é pressa de sorte,que la trouuant desia toute disposee, il luy fut aisé de la mettre en ce labyrinthe. Ainsi donc,nous voilà toutes 3. seules en ce Palais. Pour moy ie ne fus de ma vie plus estonnée: car figurez-vous trois personnes dans ce grand bastiment : Mais la Nymphe, qui auoit bien remarqué le iour que Climante luy auoit dit,se prepara le soir auparauant pour y aller,& le matin s'habilla le plus à son aduantage qu'elle peut, & nous commanda d'en faire de mesme.De ceste sorte nous allōs dans vn chariot iusques au lieu assigné,où estāts arriuees, par hazard à l'heure mesme qu'auoit dit Climanthe, nous trouuasmes vn Berger presque noyé,& encores à moitié couuert de bouë,& de grauier,que la fureur de l'eau auoit ietté contre nostre bord.Ce Berger estoit Celadon:ie ne sçay si vous le cognoissez:qui par hazard estant tombé dans Lignō,auoit failly de se noyer,mais nous arriuasmes si à propos,que nous le sauuasmes:car Galathée croyant que ce fust cestuy-cy qui la deuoit rendre heureuse,desslors cōmença de l'aimer de telle sorte,qu'elle ne plaignoit point sa peine à nous aider à le porter dans le chariot, & de là iusques au Palais

ſans qu'il reuinſt:pour lors le ſable,l'effroy de la mort, & les taſches qu'il auoit au viſage, gardoient que ſa beauté ne ſe pouuoit remarquer : & quant à moy ie maudiſois l'enchanteur, & le diuin, qui eſtoit cauſe que nous auions ceſte peine : car ie vous iure que ie n'en eus de ma vie tant.Mais depuis qu'il fut reuenu, & que ſon viſage ne fut plus ſoüillé, il parut le plus bel hõme qui ſe puiſſe dire outre qu'il a l'eſprit reſſentant toute autre choſe pluſtoſt que le Berger : ie n'ay rien veu en noſtre Cour de plus ciuilizé, ny de plus digne d'eſtre aimé, ſi bien que ie ne m'eſtonne pas ſi Galathée en eſt tant eſperduëment amoureuſe, qu'à peine le peut-elle abandonner la nuict:mais certes elle ſe trompe bien,d'autant que ce Berger eſt perdu d'Amour:pour vne Bergere nommée Aſtrée.Si eſt-ce que toutes ces choſes n'ont pas fait vn petit coup contre Lindamor,parce que la Nymphe ayant trouué vray ce que le menteur luy a dit, eſt reſoluë de mourir pluſtoſt que d'eſpouſer Lindamor, & s'eſtudie par toute ſorte d'artifice de ſe faire aimer à ce Berger qui ne fait meſme en ſa preſence que ſouſpirer l'eſloignement d'Aſtree.Ie ne ſçay ſi la contrainte où il ſe troue(car elle ne le veut point laiſſer ſortir du palais)ou ſi l'eau qu'il beut, quand il tomba dans la riuiere,en eſt la cauſe,tant y a que depuis il eſt allé trainant,tãtoſt dans le lict,tantoſt dehors:mais en fin il a pris vne fieure ſi ardante, qui ne ſçachant plus de remede à ſa ſanté, la Nymphe me commanda de venir en diligence vous querir, à fin que viſſiez ce qui ſeroit neceſſaire pour le ſauuer.

Le Druyde eſtoit demeuré fort attentif durant ce diſcours, & fit diuers iugements ſelon les ſuiets des paroles de ſa niece,& peut-eſtre aſſez approchans du vray : car il cogneut bien qu'elle n'eſtoit pas du tout

exempte ny d'Amour, ny de faute. Toutesfois comme fort aduisé qu'il estoit, il dissimula auec beaucoup de discretion, & dit à sa niepce, qu'il estoit tres-aise de pouuoir seruir Galathée, & mesme en la personne de Celadon, de qui il auoit tousiours aimé les parens, & & qu'encor qu'il fust Berger, il ne laissoit d'estre de l'ancien tige des Cheualiers, & que ses ancestres auoient esleu ceste sorte de vie pour plus reposee, & plus heureuse que celle des Cours; qu'à ceste occasion il le falloit honnorer, & faire bien seruir: mais qu'à ceste façon de viure, dont vsoit Galathée, n'estoit ny belle pour la Nymphe, ny honnorable pour elle: qu'estāt arriué au Palais, & ayant veu ses deportements, il luy diroit comme il vouloit qu'elle se gouuernast. La Nymphe, vn peu honteuse luy respondit, qu'il y auoit long-temps qu'elle auoit faict dessein de le luy dire, mais qu'elle n'auoit eu, ny la hardiesse, ny la commodité, qu'à la verité Climante estoit cause de tout le mal. O ! respondit Adamas, s'il y auoit moyen de l'attraper, ie luy fairois bien payer auec vsure le faux titre qu'il s'est vsurpé de Druyde. Cela sera fort aisé, dit la Nymphe, par le moyen que ie vous diray. Il dit à Galathée qu'elle retournast deux ou trois fois au lieu, où elle deuoit trouuer cest homme, en cas qu'elle ne l'y rencontrast la premiere fois. Ie sçay que Polemas & lui ayāt esté trop tardifs le premier iour, ne manquerent d'y venir les autres suiuants: qui voudra surprendre ce trompeur, il ne faut que se cacher au lieu que ie vous monstreray, où sans doute il viendra: & quant au iour, vous le pourrez sçauoir de Galathee: car quant à moy ie l'ay oublié.



LE DIXIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.

AVec ces discours, le Druyde, & la Nymphe tromperent vne partie de la lõgueur du chemin,ayant esté,& l'vn, & l'autre si attentifs,que presque sans y penser, ils se trouuerent aupres du Palais d'Isoure. Mais Adamas, qui vouloit en toute façon remedier à ceste vie, l'instruisit de tout ce qu'elle auoit à dire de luy à Galathee, & sur tout de ne luy point faire entendre qu'il ait desapreuué ses actions,car disoit-il,ie cognois bien que le courage de la Nymphe se doit vaincre par douceur,& non par force.Mais cependant, ma niepce, souuenez-vous de vostre debuoir, & que ces amourachements sont honteux, & pour ceux qui en sont atteints,& pour ceux qui les fauorisent.Il eust continué ces remonstrances;si à l'entrée du Palais,ils n'eussent rencontré Syluie, qui les conduisit où estoit Galathee : pour lors elle se promenoit dans le plus proche iardin,cependant que Celadon reposoit.Soudain qu'elle les apperceut,elle s'en vint à eux,& le Druyde d'vn genoüil en terre,la salua en luy baisant la robbe, & de mesme Leonide : mais les releuant, elle les embrassa tout deux,remerciant Adamas de la peine qu'il auoit prise de venir,auec asseurance de s'en reuencher en toutes les occasions qu'il luy plairoit.Madame,dit-il,tous mes seruices ne sçauroient meriter la moin-

dre de ces belles paroles, ie regrette seulement que ce qui se presente, ne soit vne preuue plus grande de mõ affection, afin qu'en quelque sorte vous puissiez cognoistre, que si ie suis vieilly sans vous auoir fait seruice, ce n'a pas esté faute de volonté, mais de n'auoir eu l'heur d'estre employé. Adamas, respondit la Nimphe, les seruices que vous auez rendus à Amasis, ie les tiens pour miens, & ceux que i'ay receu de vostre niece, ie les reçois cóme de vous; par ainsi vous ne pouuez pas dire, qu'en la personne de ma mere vous ne m'ayez beaucoup seruie, & qu'en celle de vostre niece, vous n'ayez bien souuent esté employé. Quelquesfois, si ie puis, ie recognoistray ces seruices tous ensẽble: mais en ce qui se presente à ceste heure, ressouuenez-vous, puis qu'il n'y a rien de plus douloureux que les blesseures qui sont aux parties plus sensibles, qu'ayant l'esprit blessé, vous ne sçauriez iamais trouuer occasion de me seruir, qui me fust plus agreable que celles-cy: Nous en parlerons à loisir, cependant allez-vous reposer, & Siluie vous conduira en vostre chambre, & Leonide me rendra conte de ce qu'elle a fait. Ainsi s'ẽ alla le Druyde, Et Galathee caressant Leonide plus que de coustume, luy demanda des nouuelles de son voyage, à quoy elle satisfit: mais continua-t'elle, Madame, ie louë Dieu, que ie vous retrouue plus ioyeuse que ie ne vous auois laissée. Mamie, luy dit la Nimphe, la guerison toute euidente de Celadon m'a r'apporté ce bien: car il faut que vous sçachiez, que vous ne fustes pas à vne lieuë d'icy, qu'il se resueilla sans fieure, & depuis est allé amẽdant de sorte, que luy mesme espere de se pouuoir leuer dans 2. ou 3. iours. Voilà, respondit Leonide, les meilleures nouuelles qu'à mon retour i'eusse peu desirer, que si ie les eusse sceuës plustost, ie n'eusse pas conduit ceans Adamas.

Mais

Mais à propos, dit Galathée, que dit-il, de cest accidét? car ie m'asseure que vous luy auez tout declaré. Vous me pardõnerez, Madame, dit Leonide, ie ne luy ay dit, que ce que i'ay pensé ne luy pouuoir estre caché, lors qu'il seroit icy. Il sçait l'amitié que vous portez à Celadon, que ie luy ay dit estre procedée de pitié: il cognoist fort bien ce Berger, & tous ceux de sa famille, & s'asseure de luy pouuoir persuader tout ce qu'il luy plairra, & ie croy quant à moy, si vous l'y employez qu'il vous seruira: mais il faudroit luy parler ouuertement. Mon Dieu! dit la Nymphe, est-il possible? ie suis certaine que s'il l'entreprend, le tout ne peut reüssir qu'à mon contentement: car sa prudence est si grande, & son iugement aussi, qu'il ne peut que venir à bout de tout ce qu'il commencera. Madame, dit Leonide, ie ne vous parle point sans fondemens, vous verrez, si vous vous seruez de luy, ce qui en sera. Voilà la Nimphe la plus contente du monde, se figurast desia au comble de ses desirs. Mais cependant qu'elles discouroyent ainsi, Siluie & Adamas s'entretenoient de ce mesme affaire: car la Nimphe qui auoit beaucoup de familiarité auec le Druyde, luy en parla dez l'abord tout ouuertement. Luy qui estoit fort aduisé pour sçauoir si sa niepce luy auoit dit la verité, la pria de luy raconter tout ce qu'elle en sçauoit. Siluie qui vouloit en toute sorte rompre ceste prattique, le fit sans dissimulation, & le plus briefuement qu'il luy fut possible, de ceste sorte:

HISTOIRE DE LEONIDE.

SCachez que pour mieux vous faire entendre tout ce que vous me demandez, ie suis contrainte de toucher des particularitez d'autre que de Galathee, &

ie le feray d'autant plus volontiers, qu'il est mesme à propos, que pour y pouruoir à l'aduenir, elles ne vous soyent point cachées: C'est de Leonide dont ie parle, que le destin semble vouloir embroüiller d'ordinaire aux desseins de Galathée: Ce que ie vous en dis, n'est pas pour la blasmer, ou pour le publier: car le vous disant, ie ne le croy moins secret, que si vous entendiez, qu'il y a fort long-temps que la beauté, & les merites de Leonide luy acquirent, apres vne lógue recherche, l'affection de Polemas: & parce que les merites de ce Cheualier ne sont point si petits, qu'ils ne puissent se faire aimer, vostre niece ne se contenta d'estre aymée, mais voulut aussi aimer: toutesfois elle s'y conduisit auec tant de discretion, que Polemas mesme fut longuement sans en rié sçauoir. Ie sçay que vous auez aimé, & que vous sçauez mieux que moy, combié malaisément se peut cacher Amour, tant y a qu'enfin le voile estant osté, & l'vn, & l'autre se cogneut, & Amãt & aimé: toutesfois ceste amitié estoit si honneste, que elle ne leur auoit permis de se l'oser declarer. Apres le sacrifice qu'Amasis fait tous les ans, le iour qu'elle espousa Pymãdre, il aduint que l'apres disnee nous trouuans toutes dãs les iardins de Mont-brison, pour passer plus ioyeusement ceste heureuse iournee, elle & moy, pour nous garentir du Soleil, nous estions assises sous quelques arbres, qui faisoiét vn agreable ombrage. A peine y estiós-nous, que Polemas se vint mettre parmy nous, feignant que ç'auoit esté par hazard que il nous eust rencõtrees, quoy que i'eusse bien pris garde, qu'il y auoit long temps, qu'il nous accompagnoit de l'œil. Et parce que nous demeurions sans dire mot, & qu'il auoit la voix fort bonne, ie luy dis, qu'il nous obligeroit fort, s'il vouloit chanter. Ie le feray, dit-il, si ceste belle, monstrant Leonide, me le commande.

Vn

Vn tel commandement, dit-elle, seroit vne indiscretion: mais i'y employeray bien ma priere, & mesmes si vous auez quelque chose de nouueau. Ie le veux, respondit Polemas, & de plus ie vous asseureray, que ce que vous orrez, n'a esté fait que durant le sacrifice, cependant que vous estiez en oraison. Et quoy, luy dis-je, ma compagne est donc le sujet de ceste chanson? Ouy certes, me respondit-il, & i'en suis tesmoing, & lors il commença de ceste sorte:

STANCES
D'VNE DAME EN DEVOTION.

Dans le temple sacré les grands Dieux adoroit
Celle que tous les cœurs adorent d'ordinaire:
Elle, sans qui la grace au monde ne peut plaire,
Des yeux & de la voix: des graces requeroit.

Et bien qu'elle voulust ses beaux yeux desarmer,
Et laisser de sa voix les appas & les charmes,
Ses beaux yeux & sa voix auoyent de telles armes,
Qu'on ne pouuoit la voir ny l'ouyr sans l'aymer.

Si quelquefois ses yeux d'vn sainct zele enflambez
Vont mignardant le Ciel, toute ame elle mignarde,
Et si demy fermez en bas elle regarde,
O que leurs mouuemens ont de traits desrobez!

Que si quelque souspir va du cœur s'esgarant,
Quand les douceurs du Ciel en esprit elle espreuue:
O que cet air fuitif incontinent retreuue
D'autres souspirs esmeus d'vn esprit different.

O grand Dieu, disoit-elle, ayez pitié de moy!
Et mon desir alors s'efforceoit de luy dire:
Ayez pitié de moy: qui la pitié desire,
Les effets de pitié doit ressentir en soy.

Sois pere, disoit-elle, & non iuge en courroux,
Puis que tu veux, ô Dieu, que pere l'on t'appelle,

Sois ma Dame, disois-je, & non pas ma cruelle,
Puis que tant de beauté te rend Dame de tous.
Regarde ta bonté plustost que ta rigueur,
Quand tu veux chastier, disoit-elle, vne offense.
Et moy ie luy disois: Et toy de mesme pense,
Qu'à tes yeux tant humains doit ressembler ton cœur.
Souuiens toy, disoit-elle, ô grand Dieu, que ie suis
A toy dés ma naissance, & que toy seul i'adore,
Et moy ie suis à toy, disois-je, & sçache encore
Que nulle autre que toy adorer ie ne puis.
Mesure, disoit-elle, à l'Amour ta pitié.
Et lors elle tranchoit pour vn temps son murmure.
Et moy ie luy disois: Et toy, belle, mesure
Ta pitié non à moy, mais à mon amitié.
Ses vœux furent receus & les miens repoussez,
Et toutefois les miens auoyent bien plus de zele:
Car de la seule foy les siens naissoyent en elle,
Moy ie voyois la Saincte où les miens sont dressez.
Elle obtient le pardon (mais qui peut refuser
Chose qu'elle demande) & i'en portay la peine:
Car depuis s'esloignant de toute chose humaine,
Elle ne me vid plus que pour me mespriser.
Est-ce ainsi, dis-je lors, que t'ayant fait mercy,
Au lieu de pardonner tu me fais vn outrage.
O grand Dieu! puny la d'vn si mauuais courage,
Car si ie faus, ses yeux me l'ordonnent ainsi.

Nous estions demeurees fort attentifues, & peut-estre i'eusse sceu quelque chose d'auantage, n'eust esté que Leonide craignant que Polemas ne declarast ce qu'elle me vouloit cacher, soudain qu'il eut paracheué, prit la parole. Ie gage, dit-elle, que ie deuineray pour qui ceste chãson a esté faite. Et lors s'approchãt de son oreille, fit semblant de la luy nommer: mais en effect elle luy dit, qu'il prit garde à ce qu'il diroit deuant

uant moy. Luy comme discret, se retirant luy respondit: Vous n'auez pas deuiné, ie vous iure que ce n'est pas pour celle que vous m'auez nommee. Ie m'apperceus alors qu'elle se cachoit de moy, qui fut cause que feignant de cueillir quelques fleurs, ie m'ostay d'aupres d'eux, & m'en allay d'vn autre costé: nõ toutefois sans auoir l'œil à leurs actions. Or depuis Polemas mesme m'a raconté le tout: mais ç'a esté apres que son affection a esté passee: car tant qu'elle a continué, il n'a pas esté en mon pouuoir de luy faire rien aduoüer. Estans donc demeurez seuls, ils reprindrent les brisees qu'ils auoient laissees, & elle fut la premiere qui cõmença: Et quoy, Polemas, dit-elle, vous vous iouëz ainsi de vos amies? aduoüez la verité, pour qui sont ces vers? Belle Nymphe, dit-il, en vostre ame vous sçauez aussi bien pour qui ils sont que moy. Et commẽt, dit-elle, me croyez-vous quelque deuineuse? Ouy certes, respondit Polemas, & de celles qui n'obeissent pas au Dieu, qui parle par leur bouche, mais qui se fõt obeïr à luy. Comment entendez vous cét enigme? dit la Nymphe. I'entens, repliqua-t'il qu'Amour parle par vostre bouche, autrement vos paroles ne seroient pas si pleines de feux & d'Amour, qu'elles peussẽt allumer en tous ceux qui les oyent, des brasiers si ardants, & toutesfois vous ne luy obeïssez point, encor qu'il commande, que qui aime, soit aimé: car toute desobeissante vous faites que ceux qui meurent d'Amour pour vous, vous peuuent bien ressentir belle, mais non iamais Amante, ny seulement pitoyable. I'en parle pour mon particulier, qui puis auec verité iurer, n'y auoir au mõde beauté plus aimee, que la vostre l'est de moy. En disant ces dernieres paroles il rougit, & elle sousrit en luy respondant: Polemas, Polemas, les vieux soldats par leurs playes monstrent

ſtrent le teſmoignage de leur valeur, & ne s'en plaignent point: vous qui vous plaignez des voſtres, ſeriez bien empeſché de les monſtrer, ſi Amour comme voſtre General, pour vous donner digne ſalaire, demãdoit de les voir. Cruelle Nymphe, dit le Cheualier, vous vous trompez: car ie luy dirois ſeulement: O Amour, oſte ce bandeau, & regarde les yeux de mon ennemie: Car il n'auroit pas ſi toſt ouuert les yeux, qu'il reſſentiroit les meſmes playes que ie porte au cœur, non point, comme vous dites, en me plaignant, mais tant s'en faut en faiſant ma gloire d'auoir vn ſi digne autheur de ma bleſſeure. Par ainſi iugez, que, ſi Amour vouloit entrer en raiſon auec moy, ie luy aurois pluſtoſt ſatisfait qu'à vous: car il reſſentiroit les meſmes coups, ce que vous ne pouuez, d'autant qu'vn feu ne ſe peut bruſler ſoy-meſme. Si ne deuez-vous pas, encor qu'inſenſible à vos beautez, l'eſtre à nos larmes, ny eſtre marrie, où les armes du merite peuuent reſiſter; ſi celles de la pitié, pour le moins, rebouchent le tranchant de vos rigueurs, à fin que de meſme qu'on vous adore comme belle, on vous puiſſe louër comme humaine. Leonide aimoit ce Cheualier, & toutefois ne vouloit pas qu'il le ſceuſt encores: mais auſſi elle craignoit qu'en luy oſtant l'eſpoir entierement, elle ne luy fiſt perdre le courage: cela fut cauſe qu'elle luy reſpondit: Si voſtre amitié eſt telle, le temps m'en donnera plus de cognoiſſance que ces paroles trop bien dictes pour proceder d'affection: car à ce que i'ay ouy dire, l'affection ne peut eſtre ſans paſſion, & la paſſion ne peut permettre à l'eſprit vn ſi libre diſcours: mais quand le temps m'en aura autant dit que vous, vous deuez croire, que ie ne ſuis ni de pierre, ny ſi meſcognoiſſante, que vos merites ne me ſoient cogneus, & que voſtre amitié ne m'eſmeuue: iuſques alors n'eſperez

rez de moy, que cela meſme que vous pouuez de mes compagnes en general. Le Cheualier luy voulut baiſer la main pour ceſte aſſeurance, mais parce que Galathee le regardoit: Cheualier, luy dit-elle, ſoyez diſcret, chacũ a l'œil ſur nous, ſi vous me traittez de ceſte ſorte, vous me perdrez. Et à ce mot elle ſe leua, & vint entre nous qui aillions cueillans des fleurs. Voyla la premiere ouuerture qu'ils ſe firent de leurs volontez, qui donna occaſion à Galathee de s'en meſler. Car s'eſtant apperceuë de ce qui s'eſtoit paſsé au iardin, & ayant dés lõg temps fait deſſein d'acquerir Polemas, voulut le ſoir ſçauoir ce qui s'eſtoit paſsé entre Leonide & luy, & parce qu'elle s'eſt touſiours rẽduë fort familiere à voſtre niece, & qu'elle a monſtré de la particulariſer en ſes ſecrets, la Nymphe n'oſa luy nier entieremẽt la verité de ceſte recherche: il eſt vray qu'elle luy teut ce qui eſtoit de ſa volonté propre, & ſur ce diſcours Galathee voulut ſçauoir les paroles particulieres qu'ils s'eſtoient dictes, en quoy voſtre niece en partie ſatisfit, & en partie diſſimula. Si eſt-ce qu'elle en dit aſſez pour accroiſtre de telle ſorte le deſſein de Galathee, que depuis ce iour, elle reſolut d'en eſtre aimee, & entreprit ceſte œuure auec de tels artifices, qu'il eſtoit impoſſible qu'il aduinſt autremẽt. D'abord elle deffendit à Leonide de continuer plus outre ceſte affection, & puis luy dit, qu'elle en coupaſt toutes les racines, parce qu'elle ſçauoit bien que Polemas auoit autre deſſein, & que cela ne luy ſeruiroit qu'à ſe faire mocquer. Outre que ſi Amaſis venoit à le ſçauoir, elle en ſeroit offenſee. Leonide, qui alors n'auoit pas plus de malice qu'vn enfant, receut les paroles de la Nymphe, comme de ſa Maiſtreſſe, ſans penetrer au deſſein qui les luy faiſoit dire, & ainſi demeura quelques iours ſi retiree de Polemas, qu'il ne ſçauoit à quoy il

en estoit:au cõmencement cela le rẽdoit plus ardent en la recherche:car c'est l'ordinaire de ces ieunes esprits,de desirer auec plus de violẽce,ce qui leur est le plus difficile:& de faict il cõtinua de sorte,queLeonide auoit assez de peine à dissimuler le biẽ qu'elle luy vouloit:& en fin le sceut si mal faire,que Polemas cogneut bien qu'il estoit aimé : mais voyez ce que l'Amour ordonne : ce ieune Amant apres auoir trois ou quatre mois continué ceste recherche d'autant plus violemment,qu'il auoit moins d'asseurance de la bonne volõté qu'il desiroit,aussi tost presque qu'il en est certain,perd sa violence,peu à peu,aime si froidemẽt, que d'autãt que la fortune & l'Amour,quãd ils commencent à descendre, tõbẽt tout à fait,la Nymphe ne se prit garde qu'elle demeura là seule en ceste affectiõ. Il est vray queGalathee,qui suruint là dessus,en fut en partie la cause:car ayãt dessein sur Polemas, elle vsa de tel artifice,& se seruit si biẽ,& de son authorité,& du tẽps,que l'on peut dire qu'elle le luy desroba insensiblement,parce que quand Leonide le rudoyoit,Galathee la fauorisoit:& quãd l'autre fuyoit sa cõpagnie, celle-cy l'attiroit à la sienne;& cela continua si lõguement & si ouuertement , que Polemas commença de tourner les yeux vers Galathee,& peu apres le cœur le suiuit : car se voyant fauoriser d'vne plus grande que celle qu'il mesprisoit,il se blasmoit de le souffrir sans ressentimẽt,& de n'embrasser la fortune,qui toute riãte le venoit rencontrer. Mais,ô sage Adamas, voyez quelle gratieuse rencontre a esté celle-cy,& cõme il a pleuà l'Amour de se iouër de ces cœurs.Il y auoit quelque tẽps,que par l'ordõnance de Clidaman,Agis se rẽcontra seruiteur de vostre niece,& cõme vous sçauez, par l'electiõ de la fortune. Or quoy que ce ieune Cheualier ne se fust point donné à Leonide de sa deliberation,

liberation, ſi conſentit-il au don, & l'appreuua par ſes ſeruices, que depuis il luy rẽdit, & qu'elle n'eut point deſagreables, à ce qu'elle mõſtroit par ſes actiõs. Mais quand Polemas entreprit de la ſeruir, Agis qui cõme auaricieux auoit touſiours les yeux ſur ſon threſor, prit garde à l'Amour naiſſante de ce nouuel Amant, & quelquefois s'en plaignoit à elle: mais la froideur de ſes reſponſes au lieu d'eſtaindre ſes ialouſies, ſeulement amortiſſoit peu à peu ſes Amours: car conſiderant combien il y auoit peu d'aſſeurance en ſon ame, il taſcha de prendre vne meilleure reſolution, qu'il n'auoit pas fait par le paſsé, & ainſi pour ne voir vn autre triõpher de luy, il eſleut pluſtoſt de s'eſloigner. Recepte, à ce que i'ay ouy dire, la meilleure qu'vne ame atteinte de ce mal puiſſe auoir pour s'ẽ deliurer. Car tout ainſi que le commẽcement de l'Amour eſt produit par les yeux, il ſẽble que celuy de ſõ cõtraire le doiue eſtre par le deffaut de la veuë, qui ne peut eſtre en riẽ tant qu'en l'abſence, où l'oubly meſme couure de ſes cendres les trop viues repreſentatiõs de la choſe aimee: & de faict Agis paruint heureuſemẽt à ſon deſſein: car à peine eſtoit-il entierement party, que l'Amour partit auſſi de ſon ame, y logeant en ſa place le meſpris de ceſte volage: Si biẽ que Leonide en ce nouueau deſſein d'acquerir Polemas, perdit celuy qui desja eſtoit entierement à elle. Mais les broüilleries d'Amour ne s'arreſtans par là (car il voulut que Polemas reſſentiſt auſſi de ſon coſté, ce qu'il faiſoit endurer à la Nymphe) preſque en ce meſme temps l'affection de Lindamor priſt naiſſãce, & il aduint que tout ainſi que Leonide auoit deſdaignée Agis pour Polemas, & Polemas Leonide pour Galathee: de meſme Galathee deſdaigna Polemas pour Lindamor. De dire les folies que l'vn & l'autre õt faites, il ſeroit trop mal aisé:

Tant y a que Polemas se voyãt en fin payé de la mesme monnoye, dont il paya vostre niece, n'a peu pour cela perdre ny l'esperance, ny l'Amour; au contraire a recherché toute sorte d'artifice pour r'entrer en grace: mais iusques à ceste heure fort inutilement: il est vray que s'il n'a peu rien obtenir de plus auantageux, il a pour le moins fait en sorte que celuy qui a esté cause de son mal, n'a pas esté le possesseur de son biẽ: car soit par ses artifices, ou par la volõté des Dieux, qu'vn certain deuot Druide luy a declaree depuis quelque tẽps en çà, Lindamor n'est plus aimé, & semble qu'Amour ait pris dessein de ne laisser iamais en repos l'estomac de Galathee: la memoire de l'vn n'estant si tost effacee en son ame, qu'vne autre n'y prenne place, & nous voicy à ceste heure reduittes à l'Amour d'vn Berger, qui comme Berger peut en sa qualité, meriter beaucoup, mais non point en celle de seruiteur de Galathee, & toutefois elle en est si passionnee, que si son mal eust continué, ie ne sçay ce qu'elle fust deuenuë: pouuant dire n'auoir iamais veu vne telle curiosité, ny vn si grand soing que celuy qu'elle a eu durant son mal. Mais ce n'est pas tout, il faut qu'en ce que ie vay vous dire, ô sage Adamas, vostre prudence face paroistre vn de ses effects ordinaires. Vostre niepce est tant esprise de Celadon, que ie ne sçay si Galathee l'est d'auantage. Là dessus la ialousie s'est meslee entre elles, & quoy que i'aye tasché d'excuser, & de rabatre ces coups, le plus qu'il m'a esté possible, si est-ce que i'en desespere à l'aduenir. C'est pourquoy ie loüe Dieu de vostre venuë: car sans mentir ie ne sçauois plus comme m'y conduire sans vous: vous m'excuserez bien si ie vous parle ainsi franchement de ce qui vous touche, l'amitié que ie vous porte à tous deux m'y contraint.

Ainsi paracheua Syluie son discours auec tant de

demonſtration de trouuer ceſte vie mauuaiſe, qu'Adamas l'en eſtima beaucoup: & pour donner commencement non point à la gueriſon du Berger, mais à celle des Nymphes, car ce mal eſtoit le plus grand, Adamas luy demanda quel eſtoit ſon aduis. Quant à moy, dit-elle, ie voudrois commencer à leur oſter la cauſe de leur mal, qui eſt ce Berger: mais il le faut faire auec artifice, puiſque Galathée ne veut point qu'il s'en aille. Vous auez raiſon, reſpondit le Druide, mais en attendant que nous le puiſſions faire, il faut bien garder qu'il ne deuienne amoureux d'elles, d'autant que la ieuneſſe, & la beauté ont vne ſympathie, qui n'eſt pas petite, & ce ſeroit trauailler en vain, s'il venoit à les aimer. O Adamas, dit Siluie, ſi vous cognoiſſiez Celadon comme moy, vous n'auriez point ceſte crainte: il eſt tant amoureux d'Aſtrée, que toute la beauté du monde hors la ſienne ne luy peut plaire, & puis il eſt encor aſſez mal pour ſõger à autre choſe qu'à ſa gueriſon. Belle Syluie, reſpondit le Druyde, vous parlez bien en perſonne qui ne ſçait guiere d'Amour, & cõme celle qui n'a encores ſenti ſes forces. Ce petit Dieu d'autant qu'il commande à toute choſe, ſe mocque auſſi de toute choſe, ſi bien que quand il y a moins d'apparence qu'il doiue faire vn effect, c'eſt lors qu'il ſe plaiſt de faire cognoiſtre ſa puiſſance: ne viuez point vous meſme ſi aſſeuree, puis qu'il n'y a encor eu nulle ſorte de vertu qui ſe ſoit peu exempter de l'Amour, la chaſteté meſme ne la ſceu faire, teſmoin Endymiõ. Voy, dit incontinent Siluie, pourquoy, ô ſage Adamas, m'allez-vous preſageant vn ſi grand deſaſtre? c'eſt afin, dit-il, que vous vous armiez contre les forces de ce Dieu, depeur que vous aſſeurant trop en l'opinion de ce que vous iugez impoſſible, vous ne ſoyez ſurpriſe auant que de vous y eſtre preparée. I'ay ouy dire

que Celadon est si beau, si discret & accomply, qu'il ne luy deffaut nulle des perfections qui font aimer: si cela est, il y a du danger : d'autant que les trahisons d'Amour sōt si difficiles à descouurir, qu'il n'y en a eu encor vn seul, qui l'ait peu faire. Laissez m'en la peine dit-elle, & voyez seulement ce que vous voulez que ie fasse en cest affaire dont nous auons discouru. Il me semble, dit le Druide, qu'il faut que ceste guerre se fasse à l'œil, & quād i'auray veu comme va le mōde, nous disposerons des affaires au moins mal qu'il nous sera possible, & cependant tenons nostre dessein secret. Là dessus Siluie le laissa reposer, & vint retrouuer Galathee, qui auec Leonide estoit pres du lict de Celadon: car ayant sçeu qu'il estoit esueillé, elles n'auoient peu ny l'vne ny l'autre retarder d'auantage de le voir. Les caresses qu'il fit à Leonide ne furent pas petites: car pour la courtoisie dōt elle l'obligeoit il l'aimoit & estimoit beaucoup, quoy que l'humeur de Siluie luy pleust d'auantage. Peu apres ils entrerent en discours d'Adamas, loüant sa sagesse, prudence, & sa bonté, sur quoy Celadon s'enquit, si ce n'estoit pas cestuy-cy qui estoit fils du grand Pelion, duquel il auoit ouy dire tant de merueilles. C'est luy mesme, respondit Galathee, qui est venu expres pour vostre mal. O Madame, respondit le Berger, qu'il seroit bon Medecin s'il le pouuoit guerir: mais i'ay opinion que quād il le cognoistra, il desesperera plustost de mon salut, qu'il n'osera pas entreprendre la cure. Galathee croyoit qu'il parlast du mal du corps. Mais dit-elle, est-il possible que vous croyez d'estre encor malade? Ie m'asseure que si vous voulez vous y ayder, en deux iours vous sortirez du lict. Peut-estre, Madame, respondit Leonide, ne sera-t'il pas guery pour cela: car quelquefois nous portons le mal si

caché,

caché, que nous mesmes n'en sçauons rien, qu'il ne soit en extremité. Leur discours eut duré d'auantage, n'eust esté que le Druide les vint trouuer, afin de voir ce qui seroit necessaire pour son dessein: il le trouua assez bien disposé pour le corps: car le mal auoit passé sa furie, & venoit sur le declin: mais quand il eut parlé à luy, il iugea bien que son esprit auoit du mal, encor qu'il ne creust pas que ce fust pour ces Nymphes: & scachant bien que le prudent Medecin doit tousiours apporter le premier remede au mal, qui est le plus prest à faire son effort, il resolut de commencer sa cure par Galathee. Et en ce dessein desirant de s'esclaircir tout à faict de la volonté de Celadon: le soir que toutes les Nymphes estoient retirees, il prit garde quand Meril n'y estoit point, & ayant fermé les portes il luy parla de ceste sorte: Ie croy, Celadõ, que vostre estonnemẽt n'a pas esté petit de vous voir tout à coup esleué à vne si bonne fortune que celle que vous possedez: car ie m'asseure qu'elle est du tout outre vostre esperance, puis qu'estant nay de ce que vous estes, c'est à dire, Berger, & nourry parmy les villages, vous vous voyez maintenant chery des Nymphes, caressé & seruy, ie ne diray pas des Dames, qui ont accoustumé d'estre commandees: mais de celle qui commande absolument sur toute ceste contree. Fortune à la verité que les plus grands ont desiré, mais où personne encore n'a peu attaindre que vous: dont vous deuez louër les Dieux, & leur rendre graces, afin qu'ils la vous continuent. Adamas lui parloit ainsi, pour le conuier a luy dire la verité de son affection, luy semblant que par ce moyen, mõstrãt de l'approuuer, il le feroit beaucoup mieux descouurir. A quoy le Berger respondit auec vn grand souspir: Mon pere, si celle-cy est vne bõne

fortune,il faut donc que i'aye le goust depraué:car ie ne ressentis de ma vie de plus fascheux absynthes, que ceux que ceste fortune,que vous nommez bóne, m'a fait gouster depuis que ie suis en l'estat où vous me voyez. Et cóment? adiousta le Druide,pour mieux couurir sa finesse,est-il possible que vous ayez si peu de cognoissance de vostre bien que vous ne voyez à quelle grandeur ceste rencontre vous esleue? Helas! respondit Celadon,c'est ce qui me menace d'vne plus haute cheute. Quoy?vous craignez, luy dit Adamas, que ce bon-heur ne vous dure pas? le crains dit le Berger,qu'il dure plus que ie ne le desire:mais pourquoy est-ce que nos brebis s'estonnent, & meurent quand elles sont longuement dans vne grande eau, & que les poissons s'y plaisent & nourrissent? Parce respondit le Druide,que c'est contre leur naturel. Et croyez-vous, mon pere,luy repliqua-t'il, qu'il le soit moins contre celuy d'vn Berger, de viure parmy tant de Dames? Ie suis nay Berger,& dans les villages, & rien qui ne soit de ma condition ne me peut plaire. Mais est-il possible,adiousta le Druyde,que l'ambitió, qui semble estre née auec l'homme, ne vous puisse point faire sortir de vos bois,ou que la beauté,dont les attraits sont si forts pour vn ieune cœur,ne puisse vous diuertir de vostre premier dessein? L'ambition que chacun doit auoir, respondit le Berger, est de bien faire ce qu'il doit faire, & en cela estre le premier entre ceux de sa códitiõ,& la beauté que nous deuons regarder,& qui nous doit attirer, c'est celle-là que nous pouuons aimer, mais non pas celle que nous deuons reuerer, & ne voir qu'auec les yeux du respect. Pourquoy, dit le Druyde,vous figurez-vous qu'il y ait quelque grandeur entre les hommes,où le merite, & la vertu ne puissent arriuer? Parce,respon-
dit

dit-il, que ie ſçay que toutes choſes doiuent ſe cõtenir dans les termes où la nature les a miſes : & que comme il n'y a pas apparẽce qu'vn rubis pour beau & parfait qu'il ſoit, puiſſe deuenir vn diamãt, celuy auſſi qui eſpere de s'eſleuer plus haut, ou pour mieux dire, de changer de nature, & ſe rẽdre autre choſe que ce qu'il eſtoit, perd en vain & le tẽps & la peine. Alors le Druide eſtonné des conſiderations de ce Berger, & bien aiſe de le voir tãt eſloigné des deſſeins de Galathee, reprit la parole de ceſte ſorte. Or, mon enfant, ie louë les Dieux, de ce que ie trouue en vous tant de ſageſſe, & vous aſſeure que tant que vous-vous conduirez ainſi, vous dõnerez occaſion au Ciel de vous continuer toute ſorte de felicité : pluſieurs emportez de leur vanité ſont ſortis d'eux-meſmes, ſur des eſperances encores plus vaines que celles que ie vous ay propoſees : Mais que leur en eſt-il aduenu? Rien, ſinon apres vne longue & incroyable peine, vn tres-grand repentir de s'y eſtre ſi long-temps abuſez. Vous deuez remercier le Ciel, qui vous a donné ceſte cognoiſsãce, auãt que vous ayez occaſion d'auoir leur repentir, & faut que vous le requeriez qu'il la vous cõſerue, afin que vous puiſſiez cõtinuer en la trãquillité, & en la douce vie où vous auez veſcu iuſques icy. Mais puis que vous n'aſpirez point à ces grandeurs, ny à ces beautez, qu'eſt-ce donc, ô Celadon, qui vous peut arreſter parmy elles? Helas! reſpondit le Berger, c'eſt la ſeule volonté de Galathee qui me retiẽt preſque comme priſonnier. Il eſt biẽ vray, ſi mon mal me l'euſt permis, i'euſſe eſſayé en toute façõ d'eſchapper; quoy que i'en recognoiſſe l'entrepriſe bien difficile, ſi ie ne ſuis aidé de quelqu'vn; ſi ce n'eſt que laiſſant tout reſpect à part, ie m'en vueille aller de force: Car Galathee me tient de ſi court, & les Nymphes quand

elle n'y est pas, & le petit Meril quand elles ny peuuent demeurer, que ie ne sçaurois tourner le pied, que ie ne les aye à mes costez. Et lors que i'en ay voulu parler à Galathee, elle s'est mise aux reproches contre moy, auec tant de colere, qu'il faut aduoüer que ie n'ay osé luy en parler depuis : mais ce seiour m'a de sorte esté ennuyeux que ie l'accuse principalement de ma maladie. Que si vous auez iamais eu compassion d'vne personne affligee, mon pere, ie vous adiure par les grands Dieux que vous seruez si dignement, par vostre bonté naturelle, & par la memoire honorable de ce grand Pelion vostre pere, de prendre pitié de ma vie, & ioindre vostre prudence à mon desir, afin de me sortir de ceste fascheuse prison: car telle puisse dire la demeure que ie fais en ce lieu. Adamas tres aise d'ouyr l'affection dont il le supplioit, l'embrassa, & le baisa au front, & puis luy dit : Ouy, mon enfant, soyez asseuré que ie feray ce que vous me demandez, & qu'aussi tost que vostre mal le vous permettra, ie vous faciliteray les moyens pour sortir sans effort de ce lieu: continuez seulement en ce dessein, & vous guerissez. Et apres plusieurs autres discours, il le laissa, mais auec tant de contentement, que si Adamas le luy eust permis, il se fust leué à l'heure mesme.

Cependant Leonide, qui ne vouloit laisser Galathee plus long-temps en l'erreur où Climãte l'auoit mise, le soir qu'elle vid Siluie & le petit Meril retirez, se mit à genoux deuant son lict, & apres quelques discours communs, elle continua: O Madame, que i'ay appris de nouuelles en ce voyage, & des nouuelles qui vous touchent, & ne voudrois pas, pour quoy que ce fust, ne les auoir sceuës, pour vous destromper. Et qu'est-ce? respondit la Nymphe. C'est, adiousta Leonide, qu'il vous a esté fait la plus grande meschã-

ceté,

ceté, que iamais Amour inuentast, & me semble que vous ne deuez point regretter mon voyage, encor que ie n'y eusse fait autre chose. Ce Druyde qui est cause que vous estes icy, est le plus meschant homme, & le plus rusé qui se meslast iamais de trõper quelqu'vn: & lors elle racõta d'vn bout à l'autre ce qu'elle auoit ouy de la bouche mesme de Climãte, & de Polemas, & que tout cest artifice n'auoit esté inuenté que pour deposseder Lindamor, & remettre Polemas en sa place. Au cõmencemẽt la Nymphe demeura vn peu estõnee, en fin l'Amour du Berger qui la flattoit, luy persuada que Leonide parloit auec dessein, & pour la diuertir de l'amitié du Berger, afin de le posseder seule. De sorte qu'elle ne creut rien de ce qu'elle luy disoit, au contraire le tournãt en risee, elle luy dit: Leonide, allez vous coucher, peut-estre vous leuerez vous demain plus fine, & alors vous sçaurez mieux desguiser vos artifices. Et à ce mot se tourna de l'autre costé, en sousriant: ce qui offensa de sorte Leonide, qu'elle resolut à quelque prix que ce fust, de mettre Celadõ en liberté. Et en ce dessein le soir mesme elle vint trouuer son oncle, auquel elle tint tel langage: Puis que vous voyez, mon pere, que Celadon se porte si bien, que voulez vous qu'il fasse icy plus longuement: ie ne vous ay point caché ce qui est de la volonté de Galathee: Iugez quel mal il en peut aduenir. I'ay voulu desabuser la Nymphe de ce que cét imposteur de Climante luy a persuadé: mais elle est tant acquise à Celadon, que tout ce qui l'en veut retirer, luy est ennemy declaré; de sorte que pour le plus seur il me sẽblé qu'il seroit à propos de faire sortir ce Berger de ceãs, ce qui ne se peut sans vous: car la Nimphe a l'œil sur moy de telle façõ, que ie ne puis tourner vn pied qu'elle n'y prenne garde, & qu'elle ne me soupçõne.

Adamas demeura vn peu estonné d'ouyr sa niepce parler ainsi, & eust opinion qu'elle eust peur qu'il se fust apperceu de la bonne volonté qu'elle portoit au Berger, & qu'elle voulust le preuenir. Toutesfois iugeant, que pour coupper les racines de ses Amours, le meilleur moyen estoit d'en esloigner Celadon: il dit à sa niepce, pour mieux descouurir son artifice, qu'il desiroit ce qu'elle disoit sur toute chose: mais qu'il n'en sçauoit trouuer le moyen. Le moyẽ, dit-elle, est le plus aisé du monde, ayez seulemẽt vn habit de Nymphe, & l'en faites vestir, il est ieune, & n'a encor point de barbe, par ceste ruze il pourra sortir sãs estre cogneu, & sans qu'on sçache qui luy a aidé, & ainsi Galathee ne sçaura à qui s'en prendre. Adamas trouua ceste inuention bõne, & pour l'executer plustost, resolut à l'heure mesme, que la nuict estãt passee, il iroit querir vn habit, sous pretexte de chercher des remedes de guerir du tout le Berger, faisant entendre à Galathee, qu'encor que le Berger fust hors de ficure, il n'estoit pas hors des dangers de la recheute, & qu'il y falloit pouruoir auec prudẽce: & communiqua ce dessein à Siluie, qui l'approuua fort, pourueu qu'il ne tardast pas beaucoup à reuenir. A peine Celadon estoit bien esueillé, que Galathee & Leonide entrerent dans la chambre, sous pretexte d'apprẽdre cõme il se portoit, & en mesme temps Adamas qui cogneut bien, voyant vne si grande vigilance de ces Nymphes, que tout retardement estoit dangereux: apres auoir demandé à Celadon quelques choses ordinaires de son mal, il s'approcha de luy, & se tournãt vers la Nymphe, luy dit qu'elle luy permit de s'enquerir de quelques particularitez qu'il n'oseroit luy demãder deuant elle. Galathee qui croyoit que ce fust de sa maladie, se recula, & dõna lieu à Adamas de fai-

re entendre son dessein au Berger, luy promettant de reuenir dãs deux ou trois iours au plus tard. Celadon l'en coniura par toutes les plus fortes prieres qu'il peut, cognoissant bien que sans luy ceste prison dureroit encores longuemẽt. Apres l'en auoir asseuré, il tire à part Galathee, & luy dit que le Berger pour ceste heure se portoit bien : mais cõme il luy auoit desia dit, il estoit à craindre qu'il ne retõbast, & qu'il estoit necessaire de preuenir le mal, qu'à ceste cause il vouloit aller querir ce qui luy estoit necessaire, & qu'il reuiendroit aussi tost qu'il l'auroit recouuré. La Nymphe fut tres-aise de cecy: car d'vn costé elle desiroit la guerisõ entiere du Berger, & de l'autre la presẽce du Druide cõmençoit de l'importuner, preuoyãt qu'elle ne pourroit viure si libremẽt auec sõ aimé Celadõ qu'auparauãt: il cogneut biẽ quel estoit sõ dessein; toutesfois il n'en fit point de semblãt, & incontinent apres le disner il se mit en chemin, laissant les trois Nymphes bien en peine: car chacune auoit vn dessein different, & toutes trois voulans en venir à bout, il estoit necessaire qu'elles se trõpassent bien finement. Cela estoit cause que le plus souuent elles estoient toutes trois autour de son lict : mais Siluie plus que toutes les autres, afin d'empescher qu'elles ne luy peussent parler en particulier. Si ne peut elle faire si bon guet, que Leonide ne prist le tẽps de luy dire la resolutiõ qu'elle auoit prise auec son oncle, & puis elle cõtinua: Mais dites la verité, Celadõ vous estes encor si mescognoissant, que quãd vous aurez receu ce bon office de moy, vous ne vous ressouuiendrez non plus, que vous voyez à ceste heure l'amitié que ie vous porte. Pour le moins ayez memoire des outrages que Galathee me fait à vostre occasion, & si l'Amour, qui en toute autre merite vn autre Amour, ne peut

naissant en moy produire le vostre, que i'aye ce contentemẽt d'ouïr vne fois de vostre bouche, que l'affectiõ d'vne Nymphe telle que ie suis, ne vous est point desagreable. Celadon qui auoit desia bien recogneu ceste naissante amitié, eust desiré de la faire mourir au berceau: mais craignãt que le despit qu'elle en conceuroit, ne luy fit produire des effects cõtraires à la resolution qu'elle auoit prise auec son oncle: il fit dessein de luy dõner quelques paroles pour ne la perdre entierement, & ainsi il luy respondit: Belle Leonide, quelle opinion auriez vous de moy, si oubliãt Astree, que i'ay si longuemẽt seruie, ie cõmençois vne nouuelle amitié? Ie vous parle librement: car ie sçay bien que vous n'ignorez pas quel ie suis. O Celadõ, respondit Leonide, ne vous cachez point de moy, ie sçay autant de vos affaires que vous mesme. Dõc, belle Nymphe, repliqua le Berger, si vous le sçauez, cõment voulez-vous que ie puisse forcer cet Amour, qui a tãt de force en mõ ame, que ma vie, & ma volõté en dependent? Mais puisque vous sçaués qui ie suis, lisez en mes actions passees, & voyez que c'est qui me reste pour vous satisfaire, & dites moy ce que vous voulez que ie fasse. Leonide à ce discours ne peut cacher ses larmes; toutesfois, cõme sage qu'elle estoit, apres auoir consideré cõbien elle cõtreuenoit à son deuoir de viure de ceste sorte, & cõbien elle trauailloit vainemẽt, elle resolut d'estre maistresse de ses volontez. Mais d'autant que c'estoit vne œuure si difficile, qu'elle n'y pouuoit paruenir tout à coup, il falut que le temps luy seruist à preparer ses humeurs, pour estre plus capable à receuoir les conseils de la prudence. Et en ceste resolution elle luy parla de ceste sorte: Berger, ie ne puis à ceste heure prendre le conseil qui m'est necessaire, il faut que pour auoir assez de force, i'aye du loisir

loisir à ramasser les puissances de mon ame: mais qu'il vous souuienne de l'offre que vous m'auez faicte, car ie pretends de m'en preualoir. Leur discours eust cõtinué d'auantage, si Siluie ne l'eust interrompu, qui suruenãt & s'adressant à Leonide: Vous ne sçauez pas, dit-elle, ma sœur, que Fleurial est arriué, & a tellemẽt surpris la garde de la porte, qu'il a plustost esté pres de Galathee, que nous ne l'auons sceu. Il luy a donné des lettres, & ne sçay d'où elles viennent: mais il faut que ce soit de bon lieu, car elle a changé de couleur deux ou trois fois. Leonide incontinent se douta que c'estoit Lindamor, qui fut cause qu'elle laissa le Berger auec Siluie, & alla vers Galathee le sçauoir asseurément.

Siluie alors se voyant seule auec luy, commença de l'entretenir, auec tãt de courtoisie, que s'il y eut eu en ce lieu-là quelque chose propre à luy donner de l'amour, c'eust esté elle sans doute. Et voyez comme Amour se plaist à contrarier nos desseins? Les autres deux Nymphes par tous artifices recherchẽt de luy en donner, & ne peuuent, & celle-cy qui ne s'en soucie point, attaint plus pres du but que les autres: par là on peut cognoistre combien l'Amour est libre, puis que mesme il ne veut estre obligé de sa naissance à autre qu'à ce qui luy plaist. Cependant que Celadon estoit sur ceste mesme pensee. Siluie qui n'alloit recherchant que les occasions de le mettre en discours, parce qu'elle se plaisoit bien fort en sa conuersation, & à l'ouyr parler, luy dit: Vous ne sçauriez croire Berger, cõbien ceste rencontre de vous auoir cogneu, me rapporte de plaisir, & vous iure que d'ores en là, si Galathee m'en croit, & tãt que son frere sera hors de ceste cõtree, nous aurons plus souuent vostre compagnie, que nous n'auõs pas eu par le passé: car à ce que

ie voy par vous, ie pense qu'il y a du plaisir en vos hameaux, & parmy vos hõnestes libertez, puis que vous estes exempts de l'ambition, & par consequẽt des enuies, & que vous viuez sans artifice, & sans mesdisance, qui sont les quatre pestes de la vie que nous faisõs. Sage Nymphe, respondit le Berger, tout ce que vous dites, est plus que veritable, si nous estions hors du pouuoir de l'Amour : mais il faut que vous sçachiez, que les mesmes effets que l'ambition produit aux Cours, l'Amour les fait naistre en nos villages: car les ennuis d'vn riual ne sont guieres moindres que ceux d'vn courtisan, & les artifices des Amants, & des Bergers ne cedẽt en rien aux autres, & cela est cause que les médisans se retiennent entre nous la mesme authorité d'expliquer, comme bon leur semble, nos actions, aussi bien qu'entre vous. Il est vray que nous àuons vn aduantage, qu'au lieu de deux ennemis que vous auez, qui est l'Amour & l'ambition, nous n'en àuons qu'vn, & de là vient qu'il y a quelques particuliers entre nous, qui se peuuẽt dire heureux, & nul, comme ie croy, entre les courtisans: car ceux qui n'aiment point, n'euitent pas les allechements de l'ambition, & qui n'est point ambitieux, n'aura pas pour cela l'ame gelee, pour resister aux flammes de tant de beaux yeux, là où n'ayant qu'vn ennemy, nous pouuons plus aisément luy resister, comme Syluandre a fait iusques icy, Berger à la verité rẽply de beaucoup de perfections: mais plus heureux encore le peut-on dire sans l'offenser, que sage: car quoy que cela puisse en quelque sorte proceder de sa prudence, si est-ce que ie tiẽs que c'est vn grand heur de n'auoir iusques icy rẽcontré beauté, qui luy ait pleu, & n'ayant point trouué ceste beauté qui attire, il n'a iamais eu familiarité auec aucune Bergere, qui est cause qu'il se cõser-
ue

ne en sa liberté, parce que ie croy, quãt à moy, si l'on n'aime point ailleurs, qu'il est impossible de pratiquer longuement vne beauté bien aimable sans l'aymer. Siluie luy respõdit: Ie suis si peu sçauãte en ceste science, qu'il faut que ie m'en remette à ce que vous en dites: si crois ie toutesfois, qu'il faut que ce soit autre chose que la beauté qui fasse aimer, autrement vne Dame qui seroit aimee d'vn homme, le deuroit estre de tous. Il y a, respondit le Berger: plusieurs responses à ceste oppositiõ: Car toutes beautez ne sont pas veuës d'vn mesme œil, d'autant que tout ainsi qu'entre les couleurs il y en a qui plaisẽt à quelques-vns, & qui desplaisent à d'autres: de mesme faut-il dire des beautez: Car tous les yeux ne les iugent pas semblables, outre qu'aussi ces belles ne voyent pas chacũ d'vn mesme œil, & tel leur plaira, à qui elles tascheront de plaire, & tel au rebours, à qui elles essayeront de se rendre desagreables. Mais outre toutes ces raisõs, il me semble que celle de Siluãdre encores est tres-bonne: quand on luy demande, pourquoy il n'est point amoureux, il respond qu'il n'a pas encor trouué son Aymant: & que quand il le trouuera, il sçait bien qu'infailliblement il faudra qu'il aime comme les autres. Et respondit Siluie: Qu'entend-il par cest Aymant? Ie ne sçay, repliqua le Berger, si ie le vous sçauray bien deduire, car il a fort estudié, & entre nous, nous le tenons pour homme tres-entendu. Il dit que quand le grand Dieu forma toutes nos ames, il les toucha chacune auec vne piece d'Aymãt, & qu'apres il mit toutes ces pieces dãs vn lieu, à part, & que de mesmes celles des femmes apres les auoir touchees il les serra en vn autre magazin separé. Que depuis quand il enuoye les ames dans les corps, il meine celles de femmes, où sont les pierres d'Aymant qui ont

celles

celles des femmes, & leur en fait prendre vne à chacune. S'il y a des armes larronnesses, elles en prẽnent plusieurs pieces: qu'elles cachẽt. Il aduiẽt de là qu'aussi tost que l'ame est dans le corps, & qu'elle rencontre celle qui a son Aymãt, il luy est impossible qu'elle ne l'aime, & d'icy procedent tous les effects de l'Amour: car quant à celles qui sont aimees de plusieurs, c'est qu'elles ont esté larronnesses, & en ont pris plusieurs pieces. Quant à celle qui aime quelqu'vn qui ne l'aime point, cest que celuy-là a son Aymant & non pas elle le sien. On luy fit plusieurs oppositions, quãd il disoit ces choses: mais il respondoit fort bien à toutes, entre autres ie lui dis: mais que veut dire que quelquefois vn Berger aymera plusieurs Bergeres? C'est, dit-il, que la piece d'Aymant qui le toucha, estãt entre les autres, lors que Dieu les mesla, se cassa, & estant en diuerses pieces, toutes celles qui en ont, attirent ceste ame. Mais aussi prenez garde que ces personnes qui sont esprises de diuerses Amours, n'aiment pas beaucoup. C'est d'autant que ces petites pieces separees n'ont pas tant de force qu'estãs vnies. De plus il disoit que d'icy venoit, que nous voyons bien souuent des personnes en aimer d'autres, qui à nos yeux n'ont rien d'aimable, que d'icy procedoient aussi ces estranges Amours, qui quelquefois faisoient, qu'vn Gaulois nourry entre toutes les plus belles Dames, viendra à aimer vne barbare estrangere. Il y eut Diane qui luy demanda ce qu'il diroit de ce Tymon Athenien, qui n'aima iamais personne, & que iamais personne n'aima. L'Aymant, dit-il, de celui-là où estoit encor dans le magazin du grand Dieu, quand il vint au mõde, ou bien celuy qui l'auoit pris, mourut au berceau, ou auant que ce Tymon fust nay, ou en aage de cognoissance: de sorte que depuis quand nous voyons quel-

qu'elqu'vn qui n'est point àimé, nous disons que son Aymant a esté oublié. Et que disoit-il ? dit Siluie, sur ce que personne n'auoit aymé Tymō; que quelquesfois, respondit Celadon, le grand Dieu contoit les pierres qui luy restoient, & trouuant le nombre failly, à cause de celles que quelques ames larronnesses auoient prises de plus, comme ie vous ay dit, afin de remettre les pieces en leur nombre esgal, les ames qui alors se rencontroient pour entrer au corps, n'en emportoient point : que de là venoit que nous voyons quelquefois des Bergeres assez accomplies, qui sont si défauorisees, que personne ne les aime : Mais le gracieux Corilas luy fit vne demande, selon ce qui le touchoit pour lors. Que veut dire qu'ayant aimé longuement vne personne, on vient à la quiter, & à en aimer vne autre? Syluandre respōdit à cela, que la piece d'Aymāt de celui qui venoit à se changer, auoit esté rompuë: & que celle qu'il auoit aimée la premiere en deuoit auoir vne piece plus grāde que l'autre, pour laquelle il la laissoit : & que tout ainsi que nous voyons vn fer entre deux calamités, se laisser tirer à celle qui à plus de force: de mesme l'ame se laisse emporter à la plus forte partie de son Aymant. Vrayement, dit Syluie, ce Berger doit estre gentil, d'auoir de si belles cōceptions, mais dites moy, ie vous supplie, qui est-il? il seroit biē mal-aisé que ie le vous disse, respōdit Celadon: car luy mesme ne le sçait pas: toutefois nous le tenōs pour estre de bon lieu, selon le iugement que l'on peut faire de ses bonnes qualitez: car il faut que vous sçachiez qu'il y a quelques annees qu'il vint habiter en nostre village, auec fort peu de moyēs, & sans cognoissance, sinon qu'il disoit venir du lac de Lemā, où il auoit esté nourri petit enfant, Si est-ce que depuis qu'il a esté cogneu, chacū luy a aidé: outre

qu'ayant la cognoissance des herbes,& du naturel des animaux,le bestial augmenta de sorte entre ses mains, qu'il n'y a celuy qui ne desire de luy en remettre,dont il rend à chacun si bon conte,qu'outre le profit qu'il y fait, il n'y a celuy qui ne l'aye tousiours gratifié de quelque chose; de façon qu'a ceste heure il est à son aise, & se peut dire riche : car, ô belle Nimphe,il ne nous faut pas beaucoup pour nous rendre tels,d'autât que la nature estant contente de peu de chose, nous qui ne recherchôs que de viure selon elle,sommes aussi tost riches que contents,& nostre contentemét estât facile à obtenir,nostre richesse incontinent est acquise. Vous estes,dit Siluie,plus heureux que nous : mais vous m'auez parlé de Diane, ie ne la cognois que de veuë,dites moy,ie vous supplie,qui est sa mere. C'est Bellinde,respôdit-il,femme du sage Celiô,qui mourut assez ieune. Et,Diane dit Siluie, qui est-elle,& quelle est sô humeur?C'est,luy respôditCeladon,vne des plus belles Bergeres de Lignon,& si ie n'estois partial pour Astree , ie dirois que c'est la plus belle:car en verité outre ce qui se void à l'œil, elle a tant de beautez en l'esprit,qu'il n'y a rien à redire ny à desirer. Plusieurs fois nous auons esté trois ou quatre Bergers ensêble à la considerer, sans sçauoir quelle perfectiô luy souhaitter:qu'elle n'eust. Car encor qu'elle n'aime rien d'Amour , si aime t'elle toute vertu d'vne si sincere volonté,qu'elle oblige plus de cette sorte,que les autres par leur violentes affections.Et comment,dit Siluie,n'est-elle point seruie de plusieurs ? La tromperie, respondit Celadon,que le pere de Filidas luy a faicte, a empesché que cela n'a point esté encore:& à la verité ce fust bien la plus insigne,dont i'aye iamais ouy parler.Si ce ne vous estoit de la peine,adiousta Siluie, ie serois bien aise de l'entendre de vous , & aussi de

sçauoir

de sçauoir qui estoit ce Celion, & ceste Bellinde. Ie crains, respondit le Berger, que le discours n'en soit si long qu'il vous ennuye. Au contraire, dit la Nimphe, nous ne sçaurions mieux employer le temps, cependant que Galathee lira les lettres qu'elle vient de receuoir. Pour satisfaire donc à vostre commandement, adiousta-t'il, ie le feray le plus briefuement qu'il me sera possible, & lors il continua de ceste sorte:

HISTOIRE DE CELION & Bellinde.

IL est tout certain, belle Nimphe, que la vertu despoüillée de tout autre agencement, ne laisse pas d'estre d'elle mesme agreable, ayant des Aymants, tant attirans, qu'aussi-tost qu'vne ame en est touchee, il faut qu'elle l'aime, & la suiue: mais quand ceste vertu se rencontre en vn corps, qui est beau, elle n'est pas seulement aggreable, mais admirable; d'autant que les yeux, & l'esprit demeurent rauis en la contemplation & en la vision du beau. Ce qui se cognoistra clairement par les discours que ie pretés vous faire de Bellinde. Scachez donc, qu'assez pres d'icy, le long de la riuiere de Lignon, il y eut vn tres-honneste Pasteur nommé Philemon, qui apres auoir demeuré long-téps marié, eut vne fille, qu'il nomma Belinde, & qui venāt à croistre fit autant paroistre de beauté en l'esprit, que l'on luy en voyoit au corps. Assez pres de sa maison logeoit vn autre Berger nommé Leon, auec qui le voisinage l'auoit lié d'vn tres-estroit lien d'amitié, & la fortune ne voulant pas en cela aduantager l'vn sur l'autre, luy donna aussi en mesme temps vne fille, de qui la ieunesse promettoit beacoup de sa future beauté. Elle fut nommée Amaranthe. L'amitié des peres fit naistre par la frequentation, celle des filles: car el-

les furent dés le berceau nourries ensemble, & depuis quand l'aage le leur permit, elles cõduisoient de mesmé leurs troupeaux, & le soir les ramenoient de compagnie en leurs loges. Mais parce que comme le corps alloit augmentant, leur beauté aussi croissoit presqueà veuë d'œil:il y eut plusieurs Bergers qui rechercherent leur amitié dõt les seruices, & l'affectiõ ne peurent obtenir d'elles rien de plus aduantageux, que d'estre receus auec courtoisie. Il aduint que Celiõ ieune Berger de ces quartiers ayãt esgaré vne brebis la vint retrouuer dãs le troupeau de Bellinde, où elle s'estoit retirée. Elle la luy rendit auec tant de courtoisie, que le recouurement de sa brebis fut le cõmencement de sa propre perte:& dés-lors il commẽça de sẽtir dequelle force deux beaux yeux sçauẽt offẽser: car auparauant il en estoit si ignorant, que la pensee seulement ne luy en estoit point encor entree en l'ame. Mais quelque ignorance qui fust en luy, si se cõduisit-il de sorte, qu'il fit par ses recherches recognoistre quel estoit son mal au seul Medecin, dont il pouuoit attendre la guerison. De sorte que Bellinde par ses actions le sceut presque aussi tost que luy mesme: car luy pour le commẽcemẽt n'eust sceu dire quel estoit son dessein: mais son affection qui croissoit auec l'aage, vint à vne telle grandeur, qu'il en ressentit l'incõmodité à bon escient, & dés lors la recognoissant, il fut contraint de changer ses passetemps d'enfance en vne fort curieuse recherche. Et Bellinde d'autre costé, encores qu'elle fust seruie de plusieurs, receuoit son affection mieux que de tout autre: mais toutefois, nõ pour autrement que s'il eust esté son frere: ce qu'elle luy fit biẽ paroistre vn iour, qu'il croyoit auoir trouué la commodité de luy declarer sa volonté. Elle gardoit son troupeau le long de la riuiere de Lignõ:

& contemploit sa beauté dans l'onde. Sur quoy le Berger prenant occasion, luy dit en luy mettát d'vne façon toute amoureuse, la main deuant les yeux. Prenez garde à vous, belle Bergere, retirez les yeux de ceste onde, ne craignez-vous point le dáger que d'autres ont couru en vne semblable action? Et pourquoy me ditez-vous cela? respondit Bellinde, qui ne l'entendoit point encore. Ah! dit alors le Berger, belle, & dissimulee Bergere, vous representerez dans ceste riuiere bien-heureuse, plus de beauté, que Narcisse dans la fontaine. A ces mots, Bellinde rougit, & ce ne fut qu'augmenter sa beauté d'auantage: toutesfois elle respondit: Et depuis quand, Celion, est-ce que vous m'en voulez? Sás mentir il est bon de vous. Pour vous vouloir du bien, dit le Berger, il y a long-temps que ie vous en veux, & vous deuez croire que ceste volóté ne sera limitée d'autre terme que de celuy de ma vie. Alors la Bergere baissant la teste de son costé luy dit: Ie ne fay point de doute de vostre amitié, la receuant de la mesme volonté que ie vous offre la mienne. A quoy Celion incontinent respondit: Que ie baise ceste belle main, pour remerciement d'vn si grand bien, & pour arrhes de la fidele seruitude que Celion vous veut rendre le reste de sa vie. Bellinde recognent tant à l'ardeur dont il proferoit ces paroles, qu'aux baisers qu'il imprimoit sur sa main, qu'il se figuroit só amitié d'autre qualité qu'elle ne l'étédoit pas: & parce qu'elle ne vouloit qu'il vesquit en ceste erreur: Celió luy dit-elle, vo⁹ estes fort esloigné de ce que vous pésez: vous ne pouuez mieux me bannir de vostre compagnie, que par ce moyen: si vous desirez que ie cótinuë l'amitié que ie vous ay promise, cótinuez aussi la vostre auec la mesme honnesteté que vostre vertu me promet: autrement dez icy ie romps toute familiarité

auec vous,& vous proteste de ne vous aimer iamais. Ie pourrois, comme c'est la coustume de celles qui sōt aimées, vous rabrouër : mais ie n'en vse point ainsi, parce que franchement ie veux que vous sçachiez, que si vous viuez autrement que vous deuez, vous ne deuez iamais auoir esperance en mon amitié. Elle adiousta encor quelques autres paroles, qui estonnerent de sorte Celion, qu'il ne sceut que luy respondre : seulement il se ietta à genoux, & sans autre discours auec ceste sousmission, luy demanda pardon, & puis luy protesta que son amitié procedoit d'elle, & qu'elle la pouuoit regler, comme ce qu'elle faisoit naistre. Si vous en vsez ainsi, reprit alors Bellinde, vous m'obligerez à vous aimer : autrefois vous me contraindrez au contraire. Belle Bergere, luy repliqua-t'il, mon affection est nee, & telle qu'elle est, il faut qu'elle viue : car elle ne peut mourir qu'auec moy, si bien que ie ne puis remedier à cela qu'auec le temps : mais de vous promettre que ie m'estudieray à la rendre telle que vous me commanderez, ie le vous iure, & cependant ie veux bien n'estre iamais honnoré de vos bonnes graces, si en toute ma vie vous cognoissez action, qui pour la qualité de mon affection, vous puisse desplaire. Enfin la Bergere consentit à estre aymee, à conditiō qu'elle ne recogneut rien en luy qui peut offencer son honnesteté. Ainsi ces Amants commencerent vne amitié qui continua fort longuement, auec tant de satisfaction pour l'vn & pour l'autre, qu'ils auoient dequoy se louër en cela de leur fortune. Quelquefois si le ieune Berger estoit empeché, il enuoyoit son frere Diamis vers elle, qui sous couuerture de quelques fruits luy dōnoit des lettres de son frere. Elle bien souuent luy faisoit responce, auec tant de bonne volonté, qu'il auoit dequoy se contenter : & ceste affection fut

con

conduite auec tant de prudence, que peu de personnes s'en apperceurent. Amaranthe mesme, quoy que elle fut d'ordinaire auec eux, l'eust tousiours ignoré, n'eust esté que par hazard elle treuua vne lettre, que sa compagne auoit perduë : & voyez ie vous supplie quel fut son effect, & combien c'est chose dangereuse d'approcher ces feux d'vne ieun'ame. Iusques à ce tẽps ceste Bergere n'auoit iamais eu nõ seulemẽt le moindre ressentiment d'Amour, mais non pas mesme aucune pensee de vouloir estre aymee: & aussi tost qu'elle vid ceste lettre, ou fust qu'elle portast quelque enuie à sa compagnie, qu'elle n'estimoit pas plus belle, & que toutesfois elle la voyoit recherchee de cét honneste Berger, ou bien qu'elle fust en l'aage, qui est si propre à brusler, qu'on ne sçauroit si tost en approcher le feu, qu'il ne s'esprenne, ou bien que cette lettre auoit des ardeurs, si viues, qu'il n'y auoit glace qui luy peut resister. Tant y a qu'elle prit vn certain desir, non pas d'aymer, Amour ne la vouloit peut-estre attaquer à l'abord à toute outrance : mais bien d'estre aymée, & seruie de quelque Berger, qui eust du merite, & en ce poinct elle releut la letre plusieurs fois, qui estoit telle:

LETTRE DE CELION.
à Bellinde.

BELLE Bergere, si vos yeux estoient aussi pleins de verité, qu'ils le sont de cause d'Amour, la douceur que d'abord ils promettent, me les fairoit adorer auec autant de cõtentemẽt, qu'elle a produit en moy de vaine espẽrãce. Mais tãt s'ẽ faut quils soient prests de satisfaire à leurs trõpeuses promesses, que mesme il ne les veulent aduouër, & sõt si éloignez de guerir ma blesseure, qu'ils ne s'en veulent pas seulemẽt dire les autheurs, Si est-ce que malaisemẽt la pourront-ils nier, s'ils considerent quelle elle est, n'y ayant

pas apparence, qu'autre beauté que la leur, en puisse faire de si grandes. Et toutesfois comme si vous auiez dessein d'egaler vostre cruauté à vostre beauté, vous ordonnez que l'affection que vous auez fait naistre, meure cruellement en moy. Dieux! fust-il iamais vne plus impitoyable mere. Mais moy qui ay plus cher ce qui vient de vous, que ma propre vie, ne pouuant souffrir vne si grande iniustice, ie suis resolu de porter ceste affection auec moy dans le cercueil, esperãt que le Ciel esmeu en fin par ma patience, vous obligera à m'estre quelquefois aussi pitoyable, que vous m'estes chere maintenant, & cruelle.

Amaranthe releut plusieurs fois cette lettre, & sãs y prendre garde alloit beuuant la douce poison d'Amour, & non autrement qu'vne personne lasse, se laisse peu à peu emporter au sommeil: si son penser luy remet deuant les yeux le visage du Berger, ô qu'elle le trouue plein de beauté! si sa façon, qu'elle luy semble agreable: si son esprit qu'elle le iuge admirable: & bref elle le veoit si parfait, qu'elle croit sa compagne trop heureuse d'estre aimee de luy. Apres reprenant la lettre elle la relisoit, mais non pas sans s'arrester beaucoup sur les suiets qui luy touchoient le plus au cœur & quãd elle venoit sur la fin, & qu'elle voyoit ce reproche de cruelle, elle en flattoit ses desirs qui naissants appelloient quelques foibles esperances, cõme leurs nourrices, auec opiniõ que Bellinde ne l'aimoit pas encores, & qu'ainsi elle le pourroit plus aisémẽt gaigner: mais la pauurette ne prenoit pas garde, que celle-cy estoit la premiere lettre qui luy auoit escrite, & que depuis beaucoup de choses se pouuoient estre changees. L'amitié qu'elle portoit à Bellinde, quelquesfois l'en retiroit: mais incontinent l'Amour surmontoit l'amitié: enfin la conclusion fust, qu'elle escriuit vne telle lettre à Celion:

LETTRE D'AMARANTHE
à Celion.

Vos perfections doiuent excuser mon erreur, & vostre courtoisie receuoir l'amitié que ie vous offre: ie me voudrois mal, si i'aimois quelque chose moindre que vous, mais pour vostre merite, ie fais ma gloire, d'où ma honte procederoit pour vn autre. Si vous refusez ce que ie vous presente, ce sera faute d'esprit ou de courage, lequel que ce soit des deux, vous est aussi peu honorable, qu'à moy d'estre refusee.

Elle dóna sa lettre elle mesme à Celiõ qui ne pouuãt imaginer ce qu'elle vouloit, aussi tost qu'il fut en lieu retiré, la leut: mais non point auec plus d'estonnement que de mespris, & n'eust esté qu'il la sçauoit infiniment amie de sa Maistresse, il n'eust pas mesme daigné luy faire response; toutefois craignant qu'elle ne luy peust nuire, il luy enuoya ceste response par son frere:

RESPONSE DE CELION
A AMARANTHE.

Ie ne sçay qu'il y a en moy, qui vous puisse esmouuoir à m'aimer, toutesfois ie m'estime autant heureux qu'vne telle Bergere me daigne regarder, que ie suis infortuné de ne peuuoir receuoir vne telle fortune. Que pleust à ma destinee, que ie me peusse aussi bien donner à vous, cõme ie n'ẽ ay la puissance: Belle Amaranthe, ie me croirois le plus heureux qui viue, de viure en vostre seruice, mais n'estant plus en ma dispositiõ, vous n'accuserez s'il vous plaist, mõ esprit ny mon courage de ce à quoy la necessité me cõtraint. Ce me sera tousiours beaucoup de contẽtemẽt d'estre en vos bõnes graces: mais à vous encor plus de regret de marquer à tous mes mẽs l'impuissance de mõ affectiõ. Si biẽ que ie suis forcé de vous suplier par vostre vertu mesme, de diminuer ceste trop

ardante passion en vne amitié moderee, que ie receuray de tout mon cœur: car telle chose ne m'est impossible, & ce qui ne l'est pas, ne me peut estre trop difficile pour vostre seruice.

Ceste responce l'eust bien peu diuertir, si l'Amour n'estoit du naturel de la poudre, qui fait plus d'effort, lors qu'elle est la plus serree: car contre ces difficultez premieres, elle opposoit quelque sorte de raison, que Celion ne deuoit si deuoit si tost laisser Bellinde; que ce seroit trop estre volage, à la premiere semonce il s'ē despartoit: mais le temps luy apprit à ses despens, que elle se trompoit: car depuis ce iour le Berger la desdaigna de sorte, qu'il la fuyoit, & bien souuent aimoit mieux s'esloigner de Bellinde, que d'estre contraint de la voir. Ce fut lors qu'elle se reprit de s'estre si facilement embarquee sur vne mer si dangereuse, & tāt remarquee par les ordinaires naufrages de ceux qui s'y hazardent: & ne pouuāt supporter ce desplaisir, deuint si triste, qu'elle fuyoit ses compagnes, & les lieux où elle se souloit plaire, & enfin tomba malade à bon escient. Sa chere Bellinde l'alla voir incontinent, & sans y penser, pria le Berger de l'y accompagner: mais d'autant que la veuë d'vn bien qu'on ne peut auoir, ne fait qu'en augmenter le desir, ceste visite ne fit que rengreger le mal d'Amaranthe. Le soir estant venu, toutes les Bergeres se retirerent, & ne resta que Bellinde auec elle, si ennuyee du mal de sa compagne (car elle ne sçauoit quel il estoit) qu'elle n'auoit point de repos, & lors qu'elle le luy demādoit, pour toute respōse, elle n'auoit que des souspirs. Dont Bellinde au cōmēcemēt estōnée, enfin offēcé cōtr'elle: luy dit Ie n'eusse iamais pensé qu'Amaranthe eust si peu aimé Bellinde, qu'elle luy eust peu celer quelque chose: mais à ce que ie voy, i'ay bien esté deceuë, & au lieu qu'autresfois ie disois que i'auois vne amie, ie puis dire à

cèste heure, que i'ay aymé vne dissimulee. Amaranthe, à qui la honte sans plus auoir clos la bouche iusques-là, se voyant seule auec elle, & pressee auec tant d'affection, se resolut d'esprouuer les derniers remedes qu'elle pensoit estre propres à son mal. Chassant donc la hõte le plus loing d'elle qu'elle peut, elle ouurit deux ou trois fois la bouche pour luy declarer toutes choses: mais la parole luy mouroit de sorte entre les leures, que ce fut tout ce qu'elle peut faire que de proferer ces mots interrompus, se mettant encore la main sur les yeux, pour n'oser voir celle à qui elle parloit: Ma chere compagne, luy dit-elle, car elles se nõmoiẽt ainsi, nostre amitié ne permet que ie vous cele quelque chose, sçachant bien que quoy qui vous soit declaré, qui m'importera, sera tousiours aussi soigneusement tenu secret par vous, que par moy-mesme. Excusez donc, ie vous supplie, l'extreme erreur, dont pour satisfaire à nostre amitié, ie suis contrainte de vous faire ouuerture. Vous me demandez quelle est ma douleur, & d'où elle procede: sçachez que c'est Amour, qui naist des perfections d'vn Berger. Mais helas! à ce mot vaincuë de honte & de deplaisir, tournant la teste de l'autre costé, elle se teut auec vn torrent de larmes. L'estonnement de Bellinde ne se peut representer; toutefois pour luy donner courage de paracheuer, elle luy dit: Ie n'eusse iamais creu, qu'vne passion si commune à chacun, vous eust tant donné d'ennuy: que l'on aime, c'est chose ordinaire: mais que ce soient les perfections d'vn Berger, cela n'aduint qu'aux personnes de iugement. Dites moy donc qui est ce bien-heureux. Alors Amaranthe reprenant la parole, auec vn souspir luy partant du profond du cœur, luy dit: Mais helas! ce Berger aime ailleurs. Et qui est-il? dit Bellinde. C'est, respondit-elle; puis que vous le

voulez sçauoir, vostre Celion:ie dis vostre, ma compagne, parce que ie sçay qu'il vous aime, & que ceste seule amitié luy fait desdaigner la mienne. Excusez ma folie, & sans faire semblant de la cognoistre, laissez moy seule plaindre & souffrir mon mal. La sage Bellinde eut tant de honte oyant ce discours, de l'erreur de sa compagne, que combien qu'elle aymast Celion autant que quelque chose peut estre aymee, elle resolut toutesfois de rendre à ceste occasion vne preuue, non comme de ce qu'elle estoit : & pource se tournant vers elle, luy dit : A la verité, Amaranthe, ie souffre vne peine qui ne se peut dire, de vous voir si transportee en ceste affection: car il semble que nostre sexe ne permette pas vne si entiere authorité à l'Amour ; toutefois puis que vous en estes en ces termes, ie loüe Dieu, que vous vous soyez addressee en lieu, où ie puisse vous rendre tesmoignage de ce que ie vous suis. I'ayme Celion, ie ne le veux nier, autant que s'il estoit mon frere : mais ie vous aime aussi comme ma sœur, & veux (car ie sçay qu'il m'obeyra) qu'il vous aime plus que moy, reposez vous-en sur moy, & resiouïssez-vous seulement, veu que vous cognoistrez, lors que vous serez guerie, quelle est Bellinde enuers vous.

Apres quelques autres semblables discours la nuict contraignit Bellinde de se retirer, laissant Amaranthe auec tant de contentement, qu'oubliant sa tristesse, en peu de iours elle recouura sa premiere beauté. Cependant Bellinde n'estoit pas sans peine, qui recherchant le moyẽ de faire sçauoir son dessein à Celion, trouua en fin la commodité telle qu'elle desiroit. De fortune elle le rencõtra, qui se ioüoit auec son belier dans ce grãd pré, où la plusspart des Bergeres d'ordinaire paissent leurs troupeaux. Cét animal estoit le conducteur du

du trouppeau, & si bien dressé, qu'il sembloit qu'il entendist son maistre, quand il parloit à luy. A quoy la Bergere prit tant de plaisir, qu'elle s'y arresta longuement. En fin elle voulut essayer s'il la recognoistroit comme luy : mais il estoit encore plus prompt à tout ce qu'elle vouloit : sur quoy s'esloignant vn peu de la trouppe, elle dit à Celion. Que vous semble, mon frere, de l'accoinstance de vostre belier & de moy ? il est des plus plaisans que ie veis iamais. Tel qu'il est, belle Bergere, dit-il, si vous voulez me faire cét honneur de le receuoir, il est à vous: mais il ne faut pas s'estonner qu'il vous rende toute obeïssance : car il sçait bien qu'autrement ie le desauoüerois pour mien, ayant appris partant de chansons qu'il a ouyes de moy en paissant, que i'estois plus à vous qu'à moy. C'est tres-bien expliquer, dit la Bergere, l'obeïssance de vostre belier, que ie ne veux receuoir, pour vous estre mieux employé qu'à moy : mais puis que vous me donnez vne si entiere puissance sur vous, ie la veux essayer : ioignant encor au commandement vne tres-affectionnée priere. Il n'y a rien, respondit le Berger, que vous ne me puissiez commander. Alors Bellinde croyant auoir trouué la commodité qu'elle recherchoit, poursuiuit ainsi son discours. Dés le iour que vous m'asseurastes de vostre amitié, ie iugeay ceste mesme volonté en vous, aussi m'obligea-t'elle à vous aimer, & honorer plus que personne qui viue: Or quoy que ie vous die, ie ne veux pas que vous croyez que i'aye diminué ceste bonne volonté, car elle m'accompagnera au tombeau, & toutefois peut-estre le feriez-vous, si ie ne vous en auois aduerti: mais obligez moy de croire que ma vie, & non mon amitié peut diminuer. Ces paroles mirent Celion en grande peine, ne sçachāt à quoy elles tendoient : en fin il respondit, qu'il attendroit

sa volonté, auec beaucoup de ioye & de crainte: de ioye, pour ne pouuoir penser rien de plus aduantageux pour luy, que l'honneur de ses commandements: & de crainte, pour ne sçauoir de quoy elle le menaçoit: que toutesfois la mort: mesme ne luy sçauroit estre desagreable, si elle luy venoit par son commandemẽt. Bellinde alors continua : Puis qu'outre ce que vous me dites à cette heure, vous m'auez tousiours rendu tant de tesmoignages de cette asseurance, que vous me dõnez, que ie n'en puis auec raison douter aucunement: ie ne feray point d'autre difficulté, non pas de prier, mais de coniurer Celion, par toute l'amitié dont il fauorise sa Bellinde, de luy obeïr ceste fois. Ie ne veux pas luy commander chose impossible, ny moins le distraire de l'affection qu'il me porte: au contraire ie veux, s'il se peut, qu'il l'augmente tousiours d'auãtage. Mais auãt que passer plus outre, que ie sçache, ie vous supplie, si iamais vostre amitié a point esté d'autre qualité qu'elle est à ceste heure. Alors Celion monstrant vn visage moins fasché, que celuy qu'auparauãt la doute le contraignoit d'auoir, respondit, qu'il commençoit de bien esperer, ayant receu de telles asseurances, que pour satisfaire à sa demande, il aduoüoit qu'autrefois il l'auoit aimee auec les mesmes affectiõs & passiõs, & auec les mesmes desseins, que la ieunesse a de coustume de produire dans les cœurs les plus trãsportez d'Amour, & qu'en cela il n'en exceptoit vne seule: que depuis son commandement auoit tant eu de puissance sur luy, qu'il auoit obtenu cela sur sa passiõ, que sa sincere amitié surmontoit de tant son Amour, qu'il ne croiroit point offenser vne sœur, de l'aimer auec ce dessein. Sur ma foy, mon frere, repliqua la Bergere : car pour tel vous veux-ie tenir le reste de ma vie, vous m'obligez tant, de viure ainsi auec moy, que

iamais

iamais nulle de vos actions n'acquit d'auantage sur mon ame, que celle cy. Mais ie ne puis vous voir en peine plus longuement : sçachez donc que ce que ie veux de vous, est seulemẽt, que conseruant inuiolable ceste belle amitié que vous me portez à ceste-heure, vous mettiez l'amour en vne des belles Bergeres de nostre Lignon : vous direz que cét office est estrange pour Bellinde ; toutefois si vous considerez que celle dont ie vous parle, vous veut pour mary, & que c'est apres vous, la personne que i'ayme le plus, car c'est Amaranthe, ie m'asseure que vous ne vous en estonnerez pas. Elle m'en a prié, & moy ie le vous commande par tout le pouuoir que i'ay sur vous. Elle se hasta de luy faire ce commandement, craignant que si elle retardoit d'auantage, elle n'eust pas assez de pouuoir pour resister aux supplications qu'elle preuoyoit. Quel croyez vous, belle Nymphe, que deuint le pauure Celion ? il demeura pasle comme vn mort, & tellement hors de soy, qu'il ne peut de quelque tẽps proferer vne seule parole. En fin quand il peut parler, auec vne voix telle que pouuoit auoir vne personne au milieu du supplice, il s'escria : Ah ! cruelle Bellinde, auiez vous conserué ma vie iusques icy pour me la rauir auec tant d'inhumanité ? Ce commandement est trop cruel pour me laisser viure, & mon affectiõ trop grande pour me laisser mourir sans desespoir. Helas ! permettez que ie meure, mais que ie meure fidele. Que s'il n'y a moyen de guerir Amaranthe que par ma mort, ie me sacrifieray fort librement à sa santé : l'eschange de ce commandemẽt ne me sera moindre tesmoignage d'estre aimé de vous, que quoy que vous puissiez iamais faire pour moy. Bellinde fut esmeuë, mais non pas changee. Celion, luy dit-elle, laissons toutes ces veines paroles : vous me donnerez peu

d'occasion

d'occasion de croire de vous ce que vous m'en dites, si vous ne satisfaites à la premiere priere que ie vous ay faite. Cruelle, luy dit incontinent l'affligé Celion, si vous voulez que ie change ceste amitié, quel pouuoir auez-vous plus de me cõmander? que si vous ne voulez pas que ie la change, comme est-il possible d'aimer la vertu & le vice? & s'il n'est pas possible, pourquoy voulez vous pour preuue de mon affection vne chose qui ne peut-estre? La pitié la cuida vaincre, & combien qu'elle receust beaucoup de peine de l'ennuy du Berger, si luy estoit-ce vn contentement qui ne se pouuoit esgaler, de se cognoistre si parfaittemẽt aimee de celuy qu'elle aymoit le plus. Et peut-estre que cela eust peu obtenir quelque chose sur sa resolutiõ, n'eust esté qu'elle vouloit oster toute opinion à Amaranthe, qu'elle fust attainte de son mal, encor qu'elle aimast ce Berger, & en fust beaucoup aimee: elle contraignit dõc la pitié, qui des-ja auoit auec elle amené quelques larmes iusques à la paupiere, de s'en retourner en son cœur, sans donner cognoissance d'y estre venuë, & à fin de ne retomber en ceste peine, elle s'en alla, & en partant luy dit: Vous me tiendrez pour telle qu'il vous plaira: si suis-je resoluë de ne vous voir iamais, que vous n'ayez effectué ma priere, & vostre promesse: & croyez que ceste resolution suruiura vostre opiniastreté. Si Celion se trouua hors de soy, se voyãt seul esloigné de toute consolation & resolution, celuy le pourra iuger qui aura aymé. Tant y a qu'il demeura deux ou trois iours comme vn homme perdu, qui couroit les bois, & fuyoit tous ceux qu'il auoit autrefois frequentez. Enfin vn vieil Pasteur infiniment amy de son pere, homme à la verité fort sage, & qui auoit tousiours fort aimé Celion, le voyant en cet estat, & se doutant qu'il n'y auoit point de passion assez forte pour

pour cauſer de ſemblables effects que l'Amour, le tourna de tant de coſtez, qu'il luy fit deſcouurir ſa peine, à laquelle il donna quelque ſoulagement par ſon bon conſeil : car en ſon ieune aage il auoit paſsé bien ſouuent par ſemblables deſtroits:& en fin le voyant vn peu remis, ſe mocqua de ce qu'il auoit eu tãt de peine,pour ſi peu de choſe, luy remonſtrant qu'en cela le remede eſtoit ſi aisé, qu'il auroit honte qu'on ſceuſt,que Celion,eſtimé de chacun pour ſage,& pour perſonne de courage,euſt eu ſi peu d'entendemẽt, que de ne ſçauoir prẽdre reſolution en vn accident ſi peu difficile:qu'au pis aller,il ne falloit que faindre:& puis il continuoit. Toutefois il a eſté tres-à propos, qu'au commencement vous ayez faict ces difficultez:car elle croira que voſtre affection eſt extreme, & cela l'obligera à vous aimer d'auantage : mais puis que vous en auez fait tant de demonſtration, il ſuffit que pour la contenter,vous faignez ce qu'elle vous a commandé. Ce conſeil fut en fin receu de Celion,& executé comme il auoit eſté proposé, il eſt vray qu'il eſcriuit auparauant cette lettre à Bellinde:

LETTRE DE CELION A BELLINDE.

SI i'auois merité vn traictement ſi rude,que celuy que ie reçois de vous,i'eſlirois pluſtoſt la mort,que de le ſouffrir: mais puis que c'eſt pour voſtre contentemẽt,ie le reçois auec vn peu plus de plaiſir,que ſi en eſchãge vous m'ordõniés la mort:toutesfois puis que ie me ſuis tout donné à vous,il eſt raiſonnable que vous en puiſſiez abſolument diſpoſer. I'eſſayeray donc de vous obeir:mais reſſouuenez vous qu'auſſi long temps que durera ceſte contrainte, autant faudra-t'il rayer des iours de ma vie : car ie ne nommeray iamais

vie, ce qui rapporte plus de douleur que la mort: abregez le donc, rigoureuse Bergere, s'il y a encore en vous vne seule estincelle, non plus d'amitié, mais de pitié seulement.

Il fut impossible à Bellinde de ne ressentir ces paroles, qu'elle recognoissoit procceder d'vne entiere affection: mais si ne fust-il pas possible à ces paroles de la diuertir de son dessein. Elle aduertit Amarãthe que le Berger l'aimeroit, & que sa santé seule luy en retardoit la cognoissãce. Cest aduertissement precipita sa guerison de sorte, qu'elle rendit biẽ preuue, que pour les maladies du corps, la guerison de l'ame n'est pas inutile. Quelle fut l'extreme contrainte de Celion, & quelle la peine qu'il en supportoit? elle estoit telle qu'il en deuint maigre, & tellement changé, qu'il n'estoit pas recognoissable. Mais voyez quelle estoit la seuerité de ceste Bergere? il ne luy suffit pas d'auoir traitté de ceste sorte Celion: Car iugeant, qu'Amaranthe auoit encor quelque supçon de leur amitié, elle resolut de pousser ces affaires si auãt, que l'vn ny l'autre ne s'en peut desdire. Chacũ voyoit l'apparente recherche que le Berger faisoit d'Amaranthe: car il s'estoit ouuertemẽt declaré, & mesme le pere du Berger, qui cognoissant les loüables vertus de Leon, & combien sa famille auoit tousiours esté honorable, ne desapprouuoit point ceste recherche. Vn iour Bellinde le voulant sonder la luy proposa comme sa cõpagne: & luy qui le iugea à propos, y entendit fort libremẽt, & ce mariage estoit des-ja biẽ fort aduancé, sans que Celiõ le sceut, mais quand il s'en apperceut, il ne peut s'empescher, trouuant le moyen de parler à Bellinde, de lui faire tant de reproches, qu'elle en eut presque honte, & le Berger voyant bien quil y falloit remedier d'autre sorte que de parole, courut soudain au meilleur remede, qui fut à son pere auquel il fit telle

responce:

responſe:Ie ſeroy tres-marry de vous deſobeyr iamais, & moins pour cet effect,que pour tout autre. Ie voy que vous trouuez bonne l'alliance d'Amaranthe,vous ſçauez bien qu'il n'y a Bergere que i'affectionne d'auantage:toutesfois ie l'aime fort pour Maiſtreſſe,mais non pas pour femme,& vous ſupplie de ne me commander d'en dire la cauſe.Le pere à ces propos ſoupçõna qu'il euſt recogneu quelque mauuaiſe condition en la Bergere,& loüa en ſon ame la prudence de ſon fils qui auoit ce cõmandement ſur ces affections:ainſi ce coup fut rõpu,& d'autant que la choſe eſtoit paſſee ſi auant,que pluſieurs l'auoient ſceuë,pluſieurs auſſi demandoient,d'où ce refroidiſſement procedoit:le pere ne peut s'ẽpeſcher d'en dire quelque choſe à ſes plus familiers,& eux à d'autres : ſi bien qu'Amaranthe en eut le vent qui au commencement s'affligea fort:mais depuis repenſant en elle-meſme , quelle folie eſtoit la ſienne, de ſe vouloir faire aimer par force peu à peu l'en retira, & la premiere occaſion qu'elle vid de ſe marier , elle la receut. Ainſi ces honneſtes Amants furent allegez d'vn faix ſi mal-aisé à ſupporter : mais ce ne fut que pour eſtre ſurchargez d'vn autre beaucoup plus peſant.

Bellinde eſtoit deſia en aage d'eſtre mariée, & Philemon infiniment deſireux de la loger, pour auoir ſur ſes vieux iours le contentemẽt de ſe voir renaiſtre en ce qui viendroit d'elle:il euſt bien receu Celion:mais Bellinde qui fuyoit autãt le mariage que la mort,auoit deffendu à ce Berger d'en parler, bien luy auoit elle promis, que ſi elle voyoit contrainte de ſe marier, elle l'en aduertiroit , à fin qu'il la fiſt demander : qui fut cauſe que Philemon voyant la froideur de Celion, ne la luy voulut pas offrir:& cependant Ergaſte Berger des principaux de ceſte contree, & qui eſtoit eſti-

mé de chacun pour ses loüables vertus, la fit demander, & parce qu'il ne vouloit que cela fust esuenté, qu'il n'en fust asseuré, celuy qui traitta cet affaire, le tint si secret, que la promesse du mariage fut aussi tost sceuë que la demande. Car Philemon s'asseurant de l'obeïssance de sa fille, s'y obligea de parole, & puis l'en aduertit. Au commencement elle trouua fort difficile la resolution qu'il luy faloit prendre, parce que c'estoit vn hõme qu'elle n'auoit iamais veu. Toutesfois ce bel esprit, qui iamais ne flechissoit sous les faix du malheur, se releua incontinẽt, & surmontant ce desplaisir, ne permit seulement à son œil de donner signe de son ennuy, pour sa consideration: mais elle ne peut iamais obtenir cela sur elle pour celle de Celion, & falut que ses larmes payassẽt l'erreur de sa trop opiniastre haine, contre le mariage. Si est-ce que pour satisfaire en quelque sorte à sa promesse, elle aduertit le pauure Berger, que Philemõ la vouloit marier. Soudain qu'il eut ceste permission tant desiree, il sollicita de sorte son pere, que le mesme iour il en parla à Philemõ: mais il n'estoit plus temps, dequoy le pere de Bellinde eut beaucoup de regret: car il l'eust biẽ mieux aimé qu'Ergaste. O Dieux! que de regrets quãd il sceut l'arrest de son malheur: il sort de sa maison, & ne cessa qu'il n'eust trouué la Bergere. A l'abord il ne peut parler: mais son visage lui racõta assez qu'elle response auoit esté celle de Philemõ, & combiẽ qu'elle fust aussi necessiteuse de bon conseil que lui, & de force pour supporter ce coup, si voulut elle se monstrer aussi biẽ inuaincuë à ce desplaisir, qu'elle auoit tousiours fait gloire de l'estre à tous les autres: mais aussi ne voulut elle pas paroistre si insẽsible, que le Berger n'eust quelque cognoissance qu'elle ressentoit son mal, & qu'il lui desplaisoit: sur quoy elle lui demãda à quoy reüssiroit la demãde qu'il auoit faite à sõ pere.

Le Berger lui respondit auec les mesmes paroles que Philemõ lui auoit dites, y adioustant tãt de plaintes, & tant de desesperez regrets, qu'elle eust esté vn rocher, si elle ne se fust esmeuë: toutefois elle l'interrõpit, cõbattãt cõtre soy mesme, auec plus de vertu qu'il n'est pas croyable, & lui remõstra, que les plaintes sõt propres aux esprits foibles, & non pas aux personnes de courage: qu'il se faisoit beaucoup de tort, & à elle aussi, de tenir tel langage. Et, disoit elle, en fin Celion, qu'est deuenuë la belle resolution que vous disiez auoir contre tous accidents, sinon au changement de mon amitié? & pouuez vous auoir opinion que quelque chose la puisse esbranler? ne voyez vous pas que ces paroles ne peuuẽt aduãcer rien d'auãtage, que de faire cõceuoir à ceux qui les oirõt, quelque mauuaise opinion de nous? Pour Dieu ne me mettez sur le frõt vne tache que i'ay auec tant de peine euitée iusques icy: & puis qu'il n'y a autre remede, patientez comme ie fais: & peut-estre que le Ciel fera reüssir toute chose plus à nostre contentement, qu'il ne nous est permis à cét heure de le desirer: de mõ costé ie rompray le mal-heur tant qu'il me sera possible; mais s'il n'y a point de remede, encor ne faut-il pas estre sãs resolution, plustost esloignons nous. Ces derniers mots cuiderẽt le desesperer du tout, lui semblant que ce grãd courage procedoit de peu d'amitié. S'il m'estoit aussi aisé, respondit le Berger, de me resoudre à cest accident qu'à vous, ie me iugerois indigne de vous aymer, ny d'estre aimé de vous: car vne si foible amitié ne merite tant d'heur. Et bien, pour fin, & pour loyer de mes seruices, vous me donnez vne resolution en la perte asseuree que ie vois de vous, & secrettement me dites, que ie ne dois me desesperer de vous voir à vn autre. Ah! Bellinde, auec quel œil verrez-vous ce

nouuel amy, auec quel cœur l'aimerez vous, & auec quelles faueurs les caresserez-vous, puis que vostre œil m'a mille fois promis de n'en voir d'Amour iamais d'autre que moy, puis que ce cœur m'a iuré de ne pouuoir aimer que moy, & puis qu'Amour n'auoit destiné vos caresses à vne moindre affection que la mienne? Et bien vous me commandez que ie vous laisse: pour vous obeyr, ie le feray: car ie ne veux sur la fin de ma vie, commencer à vous desobeir: mais ce qui me le fait entreprendre, c'est pour sçauoir asseuremẽt, que la fin de ma vie n'esloignera guiere la fin de vostre amitié, & quoy que ie me die le plus malheureux qui viue, si cheris-ie beaucoup ma fortune, en ce qu'elle m'a presenté tant d'occasion de vous faire paroistre mon Amour, que vous n'en pouuez douter, & encor ne serois-ie satisfait de moy-mesme, si ce dernier momẽt qui m'en reste, n'estoit employé à vous-en asseurer. Ie prie le Ciel, & voyez quelle est mon amitié, qu'en ceste nouuelle eslection, il vous cõble d'autant de bon-heur, que vous me causez de desespoirs. Viuez heureuse auec Ergaste, & en receués autant de contẽtement, que i'auois de volõté de vous rendre du seruice, si mes iours me l'eussent d'auantage permis. Que ceste nouuelle affection pleine des plaisirs que vous vous promettez, vous accompagne iusques au cercueil, cõme ie vous asseure que ma fidelle amitié me clorra les yeux à vostre occasiõ, auec vne extreme douleur. Si Bellinde laissa si longuement parler Celion, ce fut de crainte, que parlãt les larmes fissent l'office des paroles, & que cela rengregeast le desplaisir du Berger, ou qu'elle rendist preuue du peu de puissance qu'elle auoit sur elle mesme. Orgueilleuse beauté, qui aimoit mieux estre iugee auec peu d'Amour, qu'auec peu de resolution: mais en fin se

cog

cognoissant assez raffermie pour pouuoir respondre, elle luy dit: Celion, vous croyez me rendre preuue de vostre amitié, & vous faites le contraire: car cõment m'auez vous aimee, ayant si mauuaise opinion de moy? Si depuis ce dernier accident vous l'auez conceuë, croyez que l'affection n'estoit pas grande, qui a peu permettre, que si promptement vous l'ayez changee. Que si vous n'auez point mauuaise opinion de moy, comme est-il possible que vous puissiez croire, que ie vous aye aimé, & qu'à ceste heure je ne vous aime plus? Pour Dieu ayez pitié de ma fortune, & ne coniurez plus auec elle pour augmenter mes ennuis: considerez qu'il y a fort peu d'apparence, que Celiõ, que i'ayme plus que le reste du mõde, & de qui l'humeur m'agree autant que la mienne mesme, eust esté changée pour vn Ergaste qui m'est incogneu, & au lieu duquel i'eslirois plustost d'espouser le tõbeau. Que si i'y suis forcée, ce sont les commandements de mon pere, ausquels mon honneur ne permet que ie contrarie. Mais est-il possible que vous ne vous ressouueniez des protestations que si souuent ie vous ay faites, de ne vouloir me marier; & toutefois vous ne laissiez de m'aimer. Depuis, qui a-t'il de changé: car si sans m'espouser vous m'auez bien aimee, pourquoy ne m'aimerez vous pas sans m'espouser? Ayant vn mary, qui me deffendra d'auoir vn frere que i'aimeray tousiours auec l'amitié que ie dois? La volonté m'arreste pres de vous plus qu'il ne m'est permis: Adieu, mon Celion, viuez, & aimez moy, qui vous aimeray iusques à ma fin, quoy qu'il puisse aduenir de Bellinde. A ce mot elle le baisa, qui fut la plus grande faueur qu'elle luy eust fait encores, le laissant tellement hors de luy-mesme, qu'il ne sceust former vne parole pour luy respondre. Quand il fut reuenu, &

qu'il considera qu'Amour fleschissoit sous le deuoir, & qu'il n'y auoit plus vne seule estincelle d'esperāce, qui peut esclairer entre ses desplaisirs, comme vne personne sans resolution, il se mit dans le bois, & dās les lieux plus cachez, où il ne faisoit que plaindre son cruel desastre, quelque remonstrance que ses amis luy peussent faire. Il vesquit de ceste sorte plusieurs iours, durant lesquels il faisoit mesme pitié aux rochers: & afin que celle qui estoit cause de son mal, en ressentist quelque chose, il luy enuoya ces vers:

STANCES
DE CELION SVR LE MARIAGE
de Bellinde & d'Ergaste.

Doneques le Ciel consent, qu'apres tant d'amitié,
Qu'apres tant de seruices,
D'vn autre vous soyez les douceurs, les delices,
Et la chere moitié?
Et que ie n'aye en fin de mon Amour fidelle,
Que le ressouuenir qu'vn regret renouuelle?

Vous m'auez bien aimé, mais qu'est-ce que me vaut
Ceste amitié passee?
Si dans les bras d'autruy ie vous vois caressée?
Et si pourtant il faut,
Que vous sçachant à luy, ie couure du silence
Le cruel desplaisir qui rompt ma patience?

S'il auoit plus que moy de merite, ou d'Amour,
Ie ne sçaurois que dire:
Mais helas! n'est-ce point vn trop cruel martyre,
Qu'il obtienne en vn iour,
Et sans le meriter, ce que le Ciel desnie
Aux desirs infinis d'vne Amour infinie?

Mais,

Mais, ô foible raison, le deuoir, dites vous,
Par ces loix m'a contrainte:
Et quel deuoir plus fort, & quelle loy plus saincte
Sçauroit estre pour nous,
Que la foy si souuent dedans nos mains iuree,
Quand nous nous promettions vne amour asseuree?

Puisse, me disiez-vous incontinent seicher
Ma main comme pariure,
Si ie manque iamais à ce que ie t'asseure,
Et si i'ay rien plus cher;
Ny si dedans mon cœur d'auantage ie prise,
Que ceste affection que ta foy m'a promise.

O cruel souuenir de mon bon-heur passé!
Sortez de ma memoire:
Helas! puis que le bien d'vne si grande gloire
Est ores effacé,
Effacez vous de mesme: il n'est pas raisonnable,
Que vous soyez en moy qui suis si miserable.

Encores qu'il ne fist paroistre en vne seule de ses actions, qu'il luy fust resté de l'esperance, si est-ce qu'il en auoit tousiours quelque peu, parce que le cõtract de mariage n'estoit point passé, & qu'il sçauoit bien que le plus souuent les cõuentions font rompre ceux que l'õ croit les plus certains: mais quãd il sceut que les articles estoient signez d'vn costé & d'autre, belle Nymphe, comment vous pourrois-ie dire le moindre de ses desespoirs? Il se destordoit les mains, il s'arrachoit le poil, il se plõboit l'estomac de coups: bref, c'estoit vne personne transportee, & tellement hors de raisõ, qu'il partit plusieurs fois en dessein de tuer Ergaste. Mais quãd il estoit prest, quelque estin-

celle de consideration, qui parmy tant de fureur luy estoit encores restee, luy faisoit craindre d'offenser Bellinde: à qui toutesfois transporté de passion, il escriuoit bien souuẽt des lettres si pleines d'Amour, & de reproches, que mal-aisémẽt les pouuoit-elle lire sans armes: entre autres il luy en enuoya vne telle:

LETTRE DE CELION A BELLINDE EN son transport.

FAut-il donc, inconstante Bergere, que ma peine suruiue mon affection? Faut-il que sans vous aimer, i'aye tant de peine pour vous sçauoir entre les mains d'vn autre? N'est-ce point que les Dieux me vueillent punir pour vous auoir plus aymee que ie ne deuois? ou plustost n'est-ce point que ie me figure de ne vous aymer plus, & que toutefois i'aye plus d'amour pour vous, que ie n'eus iamais? Toutesfois pourquoy vous aymerois-ie, puis que vous estes, & ne pouuez estre à autre qu'à vne personne que ie n'ayme point? mais au cõtraire, pourquoy ne vous aymerois-ie point, puis que ie vous ay tant aimée. Il est vray: mais ie ne vous dois point aymer: car vous estes ingrate, vne ame toute d'oubly, & qui n'a nul ressentiment d'Amour. Toutefois, quelle que vous soyez, si estes vous Bellinde, & Bellinde peut-elle estre, sans que Celion l'ayme? Vous ayme-ie donc, ou si ie ne vous ayme point? Iugez-en vous mesme, Bergere: car quant à moy i'ay l'esprit si troublé, que ie n'en puis discerner autre chose, sinon que ie suis la personne du monde la plus affligee.

Et au bas de la lettre, il y auoit ces vers:

STANCES.

IE ne puis excuser ceste extreme inconstance,
Qui vous a fait si mal changer d'affection:
Changer de bien en mieux, ie l'appelle prudence,
Mais de changer en pis, peu de discretion.

Lors

Lors que Bellinde receut cette lettre & ces vers, elle estoit en peine de luy faire tenir vne des siennes, parce qu'oyant dire l'estrange vie qu'il faisoit, & les paroles qu'il proferoit contre elle elle ne pouuoit le souffrir qu'auec beaucoup de desplaisir, considerant combien cela donnoit d'occasion de parler à ceux, qui n'ont des oreilles que pour apprendre les nouuelles d'autruy, & de langue, que pour les redire: Sa lettre estoit telle:

LETTRE DE BELLINDE A CELION.

IL est impossible de supporter d'auãtage le tort, que vostre estrange façon de viure nous fait à tous deux. Ie ne nie pas, que vous n'ayez occasion de plaindre nostre fortune: Mais ie dis bien, qu'vne personne sage n'en sçauroit auoir qui luy permette sans blasme de deuenir fol. Quel trãsport est celuy qui vous empesche de voir, que donnant cognoissance à tout le reste du mõde, que vous mourez d'amour pour moy? vous me contraigniez toutesfois de croire que veritablement vous ne m'aymez point? Car si vous m'aimiez, voudriez vous me desplaire? & ne sçauez vous pas que la mort ne me sçauroit estre plus ennuyeuse, que l'opinion que vous donnez à chacun de nostre amitié? Cessez donc mõ frere ie vous supplie, & par ce nom qui vous oblige d'auoir soing de ce qui me touche, ie vous coniure, que si present vous ne pouuez supporter ce desastre, sans donner cognoissance de vostre ennuy, vous preniez pour le moins resolution de vous esloigner en sorte, que ceux qui vous oyront plaindre, ne cognoissant point mon nom, ne fassent que regretter auec vous vos ennuis, sans pouuoir rien soupçonner à mon desaduantage. Si vous me contentez en ceste resolution, vous me ferez croire qui c'est sur-abondance, & non point deffaut d'affection, qui vous a fait errer contre moy:

Es ceste consideration obligera Bellinde, outre l'amitié qu'elle vous porte de conseruer tousiours chere la memoire de ce frere qui l'ayme, & qu'elle ayme parmy tous ces cruels & insupportables desplaisirs.

Quoy que Celion fust tellemẽt transporté que son esprit estoit presque incapable des raisons que ses amis luy pouuoient representer: si est-ce que son affection luy ouurit les yeux à ce coup, & luy fit voir que Bellinde le conseilloit à propos, si bien que resolu à son depart, il donne secrettement ordre à son voyage, & le iour auant qu'il voulust partir, il escriuit à sa Bergere, que faisant dessein de luy obeyr, il la supplioit de luy donner cõmodité de pouuoir prendre congé d'elle, afin qu'il peust partir auec quelque sorte de consolation. La Bergere qui veritablement l'aimoit, quoy qu'elle preuist que cest adieu ne feroit que rengreger son desplaisir, ne voulut luy refuser ceste requeste: & luy donna assignation le lendemain au matin à la fontaine des Sycomores.

Le iour ne commençoit que de poindre, quand le desolé Berger sortant de sa cabane auec son trouppeau, le chassa droit à la fontaine, où s'estendant de son long, & les yeux sur le cours de l'onde, il commença, en attendant sa Bergere, de s'entretenir sur son prochain mal-heur, & apres auoir esté quelque temps muët, il souspira ces vers:

COMPARAISON D'VNE FONTAINE A SON desplaisir.

CEste source eternelle,
Qui ne finit iamais,
Mais qui se renouuelle
Par des flots plus espais,

Res

Ressemble à ces ennuis, dont le regret m'oppresse:
Car comme elle sans cesse
D'vne source feconde au mal-heur que ie sens,
Ils s'en vont renaissans.

Puis d'vne longue course,
Tout ainsi que ces flots
Vont esloignans leur source,
Sans prendre nul repos:
Moy par diuers trauaux, par mainte & mainte peine,
Comme parmy l'areine,
Serpentant à grand temps, l'onde s'en va courant,
Mon mal ie vay pleurant.

Et comme vagabonde
Murmurant elle fuit,
Quand onde dessus onde
A longs flots elle bruit:
De mesme me plaignant de ma triste aduanture,
Contre amour ie murmure:
Mais que me vaut cela, puis qu'il faut qu'à la fin
Ie suiue mon destin?

Cependant que ce Berger parloit de ceste sorte en soy-mesme, & qu'il en proferoit assez haut plusieurs paroles sans y penser, tát il estoit troublé de ce desastre. Bellinde, qui n'auoit pas perdu le souuenir de l'assignation qu'elle luy auoit donnee, aussi tost qu'elle se peut deffaire de ceux qui estoient autour d'elle, s'en alla le trouuer, tellement trauaillée du regret de le perdre, qu'elle ne le pouuoit si bien cacher, qu'il n'en apparust beaucoup en son visage. Ergaste qui ce matin s'estoit leué de bonne heure pour la venir voir, de bonne fortune l'aperceut de loing: & voyant comme elle s'en alloit seule, & qu'il sembloit qu'elle cherchoit les sentiers plus couuerts, eut volóté de

sçauoir

sçauoir où elle alloit. Cela fut cause que la suiuant de loing il vid qu'elle prenoit le chemin de la fontaine des Sycomores, & iettant la veuë vn peu plus auant, encor qu'il fust fort matin, il prit garde qu'il y auoit desia vn troupeau qui paissoit. Luy qui estoit tres-aduisé, & qui n'estoit point tant ignorant des affaires de ceste Bergere, qu'il n'eust ouy dire l'amitié que Celion luy portoit, entra soudain en quelque opinion que c'estoit là son trouppeau, & que Bellinde l'y alloit trouuer : encor qu'il n'eust point de doute de la pudicité de sa Maistresse, si est-ce qu'il creut facilemẽt qu'elle ne le hayssoit point, luy sẽblãt qu'vne si longue recherche n'eust pas esté si fort continuee, si elle eust esté desagreable. Et pour satisfaire à sa curiosité, aussi tost qu'il la vid sous les arbres, & qu'elle ne le pouuoit plus apperceuoir, prenant le tour vn peu plus loing, il se cacha entre quelques buissons, d'où il apperceut la Bergere assise sur les gazons qui estoiẽt releuez autour de la fontaine en façõ de sieges, & Celiõ à genoux aupres d'elle. Dieu! quel tressault fut celuy qu'il receut de ceste veuë : toutefois, parce qu'il ne pouuoit ouir ce qu'ils disoiẽt, il se traina si doucemẽt, qu'il vint si pres d'eux, qu'il n'y auoit qu'vne haye (qui faisoit tout le tour de la fõtaine, comme vne pallissade) qui les couuroit. De ce lieu donc passant curieusement la veuë entre les ouuertures des fueilles, & tout attentif à leurs discours, il ouyt que la Bergere luy respondit : Et quoy, Celion, est-ce le pouuoir ou la volonté de me plaire qui vous deffaut en ceste occasion? Cest accidẽt aura-t'il plus de force sur vous, que le pouuoir que vous m'y auez donné ? Où est vostre courage, Celion, ou bien où est vostre amitié? N'auez vous point autrefois surmõté pour l'Amour que vous me portiez de plus grands mal-heurs que ceux-cy? Et

si

ſi cela eſt, où eſt l'affection? où eſt la reſolution qui le vous a fait faire? Voulez vous que ie croye que vo'en auez moins à ceſte heure, que vous n'auiez en ce tẽps là? Ah! Berger, conſentez pluſtoſt à la diminution de ma vie, qu'à celle de la bõne volõté que vous m'auez promiſe: Et comme iuſques icy i'ay peu ſur vous tout ce que i'ay voulu, que de meſme à l'aduenir il n'y ait riẽ qui m'ẽ puiſſe amoindrir le pouuoir. Ergaſte ouyt que Celion luy reſpõdit: Eſt-il poſſible, Bellinde, que vous puiſſiez entrer en doute de mon affectiõ, & du pouuoir que vous auez ſur moy? Pouuez-vous auoir vne ſi grande meſcognoiſsãce, & le Ciel peut-il eſtre tãt iniuſte, que vous ayés peu oublier les teſmoignages que ie vous en ay donnez, & qu'il ait permis que ie ſuruiue à la bonne opinion que vous deuez auoir de moy? Vous, Bellinde, vous pouuez mettre en doute ce que iamais vne ſeule de mes actions, ny de vos cõmãdemẽts n'a laiſſé douteux au moins auãt que prẽdre vne ſi deſauãtageuſe opiniõ cõtre moy, demãdez à Amarãthe ce qu'elle en croit, demandez au reſpect qui m'a fait taire, demandez à Bellinde meſme, ſi elle a iamais imaginé rien de ſi difficile, que mon affection n'ait ſurmonté: Mais à ceſte heure que ie vous voy toute à vn autre, & que pour la fin de mõ Amour deſaſtrée, il faut que vous laiſſant entre les bras d'vn plus heureux que moy, ie m'eſloigne & me bãniſſe à iamais de vous, helas! pouuez vous dire que ce ſoit deffaut d'affection, ou de volonté de vous obeyr, ſi ie reſſens vne peine plus cruelle que celle de la mort? Quoy? Bergere, vous croyez que ie vous aime, ſi ſans mourir ie vous ſçay toute à vn autre? Vous direz que ce ſera l'Amour, & le courage qui me rendront inſenſible à ce deſaſtre; toutefois en verité ne ſera-ce pas pluſtoſt n'auoir n'y Amour ny courage, que de le ſouf-

frir sans le desespoir?O Bergere,que nous sómes bien loing de conte vous & moy : car si ceste impuissance qui m'épesche de pouuoir viure & supporter ce malheur, vous fait douter de mon affection,au contraire ceste grande constance, & ceste extreme resolution que ie vois en vous,m'est vne trop certaine asseurãce de vostre peu d'amitié:mais aussi à quoy faut-il que i'en espere plus de vo⁹ puis qu'vn autre,ô cruauté de mon destin!vous doit posseder ? A ce mot ce pauure Berger s'aboucha sur les genoux de Bellinde, sãs force,& sans sentiment.Si la Bergere fut viuement touchee,tãt des parolles que de l'éuanoüissement de Celion,vous le pouuez iuger,belle Nymphe,puis qu'elle l'aimoit autãt qu'il estoit possible d'aimer,& qu'il falloit qu'elle faignist de ne ressẽtir point ceste douloureuse separatiõ.Lors qu'elle le vid esuanoüy,& qu'elle creut n'estre escoutee que des Sycomores & de l'õde de la fontaine, ne leur voulant cacher le desplaisir qu'elle auoit tenu si secret à ses compagnes,& à tous ceux qui la voyoient ordinairement. Helas ! dit-elle en ioignant les mains , helas!ô souueraine bonté,ou sors moi de ceste misere,ou de ceste vie:rõps par pitié, ou mon cruel desastre , ou que mõ cruel desastre me rompe.Et puis baissãt les yeux sur Celion:Et toy, dit-elle , trop fidelle Berger , qui n'es miserable que d'autãt que tu aimes ceste miserable,le Ciel te vueille donner ou les contentemens que ton affection merite,ou m'enleuer de ce monde , puis que ie suis seule cause que tu souffres les desplaisirs que tu ne merites pas.Et lors s'estant teuë quelque temps,elle reprit:O qu'il est difficile de bien aimer,& d'estre sage tout ensemble ! Car ie voy bien que mon pere a raison de me donner au sage Berger Ergaste,soit pour ses merites, soit pour ses commoditez : Mais helas!que me vaut

ceste

ceste cognoissance, si Amour deffend à mon affection de l'auoir agreable? Ie sçay qu'Ergaste merite mieux, & que ie ne puis esperer rien de plus aduãtageux que d'estre sienne : Mais comment me pourray-ie dóner à luy, si Amour m'a desia donnée à vn autre? La raison est du costé de mon pere, mais Amour est pour moy, & non point vn Amour nouuellement nay, ou qui n'a point de puissance: mais vn Amour que i'ay cóceu, ou plustost que le Ciel a fait naistre auec moi, qui s'est esleué dans mon berceau, & qui par vn si long trait de temps s'est tellement insinüé dans mon ame, qu'il est plus mon ame, que mó ame mesme. O Dieux! & faut-il esperer que ie m'en puisse despoüiller sans la vie? & si ie ne m'en deffais, dy moi, Bellinde, que sera-ce de toy? En proferant ces parolles, les grosses larmes luy tomboient des yeux, & coulant le long de son visage moüilloiét & les mains & la iouë du Berger, qui peu à peu reuenant, fust cause que la Bergere interrompit ses plaintes, & s'essuyãt les yeux, de peur qu'il ne s'en prist garde, changeant & de visage & de voix, luy parla de ceste sorte: Berger, ie vous veux aduoüer que i'ay ou ressentiment de vostre peine, autant peut-estre que vous mesme, & que ie ne sçaurois douter de vostre bonne volóté, si ie n'estois la plus mescognoissante personne du monde. Mais à quoy ceste recognoissance, & à quoy ce ressentiment? Puis que le Ciel m'a sousmise à celui, qui m'a dóné l'estre, voulez vous, tant que cét estre me demeura, que ie luy puisse desobeïr? Mais soit ainsi, que l'affection plus forte l'emporte sur le deuoir, pour cela, Celion, serons-nous en repos? Est-il possible si vous m'aimez, que vous puissiez auoir du contentement, me voyãt le reste de ma vie pleine de desplaisirs & de regrets, & pouuez-vous croire que le blasme que i'encourray, soit par la desobeïssance

beiſſance de mon pere, ſoit pour l'opinion que chacun aura de noſtre vie paſſee à mon deſaduantage,me puiſſe laiſſer vn moment de repos? Cela ſeroit peut-eſtre croyable d'vn autre que de moy,qui ay touſiours tant des-approuué celles qui ſe ſont conduites de ceſte ſorte, que la hõte de me voir tomber en leur meſme faute, me ſeroit touſiours plus inſupportable que la plus cruelle fin que le Ciel me pourroit ordonner. Armez vous donc de ceſte reſolution, ô Berger, que tout ainſi que par le paſsé noſtre affection ne nous a iamais fait commettre choſe, qui fuſt contre noſtre deuoir, quoy que noſtre Amour ait eſté extreme, de meſme pour l'aduenir il ne faut point ſouffrir qu'elle nous y puiſſe forcer. Outre que des choſes où il n'y a de remede,la plainte ſemble eſtre bien inutile. Or il eſt tout certain,que mon pere m'a donné à Ergaſte, & que ceſte donation ne peut deſormais eſtre reuoquee que par Ergaſte meſme. Iugez quelle eſperance nous deuons auoir qu'elle le ſoit iamais?Il eſt vray qu'ayãt diſposé de mon affectiõ,auant que mon pere de moy, ie vous promets & vous iure deuant tous les Dieux,& particulierement deuant les Deitez qui habitent en ce lieu,que d'affection ie ſeray voſtre iuſques dans le tõbeau, & qu'il n'y a ny pere,ny mary, ny tyrannie, ny deuoir,qui me faſſe iamais contreuenir au ſermẽt que ie vous en fais.Le Ciel m'a donne à vn pere,ce pere a donné mon corps à vn mary:comme ie n'ay peu contredire au ciel; de meſme mon deuoir me deffend de refuſer l'ordonnance de mon pere:mais ny le ciel, ny mon pere,ny mon mary, ne m'empeſcheront iamais d'auoir vn frere que i'aimeray comme ie luy ay promis,quelle que ie puiſſe deuenir. A ces dernieres paroles preuoyant bien que Celion ſe remettroit aux plaintes & aux larmes, afin de les euiter, elle ſe leua,

& le prenant par la teste le baisa au front, & luy disant adieu, & s'en allant: Dieu vous vueille, dit-elle, Berger, donner autant de cõtentement en vostre voyage, que vous m'en laissez peu en l'estat où ie demeure. Celion n'eut ny la force de luy respondre, ny le courage de la suiure: mais s'estant leué, & tenant les bras croisez, l'alla accompagnant des yeux, tant qu'il la peut veoir, & lors que les arbres luy en eurent osté la veuë, leuant les yeux au Ciel tous chargez de larmes, apres plusieurs grands souspirs, il s'en alla courãt d'vn autre costé, sans soucy ny de son troupeau, ny de chose qu'il laissast en sa cabane. Ergaste, qui caché derriere le buisson, auoit ouy leurs discours, demeura plus satisfait de la vertu de Bellinde, qu'il ne se peut dire, admirant, & la force de son courage, & la grandeur de son honnesteté. Et apres auoir demeuré long-temps rauy en ceste pensee, considerant l'extreme affection, qui estoit entre ces deux Amants, il creut que ce seroit vn acte indigne de luy, que d'estre cause de leur separation: Et que le Ciel ne l'auoit point fait rẽcõtrer si à propos à cest à dieu, que pour luy faire voir la grãde erreur qu'il alloit commettre sans y penser. Estant donc resolu de r'apporter à leur contentement tout ce qui luy seroit possible, il se met à suiure Celiõ: mais il estoit desia tant esloigné, qu'il ne le sceust attaindre, & pẽsant de le trouuer en sa cabane, il prit vn petit sentier, qui y alloit le plus droit: Mais Celion auoit pasé d'vn autre costé: car sans parler à personne de ses parents, ny de ses amis, il s'en alla vagabond sans autre dessein plusieurs iours, sinon qu'il fuyoit les hommes, & ne se nourrissoit que de fruits sauuages que l'extreme faim luy faisoit prendre par les bois. Ergaste qui veid que son dessein estoit rompu de ce costé, apres l'auoir cherché vn iour ou deux, vint trou-

uer Bellinde, esperant de sçauoir d'elle le chemin qu'il auroit pris, & de fortune il la trouua au mesme lieu, où elle auoit dit adieu à Celion, estant toute seule sur le bord de la fontaine, pensant à l'heure mesme au dernier accident, qui luy estoit aduenu en ceste place, le souuenir duquel luy arrachoit des larmes du profond du cœur. Ergaste qui l'auoit veuë de loing, estoit venu exprez pour la surprendre, le plus couuertement qu'il luy auoit esté possible, & voyant ses pleurs comme deux sources couler dans la fontaine, il en eut tāt de pitié, qu'il iura de ne reposer de bon sommeil, que il n'eust remedié à son déplaisir. Et pour ne perdre point d'auātage de temps, s'auançant tout à coup vers elle, il la salua. Elle qui se vid surprise auec les larmes aux yeux, afin de les dissimuler, faignit de se lauer, & mettant promptement les mains dans l'eau, se les porta toutes moüillees au visage, de sorte que si Ergaste n'eust auparauant veu ses larmes, mal-aisément eust-il alors recogneu qu'elle pleurast. Ce qui encore luy fit d'auantage admirer sa vertu: car en mesme temps elle peignit en son visage vne façon toute riante: Et se tournāt vers le Berger luy dit, auec vne faςō pleine de courtoisie: Ie pensois estre seule, gentil Berger, mais à ce que ie voy, vous y estes venu pour la mesme occasion, comme ie pense, qui m'y a amenee, ie veux dire, pour vous y rafraischir: & sans mentir voicy bien la meilleure source, & la plus fraische, qui soit en la plaine. Sage & belle Bergere, respōdit Ergaste en sousriant, vous auez raison de dire que le suject que vous a fait venir icy, m'y a de mesme conduit: car il est tout vray; mais quand vous dites que vous & moy y sommes pour nous rafraischir, il faut que ie vous cōtredie, puisque ny l'vn ny l'autre de nous n'y est pour ce dessein. Quant à moi, dit la Bergere, i'aduoüeray bien que ie ne puis estre trompee pour ce qui est de

vous,mais pour mon particulier,vous me permettrez de dire qu'il n'y a personne qui en puisse sçauoir d'auãtage que moy.Ie vous accorde,dit Ergaste que vous en sçauez plus que tout autre:mais pour cela vous ne me ferez pas confesser,que le suict qui vous a cõduite icy,soit celuy que vous dites.Et quel penseriez-vous donc,dit-elle, qu'il fust?Et à ce mot elle mit la main au visage,faisant semblant de se frotter les sourcils: mais en effect c'estoit pour couurir en quelque sorte la rougeur qui luy estoit montée.A quoy Ergaste prenant garde,& la voulant oster de la peine où il la voyoit,respondit de ceste sorte:Belle & discrette Bergere,il ne faut plus que vous vsiez, de dissimulation enuers moy, qui sçay aussi bien, que vous,ce que vous croyez auoir de plus secret en l'ame:& pour vous mõstrer que ie ne ments point,ie vous dy qu'à ceste heure vous estiez sur le bord de ceste eau, songeant auec beaucoup de desplaisir au dernier adieu que vous auez dit à Celion, au mesme lieu où vous estes. Moy? dit-elle incontinent toute surprise. Ouy,vous-mesme, respondit Ergaste:mais ne soyez pas marrie que ie le sçache:car i'estime tant vostre vertu & vostre merite, que tant s'en faut que cela vous puisse, iamais nuire, que ie veux que ce soit la cause de vostre contentement.Ie sçay le long seruice que ce Berger vous a rendu,ie sçay auec combien d'honneur il vous a recherchee, ie sçay auec combien d'affection il a continué depuis tant d'annees:& de plus,auec quelle sincere, & vertueuse amitié vous l'affectionnez: La cognoissance de toutes ces choses me fait desirer la mort plustost,que d'estre cause de vostre separation. Ne pensez pas que ce soit ialousie, qui me fait parler de ceste sorte,iamais ie n'entreray en doute de vostre vertu,& puis i'ay ouy de mes aureilles les sages discours que

vous luy auez tenus. Ne pensez non plus que ie ne croye que vous perdant, ie ne perde aussi la meilleure fortune, que ie sçaurois iamais auoir: mais le seul suiet qui me pousse à vous redonner à celuy à qui vous deuez estre: c'est, ô sage Bellinde, que ie ne veux pas acheter mon contentement auec vostre eternel desplaisir, & que veritablement ie croirois estre coulpable, & enuers Dieu, & enuers les hommes, si à mon occasion vne si belle: & vertueuse amitié se rompoit entre vous. Ie viens donc icy pour vous dire, que ie veux bien me priuer de la meilleure alliance, que ie sçaurois iamais auoir, pour vous remettre en vostre liberté: & vous redonner le contétement que le mien vous osteroit. Et outre que ie penseray auoir fait ce que ie croy que le deuoir me commande, encores ne me sera ce peu de satisfaction, de penser que si Bellinde est contente, Ergaste est vn des instruments de son contentement. Seulement ie vous requiers, si en cecy ie vous oblige, qu'estant cause de la reünion de vostre amitié, vous me receuiez pour tiers entre vous deux, & que vous me fassiez la mesme part de vostre bonne volonté, que vous auez promise à Celion, quand tous auez creu d'espouser Ergaste: ie veux dire que de tous deux ie sois aimé, & receu comme frere. Pourrois-ie, belle Nymphe, vous redire le contentement inesperé de ceste Bergere? Ie croy qu'il seroit impossible: car elle mesme fut tellement surprise, qu'elle ne sceut de quelles paroles le remercier: mais le prenant par la main, s'alla r'asseoir sur les gazons de la fontaine, où apres s'estre vn peu remise, & voyant la bonne volõté dont Ergaste l'obligeoit, elle luy declara tout au long ce qui s'estoit passé entre Celion, & elle: & apres mille sortes de remerciemens, que i'obmets pour ne vous ennuyer, elle le supplia de l'aller chercher luy-mesme, d'autant que le transport de Celion estoit tel,

qu'il ne reuiendroit pour personne du mõde qui l'allast querir, parce qu'il ne croiroit iamais ceste bonne volonté de luy, à qui il n'en auoit point donné d'occasion, si elle luy estoit asseurée par quelqu'autre: au contraire se figuroit, que ce seroit vn artifice pour le faire reuenir. Ergaste, qui vouloit en toute sorte paracheuer la bonne œuure qu'il auoit commẽcee, resolut de partir dez le lendemain auec Diamis frere de Celiõ, luy promettãt de ne point reuenir sãs le luy r'amener.

Estans donc partis en ce dessein, apres auoir sacrifié à Thautates pour le prier qu'il addressast leurs pas du costé où ils deuoient trouuer Celion, ils prindrent le chemin qui le premier se presenta à eux: mais ils eussent cherché longuement en vain, auant que d'en auoir des nouuelles, si luy-mesme transporté de fureur ne se fust resolu de reuenir en Forests, afin de tuer Ergaste, & puis du mesme glaiue se percer le cœur deuãt Bellinde ne pouuant viure, & sçauoir que quelqu'autre ioüist de son bien. En ceste rage il se remit en chemin, & parce qu'il ne se nourrissoit que des herbes, & des fruicts qu'il trouuoit le long des chemins, il estoit tant affoibly, qu'à peine pouuoit-il marcher, & n'eust esté la rage qui le portoit, il ne l'eust peu faire; encor falloit-il que plusieurs fois du iour il se reposast, mesme lors que le sommeil le pressoit. Il aduint que de ceste sorte lasse, il se mit sous quelques arbres, qui faisoient vn agreable ombrage à vne fontaine; & là apres auoir quelque temps repensé à ses desplaisirs, il s'endormit. La fortune, qui se contentoit des ennuis qu'elle luy auoit donnez, addressa pour le rendre entierement heureux, les pas d'Ergaste, & de Diamis en ce mesme lieu: & par hazard Diamis marchoit le premier: soudain qu'il le vid, il le recogneut, & tournant doucement en arriere, en vint aduertir Ergaste, qui

tout ioyeux, voulut l'aller embrasser: mais Diamis le retint en luy disant; Ie vous supplie Ergaste, ne faisons rien en cecy de mal à propos. Mon frere si tout à coup nous luy disons ces bonnes nouuelles, mourra de plaisir, & si vous cognoissiez l'extreme affliction que cest accident luy a causé, vous seriez de mesme opinió. C'est pourquoy il me semble qu'il vaut mieux que ie le luy die peu à peu, & parce qu'il ne me croira pas, vous viendrez apres le luy reconfirmer. Ergaste trouuant cest aduis bon, s'esloigna entre quelques arbres, d'où il pouuoit les voir, & Diamis s'aduança. Et faut bien dire qu'il fust inspiré de quelque bon demon: car si d'abord Celion eut veu Ergaste, peut-estre suiuant sa resolution luy eust-il fait du desplaisir. Or à l'heure mesme que Diamis s'en approcha, son frere s'esueilla, & recommençant son ordinaire entretien, se mit à plaindre de ceste sorte:

PLAINTE.

Outré par la douleur des mortelles atteintes,
Sans autre reconfort
Que celuy de mes plaintes,
Ie souspire à la mort.

Ma deffense est sans plus, l'impossible esperance:
Mais le glaiue aceré,
Dont le mal-heur m'offence,
Est vn mal asseuré.

I'espere quelquefois en ma longue misere
De voir finir mon dueil:
Mais quoy? ie ne l'espere
Sinon dans le cercueil.

Celuy ne doit-il point s'estimer miserable
Et les dieux ennemis,
Dont l'espoir fauorable

En

En la mort est remis.
Mais où sont ces desseins de ce courage extreme
En mon mal resolu?
Mais où suis-ie moy-mesme?
Ie ne me cognois plus.
Mon ame en sa douleur est tellement confuse,
Que ce qu'ore elle veut,
Soudain elle refuse,
Alors qu'elle le peut.
Reduite en cest estat, elle ne peut cognoistre
Qu'elle a, ny quelle elle est:
O! pourquoy faut-il estre
Lors que tout nous desplaist.

Diamis, qui ne vouloit le surprendre apres l'auoir quelque temps escouté fit du bruit exprez, à fin qu'il tournast la teste vers luy, & voyant que tout estonné il le regardoit, il s'aduança doucemẽt, & apres l'auoir salué, luy dit: Ie loué Dieu, mon frere, de ce que ie vous ay trouué si à propos, pour vous faire le message que Bellinde vous mande. Bellinde? dit-il, incontinent, est-il possible qu'elle ayt quelque memoire de moy entre les bras d'Ergaste? Ergaste, dit Diamis, n'a point en Bellinde, entre les bras, & i'espere, si vous auez quelque resolutiõ, qu'elle ne sera iamais à luy. Et doutez-vous, respondit Celion, que la resolution me puisse manquer en vn semblable affaire? Ie voulois dire, repliqua Diamis, de la prudence. Ie pense, respondit Celion, qu'il n'y a point de prudence qui puisse contreuenir à l'ordre que le destin a resolu. Le destin, dit Diamis, ne vous est pas si cõtraire que vous pensez, & vos affaires ne sont pas en si mauuais termes que vous croyez. Ergaste refuse Bellinde. Ergaste, dit Celion, la refuse? Il est tout certain, continua Diamis: & afin que vous en soyez plus asseuré, Ergaste mesme vous cher-

che pour le vous dire. Celion oyant ces nouuelles, demeura sans respondre presque hors de soy, & puis reprenant la parole : Vous mocquez-vous point, dit-il, mon frere, ou si vous le dites pour m'abuser ? Ie vous iure, respond Diamis, par le grand Thautates, Hesus, & Tharamis, & par tout ce que nous auons de plus sacré, que ie vous dy verité, & que bien-tost vous le sçaurez par le Berger Ergaste. Alors Celion leuant & les mains, & les yeux au Ciel : O Dieu! dit-il, à quelle fin plus mal-heureuse me reseruez-vous ? Son frere pour l'interrompre. Il ne faut plus, luy dit-il, parler, ny de mal-heur, ny de mort : mais seulement de ioye, & de contétement: & sur tout vous preparer à remercier Ergaste du bien qu'il vous fait: car ie le voy qui vient à nous. A ce mot Celion se leua, & le voyant si pres, le courut embrasser auec autant de bonne voló-té, que peu auparauant il luy en portoit beaucoup de mauuaise : mais quand il sceut la verité de toute ceste affaire, il se mit à genoux deuant Ergaste, & luy vouloit à force baiser les pieds. I'abbregeray, belle Nymphe, tous leurs discours, & vous diray seulement qu'estans de retour, Ergaste luy donna Bellinde, & qu'auec le consentement de son pere, il la luy fit espouser, & voulut seulement, comme il en auoit desia prié Bellinde, que Celion le receust pour tiers en leur honneste, & sincere affection : & luy-mesme se donnant entierement à eux, ne voulut iamais se marier.

Voilà belle, & sage Nimphe, ce qu'il vous a pleu de sçauoir de leur fortune, qui fut douce à tous trois, tát que les Dieux leur permirent de viure ensemble: car peu de temps apres leur nasquist vn fils qu'ils firent nommer Ergaste, à cause de l'amitié qu'ils portoient au gentil Ergaste: & pour en conseruer plus longue-mét la memoire. Mais il aduint qu'en ce cruel pillage

que

que quelques eſtrangers firent aux Prouinces des Sequanois, Viẽnois, & Seguſiens, ce petit enfant fut perdu, & mourut, ſans doute, de neceſſité: car depuis on n'en a point eu de nouuelles. Et quelques annees apres ils eurent vne fille, qui fut nommee Diane: mais Celiõ ny Bellinde n'eurent pas longuement le plaiſir de cét enfant, parce qu'ils moururent incontinent apres, & tous deux en meſme iour: & c'eſt ceſte Diane, dont vous m'auez demandé des nouuelles, & qui eſt tenuë en mon hameau pour l'vne des plus belles, & plus ſages Bergeres de Foreſts.



L'ONZIESME LIVRE DE LA PREMIERE Partie d'Aſtrée.

CELADON alloit de ceſte ſorte racõtant à la Nymphe l'hiſtoire de Celion & de Bellinde, cependant que Leonide & Galathee parloient des nouuelles que Fleurial leur auoit rapportees: car auſſi toſt que la Nymphe apperceut Leonide, elle la tira à part, & luy dit qu'elle empeſchaſt que Feurial ne veiſt Celadon: car, diſoit elle, il eſt tant acquis à Lindamor, qu'il ſeroit aſſez beſte pour luy dire tout ce qu'il auroit veu: entretenez-le donc, & quand i'auray veu mes lettres, ie vous diray ce qu'il y aura de nouueau. A ce mot la Nymphe ſortit de la chambre, & emmena Fleurial auec elle, & apres quelques autres paroles, elle luy dit; Et biẽ Fleurial, quelles nouuelles apportes-tu à Madame? Fort bonnes, reſpondit-il, & toutes telles que vous & elle ſçauriez deſirer. Car Clidaman ſe porte bien: & Lin-

damor a fait tant de merueilles en la bataille où il s'est trouué,que Meroüé,& Childeric l'estiment comme merite sa vertu:mais il y auoit auec moy vn ieune homme,qui vouloit parler à Siluie , à qui ceux de la porte n'ont permis d'entrer , qui vous en racontera bien mieux toutes les particularitez,d'autant qu'il en vient,& moy i'ay pris ces lettres chez ma tante,où vn de ceux de Lindamor les a portees, qui attend la responſe. Et ne ſçais-tu point , repliqua la Nymphe, ce qu'il veut à Siluie ? Non,respondit-il,car il ne l'a iamais voulu dire.Il faut,dit la Nymphe,qu'il entre. A ce mot s'en allant à la porte , elle recogneut incontinent ce ieune homme, pour l'auoir veu ſouuent auec Ligdamon,qui luy fit iuger , qu'il apportoit à Siluie de ses nouuelles:& parce qu'elle ſçauoit combien sa compagne desiroit que ses affaires fussent secrettes, elle ne luy en voulut rien demander, feignant de ne le cognoistre, & seulement luy dit qu'elle en aduertitoit Siluie. Puis retirant encor Fleurial à part : Tu ſçais bien,Fleurial,luy dit-elle,mon amy, le mal-heur qui est arriué à Lindamor. Comment cela ? respondit Fleurial , tant s'en faut nous le deuons croire heureux:car il acquiert tant de gloire où il est , qu'à son retour Amasis n'oseroit luy refuser Galathee.O Fleurial, que dis-tu?si tu ſçauois comme toutes choses se passent,tu aduouërois que le voyage de nostre amy est pour luy celuy de la mort : car ie ne fay point de doute qu'à son retour il ne meure de regret. Mon Dieu!dit-il,que me dites-vous?Fleurial, repliqua t'elle,il est ainsi que ie te le dis, & ne croy point qu'il y ait du remede ; s'il ne vient de toy. De moy ? dit-il, s'il peut venir de moy tenez-le pour asseuré,car il n'y a rien au monde que ie ne fasse. Or, dit la Nymphe, sois donc secret,& à ce soir ie t'en diray d'auantage:

mais

mais pour ceste heure il faut que ie sçache ce qu'escrit le pauure absent. Il a enuoyé, dit-il, ces lettres par vn ieune homme, qui auoit charge de les porter chez ma tante, elle me les a incontinent enuoyées, & en voicy vne qu'il vous escrit, elle l'ouurit, & vid qu'elle estoit telle:

LETTRE DE LINDAMOR A LEONIDE.

AVtant que l'esloignement a eu peu de puissance sur mon ame, autant ay-ie peur qu'il n'en ait eu beaucoup sur celle que i'adore. Ma foy me dit bien que non, mais ma fortune me menace du contraire, toutesfois l'asseurance que i'ay en la prudence de ma confidente, me fait viure auec moins de crainte, que si ma memoire y estoit seule. Ressouuenez-vous donc de ne tromper l'esperance, que i'ay en vous, ny dementir les asseurances de nostre amitié.

Or bien, dit la Nymphe, va-t'en au lieu plus proche d'icy, où tu dormiras ce soir, & reuiens icy de bon matin, puis ie te feray sçauoir vne histoire, dont tu seras bien estonné. Là dessus elle appella ce ieune homme qui vouloit parler à Syluie, & le conduisit auec elle iusques à l'antichambre de Galathée, où l'ayant fait attendre elle entra dedans, & fit sçauoir à la Nymphe ce qu'elle auoit fait de Fleurial. Il faut, dit la Nymphe, que vous lisiez la lettre que Lindamor m'escrit, lors elle vit qu'elle estoit telle:

LETTRE DE LINDAMOR A GALATHEE.

NY le retardement de mon voyage, ny les horreurs de la guerre, ny les beautez de ces nouuelles hostesses de la Gaule, ne peuuent tellement occuper le souuenir que vostre fidelle seruiteur a de vous, qu'il ne reuole continuellement au bien-heureux seiour, où en vous esloignant ie laissay tou-

te ma gloire:ſi bien que ne me pouuant refuſer à mon affection la curioſité de ſçauoir comme Madame ſe porte,apres vous auoir mille fois baiſé la robbe,je vous preſente toutes les bõnes fortunes,dont les armes m'ont voulu fauoriſer, & les offre à vos pieds, cõme à la diuinité dõt ie les recognois. Si vous les receuez pour voſtres,la renõmee les vous dõnera de ma part , qui me l'a promis ainſi , auſſi bien que vous l'honneur des bonnes graces àvoſtre tres-humble ſeruiteur.

Ie me ſoucie fort,dit alors Galathee,ny de luy,ny de ſes victoires:il m'obligeroit d'auãtage, s'il m'oublioit. Pour Dieu,Madame,dit Leonide, ne dites point cela: ſi vous ſçauiez , combien il eſt eſtimé,& par Meroüé, & par Childeric,ie ne ſçaurois croire(eſtãt nee ce que vous eſtes) que vous n'en fiſſiez plus de cas que d'vn Berger : mais ie dis Berger,qui ne vous aime point, & que vous voyez ſouſpirer deuant vous,pour l'affectiõ d'vne Bergere:vous croyez que tout ce que ie vous en dy,ſoit par artifice.Il eſt vray , dit incontinent Galathee.Et bien,Madame,reſpondit-elle, vous en croirez ce qu'il vous plaira:ſi vous iureray-je ſur tout ce qui eſt plus à craindre aux pariures, que i'ay veu à ce voyage,par vn grand hazard, ce trompeur de Climante, & cét artificieux de Polemas, parlant de ce qui vous eſt arriué,& deſcouurãs entre-eux toutes les malices, dont ils ont vsé.Leonide,adiouſta Galathee,vous perdez temps:ie ſuis toute reſoluë à ce que ie veux faire, ne m'en parlez plus.Ie le feray,Madame, comme vous me le commandez,dit-elle,ſi me permettrez vous encor de vous dire ce mot. Qu'eſt-ce,Madame,que vous pretendez faire auec ce Berger ? Ie veux,dit-elle, qu'il m'aime.Et en quoy,repliqua Leonide,deſſeignez vous que ceſte amitié ſe concluë ? Que vous eſtes faſcheuſe,dit Galathee , de vouloir que ie ſçache l'aduenir, laiſſez ſeulement qu'il m'ayme , & puis nous verrons

que nous ferons. Encor,continua Leonide, que l'on ne ſçache l'aduenir,ſi faut-il en tous nos deſſeinsauoir quelque but,auquel nous les addreſſiōs.Ie le croy,dit Galathee, ſinon en ceux de l'Amour, & pour moy ie n'en veux point auoir d'autre, ſinon qu'il m'aime. Il faut bien,repliqua Leonide,qu'il ſoit ainſi : car il n'y a pas apparence que vous le vueilliez eſpouſer, & ne l'eſpouſant pas,que deuiendra cét honneur, que vous vous eſtes ſi longuement cōſerué? car il ne peut eſtre que ceſte nouuelle amitié vous aueugle de ſorte, que vous ne cognoiſſiez bien le tort que vous vous faites, de vouloir pour Amant vn homme que vous ne voulez pour mary. Et vous, dit-elle, Leonide,qui faites tant la ſcrupuleuſe,dites en verité, auez vous enuie de l'eſpouſer?Moy,Madame,reſpondit elle,ie le tiēs eſtre trop peu de choſe, & vous ſupplie tres-humblement de ne me croire point de ſi peu de courage,que ie daignaſſe tourner les yeux ſur luy.Que s'il y a iamais eu quelque homme, qui ait eu le pouuoir de me donner quelque reſſentiment d'Amour,ie vous aduoüeray librement, que le reſpect que ie vous ay porté, m'en a retiree.Et quand?adiouſta Galathee.Lors,dit-elle,Madame, que vous me commandaſtes de ne faire plus d'eſtat de Polemas.O que vous auez bonne grace!s'eſcria Galathee:par voſtre foy?vous n'auez point aimé Celadō?Ie vous iureray ſur la verité,que ie vous doy, Madame, reſpondit-elle, que ie n'ayme point d'autre ſorte Celadon,que s'il eſtoit mon frere.Et en cela elle ne mentoit point, car depuis que le Berger luy auoit la derniere fois parlé ſi clairement, elle auoit recogneu le tort qu'elle ſe faiſoit, & ainſi auoit reſolu de changer l'Amour en amitié. Or bien,Leonide, dit la Nymphe,laiſſons ce diſcours,& celuy auſſi de Lindamor:car la pierre en eſt iettee. Et quelle reſponſe, dit

elle,

elle, ferez-vous à Lindamor? Ie ne luy en veux point faire d'autre, que le silence. Et que pensez-vous, dit-elle, qu'il deuienne, lors que celuy qu'il a enuoyé icy retournera sans lettres. Il deuiendra, dit Galathee, ce qu'il pourra: car pour moy, ie suis toute resoluë, que ny sa resolutió, ny celle de tout autre, ne seront iamais cause que ie vueille me rendre miserable. Il n'est donc point necessaire, respondit Leonide, que Fleurial reuienne? Nullement, dit-elle. Leonide alors luy dit froidement, qu'il y auoit là vn ieune homme, qui vouloit parler a Siluie, & qu'elle croyoit que c'estoit de la part de Ligdamon, & qu'il n'auoit point voulu dire son message qu'à Siluie mesme. Il faut, respondit la Nymphe, que nous le mettions où elle est, nous en serons quittes pour faire tirer les rideaux du lict où est Celadon: car ie m'asseure qu'il sera bien aise d'ouyr ce que Ligdamon escrit, puis qu'il me semble que vous luy auez desia raconté toutes leurs Amours. Il est vray. respondit Leonide. mais Siluie est si desdaigneuse & altiere, que sans doute elle s'offensera, si ce messager luy parle, & mesme deuant Celadon. Il faut, dit-elle, la surprendre: allez seulement deuant, dire au Berger qu'il ne parle point, & tirez les rideaux, & ie l'y conduiray. Ainsi sortirent ces Nymphes, & Galathée recognoissant ce ieune homme pour l'auoir veu bien souuent auec Ligdamon, luy demanda d'où il venoit, & quelles nouuelles il apportoit de son maistre. Ie viens, Madame, dit-il, de l'armee de Meroüé, & quant aux nouuelles de mon maistre, ie ne les puis dire qu'à Siluie. Vrayement, dit la Nymphe, vous estes bien secret, & croyez-vous que ie vueille permettre que vous disiez quelque chose à mes Nymphes, que ie ne sçache point? Madame, dit-il, ce sera deuant vous, s'il vous plaist: car i'en ay ce commandement, & principalement

palement deuant Leonide. Venez donc, dit la Nymphe. Et ainsi elle le fit entrer en la chambre de Celadon, où desia Leonide auoit dõné l'ordre qu'elle auoit resolu; sans en rien dire à Siluie, qui au commencemẽt s'en estonna: mais puis voyãt entrer Galathee auec ce ieune homme, elle iugea biẽ que c'estoit pour empescher que le Berger ne fust veu: le sursaut qu'elle receut fut tres-grand quand elle vid Egide, tel estoit le nom de ce ieune hõme, qu'elle recogneut incontinẽt: car encor qu'elle n'eust point d'Amour pour Ligdamon, si ne se pouuoit-elle exempter entierement de quelque bonne volonte. Elle iugea bien qu'il luy en diroit des nouuelles; toutefois elle ne voulut luy en demander. Mais Galathee s'addressant au ieune hõme: Voila, dit elle, Siluie, il ne tiendra qu'à vous que vous ne paracheuiez vostre message, puis que vous voulez que Leonide & moy y soyõs. Madame, dit Egide, s'addressant à Siluie, Ligdamon, mon maistre, le plus fidelle seruiteur que vos merites vous ayent iamais acquis, m'a commandé de vous faire sçauoir qu'elle a esté sa fortune, ne voulant autre chose du Ciel pour recompẽse de sa fidelité, sinõ qu'vne estincelle de pitié vous touche, puis que nulle de celles de l'Amour n'a peu approcher le glaçon de vostre cœur. Et quoy, dit Galathee en l'interrompant, il semble qu'il fasse son testament, comment se porte-t'il? Madame, dit-il, s'addressant à Galathee, ie le vous diray, s'il vous plaist de m'en donner le loisir, & puis retournant à Siluie, il continua de ceste sorte:

HISTOIRE DE LIGDAMON.

APres que Ligdamon eut pris congé de vous, il partit auec Lindamor, accompagné de tant de beaux desseins, qu'il ne se promettoit rien moins, que

d'acquerir

d'acquerir par ce voyage ce que ses seruices n'auoiét peu par sa prudence,resoluant de faire tant d'actes signalés,qu'ou le nom de vaillant, que les victoires luy donneroient,vous seroit agreable, ou bien mourant, il vous en laisseroit du regret. En ces desseins, ils paruiennent à l'armee de Meroüé, Prince rempli de toutes les perfections qui sont requises à vn conquerant, & arriuerent si à propos,que la bataille auoit esté assignee le septiesme iour d'apres : de sorte que tous ces ieunes Cheualiers n'auoient autre plus grand soucy que de visiter leurs armes, & remettre leurs cheuaux en bon estat:mais ce n'est d'eux,de qui i'ay à vous parler:c'est pourquoy passant soubs silence tout ce qui ne touche à Ligdamon,ievous diray que le iour assigné à ce grand combat estant venu, les deux armees sortent de leur champ,& à veuë l'vne de l'autre se mettent en bataille. Icy vn escadron de caualerie, là vn bataillon de gens de pied : icy les tambours, là les trompettes: d'vn costé le hannissement des cheuaux, & de l'autre les voix des soldats retentissoient de tant de bruit, que l'on pouuoit bié alors dire, que Bellóne l'effroiable rouloit dans ceste campagne, & estalloit tout ce qu'elle auoit de plus horrible en sa Gorgonne. Quant à moy,qui n'auois iamais esté en semblable occasion, i'estois si estourdy de ce que i'oyois, & si esblouy de l'esclat des armes, qu'en verité ie ne sçauois où i'estois; toutefois ma resolution fut de n'abandonner mon maistre : car la nourriture que d'enfance il m'auoit donné, m'obligeoit,ce me sembloit,à ne l'esloigner en ceste occasion, où rien ne se representoit à nos yeux, qu'auec les enseignes de la mort. Mais ce ne fut rien au prix de l'estrange confusion, lors que tous ces escadrons & tous ces bataillons se meslerent, quand le signal de la bataille se donna : car la caua-
lerie

lerie attaqua celle de l'ennemy, & l'infanterie de mesme auec vn si grand bruit, que les hommes, les armes, & les cheuaux faisoient, qu'on eust pas ouy tonner. Apres auoir passé plusieurs nuës de traits, ie ne sçaurois vous raconter au vray, comment ie me trouuay auec mon maistre au milieu des ennemis, où ie ne faisois qu'admirer les grands coups de l'espée de Ligdamon. Et sans mentir, belle Nimphe, ie luy veis faire tant de merueilles, que l'vne me fait oublier l'autre. Tant y a que la valeur fut telle que Meroüé voulut sçauoir son nom, comme l'ayant remarqué ce iour-là entre tous les Cheualiers. Des-ja ce premier escadron estoit victorieux, & les nostres commençoient à se ralier, pour aller attaquer le second, quand l'ennemy pour faire vn entier effort, fit marcher tout ce qui luy restoit, afin d'inuestir si promptement ceux-cy, que Meroüé ne les peut secourir à temps: & certes s'il eust eu affaire à vn Capitaine moins experimété que cestuy-cy, ie croy bien que son dessein eust eu effect: mais ce grand soldat, iugeant le desespoir de l'aduersaire, fist partir en mesme temps trois escadrons nouueaux, deux aux deux aisles, & le troisiesme en queuë du premier si à propos, qu'ils soustindrent vne partie du premier choc: toutesfois nous qui estions auancez, nous trouuasmes fort outragez du grand nombre: mais ie ne veux icy vous ennuyer par vne particuliere descriptiõ de ceste iournee, aussi bien n'en sçaurois-ie venir à bout: Tant y a qu'au mesme temps les deux infanteries s'estans rencontrees, celle de Meroüé eut du meilleur, & autant que nous gagnions du terrain sur ceux du cheual, autant en perdoit l'infanterie de l'ennemy. Si est-ce qu'au choc que nous receusmes, il y eut plusieurs des nostres portez par terre, outre ceux que les traits de l'infanterie dez le commencement de la ba-

taille auoient desia mis à pied:car d'abord l'ennemy faisant desbander quelques Archers,nous fit tirer sur les aisles tant de traits , que nostre caualerie n'osant quitter son sang,eut beaucoup à souffrir , auant que Meroüé eust enuoyé des siens , pour escarmoucher auec eux.Et entre ceux qui au second effort en furent incõmodez,Clidaman en fut vn:car son cheual tomba mort , de trois coups de flesches. Ligdamon , qui auoit tousiours l'œil sur luy, soudain qu'il le vid en terre , poussa son cheual d'extreme furie , & fit tant d'armes qu'il fit vn rond de corps morts à l'entour de Clidaman,qui cependant eut loisir de se despestrer de son cheual. La furie de l'ennemy , qui à la cheute de Clidaman s'estoit renforcee en ce lieu, l'eust en fin estouffé sous les pieds des cheuaux , sans le secours & sans la valeur de mon maistre, qui se iettant à terre,le remit sur son cheual,demeurant à pied si blessé, & si pressé des ennemis , qu'il ne peut monter sur le cheual que ie luy menois.En ce poinct les nostres furent forcez de reculer,comme se sentants affoiblis, à ce que ie croy,du bras inuincible de mon maistre, & le malheur fut si grand pour nous , que nous nous trouuasmes au milieu de tant d'ennemis,qu'il n'y eust plus d'esperance de salut:toutefois Ligdamõ ne voulut iamais se rendre,& quoy qu'il fust blessé, & si las que l'on peut imaginer,si n'y auoit-il si hardy,voyãt les grands coups qui sortoient de son bras , qui osast l'attaquer. En fin à toute furie de cheuaux , cinq ou six le vindrent heurter, & si à l'impourueu , qu'ayant donné de son espee dans le poitral du premier cheual,elle se rompit pres de la garde, & le cheual frappé dans le cœur,luy tomba dessus. Ie courus alors pour le releuer, mais dix ou douze qui se ietterent sur luy, m'en empescherent , & ainsi tous deux demy morts,

nous

nous fusmes enleuez : & cet accident fut encor plus mal-heureux, en ce que presque en mesme temps les nostres recouurerent ce qu'ils auoient perdu du chãp, par le secours que Childeric donna de toute l'arriere-garde, & depuis allerẽt tousiours gaignant le chãp, iusques à ce que sur le soir l'entiere route se donna, & que les logis des ennemis furent bruslez, & eux la plusspart pris ou tuez. Quant à nous, nous fusmes cõduits en leur principale ville, nõmée Rhotomage, où mon maistre ne fut si tost arriué, que plusieurs le vindrẽt visiter, les vns se disans ses parents, les autres ses amis, encor qu'il n'en cogneust point. Quãt à moy, ie ne sçauois que dire, ny luy que pẽser, de voir que ces estrãgers luy faisoient tant de caresses: mais nous fusmes encor plus estonnez, quãd vne Dame honorable, fort bien suiuie, le vint visiter, disant que c'estoit son fils, auec tant de demonstration d'amitié, que Ligdamon en estoit comme hors de soy : & d'auantage encores, quand elle luy dit. O Lidias, mon enfant, auec combien de contentement & de crainte vous vois-ie icy? Car ie louë Dieu, qu'à la fin de mes iours ie vous puisse voir si estimé au rapport de ceux qui vous ont pris: mais, helas quelle crainte est la mienne, de vous voir en ceste ville si cruelle, puis que vostre ennemy Aronte est mort des blesseures qu'il a euës de vous, & que vous auez esté condamné à mort par ceux de la iustice? Quant à moy ie n'y sçay autre remede que de vous racheter promptemẽt, & attendant que vous soyez guery, vous tenir caché, afin que pouuãt monter à cheual vous vous retiriez auec les Frãcs. Si Ligdamõ fut estõnéde ce discours, vous le pouuez iuger, & cogneut bien, en fin qu'elle le prenoit pour vn autre: mais il ne peut luy respondre, parce qu'en mesme instant celuy qui l'auoit pris entra dans la chambre, auec

deux deputez de la ville, pour prendre le nom & la qualité des prisonniers, d'autant qu'il y en auoit plusieurs de leurs pris, & ils vouloient les changer. La pauure Dame fut fort surprise, croyāt qu'ils le vinssēt saisir pour le conduire en prison, & oyant qu'ils luy demandoient son nō, elle faillit à le dire elle mesme, mais mon maistre la deuança, & se nomma Ligdamō Segusien: elle eut alors opinion qu'il se voulust dissimuler, & pour oster tout soupçon elle se retira chez elle, en resolution de le racheter si prōptement, qu'il ne peut estre recogneu. Et il estoit vray, que mō maistre ressēbloit de telle sorte à Lidias, que tous ceux qui le voyoient, le prenoiēt pour luy. Et ce Lidias estoit vn ieune hōme de ce pays-là, qui estant amoureux d'vne tres-belle Dame, s'estoit battu auec Arōte son riual, de qui la ialousie auoit esté telle, qu'il s'estoit laissé aller au de là de son deuoir, mesdisant d'elle & de luy: de quoy Lidias offensé, apres luy en auoit fait parler deux ou trois fois, afin qu'il changeast de discours, & croyant qu'il prenoit pour crainte ce qui procedoit de la prudence de ce ieune hōme: il fut en fin forcé, & de son deuoir, & de son Amour, d'en venir aux armes, & auec tant d'heur, qu'ayant laissé son ennemy comme mort en terre, il eut loisir de se sauuer des mains de la Iustice, qui depuis qu'Aronte fut mort, le poursuiuit de sorte, qu'il fut, encores qu'absent, condamné à la mort. Ligdamon estoit tellement blessé, qu'il ne sōgeoit point à toutes ces choses: moy qui preuoyois le mal qui luy en pourroit aduenir, ie pressois tousiours la mere de le racheter: ce qu'elle fit, mais non point si secrettement que les ennemis de Lidias n'en fussent aduertis: si bien qu'à leur requeste, le mesme iour que ceste bonne Dame, ayant payé sa rançon, le faisoit porter chez elle, ceux de la Iustice y arri

arriuerent,qui luy firẽt faire le chemin de la prison, quoy que Ligdamon sceust dire, deceus comme les autres de la ressemblance de Lidias, Ainsi le voila au plus grand danger, où iamais autre peut estre pour n'auoir point failly: mais ce ne fut riẽ au prix du lendemain, qu'il fut interrogé sur les poincts, dont il estoit tant ignorant, qu'il ne sçauoit que leur dire: toutefois ils ne laisserent de ratifier le premier iugement, & ne luy donnerent autre terme que celuy de la guerison de ses playes. Le bruit incontinent courut par toute la ville, que Lidias est prisonnier, & qu'il a esté condamné non point à mourir comme meurtrier seulement, mais comme rebelle, ayant esté pris auec les armes en la main pour les Francs: qu'à ceste occasion on le mettoit dans la cage des lions; & cela estoit vray, que leur coustume de tout temps estoit telle: Mais on ne luy auoit voulu prononcer cet arrest, afin qu'il ne se fist mourir; toutefois on ne parloit d'autre chose dans la ville, & la voix en fut tellement espanduë, qu'elle en vint iusques à mes aureilles, dont espouuãté ie me desguisay de sorte auec l'aide de ceste bonne Dame qui l'auoit racheté, que ie vins à Paris trouuer Meroüé, & Clidaman, ausquels ie fis entendre cest accident, dont ils furent fort estõnez, leur semblant presque impossible, que deux personnes se ressemblassent si fort, qu'il n'y eust point de difference: & pour y remedier, ils y enuoyerent prõptement deux herauts d'armes, pour faire sçauoir aux ennemis l'erreur en quoy ils estoient: mais cela ne fut que le leur persuader d'auantage, & leur faire haster l'execution de leur iugement. Les playes de Ligdamon estoiẽt desia presque gueries, de sorte que pour ne luy donner plus de loisir, ils luy prononcerent la sentence: Qu'attaint de meuttre & de rebel-

lion, la Iustice ordonnoit qu'il eust à mourir par les lions, destinez à telle execution : que toutefois pour estre nay noble & de leur partie, ils lui faisoiét grace,& luy permettoient de porrer l'espee & le poignard, comme estans armes de Cheualier, desquelles, s'il en auoit le courage, il pourroit se deffendre, ou essayer pour le moins de venger genereusement sa mort. Et en mesme temps ils firent dans leur conseil respõse à Meroüé, qu'ils chastieroiét ainsi tous leurs compatriotes, qui seroiét traistres à leur patrie. Voila le pauure Ligdamon en extreme danger:toutefois ce courage, qui ne flechissoit iamais que sous l'Amour, voyant qu'il n'y auoit point d'autre remede,se resolut à sa conseruation le mieux qu'il peut. Et d'autant que Lidias estoit des meilleures familles des Neustriens, presque tout le peuple s'assembla pour voir ce spectacle. Et lors, qu'il se vid prest à estre mis dans cest horrible champ clos, tout ce qu'il requit, fut de combattre les lions vn à vn. Le peuple qui ouyt vne si iuste demande,la fit accorder par ses exclamations & battemens de mains,quelque difficulté que les parties y missent, si bien que le voila mis seul dans la cage,& les lions,qui à trauers les barreaux voyoiét ceste nouuelle proye,rugissoiét si espouuantablement,qu'il n'y auoit celuy des assistás, qui n'en pallist:sás plus Ligdamon sembloit asseuré entre tát de dangers, & prenát garde à la premiere porte qui s'ouurit, afin de n'y estre point urpris, il vid sortir vn lió furieux, à la hure herissee,qui dés l'abord ayant trois ou quatre fois battu la terre de sa queüe,commença d'estendre ses grands bras,& entr'ouurir les ongles,comme luy voulát mõstrer de quelle mort il mourroit:mais Ligdamó voyát bien qu'il n'y auoit nul salut qu'en sa valeur,aussi tost qu'il le void desmarcher,luy darde si à propos sõpoi-

gnard, qu'il le lui pláta dás l'estomac iusques à la poignee: dont l'animal estát touché au cœur tomba mort en mesme instant. Le cry de tout le peuple fut grand, car chacun esmeu de son adresse, de sa valeur & de son courage, le fauorisoit en son ame: lui toutefois, qui sçauoit bien que la rigueur de ses Iuges ne s'arresteroit pas là, courut promptement reprendre son poignard, & presque en mesme temps, voila vn autre lion, non moins effroyable que le premier, qui aussi tost que sa porte fut ouuerte, vint la gorge beante de telle furie, que Ligdamon en fut presque surpris. Toutefois au passer il se destourna vn peu, & luy dóna vn si grand coup d'espee sur vne patte, qu'il la lui couppa, dequoi l'animal en furie se tourna si promptement vers lui, que du heurt il le ieta par terre: mais sa fortune fut telle, qu'en tombant, & le lion se lançant dessus, il ne fit que tendre son espee, qui lui dóna si à propos sous le ventre, qu'il tomba mort presque aussi promptement que le premier. Cependant que Ligdamon alloit ainsi disputant sa vie, voila vne Dame, belle entre les plus belles Neustriennes, qui se mit à genoux deuant les Iuges, les suppliant de faire surseoir l'execution iusques à ce qu'elle eust parlé. Eux qui la cogneurent pour estre des principales du pays, voulurent bien la gratifier de ceste faueur, & mesme que c'estoit celle-cy pour qui Lidias auoit tué Aronte: elle s'appelloit Amerine, & lors elle leur parla de ceste sorte d'vne voix assez hóteuse: Messieurs, l'ingratitude doit estre punie cóme la trahisó, puis que c'en est vne espece: c'est pourquoy voyát Lidias condamné pour auoir esté contraire à ceux de sa patrie, ie craindrois l'estre, sinó de vous, sans doute de nos Dieux, si ie ne me sétois obligee à sauuer la vie à qui la voulut mettre pour me sauuer l'hóneur. C'estpour-

quoy ie me preſente deuãt vous,aſſeuree ſur nos priuileges,qui ordonnent que tout homme condamné à mort en eſt deliuré,quãd vne fille le demãde pour sõ mary. Soudain que i'ay ſceu voſtre iugement, ie ſuis venuë en toute diligence le vous requerir,& n'ay peu y eſtre ſi toſt,qu'il n'ayt couru la fortune,que chacun a veuë:toutefois puis que Dieu me l'a cõſerué ſi heureuſement, vous ne deuez me le refuſer iuſtement. Tout le peuple qui ouyt ceſte demande, cria d'vne ioyeuſe voix, Grace, grace.Et quoy que les ennemis de Lydias pourſuiuiſſent le contraire,ſi fut-il conclu, que les priuileges du pays auroyent lieu. Mais, helas! Ligdamon ne ſortit de ce danger, que pour r'entrer comme ie croy en vn plus grand : car eſtant conduit deuant les Iuges, ils luy firét entendre les couſtumes du pays, qui eſtoient telles, que tout homme attaint & conuaincu de quelque crime que ce peuſt eſtre,ſeroit deliuré des rigueurs de la Iuſtice,ſi vne fille le demandoit pour ſon mary ; de ſorte que s'il vouloit eſpouſer Amerine,il ſeroit remis en liberté,& pourroit viure auec elle. Luy qui ne la cognoiſſoit point, ſe trouua fort empeſché à leur reſpondre : toutefois ne voyant autre remede d'eſchapper du danger, où il eſtoit, il le promit, eſperant que le temps luy apporteroit quelque expedient pour ſortir de ce labyrinthe. Amerine, qui auoit touſiours recogneu Lidias tant amoureux d'elle, ne fut pas peu,eſtonnée d'vne ſi grande froideur; toutefois iugeant que l'effroy du danger où il auoit eſté, le rendoit ainſi hors de lui,elle en eut plus de pitié,&le mena chez la mere deLidias,qui eſtoit celle qui auoit procuré ce mariage,ſçachãt qu'il ny auoit point d'autre remede pour ſauuer ſon fils,outre qu'elle n'ignoroit pas l'Amour qui eſtoit entr'eux,ce qui lui faiſoit preſſer la concluſion

ſion du mariage, le plus qu'il luy eſtoit poſſible, penſant plaire à ſon fils. Mais au cõtraire c'eſtoit auancer la mort de celuy qui n'en pouuoit mais: He! mõ cher Maiſtre, quãd ie me reſſouuiens des dernieres paroles que vous me dites, ie ne ſçay, comme il eſt poſsible que ie viue!

Toutes choſes eſtoient preſtes pour le mariage, & falloit que le l'endemain il ſe paracheuaſt, quand le ſoir il me tira à part, & me dit: Egide mõ amy, veis-tu iamais vne ſemblable fortune à celle cy, que l'on me vueille faire croire que ie ne ſuis pas moy-meſme? Seigneur, luy dis-ie, il me ſẽble qu'elle n'eſt pas mauuaiſe. Amerine eſt belle & riche, tous ceux qui ſe diſent vos parens, ſont les principaux de ceſte contrée, que pourriez vous deſirer mieux? Ah! Egide, me dit-il, que tu parles bien à ton aiſe! Si tu ſçauois l'eſtat en quoy ie me trouue, tu en aurois pitié. Mais prẽds bien garde à ce que ie te vay dire, & ſur toute l'obligation que tu m'as, & l'amitié que i'ay touſiours cogneuë en toy, ne fais faute, auſsi toſt que demain i'auray fait ce à quoy ie me reſous, de porter ceſte lettre à la belle Siluie, & lui racõter tout ce que tu auras veu: & de plus, aſſeure la, que iamais ie n'ay aimé qu'elle, qu'auſsi n'ẽ aimeray-ie iamais d'autre. A ce mot il me donna ceſte lettre, que ie garday fort ſoigneuſement iuſques au lendemain, qu'à l'heure meſme qu'il partit pour aller au temple, il m'appella, & me cõmanda de me tenir pres de lui, & me fit encor reiurer de vous venir trouuer en diligẽce. En meſme tẽps on le vint prẽdre pour le mettre ſur le chariot nuptial, où des-ia la belle Amerine eſtoit aſſiſe, auec vn de ſes oncles, qu'elle aimoit & hõnoroit cõme pere: Elle eſtoit au milieu de Ligdamõ & de Cariſtes, ainſi s'appelloit sõ oncle, toute voillée d'vn grãd voile iaune, & ayãt ſur la

reste,aussi bié que Ligdamó,le Thyrse:il est vray que celui de mó maistre estoit fait de Sisymbre,& celui d'Amerine de sa picquante & douce Aspharagone. Deuãt le chariot marchoit toute leur famille ; & apres suiuoient leurs parents, & proches alliez,& amis. En ce triomphe ils arriuerent au Temple,& furent menez à l'autel d'Hymen , au deuant duquel cinq torches estoiét allumées. Au costé droit d'Hymen , on auoit mis Iupiter & Iunon , au gauche , Venus & Diane. Quant à Hymen, il estoit couronné de fleurs & d'odorante marjolaine, tenãt de la main droite vn flambeau,& de la gauche vn voile de mesme couleur à celui qu'Amerine portoit,comme aussi les brodequins qu'il auoit aux pieds. Dés lors qu'ils entrerent dans le Temple , la mere de Lidias & d'Amerine allumerent leurs torches:& lors le grand Druyde s'approchant d'eux,adressa sa parole à mon Maistre,& luy demãda: Lidias , voulez vous bien Amerine pour mere de famille? Il demeura quelque temps sans respondre,en fin il fut contraint de dire qu'ouy. Lors le Druyde se tournant vers elle: Et vous, Amerine, voulez-vous bié Lidias pour pere de famille? Et lui respódant ouy, leur prenant les mains,& les mettant ensemble il dit : Et moy ie vous dóne de la part des grands Dieux l'vn à l'autre,& pour arrhes, mãgez ensemble le Condron. Et lors prenant le gasteau d'orge;Lidias le couppa & l'ayant espars,elle en ramassa les pieces,dont selon la coustume ils mangerent ensemble. Il ne restoit plus pour paracheuer toutes les ceremonies,que prédre le vin,il se tourna vers moy, & me dit: Or sus, amy, pour le plus agreable seruice que tu me fis iamais,apporte moy la tasse. Ie le fis,helas! par mal-heur,trop diligét. Aussi tost qu'il l'eut en la main, d'vne voix fort haute: O puissãs Dieux! qui sçauez, dit-il, qui ie suis, ne vé-

gez

gez point ma mort sur ceste belle Dame, qui en l'erreur de me prẽdre pour vn pl⁹ heureux, que ie ne suis, me conduit à cette sorte de mort. Et à ce mot il beut tout ce qui estoit dans la couppe, qui estoit contre la coustume, parce que le mary n'en beuuoit que la moitié, & la femme le reste. Elle dit en sousriant: Et quoy, amy Lidias, il semble que vous ayez oublié la coustume; vous m'en deuiez laisser ma part. Dieu ne le permette, dit-il, sage Amerine: car c'est du poison que i'ay esleu plustost pour finir ma vie, que mãquer à ce que ie vous ay promis, & à l'affection aussi que ie dois à la belle Sylvie. O Dieux, dit elle, est-il possible? Et lors croyant que ce fust vrayement son Lidias, mais qu'il eust changé de volonté durant son absence, ne voulant viure sans lui, courut la tasse en la main, où estoit celui qui auoit le vin mixtionné: car le iour auparauant Ligdamon l'auoit fait faire à vn Apothicaire, & auant que l'on sceust ce que mon maistre auoit dit, & quelque deffense qu'il en sceust faire, parce que c'estoit la coustume, on luy en donna la pleine tasse, qu'elle beut promptement: & puis reuenant le trouuer, elle lui dit: Et bien, cruel & ingrat, tu as plustost aimé la mort que moy, & moy, ie l'aime mieux aussi que ton refus: Mais si ce Dieu, qui iusques icy a conduit nos affections, ne me venge d'vne ame si pariure en l'autre vie, ie croiray qu'il n'a point d'oreille pour ouyr les faux sermens, ny point de force pour les punir. Alors chacun s'approcha pour ouyr ces reproches, & ce fut en mesme tẽps que Ligdamõ lui respõdit: Discrete Amerine, i'aduoue que i'aurois offensé, si i'estois celui que vous pẽsez que ie sois: mais croyez moi, qui suis sur la fin de mon dernier iour, ie ne suis point Lidias, ie suis Ligdamon: & en quelque erreur que l'on puisse estre de
moy

moy à ceste heure, ie m'asseure que le temps descouurira ma iustice. Et cependant i'eslis plustost la mort que de manquer à l'affection, que i'ay promise à la belle Siluie, à qui ie consacre ma vie ne pouuant autrement satisfaire à toutes deux. Et lors il continua: O belle Siluie reçoy ceste volonté que ie t'offre, & permets que ceste derniere action soit de toutes les miénes la mieux receuë, puis qu'elle s'en va emprainte de ce beau characteredema fidelité. Peu à peu le poisó alloit gaignant les esprits de ces deux nouueaux espousez, de sorte qu'à peine pouuoient-ils respirer, lors que tournant les yeux sur moy, il me dit: Va, mon amy, paracheue ce que tu as affaire, & sur tout racóte bien ce que tu as veu, & que la mort m'est agreable, qui m'empesche de noircir la fidelité, que i'ay voüée à la belle Siluie. Siluie fut la derniere parole qu'il dit: car auec ce mot ceste belle ame sortit hors du corps, & ie croy, quant à moy, que si iamais Amant fut heureux aux champs Elysees, mon maistre le sera en attendant qu'il vous puisse reuoir. Et quoy, dit Siluie, il est donc bien vray que Ligdamon est mort? C'est sans doute, respondit-il: O Dieux! s'escria Siluie. A ce mot tout ce qu'elle peut faire, fut de se ietter sur vn lict: car le cœur luy failloit: & apres auoir demeuré quelque temps le visage contre le cheuet, elle pria Leonide, qui estoit pres d'elle, de prendre la lettre de Ligdamon, & dire à Egide qu'il s'en allast chez elle, parce qu'elle s'en vouloit seruir. Ainsi Egide se retira: mais si affligé, qu'il estoit tout couuert de larmes. Alors Amour voulut monstrer vne de ses puissances, car ceste Nimphe, qui n'auoit iamais aimé Ligdamon en vie, à ceste heure qu'elle ouyt raconter sa mort, en monstra vn si grand ressentiment, que la personne la pl⁹ passiónee d'Amour n'en auroit point d'auantage.

uantage.Ce fut sur ce propos, que Galathee parlant à Celadon disoit,qu'à l'aduenir elle croiroit impossible, qu'vne femme vne fois en sa vie n'aimast quelque chose:Car disoit-elle, ceste ieune Nymphe a vsé de tāt de cruautez enuers tous ceux qui l'ont aimee, que les vns en sont morts de desplaisir, les autres de desespoir se sont bannis de sa veuë:& mesme cestuy-cy qu'elle pleure mort,elle l'a reduit autrefois à telle extremité, que sans Leonide c'estoit fait de luy, de sorte que i'eusse iuré qu'Amour eust plustost eu place dans les glaçons les plus froids des Alpes, que dans son cœur, & toutesfois vous voyez à ceste heure à quoy elle est reduite. Madame, respondit le Berger, ne croyez point que ce soit Amour, c'est plustost pitié. A la verite il faudroit bien qu'elle fust de la plus dure pierre qui fut iamais, si le rapport que ce ieune homme a fait,ne l'auoit bien viuement touchee: car ie ne sçay qui ne le seroit en l'oyant raconter,encor que l'on n'eust autre cognoissance de luy, que ceste seule action:& quant à moy,il faut que ie die la verité,ie tiens Ligdamon plus heureux, que s'il estoit en vie,puis qu'il aimoit ceste Nymphe auec tant d'affection,& qu'elle le rudoyoit auec tant de rigueur, cōme i'ay sceu: car quel plus grand heur luy pouuoit-il aduenir,que de finir ses miseres,& entrer aux felicitez qui l'accompagnent? quel croyez vous que soit sont contentement,de voir que Siluie le plaint,le regrette,& estime son affection?mais ie dis ceste Siluie, qui autrefois l'a tant rudoyé:& puis qu'est-ce que desire l'Amant, que de pouuoir rendre asseuree la personne aimee de sa fidelité, & de son affection, & pour paruenir à ce poinct,quels supplices,&quelles morts sçauroit-il refuser à ceste heure qu'il void,d'où il est, les larmes de sa Siluie,qu'il oyt ses souspirs, quel est son

son heur,& quelle sa gloire? non seulement de l'auoir asseuree de son Amour, mais d'estre luy-mesme tout certain qu'elle l'aime ? O non, Madame, croyez moy, Ligdamon n'est point à plaindre : mais si est bien Siluie: car (& vous le verrez auec le temps) tout ce qu'elle se representera, sera d'ordinaire les actiõs de Ligdamon, les discours de Ligdamon, sa façõ, son amitié, sa valeur, bref cét idole luy ira volant d'ordinaire à l'entour, presque cõme vengeur des cruautez, dont elle a tourmenté ce pauure Amant: & les repentirs qui l'iront talonnants en ses pensees, serõt les executeurs de la Iustice d'Amour. Ces propos se tenoient si haut, & si pres de Siluie, qu'elle les oyoit tous, & cela la faisoit creuer : car elle les iugeoit veritables. En fin apres les auoir soustenus quelque temps, & se recognoissant trop foible pour resister à de si forts ennemis, elle sortit de ceste chãbre, & s'alla retirer en la siéne, où alors il n'y eut plus de retenuë à ses larmes: car ayant fermé la porte apres elle, & prié Leonide, qu'elle la laissast seule, elle se reiette sur le lict, où les bras croisez sur l'estomach, & les yeux cõtre le Ciel, elle alloit repassãt par sa memoire toute leur vie passee, quelle affection il luy auoit tousiours fait paroistre, comme il auoit patienté ses rigueurs, auec quelle discretion il l'auoit seruie, combien de temps ceste affectiõ auoit duré: & en fin, disoit elle, tout cela s'enclost à ceste heure dans vn peu de terre : & auec regret se resouuenant de ses propres discours, de ses adieux, de ses impatiences, & de mille petites particularitez, elle fut contrainte de dire: Tay toy, memoire, laisse reposer les cendres de mon Ligdamon: que si tu me tourmentes, ie sçay qu'il te desaduoüera pour siéne, & si tu ne l'es pas, ie ne te veus point. En fin apres auoir demeuré quelque temps muette, elle dit: Or biẽ

la pierre en est iettée, s'abrege ou s'estende ma vie, comme il plaira aux Dieux, & à ma destinee: mais ie ne cesseray d'aimer le souuenir de Ligdamõ, de cherir son amitié, & d'honorer ses vertus. Galathee cependãt ouurit la lettre qui estoit demeuree entre les mains de Leonide: elle trouua qu'elle estoit telle:

LETTRE DE LIGDAMON A SILVIE.

SI vous auez esté offensee de l'outrecuidance qui m'a poussé à vous aimer, ma mort qui s'en est ensuiuie vous vengera. Que si elle vous est indifferente, ie m'asseure que ce dernier acte de mon affection me gaignera quelque chose de plus aduãtageux en vostre ame: s'il aduiẽt ainsi, ie cheris la ressemblance de Lidias, plus que ma naissance, puis que par elle ie vins au monde pour vous estre ennuyeux, & que par celle-cy i'en sors vous estant agreable.

Ce sont sans mentir, dit Celadon, de grandes vengeances que celles d'Amour, & ie me ressouuiens qu'vn Pasteur des nostres fit dernieremẽt sur le tombeau d'vn mary ialoux, tels vers:

SONNET. SVR LE TOMBEAV D'VN MARY IALOVX.

DEssous son pasle effroy ceste tombe relante
Tient enclos l'ennemy du grand Dieu Cupidon,
De sa temerité la mort fut le guerdon,
Mort qui selon nos vœux fut encore trop lente.

C'est ce tyran cruel, dont la force insolente
Rendoit larcin d'Amour ce qui doit estre vn don,
Et desdaignant les feux, & l'amoureux brandon,
Retenoit la pitié, desesperoit l'attente.

C'est ce ialoux Argus, dont les cent yeux tousiours,

Curieux

Curieux importuns, veilloient sur nos Amours,
Et faisoient nos espoirs mourir auant que naistre.
Mais l'Amour par la mort à la fin s'est vengé:
Apprenez, ô mortels! comme Amour outragé
Fait, quoy qu'il tarde, en fin sa vengeance paroistre.

Il est tout vray, respondit Galathee, qu'Amour ne laisse iamais vne offense contre luy impunie, & de là vient que nous voyons en cecy de plus estrãges accidens qu'en tout le reste des actions humaines. Mais si cela est, Celadon, cõmẽt ne fremissez vous de peur? comment n'attẽdez vous de moment à autre les trais vengeurs de ce Dieu? Et pourquoy, dit le Berger, dois-je craindre, puis que c'est moy qui suis l'offensé? Ah! Celadon, dit la Nymphe, si toutes choses estoiẽt iustement balancees, combien vous trouueriez vous plus pesant aux offenses que vous faites, qu'en celles que vous receuez? C'est là, luy dit Celadon, c'est là le comble du mal-heur, quãd vn affligé est creu biẽ-heureux, & qu'on le void languir, sans en auoir pitié. Mais, respondit la Nymphe, dites moy, Berger: entre toutes les plus grandes offenses, celle de l'ingratitude ne tient-elle pas le premier lieu? Si fait sans doute, respondit-il. Or puis qu'il est ainsi, continua Galathoe, comment vous pouuez-vous lauer, puis qu'à tant d'amitié que ie vous fais paroistre, ie ne reçois de vous que froideur, & que desdain? Il a fallu en fin que i'aye dit ce mot: voyez-vous, Berger, estant ce que ie suis, & voyãt ce que vous estes, ie ne puis penser, que ie n'aye offensé en quelque chose Amour, puis qu'il me punit auec tant de rigueur. Celadon fut extremement marry d'auoir commencé ce discours: car il l'alloit fuyant le plus qu'il luy estoit possible; toutesfois puis que s'en estoit faict, il resolut de l'en esclaircir entierement, & ainsi il luy dit: Madame, ie ne sçay cõment respondre à vos

vos paroles, sinon en rougissant, & toutesfois Amour qui vous a fait parler, me contraint de vous respondre. Ce que vous nommez en moy ingratitude, mon affection le nomme deuoir, & quand il vous plaira d'en sçauoir la raison, ie la vous diray. Et quelle raisõ inrerrompit Galathée, pouuez-vous dire, sinon que vour aimez ailleurs, & que vostre foy vous oblige à cela? Mais la loy de la nature precede toute autre: ceste loy nous commande de rechercher nostre biẽ: & pouuez-vous en desirer vn plus grand que celuy de mon amitié? quelle autre y a-t'il en ceste contree, qui soit ce que ie suis, & qui puisse faire pour vous ce que ie puis? Ce sont mocqueries, Celadon, que de s'arrester à ces sottises de fidelité & de constance, paroles que les vieilles, & celles qui deuiennent laides, ont inuentees pour retenir par ces liens, les ames que leurs visages mettoiẽt en liberté. On dit que toutes vertus sont enchainees: la constance ne peut donc estre sans la prudence: mais seroit-ce prudence, desdaigner le bien certain, pour fuir le titre d'inconstant? Madame, respondit Celadon, la prudence ne nous apprendra iamais de faire nostre profit par vn moyen honteux, ny la nature par ses loix ne nous commandera iamais de bastir, auant que d'auoir asseuré le fondement: mais y a-t'il quelque chose plus honteuse, que n'obseruer pas ce qui est promis? y a-t'il riẽ de plus leger, qu'vn esprit qui va cõme l'abeille, volant d'vne fleur à l'autre, attirée d'vne nouuelle douceur? Madame, si la fidelité se perd, quel fondement puis-je faire en vostre amitié? puisque si vous suiuiez la loy que vous dites, cõbiẽ demeureray-je en ce bõ-heur: autãt que vous demeurerez en lieu où il n'y aura point d'autre hõme que moy.

La Nimphe, & le Berger discouroient ainsi, cependant que Leonide se retira en sa chambre pour faire

la despeche de Lindamor,qui fut en fin de s'en reuenir en toute diligence, sans ce que nul suiet le peust arrester, autrement qu'il desesperast de toute chose: & le lendemain que Fleurial reuint, apres luy auoir donné sa lettre, elle luy dit:Voy-tu,Fleurial,c'est à ce coup qu'il faut que ie fasse paroistre par ta diligence l'amitié que tu portes à Lindamor:car le retardemēt ne peut lui rapporter rien de moins que la mort. Va donc,ou plustost vole,& luy dy qu'il reuienne encore plus promptement, & qu'à son retour il aille droit chez Adamas, parce que ie le lui ay entierement acquis, & qu'estant icy, il sçaura la plus remarquable trahison d'Amour, qui ait iamais esté inuentee:mais qu'il vienne sans qu'on le sçache,s'il est possible.Ainsi partit Fleurial si desireux de seruir Lindamor,qu'il ne voulut pas mesme retourner en la maison de sa tante,pour ne perdre ce peu de temps,& pour n'auoir occasion d'y enuoyer celui que Lindamor auoit despeché, voulant luy mesme lui faire ce bon seruice. Ainsi s'escoulerent trois ou quatre iours, durant lesquels Celadon se remit de sorte, qu'il ne ressentoit presque plus de mal & desia commençoit de trouuer long le retour du Druide, pour l'esperance qu'il auoit de sortir de ce lieu.Et pour abreger les iours trop longs,il s'alloit quelquefois promener dans le iardin & d'autres dans le grand bois de haute fustaye, mais non iamais sans y estre accompagné de l'vne des Nymphes, & bien souuent de toutes trois. L'humeur de Siluie estoit celle qui lui plaisoit plus,comme sympathisant d'auantage auec la sienne: c'est pourquoy il la recherchoit le plus quil pouuoit.

Il aduint qu'vn iour estans tous quatre au promenoir, il passerent deuant la grotte de Damon, & de Fortune,& parce que l'entree sembloit belle,& faicte

auec vn grand art, le Berger demanda ce que c'estoit: à quoy Galathee respondit: Voulez vous, Berger, voir vne des plus grandes preuues qu'Amour ait fait de sa puissance il y a lóg temps? Et qu'elle est-elle, respódit le Berger? C'est, dit la Nymphe, les Amours de Mãdrague & de Damon: car pour la Bergere Fortune, c'est chose ordinaire. Et qui est, repliqua le Berger, ceste Mandrague? Si l'on cognoist a l'œuure quel est l'ouurier, dit Galathee, à voir ce que ie dis, vous iugerez bien qu'elle est vne des plus grandes Magiciennes de la Gaule: car c'est elle qui a fait par ses enchantements ceste grotte & plusieurs autres raretez qui sont autour d'icy & lors entrant dedans, le Berger demeura rauy en la consideration de l'ouurage: l'entree estoit fort haute, & spacieuse: aux deux costez, au lieu de pilliers estoient deux Termes, qui sur leur teste soustenoient les bouts de la voute du portail. L'vn figuroit Pan, & l'autre Siringue, qui estoient fort industrieusement reuestus de petites pierres de diuerses couleurs: les cheueux, les sourcils, les moustaches, la barbe, & les deux cornes de Pan, estoient de coquille de mer, si proprement mises que le cimét n'y paroissoit point. Siringue, qui estoit de l'autre costé, auoit les cheueux de roseaux, & en quelques lieux depuis le nombril, on les voyoit comme croistre peu à peu: le tout de la porte estoit par le dehors à la rustique, & pendoient des festons de coquilles rattachez en quatre endroits, & finissãt aupres de la teste des deux Termes. Le dedans de la voute estoit en pointe de rocher, qui sébloit en plusieurs lieux degoutter de salpestre, & sur le milieu s'entr'ouuroit en ouale, par où toute la clarté entroit dedãs. Ce lieu tãt pardehors: que par dedãs estoit enrichi d'vn grãd nóbre de statuës, qui enfócees dãs leurs nichee faisoiét diuerses fótaines, &

toutes representoient quelque effect de la puissance d'amour. Au milieu de la grotte on voyoit le tombeau esleué de la hauteur de dix ou douze pieds: qui par le haut se fermoit en courōne: & tout à l'entour estoit garny de tableaux, dont les peintures estoient si bien faictes, que la veuë en deceuoit le iugement: la separation de chaque tableau se faisoit par des demy pilliers de marbre noir rayez, les encoigneures du tombeau, les bazes, & les chapiteaux des demy colomnes, & la cornice qui tout à l'entour en façon de ceinture, r'attachoit ces tableaux de diuerses pieces n'en faisoit qu'vne bien composee, estoit du mesme marbre. La curiosité de Celadon fut bien assez grāde, apres auoir consideré le tout ensēble, pour desirer d'ē sçauoir les particularitez, & afin de donner occasion à la Nymphe de luy en dire quelque chose, il loüoit l'inuention & l'artifice de l'ouurier. Ce sont, adiousta la Nymphe, les esprits de Mādrague, qui depuis quelque temps ont laissé cecy pour tesmoignage, que l'Amour ne pardonne non plus au poil chenu qu'aux cheueux blonds: & pour raconter à iamais à ceux qui viendront icy, les infortunes & infidelles Amours de Damon, d'elle, & de la Bergere Fortune. Et quoy repliqua Celadon, est-ce icy la fontaine de la Verité d'Amour? Non, respondit la Nimphe: mais elle n'est pas loing d'icy: & ie voudrois auoir assez d'esprit pour vous faire entendre ces tableaux: car l'histoire est bien digne d'estre sceuë. Ainsi qu'elle s'en approchoit, pour les luy expliquer, elle vid entrer Adamas, qui estant de retour, & ne trouuant point les Nymphes dans le logis, iugea qu'elles estoient au promenoir, où, apres auoir caché les habits qu'il portoit, il les vint trouuer si à propos, qu'il sembloit que la fortune le cōduisit là, pour luy faire deduire les Amours

de

de ceste Fortune. Aussi Galathee ne l'apperceut plustost qu'elle s'escria. O mõ pere! vous voicy venu tout à temps pour me sortir de la peine ou i'estois: & lors s'adressãt à Celadon: Voicy, Berger, qui satisfaira au desir que vous auez de sçauoir ceste histoire: & apres luy auoir demandé cõme il se portoit, & que les salutations furent faites d'vn costé & d'autre, Adamas pour obeïr au cõmandement de la Nymphe, & contenter la curiosité du Berger, s'approchant auec eux du tombeau, commença de ceste sorte:

HISTOIRE DE DAMON ET DE FORTVNE.

TOut ainsi que l'ouurier se iouë de son œuure, & en fait, comme il luy plaist: de mesme les grands Dieux, de la main desquels nous sõmes formez, prennẽt plaisir à nous faire iouër sur le theatre du mõde, le personnage qu'ils nous ont esleu. Mais entre tous, il n'y en a point qui ait des imaginatiõs si bigearres qu'Amour: car il raieunit les vieux, & enuieillit les ieunes, en aussi peu de tẽps que dure l'esclair d'vn bel œil, & ceste histoire qui est plus veritable que ie ne voudrois, en rend vne preuue, que mal-aisément peut-on contredire, commme par la suite de mon discours vous aduouërez.

TABLEAV PREMIER.

VOyez vous en premier lieu ce Berger assis en terre, le dos appuyé contre ce chesne, les iãbes croisees, qui ioüe de la cornemeuse? C'est le beau Berger Damõ, qui eut ce nom de beau, pour la perfectiõ de son visage. Ce ieune Berger paissoit ses brebis le long de vostre doux Lignon, estãt nay d'vne des meilleures familles de Mon-verdun, & non point

trop eſloigné parét de la vieille Cleontine, & de la mere de Leonide,& par conſequent en quelque ſorte mon allié ; prenez garde cóme ce viſage, outre qu'il eſt beau, repreſente bien naïfuement vne perſonne qui n'a ſoucy que de ſe contenter : car vous-y voyez ie ne ſçay quoy d'ouuert & de ſerain, sás trouble ny nuage de faſcheuſes imaginations : & au contraire tournez les yeux ſur ces Bergeres,qui ſont autour de luy, vous iugerez bié à la façon de leur viſage, qu'elles ne ſont pas ſans peine : car autant que Damon a l'eſprit libre, & reposé, autant ont ces Bergeres les cœurs paſſionnez pour luy,encor, cóme vous voyez, qu'il ne daigne tourner les yeux ſur elles, & c'eſt pourquoy on a peint tout aupres à coſté, droit, en l'air, ce petit enfant nud,auec l'arc & le flambeau en la main,les yeux bandez,le dos aiſlé, l'eſpaule chargee d'vn carquois,qui le menace de l'autre main,C'eſt Amour,qui offensé du meſpris que ce Berger fait de ces Bergeres iure qu'il ſe végera de lui.Mais pour l'ébelliſſement du tableau,prenez garde comme l'art de la peinture y eſt bien obſerué: ſoit aux raccourciſſemens, ſoit aux ombrages,ou aux proportion. Voyez comme il ſemble que le bras du Berger s'enfonce vn peu dans l'enfleure de cét inſtrument, & cóme la cane par où il ſouffle,ſemble en haut auoir vn peu perdu de ſa teinture, c'eſt parceque la bouche moite la luy a oſtee.Regardez à main gauche cóme ces brebis paiſſent,voyez-en les vnes couchees à l'ombre,les autres qui ſe cachent la iambe,les autres cóme eſtónees qui regardent ces deux belliers, qui ſe viennét heurter de toute leur force. Prenez garde au tour que ceſtuy-cy fait du col,car il baiſſe la teſte en ſorte, que l'attaquãt rencontre ſeulemét ſes cornes:mais le raccourciſſemét du dos de l'autre eſt bien auſſi artificiel: car la nature,qui luy appréd que la vertu vnie a plus

de force, le fait tellement resserrer en vn monceau, qu'il sẽble presque rõd. Le deuoir mesme des chiens n'y est pas oublié, qui pour s'opposer aux courses des loups, se tiẽnẽt sur les aisles du costé du bois. Et semble qu'ils se soiẽt mis cõme trois sentinelles, sur des lieux releuez, afin de voir de plus loin, cõme ie pẽse, & afin de se voir l'vn l'autre, & se secourir en la necessité. Mais cõsiderez la soigneuse industrie du peintre: au lieu que les chiẽs qui dorment sans soucy, ont accoustumé de se mettre en rõd, & biẽ souuẽt se cachẽt la teste sous les pattes; presque pour se desrober la clarté, ceux qui sont peints icy, sõt couchez d'vne autre sorte, pour mõstrer qu'ils ne dormẽt pas, mais reposent seulemẽt: car ils sont couchez sur leurs quatre pieds, & ont le nez tout le lõg des iãbes de deuant, tenãs tousiours les yeux ouuerts aussi curieusemẽt qu'vn homme sçauroit faire. Mais voyons lautre tableau.

TABLEAV DEVXIESME,

VOicy le secõd Tableau, qui est bien contraire au precedent: car si celui-là est plein de mespris, cestui-cy l'est d'Amour, s'il ne mõstre qu'orgueil, cestuy-cy ne fait paroistre que douceur, & sousmissiõ, & en voyez-vous icy la cause. Regardez ceste Bergere assise cõtre ce buisson, cõme elle est belle, & propremẽt vestuë: ses cheueux releuez par deuãt, s'en vont folastrãt en liberté sur ses espaules, & semble que le vẽt à l'enuy de la nature par son souffle les aille recrespant en onde: mais c'est que ialoux des petits Amours qui s'y trouuent cachez, & qui vont y tendant leurs lacs, il les en veut chasser: & de faict voyez-en quelques vns emportez par force, d'autres qui se tiennẽt aux nœuds qu'ils y ont faits, & d'autres qui essayẽt d'y retourner; mais ils ne peuuent, tant leur aisle encor foible

est côtrariee de l'importunité de Zephyr. C'est la belle Bergere Fortune, de qui l'Amour se veut seruir pour faire la végeãce promise côtre Damõ, qui est ce Berger que vous voyez debout pres d'elle, appuyé sur sa houlette. Considerez ces petits Amours, qui sont tous embesoignez autour d'eux, & comme chacun est attentif à ce qu'il fait. En voicy vn qui prend la mesure des sourcils de la Bergére, & la dõne à l'autre, qui auec vn cousteau escarre sõ arc, afin de le compasser, sẽblable à leur tour. Et voicy vn autre qui ayãt desrobé quelques cheueux de ceste Belle, de si-beau larrecin veut faire la corde de l'arc de sõ cõpagnon. Voyez cõme il s'est assis en terre, cõme il a lié le cõmencemẽt de sa corde au gros orteil, qui se réuerse vn peu pour estre trop tiré: prenez garde que pour mieux cordõner, vn autre lui porte sa pleine main de larmes de quelque Amant, pour lui moüiller les doigts: cõsiderez comme il tiẽt les reins, ie ne sçay cõmẽt pliez : que dessous le bras droit vous lui voyez paroistre la moitié de deuãt, encor qu'il mõstre tout à plein le derriere de l'espaule droicte: En voicy vn autre, que ayãt mis la corde à vn des bouts de l'arc, à fin de la mettre en l'autre, baisse ce costé en terre, & du genoüil gauche plie l'arc en dedãs de l'estomach: il s'appuye dessus, & de la main gauche & de la droicte il tasche de faire glisser la corde iusques en bas. Cupidon est vn peu plus haut, de qui la main gauche tiẽt son arc, ayant la droitte encor derriere l'aureille, comme s'il venoit de lascher son trait: car voyez-lui le coude leué, le bras retiré, les trois premiers doigts entr'ouuerts, & presque estendus, & les autres deux retirez dãs la main, & certes son coup ne fut point en vain : car le pauure Berger en fut tellemẽt blessé que la mort seule le peut guerir. Mais regardez vn peu de l'autre costé, & voyez cét Anteros, qui

qui auec des chaines de roses, & de fleurs, lie les bras & le col de la belle Bergere Fortune, & puis le remet aux mains du berger: c'est pour nous faire entẽdre, que les merites, l'Amour, & les seruices de ce beau Berger, qui sõt figurez par ces fleurs, obligerẽt Fortune à vne Amour reciproque enuers luy. Que si vous trouuez estrãge qu'Anteros soit icy representé plus grãd que Cupidõ, sçachez que c'est pour vous faire entendre, que l'Amour qui naist de l'Amour, est tousiours plus grand que celle dõt elle procede. Mais passõs au troisiesme.

TROISIESME TABLEAV.

Lors Adamas continua: Voicy vostre belle riuiere de Lignon: voyez comme elle prend vne double source, l'vne venant des montagnes de Ceruieres, & l'autre de celles de Chalmasel, qui viẽnent se ioindre vn peu par dessus la marchande ville de Boin. Que tout ce païsage est biẽ faict, & les bords tortueux de ceste riuiere, auec ces petits aulnes, qui la bornẽt ordinairement. Ne cognoissez vous point icy le bois qui confine ce grand pré, où le plus souuent les Bergers paresseux paissent leurs troupeaux? Il me semble que ceste grosse touffe d'arbres à main gauche, ce petit biais qui serpente sur le costé droit, & cette demie lune que fait la riuiere en cét endroit, vous le doit biẽ remettre deuãt les yeux: que s'il n'est à ceste heure du tout semblable, ce n'est que le Tableau soit faux: mais c'est que quelques arbres depuis ce tẽps-là sõt morts, & d'autres creus; que la riuiere en des lieux s'est aduãcee, & recullee en d'autres; & toutesfois il n'y a guiere de changement. Or regardez vn peu plus bas le long de Lignon, voicy vne trouppe de brebis qui est à l'ombre, voyez cõme les vnes ruminent laschemẽt, & les autres tiennent le nez en terre pour en tirer la

fraischeur: c'est le trouppeau de Damō que vous verrez, si vous tournez la veuë en çà dans l'eau iusques à la ceinture. Cōsiderez comme ces ieunes arbres courbez le couurēt des rayons du Soleil, & sēble presque estre ioyeux qu'autre qu'eux ne le voye: Et toutefois la curiosité du Soleil est si grande, qu'encores entre les diuerses fueilles il trouue passage à quelques-vns de ses rayons. Prenez garde comme ceste ombre & ceste clairté y sont bien representees. Mais certes il faut aussi aduoüer que ce Berger ne peut estre surpassé en beauté. Considerez les traits delicats, & proportionnez de son visage, sa taille droitte & longue: ce flāc arrondy, cet estomac releué, & voyez s'il y a rien qui ne soit en perfection, & encore qu'il soit vn peu courbé pour mieux se seruir de l'eau, & que de la main droicte il frotte le bras gauche: si est-ce qu'il ne faict action qui empesche de recognoistre sa parfaicte beauté. Or iettez l'œil de l'autre costé du riuage, si vous ne craignez d'y voir le laid en sa perfectiō, comme en la sienne vous auez veu le beau: car entre ces ronces effroyables, vous verrez la Magicienne Mandrague contēplant le Berger en son bain. La voicy vestuë presque en depit de ceux qui la regardent, escheuelee, vn bras nud, & la robbe d'vn costé retroussee plus haut que le genoüil. Ie croy qu'elle viēt de faire quelque sortilege: mais iugez icy l'effect d'vne beauté. Ceste vieille que vous voyez si ridee, qu'il semble que chaque momēt de sa vie ait mis vn sillon en son visage, maigre, petite, toute chenuë, les cheueux à moitié tondus, toute accroupie, & selō son aage plus propre pour le cercueil que pour la vie, n'a hōte de s'esprēdre de ce ieune Berger. Si l'Amour viēt de la sympathie, comme on dit, ie ne sçay pas bien où l'on la pourra trouuer entre Damon & elle. Voyez quelle

mine

mine elle fait en son extase. Elle estend la teste, allõge le col, serre les espaules, tient les bras ioints le lõg des costez, & les mains assemblees en son giron : & le meilleur est, que pensant sousrire, elle fait la moüe. Si est-ce que telle qu'elle est, elle ne laisse de rechercher l'amour du beau Berger. Or haussez vn peu les yeux, & voyez dãs ceste nuë Venus & Cupidon, qui regardans ceste nouuelle Amante, semblent esclatter de rire. C'est que sans doute ce petit Dieu, pour quelque gageure peut-estre qu'il auoit fait auec sa mere, n'a pas plaint vn traict, qui toutefois deuoit estre tout vsé de vieillesse, pour faire vn si beau coup. Que si ce n'est par gageure, c'est pour faire voir en ceste vieille, que le bois sec brusle mieux, & plus aisement que le verd, ou bien que pour monstrer sa puissance sur ceste vieille hostesse des tombeaux, il luy plaist de faire preuue de l'ardeur de son flambeau, auec lequel il semble qu'il luy redonne vne nouuelle ame, & pour dire en vn mot, qu'il la fasse resusciter, & sortir du cercueil.

TABLEAV QVATRIESME.

MAis passons à cet autre. Voicy vne nuict fort biẽ representee. Voyez cõme sous l'obscur de ses ombres, ces mõtaignes paroissent en sorte, qu'elles se mõstrẽt vn peu, & si en effet on ne sçauroit biẽ iuger que c'est. Prenez garde comme ces estoilles semblent tremousser, voyez comme ces autres sont si biẽ disposees que l'on les peut recognoistre. Voïla la grãde Ourse, voyez comme le iudicieux ouurier, encor qu'elle ait vingt-sept estoilles, toutefois n'en represente clairement, que douze, & de ces douze encores n'y en fait il que sept bien esclatantes. Voyez la petite Ourse, & considerez, que d'autant que iamais les sept estoilles

ne

ne se cachét encores qu'il y en ait vne de la troisiesme grandeur , & autre de la quatriesme; toutefois il no⁹ les fait voir toutes obseruãt leur proportiõ. Voila le Dragon, auquel il a bien mis les trẽte & vne estoilles, mais si n'ẽ mõstre-t'il bien que treize, dõt les cinq, comme vous voyez, sont de la quatriesme grãdeur, & les huict de la troisiesme. Voicy la courõne d'Ariadne, qui a bien ses huict estoilles , mais il n'y en a que six qui soiẽt bien voyãtes, encores en voicy vne qui est la plus reluisante de toutes. Voyez vous de ce costé, la voye de laict, par où les Romains tiennent que les Dieux descẽdent en terre, & remõtent au Ciel. Mais que ces nuages sõt biẽ represẽtez , qui en quelques lieux couurẽt le Ciel auec espaisseur, en d'autres seulement comme vne legere fumee, & ailleurs point du tout, & selõ qu'ils sont plus ou moins esleuez, ils sõt plus ou moins clairs. Or considerons l'histoire de ce Tableau: voicy Mandrague au milieu d'vn cerne, vne baguette en la main droicte, vn liure tout crasseux en l'autre, auec vne chãdelle de cire vierge, des lunettes fort troubles au nez: cõme il sẽble qu'elle marmotte, & cõme elle tient les yeux tournez d'vne estrãge façon, la bouche demy ouuerte , & faisant vne mine si estrange des sourcils , & du reste du visage , qu'elle monstre biẽ de trauailler d'affectiõ. Mais prenez garde comme elle a le pied , le costé, le bras, & l'espaule gauche nuds , c'est pour estre le costé du cœur : ces fantosmes que vous lui voyez autour, sont demons, qu'elle a cõtraint venir à elle par la force de ses charmes, pour sçauoir comme elle pourra estre aimee de Damon : ils luy declarent l'affection qu'il porte à Fortune, qu'il n'y a point de meilleurs , moyens que de luy persuader que ceste Bergere aime ailleurs & que pour le faire plus aisément, il faut qu'elle chãge pour

pour ce coup la vertu de la fontaine de la Verité d'Amour. Auant que passer plus outre, considerez vn peu l'artifice de ceste peinture, voyons les effets de la chandelle de Mandrague, entre les obscuritez de la nuict. Elle a tout le costé gauche du visage fort clair & le reste tellement obscur, qu'il semble d'vn visage different, la bouche entr'ouuerte paroist par le dedãs claire, autant que l'ouuerture peut permettre à la clarté d'y entrer, & le bras qui tiẽt la chandelle, vous le voyez aupres de la main fort obscur, à cause que le liure qu'elle tiẽt, y fait ombre, & le reste est si clair par dessus, qu'il fait plus paroistre la noirceur du dessous. Et de mesme auec cõbiẽ de consideratiõ ont esté obseruez les effets que ceste chãdelle fait en ces demõs: car les vns & les autres, selon qu'ils sont tournez, sont esclairés ou obscurcis. Or voici vn autre grand artifice de la peinture, qui est cest esloignement: car la perspectiue y est si bien obseruee, que vous diriez que cest autre accident, qu'il veut representer de deçà, est hors de ce Tableau, & bien esloigné d'icy, & c'est Mandrague encores, qui est à la fontaine de la Verité d'Amour. Mais pour vous faire mieux entendre le tout, sçachez que quelque temps auparauant vne belle Bergere fille d'vn Magicien tres-sçauant, s'esprit secrettement d'vn Berger, que son pere ne s'en apperceut point: soit que les charmes de la magie ne puissent riẽ sur les charmes d'Amour, ou soit qu'attentif à ses estudes, il ne iestast point l'œil sur elle. Tant y a qu'apres vne tres-ardante amitié, en Amour il n'y a rien de plus insupportable que le desdain, & que ce Berger la mesprisoit, pour s'estre dés long temps voüé ailleurs, elle fut reduitte à tel terme, que peu à peu son feu croissant, & ses forces diminuant, elle vint à mourir, sans que le sçauoir de son pere la

peust secourir. Dequoy le Magicien estant fort marry, quand il en sceust l'occasion, afin d'en marquer la memoire à iamais, chãgea son tombeau en fontaine, qu'il nomma Verité d'Amour : parce que qui ayme, s'il y regarde, il void sa dame, & s'il en est aymé, il s'y void aupres, ou bien celuy qu'elle aime: que si elle n'aime rien, elle paroist toute seule: & c'est ceste vertu que Mandrague veut changer, afin que Damon y venant voir, & trouuant que sa Maistresse en aime vn autre, il perde aussi l'affection qu'il luy porte, & qu'elle ait ainsi la place libre: & voyez cõme elle l'enchãte, quels caracteres elle fait autour, quels triangles, quels carrez enlacez auec ses rõds: croyez qu'elle n'y oublie rien, qui y seroit necessaire, car cest affaire luy touche de trop pres. Auparauãt elle auoit par ses sortileges assemblé tous ses demõs, pour trouuer remede à son mal, mais d'autant qu'Amour est plus fort que tous ceux-cy; ils n'oserent entreprendre contre luy, mais seulement luy conseillerent de faire ceste trahison à ces deux fidelles Amants. Et d'autãt que la vertu de la fontaine luy venoit par les enchantements d'vn Magicien, Mandrague qui a surmonté en ceste science tous ses deuãciers, la luy peut bien oster pour quelque temps. Mais passons au Tableau qui suit.

TABLEAV CINQVIESME.

CE cinquiesme Tableau, cõtinua Adamas, a deux actions: La premiere, quand Damon vint à ceste fontaine, pour sortir de la peine où l'auoit mis vn sõge fascheux. L'autre, quand trõpé par l'artifice de Mãdrague, ayãt veu dans la fontaine que la Bergere Fortune aimoit vn autre, de desespoir il se tua. Or voyõs cõme elles sont biẽ representees. Voicy Damõ auec son espieu, car il est au mesme equipage qu'il souloit estre allant à la chasse. Voicy son chien qui le suit,

prenez garde auec quel soing ce fidelle animal cõsidere son maistre: car cependant qu'il regarde dans la fontaine, il semble, tãt il a les yeux tendus sur luy, d'estre desireux de sçauoir qui le rend si esbahy : que si vous considerez l'estonnemẽt qui est peint en son visage, vous iugerez biẽ qu'il en doit auoir vne grande occasiõ. Mandrague luy auoit fait voir en songe Maradon ieune Berger, qui prenãt vne flesche à Cupidõ, en ouuroit le sein à Fortune, & lui rauissoit le cœur. Luy, qui, suiuant l'ordinaire des Amants, estoit tousiours en doute, s'en vint, aussi tost qu'il fut iour, courant à ceste fontaine, pour sçauoir si sa Maistresse l'aimoit. Ie vous supplie considerez son esbahissemẽt: car si vous cõparez les visages des autres Tableaux à cestuy-cy, vous y verrez biẽ les mesmes traits, quoy que le trouble en quoy il est peint, le change de beaucoup. De ces deux figures que vous voyez dãs la fontaine, l'vne cõme vous pouuez cognoistre, est celle de la Bergere Fortune, & l'autre du Berger Maradõ, que la Magicienne auoit fait representer plustost qu'vn autre, pour sçauoir que cestuy-cy auoit esté dés longtẽps seruiteur de ceste Bergere, & quoy qu'elle n'eust iamais daigné le regarder ; toutesfois Amour qui croit facilement ce qu'il craint, persuada incontinent le contraire à Damon: creance qui le fit resoudre à la mort. Remarquez, ie vous supplie, que ceste eau semble trẽbler, c'est que la peinture a voulu representer l'effect des larmes du Berger, qui tomboient dedans. Mais passons outre à la seconde action: Voyez cõme la continuation de ceste cauerne est bien faite: & cõme il semble que vrayemẽt cela soit plus enfoncé. Ce mort que vous y voyés au fond, c'est le pauure Damõ, qui desesperé se met l'espieu au trauers du corps. L'action qu'il fait est bien naturelle, vous luy voyez vne iam

iambe toute estenduë, l'autre retirée comme de douleur, vn bras engagé sous le corps, y ayant esté surpris pour la promptitude de la cheute, & n'ayant eu la force de la r'auoir : l'autre languissante le long du corps, quoy qu'il serre encor mollement l'espieu de la main, la teste panchee sur l'espaule droite, les yeux à demy fermez, & demy tournez, & en tel estat, qu'à les voir on iuge bien que c'est vn homme aux trances de la mort, la bouche entr'ouuerte, les dents en quelques endroits vn peu descouuertes, & l'entre-deux du nez fort retiré, tous signes d'vne prompte mort. Aussi ne le figure-t'il pas icy pour mort entierement: mais pour estre entre la mort & la vie, si entre elles il y a quelque separation, voicy l'espieu bien representé, voyez comme ceste espaisseur de son fer est à moitié cachee dans la playe, & la houppe d'vn costé toute sanglante, & de l'autre blanche encores, comme estoit sa premiere couleur. Mais quelle a esté la diligence du peintre? il n'a pas mesmes oublié les cloux, qui võt comme serpentant à l'entour de la hante : car le plus pres de la lame aussi bien que le bois, sont tachez de sang; il est vray que par dessous le sang on ne laisse pas de recognoistre la doreure. Or considerõs le rejaillement du sang, en sortant de la playe: il me semble à la fontaine, qui conduite par longs canaux, & de quelque lieu fort releué, lors qu'elle a esté quelque temps contrainte & retenuë en bas, aussi-tost qu'on luy donne ouuerture, faute de furie çà & là : car voyez ces rayons de sang, comme ils sont bien representez, considerez ces bouillons, qui mesme semblent se sousleuer à eslans : ie croy que la Nature ne sçauroit rien representer de plus naif. Mais voyons cét autre Tableau:

TABLEAV

TABLEAV SIXIESME.

OR voicy le ſixieſme & dernier Tableau, qui cõtient quatre actions de la Bergere Fortune. La premiere, c'eſt vn ſonge que Mãdrague luy fait faire: l'autre, cõme elle va à la fontaine pour s'en eſclaircir: la troiſieſme, cõme elle ſe plaint de l'inconſtance de ſon Berger: & la derniere, cõme elle meurt, qui eſt la concluſion de ceſte tragedie. Or voyons toutes choſes particulierement. Voicy le leuer du Soleil, prenez garde à la longueur de ſes ombres, & cõme d'vn coſté le Ciel eſt encor vn peu moins clair, Voyez ces nuës qui ſont à moitié air; comme il ſemble que peu à peu elles s'aillent eſleuans: ces petits oyſeaux, qui ſemblẽt en montant chanter, & tremouſſer de l'aiſle, ſont des alloüettes, qui ſe vont ſeichãs de la roſee au nouueau Soleil: ces oiſeaux mal formez, qui d'vn vol incertain ſe vont cachant, ſont des chats-huans, qui fuyent le Soleil, dõt la montagne couure encores vne partie, & l'autre reluit ſi claire, qu'on ne ſçauroit iuger que ce fuſt autre choſe qu'vne grande & confuſe clarté. Paſſons plus outre: voicy la Bergere Fortune qui dort, elle eſt dans le lict, où le Soleil qui entre par la feneſtre ouuerte par meſgarde, luy donne ſur le ſein à demy deſcouuert. Elle a vn bras negligément eſtẽdu ſur le bois du lict, la teſte vn peu penchee le lõg du cheuet, l'autre main eſtenduë le lõg de la cuiſſe par le dehors du lict, & parce que la chemiſe s'eſt par hazard retrouſſee, vous la voyez par deſſus le coude, ſans qu'elle cache nulle des beautez du bras: voicy autour d'elle les demons de Morphee, dõt Mãdrague s'eſt ſeruie, pour luy dõner volõté d'aller à la fontaine des Veritez d'Amour. De fait la voicy à ce coſté qui y regorge: car ayant ſongé que sõ Berger eſtoit mort, &

prenant ſa mort pour la perte de ſon amitié, elle en venoit ſçauoir la verité:voyez comme ce viſage triſte par ſa douceur eſmeut à pitié, & fait participer à ſon deſplaiſir,parce qu'elle n'euſt ſi toſt ietté la veuë dans l'eau, qu'elle apperceut Damõ:mais helas!pres de lui, la Bergere Melide,Bergere belle à la verité,& qui n'auoit point eſté ſans ſoupçon d'aimer Damon, toutefois ſans eſtre aimee de luy.Trompee de ceſte menterie,voyez comme elle s'eſt retiree au profond de ceſte cauerne,& vient ſans y penſer pour plaindre ſon déplaiſir au meſme lieu , où Damon pour meſme ſuiect eſtoit preſque mort:La voicy aſſiſe contre ce rocher, les bras croiſez ſur l'eſtomac,que la colere & l'ennuy luy ont fait deſcouurir,en rompant ce qui eſtoit deſſus.Il ſemble qu'elle ſouſpire,& que l'eſtomac pantele , le viſage & les yeux tournez en haut demandent vengeance au Ciel,de la perfidie qu'elle croit eſtre en Damon : Et parce que le tranſport de ſon mal luy fit releuer la voix en ſe plaignãt,Damon,que vous voyés pres de là,encor qu'il fuſt ſur la fin de ſa vie,entr'oyãt les regrets de ſa Bergere, & en recognoiſſant la voix, s'efforça de l'appeller:elle qui ouyt ceſte parole mourante,tournãt en ſurſaut la teſte s'en va vers luy.Mais, ô Dieux!quelle luy fut ceſte veuë?Elle oublie le voyãt en cét eſtat l'occaſion qu'elle auoit de ſe plaindre de luy,& luy demande qui l'auoit ſi mal traitté.C'eſt,luy dit-il,le changement de ma fortune,c'eſt l'inconſtãce de voſtre ame,qui m'a deceu auec tant de demonſtration de bonne volonté:Bref c'eſt le bon-heur de Maradon,que la fontaine,d'où vous venez, m'a monſtré aupres de vous.Et vous ſemble-t'il raiſonnable, que celuy viue, ayant perdu voſtre amitié, qui ne viuoit que pour eſtre aimé de vous?Fortune oyant ces paroles.Ah! Damon, dit-elle,combien à noſtre dommage eſt menteuſe ceſte ſource , puis qu'elle m'a fait voir

Melide aupres de vous, que ie vois toutefois mourir pour me bien aimer? Ainſi ces fidelles Amants recogneurent l'infidelité de ceſte fontaine, & plus aſſeurez qu'ils n'auoient iamais eſté de leur affection, ils moururent embraſſez, Damon de ſa playe, & la Bergere du déplaiſir de ſa mort. Voyez-les de ce coſté, voilà la Bergere aſſiſe contre ce rocher couuert de mouſſe, & voicy Damon, qui tient la teſte en ſon giron, & qui pour luy dire le dernier adieu, luy tend les bras, & luy en lie le col, & ſemble de s'efforcer, & s'eſleuer vn peu pour la baiſer : cependant qu'elle toute couuerte de ſon ſang, baiſſe la teſte, & ſe courbe pour s'approcher de ſon viſage, & luy paſſe les mains ſous le corps pour le ſouſleuer vn peu. Ceſte vieille eſcheuelee, qui leur eſt aupres, c'eſt Mandrague la Magicienne, qui les trouuant morts, maudit ſon art, deteſte ſes demons, s'arrache les cheueux, & ſe meurtrit la poictrine de coups. Ce geſte d'eſleuer les bras en haut par deſſus la teſte, y tenāt les mains ioinctes, & au cōtraire de baiſſer le col, & ſe cacher preſque le mēton dās le ſein, pliant & s'amoncelant le corps dans ſon girō, ſont ſignes de ſon violent déplaiſir, & du regret qu'elle a de la perte de deux ſi fidelles & parfaicts Amans, outre celle de tout ſon contentement. Le viſage de ceſte vieille eſt caché, mais cōſiderez l'effect que font ſes cheueux, ils retombent en bas & au droict de la nucque, d'autant qu'ils y ſont plus courts, ils ſemblēt ſe releuer en haut. Voila, vn peu plus eſloigné, Cupidon qui pleure, voicy ſon arc & ſes fleſches rompuës, ſon flambeau eſteint, & ſon bandeau tout moüillé de larmes, pour la perte de deux ſi fidelles Amants.

Celadon auoit eſté touſiours fort attentif au diſcours du ſage Adamas, & bien ſouuent ſe repentoit de ſon peu de courage, de n'auoir ſceu retrouuer vn

ſemblable remede à celuy de Damon, & parce que ceſte conſideration le retint quelque temps muet, Galathée en ſortant de la grotte, & prenant Celadon par la main: Que vous ſemble, luy dit-elle, de ces Amours & de ces effects? Que ce ſont, reſpondit le Berger des effects d'imprudence, & non pas d'amour: & que c'eſt vn erreur populaire pour couurir noſtre ignorence, ou pour excuſer noſtre faute, d'attribuer touſiours à quelque diuinité les effets, dont les cauſes ne ſont cachees. Et quoy, dit la Nimphe, croyez-vous que il n'y ayt point d'Amour? S'il y en a, repliqua le Berger, il ne doit eſtre que douceur: mais quel qu'il ſoit, vous en parlez, Madame, à vne perſonne autant ignorante qu'autre qui viue: Car outre que ma condition ne me permet pas d'en ſçauoir beaucoup, mon eſprit groſſier m'é rend encor plus incapable. Alors la triſte Siluie luy repliqua: Toutesfois Celadon, il y a quelque temps que ie vous vy en vn lieu, où mal-aiſément euſt-on peu croire cela de vous: car il y auoit trop de beautez pour ne vous pouuoir prendre, & vous eſtes trop honneſte homme pour ne vous laiſſer prendre, à elles. Belle Nimphe, reſpondit le Berger, en quelque lieu que ce fuſt, puis que vous y eſtiez, c'eſt ſans doute qu'il y auoit beaucoup de beauté: mais comme trop de feu bruſle pluſtoſt qu'il n'eſchauffe, vos beautez auſſi, ſont trop grandes pour nos cœurs ruſtiques, & ſe font pluſtoſt admirer qu'aimer, & adorer que ſeruir. Auec tels propos ceſte belle trouppe s'alloit retirant au logis, où l'heure du repas les appelloit.

LE DOVZIESME LIVRE

DE LA PREMIERE Partie d'Astrée.

DEz que le iour commença de poindre, Leonide, suiuant la resolution que le soir Adamas sa compagne, & Celadon auoient prise ensemble, vint trouuer le Berger dans sa chambre, à fin de luy mettre l'habit que son oncle luy auoit apporté: Mais le petit Meril, qui par le commandement de Galathée demeuroit presque d'ordinaire auec Celadon, pour espier les actions de Leonide, autant que pour seruir le Berger, les empescha lõg temps, de le pouuoir faire: en fin quelque bruit qu'ils ouyrent dans la cour, fit sortir Meril, pour leur en rapporter des nouuelles. Tout incontinent Celadon se leua, & la Nimphe (voyez à quoy l'Amour la faisoit abbaisser!) luy aida à s'habiller: car il n'eust sceu sans elle s'approprier ces habits. Voilà peu apres le petit Meril, qui reuint si courant, qu'il faillit de les surprendre: toutesfois Celadon qui s'y prenoit garde, entra dans vne garde-robe, en attendant qu'il s'en retournast. Il ne fut plustost entré, qu'il demanda où estoit Celadon. Il est dans ceste garderobe, dit la Nimphe, il ressortira incontinent. Mais que luy veux-tu? Ie voulois, respondit le garçon, luy dire qu'Amasis vient d'arriuer ceans. Leonide fut vn peu surprise, craignant ne pouuoir acheuer ce qu'elle auoit commencé; toutesfois pour s'en conseiller à Celadon, elle dit à Meril, Petit Meril, ie te prie va courant en aduertir Mada-

me:car peut-estre elle sera surprise. L'enfant s'y encourut, & Celadon sortit riant de ces nouuelles. Et quoy?dit la Nymphe,vous riez,Celadon,de ceste venuë? vous pourriez bien estre empesché. Tant s'en faut,dit-il:continuez seulement de m'habiller:car dãs la confusion de tant de Nymphes,ie pourray plus aisément me desrober. Mais cependant qu'ils estoient bien attentifs à leur besoigne,voila Galathee qui entra si à l'impourueuë, que Celadon ne peut se retirer au cabinet. Si la Nymphe demeura estonnee de cét accident,& Celadon aussi, vous le pouuez iuger:toutefois la finesse de Leonide fut plus grande, & plus prompte qu'il n'est pas croyable: car voyant entrer Galathee:elle retint Celadon qui se vouloit cacher,& se tournant vers la Nymphe,faisant bien l'empeschee. Madame,luy dit-elle,s'il ne vous plaist de faire en sorte que Madame ne vienne icy,nous sommes perduës: quant à moy,ie feray bié tout ce que ie pourray pour déguiser Celadon:mais ie crains de n'en pouuoir pas venir à bout.Galathee qui au commencement ne sçauoit que iuger de ceste Metamorphose, loüa l'esprit de Leonide,d'auoir inuenté ceste ruze,& s'approchãt d'eux,se mit à considerer Celadon,si bié deguisé sous cét habit,qu'elle ne peut s'empescher de rire: & respondit à la Nymphe: M'amie, nous estions perduës sans vous:car il n'y auoit pas moyen de cacher ce Berger a tant de personnes qui viennent auec Amasis,où estant vestu de cet habit,non seulement nous sommes asseurees;mais encor ie veux le faire voir à toutes vos compagnes, qui le prendront pour fille. Et puis elle passoit d'vn autre costé,& le consideroit comme rauie:car sa beauté par ces agencemens paroissoit beaucoup plus. Cependant Leonide, pour mieux iouër son personnage, luy dit qu'elle s'en pouuoit aller,de peur

peur qu'Amasis ne les surprist: ainsi la Nymphe, apres auoir resolu que Celadon se diroit parente d'Adamas, nommee Lucinde, sortit pour entretenir sa mere, apres auoir commãdé à Leonide de la conduire où elles seroient, aussi-tost qu'elle l'auroit vestuë. Il faut aduouër la verité, dit Celadon, apres qu'elle s'en fut allee, de ma vie ie ne fus si estonné, que i'ay esté de ces trois accidents: de la venuë d'Amasis, de la surprise de Galathee, & de vostre prompte inuention. Berger, ce qui est de moy, dit-elle, procede de la volonté que i'ay de vous sortir de peine, & pleust à Dieu, que tout le reste de vostre contentement en despendist aussi bien que cecy, vous cognoistriez quel est le bien que ie vous veux. Pour remerciement de tant d'obligation, respondit le Berger, ie ne puis que vous offrir la vie que vous me conseruez. Auec semblables discours, ils s'alloient entretenans, lors que Meril entra dans la chambre, & voyant Celadon presque vestu, il en fut rauy, & dit: Il n'y a personne qui puisse le recognoistre, & moy-mesme, qui suis tous les iours prés de luy, ne croirois point que ce fust luy, si ie ne le voyois habiller. Celadon luy respondit: & qui t'a dit que ie me déguisois ainsi? C'est, respondit-il, Madame, qui m'a commandé de vous nommer Lucinde, & que ie disse que vous estiez parente d'Adamas, & mesme m'a enuoyé tout incontinent vers le Druyde pour l'en aduertir, qui ne s'est peu empescher d'en rire, quand il l'a sceu, & m'a promis de le faire, comme Madame l'ordonnoit. Voila qui va bien, dit le Berger, & garde de t'en oublier. Cependant Amasis estant descenduë du chariot, rencontra Galathee au pied de l'escalier, auec Siluie, & Adamas. Ma fille, luy dit-elle, vous estes trop long-temps en vostre solitude, il faut que ie vous desbauche vn peu, veu

mesme que les nouuelles que i'ay euës de Clidaman, & de Lindamor, me resiouyssent de sorte que ie n'ay peu en iouyr seule plus longuement: c'est pourquoy ie viens vous en faire part, & veux que vous reueniez auec moy à Marcilly, où ie fais faire les feux de ioye de si bonnes nouuelles. Ie louë Dieu, respondit Galathee, de tant de bon-heur, & le supplie de le vous cõseruer vn siecle: mais à la verité, Madame, ce lieu est si agreable, qu'il me fait soucy de le laisser. Ce ne sera pas, repliqua Amasis, pour long-temps: mais parce que ie ne veux m'en retourner que sur le soir, allons nous promener, & ie vous diray tout ce que i'ay appris. Alors Adamas luy baisa la robbe, & luy dit: Il faut bien, Madame, que vos nouuelles soiẽt bõnes, puisque pour les dire à Madame vostre fille, vous estes partie si matin. Il y a desia, dit-elle, deux, ou trois iours que ie les receus, & fis incontinent resolution de venir: car il ne me semble pas que ie puisse iouyr d'vn contentement toute seule, & puis certes la chose merite bien d'estre sceuë. Auec sẽblables discours elle descẽdit dãs le iardin, où cõmẽçãt sõ promenoir, ayãt mis Galathee d'vn costé, & Adamas de l'autre, elle reprit de ceste sorte:

HISTOIRE DE LYDIAS. & de Mellandre.

Considerant les estranges accidents qui arriuent par l'Amour, il me semble que l'on est presque cõtraint d'aduouër, que si la fortune a plusieurs roues pour hausser & baisser, pour tourner & changer les choses humaines, la rouë d'Amour est celle, dont elle se sert le plus souuent: car il n'y a rien d'où l'on voye sortir tant de changements, que de ceste passion. Les exemples en sont tous les iours deuant nos yeux si communs, que ce seroit superfluité de les redire: toutesfois

toutesfois il faut que vous aduouyez, quand vous aurez entendu ce que ie veux dire, que cét accident est vn des plus remarquables que vous en ayez encores ouy raconter. Vous sçauez comme Clidaman par hazard deuint seruiteur de Siluie, & comme Guyemants, par la lettre qu'il luy porta de son frere, en deuint aussi amoureux. Ie m'asseure que depuis vous n'auez point ignoré le dessein, qui les fit partir tous deux si secrettemẽt pour aller trouuer Meroüé, ny que pour ne laisser point Clidaman seul en lieu si esloigné, i'enuoyay apres luy sous la charge de Lindamor, vne partie des ieunes Cheualiers de ceste contree: mais difficilement pourrez-vous auoir entendu ce qui leur est aduenu depuis qu'ils sõt partis: & c'est ce que ie veux vous raconter à cét'heure: car il n'y a rien qui ne merite d'estre sceu: Soudain que Clidaman fut arriué en l'armee, Guyemants, qui y estoit fort cogneu, luy fit baiser les mains à Meroüé, & à Childeric, & sans leur dire qui il estoit, leur fit seulement entendre que c'estoit vn ieune Cheualier de bõne maison, qui desiroit de les seruir: ils furent receus à bras ouuerts, & principalement pour estre venus en vn temps, que leurs ennemis s'estans renforcez reprenoient courage, & les menaçoient d'vne bataille: Mais quand Lindamor fut arriué, & qu'on sceut qui estoit Clidaman, on ne sçauroit dire l'honneur, ny les caresses qui luy furent faites: car desia en trois ou quatre rencontres il estoit tellemẽt signalé, que les amis, & les ennemis le cognoissoient, & l'estimoient. Entre autres prisonniers qu'ils firent luy & Guyemants, car ils alloient tousiours en toutes leurs entreprises ensemble, il s'y en trouua vn ieune de la grande Bretagne, tant beau, mais tant triste, qu'il fit pitié à Clidaman: & parce que plus il demeuroit en ceste captiuité, & plus il faisoit paroistre

d'ennuy, vn iour il le fit appeller, & apres l'auoir enquis de ſon eſtre, & de ſa qualité, il luy demanda l'occaſion de ſa triſteſſe, diſant que ſi elle procedoit de la priſon, il deuoit comme homme de courage, ſupporter ſemblables accidents, & que tãt s'en faut, il deuoit remercier le Ciel, qu'il l'euſt fait tomber entre leurs mains, puis qu'il eſtoit en lieu où il ne receuroit que toute courtoiſie, & que l'eſloignement de ſa liberté ne procedoit que du commandement de Meroüé, qui auoit deffendu que l'on ne miſt point encores de priſonniers à rançon, & que quand il le leur permettroit, il verroit quelle eſtoit leur courtoiſie. Ce ieune hõme le remercia, mais toutefois ne peut s'empeſcher de ſouſpirer: dont Clidaman plus eſmeu encores, luy en demanda la cauſe: à quoy il reſpondit: Seigneur Cheualier, ceſte triſteſſe que vous voyez peinte en mõ viſage, & ces ſouſpirs qui ſe deſrobent ſi ſouuẽt de mon eſtomac, ne procedẽt pas de ceſte priſon, dõt vous me parlez, mais d'vne autre qui me lie bien plus eſtroittemẽt: car le temps ou la rançon me peuuent deſobliger de celle-cy, mais de l'autre, il n'y a riẽ que la mort qui m'en puiſſe retirer. Et toutefois d'autant que i'y ſuis reſolu, encores la ſupporterois-ie auec patience, ſi ie n'en preuoyois la fin trop prompte, non pas par ma mort ſeule: mais par la perte de la perſonne qui me tient pris ſi eſtroittement. Clidaman iugea bien à ſes paroles, que c'eſtoit Amour qui le trauailloit, & par la preuue qu'il en faiſoit en luy-meſme, conſiderãt le mal de ſon priſonnier, il en eut tant de pitié, qu'il l'aſſeura de procurer ſa liberté le plus promptement qu'il luy ſeroit poſſible, ſçachant aſſez par experience, quelles ſont les paſſions, & les inquietudes qui accõpagnent vne perſonne qui aime bien. Puis, luy dit-il, que vous ſçauez que c'eſt qu'Amour, & que voſtre

cour

courtoiſie m'oblige à croire, que quelque cognoiſſãce que vous puiſſiez auoir de moy, ne vous fera changer ceſte bõne volõté, à fin que vo⁹ iugiez le ſuiet que i'ay de me plaindre, voire de me deſeſperer, voyant le mal ſi prochain, & le remede tant eſloigné, pourueu que vous me promettiez de ne me découurir, ie vous dirai des choſes, qui ſans doute vous feront eſtonner. Et lors le luy ayant promis, il commença de ceſte ſorte.

Seigneur Cheualier, cét accouſtrement que vous me voyez, n'eſt pas le mien propre: mais Amour, qui autrefois a veſtu des hommes en femmes, ſe iouë de moy de ceſte ſorte, & m'ayant fait oublier en partie ce que i'eſtois, m'a reueſtu d'vn habit contraire au mien: car ie ne ſuis pas homme, mais fille d'vne des bonnes maiſons de Bretaigne, & me nomme Mellandre, venuë entre vos mains par la plus grande fortune, qui ait iamais eſté conduite par l'Amour. Il y a quelque temps qu'vn ieune hõme nommé Lydias vint à Lõdres, fuitif de sõ pays, à ce que i'ay ſceu depuis, pour auoir tué ſon ennemy en cham clos. Tous deux eſtoient de cette partie de la Gaule qu'on appelle Neuſtrie: mais parce que le mort eſtoit apparenté des plus grands d'entre eux, il fut contraint de ſortir du pays, pour euiter les rigueurs de la Iuſtice. Ainſi donc paruenu à Londres, comme c'eſt la couſtume de noſtre nation, il y trouua tant de courtoiſie, qu'il n'y auoit bonne maiſon, où il ne fuſt incontinent familier: entre autres il viuoit auſſi priuément chez mon pere, que s'il euſt eſté chez luy. Et parce qu'il faiſoit deſſein de demeurer là auſſi longuemẽt, que le retour en ſa patrie luy ſeroit interdit, il delibera de faire ſẽblant d'aimer quelque choſe, afin de ſe conformer mieux à l'humeur de ceux de la grande Bretagne, qui ont tous quelque particuliere Dame. En ceſte reſolution il tourna, ie ne ſçay ſi ie

dois dire pour bonne ou mauuaise fortune, les yeux sur moy, & fust qu'il me trouuast ou plus à son gré, ou plus à sa commodité, il commença de se monstrer mon seruiteur. Quelles dissimulations? quelles recerches? quels serments furent ceux dont il vsa en mon endroit? Ie ne veux vous ennuyer par vn trop lõg discours: tãt y a qu'apres vne lõgue recherche, car il y demeura deux ans, ie l'aimay sans dissimulation, d'autant que sa beauté, sa courtoisie, sa discretion, & sa valeur estoient de trop grands attraits, pour ne vaincre auec vne lõgue recherche toute ame, pour barbare qu'elle fust. Ie ne rougiray donc de l'aduouër à vne personne qui a esprouué l'Amour, ny de dire que ce commencement là fust la fin de mon repos. Or les choses estãs en cet estat, & viuant auec tout le contentement que peut vne personne qui aime, & qui est asseuree de la personne aimee: il aduint que les Francs, apres auoir gaigné tãt de batailles cõtre les Empereurs Romains, contre les Gots, & contre les Gaulois, tournerent les armes contre les Neustriens, & les reduisirent à tels termes, qu'à cause qu'ils sont nos anciens alliez, ils furent contraints d'enuoyer à Londres pour demander secours, qui suiuant l'alliãce faite entr'eux, & ceux de la grande Bretagne, leur fut accordé & par le Roy & par les Estats. Soudain ceste nouuelle fut diuulguee par tout le Royaume, & nous qui estions en la principale ville, en fusmes aduertis les premiers, & dés l'heure mesme Lydias commença de penser à son retour, s'asseurant que ceux de sa patrie, ayans affaire de ses semblables, l'absoudroient facilement de la mort d'Arõte. Toutesfois parce qu'il m'auoit tousiours promis de ne s'en point aller qu'il ne m'en menast auec luy: ce que le malicieux auoit fait pour me tromper, & de peur que ie ne misse empeschement à son depart,

part, il me cacha son dessein: mais comme il n'y a feu si secrettement couuert, dont il ne sorte quelque fumee, aussi n'y a-t'il rien de si secret, dont quelque chose ne se découure, & par ainsi quelques-vns sans y pẽser me le dirent: aussi-tost que ie le sceus, la premiere fois que ie le veis, ie le tiray à part: Et bien, luy dis-ie, Lydias, auez-vous resolu que ie ne sçache point que vous me laissiez? Croyez-vous mon amitié si foible, qu'elle ne puisse soustenir les coups de vostre fortune. Si vos affaires veulent que vous retourniez en vostre patrie, pourquoy ne permet vostre amitié que ie m'en aille auec vous? Demandez moy à mon pere, ie m'asseure qu'il sera bien aise de nostre alliance, car ie sçay qu'il vous aime: mais de me laisser seule icy auec vostre foy pariure, non Lydias, croyez moy, ne commettez point vne si grande faute: car les Dieux vous en puniront. Il me respondit froidement, qu'il n'auoit point pensé à son retour, & que toutes ses affaires ne luy estoient rien au prix du bien de ma presence, que ie l'offensois d'en douter, mais que ses actions me cõtraindroiẽt de l'aduouër. Et toutefois ce pariure deux iours apres s'en alla auec les premieres trouppes qui partirent de la grande Bretagne, & prit son temps si à propos, qu'il arriua sur le bord de la mer le mesme iour qu'ils deuoient partir, & ainsi s'embarqua auec eux: nous fusmes incontinent aduertis de son départ; toutefois ie m'estois tellement figuree qu'il m'aimoit, que ie fus la derniere qui le creut; de sorte qu'il y auoit plus de huict iours qu'il estoit party, que ie ne me pouuois persuader qu'vn homme si bien nay fust si trompeur, & ingrat. En fin vn iour s'escoulant apres l'autre, sans que i'en eusse aucune nouuelle, ie recogneus que i'estois trompee, & que veritablement Lydias estoit party, Si alors mon ennuy fut grand, iugez-le, Seigneur Cheualier,

Cheualier, puis que tombant malade ie fus reduite à tel terme, que les Medecins ne cognoissans mon mal, en desespererent, & m'abandonnans me tenoient cõme morte: mais Amour qui voulut monstrer sa puissance, & qu'il est mesme meilleur medecin qu'Esculape, me guerit par vn estrange antidote, & voyez comme il se plaist aux effets qui sont contraires à nos resolutions. Lors que ie sceus la fuite de Lydias, car en verité elle pouuoit se nommer ainsi, ie m'en sentis de telle sorte offensee, qu'apres auoir inuoqué mille fois le ciel, comme tesmoin de ses perfidies, ie iuray que ie ne l'aimerois iamais, autant de fois qu'il m'auoit iuré de m'aimer à iamais : & ie puis dire, que nous fusmes aussi pariures l'vn que l'autre : car lors que ma haine estoit en sa plus grande fureur, ne voila pas vn vaisseau qui venoit de Calais, pour rapporter que le secours y estoit arriué heureusement, qui nous dit que Lydias y auoit passé, en intention de faire la guerre auec ceux de la grande Bretagne: mais qu'aussi-tost que le Gouuerneur du lieu (qui c'estoit trouué parent d'Aronte) en auoit esté aduerty, il l'auoit fait mettre en prison, comme ayant esté desia auparauant condamné: qu'on le tenoit pour perdu, parce que ce Gouuerneur auoit vn tres-grand credit parmy les Neustriens, qu'à la verité il y auoit vn moyen de le sauuer, mais si difficile, qu'il n'y auoit personne qui se voulust hazarder, & qui estoit tel: Aussi-tost que Lydias se vid saisi, il luy demanda comment vn Cheualier plein de tant de reputations comme luy, vouloit venger ses querelles par la voye de la Iustice, & non point par les armes: car c'est vne coustume entre les Gaulois, de ne recourre iamais à la iustice en ce qui offense l'honneur, mais au combat, & ceux qui font autrement, sont tenus pour deshonorez. Lypandas, qui est le nom de ce Gouuerneur, luy

luy respondit qu'il n'auoit point tué Aronte en homme de bien,& que s'il n'estoit condamné par la Iustice,il le luy maintiendroit auec les armes:mais qu'estãt hõteux de se battre auec vn criminel,s'il y auoit quelqu'vn de ses amis qui se presentast pour luy,il s'offroit de le cõbattre sur ceste querelle;que s'il y estoit vaincu,il le mettroit en liberté;qu'autrement la Iustice en seroit faite,& que pour donner loisir à ses parents & amis,il le garderoit vn mois en sa puissance:que si personne ne se presentoit dans ce temps , il le remettroit entre les rigoureuses mains des anciens de Rothomague,pour estre traitté selon ses merites:& qu'afin qu'il n'y eust point d'auãtage pour personne,il vouloit que ce combat se fist auec l'espee & le poignard,& en chemise. Mais Lypandas estant estimé l'vn des plus vaillans hommes de toute la Neustrie,il n'y auoit personne qui eust la hardiesse d'entreprendre ce combat,outre que les amis de Lydias n'en estans pas aduertis,ne pouuoient luy rendre ce bon office.O Seigneur Cheualier!quand ie me ressouuiens des contrarietez , qui me combattirent oyant ces nouuelles,il faut que i'adouuë que ie ne fus de ma vie si confuse,non pas mesme quand ce perfide me laissa. Alors Amour voulut que ie recogneusse les propositions faites contre luy estre plus impuissantes quand il vouloit, que les flots n'aboyent en vain contre vn rocher pour l'esbranler: car il fallut pour payer le tribut d'Amour, recourre à l'ordinaire monnoye dont l'on paye ses imposts , qui sont les larmes : Mais apres auoir longuement & vainement pleuré l'infidelle Lydias , il fallut en fin que ie me resolusse à sa conseruation ; quoy qu'elle me deust couster, & le repos & l'honneur. Et transportee de ceste nouuelle fureur , ou plustost de ce renouuellement d'Amour , ie resolus d'aller à Calais en

en intention de trouuer là les moyens d'aduertir les parens & les amis de Lydias:& donnant ordre le plus secrettement qu'il me fut possible à mon voyage,vne nuict ie me dérobay en l'habit que vous me voyez: mais la fortune fut si mauuaise pour moy, que ie demeuray plus de quinze iours sans trouuer vaisseau qui allast de ce costé-là:ie ne sçay que deuindrent mes parens me trouuans partie, car ie n'en ay point eu de nouuelles depuis:bien m'asseure-ie que la vieillesse de mon pauure pere n'aura peu resister à ce desplaisir:car il m'aimoit plus tendremẽt que luy mesme,& m'auoit tousiours nourrie si soigneusemẽt, que ie me suis plusieurs fois estonnee,comme i'ay peu souffrir les incõmoditez que depuis mon depart i'ay supportees en ce voyage:& faut dire que c'est Amour,& non pas moy. Mais pour reprendre nostre discours,apres auoir attẽdu quinze ou seize iours sur le bord de la mer,en fin il se presenta vn vaisseau, auec lequel i'arriuay à Calais, lors qu'il n'y auoit plus que cinq ou six iours du terme que Lypãdas luy auoit donné. Le brãle du vaisseau m'auoit de sorte estourdie, que ie fus contrainte de tenir le lict deux iours : Si bien qu'il n'y auoit plus temps de pouuoir aduertir les parens de Lidias, ne sçachant mesme qu'ils estoient,ny où ils se tenoient. Si cela me troubla,vous le pouuez iuger:parce mesme qu'il sembloit que ie fusse venuë tout à propos pour le voir mourir,& pour assister à ses funerailles.Dieux! comment vous disposez de nous!i'estois tellemẽt outree de ce desastre,que iour & nuict les larmes estoiẽt en mes yeux.En fin auant le terme,transportee du desir de mourir auant que Lidias,ie me resolus d'entrer au combat contre Lypandas. Quelle resolution, ou plustost quel desespoir ? car ie n'auois de ma vie tenu espee en la main,& ne sçauois bonnement de laquelle il falloit

il falloit prendre le poignard ou l'espee : & toutesfois me voila resoluë d'entrer au combat contre vn Cheualier, qui toute sa vie auoit fait ce mestier, & qui auoit tousiours acquis tiltre de braue & vaillant. Mais toutes ces considerations estoiét nulles enuers moy, qui auois esleu de mourir auant que celuy que i'aimois perdist la vie. Et quoy que ie sceusse bien que ie ne le pourrois pas sauuer, toutefois ce ne m'estoit peu de satisfaction qu'il deust auoir ceste preuue de mó amitié. Vne chose me tourmentoit infinement, à quoy ie voulus tascher de donner remede, qui estoit la crainte d'estre cogneuë de Lidias, & que cela ne m'empeschast d'acheuer mon dessein: parce que nous deuions cóbatre desarmez. Pour à quoy remedier i'éuoyay vn cartel à Lypandas, par lequel apres l'auoir deffié, ie le priois qu'estãs tous deux Cheualiers, nous nous seruissiós des armes que les Cheualiers ont accoustumé, & nó point de celles des desesperez. Il respódit que le lẽdemain il se trouueroit sur le chãp, & que i'y vinsse armé, qu'il en feroit de mesme, toutefois qu'il vouloit que ce fust à son choix. Apres auoir cómencé le combat de ceste sorte, pour ma satisfaction, de l'acheuer pour la sienne, comme il auoit proposé au commencement; moy qui ne doutois point qu'en toute sorte ie n'y deusse mourir, l'acceptay comme il le voulut. Et en ce dessein le lendemain armee de toutes pieces ie me presentay sur le champ: mais il faut aduoüer le vray, i'estois si empeschee en mes armes, que ie ne sçauois comme me remuer. Ceux qui me voyoient aller chancellant, pensoient que ce fust de peur du combat, & c'estoit de foiblesse. Bien tost apres voila venir Lypandas armé & monté, à l'aduantage, qui à son abord effroyoit ceux mesmes à qui le danger, ne touchoit point, & croiriez vous que ie ne

fus point estõnee, que quãd le pauure Lydias fut conduit sur vn eschaffaut pour assister au combat: car la pitié que i'eus de le voir en tel estat, me toucha de sorte que ie demeuray fort long tẽps sans me pouuoir remuër. En fin les Iuges me menerent vers lui pour sçauoir s'il m'acceptoit pour son chãpiõ, il me demãda qui i'estois, lors cõtrefaisãt ma parole. Cõtẽtez vo⁹ Lydias, lui dis-ie, que ie suis le seul qui veut entreprẽdre ce cõbat pour vo⁹. Puis que cela est, repliqua-t'il, vous deuez estre persõne de valeur, & cest pourquoy, dit-il se tournant vers les Iuges, ie l'accepte. Et ainsi que ie m'ẽ allois, il me dit: Cheualier vaillant, n'ayez peur que vostre querelle ne soit iuste. Lydias, luy respondis-ie, fusse-ie aussi asseuré que tu n'eusses point d'autre iniustice: & apres ie me retiray si resoluë à la mort, que desia il me tardoit que les trompetes donnassent le signal du combat. De fait au premier son, ie partis: mais le cheual m'esbrãla de sorte, qu'au lieu de porter ma lance comme il falloit, ie la laissay aller cõme la fortune voulut. Si biẽ qu'au lieu de le frapper, ie dõnay dãs le col du cheual, lui laissãt la lãce dans le corps dont le cheual courut au commencement par le chãp en despit de son maistre, & en fin tomba mort. Lypãdas estoit venu contre moy auec tant de desir de bien faire, que la trop grãde volonté luy fit faillir son coup. Quant à moi, mon cheual alla iusques où il voulut: car ce que ie peus faire fut de me tenir sãs tomber, & s'estãt arresté de soy-mesme, & oyant Lipandas qui me crioit de tourner à lui, auec outrages de ce que ie luy auois tué son cheual, ie reuins apres auoir mis la main à l'espee au mieux qu'il me fut possible, & nõ pas sãs peine, mais mon cheual, que i'auois peut-estre picqué plus que son courage ne vouloit, aussi tost que ie l'eus tourné, prit de luy mesme

mesme sa course, & si à propos, qu'il vint heurter à Lypandas de telle furie, qu'il le porta les pieds cõtremont; mais en passãt il luy dõna de l'espee dans le corps si auant, que peu apres ie le sētis faillir dessous moy, & ce ne fut peu que ie me ressouuinsse d'oster les pieds des estrieux: car presque incontinent il tomba mort, par ma bonne fortune, si loing de Lypandas, que i'eus loisir de sortir de la selle, & me depestrer de mõ cheual. Alors ie m'en vins à lui, qui desia s'approchoit l'espee haute pour me frapper, & faut que ie die, que si Amour n'eust soustenu le faix des armes, ie n'auois point de force qui le peut faire. En fin voicy Lypandas, qui de toute sa force me deschargea vn coup sur la teste, la nature mapprit à mettre le bras gauche deuant: car autrement ie ne me ressouuenois pas de l'escu que i'auois en ce bras-là, le coup donna dessus si à plein que n'ayant la force de le soustenir, mon escu me redonna vn si grand coup contre la sallade, que les estincelles m'en vindrent aux yeux. Luy qui voyoit que ie chancelois, me voulut recharger d'vn autre encor plus pesant: mais ma fortune fut telle, que haussant l'espee, ie rencontray la siéne si à propos du trenchant, qu'elle se mit en deux pieces, & la mienne à moitié rompuë, fit comme la sienne au premier coup que ie lui voulus dõner: car il esquiua: moi n'ayãt la force de la retenir, ie la laissay tõber iusques en terre, où de la pointe ie rencõtray vne pierre qui la rõpit. Lypandas alors voyant que nous estiõs to⁹ deux auec mesme aduãtage me dit: Cheualier, ces armes nous ont esté esgalement fauorables, ie veux essayer si les autres en serõt de mesme: & pour ce desarmez-vo⁹: car c'est ainsi que ie veux finir ce cõbat. Cheualier, luy respõdis-ie, à ce qui s'est passé vous pouuez bien cognoistre que vous auez le tort, & deliurant

Lydias vous deuriez laisser ce cõbat. Non, nõ, dit Lypãdas en colere, Lydias & vous mourrez. I'essayeray, repliquay-ie, de tourner ceste sentéce sur vostre teste. Et lors m'esloignant dans le champ le plus que ie peux de Lydias, de peur d'estre recogneuë, auec l'aide de ceux qui le gardoient, ie me desarmay, & d'autant que nous auiõs fait prouision tous deux d'vne espée & d'vn poignard, apres auoir laissé le pourpoint, nous venons l'vn contre l'autre. Il faut que ie vous die que ce ne fut point sans peine, que ie cachois le sein, parce que la chemise en dépit que i'en eusse, monstroit l'enfleure des tetins: mais chacun eust pésé toute autre chose plustost que celle-là, & quant à Lydias il ne me peut recognoistre, tant pour me voir en cét habit desguisé, que pource que i'estois enflãmee de la chaleur des armes, & ceste couleur haute me changeoit beaucoup le visage. En fin nous voila Lypandas & moy à dix ou douze pas l'vn de l'autre; l'on nous auoit mesparty le Soleil, & les iuges s'estoient retirez. Ce fut lors que veritablement ie croyois mourir, m'asseurãt qu'au premier coup il me mettroit l'espee dans le corps. Mais la fortune fut si bonne pour Lydias, car ce n'estoit que de sa vie que ie craignois, que cét arrogant Lypandas venant de toute furie à moy, broncha si à propos, qu'il vint dõner de la teste presque à mes pieds si lourdemét que de luy mesme il se fit deux blesseures, l'vne du poignard, dont il se perça l'espaule droitte; & l'autre de l'espee, donnant du front sur le tranchant. Quant à moy ie fus si effroyee de sa cheute, que ie croyois desia estre morte, & sans luy faire autre mal, ie me reculay deux ou trois pas, il est vray que m'imaginãt de le pouuoir vaincre plus par ma courtoisie que par ma valeur, ie luy dis: Leuez vous Lypandas, ce n'est point en terre que ie

vous

vous veux offenser. Luy qui estoit demeuré quelque temps estourdy du coup, tout en furie se releua pour se ietter sur moy: mais des deux blesseures qu'il s'estoit faites, l'vne l'aueugloit, & l'autre luy ostoit la force du bras, de sorte qu'il ne voyoit rien; & si ne pouuoit presque soustenir l'espee, dequoy m'apperceuant, ie pris courage, & m'en vins à luy, l'espee haute, luy disant, Rends toy, Lypandas, autrement tu es mort. Pourquoy me dit-il, me rendray-ie, puis que les conditions de nostre combat ne sont pas telles? contente toy que ie mettray Lidias en liberté. Alors les Iuges estans venus, & Lypandas ayant ratifié la promesse, ils m'accompagnerent hors du champ comme victorieux. Mais craignant que l'on me fist quelque outrage en ce lieu là, pour y auoir Lypandas toute puissance, apres m'estre armee ie m'approchay la visiere baissee de Lydias, & luy dis: Seigneur Lidias, remerciez Dieu de ma victoire, & si vous desirez que nous puissions plus longuement conferer ensemble, ie m'en vay en la ville de Rigiaque, où i'attendray de vos nouuelles quinze iours: car apres ce terme ie suis cõtraint de paracheuer quelque affaire, qui m'emmenera loing d'icy, & pourrez demander le Cheualier Triste parce que c'est le nom que ie porte, pour les occasions que vous sçaurez de moy. Ne cognoistray ie point, dit-il, autremẽt celuy à qui ie suis tant obligé? Ny pour vostre bien, luy dis ie, ny pour le mien il ne se peut. Et à ce mot ie le laissay: & apres m'estre pourueuë d'vn autre cheual, ie vins à Rigiaque, où ie demeuray depuis. Or ce traistre de Lypandas, aussi tost que ie fus partie, fit remettre Lydias en prison plus estroitte qu'auparauãt & quãd il s'en plaignoit, & qu'il luy reprochoit la promesse qu'il m'auoit faite il respondoit qu'il auoit promis de le mettre en li-

 berté;

berté:mais qu'il n'auoit pas dit quãd, & que ce seroit dans vingt ans:sinon auec vne condition qu'il lui proposa, qui estoit de faire en sorte, que ie me remisse prisõniere en sa place, & qu'ainsi ie payasse la rançon de sa liberté par la perte de la miẽne. Lidias lui respõdit, qu'il seroit aussi ingrat enuers moy, que Lypandas perfide enuers luy. Dequoy il s'offensa de sorte, qu'il iura que si dãs quinze iours ie n'estois entre ses mains, il le remettroit entre celles de la Iustice. Et lors que Lidias luy remettoit deuant les yeux sa foy pariure: I'en ay fait, disoit-il, la penitence par les blesseures que i'ay apportées du combat: mais ayant dés long temps promis aux Seigneurs Neustriens de maintenir la Iustice, ne suis-ie pas plus obligé à la premiere qu'à la derniere promesse? Les premiers iours s'escoulerẽt sãs que i'y prisse garde: mais voyãt que ie n'ẽ auois point de nouuelle, i'y enuoiay vn hõme pour s'ẽ enquerir. Par lui ie sceus la malice de Lipãdas, & mesme le terme qu'il auoit donné: & quoy que ie preuisse toutes les cruautez, & toutes les indignitez qui se peuuent receuoir, si est-ce que ie resolus de mettre Lidias hors de telles mains, n'ayant rien de si cher que sa conseruation, & par fortune le iour que vous me pristes, ie m'y en allois, & à ceste heure la tristesse que vous voyez en moy, & les souspirs qui ne me donnent point de cesse, procedẽt, non point de la prison où ie suis: (car celle-cy est bien douce au prix de celle que ie m'estois proposee:) ains de sçauoir que ce perfide & cruel Lypandas mettra sans doute Lidias entre les mains de ses ennemis, qui n'attendẽt autre chose que d'en voir vne déplorable & hõteuse fin: car des quinze iours qu'il auoit donnez, les dix sont desia passez, si bien que ie ne puis presque plus esperer de pouuoir rendre ce dernier office à Lidias. A ce mot les larmes

luy

luy empeschans la voix, elle fut contrainte de se taire: mais auec tant de demonstration du desplaisir, que Clidaman en fut esmeu, & pour la consoler luy dit: Vous ne deuez point courageuse Mellãdre, vous perdre tellement de courage, que vous ne mainteniez la generosité en cest accident, que vous auez fait paroistre en tous les autres. Le Dieu qui vous a conseruée en de si grands perils, ne veut pas vous abandonner en ceux-cy qui sont moindres. Vous deuez croire que tout ce qui despendra de moy, sera tousiours disposé à vostre contentement. Mais parce que ie suis sous vn Prince à qui ie ne peux point desplaire, il faut que vostre liberté vienne de luy: bien vous promets-ie d'y rapporter de mon costé, tout ce que vous pourriez esperer d'vn bon amy. Et la laissant auec ces bõnes paroles, il alla trouuer Childeric, & le supplia d'obtenir du Roy Meroüé la liberté de ce ieune prisonnier. Le ieune Prince qui aimoit mon fils, & qui sçauoit bien que le Roy son pere seroit biẽ aise d'obliger Clidaman, sans retarder d'auantage, l'alla demander à Meroüé, qui accorda tout ce que mon fils demandoit. Et parce que le temps estoit si court, que la moindre partie qu'il en eust perduë, eust fait faute à Mellandre, il l'alla trouuer en son logis, où l'ayant tirée à part: Cheualier Triste, luy dit-il, il faut que vous changiez de nom: car si vos infortunes vous ont cy-deuant donné suiet de le porter, il semble que vous le perdrez bien tost. Le Ciel commence de vous regarder d'vn œil plus doux que de coustume: Et tout ainsi qu'vn mal-heur ne viẽt iamais seul, de mesme le bõ-heur marche tousiours accompagné. Et pour tesmoignage de ce que ie dis: Sçachez, Cheualier (car tel vous veux-ie nommer, puis que vostre generosité à bõ droit vous en acquiert l'honorable tiltre) que de-

ſormais vous eſtes en liberté, & pouuez diſpoſer de vos actions, tout ainſi qu'il vous plaira. Le Prince des Francs m'a permis de diſpoſer de vous, & le deuoir de Cheualier m'oblige non ſeulement à vous mettre en liberté: mais à vous offrir encore toute l'aſſiſtãce, que vous iugerez que ie vous puiſſe rendre. Mellandre oyant vne parole tant ineſperee, treſſaillit tout de ioye, & ſe iettant à ſes pieds comme trãſportee, luy baiſa la main pour remerciement d'vne grace ſi grande : car le bien qu'elle s'eſtoit figuree de receuoir de luy, eſtoit d'eſtre miſe à rançon, & l'incommodité du payement le deſeſpoir de le pouuoir faire ſi toſt, que le terme de quinze iours ne fuſt eſcoulé. Mais quand elle ouyt vne ſi grande courtoiſie. Vrayement luy dit-elle, Seigneur Cheualier, vous faites paroiſtre que vous ſcauez que c'eſt que d'aimer, puis que vous auez pitié de ceux qui en ſont attaints. Ie prie Dieu, attendant que ie puiſſe m'en reuencher, qu'il vous rende auſſi heureux qu'il vous a fait courtois, & digne de toute bonne fortune. Et à l'heure meſme elle s'en voulut aller, ce que Clidaman ne voulut permettre, parce que c'eſtoit de nuict. Le lendemain donc à bonne heure elle ſe mit en chemin, & ne tarda qu'elle ne vint à Calais, où de fortune elle arriua le iour auant le terme. Dez le ſoir elle euſt fait ſcauoir ſa venuë à Lypandas, n'eut eſté qu'elle fut d'aduis, veu la perfidie de celuy auec qui elle auoit affaire, d'attendre le iour, afin que plus de perſonnes viſſent le tort qui luy feroit, ſi de fortune il manquoit encores vne fois de parole. Le iour donc eſtant venu, & l'heure du midy eſtant ſonnée, que les principaux du lieu, pour honnorer le Gouuerneur, eſtoient pour lors en ſa maiſon, voila le Cheualier Triſte qui ſe preſente à luy : à l'abord il ne fut point recogneu, car on ne l'auoit veu qu'au combat, où la peur luy

luy auoit peut-estre changé le visage, & lors chacun s'approcha pour ouyr, ce qu'il diroit. Lipādas, luy dit-il, ie viens icy de la part des parents, & des amis de Lydias, afin de sçauoir de ses nouuelles, & pour te sommer de ta parole, ou bien de la mettre à quelque nouuelle condition, autrement ils te mandent par moy, qu'ils te publieront pour homme de peu de foy. Estranger, respondit Lypandas, tu leur diras, que Lidias se porte mieux qu'il ne fera dans peu de iours, parce qu'auiourd'huy passé ie le remettray entre les mains de ceux qui me vengerent: que pour ma parole ie croy en estre quitte, en les remettāt entre les mains de la iustice: car la iustice, qu'est-ce autre chose que vne vraye liberté: Que pour de nouuelles conditions, ie n'en veux point d'autre que celle que i'ay desia proposée, qui est que l'on me remette entre les mains celuy qui combattit contre moy, afin que i'en puisse faire à ma volonté, & ie deliureray Lydias: Et qu'est-ce, luy dit-il, que tu en veux faire? Quand i'auray, respondit-il, à te rendre conte de mes desseins, tu le pourras sçauoir: Et quoy, dit-il, es-tu encores en ceste mesme opinion? Tout de mesme, repliqua Lypandas. Si cela est, adiousta le Cheualier Triste, enuoye querir Lydias, & ie te remettray celuy que tu demandes. Lypandas, qui sur tout desiroit se venger de son ennemy, car il auoit tourné toute sa mauuaise volonté sur Mellandre, l'enuoya incontinent querir. Lydias qui sçauoit bien ce iour estre le dernier du terme qu'on luy auoit donné, croyoit que ce fust pour le conduire aux Seigneurs de la Iustice: toutesfois encor qu'il en preuist sa mort asseuree, si esleut il plustost cela: que de veoir celuy qui auoit combattu pour luy en ce danger à son occasion. Quand il fut deuant Lypandas il luy dit: Lydias, voicy le dernier iour que ie t'ay donné pour re-

presenter ton châpió entre mes mains, ce ieune Cheualier est venu icy pour cet effet : s'il le fait tu es en liberté. Mellandre durant ce peu de mots auoit tousiours trouué le moyé de tenir le visage de costé pour n'estre recogneuë, & quand elle voulut respondre, elle le tourna tout à fait contre Lipandas, & luy dit: Ouy, Lipandas, ie l'ay promis, & ie le fais, toy obserue aussi bien ta parole: car ie suis celuy que tu demãdes, me voicy, qui ne redoute, ny rigueur, ny cruauté quelconque, pourueu que mon amy sorte de peine. Alors chacun mit les yeux sur elle, & repassant par la memoire les façons de celuy, qui auoit cõbattu, on cogneut qu'elle disoit vray. Sa beauté, sa ieunesse, & son affection esmeurent tous ceux qui estoient presens, sinon Lypandas, qui se croyant infinimẽt offensé de lui, commanda incontinent qu'elle fut mise en prison, & permit que Lydias s'en allast. Luy qui desiroit plustost se perde que de se voir obliger en tant de sortes, faisoit quelque difficulté. Mais Mellandre s'approcha de luy, & luy dit à l'aureille : Lidias, allez vous-en: car de moy n'en soyez en peine, i'ay vn moyé de sortir de ces prisons si facile, que ce sera quand ie voudray: que si vous desirez de faire quelque chose à ma cõsideratió, ie vous supplie d'aller seruir Meroüé, & particulieremẽt Clidaman, qui est cause que vous estes en liberté, & luy dites que c'est de ma part que vous y allez. Et sera-t'il possible, dit Lydias, que ie m'ẽ aille sans sçauoir qui vous estes? Ie suis, respondit-elle, le Cheualier Triste, & cela vous suffise; iusqu'à ce que vous ayez plus de commodité d'en sçauoir d'auãtage. Ainsi s'en alla Lydias en resolution de seruir le Roy des Frãcs, puis que celuy à qui il deuoit deux fois la vie le vouloit ainsi. Mais cependant Lypandas cõmanda tres-expressement, que Mellandre fust bien

gardee,& la fit mettre en vn crottó auec les fers aux pieds & aux mains, resolu qu'il estoit de la laisser mourir de misere leans. Iugez en quel estat ceste ieune fille se trouua, & quels regrets elle deuoit faire contre Amour. Ses viures estoient mauuais, & sa demeure effroyable,& toutes les autres incommoditez tres-grandes: que si son affection n'eust supporté ces choses, il est impossible qu'elle n'y fust morte. Mais cependant la voix s'espãdit par toute la Neustrie, que Lydias par le moyen d'vn sien amy auoit esté sauué des prisons de Calais,& qu'il estoit allé seruir le Roy Meroüé: cela fut cause qu'en mesme tẽps son bannissemẽt fut renouuellé & declaré traistre à sa patrie: luy toutefois ne faillit point de venir au cãp des Frãcs, où cherchãt la tãte de Clidamã, elle luy fut mõstree. Aussi tost qu'il l'apperceut, & que Lindamor & Guyemans le virẽt, ils coururẽt l'embrasser, mais auec tant d'affection & de courtoisie, qu'il en demeura estonné: car ils le prenoient tous pour Ligdamõ, qui peu de iours auparauant s'estoit perdu en la bataille qu'ils auoient euë cõtre les Neustriẽs, auquel il ressẽbloit de sorte, que tous ceux qui cognoissoiẽt Ligdamõ, y furẽt deceus: en fin ayãt esté recogneu pour estre Lidias l'amy de Mellãdre, il le conduisit a Meroüé, où en presence de tous, Lidias racõta au Roy le discours de sa prisõ tel que vous auez ouy, & la courtoisie que par deux fois il auoit receuë de ce Cheualier incogneu, & pour la fin, le cõmandement qu'il luy auoit fait, de le venir seruir, & particulieremẽt Clidamã. Alors Clidaman apres que le Roy l'eut receu & remercié de son amitié, lui dit: Est-il possible, Lidias, que vo⁹ n'ayez point cogneu celuy qui a combatu, & qui est en prison pour vous? Non, certes, dit-il. O vrayement, adiousta-t'il, voila la plus grande mescognoissance dont i'aye

iamais ouy parler!auez vous iamais veu perſonne qui lui reſſemblaſt?Ie n'é ay point de memoire,dit Lidias tout eſtonné.Or ie veux donc dire au Roy vne hiſtoire la plus digne de compaſsion qu'autre que l'Amour ait iamais cauſee.Et ſur cela il reprit la fin du diſcours où Lidias auoit raconté qu'il eſtoit allé en la grande Bretaigne,de la courtoiſie qu'il trouua, auquel il adiouſta diſcrettement l'Amour de Mellande, les promeſſes qu'il lui auoit faictes de la cōduire en Neuſtrie auec lui,s'il eſtoit contraint de partir de ſa fuite,& en fin de ſa priſon à Calais. Le pauure Lidias eſtoit ſi eſtōné d'ouyr tant de particularitez de ſa vie,qu'il ne ſçauoit que pēſer.Mais quād Clidamā racōta la reſolution de Mellādre à ſe mettre en voyage,& s'habiller en hōme pour aduertir ſes parens,& puis de s'armer & entrer en chāp clos contreLipādas,&les fortunes de ſes deux cōbats, il n'y auoit celui des eſcoutās qui ne demeuraſt raui,& pl' encores quād il parachema tout ce que ie vous ay racōté.O Dieux!s'eſcria Lydias , eſt-il poſſible que mes yeux ayent eſté ſi aueuglez que me reſte-il pour ſortir de ceſte obligatiō?Il ne vous reſte plus,lui dit Clidamā,que de mettre pour elle ce qu'elle vous a conſerué.Cela,adiouſta Lidias, auec vn grand ſouſpir,eſt ce me ſemble peu de choſe, ſi l'entiere affection qu'elle me porte , n'eſt accompagnee de la mienne.Cependāt qu'ils ſe tenoiēt , tels diſcours,tous ceux qui ouyrēt Clidaman, diſoiēt que ceſte ſeule fille meritoit que ceſte grāde armee allaſt attaquer Calais.En verité, dit Meroüé,ie lairray pluſtoſt toutes choſes en arriere, que ie ne faſſe rēdre la liberté à Dame ſi vertueuſe, auſſi bien nos armes ne ſçauroiēt eſtre mieux employees qu'au ſeruice de ſēblables.Le ſoir eſtāt venu , Lydias s'addreſſa à Clidamā,& lui deſcouurit qu'il auoit vne entrepriſe infail-

lible ſur Calais, qu'il auoit faitte durãt le tẽps qu'il y eſtoit priſõnier, que ſinõ lui vouloit dõner des gẽs, ſans doute il les mettroit dedans: cét aduis ayant eſté rapporté à Meroüé, fut trouué ſi bõ qu'il reſolut d'y enuoyer. Ainſi furẽt dõnés cinq cẽs Archers, cõduits par deux cẽs hõmes d'armes, pour executer ceſte entreprise, la cõcluſiõ fut (car ie ne ſçaurois racõter au long ceſt affaire) que Calais fut pris, Lypãdas priſõnier, & Mellãdre miſe hors de ſa captiuité: mais ie ne ſçay comment ny pourquoy, à peine eſtoit le tumulte de la priſe de la ville ceſſé, que l'õ prit garde que Lydias & Mellãdre s'en eſtoiẽt allez, ſi bien que depuis on n'a ſceu qu'ils eſtoient deuenus. Or durant toutes ces choſes, le pauure Ligdamon a eſté le plus tourmẽté pour Lydias qu'il ſe puiſſe dire: car eſtãt priſõnier entre les mains des Neuſtriens il fut pris pour Lydias, & auſſi toſt condãné à la mort. Clidaman fit que Meroüé leur enuoya deux Herauts d'armes pour leur faire entendre qu'ils ſe trompoient: mais l'aſſeurance que Lypãdas fraiſchemẽt leur en auoit donnee, les fit paſſer outre, ſans donner croyance à Meroüé. Ainſi voila Ligdamon mis dans la cage des Lyons, où l'on dit qu'il fit plus qu'vn homme ne peut faire, mais ſans doute il y fuſt mort, n'euſt eſté qu'vne tres belle Dame le demanda pour mary; leur couſtume, qui le permet ainſi, le ſauua pour lors, mais toſt apres il mourut: car aimant Siluie auec tant d'affection, qu'elle ne luy pouuoit permettre d'eſpouſer autre qu'elle, il eſleut pluſtoſt le tõbeau que ceſte belle Dame: ainſi quãd on les voulut eſpouſer, il s'empoiſõna, & elle qui croyoit que veritablemẽt c'eſtoit Lydias, qui autrefois l'auoit tant aimée, s'empoiſonna auſſi du meſme breuuage. Ainſi eſt mort le pauure Ligdamon auec tant de regret d'vn chacũ, qu'il n'y a perſõne, meſme entre les enne-

mis qui ne le plaigne:mais ç'a esté vne gratieuse vengeãce,que celle dőt Amour a puni le cruel Lipãdas: car repassant par le ressouuenir,la vertu,la beauté, & l'affectiő de Mellandre, il en est deuenu si amoureux, que le pauure qu'il est, n'a autre consolation que de parler d'elle, mon fils me mande qu'il fait ce qu'il peut pour la sortir de prison, & qu'il espere de l'obtenir.

Voila,continua Amasis,comme ils viuent si pleins d'honneurs & de loüanges,que chacũ les estime plus qu'autres qui soient en l'armee.Ie prie Dieu,adiousta Adamas,qu'il les cőtinuë en ceste bonne fortune.Cepẽdãt qu'ils discouroiẽt ainsi, ils virẽt venir de loing Leonide &Lucinde,auec le petit Meril:Ie dis Lucinde parce que Celadon,cőme ie vous ay dit,portoit ce nő, suiuãt la resolution que Galathee auoit faite. Amasis, qui ne la cognoissoit point,demãda qu'elle estoit:c'est, respődit Galathee, vne parẽte d'Adamas,si belle,& si remplie de vertu,que ie l'ay prié de me la laisser pour quelque temps:elle se nomme Lucinde. Il semble ,dit Amasis qu'elle soit biẽ autãt aduisee comme belle:ie m'asseure, adiousta Galathee, que son humeur vous plaira; & si vous le trouuez bon,elle viendra,Madame, auec nous à Marcilly.A ce mot Leonide arriua si pres, que Lucinde pour baiser les mains à Amasis, s'aduança; & mettant vn genoüil en terre lui baisa la main auec des façons si bien contrefaittes, qu'il n'y auoit celui qui ne la prist pour fille.Amasis la releua, & apres l'auoir embrassee la baisa,en lui disant qu'elle aymoit tant Adamas,que tout ce qui lui touchoit lui estoit aussi cher,que ses plus chers enfans. Alors Adamas prit la parole,de peur que si la fainte Lucinde respődoit, on ne recogneust quelque chose à sa voix;mais il ne falloit pas qu'il en eust peur:car

elle

elle sçauoit si bien faindre, que la voix, comme le reste, eut aidé à paracheuer encor mieux la tromperie. Toutesfois pour ce coup elle se contenta d'aduoüer la response d'Adamas, seulement auec vne reuerence basse, & puis se retira entre les autres Nymphes, n'attendant que la cõmodité de se pouuoir desrober. En fin l'heure estãt venuë du disner, Amasis s'en retourna au logis, où trouuãt les tables prestes, chacun plein de contentemẽt des bõnes nouuelles receuës, disna ioyeusement, sinon la belle Siluie, qui auoit tousiours deuãt les yeux l'Idole de son cher Ligdamõ, & en l'ame le ressouuenir qu'il estoit mort pour elle: ce fut ce suiet qui les entretint vne partie du disner: car la Nymphe vouloit bien que l'on sceust qu'elle aimoit la memoire d'vne personne & vertueuse, & si dediee à elle: mais cela d'autãt qu'estãt morte elle ne pouuoit plus l'importuner, ny se preualoir de ceste bõne volõté. Apres le repas que toutes ces Nimphes estoiẽt attẽtiues les vnes à iouër, les autres à visiter la maison, les vnes au iardin, & les autres à s'entretenir de diuers discours dãs la chãbre d'Amasis: Leonide, sãs que l'on s'en apperceust, feignant de se vouloir preparer pour partir, sortit hors de la chãbre, & peu apres Lucinde, & s'estãs trouuees au rendez-vous qu'elles s'estoient dõnees, faignans d'aller se promener, sortirẽt du Chasteau, ayant caché sous leurs mantes chacune vne partie des habits du Berger, & quand ils furent au fonds du bois, le Berger se deshabilla, & prenat l'habit accoustumé, remercia la Nimphe du bõ secours qu'elle luy auoit dõné, & luy offrit en eschange sa vie, & tout ce qui en depẽdoit. Alors la Nimphe auec vn grãd souspir: Et biẽ dit-elle, Celadõ, ne vo⁹ ay-ie pas biẽ tenu la promesse que ie vous ay faite? ne croyez vo⁹ pas estre obligé

obligé d'obseruer de mesme ce que vous m'auez promis?Ie m'estimerois,respondit le Berger, le plus indigne qui ait iamais vescu,si i'y faillois. Or, Celadon, dit-elle alors, ressouuenez vous donc de ce que vous m'auez iuré : car ie suis resoluë à cet'heure d'en tirer preuue.Belle Nymphe, respondit Celadon, disposez de tout ce que ie puis,comme de ce que vous pouuez: car vous ne serez point mieux obeye de vous mesme que de moy.Ne m'auez-vous pas promis, repliqua la Nymphe,que ie recherchasse vostre vie passee : & que ce que ie trouuerois que vous pourriez faire pour moy,vous le feriez?Et luy ayant respondu qu'il estoit vray.Or bien,Celadon,continua-t'elle,i'ay fait ce que vous m'auez dit,& quoy que l'on peigne Amour aueugle,si m'a-il laissé assez de lumiere pour cognoistre, que veritablement vous deuez cõtinuer l'Amour,que vous auez si souuẽt promise eternelle à vostre Astree: car les degoustemens d'Amour ne permettent que l'on soit ny pariure ny infidelle, & ainsi quoy que l'on vous ait mal traité,vous ne deuez pas faillir à ce que vous deuez:car iamais l'erreur d'autruy ne laue nostre faute. Aimez donc la belle & heureuse Astree, auec autant d'affection & de sincerité que vous l'aimastes iamais,seruez-la,adorez-la, & plus encor s'il se peut: car amour veut l'extremité en son sacrifice:mais aussi i'ay bien cogneu que les bons offices que ie vous ay rendus,meritent quelque recognoissance de vous: & sans doute,parce qu'Amour ne peut se payer que par Amour, vous seriez obligé de me satisfaire en mesme monnoye, si l'impossibilité n'y contredisoit: mais puis qu'il est vray, qu'vn cœur n'est capable que d'vn vray Amour, il faut que ie me paye de ce qu'il vous reste: doncques n'ayant plus d'Amour à me donner, comme à Maistresse, ie vous demande vostre

vostre amitié,comme vostre sœur, & que d'or' en là vous m'aimiez,me cherissiez,&me traittiez cõme telle.On ne sçauroit representer le cõtentement de Celadon oyant ces paroles:car il aduoüa,que celle-cy estoit vne de ces choses, qu'en sa misere il recognoissoit particulierement pour quelque espece de contentement:c'est pourquoy apres auoir remercié la Nimphe de l'amitié qu'elle luy portoit, il luy iura de la tenir pour sa sœur, & n'vser iamais en son endroit que comme ce nom luy commandoit. Là dessus pour n'estre pas retrouuez,ils se separerent tres-contens,& satisfais l'vn de l'autre.Leonide retourna au Palais,& le Berger cõtinua son voyage,fuyant les lieux,où il croyoit pouuoir rencontrer des Bergers de sa cognoissance,& laissant Mont-verdun à main gauche, il passa au milieu d'vne grande plaine,qui enfin le conduisit iusques sur vne coste vn peu releuee,& de laquelle il pouuoit recognoistre, & remarquer de l'œil la plus part des lieux où il auoit accoustumé de mener paistre ses trouppeaux,& de l'autre costé de Lignõ,où Astree le venoit trouuer, & où ils passoient quelquesfois la chaleur trop aspre du Soleil:bref ceste veuë luy remit deuant les yeux la plus part des contentements qu'il payoit à cét heure si cherement,&en ceste cõsideratiõ, s'estant assis au pied d'vn arbre, il souspira tels vers:

RESSOVVENIRS.

ICy mon beau Soleil repose,
Quand l'autre paresseux s'endort:
Et puis le matin quand il sort,
Couronné d'œillet,& de rose,
Pour chasser l'effroy de la nuit,
Deçà premierement reluit
Le Soleil que mon ame adore,

Apportant auec luy le iour
A ces campagnes qu'il honore,
Et qu'il va remplissant d'Amour.
Sur les bords de ceste riuiere
Il se fait voir diuersement,
Quelquefois tout d'embrasement:
D'*autrefois couurant sa lumiere,*
Il semble deuenu ialoux,
Qu'il se vueille rauir de nous:
Ainsi que sous la nuë sombre
Le Soleil cache sa beauté,
Sans que toutesfois si peu d'ombre
Puisse bien couurir sa clarté.
Mais que veut dire qu'il ne brusle,
Comme on voit que l'autre Soleil
Seiche les herbes de son œil
Durant l'ardante canicule?
Pourquoy, dis-je, ne seiche aussi
Mon Soleil les herbes d'icy?
I'entends Amour: c'est que ma Dame
N'eslance ses rayons vainqueurs
Dessus ces corps qui n'ont point d'ame,
Et ne veut brusler que des cœurs.
Fontaine, *qui des Sycomores*
Le beau nom t'en vas empruntant,
Tu m'as veu iadis si contant,
Et pourquoy ne le suis-ie encores?
Quel erreur puis-ie auoir commis,
Qui rend les Dieux des ennemis?
Sont-ils suiets, comme nous sommes,
D'estre quelquefois enuieux?
Ou le change propre des hommes
Peut-il atteindre iusqu'aux Dieux?
Iadis sur tes bords, ma Bergere

Disoit,

Disoit, sa main dans ma main:
Dispose le sort inhumain
De nostre vie passagere;
Iamais, Celadon en effect
Le serment ne sera deffait,
Que dans ceste main ie te iure,
Et vif, & mort ie t'aymeray,
Ou mourant, dans ma sepulture
Nostre amitié i'enfermeray.

Fueillage espais de ce bel arbre,
Qui couures d'ombre tout l'entour,
Te ressouuiens-tu point du iour,
Qu'à ses lis meslant le Cinabre,
De honte elle alloit rougissant,
Qu'vn Berger pres d'elle passant,
Parlant à moy l'appella belle,
Et l'heur, & l'honneur de ces lieux
Car ie ne veux, me disoit-elle,
Ressembler belle qu'à tes yeux.

Rocher, où souuent à cachette
Nous nous sommes entretenus,
Que peuuent estre deuenus
Tous ces Amours que ie regrette?
Les Dieux tant de fois inuoquez
Souffriront-ils d'estre moquez,
Et d'auoir la priere ardante,
D'elle, & de moy receuë en vain,
Puis qu'ores son ame changeante,
Paye ses Amours d'vn desdain?

Vueille le Ciel, disoit Astrée,
Que ie meure auant que de voir
Que mon pere ayt plus de pouuoir,
D'vne haine opiniastrée
En sa trop longue inimitié,

A nous ſeparer d'amitié,
Que noſtre amitié ferme & ſaincte
A nous reioindre, & nous vnir:
Auſſi bien de regret attainte
Ie mourrois la voyant finir.
Et toy, vieux ſaule, dont l'eſcorce
Sans plus ſe deffend des ſaiſons,
Dy-moy, n'ay ie point de raiſons,
De me plaindre, de ce diuorce,
Et de t'en addreſſer mes cris?
Combien auons-nous nos eſcrits
Fiez deſſous ta ſeure garde,
Dans le creux du tronc my-mangé?
Mais ores que ie te regarde,
Combien, ſaule tout eſt changé?

Ces penſers euſſent plus longuement retenu Celadon en ce lieu, n'euſt eſté la ſuruenuë du Berger deſolé, qui plaignant continuellement ſa perte, s'en venoit souſpirant ces vers:

SVR VNE TROP PROMPTE MORT.

Vous qui voyez mes triſtes pleurs,
Si vous ſçauiez de quels mal-heurs
I'ay l'ame attainte,
Au lieu de condamner mon œil,
Vous adiouſteriez voſtre dueil
Auec ma plainte.
Deſſous l'horreur d'vn noir tombeau,
Ce que la terre eut de plus beau
Eſt mis en cendre:
O deſtin trop plein de rigueur!
Pourquoy mon corps, comme mon cœur,
Ny peut deſcendre?
Elle ne fuſt pluſtoſt ça bas,

Que

Que les Dieux par vn prompt trespas
Me l'ont rauie:
Si bien qu'il sembloit seulement,
Que pour entrer au monument
Elle eust la vie.

Pourquoy falloit-il tant d'Amour,
Si ressemblant la fleur d'vn iour
A peine nee,
Le Ciel la monstroit pour l'oster,
Et pour nous faire regretter
Sa destinee?

Comme à son arbre estant serré,
Du tronc mort n'est point separé
L'heureux lierre,
Pour le moins me fust-il permis,
Vif aupres d'elle d'estre mis
Dessous sa pierre.

Content pres d'elle ie viurois,
Et si là dedans de la voix
I'auois l'vsage,
Ie benirois d'vn tel seiour
La mort, qui m'auroit de l'Amour
Laissé tel gagee

Celadon qui ne vouloit point estre veu de personne qui le peut cognoistre, d'aussi loin qu'il vid ce Berger, cõmença peu à peu de se retirer dans l'espaisseur de quelques arbres: mais voyant que sans s'arrester à luy il passoit outre pour s'asseoir au mesme lieu d'où il venoit de partir, il le suiuit pas à pas, & si à propos, qu'il peut ouyr vne partie de ses plaintes. L'humeur de ce Berger incogneu sympathisant auec la sienne le rendit curieux de sçauoir par luy des nouuelles de sa Maistresse, & mesme croyant ne pouuoir en sçauoir plus aisément par autre sans estre recogneu. Donques

s'approchant de luy: Ainsi, luy dit-il, triste Berger, Dieu te donne le contentement que tu regrettes, comme de bon cœur ie l'en prie, & ne pouuāt d'auātage, tu dois receuoir ceste priere de bonne part: que si elle t'oblige à quelque ressentiment de courtoisie, dy-moy, ie te supplie, si tu cognois Astree, Philis, & Licidas, & si cela est, dy m'en ce que tu en sçais. Gentil Berger, respondit-il, tes paroles courtoises m'obligent à prier le Ciel en eschange de ce que tu me souhaittes, qu'il ne te donne iamais occasion de regretter ce que ie pleure, & de plus, de te dire tout ce que ie sçay des persõnes, dont tu me parles, quoy que la tristesse, auec laquelle ie vy, me deffende de me mesler d'autres affaires que des miennes. Il peut y auoir vn mois, & demy que ie vins en ce pays de Forests, non point comme plusieurs pour essayer la fontaine de la verité d'Amour: car ie ne suis que trop asseuré de mon mal, sans en auoir de nouuelles certitudes: mais suiuant le commandement d'vn Dieu qui des riues herbeuses de la glorieuse Seine, m'a enuoyé icy auec asseurance que i'y trouuerois remede à mon desplaisir. Et depuis la demeure de ces villages m'a semblé si agreable, & selon mon humeur, que i'ay resolu d'y demeurer aussi longuement, que le Ciel me le voudra permettre. Ce dessein a esté cause que i'ay voulu sçauoir l'estre, & la qualité de la pluspart des Bergers, & Bergeres de la contree, & parce que ceux dont vous me demandez des nouuelles, sont les principaux de ce hameau, qui est de là l'eau vis à vis d'icy, où i'ay choisy ma demeure, ie vous en sçauray dire presque autant que vous en pourriez desirer. Ie ne veux, adiousta Celadon, en sçauoir autre chose, sinon comme ils se portent. Tous, dit il, sont en bonne santé. Il est vray que comme la vertu est tousiours celle qui est la plus agitée, ils ont eu vn coup de l'aueugle & muable fortune, qu'ils ressen-

tent iusques en l'ame, qui est la perte de Celadon, vn Berger que ie ne cognoy point, & qui estoit frere de Licidas, tant aymé & estimé de tous ceux de ce riuage, que sa perte a esté ressentie generalemẽt de tous, mais beaucoup plus de ces trois personnes que vous auez nommees: car on tient, c'est à dire, ceux qui sçauent vn peu des secrets de ce monde, que ce Berger estoit seruiteur d'Astree, & que ce qui les a empeschez de se marier, a esté l'inimitié de leurs parens. Et cõment dit-on, repliqua Celadon, que ce Berger se perdit? On le raconte, dit-il, de plusieurs sortes, les vns en parlent selon leur opinion, les autres selon les apparences, & d'autres selon le rapport de quelques-vns, & ainsi la chose est contee fort diuersement. Quant à moy i'arriuay sur ces riues, le mesme iour qu'il se perdit, & me souuiens que ie veis chacun si espouuãté de cet accident, qu'il n'y auoit personne qui sceust m'en donner bon conte. En fin, & c'est l'opinion plus commune, parce que Phillis, & Astree, & Licidas mesme le racontent ainsi, s'estant endormy sur le bord de la riuiere en songeant, il faut qu'il soit tombé dedãs: & de fait la belle Astree en fit de mesme: mais ses robes la sauuerent. Celadon alors iugea, que prudẽment ils auoient tous trois trouué ceste inuention, pour ne donner occasion à plusieurs de parler mal à propos sur ce suiet, & en fut tres-aise: car il auoit tousiours beaucoup craint, que l'on soupçonnast quelque chose au desauantage d'Astree, & pour ce continuant ses demandes: Mais, dit-il, que pensent-ils qu'il soit deuenu? Qu'il soit mort, respõdit le Berger desolé, & vous asseure bien qu'Astree en porte, quoy qu'elle feigne, vn si grand déplaisir, qu'il n'est pas croyable combien que chacũ dit qu'elle est chãgee. Si est-ce que si Diane ne l'en empesche, elle est la plus belle de toutes

celles que ie veis iamais horsmis ma chere Cleon: mais ces trois là peuuét aller du pair. Quelqu'autre, adiousta Celadon, en dira de mesme de sa Maistresse: car l'Amour a cela de propre, non pas de boucher les yeux côme quelquesvns croyent, mais de changer les yeux de ceux qui aiment en l'Amour mesme, & d'autant qu'il n'y eut iamais laides Amours, iamais vn Amant ne trouua sa Maistresse laide. Cela, respondit le Berger, seroit bon, si i'aimois Astrée, & Diane, mais n'en estant plus capable, i'en suis iuge sans reproche. Et vous qui doutez de la beauté de ces deux Bergeres, estes vous estranger, ou bien si la haine vous fait commettre l'erreur contraire à celuy que vous dites proceder de l'Amour? Ie ne suis nul des deux, dit Celadon, mais ouy bien le plus miserable & plus affligé Berger de l'Vniuers. Cela, dit Tircis, ne vous aduoüeray-ie iamais, si vous ne m'ostez de ce nôbre. Car si vostre mal procede d'autre cause que d'Amour, vos playes ne sôt pas si douloureuses que les miênes, d'autât que le cœur estât la partie la plus sensible, que nous ayôs, nous en ressentôs aussi plus viuemét les offenses. Que si vostre mal procede d'Amour, encor faut-il qu'il cede au miê, puis que de tous les maux d'Amour il n'en y a point de tel que celuy qui nie l'esperance, ayât ouy dire de long-têps, que là où l'espoir peut seulemét lascher nostre playe, elle n'est aussi tost plus endoluë. Or cest espoir peut se mesler en tous les accidéts d'Amour, soit desdain, soit courroux, soit haine, soit ialousie, soit absence, sinô où la mort a pris place: car ceste pasle Deesse auec sa fatale main, couppe d'vn mesme trâchant l'espoir, dôt le filet de la vie est couppé. Or moy plus miserable que tous les plus miserables, ie vay plaignant vn mal sans remede, & sans espoir. Celadô alors luy respôdit auec vn grand souspir.

O Berger! combien estes-vous abusé en vostre opinió? ie vous aduouë bien que les plus grands maux sont ceux d'Amour, de cela i'en suis trop fidelle tesmoin, « mais de dire que ceux qui sont sans espoir soient les « plus douloureux, tant s'en faut que mesme ne meri- « tent-ils point d'estre ressentis: car c'est acte de folie de « pleurer vne chose à quoy l'on ne peut remedier. Et Amour, qu'est-ce, respondit-il, sinon vne pure folie? Ie ne veux pas, repliqua Celadon, entrer maintenant en ce discours, d'autant que ie veux paracheuer le premier, & cestui-cy seul meriteroit trop de temps. Mais dites-moy, plaignez-vous ceste morte pour Amour, ou non? C'est, respódit-il, pour Amour. Or qu'est-ce qu'A- « mour, dit Celadon, sinon comme i'ay ouy dire à Sil- « uandre, & aux plus sçauans de nos Bergers, qu'vn de- « sir de la beauté que nous trouuons telle? Il est vray, dit « l'estranger: Mais, repliqua Celadon, est-ce chose d'hó- « me raisonnable, de desirer vne chose qui ne se peut « auoir? non certes: dit-il. Or voyez donc, dit Celadon, « comme la mort de Cleon doit estre le remede de vos « maux : car puis que vous m'aduouëz que le desir ne « doit estre où l'esperance ne peut attaindre, & que l'Amour n'est autre chose que desir, la mort, qui à ce que vous dites, vous oste toute esperance, vous doit par consequent oster tout le desir, & le desir mourant, il traine l'Amour dans vn mesme cercueil, & n'ayãt plus d'Amour, puis que le mal que vous plaignez en viẽt, ie ne sçay comment vous le puissiez ressentir. Le Berger desolé luy respondit: Soit Amour, ou haine, tant y a qu'il est plus veritable, que ie ne sçaurois dire, que mon mal est sur tous extréme. Et parce que Celadon lui vouloit repliquer, lui qui ne pouuoit souffrir d'estre contredit en ceste opinion, luy semblãt que d'endurer les raisons contraires, c'estoit offenser les cédres

de Cleõ, luy dit: Berger, ce qui est sous les sens, est plus certain que ce qui est en l'opinion; c'est pourquoy toutes ces raisons que vous alleguez, doiuent ceder à ce que i'en ressens. Et sur cela, il le commanda à Pan, & prit vn autre chemin, & Celadon de mesme contremont la riuiere: & d'autant que la solitude a cela de propre, de representer plus viuement la ioye ou la tristesse, se trouuant seul, il commença à estre traitté de sorte par le temps, sa fortune, & l'Amour, qu'il n'y auoit cause de tourment en luy, qui ne luy fust mise deuant les yeux. Il estoit exempt de la seule ialousie: aussi auec tant d'ennuys, si ce monstre le fust venu attaquer, ie ne sçay quelles armes eussent esté assez bõnes pour le sauuer. En ces tristes pensers, continuant ses pas, il trouua le pont de la Bouteresse, sur lequel estant passé, il rebroussa contre bas la riuiere, ne sçachant à quel dessein il prenoit par là son chemin: car en toute sorte il vouloit obeyr au commandement d'Astree, qui luy auoit deffendu de ne se faire voir à elle, qu'elle ne le luy commandast. En fin estant paruenu assez pres de Bon-lieu, demeure des chastes Vestales, il fut comme surpris de honte, d'auoir tant approché sans y penser, celle que sa resolution luy cõmandoit d'esloigner, & voulant s'en retourner, il s'enfonça dans vn bois si espais & marescageux en quelques endroits, qu'à peine en peut-il sortir: cela le cõtraignit de s'approcher d'auantage de la riuiere: car le grauier menu luy estoit moins ennuyeux que la bouë. De fortune estant desia assez las du long chemin, il alloit cherchant vn lieu où il se peust reposer, attendant que la nuict luy permist de se retirer sans estre rencontré de personne. Il ietta l'œil sur vne cauerne, qui du costé de l'entree estoit lauee de la riuiere, & de l'autre estoit à demy couuerte d'arbres & de buissons, qui par leur espaisseur en ostoient la veuë à ceux qui

passoient le long du chemin, & luy mesme n'y eust pris garde, n'eust esté qu'estant contraint de passer le long de la riue, il se trouua tout contre l'entree, où de fortune s'estant aduancé pour passer la nuict, le lieu luy pleut de sorte, qu'il resolut d'y passer le reste de ses tristes iours, faisant dessein de ne point sortir de tout le iour du fond de ceste grotte. En ceste deliberation il commença de l'ageancer au mieux qu'il luy fut possible, ostant quelques cailloux, que la riuiere estant grāde, y auoit porté: aussi n'estoit-ce autre chose qu'vn rocher, que l'eau estant grosse auoit caué peu à peu, & assez facilement, parce que l'ayant au commēcement trouué graueleux & tendre, il fut aisémēt miné, en sorte que les diuers tours que l'onde contrainte auoit faits, l'auoient arrondi, comme s'il eust esté fait expres. Depuis venāt à se baisser, elle estoit rentree en son lict, qui n'estoit qu'à trois ou quatre pas de là. Le lieu pouuoit auoir 6. ou 7. pas de longueur; & parce qu'elle estoit rōde, elle en auoit autant de largeur: elle estoit vn peu plus haute qu'vn homme, toutefois en quelques lieux il y auoit des pointes du rocher, que le Berger à coups de cailloux peu à peu alla rompāt; & parce que de fortune au plus profōd il s'estoit trouué plus dur, l'eau ne l'auoit caué qu'en quelques endroits, qui donna moyen à Celadō auec peu de peine, rompant quelques coings plus auancez, de se faire la place d'vn lict enfoncé dans le plus dur du rocher, que puis il couurit de mousse, qui luy fut vne grande commodité, parce que soudain qu'il pleuuoit à bō escient, le dessus de sa cauerne, qui estoit d'vn rocher fort tendre, estoit incontinent percé de l'eau: si bien qu'il n'y auoit point d'autre lieu sec que ce lict delicieux.

Estant en peu d'heure accōmodé de ceste sorte, il laissa sa iuppe & sa panetiere, & les autres habits qui

l'empeschoient le plus,& les liant ensemble, les mit sur le lict,auec sa corne-muse, que tousiours il portoit en façon d'escharpe, mais par hazard en se despoüillant il tomba vn papier en terre,qu'il recogneut bien-tost pour estre de la belle Astree. Ce ressouuenir n'estãt empesché de rien qui le peust distraire ailleurs, (car rien ne se presentoit à ses yeux que le cours de la riuiere)eut tant de pouuoir sur luy, qu'il n'y eut ennuy souffert depuis son bannissement, qui ne luy reuint en la memoire.En fin se resueillant de ce penser, comme d'vn profond sommeil, il vient à la porte de la cauerne,où despliant le cher papier qu'il tenoit en ses mains,apres cent ardants & amoureux baisers, il dit:Ha cher papier, autrefois cause de mon contentement,& maintenant occasion de rengreger mes douleurs, comme est-il possible que vous conseruiez en vous les propos de celle qui vous a escrit,sãs les auoir changez:puis que la volonté où elle estoit alors, est tellement changee, qu'elle, ny moy ne sommes plus ceux que nous soulions estre?O quelle faute! vne chose sans esprit est constante,& le plus beau des esprits ne l'est pas!A ce mot l'ayant ouuerte,la premiere chose qui se presenta fut le chiffre d'Astree ioint auec le sien.Cela luy remit la memoire de ses bon-heurs passez si viue en l'esprit,que le regret de s'é voir décheu, le reduisit presqu'au terme du desespoir. Ah!chiffres, dit-il,tesmoins trop certains du mal-heur, où pour auoir esté trop heureux ie me trouue maintenant! cõment ne vous estes-vous separez,pour suiure la volõté de ma belle Bergere?car si autrefois elle vo⁹ a vnis,ç'a esté en vne saison,où nos esprits l'estoient encor d'auantage : Mais à ceste heure que le desastre nous a si cruellement separez, comment, ô chiffres bien-heureux,demeurez-vous encor ensemble?C'est,comme ie croy,pour faire paroistre, que le Ciel peut pleuuoir

ſur moy toutes ſes plus deſaſtreuſes influences ; mais non pas faire iamais, que ma volonté ſoit differente de celle d'Aſtree. Maintenez donc, ô fidelles chiffres, ce ſymbole de mes intentions, afin qu'apres ma derniere heure que ie ſouhaitte auſſi prompte que le premier moment que ie reſpiray, vous faſſiez paroiſtre à tous ceux qui vous verront, de quelle qualité eſtoit l'amitié du plus infortuné Berger qui ait iamais aimé. Et peut-eſtre aduiendra-il, ſi pour le moins les dieux n'õt perdu tout ſouuenir de moy, qu'apres ma mort pour ma ſatisfaction, ceſte belle vous pourroit retrouuer, & que vous conſiderant, elle cognoiſtra qu'elle eut autãt de tort de m'eſloigner d'elle, qu'elle auoit eu de raiſon de vous lier enſemble. A ce mot il s'aſſit ſur vne groſſe pierre, qu'il auoit trainee de la riuiere à l'entree de ſa grotte: & là apres auoir eſſuyé ſes larmes il leut la lettre, qui eſtoit telle:

LETTRE D'ASTREE A CELADON.

Dieu permette, Celadon, que l'aſſeurance que vous me faites de voſtre amitié, me puiſſe eſtre auſſi longuement continuee, comme d'affection ie vous en ſupplie, & de croire que ie vous tiens plus cher, que ſi vous m'eſtiez frere & qu'au tombeau meſme ie ſeray voſtre.

Ce peu de mots d'Aſtree furent cauſe de beaucoup de maux à Celadon: car apres les auoir maintefois releu, tant s'en faut qu'il y trouuaſt quelque allegemẽt, qu'au contraire ce n'eſtoit que d'auantage enuenimer ſa playe, d'autant qu'ils luy remettoient en memoire vne à vne, toutes les faueurs que ceſte Bergere luy auoit faictes, qui le faiſoient regretter auec tãt de deſplaiſirs, que ſans la nuict qui ſuruint, à peine euſt-il donné treſue à ſes yeux, qui pleuroient ce que la langue plaignoit, & le cœur ſouffroit. Mais l'obſcu-

rité le faisant rentrer dans sa cauerne, interrõpit pour quelque temps ses tristes pensers, & permit à ce corps trauaillé de ses ennuis, & de la longueur du chemin, de prendre par le dormir pour le moins quelque repos. Desia par deux fois le iour auoit fait place à la nuict, auant que ce Berger se ressouuinst de manger: car ses tristes pensers l'occupoient de telle sorte, & la melancolie luy remplissoit si bien l'estomac, qu'il n'auoit point d'appetit d'autre viande, que de celle que le ressouuenir de ses ennuis luy pouuoit preparer, destrempee auec tant de larmes, que ses yeux sembloiẽt deux sources de fontaine, & n'eust esté la crainte d'offenser les Dieux en se laissant mourir, & plus encore celle de perdre par sa mort la belle idee qu'il auoit d'Astree en son cœur, sans doute il eust esté tres-aise de finir ainsi le triste cours de sa vie: Mais s'y voyant contraint, il visita sa panetiere, que Leonide luy auoit fort bien garnie, la prouision de laquelle luy dura plusieurs iours: car il mangeoit le moins qu'il pouuoit. En fin il fut contraint de recourre aux herbes & aux racines plus tẽdres, & par bon rẽcontre il se trouua, qu'assez pres de là il y auoit vne fontaine fort abõdante en cresson, qui fut son viure plus asseuré & plus delicieux: car sçachant où trouuer asseurémẽt dequoi viure, il n'employoit le temps qu'à ses tristes pensers: aussi lui faisoient-ils si fidele compagnie, que comme ils ne pouuoient estre sans luy, aussi n'estoit-il iamais sans eux. Tant que duroit le iour, s'il ne voyoit personne autour de sa petite demeure, il se promenoit le long du grauier, & là bien souuent sur les tendres escorces des ieunes arbres, il grauoit le triste suiet de ses ennuis quelquefois son chiffre & celuy d'Astree: que s'il luy aduenoit de les entrelasser ensemble, soudain il les effaçoit, & disoit: tu te trompes, Celadõ, ce n'est

n'est plus la saison où ces chiffres te furent permis. Autant que tu es constant, autant à ton desauantage toute chose est changee. Efface, efface, miserable, ce trop heureux tesmoing de ton bon-heur passé. Et si tu veux mettre auec ton chiffre ce qui luy est plus conuenable, mets-y des larmes, des peines, & des morts. Auec semblables propos Celadon se reprenoit, si quelquefois il s'oublioit en ses pensers: mais quād la nuict venoit, c'estoit lors que tous ses déplaisirs plus viuement luy touchoient en sa memoire: car l'obscurité a cela de propre, qu'elle rend l'imagination plus forte: aussi ne se retiroit-il iamais, qu'il ne fust bien nuict: que si la Lune esclairoit, il passoit les nuicts sous quelques arbres, où bien souuent assoupy du sommeil sās y penser il s'y trouuoit le matin: ainsi alloit trainant sa vie ce triste Berger, qui en peu de temps se rendit si pasle & deffait, qu'à peine l'eut-on peu recognoistre, & luy mesme quelquefois allant boire à la proche fontaine, s'estonnoit quand il voyoit sa figure dans l'eau, comme estant reduit en tel estat il pouuoit viure: la barbe ne le rendoit point affreux; car il n'en auoit point encores; mais les cheueux qui luy estoiēt fort creus, la maigreur qui luy auoit changé le tour du visage, & alongy le nez, & la tristesse qui auoit chassé de ces yeux ces vifs esclairs, qui autrefois les rendoient si gracieux, l'auoient fait deuenir tout autre qu'il ne souloit estre. Ah! si Astree l'eust veu en tel estat, que de ioye & de contentement luy eust donné la peine de son fidelle Berger cognoissant par vn si asseuré tesmoignage, combien elle estoit vrayement aymee du plus fidelle & du plus parfaict Berger de Lignon.

Fin de la premiere Partie d'Astree.

CONSENTEMENT.

EN consequence de la precedente edition imprimee par vertu du Priuilege du Roy, à present expiré, ie consens pour ledit Seigneur, que ce present Oeuure soit imprimé par Simon Rigaud, auec deffenses en tel cas requises. Faict ce 24. Iuin, 1616.

D'AVEYNE, Procureur du Roy.

PERMISSION.

PErmis audit Sieur Simon Rigaud, d'imprimer les susdits liures de l'Astrée, auec deffenses à tous autres Imprimeurs & Libraires de ne les imprimer, sur les peines portees par les Ordonnances. Faict ce 24. Iuin, 1616.

SEVE,

Lieutenant general en la Seneschaussee & Siege Presidial à Lyon.


89

